SOCIETY: OF:
S: JOHN: THE:
EVANGELIST:
Great College St
Westminster.

Pastoral

G.2.

Ex dono
Richardi Willelmi Randall, S.T.P.,
Dec. quondam Cicest. A.S., 1906.

Thomas Michael Loome

ST. EDWARD'S HOUSE
LIBRARY
WESTMINSTER

# THÉOLOGIE PASTORALE

Paris. — Imp. de E. Donnaud, rue Cassette, 9.

# THÉOLOGIE PASTORALE

PAR

Mgr JEAN MICHEL SAILER

ÉVÊQUE DE RATISBONNE

V. 2

OUVRAGE TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR M. L'ABBÉ P. BÉLET

PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE

PAR LE TRADUCTEUR

Sailer, Johann Michael

DEUXIÈME VOLUME

PARIS

JACQUES LECOFFRE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

9, RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29

1860

# THÉOLOGIE PASTORALE.

## LIVRE TROISIÈME.

### DIRECTION POUR LES SURVEILLANTS ET LES CHEFS DES INSTITUTIONS SCOLAIRES.

1. Si le pasteur des âmes annonce le seul et unique Évangile, comme prédicateur à tout le peuple, comme catéchiste aux enfants, et cela principalement aux jours de dimanches et de fêtes, l'esprit de sa doctrine trouve presque journellement, dans l'école du village, un troisième cercle d'activité publique. Ici, il apparaît comme le civilisateur et le père de sa paroisse qui naît et se développe dans le monde des enfants. Ici, son ministère enseignant prend une double forme : il enseigne par lui-même, chaque fois qu'il en sent le besoin, qu'il en trouve l'occasion ou le loisir, et il enseigne continuellement par l'instituteur qu'il forme, dirige et retient dans les limites de ses attributions et de ses devoirs.

2. Mais le pasteur des âmes ne se contente pas d'enseigner à l'école, il y exerce encore le rôle de surveillant, en faisant en sorte que l'enseignement ne manque pas son but : il est l'âme qui anime le corps tout entier. Les services qu'il rend à l'école se mesurent sur l'étendue de son amour sans bornes ; tout ce qu'il peut faire pour l'établissement, l'amélioration, le maintien d'une bonne institution scolaire dans sa paroisse, il le fait, sans se demander s'il y est *obligé :* la charité ne se limite pas à la nécessité du devoir ; elle est à elle-même sa propre loi.

3. L'école peut être envisagée à un double point de vue : comme institution où l'on forme des hommes, et comme institution où l'on forme des enfants. Sous ces deux rapports l'école

est pour le pasteur une œuvre d'une sérieuse importance.

4. En tant qu'on y forme de jeunes chrétiens, il doit à l'Évangile, qu'il y faut aussi prêcher, de travailler avec une sollicitude toute paternelle à donner de la vie à cette institution. Il doit y présenter aux forts, le pain ; aux faibles, le lait : voilà ce que demande de lui le royaume de Dieu, qui est proprement le royaume des enfants, puisqu'on n'y saurait entrer sans devenir semblable à eux. Il le doit au Sauveur des hommes, qui bénissait les enfants et aimait tant à faire retentir dans leur bouche la louange de Dieu ; il le doit à l'Église chrétienne, qui va prendre dans les écoles des rejetons nouveaux ; il le doit à la paroisse, qui donne au pasteur le temporel pour qu'il dispense à tous, par conséquent aux enfants aussi, les biens spirituels ; il le doit à son ministère pastoral, puisque l'influence qu'il exerce sur les écoles lui facilite l'éducation et le gouvernement de sa paroisse.

5. En tant que l'école a pour but de former des hommes, le pasteur doit à la portion inculte de l'humanité, de consacrer sa sollicitude paternelle à vivifier cette institution ; car sans les écoles, l'humanité inculte ne saurait sortir de son état de barbarie ; il le doit à l'État qui a confié à sa surveillance la formation des germes précieux d'où naît l'humanité ; il le doit à la postérité, qui attend de sa main la civilisation d'un âge meilleur.

6. A ces deux points de vue, la sollicitude paternelle du pasteur pour les écoles publiques s'étend à tout ce qui peut contribuer à ce que la jeunesse studieuse ait à son service :

I. Une maison d'école saine et spacieuse ;

II. Un instituteur capable ;

III. D'excellents livres scolaires.

IV. Il veille à ce que la manière de faire l'école réponde à l'idée qu'on se fait de toute éducation raisonnable.

V. Il en éloigne toute influence pernicieuse du siècle.

VI. Il met à profit toutes les bonnes influences du temps où il vit.

## I

### DE LA MAISON D'ÉCOLE.

7. Autant il est certain qu'un édifice sain, propre, spacieux est une des conditions indispensables à la bonne tenue des écoles, autant il est affligeant de voir des paroisses sans école ni instituteur, et les enfants obligés pendant les rigueurs de l'hiver, de faire jusqu'à une demi-heure ou une heure de marche, ou de les voir parqués dans une salle obscure, étroite, basse et malsaine, semblable aux prisons d'*autrefois*. Je dit *autrefois;* car une législation *plus humaine* a voulu que les prisons fussent des habitations humaines, saines et spacieuses.

Pour que l'affaire des écoles fût sur un pied irréprochable, il faudrait :

1° Bâtir des écoles où il n'y en a point;

2° Établir des salles spacieuses et bien éclairées là où elles font défaut;

3° Organiser un fonds scolaire, ou améliorer celui qui existe déjà, afin de pouvoir entretenir un maître pieux et habile.

8. Mais voici la difficulté universelle : Où prendre de l'argent? Le peuple des campagnes est accablé de calamités et ruiné d'impôts; les revenus des paroisses, dans une foule d'endroits, suffisent à peine aux dépenses nécessaires; le luxe insensé, suivi de son cortége la pauvreté, va grandissant sans cesse; l'amour des plaisirs ne permet plus de faire quelques modestes dotations en faveur des écoles, et les autorités n'ont pas toujours la force ou la volonté de travailler activement à l'amélioration des institutions scolaires.

Quoi qu'il en soit, le pasteur qu'anime une charité industrieuse et inépuisable, ne néglige aucune occasion de travailler à cette œuvre importante. 1° Il donne lui-même autant qu'il peut; 2° les pieuses congrégations, là où elles existent, donnent ce qu'elles peuvent à son instigation; 3° les autorités, entraînées par ses supplications et son exemple, donnent quelque chose ;

4° la commune, gagnée par le pasteur, contribue pour sa part ; 5° les riches, sur sa représentation, font çà et là un legs en faveur des écoles.

Quand toutes ces ressources manquent, le pasteur fait lui-même l'école dans sa propre maison.

En effet, si le soin des veuves n'empêchait pas les apôtres d'annoncer la parole de Dieu, le pasteur saura, lui aussi, au milieu de ses travaux apostoliques, trouver le temps et avoir le courage de tenir l'école.

Le pasteur est l'inspecteur né de sa paroisse, dira-t-on, mais il n'en est pas le maître d'école ! — Dans la nécessité, la charité est tout.

9. En ce qui concerne la maison d'école, le pasteur veille à ce que, 1° les enfants, au lieu d'avoir la tête couverte par des tables qui les cachent tout entiers, soient assis sur des bancs qui ne les soustraient pas aux regards du maître ; 2° que les garçons soient séparés des filles, et les plus petits enfants des autres plus grands ; 3° que les fenêtres soient ouvertes tous les jours deux fois, même en hiver, afin que les enfants reçoivent de l'air pur et renouvelé ; 4° qu'en hiver les enfants ne soient pas trop rapprochés du fourneau. — La santé et la pudeur des enfants sont deux objets qu'un véritable ami du jeune âge ne doit jamais perdre de vue.

## II

### ÉTABLISSEMENT D'UN MAÎTRE CAPABLE.

10. Se choisir un maître capable, ou le former soi-même ; faire en sorte que celui qui a de la valeur obtienne la place qui lui convient, sont deux choses soumises à de nombreuses difficultés.

11. L'aptitude aux fonctions d'instituteur comprend :

1° Une piété éprouvée ;

2° Une conduite irréprochable et l'habitude de se vaincre soi-même dans toutes les conjonctures de la vie ;

3° Une connaissance exacte de la religion, sans prétention

aux allures d'un savant, et le don d'en communiquer aux enfants les premiers principes;

4° La connaissance de la lecture, de l'écriture, du calcul, etc. et le talent de l'enseigner aux enfants;

5° La docilité et la soumission envers l'inspecteur local de l'école, le pasteur;

6° L'amour du travail, et le contentement dans son état;

7° La sociabilité et l'amour des enfants.

C'est à juste titre que nous mettons pour première condition « une piété éprouvée, » parce que toute la science possible, sans la piété, ne saurait donner autre chose aux enfants qu'une mauvaise éducation. La docilité et la soumission envers le pasteur font partie des principales qualités d'un maître. Sans elles, ce dernier ne tarderait pas, dans son orgueil, à vouloir s'élever au-dessus du pasteur et à détourner de lui sa paroisse.

12. L'influence la plus légitime du pasteur sur l'établissement d'un bon instituteur peut elle-même occasionner des divisions dans la paroisse; par exemple, quand un nouvel instituteur rend l'ancien inutile en le surpassant en connaissances ou en vertus.

13. Quand un pasteur, ayant remarqué de bonnes dispositions dans un enfant pauvre du village, le sépare de la foule de ses camarades pour l'élever dans la crainte de Dieu, et le faire initier à toutes les connaissances propres à en faire un bon instituteur, ce pasteur forme pour lui-même et pour sa paroisse un excellent maître.

14. Si le pasteur ne peut former lui-même ce nouvel instituteur, il ne négligera rien pour lui faire donner les connaissances qui lui manquent encore.

1° Avant tout, il éveillera en lui le sentiment religieux, et après l'avoir éveillé il s'efforcera de le vérifier; car c'est de là que découle tout bien.

2° Il lui enseignera à se préserver de la colère, de la mollesse, de l'indolence, de la présomption et de la mauvaise humeur qu'engendre la paresse.

3° Il lui montrera en action comment il pourra introduire l'ordre et la soumission dans son école ; il l'habituera à promulguer tous les mois les quelques règles courtes et nettes qui composent le règlement de l'école, et à insister sévèrement sur leur observation.

4° Il lui montrera par un exemple et avec beaucoup de ménagements, comment il faut tenir l'école et exciter l'attention, savoir :

*a* Par le silence, qui est une conséquence de l'ordre,

*b* Par un débit intéressant,

*c* En mettant les enfants en action, en les faisant répondre, raconter ce qu'ils ont appris, résoudre publiquement les difficultés, et en questionnant ceux qui les ont résolues.

5° Il l'instruira, *par la pratique*, à stimuler l'ardeur des enfants, en louant sobrement ceux qui sont diligents ; en avertissant sérieusement les parents et en leur montrant les suites de l'oisiveté ; en donnant aux enfants des places suivant leur mérite ; en leur distribuant des récompenses que la bonté du pasteur saura procurer ; en menaçant, en punissant, en donnant quelques jours de vacances ; en établissant des examens publics.

6° Il l'exhortera à ouvrir et à terminer la classe par une prière récitée du fond du cœur, afin que les enfants la répètent après lui avec les mêmes sentiments.

7° Il se l'attachera par la noblesse de ses procédés, en honorant sa personne, en appréciant ses mérites, en le secourant dans ses besoins avec une générosité mêlée de reconnaissance et pleine de ménagements ; et c'est ainsi qu'il en fera un modèle de science, de probité et de vertu pour tous les instituteurs.

*Remarque.* Nous recommandons ici l'excellent ouvrage de Bernard Overberg sur la Pédagogie (1).

(1) Cet ouvrage étant déjà traduit en français, et se trouvant entre les mains d'une foule de nos lecteurs, nous ne dirons rien de sa méthode scolaire. (*Note du Trad.*.)

## III

### INTRODUCTION DE BONS LIVRES CLASSIQUES.

15. Si l'on veut introduire de nouveaux livres classiques, il faut qu'ils soient meilleurs que ceux qui existent déjà; il faut que cette introduction se fasse sans bruit, et avec tous les ménagements possibles.

16. Les livres classiques sont bons quand ils contiennent :

1° Ce qui est nécessaire pour la formation de l'homme et les éléments de la lecture, de l'écriture et du calcul.

2° Ce qui est nécessaire à la piété et propre à la développer (formation intérieure de l'homme);

3° Ce qui est nécessaire et s'adapte le mieux à la vocation future de l'élève (formation de l'homme extérieur);

4° Et quand tout cela est exposé aussi clairement et aussi brièvement que possible.

17. Que si les anciens livres résistent à cette épreuve, et si les nouveaux n'ont qu'un faible avantage sur les anciens, par conséquent s'ils ne sont pas véritablement meilleurs, l'introduction des nouveaux est pour le moins un travail inutile.

18. Si ces nouveaux livres l'emportent réellement, il ne faut pas les affubler d'un nom nouveau, inconnu, exotique, odieux. Ces dénominations malheureuses peuvent décrier la meilleure chose, et en rendre l'emploi difficile.

19. Pour que cette introduction de nouveaux livres se fasse avec succès, il faut que le mouvement parte d'hommes qui, loin d'être en suspicion chez le peuple, soient connus par leur piété, leur générosité et la noblesse de leur caractère.

Partout, même dans les choses les plus insignifiantes, c'est la réputation des individus et la confiance du peuple qui ont le plus d'effet.

20. Afin que l'introduction des livres classiques se fasse sans bruit et avec tous les ménagements possibles, le pasteur procédera avec une grande prudence et éloignera toutes les apparences de la nouveauté, si propre à soulever les esprits. Au lieu d'un

crieur de foire publique qui montant sur une tribune crierait au peuple : « Vos ancêtres étaient frappés d'un aveuglement lamentable, et vous-mêmes vous croupissez dans la plus honteuse ignorance. Vous n'avez point d'école, point d'intelligence, point de civilisation. Et voilà que maintenant vous allez tout recevoir : une nouvelle école, et avec elle une intelligence et une civilisation nouvelles. Si vos ancêtres n'en savaient pas plus que les mulets sur lesquels ils montaient, il faut que dans dix ans on puisse dire que vous êtes le village le plus civilisé du royaume. » Au lieu de ce propos, le pasteur dira à l'école : « Étudiez bien, mes enfants, dans ces petits livres ; ils ne sont pas neufs : on y trouve l'ancienne vérité qui a fait de vos parents des gens honnêtes, heureux et intelligents, et qui vous rendra les mêmes services. Ils renferment ce qui a été vrai de tout temps ; il n'y a de nouveau que l'impression.

Les enfants étudient dans ces nouveaux livres, les parents y lisent, ils y trouvent l'ancien christianisme, et tout ce qui s'y trouve en plus, et ils disent : « Ceci est aussi beau et bon ! » Par ce moyen, personne dans la paroisse ne sait qu'on a introduit de nouveaux livres classiques.

21. On ne saurait croire avec quelle facilité d'absurdes rumeurs peuvent, dans les circonstances les plus insignifiantes et lorsqu'elles sont favorisées par l'ignorance et la passion populaire, se propager dans les villes et dans les campagnes. A l'époque où l'on introduisit en Allemagne la méthode d'enseignement de Felberger, on répandit ce bruit insensé que « le diable était entré dans les écoles sous la forme d'un chasseur et avait dit : Étudiez bien, mes enfants, tout ce que vous apprenez, c'est pour moi que vous le faites. » Les parents ajoutèrent foi à cette anecdote et ne voulurent plus envoyer leurs enfants en classe avant que l'inspecteur de l'école ne fût allé lui-même les chercher.

22. Pour que la nouvelle école prospère, il importe de ne pas changer souvent de livres classiques, et de ne le faire que pour de graves motifs.

Les esprits faibles s'imaginent volontiers que la bonne éduca-

tion dépend des nouvelles formes scolaires, des nouvelles méthodes et des nouveaux livres. C'est comme si l'on disait que la santé dépend de mets nouveaux et recherchés. Du pain bien cuit et une bonne nourriture de ménage suffisent, dit le proverbe. Le vrai et l'utile déposés avec amour et dévouement dans l'âme des enfants, mis en pratique et transformés en habitude, voilà ce qui constitue l'éducation.

Les changements continuels dans les plans, méthodes et ouvrages classiques prouvent qu'il y a quelque chose de vrai dans ce reproche qu'on adresse aux individus qui ont l'habitude de donner le ton dans les villages et dans les villes : « Nos ancêtres étaient plus pieux, plus intelligents, mieux portants et plus riches que nous, et cependant ils se sont assis sur les vieux bancs de l'école. »

23. Pour que la nouvelle école puisse prospérer, il ne faut pas que les nouveaux livres classiques ne parlent de la religion que superficiellement et en termes équivoques ; il faut, au contraire, qu'elle y soit envisagée comme l'affaire capitale ; il faut que son influence, ses doctrines, ses lois, son origine y soient exprimées dans les termes les plus précis et avec le ton de la plus haute certitude ; il faut qu'ils y ramènent dans les moindres circonstances ; qu'ils fassent tout dériver de là, et que chaque mot y respire la piété et un respect profond.

Il faut que la religion soit la première science du jeune homme, si l'on veut qu'elle s'enracine en lui de bonne heure et y laisse une empreinte ineffaçable. Sans cela, toute éducation humaine n'est qu'un avortement produit avec plus ou moins d'habileté.

On a le tort d'introduire dans les ouvrages destinés à la jeunesse cet esprit de recherche qui ne convient qu'à l'âge mûr, et qui n'est propre qu'à substituer à leur caractère docile et croyant un esprit de doute et de scepticisme. Par là, on en a mis un grand nombre dans l'impossibilité de croire une fois qu'ils seront devenus des hommes. Combien je souhaiterais que le lecteur fût bien convaincu de ce que je sais de science certaine, bien

que je ne puisse l'exprimer : c'est qu'en enlevant à l'enseignement de la religion sa précision et sa certitude, on étouffe dans l'âme des enfants la vie religieuse ; car il n'y a que la religion précise et positive qui convienne à l'âme des enfants.

24. Pour que la nouvelle école puisse prospérer, il faut que les nouveaux livres soient peu nombreux et à bas prix ; car quand il s'agit simplement de donner son argent à Pierre plutôt qu'à Paul, le paysan, qui le gagne si péniblement et qui est assujetti à tant de dépenses, n'est guère d'humeur à s'en dessaisir. Ce qui doit avant tout former les enfants, c'est la parole vivante du maître qui parle, et non la lettre morte de la doctrine imprimée.

## IV

### DE LA TENUE DE L'ÉCOLE.

25. Le pasteur veille à ce que l'école soit assidûment fréquentée ; en d'autres termes, il fait en sorte : 1° que les parents y envoient soigneusement les enfants ; 2° qu'ils les y envoient pendant plusieurs années ; 3° que l'école se fasse et soit fréquentée même en été ; 4° que les dépenses soient couvertes par quelque main généreuse.

26. Le pasteur doit, sinon tous les jours, au moins plusieurs fois par semaine, visiter l'école, afin de voir : 1° Si tous les enfants y sont présents ; 2° s'ils sont divisés en plusieurs sections ; 3° si chacun reçoit de l'instituteur une instruction suffisante ; 4° si les enfants sont occupés autant qu'ils doivent l'être ; 5° s'ils sont examinés convenablement ; 6° s'ils sont attentifs, tranquilles, s'ils se comportent bien ; 7° si les récompenses et les punitions sont proportionnées ; 8° si la discipline de l'école influe sur la conduite des enfants au dehors et à l'église ; 9° s'il y a quelque chose à changer dans les manières de l'instituteur, et alors il lui en parle confidentiellement, ou si tel point n'aurait pas besoin d'être mieux inculqué aux enfants, ce qu'il peut faire publiquement.

27. Afin de faire ses visites avec le plus de fruit possible, le

pasteur tiendra un registre où seront inscrits les noms des enfants, leur âge, le nom de leurs parents, le nombre des années pendant lesquelles ils ont fréquenté l'école, l'indication de leur bonne ou mauvaise conduite; et il en donnera lecture à chaque visite qu'il fera. Il examinera chaque fois les enfants sous le rapport de leur application, et, quand il le jugera nécessaire, il les stimulera par des encouragements et des récompenses. En présence des enfants, il parlera toujours avec respect de l'instituteur, afin de lui conserver la considération dont il a besoin. Il fera lui-même l'instruction religieuse, surtout quand il ne pourra pas s'en remettre entièrement à l'instituteur. Il s'informera soigneusement si les enfants ont retenu quelque chose du catéchisme et du sermon, et jusqu'à quel point ils ont retenu. Il travaillera de toutes ses forces à prévenir les mauvais effets de ce système qui consiste à faire apprendre par cœur mécaniquement; il éclaircira, au moyen de comparaisons et d'exemples, ce qui sera resté obscur. Il ne sortira jamais de classe sans faire en sorte que les enfants expriment secrètement ou publiquement ce désir : « Si seulement il revenait bientôt ! »

## V

### ÉLOIGNEMENT DES INFLUENCES PERNICIEUSES DE L'ESPRIT DU TEMPS.

28. Si nous n'avons pas à lutter contre les préjugés qui sont morts avec les siècles antérieurs, et que peut-être la postérité verra renaître, mais contre ceux qui font tourner les cœurs et les têtes de notre époque, l'une des tâches les plus difficiles du pasteur est d'éloigner de sa paroisse et de son école les influences nuisibles qui règnent encore aujourd'hui ou qui, du moins, n'ont pas complétement disparu.

*Voici quelles sont ces influences pernicieuses.*

29. Quand les absurdités et les folies d'une pédagogie avortée se joignent à la vanité des hommes d'école, il n'en faut pas

davantage pour voir apparaître l'esprit de superstition : « Le monde, dit-on alors, n'a plus besoin des prêtres, des prédicateurs, des ecclésiastiques ; l'instituteur est plus que tout cela, il vaut mieux qu'un prédicateur. »

Contre un tel instituteur, le pasteur se trouverait dans une sorte de défensive morale ; car quand de pareils instituteurs existent dans les villes ou dans les villages, l'action du prêtre est gravement compromise.

30. En supposant même qu'un nouvel instituteur n'eût pas précisément l'intention de s'élever au-dessus du pasteur dans les choses essentielles, il pourrait, en affichant dans la paroisse des prétentions à la science et en mêlant l'antique parole de l'Évangile avec sa nouvelle phraséologie pédagogique, endommager gravement, aussi bien à l'école que dans la commune, les germes du Christianisme.

Le pasteur ne se laissera donc pas imposer un tel instituteur, à moins qu'il ne veuille voir fouler aux pieds les magnifiques plantations du royaume de Dieu, et s'exposer à la nécessité d'en rendre compte à un *Maître* supérieur.

31. Si le nouvel instituteur, sans contredire directement le Christianisme dans son enseignement, faisait consister son principal soin à saturer l'âme délicate des enfants, de connaissances en agriculture, en histoire naturelle et en histoire du monde, se contentant de semer çà et là, et parcimonieusement, quelques grains de la semence évangélique, le pasteur se verrait obligé, en sa qualité d'inspecteur local, de faire valoir des moyens opposés. L'essentiel d'abord, puis chaque chose à sa place ; le nécessaire toujours et partout.

32. Un défaut assez général chez les nouveaux instituteurs, c'est de regarder la religion comme une « branche accessoire, » de la traiter comme une affaire de peu d'importance, bien qu'elle soit l'âme de tout l'enseignement, et qu'il faille toujours, par ses actes et ses paroles, en montrer la magnificence.

De même que l'âme humaine n'est pas un membre du corps humain, qu'elle n'est ni le pied du corps, ni l'orteil du pied,

mais la vie du corps tout entier; de même la religion ne saurait être mise sur le même plan que la calligraphie ou l'agriculture, et considérée comme ayant une égale valeur; mais il faut la traiter comme l'affaire la plus importante de toutes, par conséquent lui assigner le premier rang, et la présenter à l'intelligence et au cœur des enfants comme étant la vie supérieure de toute vie humaine.

Sans doute qu'il faut assigner à l'enseignement de la religion des heures spéciales; mais la parole, ou plutôt le modèle de la religion, doit se reproduire dans chaque branche d'enseignement, et servir d'appât continuel à la jeunesse.

De là dépend le bon esprit qui doit régner dans toute bonne éducation ; c'est à produire ce résultat que le pasteur doit faire valoir toute son influence à l'église et à l'école, dans ses relations publiques et particulières.

33. Si le nouvel instituteur, ayant trop peu de talent ou de connaissances pour jouer tout d'une pièce le rôle de réformateur, se rabattait sur le terrain de la vie joyeuse, et qu'en sa qualité de libre penseur pratique il déclarât que la discipline des écoles et l'éducation des enfants ne sont tout simplement qu'une servitude dégradante, le pasteur se verrait forcé, en face de ce jeune étourdi, d'insister de toutes ses forces sur la « rigoureuse observance. » Car la pudeur, la discipline, l'honneur, la vertu, la piété ont entre eux plus d'affinité que ne se l'imagine un jeune homme sans expérience.

34. Que si, au contraire, le nouvel instituteur joignait à un profond sentiment de la religion, des mœurs délicates, des connaissances nombreuses, et avec tout cela de la modestie et de l'amour pour les enfants, le pasteur devrait le considérer comme la perle de sa paroisse, comme le plus beau présent que le Ciel lui ait fait; il devrait l'exalter partout, l'appuyer et le défendre contre ceux qui le méconnaîtraient ou le tourmenteraient.

35. Enfin, si le nouvel instituteur remplissait fidèlement les devoirs de sa vocation, et que, par contre, les premiers obstacles au développement du bien vinssent du pasteur, l'honneur

rejaillirait de droit sur l'instituteur, et la paroisse agirait conformément à ses intérêts en sollicitant un meilleur guide spirituel.

## VI

### UTILISATION DES BONNES INFLUENCES DE SON ÉPOQUE.

36. Quand l'Église et l'État, surtout dans les temps de paix et dans les jours, plus rares encore, de leur concorde, s'efforcent de communiquer aux écoles une vie nouvelle, le pasteur, qui introduit dans son école toutes les bonnes influences venant d'en haut et favorables à la culture de l'homme et du chrétien, le pasteur est le canal à travers lequel passent toutes les améliorations utiles, comme une eau fraîche pour arroser le jardin du Seigneur.

37. C'est pourquoi, outre l'école de tous les jours, il en institue une autre, celle des jours de fêtes, destinée à combler, dans la jeunesse plus avancée qui sent encore le besoin et le plaisir de s'instruire, les lacunes d'une première instruction, insuffisante pour un si grand nombre. A cette école des fêtes, il joint une école industrielle, celle-ci, destinée plus spécialement aux affaires du temps, celle-là ayant pour objet les besoins de l'éternité.

Il est un secret que nul homme du monde, nul homme d'État n'a encore pénétré : celui de savoir par quel art merveilleux un pasteur éclairé et pénétré de la religion, après avoir fait le bonheur éternel de sa paroisse, influe encore sur sa prospérité temporelle.

---

# LIVRE QUATRIÈME.

## DIRECTION POUR L'ENSEIGNEMENT PRIVÉ.

*Celui qui peut faire le bien et ne le fait pas, pèche.* (S. JACQUES.)

*La Charité croit tout, espère tout, supporte tout.* (S. PAUL.)

Si le ministère de l'enseignement chrétien revêt, dans le sermon prêché devant le peuple, dans le catéchisme fait à la partie inculte de la communauté et dans la direction des écoles, le caractère de publicité, il se manifeste également partout où le besoin le réclame, dans le cercle le plus obscur, le plus restreint, le plus inconnu, afin de donner à quelques-uns, ou même à un seul, l'instruction nécessaire.

Ce ministère s'appelle enseignement privé. Si l'enseignement général peut être dirigé au moyen de quelques règles courtes et précises, l'enseignement particulier demande des explications plus circonstanciées.

## CHAPITRE PREMIER.

### Règles, avertissements et conseils pour l'enseignement privé du pasteur des âmes.

1. Le fond et l'esprit du Christianisme sont la seule, la vraie et l'universelle médecine qui convienne à la maladie du genre humain. Appliqués selon les besoins, ils guérissent les individus. L'enseignement privé a donc pour objet d'initier à la connaissance des doctrines universelles du Christianisme, des individus étrangers ou des membres de la communauté ; de montrer comment on peut les appliquer sûrement à leurs besoins et à leur situation, et comment, à l'aide de cette application, on peut ra-

mener les égarés, produire une solide conviction dans ceux qui doutent, ramener à Dieu le pécheur qui s'en était éloigné, tranquilliser ceux qui sont inquiets, fortifier les faibles, consoler les affligés, sauver ceux qui étaient perdus.

L'enseignement particulier consiste donc à conseiller, à avertir, exhorter, instruire et former des personnes particulières, en prenant en considération les relations, les circonstances, les liaisons, les besoins, les capacités, les conjonctures particulières.

2. L'enseignement privé se donne dans trois cas spéciaux : 1° quand il s'offre des circonstances bien caractérisées et qui rentrent dans les travaux ordinaires du ministère des âmes, par exemple, les fiançailles, la visite des malades, le confessionnal, etc. ; 2° quand certaines nécessités particulières fournissent aux fidèles l'occasion de demander des conseils, des instructions, des décisions ; 3° quand le pasteur, sans en être prié, cherche lui-même l'occasion de pouvoir, dans certaines circonstances, instruire quelques personnes qui en ont besoin.

3. Les règles générales qu'il faut observer dans l'enseignement privé sont les suivantes :

1. *N'imposez jamais violemment à personne, ni vous ni vos doctrines.*

Vouloir s'imposer de force, c'est s'exposer à faire soupçonner la pureté de ses intentions et même de sa doctrine ; souvent aussi, en voulant rendre sages les personnes qui s'y refusent absolument, vous perdez un temps précieux que vous devriez consacrer à l'instruction de celles qui ont meilleure volonté, et dont l'esprit et le cœur recevraient avidement tous les rayons de la vérité. Enfin, il n'est pas aussi facile qu'on le croit de redresser une tête qui veut absolument rester inclinée, surtout il est impossible de la redresser de force ; car elle ne tarderait pas à reprendre sa première posture.

La justesse de cette observation ressort avec évidence de l'instruction que Jésus donna à ses disciples, ainsi que de la conduite de l'un des plus remarquables d'entre eux :

« Lorsque quelqu'un ne voudra point écouter vos paroles,

sortez de cette maison ou de cette ville, et secouez la poussière de vos pieds » (*Matth.*, x, 14).

« Paul et Barnabé dirent hardiment : Vous étiez les premiers à qui il fallait annoncer la parole de Dieu ; mais puisque vous la rejetez et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, nous nous en allons présentement vers les gentils » (*Act.*, XIII, 46).

II. *Néanmoins, il ne faut pas ni que la paresse ou l'indifférence vous fassent négliger aucune occasion de dire une parole en temps et lieu convenables, ni que la crainte de faire dire que vous vous imposez, ou la peur des mauvais traitements arrêtent les nobles efforts que vous devez faire pour préparer ou affermir dans les hommes, au moyen de l'enseignement privé, le royaume de Dieu.*

Il ne faut pas non plus se préoccuper sans cesse de savoir si les avertissements trouveront les esprits bien disposés. Le médecin ne se demande pas si le malade est d'humeur à recevoir sa médecine. La tâche du médecin est de se diriger d'après les besoins du malade, et non pas de laisser faire tous ses caprices à ce dernier.

Il est une importunité dont l'Apôtre ne rougit nullement, et dont il fait même un devoir à son fils dans la foi, sans s'inquiéter si les publicistes de l'époque le proclameront « intolérant. »

Il est une importunité qui sied bien à la tendresse maternelle, et qui essaie tout pour arracher son enfant des bras de la mort. Cette sollicitude maternelle est une des qualités essentielles de l'esprit apostolique.

« Je vous en conjure devant Dieu et devant Jésus-Christ qui, lors de son avénement, jugera les vivants et les morts : annoncez la parole, pressez les hommes à temps et à contre-temps ; reprenez, suppliez, menacez, sans vous lasser jamais de les tolérer et de les instruire » (II *Tim.*, IV, 1, 2.)

III. *Si la plénitude de la charité et de la sagesse chrétienne vous rend digne de confiance, vous pouvez vous présenter comme tel aux yeux des autres, afin de gagner leur confiance, de les instruire et de les corriger.* La confiance ouvre les cœurs, provo-

que l'attention, accepte volontiers la vérité qu'on lui présente, et lui laisse une libre action. Quelle est la personne qui, vous haïssant, viendra vous demander conseil; vous méprisant, voudra vous obéir? Voilà pourquoi nous lisons si souvent dans l'Évangile: « Que celui qui a des oreilles pour écouter, écoute! » Il faut de toute nécessité que le pasteur ait la réputation d'un homme sage, modeste, compatissant, charitable, expérimenté, discret, irréprochable, et, sans la rechercher avec trop d'empressement, qu'il sache la conserver.

IV. *Cherchez à connaître le caractère, les talents, les qualités, les caprices, la situation, les besoins, l'état des affaires de la personne que vous voulez instruire* en particulier, afin de pouvoir y adapter votre enseignement. Autrement, les essais que vous tenterez pour guérir le mal ne le rendront peut-être que plus incurable. Mais, en cela, prenez bien garde de ne point mériter la qualification d'espion, de scrutateur, et de ne point vous l'attirer à tort ou à raison.

V. *Comparez attentivement vos propres forces, vos qualités, vos lumières avec le but que vous vous proposez,* et abandonnez cet enseignement privé, ou rejetez-en le poids sur de plus capables, plutôt que de vous exposer au danger de perdre, en prétendant à une sagesse qui vous manque, la confiance des fidèles. Des médecins qui veulent tout guérir, et des savants qui veulent tout savoir, n'ont ni la véritable science, ni le vrai talent.

VI. Dans tout enseignement privé, qu'il se fasse de bouche ou par écrit (mais surtout dans ce dernier cas), pesez soigneusement chacune de vos paroles, afin de dire la pure vérité,

*a* Sans offenser une tierce personne;

*b* Sans égarer la personne qui vous consulte;

*c* Sans vous attirer d'inutiles persécutions;

*d* Sans faire blasphémer votre ministère.

Faites-le du moins autant que cela vous est possible; car il n'est pas de prudence humaine qui suffise à empêcher toutes les conséquences désagréables qui naissent de la prédication de la vérité. La vérité n'est-elle pas elle-même un glaive, qui doit

séparer les hommes d'avec les hommes et engendrer la guerre ? *Non veni pacem mittere, sed gladium,* a dit le Prince de la paix et l'Agneau de la réconciliation.

VII. Prenez en sérieuse considération les temps et les lieux, pour ne point manquer le but de votre enseignement privé. Ainsi, les remontrances faites en présence d'autres personnes endurcissent plutôt qu'elles ne corrigent. D'autres fois, au contraire, la présence de personnes étrangères est très-avantageuse, en faisant pénétrer plus avant dans ceux qu'on doit blesser et guérir, l'aiguillon de la vérité.

Ainsi Jésus apparut à Thomas lorsque celui-ci se trouvait avec les autres disciples, afin de le convaincre encore davantage, lui et les autres disciples, de la vérité de sa résurrection, et afin de remplir d'amour et de reconnaissance les spectateurs étonnés de cette surabondance de bonté ; tandis qu'il est probable que saint Pierre seul fut témoin du regard que le Sauveur lança sur lui lorsqu'il eut péché.

VIII. *Armez-vous d'une patience toute divine* pour écouter avec calme toutes les objections et les excuses de l'ignorance, de la science, de l'égoïsme, auxquelles vous ne pouvez échapper comme maître privé, non plus qu'à la répétition de vos essais infructueux. Ce cas se présentera surtout lorsque vous aurez affaire à des gens grossiers, scrupuleux, profondément tombés, ou infatués de leur prétendue supériorité.

IX. Cherchez à vous habituer à un ton plein de cette douceur et de cette gravité qui saisit et gagne les cœurs, et qui est celui d'un maître de l'Évangile ; résistez à toutes les excitations intérieures de l'amour-propre, et faites place à cette espèce de douceur tempérée de sévérité, plus excellente encore. Le regard de la charité compatissante, et la simple parole d'une exposition où respire la bonté du cœur, produisent plus d'effets que toutes les figures d'un docteur maussade et d'un juge irrité.

X. Que votre enseignement privé ne soit troublé par aucun hors-d'œuvre, quelque bon qu'il puisse être. Ainsi quand les directeurs de consciences visitent un malade avec l'intention

accessoire de le déterminer à faire un testament en faveur de l'église paroissiale, à fonder des anniversaires, à faire dire des messes, ils nuisent plus à la bonne cause qu'ils ne se l'imaginent. La charité qui ne s'occupe que des choses de l'éternité est trop industrieuse pour faire entrer dans son plan simple et unique cette multiplicité de détails.

ST. EDWARD'S COLLEGE LIBRARY WESTMINSTER

XI. Veillez soigneusement à ce que votre enseignement privé ne vous implique pas dans des affaires séculières. La simple présomption répandue dans le monde, que vous avez le talent de savoir combiner les soins de l'éternité avec les intérêts du temps, peut suffire pour jeter votre nom sur la voie publique, et ce serait un malheur, alors même que votre conscience n'en serait pas troublée. Que si, malheureusement, vous aviez pris part aux négociations compliquées de la cupidité, vous ne manqueriez pas :

*a* De vous attirer la haine des parents ;

*b* De fournir prétexte à des bruits scandaleux ;

*c* D'être la cause de dommages considérables ;

*d* De voir vos meilleurs conseils récompensés par la persécution et la tyrannie, dans le cas où l'affaire prendrait une tournure inattendue ;

*e* De mettre en jeu l'honneur d'un état qui doit rester à jamais inviolable,

*f* Et peut-être d'exposer votre vertu à un double péril.

XII. Afin que votre enseignement privé atteigne plus facilement son but, mettez chaque fois votre âme dans les dispositions calmes et réfléchies où il faut être pour mettre à profit :

*a* Les sages conseils de la Bible ;

*b* Les autres trésors de sagesse que nous ont transmis l'antiquité, la tradition et l'histoire ;

*c* Les conseils que des hommes expérimentés nous ont laissés soit oralement, soit par écrit ;

*d* Les résultats de vos propres observations et expériences,

*e* Et jusqu'aux préjugés du peuple.

Mais à Dieu ne plaise que ces quelques paroles jettent le géné-

reux ouvrier qui travaille sur le champ du Seigneur, dans le chaos inextricable de l'érudition, ni surtout qu'elles l'éloignent de la prière, ce canal de la science divine !

XIII. Quand l'enseignement privé se transforme en correction fraternelle, tenez-vous-en strictement aux lois que l'Évangile assigne à cette correction fraternelle. Commencez par corriger votre frère entre lui seul et vous; puis, prenez un ou deux témoins, et si la présence de quelques personnes ne suffit pas, indiquez cet incorrigible au tribunal des fidèles, à l'Église; que si, finalement, il n'écoute pas l'Église, traitez-le comme quelqu'un que l'Église ne compte plus parmi les siens (*Matth.*, XVIII, 15-17). N'omettez aucun de ces moyens ; essayez-les successivement. Si les deux yeux de son frère ne l'attendrissent pas, six le gagneront peut-être ; si les frères ne peuvent le vaincre, toute la communauté réunie le fera peut-être fléchir ; si le jugement de l'Église le laisse insensible, peut-être la longanimité de Dieu trouvera-t-elle dans le trésor inépuisable de ses grâces quelque moyen secret de le ramener, quand l'heure en sera venue.

XIV. Pour revenir sans cesse à l'unique essentiel, j'ajouterai encore : Sans la charité, nul enseignement privé ne sera ce qu'il doit être ; car il n'y a que l'amour divin qui puisse rendre un maître propre à toutes les situations, lui donner chaque fois la vraie expression, et à chacune de ses paroles le ton qui pénètre partout.

« Si l'on doit à tous la même charité, on ne doit pas employer envers tous la même médecine : la charité enfante les uns, s'affaiblit avec les autres ; elle a soin d'édifier ceux-ci, elle craint de blesser ceux-là ; elle s'abaisse vers les uns, elle s'élève vers les autres ; douce aux uns, sévère aux autres, ennemie de personne, elle se montre la mère de tous ; elle couvre de ses plumes molles ses tendres poussins ; elle appelle d'une voix pressante ceux qui se plaignent ; et les superbes, qui refusent de se rendre sous ses ailes caressantes, deviennent la proie des oiseaux voraces (1). »

(1) Cum eadem omnibus debetur charitas, non eadem est omnibus adhi-

XV. Non-seulement la charité doit être l'âme de l'enseignement privé par rapport à la personne qu'on instruit, mais encore par rapport à la doctrine même que l'on enseigne. Laissons parler ici un docteur illustre, et qui a été sur ce point, comme en tout autre, un véritable modèle, ainsi que le prouvent ses lettres :

*a.* « En toutes choses, il nous faut non-seulement considérer la fin du précepte, qui est la charité née d'un cœur pur, d'une conscience droite et d'une foi sincère, fin à laquelle doivent se rapporter toutes nos paroles, mais il y faut encore porter et diriger les regards de celui que nous instruisons. (1)

*b.* Je dis cela, parce que le but final du précepte et la plénitude de la loi, c'est la charité, par laquelle nous nous aimons mutuellement et mourons pour nos frères de la même manière que Jésus-Christ est mort pour nous ; charité par laquelle nous aimons Dieu, puisqu'il nous a aimés le premier, qu'il n'a pas même épargné son fils unique et l'a livré pour nous tous, afin que, si nous n'avons pas eu la force de l'aimer les premiers, nous le payions au moins de retour. Il n'y a point, en effet, d'invitation plus puissante à aimer que celle d'être prévenu par l'amour, et il n'y a point de cœur si insensible qui, s'il n'a pas aimé le premier, ne veuille au moins rendre amour pour amour.

Si donc le cœur qui était engourdi se réveille lorsqu'il se sent aimé, et si celui qui brûlait déjà s'enflamme encore davantage lorsqu'il apprend qu'on l'aime aussi, il est manifeste qu'il n'y a point de cause plus puissante pour éveiller ou développer

benda medicina : ipsa item charitas alios parturit, cum aliis infirmatur : alios curat ædificare, alios contremiscit offendere : ad alios se inclinat, ad alios se erigit : aliis blanda, aliis severa : nulli inimica, omnibus mater.... Languidulis plumis teneros fœtus operit, et susurrantes pullos contracta voce advocat ; cujus blandas alas refugientes superbi, præda fiunt alitibus (Aug.) *De catechiz. rud.*, cap. XV, cap. X.

(1) *a* In omnibus sane non tantum nos oportet intueri præcepti finem, quod est charitas de corde puro et conscientia bona et fide non ficta, quo ea quæ loquimur, cuncta referamus : sed etiam illius, quem loquendo instruimus, ad id movendus, atque illuc dirigendus aspectus est (Cap. III, 6).

*b* Hoc autem dico, quia finis præcepti et plenitudo legis charitas est : ut et

l'amour que, quand on n'aime pas, de savoir qu'on est aimé, ou, quand on aime, de savoir qu'on est payé de retour.

Il importe d'observer que les supérieurs qui veulent être aimés de leurs inférieurs, et se réjouissent de leur soumission empressée, aiment davantage à mesure qu'ils se sentent aimés, et que l'inférieur se sent enflammé d'amour quand il sait être aimé de son supérieur.

L'amour le plus beau est celui qui, loin d'être entretenu par une froide nécessité, découle de l'abondance des bienfaits. L'un a son principe dans la misère, l'autre dans le miséricorde.

*c*. Si donc Jésus-Christ est principalement venu pour que

nos invicem diligamus, et quemadmodum ille pro nobis animam suam posuit, sic et nos pro fratribus animam ponamus : et ipsum Deum, quoniam prior dilexit nos, et filio suo unico non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit eum, si amare pigebat, saltem redamare non pigeat. Nulla est enim major ad amorem invitatio, quam prævenire amando, et nimis durus est animus, qui dilectionem si nolebat impendere, nolit rependere... Si ergo et animus, qui torpebat, cum se amari senserit, excitatur, et qui jam fervebat, cum se redamari didicerit, magis accenditur : manifestum est nullam esse majorem causam, qua vel inchoetur vel augeatur amor, quam cum amari se cognoscit qui nondum amat, vel redamari se posse sperat, vel jam probat, qui prior amat.

Operæ pretium est animadvertere quomodo, quamquam et superiores velint se ab inferioribus diligi, eorumque in se studioso delectentur obsequio, et quanto magis id senserint, tanto magis eos diligant; tamen quanto amore exardescat inferior, cum a superiore se diligi senserit.

Ibi enim gratior amor est, ubi non æstuat indigentiæ siccitate, sed ubertate beneficentiæ profluit. Ille namque amor ex miseria est, iste ex misericordia (Cap. IV, 7).

*c* Si ergo maxime propterea Christus advenit, ut cognosceret homo quantum diligat Deus, et ideo cognosceret, ut in ejus dilectionem, a quo dilectus est, exardesceret, proximumque illo jubente et demonstrante diligeret, qui non proximum, sed longe peregrinantem diligendo factus est proximus, omnisque Scriptura divina, quæ ante scripta est, ad prænuntiandum adventum Domini scripta est, et quidquid postea mandatum est litteris, et divina acutoritate firmatum, Christum narrat et dilectionem : manifestum est, non tantum totam legem et prophetas in illis duobus pendere præceptis dilectionis Dei et proximi, quæ adhuc sola Scriptura sancta erat, cum hoc Dominus diceret; sed etiam quæcumque posterius salubriter conscripta sunt, memoriæque mandata divinarum volumina litterarum. Quapropter in veteri Testamento est occultatio novi, in novo Testamento est manifestatio veteris (Cap. IV, 8).

l'homme apprît combien il est aimé de Dieu, et qu'il l'apprît afin de s'enflammer d'amour pour celui qui l'a aimé, et qu'il aimât le prochain suivant le précepte et l'exemple de celui qui l'a aimé bien qu'il ne fût pas son prochain, mais qui, étant très-éloigné de lui, est devenu son prochain par cet amour; si, d'autre part, toute l'Écriture sainte de l'ancienne alliance a été composée dans le but d'annoncer l'avénement de Jésus-Christ, et si tout ce qui a été écrit dans la suite et qui porte le cachet de l'autorité divine traite de Jésus-Christ et de la charité; il est manifeste que non-seulement la Loi et les Prophètes, qui alors composaient toute l'Écriture, étaient renfermés dans les deux préceptes de l'amour de Dieu et du prochain à l'époque où Dieu a prononcé ces paroles, mais qu'il y faut encore ajouter tout ce qui dans la suite a été écrit pour notre salut, ainsi que tous les ouvrages sur les lettres sacrées qui ont passé à la postérité. Voilà comment l'ancien Testament est l'enveloppe du nouveau, et le nouveau la manifestation de l'ancien (IV. 8).

*d.* Or, comme il n'y a rien de plus contraire à la charité que l'envie, laquelle a pour mère l'orgueil, le même Seigneur Jésus-Christ, Dieu et homme, nous a été un modèle d'amour de Dieu et un exemple de l'humilité qui convient à l'homme, afin que notre enflure excessive fût guérie par la supériorité du remède contraire (1).

L'homme orgueilleux est en effet une grande misère, mais un Dieu humble est une miséricorde plus grande encore. Que cet amour soit donc le but final que vous vous proposerez, et que vous y rapportiez toutes vos paroles. Tout ce que vous racontez, racontez-le de telle sorte, que celui à qui vous parlez, croie

(1) *d* Quia ergo charitati nihil adversius quam invidentia, mater autem invidentiæ superbia est : idem Dominus Jesus Christus, Deus homo, et divinæ in nos dilectionis indicium est, et humanæ apud nos humilitatis exemplum, ut magnus tumor noster majore contraria medicina sanaretur. Magna est enim miseria superbus homo ; sed major misericordia humilis Deus. Hac ergo dilectione tibi tanquam fine proposito, quo referas omnia quæ dicis, quidquid narras ita narra, ut ille cui loqueris, audiendo credat, credendo speret, sperando amet (Cap. IV, 8.).

en vous en entendant, espère en croyant, aime en espérant.

*e*. Il n'y a pas jusqu'à la justice de Dieu, qui ébranle les cœurs des mortels par une salutaire terreur, sur laquelle il ne faille édifier la charité, afin que celui qui se réjouit d'être aimé par celui qu'il craint, ose lui rendre amour pour amour et refuse de déplaire à l'Amour suprême, alors même qu'il le pourrait impunément (1). »

Ainsi donc Moïse et Jésus-Christ, les Prophètes et les Apôtres, les Pères et les Docteurs de tous les siècles s'accordent en ce point : « que la charité est la plénitude de la loi, l'âme de toute bonne doctrine, le but final de tout enseignement. »

XVI. C'est pourquoi, que la doctrine fondamentale du prédicateur soit aussi *la doctrine fondamentale du docteur privé*.

Dieu en Jésus-Christ, salut du monde, voilà ce qui doit être exposé aux regards de tous, et, dans l'enseignement privé, peint dans le cœur de l'individu avec des couleurs vivantes.

Jésus-Christ, sauveur du monde pécheur ;

Jésus-Christ, créant de nouveau notre cœur pour le rendre capable d'amour et de reconnaissance ; Jésus-Christ, plénitude du salut dans tous les enfants de Dieu : voilà la pierre fondamentale de toute doctrine pieuse.

Ou encore, pour exprimer la même idée en des termes différents : Jésus-Christ est l'A et l'Ω de tout enseignement théorique ; la charité, qui répand l'esprit de Jésus-Christ dans les cœurs de tous les fidèles, est l'A et l'Ω de tout enseignement pratique ; Jésus-Christ et la Charité sont l'A et l'Ω, l'Εν καὶ πάν de tout enseignement chrétien.

En effet, le docteur privé que je veux former doit être avant tout un docteur religieux ; je ne lui recommanderai point d'autre religion pour base de son enseignement que celle du Christianisme divin, apostolique et catholique. Quand Jésus-Christ et la

(1) *e* De etiam ipsa severitate Dei qua corda mortalium saluberrimo terrore quatiuntur, charitas ædificanda est, ut ab eo quem timet amari se gaudens, eum redamare audeat, ejusque in se dilectioni, etiamsi impune posset, tamen displicere nollet (Cap. V, 9).

charité seront devenus pour lui l'unique et universel moyen de salut, d'abord dans sa vie, puis dans sa doctrine, il lui sera de jour en jour plus facile de préparer, avec cette médecine universelle qui s'applique à toutes les infirmités du genre humain, les remèdes les plus salutaires pour toutes les maladies particulières des individus.

## IV

### AVERTISSEMENT AMICAL SUR UN ÉCUEIL QU'IL FAUT ÉVITER DANS L'ENSEIGNEMENT PRIVÉ.

S'il vous importe, comme homme, de savoir bien distinguer les mouvements qui se produisent au fond de votre âme, combien cela ne vous est-il pas plus nécessaire encore comme docteur, et surtout comme docteur privé !...

*a* Peut-être est-ce quelque penchant secret et désordonné de votre cœur pour telle personne qui vous détermine à cette œuvre d'instruction. Il n'est pas rare de voir le démon de la passion se transformer dans le ministère des âmes en ange de lumière. Examinez donc sept fois votre cœur pour vous assurer si votre zèle est pur dans son motif, afin que cet enseignement privé ne vous soit pas une occasion de chute.

*b* Votre intention peut être pure, sans que celle de la personne qui sollicite de vous une instruction particulière, le soit. Soyez donc sur vos gardes, afin que la passion d'autrui ne soit pas pour vous une cause de chute.

*c* Votre intention et celle de la personne qui vous demande d'être instruite en particulier peuvent être pures toutes deux, mais quelques esprits en quête de nouvelles dans votre paroisse pourront attribuer à votre zèle de mauvaises intentions. C'est pourquoi, chaque fois qu'il sera possible, surtout quand ce sera une personne du sexe que vous instruirez, ne soyez jamais sans témoin de votre innocence ; mesurez tous vos pas, afin de ne point fournir matière à l'implacable et clairvoyante critique, par quelque démarche, innocente il est vrai, mais équivoque. C'est ici le cas de dire : « Jugez-vous-sévèrement, afin de n'être point jugé. »

*d* Votre paroisse peut être convaincue de la pureté de vos intentions; mais il est possible que l'envie de vos confrères ou de vos AMIS supporte difficilement l'éclat de vos mérites ou la lumière de votre zèle; et comme ils ne sont pas aussi bons que vous, ils chercheront à vous dépeindre tel qu'ils voudraient vous voir, et tel ils vous désireront, tel ils vous croiront. Jetez-donc sur vos mérites le manteau de la modestie, afin de n'être point réduit à ralentir le développement du royaume de Dieu dans votre paroisse pour sauver l'honneur de vos plus proches confrères dans le ministère, et pour les empêcher de blasphèmer la vertu parce que c'est vous qui la pratiquez.

*e* Il peut se faire que, quand même vos intentions et celles de la personne que vous voulez instruire en particulier seraient irréprochables, quand même l'œil de vos paroissiens et de vos confrères serait entièrement pur, vous seriez épié par quelque ennemi.... Et puis, ce qui a commencé dans l'esprit peut finir dans la chair; car facilement la passion s'enflamme, surtout dans de jeunes cœurs, dans ceux-là principalement qui sont encore un mystère à eux-mêmes; et comme il est difficile de résister à l'amour, cette passion née dans une partie de l'individu en allume facilement une seconde dans une autre partie.

Chers amis, c'est la charité qui vous avertit. Ecoutez-la pendant qu'il est encore temps.

Si, dans l'enseignement privé, la pratique amène à chaque pas que l'on fait des avantages nouveaux, si l'habileté se surpasse elle-même, si, enfin, nulle parole ne saurait enseigner ce qui est le fruit de la pratique, il est possible néanmoins d'indiquer quelques principes qui ne seront pas sans utilité pour le docteur privé.

### CONSEIL IMPORTANT POUR LE MAÎTRE PRIVÉ.

Une parole qui vient du cœur, émise à propos, va au cœur et fait des prodiges : c'est véritablement une pomme d'or renfermée dans une enveloppe d'argent.

Celui qui s'est fait une provision d'excellents proverbes, et

ne les laisse pas reposer dans l'oubli ; qui, au lieu de les avoir recueillis sans but, y a été amené par l'amour du vrai qu'ils contiennent, celui-là saura, en toute circonstance, trouver le mot propre qui, pénétrant dans l'âme de l'auditeur, y produira la lumière et la force.

On ne saurait nier que les entretiens du Sauveur ne soient fortement empreints de ce caractère proverbial ; aussi répondaient-ils parfaitement au but qu'il se proposait.

Qu'on veuille bien me permettre d'en emprunter quelques-uns à saint Matthieu, pour les commençants.

PROVERBES DE JÉSUS-CHRIST.

I. Quelques-uns de ces proverbes sont déjà tels, quant à la forme, dans l'Évangile ; d'autres l'étant déjà quant au fond, il est facile de leur en donner l'expression extérieure.

II. Les uns ayant un caractère figuratif se comprennent sans explication, et pour les autres, il sera facile de les rendre intelligibles par l'application qu'on en fera aux événements journaliers.

1. L'homme ne vit pas seulement de pain.

2. Le soleil se lève sur les bons comme sur les méchants : tel doit être votre amour.

3. Jetez-là le sel qui s'est affadi.

4. Une ville bâtie sur une montagne ne saurait rester cachée.

5. La lumière doit être mise sur le chandelier, afin qu'elle éclaire.

6. Il faut que la loi s'accomplisse jusqu'à un iota près.

7. Si votre œil vous scandalise, arrachez-le.

8. Mieux vaut aller au ciel avec un œil unique, que d'aller en enfer avec ses deux yeux.

9. Le *oui* et le *non* mis à leur place, sont le plus beau langage.

10. Si quelqu'un vous frappe sur la joue gauche, présentez-lui encore la droite.

11. Si quelqu'un vous demande votre habit, donnez-lui encore votre manteau, plutôt que d'aller en justice.

12. Que votre gauche ne sache pas ce que fait votre droite.

13. Là où est votre cœur, là est aussi votre trésor.

14. Ce que la rouille peut dévorer ; les vers, ronger ; les voleurs, enlever, n'est point votre vrai trésor.

15. Votre œil est la lumière de votre corps ; votre œil est-il sain, tout votre corps sera lumineux.

16. Personne ne peut servir deux maîtres.

17. La vie vaut mieux que la nourriture, le corps vaut mieux que le vêtement.

18. L'homme vaut mieux que toutes les fleurs et que tous les animaux (c'est-à-dire que les passereaux et les lis).

19. Celui qui veille sur les oiseaux et sur les fleurs veillera aussi sur vous.

20. Chaque jour se suffit à lui-même.

21. A chaque jour sa misère.

22. Celui qui est si attentif à observer une légère paille dans l'œil de son voisin, ne verra probablement pas la poutre qui est dans le sien.

23. Ne jetez pas la perle aux pourceaux, ni les choses saintes aux chiens.

24. On ouvre à celui qui frappe ; celui qui cherche, trouve ; celui qui demande, on lui donne.

25. Nul père ne donne à son fils une pierre au lieu de pain, un serpent au lieu d'un poisson, un scorpion au lieu d'un œuf.

26. Le chemin étroit est le bon chemin ; la porte étroite est la bonne porte.

27. Tous les loups n'ont pas la peau du loup ; il y en a qui ont la peau de la brebis.

28. Les buissons ne portent point de raisins, et les ronces ne portent point de figues.

29. Un bon arbre produit de bons fruits, et n'en saurait porter que de bons.

30. On connaît l'arbre à ses fruits.

31. L'arbre qui ne porte pas de bons fruits, sera coupé et jeté au feu.

32. L'homme sage construit sa maison sur le roc.

33. La maison construite sur le roc est solide; ni l'eau ni le vent ne sauraient la renverser.

34. L'insensé bâtit sur le sable.

35. Une maison bâtie sur le sable n'est point solide; l'eau et l'orage la renverseront.

36. Les renards ont leur tanières, les oiseaux leurs nids; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête.

37. Ce ne sont pas les bien portants, mais les malades, qui ont besoin du médecin.

38. La miséricorde vaut mieux que le sacrifice.

39. Les amis de l'époux ne sont pas tristes pendant les noces.

40. On ne fait pas un vêtement neuf d'un vieil habit; on ne ferait qu'augmenter les déchirures.

41. On ne remplit point un vieux tonneau d'un vin nouveau et fumeux : ce serait le moyen de gâter et le bon et le mauvais vin.

42. Un peuple sans guide éclairé est un troupeau sans pasteur (*Matth.* IX, 36).

43. La moisson est abondante, mais il y a peu d'ouvriers.

44. Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement.

45. Chaque ouvrier est digne de son salaire.

46. Soyez prudent comme le serpent, simple comme la colombe.

47. Le disciple ne doit point vouloir s'élever au-dessus du maître; le serviteur ne doit point vouloir être meilleur que le chef de la maison.

48. Il n'est rien de si caché qui, aujourd'hui ou demain, ne soit révélé.

49. Nul passereau ne tombe à terre sans la permission du Père céleste.

50. Les cheveux de notre tête sont comptés.

51. L'homme vaut pourtant mieux que tous les passereaux, mieux que la nature tout entière.

52. Les plus proches amis de l'homme sont ses plus cruels ennemis; ceux de la maison sont ses ennemis.

53. Un verre d'eau donné par charité ne restera pas sans récompense.

54. L'homme aux beaux vêtements se voit dans les cours.

55. Mon joug est doux et mon fardeau léger.

56. On retire une brebis d'une citerne, même un jour de fête.

57. Point de stabilité dans une maison, dans une ville ou dans un royaume où règne la discorde.

58. Celui qui veut piller dans sa propre maison un plus fort que soi, doit commencer par le lier.

59. Qui n'est pas pour moi est contre moi; celui qui ne recueille pas, dissipe.

60. La bouche parle de l'abondance du cœur.

61. L'homme sera jugé par sa propre bouche.

62. Le dernier état d'un homme est souvent pire que le premier.

63. Celui qui fait la volonté de mon père, est mon frère, ma sœur, ma mère. — Le juste est mon plus proche parent.

64. La semence qui tombe sur le chemin est foulée aux pieds.

65. La semence jetée sur un terrain aride se dessèche.

66. La semence jetée au milieu des épines est étouffée.

67. Toutes les semences ne produisent pas les mêmes fruits.

68. Heureux l'œil qui voit, heureuse l'oreille qui entend!

69. Ce qui ne pousse pas de profondes racines ne dure pas longtemps (*Matth.*, XIII, 21).

70. Quand le blé commence à lever, l'ivraie se montre.

71. Mieux vaut laisser croître l'ivraie avec le bon grain, que d'enlever le bon grain en extirpant l'ivraie.

72. Une petite graine devient un grand arbre (*Matth.*, XIII, 31).

73. Un peu de levain fait lever toute la pâte.

74. Le monde est un champ; la fin du monde est le temps de la moisson.

75. Les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père.

76. Le royaume des cieux est semblable à une pierre précieuse.

77. Le même filet contient de bons et de mauvais poissons : le même monde renferme des bons et des méchants.

78. Un bon père de famille sait tirer de son trésor des choses anciennes et des choses nouvelles.

79. Nul prophète n'est sans honneur, — hormis dans son pays et chez les siens.

80. La prière du bout des lèvres n'est pas la prière du cœur (*Matth.*, XV, 8).

81. Ce qui souille, ce n'est pas ce qui entre par la bouche, mais ce qui en sort.

82. Quand un aveugle conduit un autre aveugle, ils tombent tous deux dans la fosse.

83. Toutes les plantes que mon Père n'a pas plantées doivent être extirpées.

84. Le pain destiné aux enfants ne doit point être jeté aux chiens.

85. Gagner le monde entier, et se perdre soi-même, n'est pas un gain.

86. Aucun roi ne charge d'impôts ses propres enfants.

87. Celui qui se fait petit comme un enfant, deviendra grand.

88. Mieux vaut être jeté au fond de la mer avec une pierre de moulin au cou, que de scandaliser un enfant.

89. Celui qui méprise les enfants, méprise les anges de Dieu (*Matth.*, XVIII, 18).

90. Pardonner sept fois suffit quelquefois ; mais pardonner septante fois sept fois n'est pas de trop.

91. Ce que Dieu a uni, l'homme ne le doit pas séparer.

92. Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux.

93. Les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers.

94. Celui qui donne ce dont il était convenu, n'agit point injustement, et :

95. Celui qui est le maître, peut donner au dernier autant qu'au premier.

96. Quand le maître est bon, pourquoi le serviteur serait-il mauvais (*Matth.*, XX, 15)?

97. Celui qui veut régner sur les autres, doit se faire l'esclave de tous.

98. Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

99. Celui qui peut boire le calice, pourra s'asseoir à la droite du roi. Et : Celui qui veut régner doit aussi savoir souffrir (*Matth.*, XX, 22).

100. Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir.

101. Une maison de prière n'est point une caverne de voleurs.

102. La louange de Dieu a toujours un asile dans la bouche des enfants.

103. Il est une foi qui transporte les montagnes.

104. Celui qui dit : Je ne puis le faire, et le fait néanmoins, a plus de mérite que celui qui dit : Je veux le faire, et ne le fait point.

105. Une pécheresse publique entre dans le royaume de Dieu, et l'hypocrite en est exclu.

106. La pierre que les constructeurs ont repoussée, Jésus-Christ déclare qu'elle sera la pierre angulaire.

107. Celui qui veut assister aux noces, doit être revêtu de la robe nuptiale (*Matth.*, XVII, 11).

108. Rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu, à César ce qui appartient à César.

109. Dieu n'est pas un Dieu des morts, mais un Dieu des vivants.

110. Il n'y a qu'un Maître et qu'un Père.

111. Celui qui s'élève sera abaissé.

112. Le prosélytisme des pharisiens est un prosélytisme pour l'enfer.

113. Il faut remplir ce que la loi a de difficile, sans omettre ce qu'elle a de facile.

114. Purifier l'extérieur d'un vase, et en remplir l'intérieur des fruits de la rapine, c'est de l'hypocrisie.

115. L'hypocrite est un sépulcre blanchi : beau à l'extérieur, il est à l'intérieur rempli de pourriture.

116. Les hypocrites ornent les tombeaux des prophètes, que leurs pères ont tués, et ils tuent Celui qu'ils ont devant eux.

117. Si un père de famille savait l'heure à laquelle viendra le voleur de nuit, il veillerait et ne le laisserait point pénétrer dans la maison.

118. Les aigles se réunissent là où il y a un cadavre.

119. Un serviteur fidèle fait ce que son maître lui a recommandé avant de partir. La gloire du serviteur dépend de sa fidélité.

120. L'arrivée du maître est une cause de joie pour le serviteur fidèle.

121. Celui qui frappe ses compagnons, qui mange et boit quand il devrait travailler, celui-là est un mauvais serviteur.

122. L'arrivée du maître est la désolation du mauvais serviteur.

123. C'est une folie de s'approvisionner d'une lampe et de ne point se procurer de l'huile.

124. Quand la porte est fermée, il est trop tard d'arriver au festin.

125. Le Seigneur redemandera beaucoup à celui à qui il aura beaucoup donné.

126. La fidélité dans les petites choses sera récompensée par de plus grandes.

127. Celui qui fait profiter ce qu'il a, recevra ce qu'il n'a pas.

128. L'infidélité est doublement punie : on ne lui confie plus de talent, et on lui enlève celui qu'elle a.

129. Le Fils de l'homme agit avec les hommes comme le pasteur avec son troupeau : il sépare les brebis d'avec les boucs.

130. Le bien qu'on fait aux pauvres, c'est à Dieu qu'on le fait.

131. Ce qu'on fait au disciple, c'est au maître qu'on le fait.

132. Celui qui frappe le pasteur, disperse les brebis.

133. Celui qui manie le glaive, périra par le glaive. — Mettez le glaive dans son fourreau.

DEUXIÈME CONSEIL POUR L'ENSEIGNEMENT PRIVÉ.

7. La nature tout entière, les événements, grands ou petits, qui se produisent dans le monde physique, spirituel, moral et politique, fournissent toujours à un maître habile l'occasion de placer un mot en temps et lieux convenables; et ce maître sait profiter de tous les faits qui se passent dans son élève et hors de son élève, pour le faire rentrer en lui-même et l'élever jusqu'à Dieu.

Les *Quatre cents dévotions* de Gotthold nous fournissent un magnifique exemple de la manière dont on peut utiliser dans l'enseignement privé les diverses occasions qui se présentent. Citons-en quelque chose.

*La touffe de bardane.*

Gotthold regardait les brebis paître sous des touffes de bardane, et comme cette plante restait souvent attachée à leur laine : Voilà, se dit-il en lui-même, ce qui arrive quand les méchants se rencontrent avec les bons; les premiers s'attachent aux derniers, ils les critiquent sur tous les points, et quelques efforts que fassent les bons pour s'arracher de leurs griffes, ils restent accrochés à leur laine. C'est le cas de dire avec Salomon (*Prov.*, XXIX, 9) : « Si le sage dispute avec l'insensé, soit qu'il se fâche ou qu'il rie, il ne trouvera point de repos. » « Seigneur, délivrez mon âme des lèvres injustes et de la langue trompeuse » (*Ps.* XIX, 2).

*Les querelleurs.*

Deux individus qui se trouvaient dans une société vomissaient l'un contre l'autre les paroles les plus injurieuses. L'un, cédant aux conseils de quelques personnes sages, s'était retiré, laissant son adversaire tempêter tout à son aise. Cependant, il ne tarda

pas à s'en repentir, car il se figurait que les personnes présentes l'accuseraient de poltronnerie, et que son adversaire n'en deviendrait que plus hardi. Gotthold, qui en fut informé, lui tint ce langage : « Mon ami, lui dit-il, si en gravissant une montagne, vous voyiez rouler contre vous une pierre énorme, croiriez-vous qu'il y aurait du déshonneur à vous mettre à l'écart pour laisser passer cette pierre ? je ne le pense pas. Eh bien, qu'y a-t-il de honteux, quand on aperçoit un homme qui se roule d'ivresse et de colère, de chercher à l'éviter et de le laisser se rouler jusqu'à ce que la réflexion lui vienne, et que le calme renaisse dans son cœur? Celui qui dompte sa volonté et sait céder à propos, celui-là avance ; mais celui qui se laisse dominer par ses passions, tombe infailliblement. »

*Le lecteur chrétien dans le livre de la nature.*

GOTTHOLD.

8. Comme il n'y a pas une grande différence entre le peuple et les enfants, la forme narratoire, même dans l'enseignement privé, est aussi celle qui lui convient le mieux. Les histoires bibliques surtout seront très-efficaces dans la bouche du pasteur qui saura les raconter.

Quant à l'enseignement privé, donné par écrit, il en sera traité à part, à la fin de ce volume, dans la *Correspondance pastorale*.

## CHAPITRE II.

### Matériaux pour l'enseignement privé.

9. Bien que les matériaux de l'enseignement privé puissent, dans un sens général, être les mêmes que ceux de l'enseignement public, il y a cependant de certaines doctrines qui, concernant plus spécialement le cercle de la famille, et traitant cette multiplicité de misères contre lesquelles la vie humaine est obligée de lutter, s'adaptent mieux aux effusions paternelles du docteur privé qui parle à un petit nombre, qu'au discours public, prononcé devant une multitude de personnes.

§ I. — Pour les personnes mariées.

10. Parmi les hommes qui s'agitent avec la foule dans le tourbillon de la vie, il en est peu qui comprennent le mystère de l'union conjugale, c'est-à-dire qui l'envisagent au point de vue de la religion.

Si une passion profane sépare ce qu'une passion profane avait uni, il faut que ce que le saint amour unit soit de sa nature indissoluble. Or, comme l'union des sexes, pour être un mariage, suppose l'union des cœurs, et que l'union des cœurs n'est autre chose que l'amour, qui seul peut unir un cœur à un autre cœur, il est de l'essence du christianisme que le saint amour domine dans l'union conjugale, comme il doit dominer dans toutes les autres relations de la vie.

Aussi bien, la première œuvre divine par laquelle la religion chrétienne ait inauguré son entrée dans le monde, a été de « sanctifier le mariage. »

Elle a sanctifié le mariage :

*a*. Puisque, par le saint amour, elle a uni les époux entre eux;

*b*. Puisqu'elle a maintenu l'union des époux ;

*c*. Puisqu'elle a réglé l'exercice d'un droit sacré, et réalisé tous les devoirs matrimoniaux.

Elle a sanctifié le mariage ; car elle a exclu comme un crime non-seulement le fait de l'infidélité, mais encore la convoitise de la passion et du regard, cet adultère de l'esprit.

Elle a sanctifié le mariage ; car elle a enseigné aux hommes à ne jamais oublier qu'ils ne sont pas des animaux sans raison, mais des créatures humaines ; qu'ils ne sont pas des païens qui méconnaissent Dieu, mais des enfants de Dieu.

Elle a sanctifié le mariage ; car de même que l'arbre tout entier du christianisme a reçu du Saint-Esprit avec ses fruits sa croissance et sa prospérité (*Galat.*, v. 22, 23) ; de même les plus beaux fruits de cet arbre, je veux dire la modestie, la continence, la chasteté, etc., n'ont point d'autre origine que l'esprit de Dieu.

11. Or, si la religion chrétienne a sanctifié le mariage, et cela par l'amour, puisqu'elle est l'amour même, la crainte de Dieu à la fois tendre et filiale, forte et virile (filiale, considérée comme crainte que doit inspirer la pensée que Dieu voit tout ; forte, considérée comme résistance à l'attrait des mauvaises passions) ; cette crainte de Dieu, disons-nous, devra être considérée comme le meilleur précepteur de la famille, en matière matrimoniale. Car si la religion est elle-même le saint amour, ce saint amour, par rapport au péché et aux attraits du péché, n'est autre chose que la crainte de Dieu, qui évite tout mal et surmonte toute tentation, afin de rester semblable à Dieu et de ne point lui déplaire.

Celui donc qui implante la crainte de Dieu dans les familles, celui-là y donne à la chasteté un solide appui. Sans elle toutes les règles particulières qui auraient pour objet la conservation de cette dernière, ne seraient qu'une barrière impuissante.

*Remarque.* Le jeune ecclésiastique qui aura besoin d'une instruction plus détaillée sur les devoirs et les obligations du mariage, ira consulter un prêtre âgé, respectable et expérimenté, pour lui exposer franchement tous ses doutes. C'est le moyen de trouver ce que nulle morale et nulle casuistique ne sauraient donner.

12. Les habitudes du monde, en accordant aux personnes mariées des licences qui feraient rougir la pudeur publique, s'il y avait encore une pudeur publique, sont complétement en dehors de l'esprit de l'Évangile. On dirait que pour le monde il n'y a plus obligation de marcher en la présence du Seigneur, de réprimer ses sens, de régner sur ses passions et sur ses convoitises, de mettre un frein à ses actes et gestes ; on dirait que pour lui les regards ne font pas naître les images, les images les passions, les passions les actes, et les actes les habitudes.

13. Les habitudes impies du monde des grandes villes, qui, tout en conservant la forme extérieure et le nom du mariage, attirent, conformément à la loi du plaisir, les cœurs et les

corps vers des étrangers, sont non-seulement dépourvues de l'esprit du christianisme qui sanctifie les mariages; elles sont encore en opposition formelle avec lui.

14. Ces habitudes impies du monde deviennent contagieuses par de *brillants* exemples qui agissent d'en haut.

15. Ces habitudes impies du monde gagnent d'autant plus en extension qu'elles restent plus impunies et sont admises comme telles. Or, il existe encore, dans de certains villages et de certaines petites villes, des esprits protecteurs qui opposent leur puissant *nec plus ultrà* à ces habitudes impies.

Quand ces esprits protecteurs revêtent une forme visible, on les nomme « pasteurs des âmes. »

16. Ces habitudes impies, on n'en triomphe pas par des arguments de raison, pour lesquels elles n'ont point d'oreilles.

17. Ces arguments, le maître de la religion doit néanmoins les connaître, afin de pouvoir les employer envers ceux qui peuvent encore les entendre, pour préserver les faibles d'une chute prochaine et affermir ceux qui chancellent. A ces derniers on pourra dire :

*a.* L'adultère est la rupture du lien sacré qui a été formé devant Dieu pour durer éternellement, lien que l'Église a sanctifié et que l'État a accepté.

*b.* L'adultère est l'anéantissement de l'institution divine. Dieu a créé l'homme et la femme pour qu'ils soient et restent un. Or, ce que Dieu, la sainteté même, a uni, la passion le sépare.

*c.* L'adultère est un acte contraire à ce commandement divin : « Vous ne commettrez point d'adultère, » que le doigt de Dieu a gravé dans la conscience et le cœur des hommes, et qu'il a écrit en caractères suffisamment lisibles sur des tables et dans les mœurs des peuples.

*d.* Non-seulement l'adultère est en soi une injustice et un désordre, il est encore une semence d'injustices et de désordres, que nulle pénitence, nulle vertu, nulle puissance humaine ne sauraient empêcher. Aux milliers de questions qu'on peut

faire sur la manière de réparer les maux que produit l'infidélité conjugale, il n'y a qu'une seule réponse :

*On ne saurait les réparer.*

*e.* C'est pourquoi l'adultère est la source des plus affreuses tortures de conscience que l'homme puisse éprouver. De tous les péchés de jeunesse qui tourmentent encore l'homme mûr et le vieillard, l'adultère est le plus terrible de tous.

*f.* La vengeance divine punit si sévèrement l'adultère, qu'il n'est pas rare que le pécheur l'expie déjà dès cette vie, et voie se réaliser en lui ce que sa conscience inquiète lui prophétisait depuis longtemps.

*g.* L'adultère est la ruine de tout ce qu'on a coutume d'appeler esprit de famille, vie de famille, bonheur de la famille.

Ainsi la désunion des époux rend l'éducation des enfants impossible, et l'exemple du vice les transforme complétement.

*h.* L'adultère n'est pas seulement un péché contre Dieu, c'est aussi un péché contre l'époux innocent, un péché que le coupable commet en son corps et en celui de la personne qui pèche avec lui ; c'est un péché envers la société contemporaine, qui a besoin qu'on lui montre des exemples de fidélité ; un péché contre la postérité, qui a besoin des fruits d'un mariage chaste.

*i.* Quant aux suites d'un adultère non réparé, suites qui s'étendent jusque dans l'éternité, il n'y a que l'éternité qui les puisse connaître.

Sans doute aussi que le précepteur doit être à même de représenter l'adultère sous sa face odieuse ; mais ces peintures n'ont d'effet que là où ces habitudes impies ne prédominent pas encore.

18. Il est aussi difficile de se faire une idée juste de ce qu'est le mariage, qu'il l'est de se le représenter tel qu'il doit être.

Avant le mariage, on ne l'envisage presque jamais qu'avec les yeux de la passion ou de l'intérêt particulier ; et quand l'habitude du mariage a brisé l'enveloppe du plaisir, ce qui y domine, c'est le sentiment croissant de l'absence du plaisir. Les

roses dont l'imagination l'avait parsemé, disparaissent, et ce qui en reste n'est plus guère que des épines. Cette dernière manière de juger est aussi fausse que la première.

Le mariage ne saurait être considéré ni au point de vue du plaisir, ni au point de vue de l'absence du plaisir; il doit l'être au point de vue de ce qui reste, et de ce que ni le plaisir ni le déplaisir ne sauraient ni donner ni ravir.

Il n'y a que ce qui est permanent et durable dans le mariage qui puisse produire l'union des cœurs.

Quand ce sera un véritable amour qui aura formé les liens du mariage, il sanctifiera l'amour des sexes, et une fois que cet amour aura fleuri, il conservera le lien de l'amitié dans une éternelle floraison. Alors le véritable amour ne se préoccupera pas trop des épines qui croissent journellement sur le terrain du mariage ; les souffrances ne feront que le fortifier, et il préviendra les désagréments qui d'ailleurs naîtraient du dégoût réciproque des deux conjoints ; il maintiendra dans la société éprouvée des cœurs, dans la participation aux mêmes jouissances morales et temporelles, le bonheur si rare de la famille ; il se renouvellera et se rafraîchira journellement dans la religion, et il mûrira l'un et l'autre époux pour l'éternité, après les avoir fait passer purs à travers les plaisirs, et victorieux à travers les souffrances.

Le grand art de se préserver dans le mariage du dégoût mutuel, et de se trouver l'un l'autre toujours dignes d'amour et de confiance, cet art n'en est plus un à l'école de l'amour, c'est devenu chose naturelle.

Car, si par suite de la communauté de vie permanente, les conjoints découvrent l'un dans l'autre beaucoup de faiblesses inconnues, qui contribuent singulièrement à calmer l'enthousiasme, le véritable amour sait, malgré cette disparition d'attachement passionné, reconnaître ce qu'il y a de bon dans chacun des conjoints, passer sous silence ou supporter les faiblesses, et conduire le fil de la piété et de la tempérance à travers tout le tissu de la vie conjugale.

19. Comme il n'y a que l'amour inspiré par la religion et renouvelé journellement par elle, qui puisse former des unions heureuses; de même il n'y a que la religion qui puisse faire naître et conserver l'esprit de la vie de famille.

Une femme qui n'a de goût que pour la dissipation, et qui est en quête continuelle de parties de plaisir, n'est ni l'épouse de son mari, ni la mère de ses enfants, ni la maîtresse de sa maison. Tout cela ne peut subsister que dans le cercle paisible de la vie de famille.

Où l'amour du luxe se substitue à l'amour du travail; où l'ostentation remplace le soin des enfants; où le dévouement envers l'époux est blessé par la recherche de figures étrangères; où l'abaissement prend la place de l'estime de soi-même, là le mariage est rompu même avant d'être né.

20. Or, comme l'amour des plaisirs, si chaleureusement recommandé par les écrivains et les habitués de salons, a ravi aux maris leurs femmes, aux enfants leurs mères, aux maisons leurs maîtresses, cet amour des plaisirs est depuis longtemps accusé de rapt au tribunal de la raison, et il n'y a plus que les enfants qui, comme les Grecs, ne deviennent jamais des hommes, qui osent encore prendre sa défense.

21. Comme le démon de la jalousie fait de la famille un véritable enfer, et qu'il n'y a que la ferme conviction que l'on a de sa fidélité mutuelle qui en puisse préserver; comme la foi en la fidélité d'un conjoint se lie étroitement à la foi en la crainte de Dieu de ce dernier, il est manifeste qu'il n'y a que la foi invincible de l'homme en la fidélité invincible de la femme, et réciproquement, qui puisse étouffer toutes les étincelles de la jalousie.

Nous avons donc ici, comme partout, une nouvelle preuve que la crainte de Dieu est aussi indispensable à la tranquillité de la vie conjugale, que le pain quotidien l'est à l'entretien de la vie animale.

22. Cette union des cœurs, la seule chose qui reste dans l'état de mariage, tous les sages l'ont considérée comme la com-

munauté la plus parfaite non-seulement des cœurs et des esprits, mais encore de toutes les joies, souffrances et inquiétudes, et comme le support en commun des fardeaux et des charges de la vie. C'est pourquoi toute défiance entretenue, toute mésintelligence sciemment provoquée, toute amertume, si légère qu'elle soit, est dans le mariage un double péché; d'abord, parce que tout cela est opposé à la charité en général, et ensuite parce qu'il contredit l'esprit du mariage en particulier, puisque de faibles débuts engendrent de grandes divisions.

23. De plus, l'acquisition, la conservation et l'administration des biens de la famille dépendent essentiellement de ce qui doit être permanent dans le mariage, l'union des cœurs.

Là où deux cœurs ne constituent qu'un cœur, quatre mains n'en forment qu'une pour l'acquisition, la conservation, l'épargne, l'administration du bien temporel; mais là où l'amour et la paix s'évanouissent, les biens temporels s'en vont à leur suite. Il en est de même quand les deux époux ne s'entendent pas pour l'administration de la fortune : l'amour et la paix disparaissent. Ainsi quand l'époux est adonné au jeu et à la boisson, ou que la femme dissipe les restes du revenu par son goût pour les friandises, pendant que le mari gagne son pain et le sien à la sueur de son front, l'union de l'homme et de la femme reçoit une blessure mortelle; les souffrances secrètes, qu'on se communiquait mutuellement, s'attachent avec une puissance irrésistible au fond du cœur de la partie innocente; peu à peu les mauvaises habitudes deviennent une seconde nature; l'amertume croît, viennent les éclats de la colère, on s'ingénie à se vexer mutuellement : et arrivé à ce point, le mariage est un véritable enfer.

24. Si l'amour, cette union continuelle des cœurs, est la seule chose qui doive subsister dans le mariage, il ne faut pas néanmoins que la prudence en soit absente. Car si l'amour céleste doit avoir un œil pour les choses de l'éternité, il doit en avoir un aussi pour les choses de la vie présente, puisque les mariages ont la terre pour théâtre. Il est des circonstances

qui peuvent forcer l'amour de cacher à un conjoint les choses même les plus excellentes qu'il entreprend.

25. Bien que ce soit l'amour qui forme et maintienne les mariages, il se présente dans les unions même les meilleures et les mieux assorties, tant de souffrances imprévues, inévitables, amères, qu'on ne saurait les supporter sans la résignation à cet Amour éternel qui dirige toutes choses et qu'on nomme la Providence.

De même donc que la religion, comme amour, forme les mariages, elle ne doit jamais, comme confiance en la divine Providence, abandonner les époux.

26. Par conséquent, les mariages des chrétiens, lorsqu'ils sont ce qu'ils doivent être, se distinguent par les caractères suivants :

I. Ce sont des unions formées dans le ciel, puisque le principe qui les constitue est un principe céleste, un amour céleste ;

II. Bien que ces unions aient la terre pour théâtre, elles n'en développent pas moins dans les deux conjoints le principe du ciel, le chaste amour ;

III. Elles portent le germe de l'indissolubilité, puisque l'amour des sexes se transforme peu à peu en une pure amitié ;

IV. Comme amitié et comme lien des cœurs, elles dureront éternellement ; car le véritable amour ne meurt jamais, pas plus dans le temps que dans l'éternité.

### § II. — Pour les parents et les enfants.

#### LA PREMIÈRE DOCTRINE FONDAMENTALE.

27. Si la nature est une révélation continuelle de la divinité, on peut en dire autant de la propagation et de la conservation du genre humain. Là où des yeux ordinaires ne voient que la nature, l'œil de la raison aperçoit Dieu ; car Dieu crée l'homme par le moyen de l'homme. Dieu rattache l'existence des enfants à celle des parents. Dieu est la source de cette tendre union qui

conduit les hommes d'autant plus facilement au but suprême de toute existence humaine, qu'ils sont plus unis entre eux.

Dieu a mis au cœur des parents une affection naturelle pour leurs enfants, et au cœur des enfants un attachement instinctif pour leurs parents, afin que cette union commencée par l'instinct, soit entretenue et perfectionnée par la raison, c'est-à-dire qu'elle se transforme en union avec Dieu.

Dieu a rendu les enfants dépendants des parents, et il a préparé à ceux-ci des joies innocentes dans la prospérité future de leurs enfants.

Dieu a confié l'accroissement et le succès de la famille à une seule racine et à une seule tige, afin que toute union, commencée par la génération, s'affermisse de plus en plus par l'éducation et la vie en commun.

C'est donc la volonté de Dieu que les parents vivent tout entiers pour leurs enfants, et les enfants tout entiers pour leurs parents.

C'est donc la volonté de Dieu que les enfants soient pleins de confiance, d'amour, de respect, de reconnaissance et de soumission envers leurs parents, puisque ceux-ci sont leurs premiers et leurs plus grands bienfaiteurs; mais c'est aussi la volonté de Dieu que les parents méritent par leur bienfaisance cet amour, cette reconnaissance, ce respect et cette soumission, et les fassent tourner au bien de leurs enfants et à leur propre salut.

Telle est, en abrégé, toute la morale des parents et des enfants.

28. La doctrine fondamentale des parents est donc celle-ci :

Attachez-vous aussi étroitement, aussi complétement que possible à vos enfants; c'est vous qu'ils doivent entendre et voir le plus souvent; ils doivent, dans tous les cas possibles, travailler, étudier, jouer devant vos yeux; ils doivent apprendre par expérience à vous considérer comme les premiers et les plus grands bienfaiteurs et amis qu'ils aient sur la terre; vous devez être pour eux ce que nul autre homme ne doit être; la première chose qu'ils doivent apprendre à connaître, c'est votre bonté,

votre gravité, votre vigilance, votre amour, votre tendresse, votre sollicitude; vos gestes, vos signes, vos manières, vos paroles, vos avertissements, vos réprimandes; c'est de vous qu'ils doivent être loués, blâmés, récompensés, punis. Vous devez être pour eux quelque chose qu'il est impossible de remplacer, la chose la plus importante, la plus aimée sur la terre. C'est le lait de sa propre mère que l'enfant doit sucer; c'est sur son propre sein qu'il doit jouer, etc.

29. Cette doctrine fondamentale a pour conséquence naturelle que « les parents doivent être comme morts à une multitude de folies, de passions, de péchés, afin de pouvoir vivre pour leurs enfants; que les parents doivent se distinguer par leur bonté, leur piété, et être un modèle d'amour pour leurs enfants, s'ils veulent que les regards de ces derniers se fixent volontiers sur eux, et que leur cœur s'attache inébranlablement au leur.

30. L'indifférence pour cette doctrine fondamentale explique tant de conséquences fâcheuses et tant d'éducations manquées; car :

1° L'éducation ne saurait réussir quand la gouvernante remplace complétement la mère auprès de l'enfant; car l'enfant s'attachera à sa gouvernante et non à sa mère.

2° L'éducation ne saurait réussir quand l'enfant cherche ses meilleurs amis dans des maisons étrangères et hors du cercle de ses parents. Les doux noms de père et de mère ne tarderont pas à retentir péniblement à ses oreilles.

3° L'éducation ne saurait prospérer quand l'enfant n'ose se montrer devant ses parents sous sa forme naturelle. Il sera bientôt passé maître dans l'art de la dissimulation, prendra devant ses parents les dehors de la piété, flattera les personnes qu'il croira jouir de quelque influence auprès de sa famille, cherchera de plus en plus à s'éloigner d'elle, et de jour en jour aussi il perdra quelque chose de ses sentiments de piété filiale envers les auteurs de ses jours.

4° L'éducation ne saurait prospérer quand l'enfant, se trouvant rarement dans la société de ses parents, est dans l'occasion

d'entendre, d'apprendre, de voir ailleurs toutes sortes de gestes, d'actions, de discours, de manières, de préjugés, de folies, de désordres. Tout cela fera impression sur son cœur, de bonne heure il deviendra esclave d'habitudes indisciplinées, et maître dans l'art de jeter un voile sur ses défauts.

31. Conséquemment, la doctrine fondamentale des enfants est celle-ci :

Attachez-vous aussi étroitement que possible à vos parents, observez leurs moindres signes, demandez-leur avec confiance tout ce dont vous avez besoin, mettez-les dans la confidence de toutes vos affaires, avouez-leur vos fautes, attendez-en toute espèce de biens, cherchez à les réjouir par votre bonne conduite, regardez comme la plus grande des punitions d'en recevoir un regard sombre, regardez comme votre plus grand honneur d'en être estimés, considérez comme le plus grand des crimes de leur occasionner la moindre tristesse, etc.

« L'enfant qui regarde son père s'élève, et l'enfant qui s'attache à sa mère se forme. »

32. Les conséquences qui découlent pour les enfants de l'observation de cette doctrine fondamentale exercent leur salutaire influence sur tout le reste de la vie des enfants, mais surtout sous un double rapport.

*Premièrement*. L'attachement des enfants aux parents est pour ceux-là une sorte d'ange gardien qui les préserve d'une foule de désordres, alors même qu'ils ne sont plus sous les yeux de leurs parents. Cette pensée : « Mes parents mourraient de chagrin si j'étais infidèle à leurs recommandations, » cette pensée est comme un frein puissant qui les éloigne du mal, et un stimulant qui les porte énergiquement à la vertu.

Telle est aussi la cause pour laquelle les hommes de sagesse et d'expérience ne manquent jamais de recommander aux enfants qui quittent le foyer domestique de penser journellement à la maison paternelle, de justifier l'attente de leur généreux père et les espérances de leur pieuse mère.

*Deuxièmement*. Si le jeune homme a réellement eu le malheur

de tomber dans le déréglement, l'attachement à ses parents l'aidera à se relever de sa chute. « Tel que je suis maintenant, se dira-t-il, je n'oserais montrer mon intérieur à celui qui m'a donné le jour. » Ce sentiment ravivera en lui les étincelles à demi éteintes de la vertu, et ce jeune homme à moitié perdu s'efforcera de redevenir bon et vertueux.

### ENCORE QUELQUES CONSEILS POUR LES PARENTS ET LES MAÎTRES.

33. Les enfants, incapables de se gouverner eux-mêmes, ont besoin d'être dirigés par une raison étrangère, en d'autres termes ils ont besoin de docilité. La docilité à la parole du père et aux signes de la mère est l'unique vertu des enfants. Heureux ceux qui apprennent à obéir avant que la nécessité du devoir les y force ! Sans doute que l'obéissance est l'unique devoir de tous ceux qui ne peuvent se conduire eux-mêmes ; mais quand l'amour filial obéit de soi, sans avoir besoin du stimulant du devoir, les deux parties, parents et enfants, ne s'en trouvent que mieux. Quel dommage que cet état ne puisse durer longtemps ! bientôt viendront les commandements, les menaces, et peut-être aussi les punitions.

Et puis, ne faut-il pas que l'enfant sente intérieurement que son salut est dans l'obéissance? Vouloir présenter aux enfants les motifs de la loi (*rationes legis*) sous un magnifique langage pour leur apprendre à obéir, c'est là une prétention aussi ridicule que funeste. La parole du père, le signe de la mère, voilà quelle doit être la loi unique, l'unique motif de la loi, si l'on veut que l'enfant apprenne à obéir. Vouloir instruire les enfants sur la légitimité de ce que les parents commandent, c'est leur donner une fausse sagesse, c'est les rendre désobéissants, en leur fournissant le prétexte de croire qu'ils en savent plus que vous, c'est, tout en les rendant désobéissants, les rendre orgueilleux et raisonneurs.

Mieux vaut les civiliser par la correction. Par exemple, quand un enfant s'est incommodé par suite d'une désobéissance, et qu'il a commis une sottise en suivant sa fausse sagesse, ces paroles :

« Vous voyez ce que produisent l'entêtement et la désobéissance, » guérissent en même temps qu'elles blessent, elles civilisent en même temps qu'elles humilient.

34. La pudeur étant à proprement parler le frein universel que la nature a mis à toutes les séductions et à tous les péchés, les parents ne sauraient éloigner avec trop de soin tout ce qui pourrait nuire à la pudeur des enfants, et faire disparaître cette rougeur innocente que doit faire naître la seule apparence du mal.

35. L'amour de la vérité et la sincérité étant le plus bel ornement de l'homme, et la sincérité de l'enfant la plus belle parure de la piété filiale, outre qu'elle est la condition sans laquelle l'éducation du jeune âge est impossible, les maîtres ne sauraient trop veiller à préserver les enfants du défaut de franchise et de sincérité, et ils ne sauraient les punir trop sévèrement quand ils y manquent. Je connais des parents qui ne répriment que ces seuls défauts dans leurs enfants.

36. Il n'est rien de plus grand et de plus noble qu'un homme qui, enflammé d'amour pour le beau éternel (Dieu), se fait violence à lui-même, dédaigne les attraits les plus séduisants pour accomplir ce qui est bon et juste. Or, pour faire sentir aux enfants cette beauté et cette grandeur, les parents doivent s'abstenir en leur présence :

1° De blâmer ou de louer personne parce qu'il est riche ou pauvre, qu'il porte un habit fin ou grossier, parce qu'il mange du pain blanc ou du pain noir, parce qu'il habite une grande maison ou une chétive cabane; ils ne doivent louer que le bien et l'homme de bien; ils ne doivent blâmer que le mal, et se contenter de gémir sur le méchant.

2° Ils doivent s'abstenir, en racontant des actions vertueuses et nobles, de demander si ces manifestations de la piété sont meilleures parce que l'auteur porte une montre en or, ou si elles seraient moindres si cet homme était grossièrement vêtu.

37. Ils ne doivent pas corriger les fautes que les enfants font contre la langue, la politesse et les bienséances de la mode avec la même sévérité que s'il s'agissait de manquements contre la

morale, afin de leur en montrer la différence par cette diversité de conduite.

4° Ils ne doivent faire briller aux yeux des enfants que des exemples d'actions nobles et vertueuses.

5° Ils doivent expliquer souvent et clairement aux enfants la cause pour laquelle telle action est bonne, en leur disant, par exemple, que celui-là seul est proprement un homme qui s'élève vers Dieu et accomplit sa volonté par amour pour lui; puisqu'il s'élève au-dessus de la bête par la victoire qu'il remporte sur lui-même, et au-dessus de l'homme sensuel et extérieur par la religion.

Ils doivent encourager et aider les enfants à surmonter les premières difficultés, afin qu'ils arrivent, par l'habitude de se vaincre, à triompher des plus graves.

38. L'âme des enfants est comme une table de cire tendre et profonde, sur laquelle les premières impressions se gravent en caractères ineffaçables.

1° Et comme ils retiennent facilement tout ce qu'ils entendent et voient, alors même qu'ils ne le comprennent pas parfaitement, il ne faut rien se permettre de mauvais en leur présence, sous prétexte qu'ils ne le comprennent pas. Ils comprennent plus tôt que vous ne le pensez, et alors même qu'ils ne comprennent pas complétement, leurs impressions restent, et quand ils sont plus âgés, ils devinent ou cherchent jusqu'à ce qu'ils aient débrouillé l'énigme du péché; ils font toutes sortes d'essais, sont séduits ou se séduisent eux-mêmes.

2° Et puisque les enfants retiennent si facilement ce qu'ils voient, il faut mettre beaucoup de prudence et de délicatesse dans le choix des tableaux et peintures qu'on expose à leurs yeux, *maxima debetur puero reverentia semper*. Il est surtout extrêmement dangereux de conduire les enfants dans des galeries où sont exposés à l'admiration des curieux les chefs-d'œuvre des maîtres qui ont excellé dans la peinture des sujets impurs. Un bon païen en éloignerait son enfant; à plus forte raison un chrétien doit-il le faire.

3° Dans le cas où des étrangers qui viennent dans la famille sont invités à prendre place à table ou à faire une partie de jeu, il faut exclure avec la dernière rigueur les enfants de la table, du jeu et de la société, jusqu'à ce qu'ils aient atteint un âge plus avancé, quand les hôtes ne sont pas réservés dans leurs discours, qu'ils n'ont ni de bonnes mœurs, ni de bonnes manières, et qu'ils ne sauraient être présentés aux enfants comme des modèles de vertu. Souvent il arrive que des étrangers gâtent ce qu'avait édifié la vertu domestique.

En général, le père de famille doit s'efforcer de détourner et même d'interrompre, par une parole énergique, toutes les conversations qui pourraient nuire aux enfants.

39. Si l'histoire est en général la maîtresse de la vie humaine, cela est vrai surtout quand il s'agit des enfants.

Toutefois, ce ne sont pas les grands historiens d'une nation, mais des morceaux détachés de l'histoire, qui conviennent aux enfants : *premièrement*, parce qu'ils attirent plus l'attention par l'attrait de la nouveauté, parce que des morceaux choisis offrent un plus grand intérêt, et qu'étant plus courts ils fatiguent moins; *deuxièmement*, parce que l'enseignement qu'on veut en tirer se grave plus facilement dans la mémoire. Si je voulais, par exemple, expliquer clairement aux enfants la différence qui existe entre l'amour des parents, l'amour de la patrie et l'amour des hommes en général, je commencerais par raconter la vie de Fénelon, et je ferais jaillir cette belle vertu de son grand et noble cœur.

Fénelon ne pouvait souffrir qu'on prétendît servir sa patrie au préjudice de l'humanité qui nous relie avec tous les hommes, ni qu'on rabaissât le mérite des autres nations pour élever son propre pays. «Nous devons, disait-il, songer plus immédiatement à notre propre conservation qu'à celle d'aucun autre homme particulier comme nous. Nous devons plus à notre famille propre qu'à une autre famille étrangère. Nous devons plus à notre patrie, dans le sein de laquelle nous avons été instruits, élevés et protégés pendant notre enfance, qu'à une autre so-

ciété particulière d'hommes que nous n'avons jamais vue. .... Mais quand il s'agit du bien particulier comparé avec le bien général, il faut toujours préférer le second au premier. Il n'est pas permis de se conserver en ruinant sa famille, ni d'agrandir sa famille en perdant sa patrie, ni de chercher la gloire de sa patrie en violant les droits de l'humanité. »

40. La crainte du Seigneur, une confiance illimitée dans les parents, ou plus clairement encore, la simplicité enfantine tant envers Dieu qu'envers les parents, voilà ce qui préserve le mieux les enfants de la séduction et du dérèglement. Par conséquent, stimuler, conserver, fortifier l'enfant, tel est l'unique et grand objet de l'éducation.

« Voici qui fera plaisir à mes parents ; voici qui réjouira mon père qui est au ciel ! » ces deux pensées seront comme deux anges gardiens, qui préserveront l'innocence de l'enfant. « Oserais-je penser, dire, faire cela, si mes parents devaient le savoir? Eh bien, Dieu, qui est mon père, sait tout. » Tels doivent être les sentiments d'un enfant bien formé : respect envers Dieu et envers ses parents.

Il peut être utile de donner à la jeunesse quelques extraits d'histoire naturelle, de géologie, d'histoire universelle ; mais si l'on n'a pas commencé par implanter dans l'âme tendre des enfants la crainte de Dieu et des parents, ces connaissances leur seront préjudiciables. Ils deviendront pédants, orgueilleux, pleins d'amour-propre et d'arrogance.

41. Dès que l'adulte commence à subtiliser sur les commandements de Dieu, sa perversion est comme assurée. Obéir vaut toujours mieux que raisonner. Dès que l'enfant se demande : « Pourquoi mon père m'a-t-il ordonné ceci ou cela ? » c'est fait de la vertu d'obéissance. C'est pourquoi autant les parents doivent convaincre les enfants par le fait lui-même que leurs ordres sont raisonnables et ne tendent qu'à leur bien ; autant ils doivent se garder de permettre aux enfants de faire l'office de censeurs et de juges par rapport aux prescriptions des parents (n° 33).

42. Si Jésus-Christ est l'unique Sauveur de tous les hommes,

il est aussi l'unique Sauveur des enfants; et si Jésus-Christ est leur unique Sauveur, le principal fondement de toute éducation chrétienne doit être d'élever les enfants pour leur Sauveur, et de remplir leurs jeunes cœurs des sentiments d'un amour reconnaissant, confiant, soumis et respectueux envers lui.

43. Rien n'altère plus le caractère franc et innocent de la jeunesse que la conduite des parents qui offrent l'un et l'autre un modèle tout différent de celui de la charité; qui ne traitent pas avec amour les personnes qui les entourent, et qui témoignent de l'aversion et de l'inimitié envers des personnes absentes. Et tout cela n'est pas préjudiciable uniquement parce que l'autorité des parents sur les enfants en est affaiblie, ou parce que les enfants conçoivent des préjugés envers ces absents; mais encore et surtout parce que les enfants s'habituent à ne voir jamais dans sa vraie lumière le précepte de l'amour du prochain, et finissent par croire qu'on a satisfait à la religion quand on s'est préservé d'aberrations grossières. La vie des parents est le miroir dans lequel regardent les enfants; tout ce qui trouble ce miroir, égare ceux qui y regardent. Comme le monde, au lieu d'un paradis terrestre, est une maison de travail où les hommes se tourmentent les uns les autres de mille manières, et sont tourmentés par une foule d'accidents et de traverses inévitables, toute éducation des enfants qui se fait sans les former aux sacrifices, sans les habituer au travail, à la mortification et à la patience, est une éducation qui convient au monde de la mode, mais nullement au nôtre.

44. L'homme étant condamné au travail de par la nature, et les cailles ne lui tombant pas toutes rôties dans la bouche, quelques efforts qu'aient faits certaines éducations pour amener cet état de choses, l'éducation doit non-seulement s'appliquer à inspirer l'amour du travail et l'horreur de l'oisiveté; elle doit encore donner peu à peu certaines notions et connaissances nécessaires pour apprendre un art ou un métier quelconque.

45. Les enfants devant, après leur entrée dans le monde, voir le bien et le mal, et communément plus de mal que de bien, il est nécessaire que les parents leur en fassent sentir la différence

avant qu'ils la sentent eux-mêmes par expérience ; il est nécessaire qu'ils les arment de principes, qu'ils les fortifient par certains exercices préparatoires qui leur apprennent et les habituent à marcher d'un pas ferme et droit dans le pays des impotents et des aveugles.

### § III. — Continuation.

#### POUR LES PARENTS ET LES ENFANTS.

#### DE LA CONTRAINTE DES PARENTS (1).

46. Le dernier devoir des parents, c'est de préparer l'avenir des enfants, c'est-à-dire de mettre leurs destinées temporelles dans une situation où ils soient indépendants du gouvernement des parents et puissent se diriger eux-mêmes. Le péché le plus terrible, comme aussi le plus général, contre ce devoir, c'est la *contrainte des parents*, dont nous allons faire ici l'objet d'une sérieuse méditation.

Que signifie ce mot : « Contrainte des parents? »

Chaque fois que les parents exercent sur la vocation des enfants, sur leur manière de pourvoir à leur subsistance, ou même sur la manière de les y préparer et former, une influence qui limite, contrairement au droit, la liberté des enfants, soit que cette restriction ait lieu directement, soit qu'elle se fasse pa des détours, manifestement ou secrètement, par des empiètements grossiers ou par d'habiles détours, ils exercent un acte tyrannique et injuste.

Quelles sont les formes extérieures plus délicates de cette contrainte?

1° On profite de toutes les occasions pour dire à un fils que l'on destine à la prêtrise les choses les plus magnifiques sur les vêtements, les avantages, les honneurs qui sont attachés au sacerdoce ou qui en découlent.

(1) A cause de l'importance du sujet nous avons traité cette matière sous forme de questions et de réponses..... Ce tableau a déjà appelé l'attention d'une foule de parents sur l'injustice de la contrainte, et en a déjà affranchi un grand nombre d'enfants.

2° On invite à table des personnes qui se trouvent dans le même état, et l'on appelle l'attention des enfants sur les insignes extérieurs de cette vocation. On conduit les enfants dans des sociétés où certaines conditions, où certains genres de vie apparaissent sous leur forme la plus brillante.

3° On donne aux amis de la maison, aux précepteurs, pasteurs, confesseurs, proches, qui sont en grande vénération auprès des enfants, des instructions secrètes sur la manière de s'attacher adroitement les enfants et de leur inspirer le goût de cette vocation.

4° On assure aux enfants qu'on les laisse parfaitement libres; mais on dispose les choses de telle sorte qu'ils sont obligés de choisir précisément ce que les parents ont eux-mêmes décidé, s'ils ne veulent encourir leur disgrâce.

5° Après avoir capté adroitement le cœur inexpérimenté des enfants pour une vocation quelconque, on commence à élever sur ce fondement toutes sortes de constructions de fantaisie : « Tu es prédestiné à cet état; tu dois te comporter de la même manière que si c'était l'unique vocation où tu puisses vivre heureux. » D'après cette prétendue vocation de l'enfant, on lui assigne un genre de vie qui le met dans une difficulté de plus en plus grande de reculer.

Comment nomme-t-on les grossières manifestations de la contrainte des parents?

Quelques exemples répondront suffisamment à cette réponse :

« Tu n'oserais épouser ce mendiant; ne m'en dis plus mot, car ce serait à jamais inutile, etc. » Tel est le langage qu'une mère tient à sa fille, alors même que le jeune homme a reçu la meilleure éducation, qu'il a la crainte de Dieu; bien qu'il soit animé des plus nobles sentiments, que sa conduite soit régulière, qu'il soit laborieux et capable de remplir convenablement les fonctions de sa charge; il suffit qu'il n'ait pas autant d'argent que les spéculations mercantiles de la mère en veulent faire entrer dans le contrat de mariage.

« Tu feras ce que tu voudras; mais si tu ne te fais pas prêtre

je ne te donne pas un centime pour continuer tes études; ma fortune ne me le permet pas. »

Ainsi parle un père à son fils.

Comment appelle-t-on les causes qui déterminent les parents à cette contrainte?

1° Une *prédilection innocente* pour certaines vocations, innée dans les parents, et qu'ils croient être un motif légitime pour fixer le choix de leurs enfants.

2° Une *haute idée de l'excellence et de la sainteté de certaines vocations*. Par exemple, voir dire la première messe à Messieurs leurs fils est le *nec plus ultra* des désirs d'un grand nombre de bonnes mères. — Souvent ce désir repose sur un profond sentiment religieux et sur le plus parfait amour maternel. Aux yeux de cette mère, la religion étant le plus grand des biens, et le salut de son fils étant pour elle l'affaire la plus importante, elle se réjouit de voir son fils dans une vocation qui a pour but de répandre les bienfaits de la religion dans une commune tout entière, et de voir la religion manifester sa vertu par l'organe de son propre enfant.

3° Les *préjugés sur la puissance des parents*. Un grand nombre de parents s'imaginent qu'ils possèdent réellement le droit d'exercer la puissance législative sur le choix de la vocation de leurs enfants; tandis que la raison ne leur a confié que la puissance de conseiller, d'avertir et de diriger prudemment.

4° L'*orgueil*, qui des conditions les plus élevées, descend jusqu'à la classe des cultivateurs, et plus bas encore. « Une fille de cordonnier ou de tailleur ne vous convient nullement, à vous qui possédez une belle fortune de cultivateur. »

5° L'*amour désordonné de l'argent*. C'est cet amour qui conclut toutes les unions malheureuses, plus mercantiles qu'humaines, plus païennes que chrétiennes.

Il est sans doute permis, et c'est même un devoir de chercher à se faire un revenu suffisant; mais que sert l'argent sans la crainte de Dieu, sans l'amour qui unit les cœurs? A

quoi bon l'argent, si l'on n'a pas le talent de le faire valoir?

6° *Les plans que les parents ont conçus d'avance*, et qui ne sauraient être déjoués par ce qu'ils nomment le choix capricieux de leurs enfants.

Il y a des parents qui écrivent sur le front de leurs enfants encore au berceau ce qu'il faut qu'ils deviennent. Le fils *A* sera *curé;* le fils *B*, conseiller; le fils *C*, officier. Si les parents s'interrogeaient sérieusement sur les causes de cette prédestination, ils seraient obligés d'avouer : que *C* doit devenir officier, parce qu'il a le corps mieux fait que son frère; que *B* doit devenir conseiller, parce qu'il ressemble davantage à son père; que *A* doit devenir *curé*, parce que son oncle, qui est aussi curé, l'aime beaucoup, et ne manquera pas un jour de résigner ses fonctions en sa faveur.

Assurément on ne saurait enlever à la mère le droit de jeter dans l'avenir son regard souvent prophétique, et de tirer de la banque de bons numéros pour ses fils chéris; mais il ne faut pas qu'elle exclue de son jeu ni Dieu, ni le monde, ni ses enfants; car son cœur de mère la rend moins propre que tout autre à prendre une décision.

7° *La prédilection pour certaines personnes* que les parents ont choisies pour époux de leurs enfants, alors que ceux-ci étaient encore au berceau.

En quoi consiste l'injustice de la contrainte que les parents exercent sur la vocation et le genre de vie de leurs enfants?

1° Elle consiste en ce que c'est un empiètement sur les droits des enfants. Chaque homme se distinguant par une figure, une éducation, des talents, une habileté, un caractère, un tempérament, des forces, des faiblesses, des penchants, des désirs particuliers, il en résulte ce qu'on nomme « vocation naturelle.» D'ou il suit que les enfants ont le droit de faire le choix qui convient le mieux à leur vocation naturelle, à leurs talents, à leur caractère, à leur tempérament, etc. Ce droit, les parents ne sauraient le limiter. Tout ce que les parents peuvent et doivent, c'est :

*Premièrement*, appeler l'attention des enfants sur l'importance de leur choix en général, sur les conséquences qu'il entraîne, sur les travaux, les peines, les dangers, les tourments attachés à telle vocation;

*Deuxièmement*, détourner leurs enfants de prendre des résolutions manifestement dangereuses, légères et prématurées;

*Troisièmement*, gagner tellement la confiance de leurs enfants, que ceux-ci les considèrent dans cette matière si importante comme leurs plus sages conseillers et leurs plus sincères amis.

Mais tout ce qui dépasse ce droit de conseiller, d'instruire, de diriger est un empiètement manifeste sur les droits des enfants, que l'on opprime, en s'attribuant une autorité que l'on n'a point. Du reste, ce n'est pas comme enfants, comme mineurs, mais comme majeurs et comme ayant les capacités suffisantes, que les enfants jouissent de ce droit. C'est aussi parce que le choix d'un état est une affaire de libre détermination, qui doit se faire conformément à la voix du cœur, de la conscience et de la raison ; c'est parce que cette démarche est pour toute la vie. Personne ne devant être malheureux que celui qui choisit, il le faut laisser choisir lui-même. »

2° L'injustice de la contrainte consiste encore en ce qu'elle est une violation des droits de la Providence. Si, comme nous l'avons dit, le Créateur des enfants des hommes a donné à chacun sa part spéciale de forces intellectuelles, de sensibilité, etc., il a le droit d'imposer à chacun le fardeau qu'il peut porter, d'exiger de chaque individu ce que ses talents lui permettent de faire, et de le conduire par les voies les plus conformes à ses aptitudes. Ainsi donc, toute contrainte de la part des parents est une usurpation des droits de la Providence.

3° C'est, en outre, un empiètement sur les droits établis de la société civile et ecclésiastique. L'État et l'Église ne sauraient tirer de bons services que de ceux qui ont le plus d'aptitude et de goût pour faire ce que demande d'eux l'emploi dont ils sont investis. Or, que fait la contrainte des parents? Elle fait entrer

les enfants dans des fonctions pour lesquelles ils n'ont ni capacités ni attraits, et elle les éloigne de celles pour lesquelles ils étaient naturellement destinés. Tandis que la sagesse éternelle distribue aux hommes les rôles qu'ils doivent jouer, la contrainte des parents distribue les joueurs aux rôles qu'ils ne sauraient jouer ; elle lutte contre l'ordre suprême établi par l'éternelle sagesse, en même temps qu'elle frustre l'État et l'Église de leurs légitimes prétentions.

Comment se manifeste le préjudice de cette contrainte des parents?

Par les conséquences terribles qui en découlent : 1° Ceux qui ont été victimes de la contrainte sont mécontents de leur état, et tombent dans l'endurcissement ; 2° ils s'adonnent à une foule de dérèglements, qui naissent de ce mécontentement ; 3° ils font des essais désespérés pour sortir de leur situation misérable : *a.* en prenant la fuite, *b.* en divorçant, *c.* en apostasiant, *d.* en se donnant la mort ; 4° le cœur des parents, lorsqu'ils en voient les conséquences, en est affligé ; 5° les personnes à qui la contrainte des parents n'a pas permis de donner à leurs enfants la condition qu'ils désiraient, en sont blessées ; 6° l'Église et l'État sont bouleversés par suite de la mauvaise administration des emplois les plus importants.

D'où vient que cette contrainte est générale?

Cette coutume, presque aussi universelle que la puissance paternelle elle-même, vient de ce que les parents sont habitués, non-seulement à avoir voix et séance, depuis le plus bas âge des enfants, en tout ce qui concerne ces derniers, mais encore de prononcer avec une puissance souveraine.

Cette puissance qu'ils exerçaient sur l'âge mineur, ils veulent l'étendre au delà de ses limites, en faire l'application à l'âge de majorité et dans des matières qui demandent une liberté absolue d'élection.

Qu'est-ce qui peut préserver les parents de cette iniquité de la contrainte?

La religion étant une confiance illimitée et active en la di-

vine Providence, est ce qui les en préserve le plus sûrement.

1° La religion, en inspirant une confiance illimitée en la Providence, veut qu'on assigne aux enfants la véritable place qui leur convient dans le monde. Cette confiance ne préjudicie en rien à l'ordre établi par la Providence ; elle est le respect des droits des enfants, qui sont un don de Dieu et les enfants libres de la terre.

2° La religion, comme confiance active en la Providence, fait que, sans s'inquiéter des destinées futures des enfants, on se contente de veiller à leur éducation, et de faire son possible pour les rendre propres à pouvoir et à vouloir se conduire eux-mêmes d'après la direction que leur imprimera la main invisible du Tout-Puissant.

Le chantre royal, qui connaissait parfaitement cette confiance, la recommande sans cesse : « Sacrifiez des sacrifices de justice, et confiez-vous en Jéhovah. En paix tout ensemble je me coucherai et m'endormirai ; car toi, Jéhovah, toi seul, en confiance tu me fais habiter » (Ps v) (1).

Un exemple de non-contrainte.

Je connais une excellente mère qui, *premièrement*, avait fait un devoir à ses subordonnés de ne jamais dire un mot en présence de ses enfants des avantages et des agréments qu'offrent les différentes vocations, afin de leur abandonner la pleine jouissance des droits de leur liberté, et de les laisser grandir sans préjugé pour ou contre telle vocation ; qui, *deuxièmement*, donnait à ses enfants la leçon suivante : « Devenez ce que vous voudrez, mais comportez-vous de telle sorte que vous soyez un jour ce que vous devez être. Pour le moment, occupez-vous du présent ; l'avenir se suffira à lui-même. »

47. Un mot aux parents :

Sachez, chers parents, que si vous élevez vos enfants comme

(1) Ce passage est emprunté à la traduction des *Psaumes* de M. l'abbé Crelier, faite littéralement sur l'hébreu, et ornée des meilleurs commentaires de l'exégèse moderne. Nous sommes heureux de pouvoir recommander cette traduction, la meilleure incontestablement qui ait paru jusqu'ici (*N. du Tr.*)

vous devez, et les laissez choisir l'état qu'ils voudront, vous aurez fait votre devoir. Vous pourrez participer joyeusement au bien qui résultera de ce choix, puisque vous ne l'aurez pas empêché ; pour le mal qui en naîtra, vous le supporterez courageusement, puisque vous n'en serez pas cause. Par contre, si vous forcez vos enfants à embrasser une vocation dont il vous est impossible de prévoir les bonnes ou les mauvaises conséquences, le mal qui s'ensuivra vous affligera doublement : d'abord parce que ce seront vos enfants qui en seront victimes, ensuite parce que se sera le fruit de votre péché.

N'oubliez pas non plus, chers parents, qu'il y a pour vous danger à vouloir établir vos enfants avant le temps. Ce qu'il vous faut maintenant, c'est les élever et non les placer. L'éducation est votre affaire, l'établissement regarde Dieu et vos enfants. Élevez-les bien, et, Dieu les dirigeant, ils sauront bien s'établir. Que le soin prématuré de leur établissement futur ne vous fasse pas négliger leur éducation ; n'imitez pas ce jardinier qui, tout préoccupé de savoir comment il vendrait et échangerait les fruits de son jardin, oublia de le cultiver, d'y mettre de l'engrais, de l'arroser, d'en extirper les mauvaises herbes, et qui, faute de ce soin, ne récolta point de fruits.

Montrez de la sagesse, faites votre devoir immédiat, et vos enfants vous remercieront encore quand déjà vous serez dans la tombe. Que si vous négligez ce devoir, vous serez maudits, sinon de vos enfants, certainement de la postérité, et probablement de vos contemporains.

### § IV.— Principes de consolations pour ceux que la contrainte des parents a fait entrer dans un état souverainement pénible, mais d'où ils ne peuvent ou n'osent plus sortir.

#### PREMIER PRINCIPE.

48. Quel que soit l'état où nous soyons entrés ou par notre imprudence, ou par celle d'autrui, ou par le sort, et si disproportionné qu'il soit avec nos talents et nos goûts, nous pouvons et devons y apprendre à connaître et à respecter la volonté de Dieu.

Aussi bien, la religion et la vraie vertu de l'homme consistent non à faire la volonté de la chair ou du caprice, mais à préférer la volonté de Dieu à toute autre volonté, et à l'exécuter par respect pour lui.

Reconnaître la volonté de Dieu, voilà ce qui constitue la religion, la vertu. Par conséquent, elle consiste à respecter dans tout ce qui se fait la volonté de Dieu, qui n'est pas moins saint dans ce qu'il permet que dans ce qu'il commande. Tout ce qui est fait est fait. On peut donc dire dans un sens que c'est la volonté de Dieu, puisqu'il l'a permis et que rien ne se fait contre sa volonté.

Reconnaître la volonté de Dieu est le propre de la religion et de la vertu. Par conséquent, il faut respecter, dans tout ce qui se fait, la volonté impérative de Dieu ; car c'est un commandement de l'Amour éternel qu'il nous faut profiter de notre position, si fâcheuse qu'elle soit, pour notre bien et celui d'autrui. Si Dieu ne se propose que de bonnes fins, et s'il veut que tous les êtres raisonnables soient sauvés, nous devons, nous ses enfants, ne vouloir que ce qui est bien, et tout employer pour sauver nous et les autres. « Apprenez à porter le poids dont vous ne pouvez vous décharger ; tirez de vos maux tout le bien que vous en pouvez tirer pour vous et pour les autres, pour fortifier en vous et dans autrui le sentiment religieux, pour l'édification de toute vertu. Voilà ce que Dieu demande de vous.

Reconnaître la volonté de Dieu, voilà ce qu'on nomme religion, vertu. Par conséquent, elle consiste à respecter dans tout ce qui se fait, dans les secours, les faveurs, les consolations, les joies, la volonté de Dieu qui commande et dispense toutes choses, et qui, même dans la situation la plus pénible et la plus obscure, vous envoie encore bien des rayons de lumière, bien des consolations, ou du moins vous les fait espérer

Sans doute que votre situation est bien malheureuse ; cependant il s'y trouvera encore beaucoup de bien, si vous savez l'observer, le recueillir, l'appliquer, le mettre à profit. Or, tout ce bien-là, c'est la main de Dieu qui vous l'offre ; sachez l'accepter.

Reconnaître la volonté de Dieu est la marque d'une âme religieuse et sainte. Par conséquent vous devez, dans tout ce qui se fait, respecter la volonté de Dieu, qui conduit et dirige toutes choses; car le regard de Dieu qui voit tout, aperçoit déjà les joies ineffables attachées à vos souffrances; l'amour de Dieu, qui gouverne tout, veut vous préparer ces joies, et la puissance de Dieu, qui pénètre tout, peut vous les accorder, pourvu que vous ne repoussiez pas sa main, et que vous obéissiez aux secondes inspirations de la Providence, après avoir dédaigné les premières.

49. Les premières inspirations de la Providence sont celles qui se manifestent par les talents, les inclinations, les circonstances et par certaines marques particulières; de là cette règle : « Choisissez l'état qui convient le mieux à vos talents, à vos inclinations, aux circonstances où vous vous trouvez, et qui répond le mieux à certains signes particuliers que vous avez aperçus. »

Les secondes inspirations de la Providence sont celles qui présupposent le fait d'un choix déraisonnable, ou une situation née du hasard ou de la nécessité; de là cette règle : « Quelque opposition qu'il y ait entre vos talents, vos inclinations et l'état où vous vous trouvez, faites-en le meilleur usage possible, si vous ne pouvez ou si vous ne devez en sortir. »

Ces deux inspirations de la Providence ont plus d'une analogie, et elles se rencontrent sur les deux voies que l'homme parcourt pour arriver à sa destination suprême. Le chemin le plus direct, le plus régulier, le plus court, que l'homme pourrait suivre, serait celui-ci : « Préservez-vous de tous les dérèglements de la sensualité perverse et de l'intelligence obscurcie, et laissez à la crainte de Dieu le soin de vous conduire. » Mais comme la plupart des hommes s'éloignent du droit chemin, et que tous les sentiers de l'erreur sont parsemés d'êtres humains qui y cherchent leur bonheur, l'amour de Dieu les appelle en leur disant : « Au moins venez à moi par des chemins détournés, dirigez-vous de là vers la ligne droite qui ramène sur le

chemin de la vertu, et marchez-y avec un redoublement d'ardeur. »

C'est donc l'un des points essentiels de la sagesse pastorale, d'apprendre à connaître les voies de Dieu, et de savoir ramener les hommes dans la droite voie, quel que soit le sentier détourné où il faille les aller chercher.

Il va sans dire qu'il ne faut cesser de crier aux innocents : « Restez là, vous êtes sur le bon chemin. » Mais quand les faibles sont tombés dans le bourbier et qu'ils y restent, il ne faut pas les y abandonner ; il leur faut tendre la main et les en retirer.

Il en faut dire autant du choix d'une vocation.

Avant l'élection, nous devons dire à tous ceux qui ont le droit d'y participer : « Choisissez vous-mêmes ; choisissez sans respect humain ; choisissez suivant les inspirations de la crainte de Dieu ; choisissez de manière à n'avoir point à vous repentir ; choisissez, car personne ne sera malheureux pour vous, si vous y allez à la légère. »

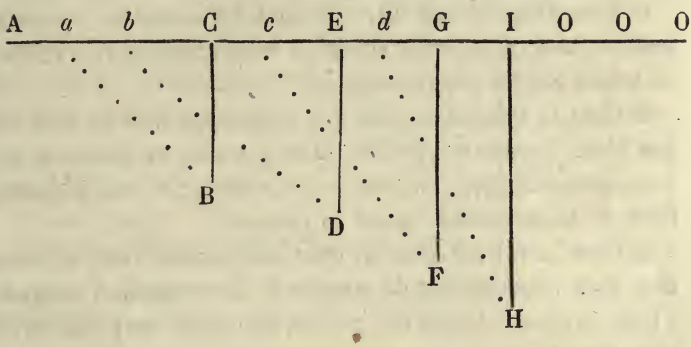
Mais quand l'élection est faite, quand l'état qu'on a choisi ne saurait plus être abandonné, et que déjà vous portez le joug sur vos épaules, je suis obligé de changer de langage, et de dire : « Mon cher ami, je veux vous donner un coussin bien tendre, pour empêcher que votre pénible fardeau ne vous blesse jusqu'au sang ; mais tenez-vous en repos. Si vous essayez de le jeter à bas, il retombera sur vous plus lourd que jamais. Viendra un temps où vous remercierez Dieu de vous avoir imposé ce joug, etc. »

*Remarque.* Ce que nous avons dit de la double action de la Providence, des deux voies du pèlerin et du double avertissement, peut se réduire à ceci : Il n'y a qu'un Dieu, qu'une volonté éternelle ; cette volonté éternelle se manifeste de différentes manières. A celui qui craint Dieu, le Verbe unique et éternel de Dieu lui dit : Venez à moi par le plus court chemin :

A————————————————O

La crainte de Dieu, la Foi, la Charité, l'Espérance : voilà le

plus court chemin pour aller à Dieu. Restez invariablement sur le sentier A O, et parcourez-le infatigablement jusqu'à ce que vous soyez pleinement uni à Dieu, jusqu'à ce que vous soyez en O. Mais comme les hommes s'égarent en des détours infinis, le même Verbe de Dieu dit au cœur de chaque égaré : « Revenez à moi en suivant, à partir du point où vous vous trouvez égaré, le plus court chemin pour arriver à la ligne A O, que vous aviez abandonnée.




« Celui qui s'est égaré de *a* jusqu'à B, l'amour éternel lui dit : Prenez le plus court chemin B C, et hâtez-vous de retourner à Dieu en prenant le chemin direct, et en suivant la ligne C O. A celui qui s'est égaré depuis *b* jusqu'à D, l'amour éternel lui dit : Prenez le plus court chemin D E, afin de retourner directement à Dieu, et parcourez la ligne E O. A celui qui s'est égaré de *c* à F : Retournez à Dieu par le plus court chemin F G, et suivez la ligne G O. A celui qui est tombé de *d* jusqu'à H : Le plus court chemin pour vous est H I ; suivez ce sentier pour retourner au chemin des saints, que vous aviez abandonné, et parcourez la ligne I O. Il est à remarquer que les lignes B C, D E, F G, H I, qui marquent le retour à la vertu, sont entre elles dans le même rapport que les lignes *a* B, *b* D, *c* F, *d* H, qui en indiquent l'éloignement.

On comprend que la lettre O, qui marque le terme du voyage de la foule des pèlerins, est tantôt plus rapprochée, tantôt plus

éloignée. Mais il reste toujours cette consolation bien puissante que, quel que soit le degré d'aberration où un homme soit arrivé, il peut toujours trouver un sentier qui le ramène à Dieu; car Dieu est amour. Heureux, toutefois, celui qui, après être entré dans la voie qui conduit à Dieu, ne l'abandonne jamais, ou qui, après l'avoir quittée, prend le plus court chemin pour y revenir.

50. *Application du principe énoncé aux divers individus.*

1° Votre Dieu connaît votre situation ; il sait qu'en y restant vous périssez ; il vous voit chargé de votre croix, et c'est lui qui l'a laissée tomber sur vos épaules.

2° C'est la volonté de Dieu que vous soyez où vous êtes. Ce que Dieu a permis qui arrivât, et ce que vous ne pouvez ou ne devez plus changer, c'est pour vous un devoir, si vous respectez Dieu, de le considérer comme sa volonté.

3° C'est la volonté de Dieu que, même dans l'état où vous êtes, vous vous efforciez de remplir la haute mission assignée à toute existence humaine, qui est de mourir au péché et de vivre pour la justice. Plus vous avancerez dans la solution de ce problème, plus il se fera de calme et de sérénité dans la maison de votre exil, plus la plénitude de votre paix intérieure versera de contentement dans votre vie extérieure. Et dût votre contentement n'être pas ce que vous désireriez, vous apprendrez néanmoins, dans cet état, à être content de Dieu. C'est là le fondement unique de toute tranquillité véritable.

Une fois content de Dieu, vous apprécierez le bon côté que présente votre position, et vous l'utiliserez en remerciant le Seigneur ; le côté désagréable inhérent à votre position, ou qui du moins l'accompagne ordinairement, vous le supporterez courageusement, et, vous confiant entièrement aux conseils de l'Amour éternel, vous vous sentirez élevé au-dessus des craintes du présent et des terreurs de l'avenir.

Que si, dans la solution de ce grand problème, vous étiez arrivé au point de mener sur la terre une vie toute céleste, et que vous n'eussiez plus d'autre volonté que de faire régner en vous

la volonté de Dieu avec une souveraineté absolue, votre intérieur serait non-seulement pieux et bon, mais l'espérance où il vivrait le rendrait encore heureux, et la surabondance de sa joie spirituelle se manifesterait dans une allégresse extérieure, qui en serait le plus beau rayonnement.

4° C'est la volonté de Dieu que ceux qui l'aiment, vous aussi par conséquent si l'amour de Dieu règne en vous, fassent tourner leurs souffrances, leurs amertumes, leurs peines à leur propre avantage. Il est une Toute-Puissance qui peut transformer en un paradis tout enfer sur la terre. Il est un Amour qui, par un enfantement douloureux, sait changer toutes les souffrances du temps en joies de l'éternité. L'homme qui s'incline humblement sous la main toute-puissante de Dieu, le sort le rend pieux, bon, heureux ; car le sort, c'est l'Amour.

Les hommes les plus sages et les meilleurs, les instrument les plus énergiques de l'éternelle sagesse, sont devenus ce qu'ils sont par les souffrances. C'est par elles que l'amour se manifeste et qu'il élève ceux qui les endurent en patience.

### DEUXIÈME PRINCIPE.

Il n'y a aucune condition dans la vie et dans la société humaine où il n'y ait que des joies et point de souffrances.

Dans chaque condition : *a.* vous serez entouré d'hommes qui auront leurs passions, leurs caprices, leurs préjugés et leurs faiblesses ; *b.* vous aurez des affaires, des soucis, des travaux qui vous préoccuperont; *c.* vous rencontrerez des attraits et des occasions extérieures qui vous porteront à une foule d'injustices et seront pour vous une source abondante de souffrances; *d.* vous aurez l'incertitude de l'avenir et le terrible *præsens gravidum futuro; e.* vous aurez votre propre cœur, ce je ne sais quoi d'inquiet et de turbulent; vous aurez votre moi, avec son tempérament, son égoïsme, ses défauts, etc.

### TROISIÈME PRINCIPE.

La foi en l'excellence et en la destinée finale de la nature humaine, pourvu qu'elle soit et reste vivante, pourra, en toute

situation, vous rendre content de Dieu, et donner à votre âme la piété, la paix et le bonheur.

L'homme, en effet, ne l'oublions pas, n'est pas une plante qui ne puisse réussir que dans certains climats et prospérer que sur un sol déterminé. Il vit sous toutes les zones ; il se plie à toutes les températures, à tous les états, à toutes les vocations.

Tout homme est capable d'avoir la vraie religion et la vraie vertu, lesquelles consistent en ce que l'homme, fort de la Force même, bon de la Bonté même, sage de la Sagesse même, s'adapte à toutes les situations, se fait à tout et accepte tous les fardeaux L'homme n'est point un oiseau de passage qui ne reste chez nous qu'en printemps et en été, et qui, le froid venu, émigre dans des contrées plus bienfaisantes.

Aussi, si nous voulions dépeindre l'homme selon toute son excellence, nous serions obligés de dire : Ne succomber à aucun fardeau, car Dieu qui est en lui est plus puissant que tous, voilà ce qu'est l'homme.

La puissance de l'homme est en proportion rigoureuse avec sa foi en Celui par qui il peut tout, et qui vit en lui.

La foi est sa puissance, et sa devise, aussi grande que vraie, est : *Omnia possum in eo qui me confortat*, je puis tout en celui qui est ma force.

### QUATRIÈME PRINCIPE.

Ne point s'accommoder à une position qui est invariable, c'est la rendre plus insoutenable encore ; s'y accommoder, c'est rendre cette position, d'insoutenable qu'elle était, de plus en plus douce, et enfin agréable.

Prenons pour exemple un oiseau qui, de la nature libre et spacieuse, tombe dans une cage étroite : d'abord il se débat et s'agite en furieux, il frappe sa tête contre les barreaux, ses plumes voltigent de toutes parts dans la cage. Peu à peu, il s'habitue à son sort ; au bout de trois jours il chante dans sa cage, prouvant par là qu'on peut chanter même dans une prison.

Ainsi en est-il de toute situation pénible. Tout d'abord elle

paraît intolérable, on se jette la tête contre les murs, qu'on inonde de son sang, puis on finit par se résigner.

Au surplus, les hommes qui savent porter le bonheur sont les moins nombreux; la plupart ont besoin du malheur pour les adoucir et les corriger, et ne peuvent rester bons que dans l'adversité. Aux jours de prospérité, l'homme cherche sa félicité hors de lui ; il n'y a que le malheur qui le fasse rentrer en lui-même et retourner à Dieu. (Voir la *Correspondance pastorale*, n° III.)

### § V. — Influence du pasteur sur les délibérations de ses ouailles par rapport au choix d'un état, et sur le choix lui-même.

51. De même qu'il y a peu d'hommes qui aient assez de piété et de calme pour laisser régner Dieu dans leur cœur, de même il y en a peu qui soient assez sages pour permettre que Dieu se serve de l'organe d'autrui pour les diriger. Les questions suivantes aideront au moins le pasteur à se rendre compte des sentiments qui l'animent dans une affaire si importante :

1° Ne suis-je pas séduit par quelque prédilection secrète de mon cœur en faveur de tel état de vie, et, par suite, ne fais-je pas le métier d'un embaucheur, au lieu de remplir les fonctions d'un ami et d'un conseiller ?

2° La prédilection des parents pour telle vocation n'est-elle pas cause que, dans mes représentations, je cherche à faire entrer la personne qui délibère dans l'état que les parents ont en vue ; et par conséquent ne suis-je peut-être que l'instrument de la contrainte criminelle des parents ?

3° Ma prédilection pour la personne qui délibère ne me porte-t-elle pas à porter un jugement partial sur les avantages de telle vocation?

*Remarque*. A l'aide de cet examen, fait sous le regard de Dieu et répété sept fois, l'examinateur découvrira si l'influence qu'il exerce sur les délibérations du jeune homme part d'intentions pures.

4° Ai-je une connaissance suffisante des joies, des souffran-

ces, des charges, des avantages qu'offrent les diverses vocations? Connais-je les différentes espèces de vocations? Connais-je le monde, la vie, le cœur humain, tels qu'ils se manifestent dans les différents états de la vie?

5° Ai-je la première qualité, la clarté, et la seconde, non moins importante que la première, la patience, nécessaires pour montrer au jeune homme inexpérimenté, qui regarde l'avenir dans un arc-en-ciel, ce qu'il y a de particulier dans chaque état, pour le lui montrer sous la véritable forme que lui donne la vie humaine, et pour lui exposer les misères qu'on se fait à soi-même dans chaque condition?

6° Ai-je suffisamment instruit le candidat sur la manière dont il doit entrer en conseil avec lui-même, avec un ami et avec Dieu, afin d'être à même de faire un choix raisonnable?

*Remarque.* Indiquons ce qu'il faut entendre par : consulter soi-même, un ami, Dieu. Se consulter soi-même, c'est interroger son cœur, son intelligence, sa conscience, ses sentiments religieux, sa raison. Le *cœur* vous dit simplement quel état convient ou répugne à vos inclinations, et il vous indique celui qui a pour vous le plus d'attrait ou le plus de répugnance. L'*intelligence,* quand elle est suffisamment formée, vous dit jusqu'à quel point telle vocation s'harmonise avec votre tempérament, vos talents, votre caractère. Votre *conscience* vous fait connaître le degré de corruption morale où vous êtes parvenu, elle vous permet d'apprécier si, par exemple, le fardeau de l'état ecclésiastique ne serait pas trop lourd pour vous. Vos *sentiments religieux* vous rappellent les diverses impressions antérieures que vous aviez considérées comme un pressentiment et un indice qu'il vous fallait choisir un genre de vie agréable à Dieu, mais impressions qui venaient peut-être de l'amour de l'ambition ou de l'indépendance. Votre *raison,* qui est en vous la perception vivante du divin et de l'éternel, prépare votre décision, en vous désignant le genre de vie qui, examiné avec les yeux de la vérité, est pour vous le plus convenable.

Consulter un ami, c'est dévoiler son cœur, sa conscience,

toute sa position à un homme capable de voir avec clarté, d'aimer avec pureté, de conseiller avec sagesse et de garder un secret dans son cœur, afin de lui fournir toutes les données nécessaires pour asseoir un jugement solide, et pouvoir dire : Si j'étais de vous, je choisirais tel état.

Consulter Dieu, c'est invoquer humblement l'assistance du Saint-Esprit, qui est un Dieu de conseil, afin qu'il daigne diriger notre choix et le fixer définitivement ; c'est peser devant le regard de Dieu, avec impartialité, les motifs pour et contre le choix d'un état ; c'est repousser énergiquement, et avec un vif sentiment de crainte de Dieu et de respect pour sa volonté, toute passion de volupté, de cupidité et d'ambition, toutes choses qui ne doivent influer en rien sur notre détermination ; c'est différer sa résolution (la conclusion finale de l'examen) jusqu'à ce que l'heure où il faut se décider soit arrivée, et qu'il n'y ait plus pour nous d'autre parti que celui que nous avons pris en présence de l'éternelle Vérité : « J'oserais, après avoir pris cette résolution, comparaître sur-le-champ au tribunal de Jésus-Christ ; jamais, ni en ce monde, ni en l'autre, je ne me repentirai d'avoir choisi cette vocation. »

Mais pour consulter un ami, Dieu et soi-même de la manière que nous venons d'indiquer, il faut apporter dans cette délibération les dispositions d'esprit qu'elle requiert, c'est-à-dire la réflexion, la tranquillité de cœur, l'exemption de tout préjugé, la sévérité, l'abandon aux conseils de son ami, une complète sincérité, la confiance en Dieu et la résolution de sacrifier tous les biens, tous les plaisirs, tous les honneurs, sa vie même, plutôt que de résister à la volonté du ciel, une fois qu'elle est connue.

7° Ai-je fait sentir au jeune délibérant que toute absence de sincérité, toute précipitation, toute légèreté, toute illusion qu'on se fait à soi-même dans le choix d'un état se condamnent et se punissent elles-mêmes sévèrement par les souffrances qui arrivent tôt ou tard ? Chaque fois qu'il est venu me trouver, lui-ai-je gravé dans l'âme avec une clarté et une expression nou-

velles cette doctrine importante, que la piété, la sincérité et la réflexion impartiale sont es conditions fondamentales de toute délibération raisonnable?

8° Ai-je surtout tâché de lui persuader que le degré de corruption morale où il est peut-être parvenu, ou que la conservation de son innocence, qui fait sa consolation, sont d'une influence décisive dans les motifs d'un choix raisonnable?

9° Ne suis-je pas peut-être le jouet de la supercherie de ce jeune homme? Ne délibère-t-il pas peut-être avec moi uniquement pour sauver les apparences, et pour que mon autorité le mette à l'abri des reproches de sa conscience et de ses parents? Bien qu'il soit parfaitement décidé, ne montre-t-il pas peut-être de l'hésitation dans le but de me gagner à ses projets, et afin que j'appuie ses vues du poids de mon influence?

10° Après lui avoir représenté les avantages, les charges, les souffrances, les joies de chaque vocation, lui ai-je laissé suffisamment de temps pour réfléchir?

11° Pendant le temps de la délibération, l'ai-je exhorté à mettre un zèle tout particulier dans ses exercices de piété?

12° Me suis-je habitué à ne point prendre de décision avant que Dieu lui-même n'ait décidé, ou plutôt ai-je laissé l'affaire indécise jusqu'à ce que le temps, qui décide tout, se soit prononcé?

VI. — Comment il faut se conduire envers les personnes tristes et en proie à une affliction extrême, pour empêcher qu'elles ne tombent complétement dans le désespoir, et pour ramener l'espérance et la joie dans leur cœur?

QUAND IL S'AGIT DE GENS PAUVRES QUI SONT TENTÉS DE SE SUICIDER.

52. La solution fondamentale de cette question dépend des réponses courtes et précises qui seront faites à ces trois questions :

1. Comment le pasteur peut-il reconnaître l'état de désespoir où sont les malheureux qui l'entourent?

II. Comment peut-il améliorer cet état, ou du moins empêcher un mal extrême?

III. Comment peut-il parer à de telles extrémités?

### DE LA CONNAISSANCE DE CET ÉTAT.

53. La tristesse naît : *a*, de l'extrême nécessité; *b*, des troubles croissants de la conscience ; *c*, d'une passion indomptée et qui se change en folie; *d*, de la crainte invincible d'être déshonoré publiquement; *e*, du tempérament; *f*, de quelque maladie.

Plusieurs se sont donné la mort parce qu'ils manquaient de pain pour eux et pour leurs enfants (c'est ainsi qu'il y a quelques années, non loin de Dillingen, une mère, après avoir noyé ses trois enfants, se noya elle-même) ; d'autres l'ont fait parce qu'ils ne pouvaient plus maîtriser les terreurs de leur conscience (c'est ainsi qu'en 1785, un pieux ecclésiastique de Munich se donna la mort) ; ceux-ci, parce que s'étant adonnés au jeu, et ayant rendu leur famille malheureuse, ils ne voyaient plus d'autre moyen de délivrance ; ceux-là, parce qu'ils n'auraient pu supporter la honte que leur eût occasionnée la découverte de leurs dettes, ou les crimes dont ils auraient été obligés de rendre compte à la justice publique.

Que la tristesse ait souvent sa source dans le tempérament, ou dans quelque maladie physique, l'expérience de tous les jours le prouve suffisamment, bien que, comme souffrance de l'esprit et comme maladie de l'âme, elle ait ses véritables racines dans l'âme.

54. Si différentes que soient les causes de la mélancolie, la plupart des états où elle fait tomber se distinguent par les caractères suivants :

Les malheureux qui en sont affectés deviennent taciturnes, se séparent de la société ordinaire des hommes, sont dégoûtés du travail, perdent l'appétit, sont constamment absorbés en eux-mêmes, s'abîment dans leurs propres pensées, sont frappés quand on leur demande la cause de leur tristesse, et portent

sur leur physionomie la marque incontestable de la mélancolie.

Si le pasteur peut, d'après ses propres expériences, présumer les causes de cet état, ou en découvrir quelques indices, son devoir est de travailler à le combattre.

### DE LA CONDUITE DU PASTEUR QUI A DÉCOUVERT DE PAREILS ÉTATS.

55. Il ne doit négliger aucun instant (car chaque moment peut rendre le mal incurable) pour visiter cet infortuné. Sans lui demander s'il est malheureux, il commencera par lui dire : « Je sais, mon ami, que vous souffrez intérieurement ; je suis ici pour vous conseiller, vous aider ; c'est le bon Dieu qui m'a envoyé ici, etc. »

56. Il commencera par lui arracher du cœur cette fausse opinion, la mère de tous les désespoirs, qu'il n'y a plus moyen de le tirer d'embarras. « Vous me semblez croire que votre malheur est irrémédiable ; il n'en est pas ainsi. Les hommes de bien, ou du moins le bon Dieu, ont des conseils et des secours pour toutes les misères. Moi aussi, je me suis trouvé dans des situations qui paraissaient désespérées, et où je n'apercevais que ténèbres affreuses qui m'enveloppaient de toutes parts, et pourtant le jour s'est fait à travers cette nuit épouvantable. Aussi longtemps que nous croirons à Jésus-Christ et à son Évangile, il y aura un baume pour toutes les blessures.

57. Quand la tristesse a son principe dans le besoin, le pasteur peut s'abstenir de toute parole : qu'il se contente d'inviter les enfants à sa table, et de laisser au père et à la mère désolés une gracieuse offrande, en ajoutant qu'il avisera à d'autres ressources et qu'il reviendra bientôt ; il les exhortera à prier, à travailler et à espérer, et il terminera en disant que les secours ne manqueront pas de venir, puisqu'il y a un Dieu du ciel et de la terre.

58. Quand la tristesse a sa cause dans les angoisses de la conscience, le pasteur ne doit pas se contenter de simples paroles de consolation. Après avoir expliqué « que Dieu, qui a pitié des pécheurs les plus endurcis et les plus insoucieux de leur salut,

ne saurait repousser les âmes qui sont inquiètes et qui sollicitent sa grâce avec larmes; que rien ne déplaît tant à Dieu que le manque de confiance en lui; que si le doute et les angoisses tourmentent, ils ne sauraient enlever la grâce de Dieu..., » après avoir fait cela, le pasteur prendra des mesures pour qu'un ami ou quelque personne prudente reste auprès du malheureux et le surveille; car la solitude est un enfer et un tombeau pour cette sorte de malades.

59. Quel est celui qui ne serait touché en lisant la prière que l'ecclésiastique nommé plus haut adressait à un autre prêtre avant son suicide : « Oh! si seulement *tu* pouvais rester auprès de moi cette nuit! » — Ce fut précisément cette nuit-là qu'il succomba à ses angoisses! Que le pasteur doive abandonner les quatre-vingt-dix-neuf brebis qui sont au désert, pour courir après la brebis perdue, il est inutile de le rappeler. Par conséquent, il ne doit pas se contenter d'une, de deux, de six, de huit visites : il doit profiter de *toutes* les occasions pour verser des lumières et des forces dans cette âme malade et obscure.

60. Si la tristesse a pour cause une passion arrivée à son apogée, le pasteur doit unir les avertissements aux consolations, et peindre la justice et la miséricorde aux yeux et au cœur du malade.

*Consolation* : « Il y a un Dieu qui peut effacer et anéantir toutes les conséquences du péché. »

*Avertissement* : « Puisque la passion vous a rendu si malheureux, c'est la passion et non la vie, que vous devez détester. »

*Justice et miséricorde* : « Si la Providence vous fait goûter quelques-uns des fruits amers du péché, vous devez adorer la main de Dieu qui vous frappe pour vous sauver. Tombez aux pieds de la justice, et la miséricorde vous relèvera. »

61. Si c'est la crainte de subir un déshonneur immérité qui est cause de la tristesse, l'Amour éternel inspirera à celui qui méditera sur les récompenses qu'il promet, le courage de supporter ce déshonneur. Plus l'infamie est imméritée, plus la récompense sera grande. Ici, la tâche du pasteur consiste à mon-

trer à l'œil de la foi l'Amour suprême récompensant par une gloire éternelle la honte passagère infligée à l'innocence.

62. Quand la tristesse a sa source dans la crainte d'un châtiment public, c'est le cas de faire l'application de cette parole du Seigneur : « Il est une justice éternelle, qui venge les injustices au delà du tombeau; elle vous a frappé en ce monde pour vous frayer les voies de la félicité éternelle. Priez et humiliez-vous devant les sacrés oracles de la justice ; ayez confiance en la miséricorde éternelle ; mettez le sceau à votre pénitence, à votre retour vers Dieu. Jésus-Christ est aussi votre Sauveur.»

63. Au reste, que le pasteur en soit bien persuadé : ici et dans des cas analogues, de simples représentations ne servent à rien. Il faut encore, et sur-le-champ : *a*, donner des conseils; *b*, prêter secours ; *c*, aviser aux moyens à prendre ; et *d*, encourager par ses exemples les parents, les amis, les connaissances du malheureux à l'aider de leurs conseils, de leurs services, de leur assistance, etc.

64. Tout ce que le pasteur ou les amis du malheureux peuvent essayer en faveur de ce dernier peut se ramener aux quatre questions suivantes :

1° Puis-je, dans le traitement de cette personne affligée, faire usage de la raison, ou bien n'y a-t-il que des moyens physiques à employer? — La folie, l'égarement, la fureur n'ont point d'oreille pour les représentations de pure raison ; la folie, il la faut surveiller; l'égarement, il le faut enchaîner; la fureur, il la faut enchaîner et surveiller.

2° Puis-je conseiller un médecin, ou le remplacer moi-même? — Quand le mal comporte une médecine, il faut appeler le médecin; quand un remède domestique, dont on a éprouvé la valeur, suffit, il le faut employer.

3° Puis-je aller jusqu'à la source de la tristesse et en fermer l'issue? — Dans ce cas, tout autre secours est superflu; celui-là suffit.

4° Toutes mes ressources se bornent-elles à compatir aux souffrances du malheureux, sans pouvoir lui procurer de se-

cours? — Quand le mal est incurable, et que les parents ont assez d'intelligence et de charité pour surveiller et soigner le malheureux, le pasteur n'a rien autre chose à faire, dans ses visites, qu'à compatir au sort de l'infortuné et à exhorter les voisins à persévérer dans leur charitable office.

### COMMENT LE PASTEUR PEUT ET DOIT PRÉVENIR CET ÉTAT MALHEUREUX.

65. Puisqu'il est rare qu'on puisse être de quelque secours quand le mal a atteint son dernier degré, la sagesse du pasteur consiste à faire en sorte que jamais il ne l'atteigne.

Toute tristesse, tout désespoir ayant sa source dans le défaut d'une confiance vive, calme et active dans le Père des hommes, le pasteur des âmes ne saurait présenter à ses paroissiens

*Un tableau trop attrayant de la Bonté, de la Sagesse et de la Toute-Puissance de Dieu, qui peut et veut secourir, et le fait réellement, quand tout secours a disparu et que toute espèce de remède semble inutile.*

C'est le cas de faire usage des histoires bibliques et des expériences de tous les gens de bien. Saint Paul connaît un Père et un Seigneur de qui vient tout bien, un Esprit qui est le canal de tout bien. Or, si les chrétiens s'attachaient au Père par la foi, au Fils par la confiance, et au Saint-Esprit par l'amour, nulle tristesse invincible ne trouverait place dans l'âme des chrétiens. Le manque de foi en l'amour universel de Dieu, ou du moins le défaut de confiance en la toute-puissance de son amour, voilà l'origine de tous les suicides.

Chaque désespoir, malgré toutes les apparences de calme, étant, envisagé dans son principe fondamental, un état de passion qui aveugle l'âme et égare l'intelligence, le pasteur des âmes ne saurait parler trop souvent de cette passion qui, arrivée à son dernier développement, produit la folie, la déraison et la fureur.

Si le joueur et l'ambitieux avaient vu clairement d'avance les

conséquences terribles de ces deux passions, jamais ils ne seraient allés si loin.

C'est donc un devoir pour le pasteur de peindre les « fruits du péché, » de familiariser ses auditeurs avec la faiblesse du cœur humain, et de leur entr'ouvrir les abîmes de l'égoïsme, afin qu'ils reculent d'épouvante, au lieu de s'y précipiter.

*Remarque.* Mais comment se fait-il que tant de conducteurs des hommes connaissent si peu l'homme? N'est-ce pas ici le lieu d'appliquer ce mot de Jésus : « Quand un aveugle conduit un autre aveugle, ils tombent tous deux dans la fosse? »

66. La pauvreté étant souvent la conséquence de l'oisiveté, de la bonne chère, du faste, et la pauvreté engendrant le désespoir, le pasteur ne négligera aucune occasion pour implanter la crainte de Dieu dans sa communauté; parce que la crainte de Dieu a pour compagnes la tempérance, l'amour du travail, l'économie, lesquelles enlèvent à l'oisiveté, à l'intempérance et au luxe, plantes vénéneuses, leurs sucs et leur terrain.

67. Les troubles de conscience étant, pour les gens honnêtes et vertueux, à peu près l'unique cause de leur tristesse, on voit combien il importe de prêcher, tant en paroles qu'en actions, un Christianisme exempt d'ignorance et de fausse piété, d'une liberté mal entendue et d'une sévérité outrée.

*Remarque.* Un pasteur inquiet est toujours ignorant et impropre à son ministère : comment celui qui ne sait point se gouverner lui-même pourrait-il conduire la communauté de Dieu? Si l'inquiétude ressemble à la minorité, comment un mineur serait-il en état de se diriger?

68. Comme on ne saurait prévoir tous les accidents fâcheux, et que ceux qui arrivent imprévus trouvent les hommes sans aucun préparatif, le chef de la communauté ne doit pas oublier qu'en toute occurrence il doit savoir dire un mot bien choisi, « sur le don qu'a le chrétien de se résigner à tous les maux imprévus. »

On remplit ce but à l'aide de principes fondamentaux qui sont comme la moelle de l'Évangile.

Quand l'homme ne peut plus rien, alors commence l'œuvre de Dieu.

Celui qui se confie en Dieu ne sera point confondu.

Pour Dieu il n'y a ni hasard, ni imprévu. Pour Dieu le temps n'existe pas : l'œil de Dieu voit tout ce qui arrivera, avant qu'il arrive.

Après la nuit vient l'aurore matinale. — Celui qui sait attendre que l'heure de la nuit soit passée, verra le lever du soleil.

Tous les cheveux de votre tête sont comptés.

Tout est possible à Dieu.

Jésus-Christ est avec les siens jusqu'à la fin du monde.

Celui qui sait prier triomphe de tous ses ennemis.

Dieu est proche de ceux qui le cherchent.

La vertu se fortifie dans le combat, et la force périt dans l'inaction.

C'est moi ! Ne craignez pas, dit Jésus-Christ.

Aide-toi, le ciel t'aidera.

Celui qui est mort est maintenant assis à la droite du Père, et investi d'une puissance sans bornes.

69. Les dettes étant une cause féconde de suicide, on ne saurait trop en détourner la jeunesse imprévoyante.

70. L'apostasie publique ayant toujours pour compagne l'impiété ostensible, nous voulons aussi la flétrir publiquement :

« Celui qui s'abandonne audacieusement à l'ambition, aux plaisirs, aux jouissances effrénées de la vie ; celui qui rejette la crainte de Dieu et de l'éternité pour satisfaire les passions violentes et insatiables de son cœur, qui laisse un libre cours à tous ses penchants ; celui qui, entraîné par le torrent des voluptés grossières, ne connaît pas d'autre moyen de couvrir les dettes de sa vie licencieuse, que la dilapidation de la fortune publique ; celui qui, pour échapper au bras vengeur de la justice humaine, se décide à se venger de ses propres crimes en se donnant la mort et en faisant entrer cette action coupable dans le plan de ses désordres ; enfin celui qui, fidèle à ce plan, se suicide assez à temps pour prévenir le ministère de la justice, la

saine raison peut dire de lui « qu'il a conçu et réalisé avec la dernière rigueur du raisonnement le système de l'impiété. Après s'être débarrassé de Dieu, il s'est débarrassé du châtiment de la justice. Celui qui serait encore assez stupide pour admirer, dans cet acte de suicide, le calme, la réflexion et le courage, celui-là aurait toutes les qualités requises pour devenir le panégyriste de l'enfer. Quant au pasteur sage et expérimenté, cet abîme de corruption humaine ne le surprendra nullement; car il sait que si la piété est la source de toutes les vertus, l'impiété est le principe de tous les vices.

La plus belle occasion pour l'enseignement particulier est celle qui est fournie au pasteur par l'institution de la confession; puisqu'elle lui ouvre la conscience et le cœur du chrétien, et qu'il y a obligation pour le confesseur comme pour le pénitent de traiter en secret des affaires de l'Éternité.

---

# LIVRE CINQUIÈME.

## DIRECTION POUR LES JEUNES CONFESSEURS.

### RAPPORT DE CE LIVRE AVEC LES PRÉCÉDENTS.

1. Le ministère d'enseignement, qui a été public dans l'office de prédicateur, de catéchiste et de surveillant des écoles, et privé dans l'enseignement des particuliers, devient individuel dans le ministère de confesseur, dans l'assistance des infirmes et des mourants. Or, non-seulement le pasteur porte la parole vivante au confessionnal et auprès du lit des malades, mais ici la doctrine s'unit encore à l'action. C'est le ministère pastoral individuel.

### PRINCIPE DU MINISTÈRE PASTORAL INDIVIDUEL.

2. Ce ministère individuel confié à l'ecclésiastique n'a point d'autre principe que celui sur lequel repose tout l'édifice de la Théologie pastorale : « Ramener à Dieu l'humanité qui en est éloignée, et la réunir à Dieu par Jésus-Christ. » Voilà ce que des hommes qui ont l'esprit de Jésus-Christ doivent réaliser dans d'autres hommes qui ne l'ont pas encore.

« Personne ne peut poser un autre fondement que celui qui est déjà posé. — Nous sommes les coopérateurs de Dieu, » nous répète toute l'Église avec saint Paul.

### QUESTION CAPITALE.

3. Ce principe établi, il ne reste plus qu'à résoudre cette question : « Comment le pasteur des âmes doit-il, comme confesseur, exercer le ministère individuel ? »

DIVISION.

4. Pour être à même de ramener les individus à Dieu par Jésus-Christ et de les réconcilier avec Dieu, le pasteur doit, avant tout, posséder une connaissance profonde :

*Premièrement*, de ce que renferme l'idée de toute conversion et sanctification du pécheur;

*Deuxièmement*, de la part d'influence qu'il doit exercer, comme confesseur, pour réaliser dans les individus cette idée de toute conversion et sanctification ;

*Troisièmement*, il doit savoir quelle est la meilleure méthode pour ramener les individus à Dieu, et réaliser cette idée de conversion et de sanctification;

*Quatrièmement*, il doit connaître quels sont les talents, les préparations, etc., nécessaires au confesseur pour atteindre ce but grandiose.

*Remarque :* L'enseignement qui résout ces questions fait l'objet de l'étude générale de la Pastorale.

*Cinquièmement*, il doit savoir que les influences du confesseur sur le salut des individus doivent varier suivant la diversité des circonstances et des besoins.

Cet enseignement de détail constitue le côté spécial du ministère pastoral.

## CHAPITRE PREMIER.

### Le ministère des âmes appliqué aux individus.

#### § I. — Principe unique de toute espèce de retour de l'homme à Dieu, et de toute réconciliation avec Dieu.

5. Les documents scripturaires du christianisme représentent ce principe au moyen des deux phénomènes qui apparaissent aux deux extrémités de la vie humaine, la naissance et la mort, et par les ressources habituelles que nous employons pour sustenter et conserver la vie du corps. Rien dans le monde ne pouvait nous le symboliser d'une manière plus complète.

Pour ramener un homme à Dieu et l'unir à lui, il faut :

I. Détruire en lui le vieil homme ;

II. Enfanter l'homme intérieur à une vie nouvelle, divine, éternelle, etc. ;

III. Fortifier et entretenir cette vie nouvelle par une nourriture céleste, par le pain vivant du ciel.

6. Cette destruction du vieil homme et cette naissance de l'homme nouveau, de même que le développement et la conservation de la vie nouvelle, spirituelle, ne sauraient avoir lieu, comme l'assurent nos saintes Lettres, sans le Saint-Esprit, sans l'esprit de Jésus-Christ, qui s'est offert pour les péchés du genre humain, qui est ressuscité des morts et entré dans sa gloire ; c'est-à-dire, sans le Sauveur et le Pasteur du genre humain régénéré.

7. Ce retour de l'humanité à Dieu nous est encore enseigné par les saintes Écritures ; il commence ici-bas par la conversion, se continue par une sainteté croissante et se parfait au sein de l'éternité.

8. Ce retour de l'humanité à Dieu, et cette réconciliation avec lui sont opérés par le Saint-Esprit (l'Écriture l'atteste également en termes formels), dans l'Église sainte et catholique de Jésus-Christ, à l'aide des organes de l'Église, qui ont la lumière, l'amour et la puissance d'opérer le retour de l'humanité vers Dieu.

9. Ceux qui ont la lumière, la charité et la puissance pour ramener à Dieu et réconcilier avec lui, au nom et dans l'esprit de l'Église, les pécheurs qui leur ouvrent leur cœur et leur conscience, s'appellent dans la langue de l'Église et du peuple : « Pères spirituels. »

Le mot « Père » montre clairement le commencement d'une vie nouvelle et plus excellente, dont ils doivent être les promoteurs.

### § II. — Jusqu'à quel point le pasteur peut, comme confesseur, contribuer à réaliser le retour de l'humanité vers Dieu et sa réconciliation avec lui.

10. Tout ce que le confesseur peut faire en vertu de son ministère, au moyen de la culture qu'a reçue son esprit dans ce

but et en supposant que Dieu agit sur l'homme au moyen de l'homme, pour réaliser dans chaque individu le but de l'institution de la confession, consiste dans les points suivants :

1° Il fait rentrer dans son cœur l'homme distrait et dissipé, qui s'agitait en dehors des voies du salut, afin que, commençant d'abord à réfléchir, il arrive au calme du cœur et finisse par se poser cette question : Où suis-je ? que suis-je ? que dois-je être ? que deviendrai-je, si je continue à vivre dans le sommeil de l'indifférence ? Où aboutit ce chemin ? comment s'appelle la voie que j'ai abandonnée ? où est le point où je dois commencer mon retour ?

Le confesseur dit avec Jésus-Christ au cœur de chaque pécheur : *Saule, Saule, quid me persequeris?* L'ami du pécheur le soutient pendant son retour, et l'amène à réfléchir sur sa situation.

2° Après l'avoir fait réfléchir, il l'amène à reconnaître son aveuglement moral, son impiété, sa misère, en lui montrant la loi sacrée, où viennent se refléter la figure du pécheur et la laideur de son péché ; il écoute en silence l'aveu de ses égarements, éclaire le regard de son intelligence, afin qu'il puisse sonder jusqu'aux profondeurs les plus cachées, jusqu'aux ruses les plus secrètes de son égoïsme.

3° Il excite, vivifie et entretient dans le pécheur, par la peinture de ses fautes et de ses misères, les sentiments de la honte, de la douleur et du repentir.

4° Il inspire au pécheur repentant, en lui montrant l'amour éternel qui s'est manifesté en Jésus-Christ et s'est immolé pour les pécheurs, afin de les sauver, la foi aux miséricordes infinies, et le remplit d'une confiance sans bornes en la bonté divine qui remet les péchés, efface les conséquences du péché, rappelle le pécheur des voies de son égarement, l'effraie dans son indifférence, le reçoit dans ses bras pour relever son courage, le purifie de ses souillures, le fortifie dans sa faiblesse, et donne à sa reconnaissance une récompense éternelle.

5° Il s'efforce, après avoir inspiré au pécheur la confiance en Dieu, de lui faire prendre la résolution sérieuse et supérieure à tous les obstacles, de détacher son cœur de tout péché et de se tourner vers Dieu, le salut éternel; de se soumettre sans réserve au douloureux traitement de ce divin médecin, de s'attacher à lui avec amour et reconnaissance, de marcher en la présence de son Rédempteur et de ne vivre plus désormais que pour lui seul.

6° Il fait en sorte que cette résolution une fois prise ne se refroidisse jamais, en fortifiant cette céleste promesse par une prière ardente qu'il inspire à l'âme de son pénitent; convaincu qu'il est que rien n'est durable que ce qui est né et engendré dans la prière.

7° Il initie ce novice de la vie chrétienne à l'art nouveau de la guerre, il lui apprend à lutter contre les excitations sans cesse renaissantes qui le portent au péché, et à persévérer jusqu'à la fin, afin qu'il ne soit point privé de la couronne qui lui est réservée.

8° Il verse dans cette âme entièrement dévouée à Jésus-Christ, les consolations de la vie éternelle, en répétant, tandis qu'il donne l'absolution, cette parole de son Seigneur Jésus-Christ: « La paix de Dieu soit avec vous! Vos péchés vous sont remis, » persuadé que la sentence sera ratifiée par ce témoignage du Saint-Esprit : « Maintenant vous êtes de nouveau fils de Dieu, héritier du Seigneur, cohéritier de Jésus-Christ. »

9° Il s'attache cette âme calme et consolée par les liens d'une sainte amitié, afin d'avoir l'occasion de dissiper tout nuage qui pourrait se présenter, d'enlever toute faiblesse, de prévenir tout égarement. Il ne retire jamais sa main de ce nouveau converti; il l'assiste de ses prières, de ses conseils, de ses avertissements, de ses consolations en toute occurrence, et l'accompagne jusqu'au seuil de l'éternité.

11. L'institution de la confession est donc le *médium*, le *conducteur* qui amène le pécheur, *a*, à la connaissance de lui-

même, *b*, à une conversion fondamentale, *c*, à une tranquillité complète, *d*, à une vie meilleure, *e*, à la persévérance dans le bien ; c'est elle, en un mot, qui lui fait trouver et conserver la vie éternelle.

### § III. — Quelle est la meilleure méthode de ramener l'homme à Dieu, et de le réconcilier avec lui ?

12. Si nous étudions l'histoire des apôtres, l'histoire de l'Église et la marche des voies cachées de la Providence telles qu'elles se révèlent à nous dans nos expériences particulières et dans l'exercice du ministère des âmes, nous remarquerons dans l'unité la plus admirable variété, et dans la variété la plus admirable unité.

Il faut qu'une lumière divine vienne illuminer la vie tout entière de l'homme, ses péchés et leurs suites ; il faut que cette lumière éclaire les régions de la nuit, de la mort et de l'enfer.

Il faut qu'il se lève pour l'homme une lumière qui lui montre l'unique Rédempteur des hommes, — Dieu en Jésus-Christ, qui triomphe en nous du péché, et avec lui des ténèbres, de la mort et de l'enfer, — et y répande la sérénité, la charité et la vie.

Et cette lumière, il faut qu'elle devienne en nous une flamme divine, il faut qu'elle pénètre l'âme tout entière de l'homme, et fasse de lui une nouvelle créature pour la vie éternelle.

Et cette lumière divine, l'homme ne doit pas lui résister; il faut, au contraire, qu'il s'abandonne et se confie à elle pour toujours ; il faut qu'il y coopère avec simplicité et fidélité.

La plus belle unité au milieu de la plus grande variété est celle qui se manifeste dans l'histoire chaque fois qu'a lieu dans l'homme la transformation du cœur et de la vie. Que les apôtres, lorsqu'ils reçurent le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte, se soient trouvés comme dans des flots de feu ; que les Samaritains aient reçu ce même Esprit par l'imposition des apôtres; que Saul ait appris d'Ananie; le trésorier de la reine de Candace, de Philippe; Corneille, de Pierre, à connaître l'unique Rédempteur Jésus-Christ; que Lydie, marchande de pourpre, ait

rencontré son salut dans l'eau qui se trouvait devant la porte de la ville; le geôlier de Philippes, dans la prison; Denys et Damaris, dans l'aréopage d'Athènes; que saint Augustin l'ait trouvé dans saint Ambroise; Tauler, dans un mendiant inconnu; sainte Chantal, dans saint François de Sales; Ramsey, dans Fénelon; qu'une foule innombrable de pierres précieuses, qui maintenant brillent sur la couronne de Jésus-Christ, aient été trouvées dans différents pays, à différentes époques et sur différents chemins, qu'elles aient été purifiées, puis admises à orner le diadème du Seigneur : voilà une variété admirable; voilà dans l'unité une richesse infinie.

13. Celui qui connaît cette unité et cette variété des voies de la Providence, celui-là, lorsqu'il amènera l'homme à Dieu, n'ira jamais plus vite que Dieu, n'agira jamais indépendamment de Dieu; mais il marchera en toute humilité et confiance sur les traces de son Maître.

14. Par conséquent, comme il saura que ce n'est pas la parole des hommes qui ouvre, touche et transforme le cœur des hommes, il commencera par s'unir à Dieu dans la prière, avant de vouloir travailler à lui unir son voisin. Une fois qu'il ne formera plus qu'un avec Dieu, il pourra prêcher son Christ avec force et expression; il commencera par chercher dans la prière le sens de la parole divine, avant de vouloir l'annoncer aux hommes. Le cœur de l'apôtre doit prendre racine en Dieu, avant que sa langue puisse annoncer la parole de Dieu.

Si le salut éternel des hommes, eu égard à son origine, ne saurait venir que de Dieu, il ne saurait non plus, considéré quant à sa source immédiate, jaillir que de l'intérieur d'un cœur déjà uni à Dieu.

15. Quand la prière aura mis l'apôtre dans cette disposition où il faut être pour pouvoir ramener l'homme à Jésus-Christ, il ne pourra plus, dans cette sainte disposition, énoncer autre chose que la parole divine :

« O homme, vous êtes pécheur;

« Dieu le Père ne veut pas la mort du pécheur;

« Jésus-Christ, le Fils de Dieu, est mort pour les péchés du monde;

« Le Saint-Esprit, l'Esprit de Jésus-Christ, veut vous régénérer pour la vie éternelle.

« La foi agissante dans la charité, — voilà en quoi consiste la nouvelle création.

« Abandonnez-vous entièrement à Jésus-Christ; il guérit, il purifie, il conduit à Dieu, il réconcilie avec Dieu. »

Quand cette parole divine éclate dans un cœur de feu, elle ne retentit pas en vain; elle jette une étincelle qui, dans une âme bien préparée, se transforme en un vaste incendie.

Je connais, dans l'Allemagne catholique, une foule d'ecclésiastiques encore vivants, qui ont appris de saint Paul à peupler le ciel et la terre de nouveaux enfants de Dieu. Leur méthode est purement apostolique : « Voyez ! disent-ils à toute âme qui se confie à leur direction, Jésus-Christ nous a donné la puissance de devenir enfants de Dieu; c'est la première chose que nous puissions et devions devenir; car nous sommes les enfants de Dieu, les héritiers du ciel. Ce bien suréminent, il nous le donne gratuitement : il suffit que nous l'acceptions. Ceux qui croient en lui, voilà ceux qui veulent accepter de sa main ce bien suprême. A ceux-là il donne la puissance de devenir enfants de Dieu.

Pour pouvoir croire, soyez petit comme un enfant; ne soyez rien à vos propres yeux; car si vous ne devenez pas comme un enfant, vous ne sauriez entrer dans le royaume des cieux.

Pour pouvoir croire, soyez fidèle dans ce que vous avez déjà; arrachez-vous au tourbillon des affaires; recueillez-vous en vous-même, apprenez à prier, étendez vos bras vers Dieu, d'où vous peut venir tout secours, vers Jésus-Christ, de qui seul le salut peut vous venir, vers le Saint-Esprit, en qui et avec qui seul votre salut peut venir.

Car la foi est un don de Dieu; elle est la vertu, la vie de Dieu; elle vous transformera en un homme nouveau.

Si vous pouvez croire, le Père et le Fils viendront en vous, et y établiront leur demeure.

Si vous pouvez croire, vous deviendrez un temple du Saint-Esprit; lui-même priera en vous avec d'ineffables soupirs.

Si vous pouvez croire, l'Agneau de Dieu, qui a été immolé pour les péchés du monde, sera votre Pasteur, votre Sauveur; dans ses blessures vous trouverez la vie divine.

Vous lui direz : « Mon Seigneur et mon Dieu! » Et il sera votre Seigneur et votre Dieu; il vivra en vous, et vous ne vivrez plus.

Si vous pouvez croire, vous serez une création nouvelle. La foi agissante dans la charité : voilà quelle sera la nouvelle image de Dieu en vous.

Si vous pouvez croire, vous deviendrez dans le jardin de Dieu un arbre qui portera des fruits de justice.

Les bonnes œuvres, que saint Jacques recommande et qu'il dit être indispensables, procèdent de la charité, de même que la charité procède de la foi; elles embellissent votre vocation comme les fruits embellissent l'arbre. »

Voilà les paroles que prononcent les hommes de Dieu au confessionnal et hors du confessionnal, comme prédicateurs, comme directeurs des consciences, comme amis, comme pères de leurs ouailles.

Et cette parole ne reste pas sans effets; elle exécute les commandements de Dieu, qui l'a envoyée.

Cette parole, ils la prononcent aux jours de la maladie et aux jours de la santé, aux jours de la lumière et aux jours des ténèbres, de la richesse et de la pauvreté, de la louange et du blâme, de la liberté comme de la servitude.

Mais quand ils la prononcent avec le plus d'énergie, c'est dans les heures de poignantes douleurs, qui menacent de leur enlever tout, excepté Dieu. C'est alors qu'elle prend racine, c'est alors qu'elle pousse des rejetons, c'est alors qu'elle produit des germes, donne des fruits et fait naître des enfants de Dieu.

16. Lorsque la parole de Dieu, par la bouche du confesseur, en a réveillé, ébranlé, purifié, sanctifié un grand nombre, elle agit, par le moyen de ces membres vivants du corps de Jésus-

Christ, qui dans l'union de l'esprit ne forment qu'un cœur et qu'une âme, sur les membres morts, sans toutefois jamais négliger les membres vivants, crainte qu'ils ne s'égarent dans les voies détournées, et qu'ils n'achèvent dans la chair ce qu'ils avaient commencé dans l'esprit.

17. Quant au signe le plus certain auquel on reconnaît que le royaume de Dieu est proche, le pasteur des âmes n'en connaît pas de meilleur que celui-ci : « *Ecce enim orat ;* car, voyez, il prie. » Celui qui prie avec Saul, qui persévère jour et nuit dans l'oraison, celui-là trouvera bientôt un Paul et un Ananie, qui le transformeront en un autre Paul. La prière intime, expansive, avide de Dieu, persévérante, est donc la preuve la plus infaillible que l'heure approche où les écailles tomberont des yeux, où les chaînes se briseront, où le tombeau de la mort sera comblé, et où l'homme nouveau pourra marcher d'un pas ferme et assuré.

§ IV. — Quels sont les sentiments, les expériences, les qualités, les exercices, nécessaires au confesseur qui veut ramener les hommes à Dieu et les réconcilier avec lui ?

18. Pour que le pasteur des âmes puisse, comme confesseur, opérer de si grandes choses : pour qu'il puisse ramener l'humanité à Dieu et la réconcilier avec lui, il faut qu'il ait éprouvé en lui-même cette réconciliation avec Dieu, c'est-à-dire qu'il la connaisse par une expérience personnelle, par une conscience intime, par une perception immédiate.

Avant de pouvoir apparaître comme les témoins énergiques de Jésus-Christ, il fallait que les apôtres eussent été consacrés le jour de la Pentecôte à ce ministère d'attestation.

19. Outre cette perception immédiate, qui peut être considérée comme la base de son ministère, le pasteur a besoin, comme confesseur, d'une science divine de l'humanité, et d'une science humaine de l'homme ; en d'autres termes il faut qu'il connaisse :

I. La dignité et la destination originelles de l'humanité ;

II. Sa chute ;

III. Sa restauration par Jésus-Christ;
IV. L'homme tel qu'il est;
V. L'homme de son siècle;
VI. L'homme de sa communauté;
VII. L'homme de son entourage.

Un confesseur éclairé connaît la haute dignité de l'homme, il voit gravé dans l'homme primitif le cachet de la divinité ; il voit l'homme dans la lumière de Dieu, sage de la sagesse de Dieu; il le voit dans l'amour de Dieu, pur comme Dieu; il le voit dans la félicité de Dieu, immortel comme Dieu.

Un confesseur éclairé connaît la chute de l'humanité ; il voit comment la lumière, l'amour, l'immortalité de la vie ont quitté le malheureux qui, se séparant de Dieu et se renfermant en lui-même, a engendré l'égoïsme, dont il a fait sa divinité.

Un confesseur éclairé connaît la restauration de l'humanité, il voit Dieu, apparaissant sous une forme humaine, détruire le péché, la mort et l'enfer; il voit en Jésus-Christ, le médiateur; il voit dans l'esprit du Christ, la nouvelle créature; il voit dans l'Église de Jésus-Christ, le royaume de Dieu.

Un confesseur bien formé connaît l'homme tel qu'il est, et non pas tel que le représentent des descriptions exagérées, qui n'en donnent que l'idéal et non le portrait; il le voit, non en des tableaux où il est représenté dans toute la laideur que lui communique le péché, mais d'après ses propres observations, tel qu'il a coutume de le voir agir; il le connaît d'après ses propres remarques, tel qu'il l'aperçoit dans son propre cœur, d'après ses relations intimes avec des connaisseurs expérimentés et des pasteurs exercés; d'après l'étude attentive de bons livres qui dépeignent l'homme sous sa véritable forme; d'après l'étude pratique de l'histoire; d'après une méditation réfléchie sur la nature de l'homme et sur les mobiles des actions humaines; surtout, d'après une lutte continuelle avec sa propre nature, ce maître familier que nulle bibliothèque ne saurait remplacer. Celui qui a appris à se dompter en tout point, se connaît certainement. Un confesseur bien formé connaît les hommes de son

siècle, il connaît l'homme de son époque, cet homme qui porte un panache sur la tête, marche les pieds nus, fait entendre un cri désagréable, a des yeux magnifiques à la queue, avec laquelle il fait la roue, — comme le paon.

Un pasteur bien formé connaît l'homme de sa communauté.

Il ne connaît pas seulement l'homme, mais encore le peuple; il connaît surtout ceux qui ont passé sous sa direction; il voit comment le mal héréditaire de l'humanité : la concupiscence des yeux, l'orgueil de la vie est reproduit par chaque individu dans un exemplaire spécial,mais avec des variantes toutes particulières.

Un pieux confesseur connaît l'homme de son cœur, de sa confiance, le saint Jean qu'a formé son âme modelée sur Jésus-Christ.

Le monde pourra injurier ceux qu'il ne connaît pas, opprimer ceux qu'il méconnaît; mais le confesseur verra, avec l'œil de Jésus-Christ, dans la mèche qui fume encore, le principe d'une vie nouvelle, et dans le roseau incliné, la possibilité de le redresser. Il verra dans chaque membre de Jésus-Christ une tendre fleur destinée à l'éternité, fleur qui commence ici-bas sa croissance pour l'achever dans le jardin de l'autre vie.

20. A cette connaissance, dont le confesseur ne saurait guère se passer, il joindra une charité divine pour la race pécheresse des hommes, un amour prêt à sacrifier sa vie temporelle pour la vie éternelle de sa communauté, un amour en Dieu inimitable, un amour en Jésus-Christ incomparable, un amour exemplaire comme celui des Apôtres, amour proprement divin : divin dans sa source qui est Dieu, dans son modèle qui est Jésus-Christ, et dans sa copie, qui sont les Apôtres et tout homme animé de leur esprit.

Quiconque est dépourvu de cet amour, n'a point l'esprit du Christianisme; — il manque du talent nécessaire au ministère des âmes, sous quelque forme qu'on l'envisage.

21. Outre la science et la charité, le confesseur doit encore avoir le sentiment vivant de son ministère,de sa dignité; ce senti-

ment qui ne le laisse jamais orphelin dans tout ce qu'il entreprend pour le salut de ses ouailles.

Le confesseur est par rapport aux hommes :

*a.* Le gardien particulier ;

*b.* Le gardien du sanctuaire de chaque individu ;

*c.* Gardien plein de charité divine, de tendresse, de ménagements et de patience.

Car quand la conscience et le cœur d'un homme s'ouvrent au confesseur, c'est le sanctuaire, l'asile le plus secret de l'homme qui s'ouvre à lui ; sanctuaire qui est destiné à devenir le temple de Dieu.

Et ce sanctuaire intérieur, il ne s'ouvre pas devant la multitude, mais devant celui-là seul qui est assez pur pour pénétrer jusqu'à la partie la plus intime, assez aimant pour faire tourner au bien de l'individu le bien universel qui a été donné à l'humanité tout entière.

Le confesseur est, par rapport à Dieu, à qui appartiennent les âmes :

*a.* Le coopérateur de Dieu ;

*b.* Le coopérateur de Dieu dans la régénération individuelle de l'humanité ;

*c.* Le coopérateur de Dieu dans l'esprit de Jésus-Christ et dans l'Église de Jésus-Christ.

Car si Dieu ne transforme pas le pécheur pour la vie éternelle, l'homme ne peut rien.

Tel est le ministère, telle la dignité du confesseur.

22. Si le confesseur porte au confessionnal ce sentiment vivant de son ministère, il ne perdra jamais de vue l'esprit de l'institution de la confession, il agira dans cet esprit, et l'exercice le lui rendra de plus en plus familier.

L'esprit de l'institution de la confession ne saurait, en effet, être différent de l'esprit de toute l'Église ; or l'Église n'a qu'un but, qu'une œuvre, qu'un esprit : ramener à Dieu l'humanité qui s'en était éloignée, et travailler à la réconcilier avec lui.

Puis donc que le confesseur a reçu ce ministère de l'Église,

il ne perdra pas l'esprit de cette institution, il agira dans cet esprit, et cet esprit lui sera familier aussi longtemps qu'il aura le sentiment vivant de son ministère.

23. S'il agit dans l'esprit de l'institution de la confession, il sera consciencieux, modéré, prudent dans ses questions,

*a.* Afin de ne point tourmenter le pécheur qui s'accuse, et pour ne lui point enlever la confiance qu'il a en lui;

*b.* Afin de ne point apprendre à l'innocent à deviner le péché que l'expérience ne lui a pas encore appris. *Præ cæteris tamen providus, cautusque sit oportet, ac modum congruentem servet, quo pueri ac puellæ interrogentur, ne fortè quæ prius ignorabant eos doceat* (Carol. Borom., *Instruct. Past.*, I, c. 12);

*c.* Afin de n'être point, tant pour lui que pour le pénitent, une cause de chute, selon la remarque de saint Thomas d'Aquin : *Hujusmodi delectabilia, quanto magis in speciali considerantur, tanto magis concupiscentiam nata sunt movere, et ideo potest contingere, ut confessarius talia quirens, et sibi et confitentæ noceat;*

*d.* Afin de ne point rendre son ministère odieux;

*e.* Afin de ne point se ravir à lui-même un temps nécessaire à la conduite des âmes.

24. S'il agit dans l'esprit de l'institution de la confession, il se permettra de faire quelques légères questions, qui le mettront en état de savoir ou que le pénitent est incapable de les résoudre, ou que leur solution réelle n'a aucun rapport avec la connaissance de l'état du pénitent, ni avec la tranquillité, l'instruction et les conseils qu'il réclame. Le retour du pécheur à Dieu et sa réconciliation avec lui sont l'œuvre de l'Esprit de conseil, qui fixe tous les actes du confesseur, et qui rend superflues les questions interminables.

*Remarque.* Plus le confesseur entrera au confessionnal avec des yeux clairvoyants, moins il aura besoin de questionner longuement.

25. Si le confesseur agit dans l'esprit de l'institution de la confession, il sera non-seulement modéré dans ses questions, mais encore juste dans son jugement; c'est-à-dire qu'il ne jugera

pas de la grandeur des péchés accusés d'après ses idées de confesseur, mais d'après la conscience du pénitent et d'après la conviction que celui-ci avait lorsqu'il commit le péché.

Pour la conduite future, le confesseur peut donner au pénitent une balance juste; mais pour le passé, il faut qu'il le pèse sur la balance même du pénitent.

26. Si le confesseur agit dans l'esprit de l'institution de la confession, il ne se mettra pas lui-même, par une appréciation trop rigoureuse des fautes de détail, dans l'impossibilité de développer la cause unique et fondamentale de la dépravation de la nature humaine : l'apostasie de Dieu, le péché de l'arbre aux trois branches, qui sont la volupté des sens, la cupidité et l'orgueil, et de montrer à l'âme du pécheur brisé de douleur et de repentir, le Sauveur qui lui tend les bras.

L'apôtre de Jésus-Christ ne doit pas s'abaisser au rôle humiliant d'énumérateur oisif des péchés. Ce n'est pas pour compter les péchés, mais pour les détruire, que le Sauveur est apparu. Imitez-le aussi en cela.

Si le confesseur ne doit pas ignorer certains degrés qui existent dans le péché, et si saint Jérôme a dit : *Primum peccatum, cogitasse quæ mala sunt; secundum, cogitationibus acquievisse perversis; tertium, quod deterius, opere complere; quartum, in suo sibi complacere delicto* (*Lib. I, in Amos*), le confesseur sait néanmoins que la seule volonté de l'homme commet le péché, attendu :

*a.* Qu'elle s'arrête par un consentement intérieur à la pensée du mal;

*b.* Qu'elle donne son plein assentiment au plaisir du mal;

*c.* Qu'elle introduit dans la vie ce plaisir coupable, et

*d.* Qu'en outre elle s'arrête avec complaisance au péché déjà commis.

Si l'apôtre de Jésus-Christ, non content de connaître les degrés du péché, met aussitôt la cognée à la racine; si l'esprit de Dieu ne veut rien moins qu'extirper la racine du mal : l'égoïsme de la volonté détachée de Dieu, et transformer le sens intérieur

de l'homme, le confesseur ne doit pas se proposer un but moins élevé.

Il sait, en effet, que la transformation de l'âme tout entière communique une direction et une vie nouvelles à toutes les pensées, désirs et actions particulières; tandis que le changement du détail n'entraîne jamais celui de l'ensemble. Et c'est précisément parce qu'il n'a en vue que cette transformation de l'homme intérieur tout entier qu'il échappe à tous les piéges où tombe le commun des moralistes, qui ne savent retirer ni soi ni les autres âmes inquiètes du labyrinthe où les jette cette inutile supputation des péchés, et sont incapables de fermer l'abîme du mal.

27. Si le confesseur agit dans l'esprit de l'institution de la confession, il trouvera surtout, dans cet effort unique et vivant pour ramener les pécheurs à Jésus-Christ et par Jésus-Christ à Dieu, pour préparer et hâter la transformation du sens intérieur, moins de loisir pour s'occuper des petites escarmouches de casuistique qui se livrent dans les écoles. En invitant son pénitent à interroger sérieusement sa conscience, à répondre fidèlement à ses questions, et à n'agir jamais que lorsqu'il sera convaincu que ce qu'il fait est bien; en insistant partout sur la souveraineté de la reconnaissance et de l'amour, qui préfère, avec Zachée, rendre quatre fois le bien d'autrui, plutôt que de posséder la moindre chose injustement; en éclairant les âmes candides de la lumière toujours croissante de l'Évangile, en s'efforçant d'instruire les ignorants, il pourra non-seulement ignorer prudemment les défis qu'on se jette dans les écoles pour ou contre le Probabilisme, le Probabiliorisme, le Tutiorisme, etc., mais il pourra encore les rendre superflus par une sage conduite des âmes.

28. Le confesseur qui agit dans l'esprit de l'institution de la confession ne voudra imposer comme devoir à son pénitent ni plus ni moins que ce que prescrit l'Évangile, et ce que la reconnaissance et l'amour acceptent volontiers.

On a vu sur le champ du Seigneur des ouvriers qui voulaient

être plus sévères que l'Évangile, et plus doux que la Charité. Ceux-là se sont divisés. Les premiers s'appelaient *rigoristes*, les seconds *laxistes*. Le libéré se doit tout entier à son Libérateur : voilà, je pense, qui est assez sévère ;

Le libéré ne peut faire autre chose qu'aimer, et l'amour reconnaissant est l'unique sacrifice qui plaise à Dieu : voilà, je pense, assez de douceur.

Chers amis, s'écrie le véritable évangéliste par la bouche de chaque confesseur, nous ne devons pas vouloir être plus sévères que notre Évangile, ni plus doux que l'Amour éternel.

Il est dit aux hommes violents : Vous ne sauriez hériter du royaume des cieux ; aux repentants : Venez, tels que vous êtes, à Jésus-Christ ; il vous accueillera, il vous fera tels que vous devez être et tels qu'il vous veut avoir ; aux convertis : Ne péchez plus, et complétez dans l'amour ce que vous avez négligé ; réparez le dommage que vous avez fait,—autant que vous pourrez : le registre des dettes a été déchiré sur la croix.

29. Si le confesseur agit dans l'esprit de l'institution de la confession, il se montrera aussi l'économe du Seigneur quand il s'agira de lier et de délier. Il priera, avertira, conjurera, menacera au nom de Jésus-Christ ; mais avant tout et toujours, il proclamera ce grand mot de grâce : Réconciliez-vous avec Dieu ! Puis il liera et déliera comme s'il était en présence de Dieu, aussi éloigné de la légèreté que de l'inquiétude, d'une bonté aveugle que d'une sévérité cruelle, toujours assuré que ce qu'il déliera au nom de Jésus-Christ, et le regard fixé sur l'âme repentante, croyante et attachée à Dieu, sera aussi délié dans le ciel, et que tout ce qu'il liera, le regard fixé sur le cœur hypocrite, incrédule et ennemi de Dieu, du pécheur, sera aussi lié dans le ciel.

30. Si le confesseur agit dans l'esprit de l'institution de la confession, il saura si bien adapter aux besoins et aux nécessités de chacun cette médecine universelle qui a été donnée au genre humain malade : « Hâtez-vous de retourner à Dieu, conduit par la main de Jésus-Christ qui vous a saisi, et ne lâchez pas sa

main avant d'être devenu un avec Dieu dans la Charité, » qu'il n'y aura point pour chaque malade de moyen plus sûr d'obtenir la guérison, que cette médecine qui lui sera préparée.

31. Si le confesseur agit dans l'esprit de l'institution de la confession, il n'imposera point au pénitent d'autre pénitence que celle qui nourrit et fortifie l'esprit de pénitence (*Spiritum pœnitentiæ*), qui amène le convalescent à un état complet de santé et l'y maintient.

*Remarque.* Cette question, vu son importance, recevra un développement spécial dans le premier Appendice.

32. Le confesseur qui veut être en état d'agir dans l'esprit de l'institution de la confession, devra posséder toute la confiance, non-seulement de ses ouailles, mais encore et surtout de ceux qui veulent lui dévoiler leur propre cœur. Il devra se faire la réputation d'un homme qui cherche avec un amour impartial le bien éternel de tous et de chacun, d'un homme pur des souillures de l'avarice et des taches de la volupté, tenant le milieu entre ces zélateurs aveugles qui rejettent toute nouveauté, et ces novateurs enthousiastes qui répudient tout ce qui porte la marque de l'ancienneté, et n'ayant d'autre but que de gagner à Dieu tous les membres de sa communauté.

Quelques-uns soutiennent que le monde, lui aussi, se gouverne par la confiance, et mieux peut-être que par l'argent et l'éloquence.

Quoi qu'il en soit, il est hors de doute que l'œuvre de l'amélioration de l'homme ne prospère et ne peut prospérer que dans l'élément de la confiance.

33. Le confesseur qui veut être à même d'agir dans l'esprit de l'institution de la confession, devra considérer comme sacré le sceau de la confession, non-seulement parce que tout secret confié oblige déjà de soi-même au silence, non-seulement parce que le secret de la confession est un secret de l'homme intérieur qui veut rester caché aux regards d'un tiers, non-seulement parce que la violation du secret de la confession pourrait blesser de la manière la plus sensible l'honneur du pénitent; mais

encore parce que ce secret est quatre fois sacré et d'une inviolabilité absolue, parce que la confiance des fidèles dans des questions qui concernent l'éternnité, de même que la dignité de la religion, l'honneur du ministère des âmes, le salut des pécheurs en dépendent essentiellement. *Ex confessione scitum est quasi nescitum.* (THOM. AQUIN.)

34. Le confesseur qui veut pouvoir agir dans l'esprit de l'institution de la confession, doit non-seulement être en état de diriger sa propre conscience, il doit encore posséder l'art d'appliquer à la conscience d'autrui sa science et son talent.

*Remarque.* Les inquiétudes habituelles de conscience (*status mentis scrupulosæ*), sont un état de minorité propre à tout chrétien, mais elles rendent un confesseur tout à fait incapable de remplir son ministère. Il est vrai qu'il y a une inquiétude qui conduit au calme, et un repentir dont on ne se repent jamais; mais les inquiétudes de conscience telles que nous les entendons ici, sont par rapport à la raison pratique ce que la minutie est par rapport à la raison théorique, c'est une maladie de l'âme. Or, un malade ne saurait jamais faire les fonctions de médecin.

35. Celui qui veut pouvoir agir dans l'esprit de l'institution de la confession devra pratiquer cette sorte de prudence pastorale qui consiste à

Écouter paisiblement,
Décider sans scrupule,
Conseiller promptement,
Avertir avec à-propos,
Consoler doucement,
Guérir sûrement.

Il sera ce qu'indique le mot de son emploi, non un tyran des consciences, mais un père qui ne se permet point une parole dure là où une parole douce suffit; non un ministre de la justice pénale, mais un pasteur aimant qui ne veut que retrouver ce qui était perdu, faciliter et adoucir par tous les moyens possibles le retour au bercail; non un saint prétentieux qui a bâti l'édifice de sa sainteté sur son propre fondement, mais

un homme composé de chair et de sang, comme les autres hommes, un pécheur qui a trouvé grâce, et qui chaque jour a besoin de la grâce qui remet les péchés; non pas un despote des âmes, mais un ami de l'époux auquel elles appartiennent.

36. Le confesseur qui remplit la mesure de son ministère est donc tout patience quand il écoute, tout modestie quand il interroge, tout compassion quand il dépeint les maux qui naissent du péché; il est plein d'une douce sévérité dans les instructions, exhortations, prières, avertissements, menaces, châtiments, et plein d'une douceur sévère dans l'annonce des promesses divines. Il n'est autre chose que :

« JÉSUS AU MILIEU DES PÉCHEURS. »

---

Jusqu'ici nous avons montré la haute dignité du confesseur, considéré comme exemplaire vivant de Jésus-Christ. Ceux qui sont formés sur ce modèle n'ont plus besoin de mes conseils, et volontiers je me soumettrais à délier les cordons de leurs souliers, si je m'en croyais digne. Quant à ceux qui n'ont pas encore le sentiment vivant de leur vocation, les observations suivantes ne leur seront pas inutiles.

### CE QUI REND IMPROPRE A LA CONDUITE DES AMES.

37. Ce qui rend impropre à la conduite des âmes, c'est :

*Premièrement :* La cupidité, qui ne craint pas de se cacher sous la chape et sous l'étole. L'amour des cadeaux fermera la bouche au ministre sacré de la vérité, et lui enlèvera le courage de dire avec saint Jean : « Cela ne vous est pas permis; » il livrera le prêtre au froid mépris de l'incrédulité, et lui ravira la confiance des fidèles; il fera sentir d'une manière sensible à la race des esprits moqueurs, au milieu des gémissements des gens de bien, la contradiction qu'il y a entre ces paroles de Jésus-Christ : « Donnez gratuitement, puisque vous avez reçu gratuitement, » et la conduite intéressée de ses disciples qui vendent ce qu'ils ont reçu gratuitement.

*Deuxièmement :* Le sentiment orgueilleux de sa propre habileté. Cet orgueil fait qu'on compte plus sur le grand nombre de pénitents qu'on ne s'occupe d'en soigner un petit nombre suivant leurs besoins. Cet orgueil dégénère en une jalousie mesquine de voir d'autres confesseurs avoir plus de pénitents que nous. Cet orgueil prend à tâche, soit en haussant les épaules, soit en blâmant ou en prenant une conduite opposée, d'enlever peu à peu leur crédit aux meilleurs ouvriers du ministère. De là des partis entre les pénitents, qui, comme quelques chrétiens d'autrefois, se font une gloire de dire : « Je vais chez Paul, mo chez Apollon, moi chez Céphas. »

*Troisièmement :* L'amour sensuel des pénitents, surtout de l'autre sexe. Il engendre, au confessionnal, une molle indulgence, une facilité dangereuse, et entretient, hors du confessionnal, une familiarité aussi nuisible au pénitent qu'au confesseur : au pénitent, parce qu'une fausse honte, ou plutôt le désir de passer pour meilleur qu'il n'est et la crainte de déplaire, lui font embellir ou taire le mal ; au confesseur, parce que le désir de plaire lui enlève le courage de donner de sérieux avertissements.

*Quatrièmement :* L'indifférence pour le bien spirituel des pénitents, indifférence qui peut avoir sa source dans une foule de motifs, par exemple : dans l'amour de l'étude privée, comme c'est le cas pour un petit nombre ; dans les préoccupations domestiques ou agricoles, comme c'est le cas pour un grand nombre ; dans l'amour des sociétés où l'on joue et où l'on se livre à la bonne chère, cas qui n'est pas des plus rares ; dans l'inintelligence de la sublimité de sa vocation, dans la paresse, etc. Cette froideur pour le bien spirituel des pénitents se révèle de bien des manières : 1° Le confesseur considère les heures où il est appelé au confessionnal comme des heures de tourment, et s'il prête l'oreille aux pénitents, c'est avec une expression visible de mauvaise humeur ; car son cœur n'est pas entré avec lui dans le confessionnal ; 2° la foule de ceux qui se présentent pour se confesser le rend impatient ; 3° il congédie ses pénitents après

leur avoir adressé quelques courtes paroles ; 4° il préfère confier à des prêtres auxiliaires le devoir de répondre à la confiance de ses ouaillles ; 5° il voit avec plaisir son peuple visiter, les jours de fêtes, les églises des couvents et des villes voisines, et chercher conseil auprès d'autres pasteurs ; 6° il renvoie en termes brefs et pleins de dureté les malheureux qui viennent lui raconter leurs misères et leurs tentations pour trouver quelque allégement aux souffrances de leur cœur ; 7° satisfait de la casuistique qu'il a étudiée dans quelque école, il ne se soucie nullement d'acquérir une connaissance plus profonde de Dieu et des hommes, et néglige de pénétrer dans le sanctuaire de la vie intime, de la vie de Dieu, qui renferme tous les secrets de la conduite des âmes ; 8° sitôt l'ordination reçue, il met fin à ses études, pour ne les reprendre qu'à ces certains moments ou il faudra passer un examen devant un supérieur.

38. Si la cupidité, l'orgueil, l'amour sensuel et l'indifférence pour le bien spirituel des péniients rendent le prêtre impropre à la conduite des âmes, les préjugés et les faux principes ne lui portent pas un moindre dommage. Ainsi, c'est un préjugé nuisible de croire qu'au confessionnal l'Écriture sainte n'est d'aucune application pour les gens de la campagne.

Il serait aisé de montrer cette erreur daus toute sa nudité, si son évidence ne brillait aux yeux de tous.

1° Le livre de la loi d'après laquelle le chrétien doit vivre est aussi par cela même le *Corpus juris* selon lequel sa conduite doit être jugée au confessionnal.

2° Si tous les prédicateurs chrétiens se font un devoir de graver, en chaire, l'esprit et le contenu de l'Écriture dans le cœur des fidèles, et de faire de la parole de la Bible une parole vivante, pourquoi cette parole de la Bible ne pourrait-elle pas devenir au confessionnal une parole vivifiante pour le peuple ? Si dans la bouche du prédicateur, la Bible devient le livre de l'intelligence du peuple, pourquoi ne pourrait-elle pas devenir par la bouche du confesseur le livre de son cœur ? Le cultivateur qui écoute le prédicateur n'est-il pas le même que celui qui,

avant ou après le sermon, lui ouvre son cœur et prête l'oreille à sa parole?

3° Disons plutôt qu'au confessionnal la Bible, envisagée d'une certaine manière et méditée sous un certain point de vue, peut être appliquée avec plus d'avantages qu'en chaire. Car le prédicateur, parlant à une multitude, ne saurait dire précisément à chacun, dans son propre langage, ce qu'il pourrait lui dire en particulier, tandis que le confesseur ne s'occupant que d'une seule âme et connaissant son intérieur, peut y déposer précisément la doctrine dont elle a besoin dans la situation particulière où elle se trouve; car la parole de Dieu s'adapte à tous les individus, à tous les temps, à toutes les nécessités.

4° Quant aux devoirs généralement reconnus du confesseur, ils consistent : *à juger, à instruire, à guérir.* Or, quel est celui qui juge le plus sainement, de celui qui juge d'après l'esprit et le contenu de l'Écriture, ou de celui qui le fait d'après les principes élastiques d'un *Compendium?* Quel est celui qui enseigne le mieux, de celui qui puise dans la parole de Dieu les enseignements qu'il adresse aux hommes, ou de celui qui les emprunte à quelque théorie défectueuse ? Quel est celui qui guérit le plus sûrement, de celui qui, à l'exemple de Jésus, sait verser sur les blessures le baume de la sagesse divine, ou de celui qui les veut guérir avec les froides sentences de la philosophie ou de la théologie contemporaines?

5° L'expérience des meilleurs pasteurs atteste qu'on peut faire au confessionnal le meilleur usage de l'Écriture sainte. Mais pour cela il ne faut pas se contenter d'en réciter quelques textes au pénitent, et le renvoyer sans les éclaircir ni les commenter. Ainsi, il ne suffit pas de dire à l'oreille d'un pécheur devenu malheureux par le vice de l'impureté, ce beau passage de saint Paul : « Vos corps sont les membres de Jésus-Christ. Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu? Vous avez été racheté à un prix élevé. » Il faut lui montrer la haute signification de ces paroles, lui dépeindre la digneté de l'homme, et ne point se reposer qu'il n'ait compris la différence qu'il y a entre ce

qu'il est et ce qu'il doit être; qu'il ne demande le Rédempteur pour le délivrer de l'ignominie et du tourment du péché, pour le rétablir dans sa dignité primitive; qu'il ne frappe sa poitrine, et, se confiant en la miséricorde de l'amour éternel, qu'il ne prenne la résolution et ne se sente le courage de lutter contre tous les attraits du mal.

Il ne faut pas non plus se contenter d'expliquer le mot de la Bible; il faut encore l'éclaircir dans la langue de chacun, lui donner une forme qui fasse impression sur son cœur, l'appliquer suivant les besoins de chacun. Au lieu de dire simplement à un individu accablé par la pauvreté, les soucis, la misère et la vieillesse : « Prenez courage, tous les cheveux de votre tête sont comptés; » je lui dirais, en développant cette pensée : « Mon cher ami! j'ai vraiment pitié de vous, et volontiers je mêlerais mes larmes aux votres, si par là je pouvais vous soulager. Mais, voyez! en ne vous occupant sans cesse que de ce qui vous fait mal, de votre pauvreté, de vos soucis, de votre misère, vous ne faites qu'ajouter à vos souffrances. Au lieu de faire cela toujours, détournez-en au moins pour quelques instants vos regards, et apprenez du sein de votre pauvreté et de votre misère à élever vos regards jusqu'au ciel. C'est là qu'habite notre Père; il regarde avec complaisance ses enfants bien-aimés, il compte toutes les gouttes de sueur qui tombent de votre front, il voit toutes les bonnes résolutions que vous prenez pour les endurer en patience; nulle goutte de sueur, nulle bonne pensée ne restera sans récompense. Ayez donc sérieusement à cœur de faire la volonté de notre Père qui est aux cieux, et il ne manquera pas certainement de s'intéresser à votre bonheur temporel et éternel. Il a compté tous les cheveux de votre tête, il s'occupe de tout ce qui vous concerne, si insignifiant que cela puisse être, et il vous prépare une éternité de bonheur. Oh! quelle immense consolation vous goûterez à votre lit de mort, quand cette parole retentira dans votre cœur : « Mon Dieu, vous m'avez envoyé bien des heures amères, mais les voilà toutes passées; maintenant vous m'envoyez la plus amère et la plus terrible de

toutes, mais elle passera aussi. Vous qui êtes mon Père, vous allez bientôt mettre fin à tant de misères et de tourments; bientôt j'irai auprès de vous pour me réjouir éternellement de votre bonté. Car vous avez compté tous les cheveux de ma tête, à plus forte raison toutes les pieuses pensées que j'ai élevées vers vous, toutes les saintes aspirations que vous avez éveillées en moi. Vous êtes tout bonté et tout miséricorde, et depuis que vous m'avez donné votre Fils unique, je sais que vous m'avez tout donné avec lui, par conséquent aussi la vie éternelle. »

## CHAPITRE II.

### De la conduite des âmes par rapport aux besoins particuliers du pénitent.

#### § I. — De la conduite des confesseurs envers les grands pécheurs, et ceux qui sont profondément enfoncés dans de mauvaises habitudes.

39. Il y a quatre périodes de temps selon lesquelles le confesseur peut fixer les différents traitements qu'il fera subir à l'âme du pénitent. Ce proverbe : « Chaque chose a son temps, » peut aussi s'appliquer en cette circonstance.

*Première période.* Jusqu'au moment où le pénitent découvre au confesseur l'état de sa conscience.

Pendant cette période, le ton et les manières du confesseur ne sauraient être trop doux, trop indulgents, trop bienveillants, trop encourageants. Un soupir, un mouvement de la tête ou de la main peuvent bannir la confiance du pénitent. Souvent le pécheur n'a d'autre but que de sonder le confesseur; il commence par parler de fautes légères; il fait un essai en petit, afin de s'assurer comment le confesseur s'en accommodera. Souvent on est obligé de venir en aide à la honte, au travail d'enfantement, et d'arracher au pécheur un mot trop lourd, dont sa langue ne sait se débarrasser, en lui disant : « Vous ne me connaissez pas, mon cher ami; le péché que vous n'osez avouer, ou je l'ai déjà commis moi-même, ou je suis certainement assez faible pour le commettre à tout moment. Nul péché ne m'é-

pouvante ; vous ne me dites rien de nouveau ; ayez seulement de la franchise, et vous en éprouverez une grande joie dans votre cœur ; montrez-moi votre blessure, et aussitôt elle sera guérie », etc.

*Deuxième période.* Depuis le moment où le pécheur a fait l'aveu sincère de sa faute, et a pris la sincère résolution de commencer une vie toute nouvelle.

Pendant cette période, un sage confesseur cherche :

*Premièrement* : A enlever au pénitent l'erreur qui lui fait croire, ou qu'il n'a pas encore raconté assez complétement ses péchés, ou que la chose principale est faite quand il les a racontés. Cette double erreur est souverainement préjudiciable à la plupart des pénitents qui n'ont pas été suffisamment instruits. Toujours préoccupés de savoir s'ils n'ont rien à ajouter à leurs confessions, ils ne font pas même attention à la parole de Dieu que le confesseur s'efforce de répandre dans leur âme, ou bien ils se figurent qu'il leur suffit de se confesser pour remplir pleinement leur devoir, et ils ne donnent plus aucune attention sérieuse à ce que leur dit le confesseur.

*Deuxièmement :* Le confesseur s'efforce d'enlever au pénitent ce préjugé que, l'absolution reçue, l'œuvre de la transformation du cœur est achevée. Dans ce but, il lui dira : « Si votre cœur n'a pas véritablement en horreur le péché, mon absolution ne vous sert de rien ; et dussent tous les évêques du monde vous absoudre, mon absolution vous serait inutile, si votre cœur ne changeait pas. Vous pouvez, il est vrai, tromper le regard de l'homme, mais vous ne sauriez vous soustraire à l'œil du Tout-Puissant, qui voit tout. — Il vous voit tel que vous êtes. »

*Troisièmement :* Il cherche à lui faire comprendre que sans combat contre l'attrait du mal, qui est enraciné en nous, il n'y a pas de conversion possible. Si le pénitent voit l'absolution avec d'autres yeux, et comprend qu'il lui faut absolument détourner son cœur de tout péché pour être digne de recevoir l'absolution, il deviendra timide et dira peut-être : « Oui, sans doute, il faut que j'évite le péché, je veux absolument l'éviter. » Mais

ce pénitent ne saura pas lui-même ce qu'il dira par ces paroles. Il faut donc lui expliquer ce qui signifie : « Haïr le péché, » et lui faire comprendre que, pour cela, il faut se vaincre soi-même, s'arracher les yeux, etc., au sens de notre divin Sauveur. Il faut lui faire bien sentir qu'éviter le péché et mourir au péché sont une même chose, qu'il faut se faire violence pour échapper aux charmes séducteurs du péché.

*Quatrièmement :* Il tâchera de lui faire sentir la situation déplorable où il se trouve, en lui disant : « A quelle pénitence douloureuse vous vous soumettriez, si vous pouviez voir et comprendre l'état malheureux d'un pécheur ! Le pécheur qui meurt sans se corriger, récoltera ce qu'il aura semé. Si donc, étant ainsi éloigné de Dieu, vous paraissiez devant la face de la justice éternelle, comment pourriez-vous subsister devant lui ? Le premier pas de la conversion du cœur est fait, quand le pécheur, sentant parfaitement sa misère, ne cherche plus autre chose qu'à prendre la résolution sérieuse de faire tout ce qu'on demandera de lui, pourvu qu'il puisse être délivré de la tyrannie de son péché.

*Cinquièmement* : Si le pécheur sent l'état malheureux où il se trouve, il doit sentir aussi l'impuissance où il est de se remettre à lui-même ses propres péchés, de s'en débarrasser et de créer en lui une vie nouvelle. Il faut donc lui dépeindre l'amour éternel dans la personne du Christ, qui a la puissance de remettre tous les péchés, d'en détruire le règne, et de transformer la race des pécheurs en une race d'enfants de Dieu. Le confesseur ne négligera donc pas d'exciter dans le pécheur la foi et la confiance en Dieu.

Délivrance de tout péché,
Rémission de tout péché,
Résurrection à la vertu,

Voilà, lui dira-t-il, ce que Dieu vous offre en Jésus-Christ, si vous croyez et avec confiance en lui, si vous vous soumettez à sa direction.

*Sixièmement* : Lorsque la confiance aux miséricordes de Dieu

sera devenue vivante dans le pécheur, le confesseur ne négligera pas de fortifier, par les promesses de l'Évangile, cette résolution : « Je suis disposé à tout entreprendre, à tout sacrifier ; je ne reculerai devant aucun combat, pour obtenir la paix avec Jésus-Christ, et arriver à la vie éternelle. »

*Remarque.* Toute la conduite du confesseur, pendant cette seconde période, consiste : à enlever au pécheur tout préjugé qui rend impossible sa conversion fondamentale, à lui donner des idées sérieuses sur son état : autrement, point de conversion possible ; à lui montrer son propre cœur, pour éveiller en lui le sentiment de sa misère ; à le faire soupirer après la délivrance ; à lui inspirer la confiance au seul et véritable Rédempteur ; à lui faire prendre la résolution de se donner à lui sans réserve.

Inutile de rappeler que cette marche répond à l'idée de toute direction raisonnable de l'homme, qu'elle est conforme à la méthode apostolique et au mode d'enseignement suivi par Jésus-Christ, qui mettait toujours dans une connexion étroite la nécessité du changement intérieur et les promesses du royaume des cieux.

*Troisième période.* Jusqu'à l'absolution du pénitent.

Ici, le confesseur parle en qualité de médecin et de docteur.

Comme médecin, il présente au pénitent.

*Premièrement :* Les meilleurs moyens de correspondre à la grâce de Dieu et de se préserver du péché. Ces moyens les plus efficaces sont :

1° De renouveler tous les jours en se levant cette résolution : Je veux aujourd'hui, avec la grâce de Dieu, m'abstenir de ce péché d'habitude, quoi qu'il m'en puisse coûter ;

2° D'éviter autant que possible les occasions du péché ;

3° De se représenter vivement à la pensée, pendant le jour, au milieu de ses travaux, l'amour de Dieu, la bonté de Jésus-Christ et les récompenses de la vie éternelle ;

4° Au retour de la tentation, qui ne tardera pas à reparaître, de lutter courageusement contre les charmes du péché, d'étouffer la première étincelle de la passion, de détourner avec force son

attention des images séduisantes qui s'offriront à son imagination ;

5° De faire, le soir en se couchant, un sérieux examen de conscience, accompagné de sentiments de repentir et d'actions de grâces ;

De demander à Dieu en différentes circonstances l'assistance du Saint-Esprit nécessaire pour triompher du péché ;

6° Au bout de six ou huit jours, d'entrer en compte solennel avec sa conscience, et de s'approcher de nouveau de la confession et du festin de l'Amour.

*Deuxièmement* : Après cet enseignement médicinal, qui est manifestement l'affaire essentielle, le confesseur, quand il le juge nécessaire, fait les fonctions de docteur, et explique au pénitent tous les devoirs qui pourraient être le résultat du péché commis, ou bien encore ceux que le pénitent ne connaîtrait pas suffisamment ou qu'il aurait réellement violés, par exemple : l'éducation des enfants, le support d'un voisin, la fréquentation de l'office paroissial, l'amour des ennemis.

*Remarque*. Ici, le confesseur comble toutes les lacunes laissées par le prédicateur, le catéchiste, l'instituteur et le docteur privé. Le confesseur fait ce que n'ont pu faire ni l'enseignement général, ni l'enseignement privé.

*Troisièmement*. Enfin, le confesseur impose au pécheur pour pénitence ce qu'il y a de plus important dans son enseignement médicinal, et ce qu'il juge d'ailleurs être salutaire.

*Quatrième et dernière période*. Avant de renvoyer le pénitent, le confesseur lui demandera : *a*, s'il a bien tout compris ; *b*, s'il est fermement résolu à suivre tous ses conseils ; *c*, s'il n'a plus rien au cœur qui le tourmente, et *d*, s'il peut quitter le confessionnal pleinement tranquilisé. Si à cette question le pénitent répond par un *oui* joyeux, le confesseur continuera : « Je veux donc vous donner l'absolution. Repentez-vous encore une fois de vos péchés, renouvelez en présence de Dieu la résolution de faire toujours sa volonté ; excitez-vous encore une fois à la confiance aux miséricordes infinies du Père céleste, et à la bonté

de son Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ ; demandez-lui encore une fois la grâce de persévérer dans le bien, et de rester fidèle à vos résolutions. » Après ces paroles, le confesseur, s'il en a encore le temps, inspirera au cœur du pénitent une prière fervente où seront renouvelés les sentiments de repentir, de confiance et de reconnaissance, ainsi que toutes les résolutions que peut prendre l'amour reconnaissant. Puis il donnera l'absolution et congédiera le pénitent en l'invitant à élever encore une fois ses regards vers Dieu, pour implorer la toute-puissance de sa grâce.

### § II. — Matériaux inconnus pour un enseignement important en faveur des pécheurs chargés de péchés énormes.

40. Il arrive souvent que ni les confesseurs ni les pénitents ne connaissent suffisamment leurs devoirs. Il importe donc de les leur mettre clairement devant les yeux.

Un péché dominant trouble tout dans l'homme et hors de l'homme. Par conséquent, le bon propos suppose dans celui qui se convertit la résolution de combattre le péché dans toutes ses conséquences, et autant que possible de l'anéantir ; car si le péché engendre des suites terribles, il suppose l'obligation d'en détruire autant que possible les conséquences.

*Premier devoir né du péché.*

*Employez toutes les forces qui vous sont données à détruire en vous les conséquences du péché, à y rétablir le règne de l'amour de Dieu et du prochain qui en avait été banni, afin que les restes de vos inclinations vicieuses disparaissent de plus en plus avec le temps.*

Employez toutes les forces qui vous sont données à

1° Effacer de l'imagination du pécheur les images du péché et de tout ce qui est profane, pour y établir l'image des choses divines ;

2° A faire disparaître de l'intelligence du pécheur toutes les fausses idées qu'il s'est faites sur les agréments du vice et les âpretés de la vertu, et à les remplacer par les saines idées que

la religion donne sur la valeur des choses, des honneurs, la richesse, la santé et la vie ;

3° A rendre la mémoire plus habile et plus apte à se représenter, dès la première excitation au mal, la vue de Dieu, la beauté de la vertu, les inconvénients du vice, les compensations de l'éternité, et à résister aux attraits du péché ;

4° A produire dans la volonté et dans le cœur une ferme confiance au Rédempteur, un amour reconnaissant envers l'auteur des miséricordes, une forte aspiration vers l'éternité, une résistance aux ennemis du salut, d'autant plus énergique qu'elle aura été plus longue.

Mais que faut-il faire pour effacer de l'imagination du pécheur l'image séduisante du péché ?

*a.* Nous devons faire tout ce que nous pouvons et devons, c'est-à-dire nous efforcer de graver dans son imagination de nouveaux traits du bien, en lui présentant sans cesse ce que la religion a de sublime ; la vertu, le beau ; les espérances des bons, de consolant ; les conséquences du péché, d'affreux ;

*b.* En nous efforçant d'affaiblir les anciens vestiges du péché, par l'abstention sévère des plaisirs défendus ;

*c.* En rendant le pécheur attentif à la voix de Dieu, par l'amour du travail, la vigilance sur les sens, la mortification du corps, par la sobriété en toutes choses, par un mépris souverain de tous les attraits du mal.

Je dis : « Nous devons nous efforcer ; » car l'assujettissement complet des sens à l'esprit n'est possible que par la prédominance du bien, du Saint-Esprit.

En un mot : Si la force de la prière, qui nous met en possession des choses divines, et si l'abnégation, qui nous fait triompher des choses de la terre, deviennent de plus en plus vivantes en nous, la rénovation de l'homme intérieur s'opérera de plus en plus, et par conséquent les suites du péché se feront de moins en moins sentir.

*Deuxième devoir qui découle du péché.*

Efforcez-vous de détruire dans votre corps, autant qu'il est en

vous, les conséquences du péché, et de réparer le dommage causé ; c'est-à-dire rétablissez par la sobriété, le travail et le triomphe sur vous-même, votre santé compromise, et affaiblissez l'attrait prédominant du péché qui habite en vous.

*Troisième devoir qui découle du péché.*

Tâchez de réparer, autant qu'il est en vous, toutes les mauvaises conséquences du péché, tous les dommages que vous avez causés hors de vous-même ; de les réparer envers ceux à qui vous les avez causés et de le faire de la manière dont vous le pouvez. Je veux dire par là qu'il faut compenser :

1° Tout le préjudice porté à l'âme, à la religion, à la vertu, à l'éducation ; par exemple, en négligeant la culture de l'âme des enfants, en entretenant leurs erreurs et leurs préjugés, tels que seraient ceux d'un employé qui dirait au fils de la maison : « Vous êtes riche à cent mille francs, vous n'avez besoin ni de précepteur, ni de livres, ni d'études ; » en scandalisant les innocents par des chants, des peintures, des écrits ou autres moyens de séduction ; en affaiblissant le sentiment de la religion et de la pudeur, en exaltant le vice et en ridiculisant la vertu ; en favorisant la ruine de la vérité, et en rendant difficile le triomphe de la vertu sur le vice.

2° Tous les dommages portés aux biens du corps. Ainsi, on y est obligé non-seulement quand, sans motif, on a été cause que quelqu'un a perdu un de ses membres ; mais encore quand, l'ayant prévu de quelque manière, on a occasionné à ses parents quelque grand chagrin qui plus tard abrégera leurs jours ; quand, par ses paroles et ses exemples, on a porté les autres, à l'intempérance, au vagabondage nocturne, aux jeux, et que ces excès sont devenus préjudiciables à leur santé.

3° Les dommages portés aux biens de l'honneur ; par exemple, quand on accuse faussement un innocent, quand on révèle les fautes d'autrui, qu'on attache à de bonnes actions des intentions mauvaises ; quand on répand de faux bruits ; quand on met quelqu'un dans la difficulté ou l'impossibilité de se défendre, qu'on propage des bruits équivoques par la voie des journaux, etc.

4° Les dommages portés aux biens temporels : quand on s'empare du bien d'autrui par la violence ou la ruse ; quand on favorise l'enlèvement du bien d'autrui ; quand on achète sciemment des choses volées, qu'on les recèle ou qu'on aide à les consommer ; quand on fait des dettes sans intention de les payer, ou sans prévoir qu'on le pourra ; quand on sait les défauts d'une marchandise, ou qu'on en vend de la bonne à un prix exagéré ; quand on dissimule un ou plusieurs créanciers afin de tromper les autres ; quand on refuse à l'autorité les impôts légitimes ; quand, dans un contrat, on tait des circonstances que l'autre partie devait connaître.

J'ai dit, *deuxièmement*, qu'il fallait réparer le dommage envers ceux à qui il avait été causé. Ici, trois principes sont à observer : Réparer le dommage envers celui à qui il a été causé, s'il est connu et s'il vit encore ; envers ses héritiers, s'ils vivent encore et sont connus ; envers le public, si le propriétaire et ses héritiers sont inconnus ou introuvables.

J'ai dit, *troisièmement*, que la restitution devait être faite par celui qui avait causé le dommage. Quand on l'a causé seul, il faut le réparer seul tout entier ; quand on l'a causé collectivement, chacun doit contribuer à le réparer selon la mesure du tort qu'il a fait. Les héritiers des personnes qui ont causé le dommage sont aussi tenus à restituer tout le bien d'autrui reçu en héritage.

J'ai dit, *quatrièmement*, que le dommage devait être réparé de la même manière qu'il avait été causé.

On comprendra facilement cette prescription, si on l'applique au cas particulier de la défloration.

Si l'auteur est en même temps le séducteur, il doit :

I. Mettre la personne dans une situation où elle puisse se marier aussi avantageusement que si elle n'avait pas été déshonorée ;

II. Faire son possible pour l'empêcher de mener dans la suite une vie criminelle ; car comme on lui a enlevé son innocence et son honneur, bien plus précieux que l'or, il en résulte souvent l'obligation :

III. D'épouser la personne déshonorée ; par exemple, quand c'est l'unique moyen de l'empêcher de s'adonner à une vie criminelle.

IV. Par rapport aux enfants, le père (qu'il ait été ou non séducteur) est obligé de se charger de leur éducation complète, autant que ses ressources le lui permettent. Il est astreint à payer non-seulement les sommes fixées par les lois civiles, mais encore tous les frais d'entretien, de nourriture, d'éducation, etc.

Ces devoirs du séducteur envers la personne séduite, le confesseur ne saurait les représenter trop vivement au pénitent ; car, s'ils ne sont pas remplis, de quelle injustice ne se rend-il pas coupable envers la mère, qui est livrée aux soucis, à la pauvreté et au vice ; envers l'enfant, qui végète dans la misère et l'ignorance, orphelin et pour ce monde et pour l'autre ; envers la société, qu'il prive d'un membre utile, et charge d'un membre onéreux.

Voici ce qu'il y a, dans cette doctrine importante, de plus remarquable, par rapport à la destruction des suites du péché.

1° Le péché, principalement celui d'impureté, cause dans les familles et dans l'État des désordres généralement incalculables, mais surtout irréparables. Voilà ce qu'il faut représenter aux faibles, afin de les détourner du péché.

2° Ceux-là même qui se convertissent sincèrement ne pouvant effacer les conséquences de leurs désordres, tombent dans les inquiétudes de conscience les plus terribles, inquiétude qui souvent les tourmentent toute leur vie.

3° Le confesseur a besoin de toute sa prudence, d'une part, pour exciter le pécheur à réparer les conséquences de son péché ; de l'autre, pour ne point le jeter dans le désespoir en lui représentant ses devoirs.

4° Le confesseur doit baser entièrement la sentence qu'il portera quant à la manière de réparer les suites du péché, sur les circonstances où il a été commis, et sur le plus ou le moins de coopération que le pénitent y a pris.

5° Nous et tous les hommes, car nous sommes tous pécheurs,

avons besoin d'un Rédempteur pour un double motif : d'abord, parce que nous ne pouvons nous relever du péché si lui-même ne nous relève ; ensuite, parce que nous ne pouvons pas détruire nous-mêmes les conséquences du péché si lui-même ne les détruit.

Parmi les dommages qu'il est rare de pouvoir réparer, et qui inquiètent tout particulièrement le pécheur, il faut compter l'affaiblissement de la santé produit par les désordres d'une volupté féroce, affaiblissement qui a pour autre conséquence l'impuissance des organes générateurs.

Quel triste spectacle pour un père, de voir grandir sous ses yeux des enfants mal-formés et rachitiques, et d'être obligé de se dire :

« VOILA LE FRUIT DES PÉCHÉS DE MA JEUNESSE ! »

*Est horribilis quidem illa, sed summi momenti atque multiplicis experientiæ testimoniis confirmata veritas, quod unus immodicus atque præmaturus voluptatum usus, præsertim vero vaga et indomita libido sanitatem corporis et animi omnem destruat, et præcipue vim generatricem humano generi natura insitam, semenque propagando generi humano destinatum ita enervet, atque corrumpat, ut succedente dein matrimonio, nonnisi imbelles, atque peste scelerum paternorum non minus quam labe corporis infecti homunculi progigni possint, non minore humani generis, quam solidæ pietatis atque masculæ virtutis detrimento.*

Les plus grands ennemis du genre humain, et ceux qui lui causent le plus de dommages, sont les séducteurs. Ordinairement, les devoirs qui naissent de leur séduction leur sont aussi peu connus qu'eux-mêmes sont peu disposés à les remplir. Il faut donc insister avec force et précision sur leurs obligations envers la personne séduite.

Le confesseur doit : *a*, les persuader de leur faute ; *b*, leur dépeindre l'énormité de leur péché ; *c*, les mettre en garde contre le danger de le commettre de nouveau et contre les inconvénients qui s'ensuivent ; *d*, les exciter à la pénitence en leur

en montrant les effets puissants; *e*, prier instamment le Père des hommes de les ramener dans une meilleure voie; *f*, chercher à agir sur le cœur de la personne séduite, par des amis et autres moyens que suggère l'amour du prochain, en lui faisant sentir sa misère et en lui montrant les douces et pures jouissances de l'esprit.

Telles sont les obligations immenses qui naissent du péché.

Toutefois, pour que personne ne trouve cette instruction trop sévère, je rappellerai encore :

1° Qu'un médecin charitable est souvent obligé de conseiller l'amputation douloureuse d'un membre, afin de sauver tout le corps ;

2° Que Jésus-Christ a enseigné la même doctrine, lorsqu'il a dit: « Si votre pied vous scandalise, coupez-le; si votre œil vous scandalise, arrachez-le; si votre main vous scandalise, coupez-la ; »

3° Qu'il n'y a qu'un pasteur prudent et exercé qui puisse juger quelle est, dans la pratique, la quantité plus ou moins grande qu'il faut restituer.

### § III. — De la conduite du confesseur envers les scrupuleux.

#### CE QU'ON ENTEND PAR SCRUPULES DE CONSCIENCE.

41. L'hypocrite ne saurait être scrupuleux, mais il peut feindre de l'être ; comme c'est là de la fourberie et non du scrupule, nous n'en parlerons pas ici.

Le scrupule réel de la conscience, qui a sa source dans le sentiment de sa propre culpabilité et dans une sentence de condamnation que la conscience porte contre elle-même, est ce que la honte est pour le péché : une voix qui nous rappelle à Dieu, par conséquent un bienfait. Ce n'est pas non plus dans ce sens que nous l'entendons ici.

Le scrupule, tel que nous l'envisageons, est

1° Un état de faiblesse intellectuelle, qui fait que nous voyons des obligations, des péchés, des peines là où il n'y en a pas.

Le scrupule ainsi entendu n'est pas seulement

2° Un état de faiblesse; c'est aussi une sorte de maladie de l'âme.

Le scrupuleux ressemble à une eau trouble, qu'on ne fait que rendre plus trouble encore en essayant de l'éclaircir : chaque idée étrangère ne faisant que remuer le bourbier, ajouter aux angoisses de l'âme et jeter la confusion dans les idées.

Le scrupuleux, tel que nous l'entendons, ne se trouve à son aise qu'auprès des personnes bonnes et vertueuses, mais qui, n'ayant reçu aucune instruction solide sur Dieu, sur Jésus-Christ, sur la conscience, sur l'éternité, sur la loi, sur le péché, etc., sont également incapables de s'instruire elles-mêmes et de se faire instruire par d'autres.

42. Le scrupuleux porte en lui-même une quadruple incertitude, qui peut le tourmenter au point de lui donner la mort : incertitude sur la loi, sur le péché, sur la confession et la pénitence, sur le salut. Le scrupuleux ne sait pas si telle action est commandée ou défendue, s'il a violé tel commandement, si sa transgression est péché véniel ou péché mortel, s'il l'a complétement confessé, s'il s'en est suffisamment repenti, ce qu'il doit espérer ou craindre par rapport à son salut.

43. Cette situation est un véritable enfer, d'autant que le scrupuleux n'y voit point de délivrance. Au reste, cet état, quelque pénible qu'il soit, n'est pas moins très-salutaire à un grand nombre, puisque l'empressement exagéré d'accomplir la loi maintient le sentiment de la religion et de la vertu, que l'esprit de relâchement détruit dans un grand nombre.

44. Cependant, bien que la Providence sache, comme pour tous les maux, faire tourner cet état d'inquiétude au bien de l'humanité, une maladie est toujours une maladie, et réclame un médecin pour la guérir, ou du moins pour la calmer.

### TRAITEMENT DES SCRUPULEUX.

45. Celui à qui la Providence a confié un scrupuleux de cette espèce, devra observer les trois degrés par lesquels passe ou pas-

sera la maladie, ainsi que les trois époques de son traitement : époque de direction, époque de guérison, époque à la fois de direction et de guérison.

### ÉPOQUE DE DIRECTION.

46. « Vous n'avez qu'un seul devoir à remplir : incapable de vous diriger vous-même, suivez la direction de l'ami de votre conscience, comme un enfant obéit à la voix de sa mère. »

« Si vous pouvez croire à cette obligation, vous la remplirez. En vous tenant fermement attaché à la parole de votre ami, vous enchaînerez d'abord en vous ce noir esprit d'inquiétude, puis vous parviendrez à le chasser. »

Voilà tout ce que le confesseur doit dire, ou plutôt faire prédominer pendant cette première époque de direction.

Tout essai ayant pour objet de guérir, pendant cette première époque, par l'éclaircissement proprement dit de l'intelligence, non-seulement est un travail inutile, mais il ajoute encore à la maladie.

L'inquiétude ayant substitué l'imagination à l'intelligence, et la conscience étant aussi égarée que celle-ci, le scrupuleux ne saurait faire le moindre pas en avant sans la confiance en son guide.

Malheureusement, le scrupuleux est aussi incapable de croire aux vues d'autrui que de se sauver par ses propres lumières.

Aussi le confesseur est-il bien souvent obligé de supporter le scrupuleux ; et c'est ce qu'il doit faire jusqu'à ce qu'il puisse le diriger.

La charité, la patience, les prières, les larmes de la compassion, une conduite toute divine dont sera témoin le patient, trouveront peu à peu accès dans son cœur, et y répandront les germes de la foi et de la confiance.

Dès que cette confiance se manifestera, le directeur se contentera de répéter : « Vous ne pouvez être dirigé que par la confiance ; laissez-vous donc conduire, c'est-à-dire croyez et obéissez. »

47. Pendant cette époque, il sera bon, 1° qu'un ami cherche à distraire le scrupuleux par des occupations, afin de ne point laisser à sa tête le temps de s'occuper de son intérieur ;

2° De lui faire éviter la société de personnes pieuses, il est vrai, mais d'un caractère inquiet et rigide; car un scrupuleux en empoisonne un autre, et il n'y a point d'atmosphère plus brûlante et plus lourde que celle qui pèse sur les scrupuleux ;

3° De le mettre en rapport avec des personnes pieuses, mais libres de scrupule et d'un caractère résolu, afin de rasséréner son esprit ;

4° De l'éloigner de la lecture des ouvrages ascétiques ; car si le malade imaginaire trouve qu'il a lui-même toutes les maladies qu'il rencontre dans son livre de médecine, le scrupuleux trouve en lui-même tous les péchés dont parlent les ascètes ;

5° De lui faire éviter la solitude et de ne point l'abandonner à ses propres réflexions, pour l'empêcher d'être torturé par les sombres images de son scrupule ;

6° De l'éloigner de ces sermons virulents et sévères qui ne font que donner au scrupuleux le dernier coup du désespoir.

### DEUXIÈME ÉPOQUE.

48. Quand la confiance du confesseur est parvenue à enchaîner le scrupule, et qu'une abstinence continue de toutes ces subtilités qui ne font qu'agrandir l'ombre du péché, a rendu le scrupuleux propre à être instruit, le confesseur recherchera :

*Premièrement :* Quelles sont, dans l'espèce, les sources du scrupule. Il les trouvera :

*a.* Dans les fausses idées sur Dieu, sur la loi, sur le péché, sur la pénitence, etc.

*b.* Dans l'impuissance de distinguer au fond de la conscience la loi d'avec l'imagination, le péché d'avec l'imagination, le langage de la conscience d'avec l'imagination.

*c.* Pour moi, l'expérience m'a appris que parmi cent scrupuleux, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui ont été précipités dans l'abîme du scrupule par le fantôme de l'intégrité impossible

d'une confession, par l'impossibilité de distinguer, à un cheveu près, un péché mortel d'un péché véniel, idée dont s'était remplie de bonne heure leur imagination, et dans laquelle ils avaient été fortifiés par des confesseurs ignorants.

49. La source une fois connue, le confesseur ne négligera rien pour la détourner.

Il supposera, ici encore, l'obligation d'être cru sur parole jusqu'à ce que le scrupuleux soit guéri ; il lui enlèvera successivement ses fausses idées en dévoilant la vérité à ses yeux, — mais en s'adressant plutôt à sa confiance qu'à son intelligence.

Il ne lui montrera Dieu, qui lui est si souvent apparu comme un Être tyrannique, que sous le côté aimable, comme étant tout amour.

Il lui fera comprendre que cette inquiétude qui le tourmente est une marque de son amour de Dieu, et une preuve que Dieu est content de lui.

Il lui fera comprendre que dans cet état d'inquiétude, il ne lui est pas facile de commettre, avec préméditation, un péché même véniel ; par conséquent que tous ses doutes sur le plus ou le moins de gravité de tel péché, ne sont que des absurdités, des résultats de la crainte.

Il lui fera comprendre que si, dans cet état, il est difficile de commettre un péché avec préméditation, l'Église ne lui demande pas de confession, ni surtout l'éternelle répétition de confessions antérieures.

Il lui fera comprendre que ce qui n'était pas un péché au moment de l'action n'en saurait devenir un dans la suite, sous prétexte que tel prédicateur ou tel livre ont dit beaucoup de choses sur l'énormité de telles fautes.

Il lui fera comprendre qu'un pareil état d'inquiétude n'est pas un signe qu'on est dans la disgrâce de Dieu, que dans les souffrances qui surviennent aux gens de bien, l'Amour éternel ne cesse pas d'être amour, puisqu'il établit ceux qui souffrent dans l'humilité et l'obéissance, qu'il les préserve des fautes de l'amour-propre et de la présomption, et les transforme en mé-

decins compatissants envers de semblables malades; par conséquent que la confiance au directeur et la résignation en Dieu peuvent les retirer heureusement de ce labyrinthe.

Il lui fera comprendre que les distinctions subtiles des écoles sur les mots *péchés, imperfections,* etc., ne sont pas pour lui.

50. Après avoir réussi à déposer dans l'intelligence du pénitent des idées plus saines, et à guérir peu à peu son âme, le confesseur devra prendre garde qu'en voulant éclairer l'esprit, il n'affaiblisse le principe du sentiment religieux, et que d'une conscience trop étroite il ne fasse une conscience trop large.

51. Quant au conseil de ne point se confesser, le confesseur ne devra pas se montrer trop rigoureux envers les scrupuleux qui ont peine à trouver du repos s'ils ne répètent l'aveu de péchés qui n'en sont pas : la patience du confesseur, plus fort que son pénitent, devra savoir aussi supporter cette faiblesse.

52. Quand le scrupuleux ne peut voir que rarement son directeur, sa guérison est à peu près impossible. Mais quand le malade et le médecin habitent plusieurs mois sous le même toit, qu'ils communiquent entre eux comme font des amis et des connaissances, la patience, la sagesse et la force de l'un triomphent des angoisses, de l'ignorance et de la faiblesse de l'autre.

53. Ce qui ne saurait être fait que par le médecin des corps, un prêtre, quelle que soit sa sagesse, ne saurait le faire par de simples représentations.

54. Ainsi donc, tout le mystère de la guérison proprement dite des maladies de la conscience consiste, premièrement : en ce que le malade croie et espère que votre direction pourra le délivrer des tortures de son intelligence et de sa conscience, et soit disposé à suivre vos conseils; deuxièmement, en ce que cette foi et cette confiance en vos paroles l'amènent à la paisible contemplation de la vérité dans son intérieur, devenu calme et tranquille.

ÉPOQUE QUI REND TOUTE DIRECTION ET TOUTE GUÉRISON IMPOSSIBLES.

55. Le directeur le plus sage, malgré l'excès de sa charité et de sa patience, ne saurait guérir tous les maux; car il peut se présenter des circonstances si malheureuses, qu'elles rendent toute direction et toute guérison impossibles.

Arrivée à cette époque, l'inquiétude devient de la fureur; la fureur, de la démence, et la démence conduit au suicide, si par des moyens de préservation physique et par une résistance armée, vous ne garantissez pas des conséquences terribles de la folie, la vie corporelle de celui dont il n'est plus possible de sauver le moral. Le confesseur doit donc user d'une grande prévoyance pour ne point laisser arriver inopinément cette époque; il doit avertir les amis, les parents, et dans certains cas l'autorité elle-même, de la nécessité de prendre des mesures de préservation physique.

Au reste, les histoires du scrupule renferment pour chacun de nous un enseignement particulier; car elles nous font connaître : 1° les faiblesses de l'intelligence humaine, qui n'a point d'autre guide que la bonne intention; 2° les voies de la Providence, trop inaccessibles à nos regards pour que l'œil de nos théologiens les puisse apercevoir, d'où il suit que toute la science, soit leibnitzienne, soit anti-leibnitzienne, n'a autre chose à faire qu'à adorer; 3° elles nous indiquent quels sont les devoirs que doivent remplir ceux qui sont encore debout, s'ils ne veulent pas tomber; 4° elles nous révèlent la puissance et l'impuissance de la charité, qui, pour un grand nombre, arrive assez tôt pour les sauver, et pour plusieurs, assez tard pour être encore témoin de la misère humaine.

### § IV. — De la conduite du confesseur envers les innocents qui sont sur le point d'être séduits.

56. L'institution de la confession dans l'Église possède, là où elle est vivifiée par l'esprit de l'Évangile, une puissance immense pour préserver et sauver l'innocence. Il n'y a qu'elle à

qui il soit possible de prévoir l'époque où un grand nombre de jeunes hommes et de jeunes filles seront sur le point de passer de l'état d'innocence à celui de péché, et de combattre énergiquement la tentation pendant qu'il en est temps encore, et que la chute n'est pas encore survenue.

Le confesseur veillera donc avec soin pour ne point laisser passer cette époque sans la prévenir, afin de pouvoir avertir l'innocent, et travailler activement à sa conservation.

57. J'appelle *époque critique* de la jeunesse celle qui décide de son passage de l'innocence soit à la vertu, soit au vice, et surtout du triomphe de la continence ou de la volupté.

J'appelle cette époque *la plus significative,* parce que le passage de l'innocence soit au vice, soit à la vertu, non-seulement est décisif pour toute la vie et pour les destinées de l'individu, mais exerce encore une influence multiple sur le siècle présent et sur le siècle à venir.

58. Cette époque critique se passe entre l'âge de neuf à dix-neuf ans, quelquefois plus tôt ou plus tard,

*a.* Suivant les dispositions de l'individu, la vivacité de son tempérament ;

*b.* Suivant le genre d'éducation, l'entourage ;

*c.* Suivant l'esprit du siècle.

59. Cette époque, du moins dans nos villes, arrive beaucoup plus tôt qu'il y a trente ans.

60. Cette époque, à moins qu'elle ne soit retardée par le respect humain, ou par la pudeur publique, arrivera bientôt encore plus vite, et peu à peu même dans nos villages.

61. Cette époque s'annonce aux yeux du connaisseur :

*a.* Par le développement rapide du corps,

*b.* Par les penchants manifestes du cœur, et surtout

*c.* Par le désir de plaire,

*d.* Par la vivacité du regard, à la fois libre et enchaîné,

*e.* Par une indépendance hâtive, qui regarde avec dédain la chaussure d'enfant qu'elle vient de déposer.

62. Ajoutez à cela les accusations, les confidences que le pé-

nitent fait au confesseur. « Je suis tourmenté par toutes sortes de pensées, de désirs qui me viennent à l'aspect de figures étrangères; j'ai de la peine à m'en débarrasser; j'ai chanté avec d'autres des chansons qui m'ont présenté toutes sortes d'images impures; j'ai volontiers prêté l'oreille à des discours qui m'ont enlevé le sentiment de la pudeur; mes rêves me représentent toutes sortes d'images, de peintures, etc.

### AVERTISSEMENT.

63. Dès que le confesseur a découvert cette époque critique, il lui importe de convaincre le pénitent qu'il est arrivé à un âge où il s'agit pour lui de vaincre ou de succomber. D'une part, le défaut de vigilance et de légèreté; de l'autre, l'inexpérience, préparent et achèvent la tentation chez la plupart des hommes.

### DÉLIVRANCE.

64. Une fois l'innocent convaincu qu'il est sur le bord de la séduction, il faut employer tous ses soins à le préserver de la chute qu'il est sur le point de faire. Dans ce but, le confesseur appellera l'attention de son pénitent :

1° Sur la valeur de l'innocence, de la pudeur, de la virginité, d'une vie pure et sans tache, en lui disant que c'est le trésor de l'innocence, et qu'en le perdant on perd ce qu'il y a de meilleur et de plus excellent;

2° Sur le danger prochain de perdre ce que le jeune âge offre de plus précieux. « Les esclaves les plus malheureux de la volupté étaient aussi autrefois des hommes innocents; ils ne se figuraient pas qu'il fût si difficile de quitter le droit chemin, aussi tombèrent-ils dans le piége sans qu'ils s'en aperçussent; »

3° Sur la facilité de passer de l'état d'innocence à l'état de péché. « D'abord ce n'est qu'une conversation inutile, puis de là on passe aux entretiens familiers, de là à la volupté, et de la volupté à la chute, de la chute à la rechute, de la rechute à l'habitude invétérée de l'habitude invétérée à la justification du

péché, de la justification du péché à l'indifférence entre Dieu et le mal, de cette indifférence au complet mépris de la loi, à l'impiété;»

4° Sur les moyens les plus propres à se préserver de la séduction : il importe d'en faire l'indication détaillée.

65. *Moyens de conserver l'innocence.*

1° La délicatesse de conscience et la vigilance dans les relations ; s'attacher toujours aux meilleurs hommes qui composent une société; car telles nos fréquentations, tels nous-mêmes, sinon maintenant, du moins plus tard.

2° Éviter de se trouver souvent seul avec une personne de l'autre sexe pour laquelle on se sent de l'inclination. Car aussi longtemps que vous resterez près du feu, aussi longtemps vous serez exposé au danger de voir la flamme dévorer le faible et inflammable édifice de votre vertu.

3° Repousser sur-le-champ avec un mépris héroïque et par une parole ferme et brève, toutes les tentations personnelles, les attaques extérieures.

« Je ne veux pas, je ne voudrai jamais. »

4° A la moindre excitation venant de l'extérieur, prendre la fuite sans délibérer longuement avec soi-même ; car chaque délai peut éveiller une passion qui dort encore, et alors ce serait fait de la victoire.

5° Ne point se *charger* de mets ou de boissons, surtout le soir; quant au repas de midi, il est ordinairement suivi de travaux qui calment de nouveau le feu de la passion.

6° Dans les divertissements publics surtout, s'abstenir de tout ce qui peut mettre le sang dans une agitation extraordinaire, éviter les sorties et le vagabondage nocturne ; car les puissants attraits du péché agissent alors dans toute leur force, et la honte et la pudeur sont presque toujours sacrifiées.

7° Chercher à se maintenir dans un état de vigilance, par la prière, la préparation au combat, la fuite, etc.

8° Renoncer totalement à la lecture de ces sortes d'écrits qui représentent des scènes scabreuses, ravissent à l'âme les sentiments encore innocents de l'amour et de la tendresse, et font

consister le paradis dans le sentiment aveugle du plaisir.

9° Les limites bornées de notre sagesse et de notre volonté ne nous permettant pas de prédire, ni de vaincre tous les dangers auxquels la vertu et l'innocence sont exposées, nous devons demander à l'Amour éternel de nous conserver purs, d'éloigner les dangers auxquels succomberait notre vertu, et de nous donner le courage de vaincre ceux que nous ne pouvons éviter. Conserver le calme, la piété et la pureté du cœur est une grâce de Dieu ; car il y a certains moments, certaines circonstances où les vertus les plus héroïques faibliraient, si une sagesse supérieure ne détournait la tentation, ou ne relevait, par des événements imprévus, les forces chancelantes de nos bonnes résolutions.

10° Nourrir l'imagination des plus belles images de la vertu, etc.; par exemple : Que la conduite de l'héroïque Joseph s'arrachant aux étreintes de la volupté, ne sorte jamais de votre pensée. Qu'elle soit pour vous comme un ange protecteur, qui vous dise au fond du cœur, au moment du danger : « Fuyez, votre Dieu vous contemple. »

11° Renoncer à certains plaisirs permis, afin d'acquérir par cet exercice d'abnégation, la force de mépriser les plaisirs défendus.

12° Fuir l'oisiveté et la fainéantise, surtout à certaines heures où l'esprit est moins disposé à veiller sur lui-même.

13° Chercher à se procurer un ami de l'esprit, du cœur et de la conscience qui soit en même temps un ami éprouvé de la vertu ; lui avouer les plus petites excitations de la sensualité, les germes naissants de la tentation, et se laisser diriger et fortifier par sa main.

Une fois le cœur de la jeunesse mis en rapport familier avec Dieu et fortifié dans ce commerce intime par le secours d'une éducation chrétienne, il trouvera, dans chaque regard élevé vers Jésus-Christ, des forces et des armes pour le combat, comme aussi le courage nécessaire pour vaincre.

66. Il sera bien facile à l'ami de la conscience de généraliser ces moyens propres à préserver le jeune âge de la peste de la

volupté : « Apprenez à veiller, à combattre et à prier : à veiller, pour que le péché ne vous surprenne pas ; à combattre, pour n'être point vaincu par le péché ; à prier, pour que vous ayez toujours la force de veiller et de combattre. »

### § V. — De la conduite du confesseur envers ceux qui ont passé de l'état d'innocence à l'état de péché.

67. Connaître sa situation est chose salutaire à tout homme, mais principalement à celui qui vient d'être séduit. Il faut donc lui faire comprendre à quels dangers il s'est exposé en passant de l'état d'innocence à l'état de péché; combien ce passage a été rapide, combien il a perdu par là, combien il est malaisé de se défaire du péché quand on l'a pris en affection ; qu'il ne doit plus se fier à son propre cœur, puisqu'il vient d'apprendre à connaître le péché par expérience ; qu'avoir commis un premier péché c'est avoir frayé les voies à un second, à un troisième, etc.; qu'un second péché serait beaucoup plus terrible et moins pardonnable, puisqu'il n'aurait plus pour excuse l'inexpérience du cœur ; que toute répétition d'un péché ne fait qu'en affermir les chaînes, qu'un premier péché devient facilement péché d'habitude, et que ce péché d'habitude devient bientôt plus fort que toutes les résolutions qu'on prend de ne pécher plus ; par conséquent, qu'un premier péché se transforme en servitude honteuse du pécheur, si l'on ne met pas la plus sévère vigilance à se préserver de la rechute.

68. Quand le cœur du pénitent est ouvert à de sincères sentiments de repentir, il faut lui inspirer des sentiments de confiance en la miséricorde éternelle, afin qu'après être devenu digne de recevoir la grâce de Jésus-Christ, il renouvelle devant Dieu le vœu sacré : *a*, d'interrompre pour jamais tout rapport avec la personne séduite ou séductrice ; *b*, de combattre vaillamment l'inclination du péché ; *c*, de s'habituer à se rappeler continuellement les doctrines fondamentales du christianisme, à avoir constamment devant les yeux Dieu, Jésus-Christ et l'éternité, à se servir de la prière et du renoncement à soi-même

comme la seule arme divine que nous devions opposer à toutes les tentations ; *e*, d'éviter, autant que possible, toutes les occasions propres à réveiller la passion assoupie, et de les fuir avec la plus grande fermeté ; *d*, de réparer, selon la mesure de ses forces, tous les scandales, dommages et conséquences de son péché.

69. Quand cette résolution s'est bien affermie dans l'âme du pénitent, le confesseur n'a rien de mieux à faire qu'à vivifier, par quelques paroles énergiques, ces sentiments de foi, de confiance, de repentir, d'amour et de reconnaissance, et à les renouveler par de ferventes prières. Jésus-Christ étant lui-même le condamnateur et le destructeur du péché, la foi en ses miséricordes, l'espérance en ses promesses, et l'amour que son esprit répand en nous, ces trois vertus célestes donnent suffisamment de force pour vaincre le mal, pratiquer le bien, supporter l'adversité et mépriser tous les charmes du péché.

### § VI. — De la conduite du confesseur envers ceux qui retombent par faiblesse.

Un libérateur doit connaître les écueils qui menacent la vie de ses amis, ainsi que les moyens de les sauver.

#### DIFFÉRENTS ÉCUEILS.

70. Il y a quantité de choses qui peuvent donner au faible mortel le dernier coup qui le précipitera dans la rechute. Plusieurs s'imaginent « qu'il est possible d'éviter complétement le péché ; je tomberai de nouveau, disent-ils, » et ils retombent : ceux-là doutent par conséquent qu'ils aient la force de se rendre maîtres du péché ; d'autres perdent courage pour un autre motif : « Un pécheur qui retombe si souvent, se disent-ils, Dieu ne saurait lui pardonner son péché. » Ceux-ci commencent à douter de la miséricorde divine, et pour cette raison pèchent d'autant plus audacieusement. D'autres se rappellent une mauvaise pensée et un mauvais désir : « Cette pensée, ou ce désir, se disent-ils, est déjà un péché ; par conséquent j'ai déjà failli

à ma bonne résolution ; je veux y joindre l'action, puisque l'essentiel est déjà fait. » Ceux-là pèchent par action parce qu'ils ont déjà accompli le péché en pensée ou en désir. D'autres, étant portés à quelque grand péché, et ne se sentant pas, ou ne se croyant pas la force de résister, se laissent entraîner à un péché moins grave, et s'imaginent avoir vaillamment combattu parce qu'ils ont triomphé d'une tentation plus grande.

### DIFFÉRENTS CONSEILS.

71. 1° Aux découragés de la première classe, un sage confesseur cherche à inspirer de la confiance aux forces qu'ils ont déjà et à celles qu'ils recevront encore. J'attribue une grande valeur à ce remède. Si un grand nombre pèchent par une confiance excessive en leurs propres forces, d'autres pèchent parce qu'ils désespèrent de vaincre. Les forces que vous possédez de vous-même, dira le confesseur, vous pouvez toujours les considérer comme bien faibles, et même vous faites bien de les considérer ainsi ; mais la force qui vous vient de Dieu l'emporte sur toute la puissance ennemie qui combat contre vous. En voici un exemple entre mille : Quelqu'un avertissant son ami, enclin à la colère, de veiller sur cette passion et de la réprimer : « Il m'est impossible, répondit ce dernier, de changer mon tempérament ; ces instants orageux ne sont pas en mon pouvoir ; d'ailleurs je redeviens calme de suite. » — Son ami lui répondit : « Aussi longtemps que vous croirez qu'il vous est impossible de réprimer votre colère, il vous sera impossible de le faire ; dès que vous croirez, au contraire, que vous pouvez vous vaincre, vous y réussirez. L'homme peut plus qu'il ne pense, et en Dieu il peut tout ce qu'il doit. Plus le tempérament est ardent, plus la victoire est magnifique ; si la victoire était moins difficile, si elle ne vous semblait pas impossible, la douceur ne serait pas une si belle vertu. La colère pourra vous surprendre une, deux, trois fois ; mais si vous y veillez sérieusement, ses surprises deviendr ont avec le

temps de plus en plus rares. Usez chaque fois des forces que vous avez déjà, demandez-en de nouvelles ; en mettant celles-ci à profit, et étant fidèle dans les petites choses, vous deviendrez un prodige de douceur. » L'ami suivit ce conseil, et en peu de temps, après bien des combats et des victoires, son ardeur emportée et sauvage se changea en un courage calme, tranquille et modéré. L'esprit de Jésus-Christ, voilà ce qui assujettit la nature, adoucit le tempérament ; voilà ce qui unit la simplicité de la colombe et la douceur de l'agneau, à la prudence du serpent et au courage du lion.

2° Aux découragés de la deuxième classe, le confesseur explique entre quatre yeux le grand évangile de la miséricorde divine.

*a.* Les miséricordes divines, leur dit-il, sont beaucoup plus grandes que les plus grands péchés. *b,* Ce qui affaiblit les miséricordes divines aux yeux du pécheur est cela même qui augmente les attraits du péché, et est pour ce motif souverainement dangereux. *c,* S'il y avait quelque chose qui pût rendre le pécheur vraiment malheureux et Dieu souverainement petit, ce serait certainement cette pensée : « Mes péchés sont plus grands que les miséricordes divines. » *d,* Dieu offre ses grâces à chacun; il suffit donc de les accepter. *e,* Dieu ne veut en aucun cas la mort du pécheur, pourvu que le pécheur veuille vivre. *f,* C'est parce que Dieu a aimé les hommes qu'il a sacrifié pour nous son Fils ; or, en nous donnant son Fils, il nous a tout donné. *g,* On ne demande qu'une seule chose au pécheur, c'est que le fils perdu veuille retourner à son père, mais le veuille de tout son cœur. Dieu le Père court à sa rencontre les bras ouverts, et veut le rétablir dans ses droits de fils. Cette volonté, mais volonté décisive, de retourner au Père, c'est la grâce de Dieu qui la prépare.

3° Quant aux découragés de la troisième classe, il faut leur montrer leur illusion. Il faut leur faire bien comprendre ce qui peut les sauver, en leur disant que, quoique les pensées et les désirs soient déjà des péchés, il y a également de l'héroïsme à s'abstenir de l'acte malgré tous les efforts de la passion, malgré toutes les

occasions de pécher, en s'élevant jusqu'à Dieu et jusqu'à l'éternité sur les ailes de la foi toute-puissante, et en foulant aux pieds tout ce qui est terrestre et profane.

Il faut leur faire sentir les effets propres aux mauvaises actions. Le péché en action grave plus profondément dans l'imagination les images et les désirs coupables, et par là il rend le corps plus apte, plus disposé au péché. Il faut leur faire comprendre qu'il est toujours préférable de s'arrêter sur la voie du crime que de continuer à y marcher, et que si la forteresse est déjà prise, il ne faut pas que les pensées abandonnent la défense du reste du pays.

4° Aux pusillanimes de la quatrième classe, il faut leur faire comprendre que ce n'est pas sagesse de choisir une maladie parmi d'autres maladies, parce que la peste est toujours la peste : préserver son âme de toute contagion, voilà la vraie sagesse. L'un des traits les plus subtils de la sensualité, c'est de savoir nous conduire insensiblement d'un moindre péché à un plus grave ; d'abord elle nous fait des propositions douces, et ce n'est que longtemps après qu'elle nous montre le vice à découvert. Point de concordat avec le péché et l'injustice ; il faut les détester sans réserves ; celui qui est assez fort pour se préserver du crime le sera aussi pour se garantir de fautes moins graves.

Au surplus, le confesseur qui connaît la fragilité humaine, et qui sait que la nouvelle création de l'homme demande une intervention supérieure, n'attribuera pas trop de valeur à de simples représentations, et il ne croira pas avoir fait son devoir avant que la foi en Jésus-Christ et la prière intérieure aient pris une certaine consistance dans le pécheur.

### § VII. — De la conduite du confesseur envers ceux qui marchent sur la voie royale de la régularité.

72. Il y a des hommes qui n'ont commis aucun de ces péchés terribles pour lesquels ils puissent être traînés devant le tribunal de l'autorité, et qui, même en ce qui concerne les devoirs de la conscience, ne se sont rendus coupables d'aucune faute grossière. Ils ne sont point cruels envers le prochain, assistent à l'office

divin et jouissent de la réputation de gens qui ont une vie réglée.

Ces sortes de chrétiens, le confesseur les introduit dans leur propre cœur, et leur ouvre le sanctuaire de la religion chrétienne. « Il ne suffit pas à des chrétiens de ne se sentir coupables d'aucune faute grave, d'aucun péché proprement dit. L'égoïsme est un péché qui nous est commun à tous ; il le faut combattre dans toutes ses manifestations, l'attaquer dans toutes ses racines. Il n'y a de vraiment chrétien aux yeux de Dieu que celui qui est oint de l'esprit de Jésus-Christ, il n'y a de vraie justice aux yeux de Dieu que la nouvelle créature, la foi vivante, active dans la pure charité, féconde en bonnes œuvres et qui persévère patiemment jusqu'à la fin, qui maintient son corps dans l'assujettissement continuel de l'esprit, et l'esprit dans l'obéissance continuelle envers Dieu. Voilà celui qu'on nomme disciple de Jésus-Christ. La vraie adoration de Dieu transforme en temple d'abord le cœur, puis la maison et ensuite la vie publique de l'homme, enfin elle se manifeste et se vivifie dans les temples des chrétiens. Ce ne sont ni les allures du monde, ni les habitudes de la société, ni les jugements de la foule, mais l'Évangile qui doit être notre modèle, Jésus-Christ qui doit être notre exemplaire, son esprit notre guide ; c'est la charité sainte, qui a son fondement en Dieu, et qui s'est immolée pour les hommes, qui doit être notre loi. »

Ces pensées, présentées d'après le degré d'intelligence, les besoins, la position, la vocation, l'état moral du pénitent, et reproduites incessamment sous toutes les formes, feront progresser de plus en plus le chrétien dans la vraie connaissance de Dieu et de Jésus-Christ, qui est la véritable vie éternelle (*Jean*, XVII, 14).

### § VIII. — De la conduite du confesseur envers les enfants.

73. Par rapport aux doctrines fondamentales qui concernent les parents et les enfants (*Enseignement privé*, chap. II, § 1), le peu que nous mentionnerons ici sera adapté au but que nous nous proposons.

Ce qu'une mère pieuse opère dans l'âme de l'enfant avec la triple force de l'amour, de l'exemple et de la parole, le directeur de la conscience le reproduit en lui communiquant une vigueur nouvelle.

1° *Obéissance envers les parents et quiconque tient leur place.* Oh! mon cher enfant, vous ne savez pas combien cette obéissance est bonne, belle et salutaire ; mais vos parents le savent. Dieu qui les a créés, eux et vous, veut que les parents commandent et que les enfants obéissent. Dieu voit et récompensera votre obéissance, de même qu'il voit votre désobéissance et la punira : tout entêtement est un péché. Obéir au premier geste des parents, et n'attendre pas même qu'ils aient parlé, voilà ce qui est agréable à Dieu. Vous trouverez Dieu dans vos parents, quand vous leur obéirez.

2° *Sincérité dans les paroles.* Le mensonge est encore plus honteux que l'entêtement; quand vous avouez sincèrement votre faute et promettez de vous en corriger, elle vous est déjà pardonnée. La sincérité suffit à elle seule pour réparer la faute. Mais quand vous y ajoutez le mensonge, vous manquez gravement; peu à peu vous vous habituerez à mentir; le monde, remarquant que vous aimez le mensonge, vous méprisera, et l'on dira partout : « Ne le croyez pas, c'est un menteur. » Mais, outre que la honte attend le menteur, le bon Dieu déteste souverainement le mensonge et le punit de mille manières.

3° *La pudeur, la modestie, la douceur, jointes à la gaieté et à la vivacité du jeune âge.* « Restez volontiers sous les yeux de vos parents, ils ne vous défendront pas ce qui est bien ; et quant au mal, nul homme ne peut vous le permettre. La rue et les enfants qui courent les rues n'apprennent rien de bon. »

4° *La charité, la bienveillance, l'affabilité, la compassion envers les frères et sœurs, les personnes de la maison, les voisins, le malheureux.* La grossièreté, une conduite impérieuse et hautaine, l'esprit de domination, les airs d'indépendance et de présomption, la dureté, une fierté arrogante envers les autres, un caractère murmurateur, etc. déshonorent le jeune âge et

ruinent l'âme candide et innocente. Le confesseur a donc beaucoup à faire s'il veut enlever le sol et le terrain à cette mauvaise herbe.

5° *Le commencement, le milieu et la fin de toute éducation de l'enfant.* Crainte filiale par rapport à Dieu, et amour tendre par rapport à Jésus-Christ : « Voyez, mon enfant, de même que vous avez un père qui vous chérit, de même il y en a un autre qui vous aime, vous et tous les hommes ; car c'est lui qui nous a donné la vie et tout ce que nous possédons. Ce père s'appelle « le Père des » hommes, le Père céleste ; » il aime tout particulièrement les enfants qui obéissent à leurs parents, qui disent sincèrement ce qu'ils ont sur le cœur, qui sont doux, soumis et laborieux, qui pensent volontiers à lui et font ce qui lui plaît. Son Fils Jésus-Christ n'aime pas moins les enfants que son Père ; or, puisque vous aimez le Père céleste, vous devez aussi aimer Jésus-Christ. »

6° Un sage confesseur ne se contente pas de recommander aux enfants la simplicité filiale, qui a son couronnement dans la piété envers Dieu, et dans l'amour et la reconnaissance envers Jésus-Christ ; il profite encore de toutes les occasions pour les rendre attentifs aux premiers symptômes du mal qui se manifestent en eux ; il leur apprend à connaître le Sauveur Jésus-Christ, à lui demander la force de vaincre, de combattre et de triompher dans la prière.

Les enfants ont besoin du Sauveur aussi bien que nous ; car le péché existe en eux comme en nous, et comme nous ils n'ont d'autre moyen de le vaincre que la foi, qui a vaincu le monde, et qui pour ce motif est le triomphateur de tout péché.

Il est ridicule de ne vouloir fonder le royaume de Dieu dans les enfants que lorsqu'ils sont déjà avancés en âge, puisque leur simplicité enfantine les rend éminemment propres à devenir les candidats du royaume de Dieu, et que partout où ne règne pas le bien, le mal prédomine nécessairement.

Il est vrai de dire que, pour les enfants aussi, l'heure du salut ne sonne que lorsque, sentant que le mal, l'entêtement, la vanité, la joie maligne s'agitent dans leur cœur, ils disent à

Jésus-Christ en toute humilité et confiance : « Seigneur, aidez-nous à vaincre, » et que, combattant avec la force que leur donne la foi, ils triomphent réellement du péché.

§ IX. — De la conduite du confesseur envers ceux qui n'accusent que des péchés extérieurs.

74. Le peuple, soit des campagnes, soit des villes, ne s'accuse bien souvent que des péchés extérieurs, tels que : « J'ai blasphémé en travaillant, j'ai proféré tel jurement, j'ai souhaité de mourir. »

Ce cas se présente dans presque dans toutes les confessions, surtout quand le pénitent a passé ce qu'on nomme la fleur de l'âge. Quantité de médecins le congédient lestement par ce procédé thérapeutique : « Il ne faut plus proférer de telles paroles ; pour votre pénitence vous réciterez dix *Pater.* »

Or, cela s'appelle renvoyer son pénitent et non le guérir ; car il résulte d'une telle confession, *a*, que le pénitent ne voit pas la source de ses discours, bien que cette source soit dans son cœur ; *b*, qu'il ne reçoit aucun moyen pour tarir cette source ; *c*, qu'il ne connaît ni le christianisme, qui est la justice, la paix et la joie dans le Saint-Esprit, ni le premier de tous les devoirs, qui consiste à aimer Dieu par-dessus toutes choses.

Le confesseur n'a donc rien de mieux à faire que de rendre le pénitent attentif à ses péchés extérieurs, et de lui montrer comment on peut, par la vertu toute-puissante de la foi en Dieu, triompher de ces péchés intérieurs, et faire de la transformation de son cœur sa principale occupation.

75. Voici donc ce qu'il dira au pénitent :

*Premièrement.* Vous vous confessez toujours d'avoir blasphémé, juré, etc. dans vos relations avec vos semblables et pendant vos travaux. Or, savez-vous comment il se fait que ces blasphèmes et ces jurements vous viennent toujours à la bouche ? — Le voici, écoutez-bien ! Cela vient de ce que tout n'est pas en règle dans votre cœur ; car si votre cœur était bon et pur, vos paroles le seraient aussi. Si, dans votre cœur vous n'aviez ni im-

patience, ni envie, ni inimitié contre votre ennemi ; si vous n'éprouviez aucun déplaisir dans vos travaux, il ne vous échapperait jamais aucune parole d'impatience, d'inimitié, d'envie, ni aucun jurement pendant votre travail. Or, savez-vous comment il se fait que vous avez de tels propos à la bouche? — C'est que le vice est dans votre cœur, que le péché habite en vous.

*Deuxièmement.* Maintenant je vais vous dire comment il faut vous y prendre pour ne plus proférer ces paroles d'impatience, d'envie, etc. Pour cela, je vous fournirai surtout trois moyens. Voici le premier : Dès que vous sentirez en vous quelques désirs d'impatience, de colère, de tristesse, ne négligez pas d'opposer aussitôt à cette pensée ou à ce désir quelque vérité énergique, telle que celle-ci : « A quoi servent l'envie, l'impatience, la colère? tout cela, au lieu de me rendre meilleur, me rend encore plus méchant. Ce que Dieu m'a défendu, personne ne peut me le permettre; ce que Dieu a défendu est mauvais, et le mal ne saurait jamais rendre heureux. Blasphémer, jurer, entrer en fureur, se fâcher sont chose facile; souffrir paisiblement, travailler en patience parce que c'est la volonté de Dieu, souffrir en vue de Jésus-Christ, voilà ce qui est méritoire, ce qui rend agréable au Seigneur, ce dont je me réjouirai encore au moment de la mort. » — Voici le second moyen : Afin que ces bonnes pensées vous reviennent à l'esprit dans le cas où vous seriez encore porté à être impatient, à jurer, etc., méditez dévotement et attentivement dans votre cœur cette vérité de la religion : « La volonté de Dieu est que je sois laborieux, patient et doux; le royaume de Dieu vaut bien la peine que je me fasse violence pour remplir mes devoirs; Dieu, Jésus-Christ, les anges me voient et se réjouissent quand je surmonte cette tentation d'impatience, etc. Point de vertu sans combat; avec Dieu je puis vaincre tous les attraits du péché; ce que les saints ont fait pour Jésus-Christ, je puis le faire aussi. » Fuyez avec soin les occasions où vous avez coutume de pécher; renouvelez la résolution de ne plus le faire, et cette résolution, fortifiez-la par la prière. — Voici le troisième moyen : Dès que, contrairement à votre

résolution, il vous sera échappé une parole d'impatience, de colère, entrez aussitôt en compte sévère avec vous-même, reconnaissez votre faiblesse devant Dieu et devant votre conscience, déplorez votre faute, et imposez-vous, vous-même, une légère pénitence, plein de confiance en Jésus-Christ qui peut effacer les péchés, qui vous donnera la force de continuer votre chemin avec une résolution et une énergie nouvelles.

76. Parmi les formules de blasphèmes et de jurements, les plus communes sont celles qui concernent les sacrements et qu'on énonce des milliers de fois sans y rien ajouter. Dans ces sortes de jurements le confesseur doit distinguer :

*a.* L'impatience, la colère et la grossièreté de l'esprit qui les prononce ;

*b.* Le sot orgueil, qui se figure que c'est quelque chose de grand que de savoir jurer ;

*c.* La profanation de la chose sainte qu'énonce le jugement ;

*d.* Le scandale des faibles et l'affliction des bons, qui les entendent ;

*e.* La puissance de l'habitude, qui ne laisse pas le temps de réfléchir :

Autant de motifs suffisants pour faire prendre au pénitent la résolution d'arriver à maîtriser sa langue en commençant par maîtriser son cœur. Le confesseur lui fera aussi comprendre combien il est difficile de remplacer une mauvaise habitude par une bonne, et qu'ici, comme partout, le salut doit avoir son point de départ dans la prière, dans la puissance de la foi, et dans la vigilance de l'esprit.

### § X. — De la conduite du confesseur envers ceux qui ont fait toute espèce de promesses.

77. Plus d'un ignorant raconte au confessionnal qu'il a fait toute espèce de vœux, et il demande ce qu'il doit faire : « J'étais malade, dit-il, je souffrais de grandes douleurs aux pieds ; or, j'ai promis que si je recouvrais la santé, j'offrirais sur l'autel deux jambes de cire ; que j'irais trois fois, en me traînant, à la première église de pèlerinage ; que je visiterais une chapelle trois vendredis ; que je jeûnerais trois vendredis de suite. »

Ces promesses témoignent manifestement d'une grande ignorance; elles prouvent au confesseur qu'il y a pour lui nécessité de donner au pénitent des idées plus saines, et d'imprimer à sa piété une direction nouvelle. Voici ce qu'il pourrait lui dire : « Au lieu d'offrir sur l'autel des jambes de cire, donnez aux pieds nus des enfants de votre village des bas et des souliers, afin qu'ils puissent sortir en hiver et aller à l'école; car il est écrit : « J'ai été nu, et vous m'avez revêtu. » Jésus considère comme fait à lui-même tout ce que nous donnons aux pauvres. Jésus sur l'autel n'a pas besoin de jambes de cire ; mais Jésus, dans la personne des pauvres, a besoin d'être abrité contre le froid. Au lieu d'aller trois fois, en vous traînant, à un pèlerinage voisin, au grand divertissement du monde, de ramper trois fois autour de l'église, surveillez vos domestiques, vos fils et vos filles, quand ils travaillent dans les champs, dans la forêt, chez vous, et voyez s'ils se comportent avec décence et honneur; faites en sorte que le dimanche ils assistent assiduement au sermon et au catéchisme; car il est écrit : « Celui qui n'a pas soin de ceux de sa maison, est pire qu'un païen. » Au lieu d'aller le vendredi visiter une chapelle lointaine, envoyez quelque chose à manger à votre pauvre voisine qui n'a point de soupe chaude ; ou bien, allez visiter et consoler ce vieillard malade de votre village ; car il est écrit : « J'ai été malade, et vous m'avez visité ; j'ai eu faim, et vous m'avez rassasié. » Au lieu de vous affaiblir le vendredi par un jeûne austère au milieu de vos rudes travaux, abstenez-vous trois dimanches de suite de fréquenter l'auberge ; restez à la maison, près de votre femme et de vos enfants, et examinez s'ils ont été laborieux, studieux, etc. »

Cet exemple montre aux directeurs des consciences sur quoi doit se porter leur attention s'ils veulent donner aux promesses de ces bonnes âmes une direction meilleure ; elle doit se porter :

1° Sur le changement de l'intérieur ;

2° Sur l'observation exacte des devoirs de la vocation ;

3° Sur les nécessités pressantes des autres hommes ;

4° Sur les vérités fondamentales de la religion, sur la charité, la piété.

---

# PREMIER APPENDICE.

## DES PÉNITENCES QUE LES CONFESSEURS IMPOSENT AUX PÉNITENTS.

78. Toute pénitence ne doit avoir d'autre but que le salut éternel du pénitent. Car si l'Église tout entière, et par conséquent l'institution de la confession ne saurait avoir de mission ni plus sublime ni moins élevée que celle de travailler au salut éternel du genre humain, il faut en dire autant des pénitences qu'impose le confesseur. « L'esprit de l'ensemble doit se manifester dans chacune de ses parties. »

79. Or, les pénitences ne peuvent contribuer au salut éternel du pénitent qu'autant :

*Premièrement.* Qu'elles combattent, étouffent et anéantissent complétement les penchants subsistants ou renaissants du cœur pour les péchés déjà commis ;

*Deuxièmement.* Qu'autant qu'elles combattent tout attachement nouveau pour un objet quelconque qui éloigne de Dieu ;

*Troisièmement.* Qu'autant qu'elles favorisent le développement des germes de la vertu vivifiés par le sacrement.

Et tout cela, elles ne le peuvent, qu'autant que la volonté de l'homme apprend ou a appris à coopérer activement à la grâce de Jésus-Christ, et à la garder fidèlement.

80. Que ce soit là le but de toutes les pénitences, c'est ce dont est convaincu quiconque se fait une juste idée de la satisfaction. Car c'est seulement alors qu'on a satisfait à la justice, c'est-à-dire à tout ce que l'amour éternel réclame du nouveau converti, quand le cœur, après avoir retrouvé son Dieu, se débarrasse entièrement des péchés d'une vie antérieure, se préserve à l'avenir de nouveaux péchés, s'affermit dans ses nouvelles résolutions, et qu'ainsi le salut du nouveau converti est assuré autant qu'il peut l'être.

81. Que ce soit là l'esprit de toute pénitence, les documents de la révélation nous le font assez clairement comprendre ; car s'ils attribuent au Saint-Esprit, qui est un esprit sanctificateur, l'œuvre tout entière de la conversion de l'homme, s'ils proclament sans cesse que c'est Jésus-Christ seul qui nous dispense la grâce, la rémission des péchés et la vie éternelle, ils ne parlent pas avec moins de clarté et de précision de l'amour et de la reconnaissance du pécheur réconcilié, et demandent comme la plus grande marque de cet amour et de cette reconnaissance, que tous ceux qui ont trouvé leur salut en Jésus-Christ leur Sauveur, ne vivent plus désormais que pour celui qui est mort pour eux.

Toutes les demandes que la justice éternelle fait au nouveau converti se résument donc dans cette parole de l'Écriture :

*Aimez celui qui vous a aimé le premier ;*

*Vivez pour celui qui est mort pour vous.*

Ainsi donc, toutes les pénitences que l'on peut raisonnablement imposer au pénitent ne doivent tendre à rien moins qu'à exercer et affermir de plus en plus sa volonté renouvelée pour le bien, dans l'amour, dans la reconnaissance et dans la résolution de vivre tout entier pour celui qui est mort pour nous. Or, celui qui porte en lui-même la flamme de l'amour et de la reconnaissance ; celui qui a le courage de vivre pour celui qui est mort pour lui, celui-là, tout en veillant constamment sur son intérieur, ne néglige pas de réprimer tout nouveau soulèvement du mal vaincu, de se préserver de tout attachement nouveau pour quelque objet défendu que ce soit, et de manifester dans sa vie toutes ses bonnes résolutions. Et en revanche, quiconque étouffe les nouvelles excitations du mal déjà vaincu, se préserve de tout attachement aux choses illicites, transforme en acte toute bonne résolution, celui-là ne vit plus manifestement que pour celui qui est mort pour lui, et ne laisse pas s'éteindre en lui le feu de l'amour et de la reconnaissance.

82. Que ce soit là l'esprit de toute pénitence, c'est ce qui résulte de cette doctrine formulée par le concile de Trente : *Procul*

*dubio enim magnopere a peccato revocant, et quasi freno quodam coercent hæ satisfactoriæ pœnæ, cautioresque et vigilantiores in futurum pœnitentes efficiunt : medentur quoque peccatorum reliquiis, et vitiosos habitus male vivendo comparatos contrariis virtutum actionibus tollunt* (Sess. XIV. cap. 8).

Ces courtes paroles énoncent sous la forme la plus précise les trois parties constitutives de toute pénitence. Elles effacent les restes de la mauvaise inclination, *medentur peccatorum reliquiis*, et elles sont comme un frein qui tient éloigné du péché, *a peccato revocant*, *et quasi freno quodam coercent*. Deuxièmement, elles rendent les pénitents plus attentifs et plus vigilants à l'avenir, *cautiores et vigilantiores in futurum pœnitentes efficiunt*. Troisièmement, elles font passer dans la conduite et dans les actes les pieuses résolutions, *vitiosos habitus male vivendo comparatos contrariis virtutum actionibus tollunt*.

83. Assurer le salut éternel, tel est donc l'esprit de toute pénitence. Nous purifier complétement de nos anciens péchés, et par cette purification, nous approcher de plus en plus de la sainteté, tel est l'esprit de toute pénitence.

84. Cet esprit de la pénitence une fois connu, on en connaît par là même les propriétés, la valeur et l'excellence.

85. Mais on ne saurait se purifier complétement de ses anciens péchés, ni se préserver d'en commettre de nouveaux, ni vivifier dans son cœur les germes de la vertu, sans l'expérience vivante des doctrines fondamentales de la religion. « Dieu existe ; il n'y a qu'un seul Dieu ; Dieu est l'Amour ; Dieu voit et pénètre de toute l'éternité le cœur des hommes ; Dieu est la Justice éternelle ; Dieu veut que tous les hommes soient sauvés ; il a des récompenses et des châtiments pour tous ; celui qui veut s'approcher de Dieu doit croire qu'il est, et qu'il récompense ceux qui le cherchent ; il n'y a point de salut dans un nom autre que celui de Jésus-Christ. »

Si Dieu en Jésus-Christ était toujours présent à l'âme chrétienne, elle se débarrasserait en sa présence de tout ce qui l'a souillée ; elle se mettrait de plus en plus en garde contre de

nouvelles souillures; les germes de la vertu, vivifiés par ce soleil, se développeraient de plus en plus, et les fleurs comme les fruits arriveraient en leur temps.

Croire en Dieu ne signifie rien autre chose que se représenter constamment ses desseins, sa volonté, son royaume.

Celui qui croit se représente les conseils éternels, la volonté sainte et le royaume bienheureux de Dieu, afin que son cœur apprenne à aimer, à espérer, à obéir : à aimer l'amour qui se révèle dans les conseils et dans leur exécution, à espérer le royaume qui est tout félicité, et à obéir à la volonté qui est toute sainteté.

Ainsi donc, pour que les pénitences atteignent leur but, il faut qu'elles aident le pénitent à se figurer constamment et d'une manière vivante, qu'il est en présence de Dieu.

86. Cette aptitude du pénitent à se représenter les conseils éternels, la volonté sainte, et le royaume bienheureux de Dieu est donc la qualité essentielle et universelle de toute pénitence qu'un sage confesseur peut imposer à un pécheur.

Exciter, vivifier, fortifier la foi en Dieu et en Jésus-Christ, au point de la rendre active dans la charité et heureuse dans l'espérance, tel est l'objet de toute pénitence.

Ce sera donc en vain que vous prescrirez au pénitent des exercices de prières, des mortifications corporelles, ou même l'un et l'autre à la fois : sa raison ne les reconnaîtra comme utiles qu'autant qu'ils exerceront et fortifieront en lui la foi en Dieu et en Jésus-Christ, et, par la foi, les sentiments d'amour, d'humilité, de confiance, de reconnaissance, d'obéissance, de soumission, d'abnégation, etc.; qu'autant qu'ils favoriseront le progrès de la sainteté et assureront le salut éternel.

87. Outre ce caractère essentiel et commun à toute pénitence, elle doit avoir encore certaines qualités spéciales, afin qu'elle s'adapte :

I. A la nature du péché,

II. A la force de l'habitude,

III. Et à toute la situation morale du pénitent,

Afin que, sous ce triple rapport, elle puisse arriver à prédominer sur toute la force du péché et la fragilité du pécheur. Comment, en effet, la pénitence atteindrait-elle son but grandiose, si comme médecine elle ne possédait pas une vertu supérieure à tous les obstacles de la santé et à toute la puissance de la maladie ?

Cette force supérieure, il faut qu'elle soit réellement supérieure, c'est-à-dire plus forte que tous les attraits du péché, plus forte que la force de l'habitude, plus forte que tout ce qui, dans l'état et dans l'entourage du pécheur, peut entraver son retour vers Dieu.

En ce qui concerne la nature du péché, la pénitence doit être un véritable contre-poison.

Ainsi, on prescrit à l'avare une somme fixe d'argent à donner en aumône aux pauvres ; au buveur, une certaine mesure qu'il ne devra pas dépasser.

Donner cinq francs à un pauvre semble plus pénible à l'avare que n'importe quelle prière orale, que toute espèce de jeûne, si long qu'il soit ; car l'un et l'autre lui épargneraient son argent, ce qui est pour lui l'essentiel. Par contre, le jeûne, c'est-à-dire une juste mesure dans le boire, produit plus d'effet sur le buveur que toutes les aumônes possibles. J'ai dit une certaine aumône fixe, etc. ; car si on laisse à l'avare la liberté de déterminer ce qu'il donnera aux pauvres, et au buveur la limite où il s'arrêtera, il est certain qu'ils ne contrarieront pas leur passion.

Souvent aussi il peut être utile de punir le sens qui a commis le péché extérieur.

Un honnête cultivateur me raconta un jour comment il s'était déshabitué de blasphémer et de jurer. Son confesseur lui avait donné entre autres pénitences celle de baiser la terre, chaque fois qu'il lui échapperait un blasphème ou un jurement. Or, quand il se trouvait près de son voisin, il lui arrivait parfois de tomber dans sa mauvaise habitude. Comme il rougissait de baiser la terre, le souvenir de sa pénitence le mettait sur ses gardes, et il parvint peu à peu, à force de vigilance, à se débarrasser de sa mauvaise habitude.

Seulement, je dirai en passant :

1° Qu'une telle pénitence ne doit jamais être seule;

2° Qu'elle ne doit jamais être la première, mais qu'elle doit être précédée de la méditation sur les vérités de la religion, qui est la qualité première et fondamentale de toute pénitence;

3° Enfin, qu'il ne la faut employer qu'avec de grandes précautions, un sage discernement et seulement pour certains individus, et contre certaines habitudes particulières.

Si un sage confesseur fait attention à la nature du péché, il ne néglige pas de prendre en considération la force de l'habitude; car l'habitude fortifie l'attrait du péché, et une mauvaise habitude ne saurait être détruite que par une habitude contraire. Celui qui a vieilli au service du péché en porte les chaînes à ses pieds. Comment soutenir la lutte avec un péché qui a grandi avec nous, qui est devenu l'âme de notre âme, si la volonté retrempée ne produit en quelque sorte une seconde âme fortifiée par l'exercice de la prière, par la fidélité dans les petites choses; si cette volonté ne se retrempe journellement et à tout instant par la fidélité dans les petites choses; si les habitudes du vieil homme ne sont effacées par un rajeunissement continuel de l'esprit et remplacées par les habitudes de l'homme nouveau?

Quelques médecins inintelligents ont pris le nombre des péchés comme base unique de leur médication, et, se réglant plutôt sur l'arithmétique que sur la médecine spirituelle, à cinq péchés mortels il ont opposé cinq rosaires. Or, la prière orale sans la prière intérieure, qui est proprement la prière du cœur et de l'âme, n'a absolument aucune valeur, notamment quand il s'agit de vaincre de mauvaises habitudes.

Outre la nature du péché et la force de l'habitude, le confesseur aura aussi égard à la situation générale du pénitent et à sa position extérieure, s'il veut que la pénitence qu'il imposera atteigne son but. Pour nous contenter d'une remarque, nous dirons seulement que partout où règne le péché, l'imagination est dépravée, et qu'une imagination dépravée et remplie des images du péché ne peut se représenter que les peintures sédui-

santes du péché. L'homme nouveau, que le confesseur veut former, devra donc être exercé à l'appréhension et à la conservation des choses divines, s'il veut être en état d'opposer aux images séduisantes du mal la vertu triomphante du bien. Il faudra donc qu'il saisisse la vie éternelle, et qu'il fasse de la parole de Dieu un bouclier pour se défendre contre la mort et l'enfer, et repousser leurs attaques.

88. D'après ces considérations, voici quels sont les exercices les plus salutaires contre les péchés d'habitude.

I. Le matin, dès que vous vous réveillez, méditez sérieusement que Dieu est l'amour éternel, que Jésus-Christ est votre salut, que le Saint-Esprit est votre lumière et votre consolation, que c'est lui qui vous excite à la vertu, qu'il est le gage de toute sainteté; que les promesses que vous lui avez faites lors de votre retour à Dieu, il vous faut de nouveau les remplir en toute fidélité; que vous n'éviterez jamais la présence de Dieu, qu'on ne saurait vaincre la tentation au péché que par la prière, la vigilance et le combat; qu'il n'y a point sur la terre de joie sans mélange en dehors de celles d'une bonne conscience et d'un cœur pur; que la justice éternelle vous demandera compte de toute parole inutile, etc.; et prenez devant Dieu, en toute humilité et confiance, la résolution d'avoir toujours sa volonté devant les yeux, de résister sur-le-champ, énergiquement et avec persévérance, aux charmes du péché, et de passer toute la journée de telle sorte qu'on puisse découvrir en vous l'image de Jésus-Christ, et que votre vie soit le reflet de la sienne.

II. Dans le courant de la journée, au milieu de votre travail, dans vos relations avec le prochain, etc., élevez de nouveau votre cœur vers Jésus-Christ; renouvelez devant Dieu la résolution que vous avez prise le matin, et implorez l'assistance du Saint-Esprit, qui donne le courage de combattre, et la victoire après le combat. Car ce qu'est la vie du corps sans la respiration, la vie de l'âme l'est sans la prière.

III. Mais surtout, dès les premiers instants de la tentation, élevez, plein de foi et de confiance, vos regards vers Dieu; arra-

chez-vous tout entier aux images du péché, et transportez-vous dans un élément opposé, qui est l'élément divin : allez-y avec confiance, et demeurez-y avec amour.

IV. Et afin que cette élévation vers Dieu et cette victoire vous deviennent plus faciles, et en quelque sorte naturelles, exercez-vous journellement, le dimanche surtout, à la méditation sérieuse de ce que les saintes Écritures et autres ouvrages de piété nous présentent comme la chose la plus importante.

*Remarque.* Ici, le confesseur devrait posséder, sous la forme d'un petit manuel, un *court abrégé de la sagesse, pour les pénitents*, qu'il donnerait à quiconque lui aurait ouvert son cœur et sa conscience. Comme je ne connais encore aucun livre de ce genre à l'usage des pécheurs qui veulent devenir meilleurs, je me permettrai d'indiquer quels devraient en être le contenu et l'esprit.

# DEUXIÈME APPENDICE.

## PROJET D'UN PETIT MANUEL POUR LES PÉNITENTS QUI VEULENT DEVENIR MEILLEURS.

Si vous voulez, cher lecteur (laissez-moi parler directement à votre cœur), si voulez devenir un homme nouveau, un pieux chrétien, il faut, avant tout, que vous ayez la volonté de connaître tout à la fois et votre misère, et le Sauveur qui veut vous en délivrer, et la seule manière dont il le veut.

### PREMIÈRE MÉDITATION.

#### DU PÉCHÉ.

Votre misère, c'est votre péché, et le péché, c'est l'éloignement de Dieu, et cet éloignement de Dieu est une privation de la lumière, de la charité, de la vie. Le péché engendre les ténèbres, la mort, l'enfer.

Ne soyez donc pas étonné que le péché obscurcisse votre intelligence, souille votre âme, affaiblisse votre volonté, et soulève contre vous votre conscience et la nature tout entière.

Ne soyez pas étonné que le péché détruise votre corps; car après avoir tué la vie de l'esprit, comment ne tuerait-il pas la vie du corps?

Ne soyez pas étonné que péché et misère soient une seule et même chose; car le péché ne saurait régner en vous sans que vous deveniez son esclave. Le péché vous divise avec vous-même et avec les hommes, après avoir mis la division entre vous et Dieu. Le péché ne saurait produire que le trouble, la crainte, la damnation; car il élève un mur de séparation entre vous et le vrai bonheur, entre vous et Dieu.

Les frayeurs de la mort, l'horreur de l'éternité, les terreurs de l'enfer, la fureur du désespoir marchent à sa suite.

## DEUXIÈME MÉDITATION.

### DE LA CONNAISSANCE DU PÉCHÉ.

Il ne vous suffit pas de savoir en général que le péché est le souverain mal de l'homme; il faut encore que vous appreniez à le voir tel qu'il est en vous-même.

Écoutez! vous êtes séparé de Dieu, vous êtes éloigné de Dieu; oubliez maintenant ce que sont les autres hommes; ne voyez que vous-même, et commencez par votre intérieur. Votre cœur est attaché à la terre; les biens de la terre vous retiennent enchaîné. L'attachement à la terre: voilà votre péché. Poursuivre les richesses du monde, voilà votre idolâtrie; les biens de la terre sont votre Dieu, et l'amour qui vous passionne pour ces richesses est une véritable idolâtrie.

Voilà donc votre péché! créé pour les choses du ciel, vous vous ensevelissez dans les trésors de la terre, et vous-même, vous êtes devenu tout terrestre, tout matériel.

Votre cœur s'affectionne aux plaisirs de l'animal. La volupté

vous attire, vous enchaîne, vous domine. Le sens animal est donc votre péché.

Créé pour vous réjouir en Dieu, pour jouir de l'éternité, qui est Dieu, et que Dieu accorde à ses enfants, vous vous associez aux animaux des champs, vous êtes devenu vous-même semblable à eux, vous êtes devenu animal, bestial.

Voilà donc votre péché ! La loi sainte, qui règle et tempère les mouvements des sens, vous l'avez violée, en ne cherchant que des plaisirs sensuels; et dans cette jouissance des voluptés charnelles, vous avez perdu le sens des plaisirs éternels.

Mais non-seulement votre âme est attachée aux biens de la terre, non-seulement vous vous passionnez pour les voluptés bestiales, non-seulement votre âme se laisse captiver par le néant de la vaine gloire; mais vous voudriez encore que vos semblables prononçassent votre nom avec respect, qu'ils vous accordassent partout la préférence, qu'ils appelassent votre folie, sagesse; vos égarements, vertu; votre avilissement, noblesse et dignité.

Voilà donc votre péché !

Au lieu de rendre tout l'honneur à Dieu, de qui vient tout bien, vous vous faites vous-même l'objet de votre honneur. Vanité, prétention, orgueil, voilà votre péché.

Qu'est-ce donc que le péché ?

Dans les biens de la terre vous ne cherchez que vous-même et que le plaisir de vos sens; dans les plaisirs de l'animal, vous ne cherchez que vous-même et le contentement de vos sens; dans le néant de l'honneur, vous ne cherchez à satisfaire que vous-même et votre vanité. L'amour de vous-même, l'égoïsme, est donc votre péché capital. Or, cet égoïsme aurait-il pu arriver à vous dominer, si vous aviez considéré Dieu comme le centre de toutes choses ? Ainsi votre péché, c'est de vous être séparé du vrai Dieu, du Dieu vivant, de vous être fait vous-même votre Dieu.

L'égoïsme de votre âme, séparée de Dieu, est donc le péché de tous les péchés.

L'égoïsme vous rend injuste, inconvenant, dur envers les autres.

L'égoïsme devient en vous la source de tous les autres péchés.

## TROISIÈME MÉDITATION.

### DU CHANGEMENT DE DISPOSITIONS.

Si donc votre misère consiste dans le péché, et votre péché dans l'amour de vous-même, il est aisé de voir en quoi consiste la vraie conversion du pécheur.

Pour devenir un autre homme, un homme meilleur, il faut que vos sentiments intérieurs changent, il faut que votre âme et votre cœur se détournent entièrement du péché et se tournent vers Dieu.

Éloigné de Dieu, il faut que vous vous en rapprochiez; séparé de Dieu, il faut que vous vous réunissiez à lui; dominé par l'égoïsme, il faut que vous soyez délivré de l'égoïsme.

C'est pourquoi votre conversion à Dieu ne saurait se faire que par une puissance qui vous délivre de l'égoïsme et vous réunisse à Dieu.

## QUATRIÈME MÉDITATION.

### IMPOSSIBILITÉ POUR LE PÉCHEUR DE CHANGER DE DISPOSITIONS PAR SES PROPRES FORCES.

Mais où trouver la force qui vous délivrera de cet attachement à vous-même, et vous réunira à Dieu?

Ce n'est pas en vous. Car le péché, lorsqu'il règne quelque part, tue la vie de l'âme. Si donc la vie de l'âme est morte en vous, comment pourriez-vous dans la mort de l'âme trouver la vie de l'âme?

Non, de vous-même et par vous seul, vous ne sauriez vous débarrasser du péché; vous ne sauriez vous pardonner à vous-même, ni rétablir votre union avec Dieu.

## CINQUIÈME MÉDITATION.

### POINT DE DÉLIVRANCE DU PÉCHÉ SANS DIEU ET HORS DE DIEU.

Remettre les péchés, en détruire les suites, délivrer de son esclavage celui qui porte le joug du péché, guérir l'âme de son égoïsme et la remplir de charité et de paix divine, il n'y a que Dieu qui le puisse.

Lui seul peut réconcilier avec lui l'homme qui s'en était séparé ; c'est ce qu'il a voulu dans ses conseils éternels. De même que par un seul homme la nuit et le péché sont descendus sur tous les hommes, de même la lumière, la charité, la vie devaient descendre sur eux tous par le père d'une race meilleure.

Voilà pourquoi le Verbe éternel est apparu sous la forme d'esclave, et que Jésus-Christ s'est sacrifié sur un bois infâme ; voilà pourquoi il est ressuscité des morts et est assis à la droite de son Père ; voilà pourquoi il est le chef de la sainte Église catholique, et répand son Saint-Esprit sur tous ceux qui ont confiance en lui. Tous ceux qui cherchent le salut en lui sont délivrés de leurs péchés, affranchis de la malédiction, et vivent heureux dans le Seigneur.

## SIXIÈME MÉDITATION.

### DES SENTIMENTS QUI DOIVENT ANIMER CELUI QUI CHERCHE SON SALUT EN JÉSUS-CHRIST.

1° L'esprit de Dieu commence par l'amener, à travers toutes sortes de voies inconnues aux yeux des hommes ordinaires, à la connaissance vivante de ses péchés. Dans cet état, le pécheur connaît, sent et voit sa misère; il est tout douleur et tout repentir. « J'ai péché, » voilà tout ce qu'il se contente de dire. Ce qui jusqu'alors avait été fermé dans sa conscience par sept sceaux, en sort maintenant librement; il se reconnaît comme pécheur devant lui-même, devant Dieu et devant le ministre de Jésus-

Christ, en présence duquel il répand son intérieur comme de l'eau.

*Remarque.* L'aveu de ses péchés est une sorte de félicité que le pénitent ne saurait se refuser ; c'est de cet aveu que dépendent l'instruction, le calme et la force qu'il doit recevoir du confesseur.

2° De même qu'il sent ses péchés, il sent aussi l'impuissance où il est de s'en racheter, de se les remettre lui-même, de s'élever par sa propre force à une vie nouvelle. Il soupire après la délivrance.

3° C'est dans ce double sentiment de son péché et de son impuissance à s'en débarrasser, que Jésus-Christ apparaît à ses yeux : « C'est moi, lui dit-il, qui suis mort pour vous, qui me suis offert en sacrifice d'expiation pour les péchés du monde. Dieu est tout bonté et miséricorde ; je veux être votre médecin, votre salut ; il suffit que vous me donniez votre cœur, que vous croyiez à ma parole, que vous ayez foi en ma puissance. Ici est la grâce et la vie ; il vous suffit de prendre ce que je vous offre. »

4° Cette parole, que Jésus-Christ prononce dans le cœur abattu du pécheur, par son esprit et par l'organe de son ministre, dépose dans son intérieur le germe des vertus célestes, la foi, la confiance, l'amour ; la foi en l'amour éternel, la confiance en la miséricorde de Jésus-Christ, l'amour envers celui qui nous a aimés le premier. L'âme, tournée vers Jésus-Christ, reçoit le pardon, la paix et une vie nouvelle des mains de Jésus-Christ; et le pécheur entend retentir dans son cœur cette douce parole : « Vos péchés vous sont remis. »

5° En ce moment s'éveillent dans l'âme qui a trouvé grâce et miséricorde, la joie, la reconnaissance, le dévouement, la honte, la confiance ; la joie dans celui qui lui a rendu la paix et la vie; la reconnaissance envers celui qui l'a délivrée du péché, de la mort, de l'enfer ; le dévouement : je veux vivre pour vous, ou plutôt ce n'est pas moi, mais vous qui vivrez en moi; la honte : pendant que je vivais dans l'oubli de Dieu, le Seigneur a jeté

sur moi un regard de complaisance; pendant que je lui tournais le dos, il est venu me chercher; comme je fuyais sa bonté, il m'a arrêté dans ma fuite; la confiance : il achèvera son œuvre.

Cette histoire se renouvelle à toutes les heures de la vie dans chaque communauté chrétienne. Le ministre de l'Eglise est en quelque sorte la bouche du Christ par laquelle Dieu rafraîchit l'âme abattue, en y versant les consolations de la vie éternelle, en la remplissant de joie et de paix, et en lui donnant la vertu nécessaire pour le combat.

## SEPTIÈME MÉDITATION.

### LE PÉNITENT VIVANT DANS LA PIÉTÉ, LA MORTIFICATION ET LA JUSTICE.

La vie nouvelle du pénitent se manifeste :

1° En ce qu'il prévient, autant qu'il est en lui, les conséquences du péché.

Le chrétien qu'animent la charité et la reconnaissance ne néglige pas de restituer le bien d'autrui, de rétracter ses mauvais discours, de réparer le temps perdu par un redoublement de zèle pour le bien, de ramener à Dieu les égarés, d'effacer, par les magnifiques exemples de la vertu, les mauvaises impressions qu'il a communiquées.

La vie nouvelle du pénitent se manifeste :

2° Par une lutte continuelle contre le péché.

Il ne faut pas que l'homme renouvelé se souille de nouveau par de grossiers péchés; il faut, au contraire, qu'il se purifie de plus en plus des moindres taches. Pour cela, il a besoin de résister énergiquement, c'est-à-dire de combattre. Il est donc important de connaître les conditions requises pour soutenir ce combat décisif et persévérant.

La condition de toutes les conditions, c'est la foi en Dieu, la foi en Jésus-Christ et en la parole de Dieu. Car si la foi est le principe de la vie divine en nous, elle est aussi le triomphateur de

tout ce qui participe du monde ; or, pour en triompher, il faut qu'elle le combatte. Sans la foi, point de combat, et sans le combat, point de victoire.

Avoir une foi vivante, c'est s'occuper constamment de saintes pensées, occupation qui n'est autre chose que le combat continuel de l'esprit contre tout ce qui tient à la terre. Celui qui voit tout, qui récompense ou punit toute action, me voit à chaque heure du combat; Jésus-Christ me précède dans la lutte; l'esprit de Jésus-Christ est ma force; l'éternité, mon témoin; les anges, mes spectateurs; les saints, mes modèles; l'Église, ma maîtresse; la gloire qui ne se fane pas sera la palme de mon triomphe.

Dans cet élément, le pénitent marche courageusement au combat.

Avec cette foi vivante, le bon propos se renouvelle continuellement, et puise dans chaque victoire une force nouvelle. Ce que je dois faire devant Dieu, ce que je puis faire avec Dieu, je le veux, c'est-à-dire combattre et vaincre.

Que la foi vivante, non moins que le bon propos qui naît avec elle dans la prière, conserve dans le commerce familier avec Dieu une vie toujours nouvelle, il est aisé de le comprendre. Quand Moïse élève ses mains, Aaron est vainqueur. Quand le chrétien est en prière, la foi terrasse son ennemi.

C'est dans la foi vivante que naît cet esprit de vigilance qui nous épargne tant de combats, et qui adoucit tant les autres. Il n'y a que les vigilants à qui il soit donné d'échapper aux tentations qu'il est possible d'éviter, et d'être prêts à soutenir celles qui sont inévitables. Elle diminue les attaques, et évite par le courage celles qui ont été prévues; elle annonce la victoire, parce qu'elle a prévu le combat.

Cette foi vivante produit également l'esprit d'abnégation. Celui qui se charge de mets et de boissons, rend par cette intempérance le péché plus fort, et lui-même plus faible et plus impropre au combat; c'est pourquoi l'abnégation a sa diète à elle. Non contente de ne pas dépasser les bornes de la tempé-

rance, elle se refuse au delà de ce que celle-ci commande, uniquement afin de tenir l'âme plus préparée au combat. Elle renonce encore à une foule de plaisirs permis, afin de rendre sa victoire plus facile et plus sûre dans les choses défendues.

La vigilance sur les sens, recommandée par les sages de tous les peuples, cette vigilance qui surveille l'intérieur de la maison, sans exposer son enseigne au dehors, est par cela même sainte.

La vie nouvelle du pénitent se manifeste :

3° Dans son empressement à user de tous les moyens de salut et de sanctification qui lui sont offerts.

Non-seulement il assiste volontiers à l'office divin, pour donner à toute la communauté l'exemple du zèle qui l'enflamme, et pour le vivifier ; mais il reçoit encore souvent pendant l'année les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, afin de resserrer de plus en plus les liens qui l'unissent à Jésus-Christ.

Il lui sera avantageux de lier société avec des hommes pieux, qui, par l'édification de leur conduite, révèlent dans leurs actes et dans leur langage la vérité chrétienne qu'ils portent au fond de leur âme.

Il lui sera avantageux de méditer pieusement sur ce qui, dans les écrits du Nouveau Testament, sera propre à émouvoir son cœur, et semblera avoir été écrit exprès pour lui. Mais ce qui lui sera surtout profitable, ce sera l'union avec Jésus-Christ ; elle lui procurera en toute circonstance des lumières, des consolations, de la force, et finalement la vie éternelle.

Ce que nous n'avons fait qu'esquisser en traits rapides dans ce plan, présenté au peuple dans la langue claire de l'Évangile et gravé dans le cœur en traits de flamme par un pasteur éclairé, contribuerait puissamment à faire connaître l'esprit de l'institution de la confession.

---

## AVERTISSEMENT FINAL,

OU

### PRIÈRE D'UN CONFESSEUR ÉCLAIRÉ, PIEUX ET EXPÉRIMENTÉ A SES JEUNES AMIS.

89. « Ce que m'ont appris l'esprit de l'Évangile, l'histoire des voies de la Providence, mes propres expériences, la pratique du ministère des âmes, les communications des hommes de Dieu, d'amères souffrances, je le dépose dans votre cœur. Acceptez-le : c'est toute la prière de l'un de vos compagnons de voyage dans le pèlerinage de la vie. »

1° Commencez, ici comme partout, et surtout ici où il s'agit de ramener l'humanité à Dieu, par le vrai commencement, par la transformation de votre propre cœur. Quand vous aurez commencé par vous débarrasser du péché et par vous unir à Dieu, d'autres pourront, par votre intermédiaire, arriver au même résultat ; mais soyez d'abord vous-même ce que vous voulez que les autres deviennent par vous. Si Jésus-Christ vit en vous, vous le ferez vivre dans les autres.

2° Commencez, même pour les autres, par le commencement, c'est-à-dire conduisez-les d'abord dans leur conscience et dans leur cœur, afin qu'ils apprennent à sentir, à connaître, à voir, dans son principe et ses conséquences, la misère de toutes les misères, leur séparation d'avec Dieu. Quand ils seront pénétrés du sentiment de leur misère, tout ce que vous leur direz du Sauveur sera pour eux une joie nouvelle. Ils étendront les deux bras vers celui qui pourra les délivrer de l'esclavage du péché.

3° Restez attaché à l'ordre éternel de tout salut. Conformément à cet ordre, la parole de Dieu engendre dans l'esprit de l'apôtre qui l'annonce, la foi ; la foi enfante la charité, et la charité produit les bonnes œuvres. Tel est l'arbre généalogique de la justice. La sagesse éternelle plante d'abord le bon arbre, et alors les fruits viennent d'eux-mêmes ; ainsi ne fait pas la folie humaine : comme elle commence par les fruits, elle n'arrive jamais à avoir ni un bon arbre, ni de bons fruits.

4° Surtout ne vous refusez pas à ceux en qui l'esprit de Dieu a déjà préparé les voies, qui sentent déjà leur misère spirituelle, qui regrettent réellement leurs péchés, qui ont faim et soif de la justice; car ce n'est pas sans raison que le Christ les proclame heureux : ils sont sur le point de l'être. Ils le seront dès qu'ils auront contemplé leur Sauveur avec l'œil de la foi; et alors on pourra dire d'eux : « Ceux-ci étaient pauvres d'esprit, et maintenant ils sont riches d'esprit; ils étaient tristes, maintenant ils sont consolés; ils avaient faim, maintenant ils sont rassasiés; ils étaient pécheurs, maintenant ils sont justes. »

5° N'imposez point à des cœurs abattus des fardeaux que vous-mêmes ne pourriez porter, et que Jésus-Christ ne leur imposerait pas. Conduisez-les à Jésus-Christ, afin qu'ils apprennent à croire, à espérer et à aimer. Dès qu'ils pourront cela, ils pourront tout; dès qu'il sentiront cela, ils ne sentiront presque pas le fardeau : l'amour et la reconnaissance font plus que ne peut exiger le précepte le plus rigoureux.

6° « Jésus-Christ livré à la mort pour nos péchés, ressuscité pour notre justification, et régnant à la droite de Dieu le Père, » voilà quel doit être au confessionnal votre texte de prédilection.

Apprenez aux pénitents à croire humblement en Jésus-Christ, à accepter avec reconnaissance ce qu'il donne, et à obéir avec joie à tout ce qu'il commande.

7° Ne vous reposez pas sur vous-même de quoi que ce soit, mais confiez-vous à Dieu en toutes choses; faites ce que vous pouvez, et là où vous ne pouvez rien, adorez; semez où vous pouvez, mais seulement la semence de Dieu, et semez chaque fois autant que le terrain le comporte; arrosez, mais n'attendez l'accroissement que de celui qui peut le donner; ne ménagez point la parole du Seigneur, et la prière encore moins; car l'une et l'autre sont le bras de l'apôtre : récolter dans la prière, et semer dans la parole.

Bref : soyez humain envers les pécheurs vos frères; humble envers ceux qui, comme vous, ont participé au bienfait de la Rédemption; respectueux envers les cohéritiers de la même

sainteté, charitables envers les enfants du même Dieu, notre Père à tous.

Celui qui a trouvé lui-même grâce devant Dieu, reconnaîtra dans les péchés des autres sa propre faiblesse, et dans les miséricordes de Dieu envers les pécheurs, les miséricordes de Dieu envers lui-même. Celui qui a appris à jeter sur sa faiblesse un regard d'humilité, et sur les miséricordes de Dieu un regard de reconnaissance, trouvera dans ses propres souffrances un motif de compassion, et dans la douceur du Seigneur envers lui, un esprit de douceur envers ses frères. Et celui qui portera au confessionnal un cœur doux et compatissant, saura, tout en étant obligé de lier, témoigner de la douceur; et quand il devra délier il éprouvera la joie ineffable du pasteur qui rapporte au bercail, au milieu des quatre-vingt-dix-neuf autres, la centième brebis qui était perdue. Venez donc dans nos cœurs, esprit de Notre-Seigneur, esprit de miséricorde et de douceur, afin que nous remplissions dignement votre place auprès de ceux que vous avez rachetés par votre sang; car sans cet esprit vivificateur, toute règle de l'école est morte, ou bien elle tue lors même qu'elle a la vie.

*Littera occidit, spiritus vivificat.*

---

# LIVRE SIXIÈME.

## DIRECTION POUR L'AMI DES MALADES.

### RAPPORT DE CE LIVRE AVEC LES PRÉCÉDENTS.

Si le ministère doctoral manifeste son influence sur le genre humain, en éclairant les intelligences par la prédication, le catéchisme, la surveillance des écoles et l'enseignement privé, ce ministère ne disparaît totalement ni au confessional, ni auprès du lit des malades, bien qu'ici le pasteur apparaisse plutôt comme simple conducteur des âmes que comme docteur.

Du reste, c'est la même parole de Dieu que le pasteur des âmes annonce dans toutes ses fonctions. Cette même parole de Dieu en Jésus-Christ, le salut du monde, que le catéchiste popularise, que le surveillant des écoles adapte à l'intelligence des enfants, que le docteur privé grave dans le cœur et dans la vie de celui qui le consulte, que le confesseur individualise, retentit aussi au chevet du malade; elle y apparaît comme triomphatrice de la mort, du tombeau et de la corruption, comme la compagne et le guide du mourant dans le voyage de l'Éternité.

## CHAPITRE PREMIER.

### Conduite du pasteur des âmes auprès du lit des malades, considérée au seul point de vue de son ministère.

#### § I. — Principe fondamental du ministère des âmes.

Le soin des malades, considéré comme œuvre de l'amour du prochain, rentrant dans la vocation de chaque individu, et ce soin, entendu dans le sens du christianisme qui, non content de

soulager les nécessités corporelles, cherche à calmer et à faire disparaître les infirmités de l'âme, étant un devoir pour tout chrétien, nous sommes forcés d'envisager le soin des malades tel qu'il résulte de la mission du prêtre, à un point de vue supérieur, comme étant la culture de l'âme et du cœur.

Cette culture de l'âme et du cœur est exposée clairement et avec assez de détails dans la petite Bible que j'ai publiée à l'usage des malades et des mourants, et qui sera pour les candidats au ministère des âmes un *vade mecum* dans les visites qu'ils feront aux infirmes. Je me contenterai ici de mettre dans un nouveau jour le principe fondamental de la haute cure des âmes.

1. Quand le pasteur apparaît au lit d'un malade ou d'un mourant, la raison n'attend pas autre chose de lui, sinon qu'il intervienne comme chrétien et comme directeur des âmes chrétiennes.

2. Pour y intervenir comme chrétien, il doit avoir saisi la vie éternelle en Jésus-Christ, et être à même de l'exposer, cette vie éternelle, selon l'esprit de Jésus-Christ; car le christianisme vivant n'est autre chose que la vie éternelle saisie en Jésus-Christ et exposée dans l'esprit de Jésus-Christ. « La vie éternelle, dit le Sauveur, consiste à vous connaître, vous le seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé. »

3. Pour apparaître comme ministre des âmes chrétiennes auprès du lit de ses frères, le pasteur ne devra pas se contenter d'annoncer la vie éternelle dans sa forme théorique ; outre qu'il devra déjà la posséder en lui-même et l'avoir exposée dans sa conduite, il devra encore la faire naître et la fortifier dans le malade ou dans le mourant; la fortifier, si le malade l'a déjà en lui-même ; l'y faire naître, s'il ne l'a pas encore. C'est en cela que consiste l'unique et grand œuvre du ministère des âmes. Ou les membres de la communauté sont déjà entrés par la pénitence et la foi, par la foi et la charité, par la charité et la confiance, dans l'intimité de Jésus-Christ, et sont déjà arrivés à la possession de la vie spirituelle, éternelle; ou c'est le contraire. Dans le premier cas, ils n'ont plus besoin que d'y

être conservés, fortifiés, affermis par l'influence du ministère des âmes; dans le second, toute la direction du pasteur doit avoir pour objet d'éveiller en eux ce besoin de la vie éternelle, et de le contenter une fois qu'il existera.

4. La direction des âmes, entendue dans ce sens élevé, c'est-à-dire cette formation de l'âme et du cœur, qui constitue la mission du pasteur, consiste donc simplement : « à faire naître et à fortifier, par l'influence du ministère des âmes, la vie éternelle dans les malades et les mourants. »

5. Aussi, tout ce que le pasteur prononce, fait, dispense auprès du lit des malades ne doit avoir d'autre sens et d'autre but que de faire naître et de fortifier la vie éternelle dans le malade et le mourant.

6. Le principe fondamental de la conduite des âmes, au lit des malades et des mourants, est donc celui-ci :

I. Les visites que le directeur spirituel fait aux malades doivent être spirituelles.

II. Pour que ces visites soient spirituelles, il faut que le directeur spirituel soit lui-même spirituel, qu'il possède et montre en lui-même la vie éternelle, afin de pouvoir la faire naître et la fortifier dans le malade.

III. Pour que l'ecclésiastique puisse communiquer au malade la vie éternelle, l'éveiller et la fortifier en lui, il faut que Jésus-Christ vive dans le prêtre et y soit en quelque sorte visible; comment, en effet, pourrait-il le faire, si la parole de Jésus-Christ, la force de Jésus-Christ, l'esprit de Jésus-Christ ne parlaient pas en lui, n'agissaient pas par lui ?

IV. Pour que l'esprit de Jésus-Christ vive dans l'ecclésiastique et se manifeste en lui dans ses visites aux malades, il faut non-seulement que son âme soit détournée du péché et tournée vers Dieu; il faut que chaque visite qu'il fait aux malades resserre les liens qui l'unissent à Dieu, et qu'il n'apparaisse jamais devant le malade qu'après avoir ainsi renouvelé son âme. Cette transformation du sens intérieur fonde en nous la vie éternelle, et ce renouvellement la conserve; transformation

et renouvellement qui sont les deux conditions fondamentales de la haute direction des âmes.

v. Comme ce renouvellement de l'esprit avant la visite des malades et cette réunion de l'âme avec Dieu sont une même chose, le pasteur n'ira jamais trouver son frère sans avoir fait la prière de l'esprit et du cœur ; car c'est cette prière qui recueille l'âme, l'élève et l'unit à Dieu; c'est elle qui, après l'avoir ainsi renouvelée, communique à l'homme intérieur une force, un essor, une vie nouvelle.

vi. Si le pasteur est obligé de faire naître et de fortifier la vie éternelle dans le malade, et par conséquent de maintenir son union avec Jésus-Christ, il est clair qu'il ne saurait par lui-même opérer ce grand ouvrage ; car la vie éternelle, ce n'est pas l'homme, mais Dieu ; l'homme n'est que le vase qui reçoit la vie éternelle qui lui arrive de sa source : il ne peut que communiquer ce qu'il a reçu. Ce n'est donc pas le pasteur comme homme, qui peut réunir le malade à Dieu ; mais c'est Dieu en Jésus-Christ qui, par l'organe du prêtre, produit et fortifie la vie éternelle dans le malade.

Si donc la confiance en Dieu, source de la vie éternelle, doit accompagner le pasteur auprès du malade, l'humilité ne saurait non plus lui faire défaut ; car les malades appartenant non au pasteur, mais à Dieu, ce n'est pas la parole du pasteur qui vivifie le malade ; mais c'est la parole de Dieu, qui passe par sa bouche pour arriver au cœur du malade.

7. L'essence et les conditions fondamentales de la haute direction des âmes consistent donc : à produire et à fortifier la vie éternelle dans les malades, à les soigner dans le véritable sens du ministère des âmes. Celui qui veut produire et développer la vie éternelle dans les autres, doit l'avoir en lui-même, pouvoir la montrer en lui-même et la communiquer aux autres. Il faut donc qu'il l'ait puisée à sa source, et pour cela, il faut qu'il soit en union avec elle. Or, ce qui l'unit à la source, et le maintient dans cette union, c'est la prière, la confiance, l'humilité.

§ II. — Autres conditions de la conduite des âmes.

8. Celui qui veut produire et développer la vie éternelle dans les malades, doit avoir triomphé en lui-même de la crainte de perdre ce qui participe des choses de la terre, de l'horreur naturelle et du dégoût qu'occasionne la chambre d'un malade. Sans cela, ou il ne visitera pas son malade, ou il rendra sa visite impuissante par la crainte de la mort et le dégoût qui se manifesteront en lui.

9. Mais comment le jeune pasteur arrivera-t-il à maîtriser son imagination qui ne voit partout que danger de mort, et à vaincre cette crainte et cette horreur naturelles que lui fait éprouver la chambre d'un malade? La charité, la méditation, l'exercice, la familiarité avec la mort, la compagnie, l'expérience : voilà ce qui fait les héros.

LA CHARITÉ.

Si l'amour d'une mère méprise la mort, pourquoi la grâce de Jésus-Christ ne le pourrait-elle pas dans le chrétien? Là où règne l'amour, tout sacrifice est facile ; l'imagination est enchaînée et la crainte de la mort vaincue.

LA MÉDITATION.

L'âme vraiment religieuse a la force de combattre, par la réflexion et l'habitude de se vaincre elle-même, la puissance de l'imagination, qui exagère si facilement les inconvénients d'un objet, et elle a la force de la vaincre après l'avoir combattue.

Celui qui, dès qu'il est question d'un mourant, ne s'occupe que de la puanteur d'un cadavre en putréfaction, de la figure pâle et décharnée du malade, du danger d'être infecté de sa maladie, celui-là ne maîtrisera jamais son imagination. Bien différentes seront les dispositions de celui qui se dira sérieusement et fréquemment à lui-même : Vous aussi vous serez obligé un jour, et bientôt peut-être, de franchir ce passage. Or, que

diriez-vous si, étendu sur votre lit, nul médecin, nul garde-malade, nul prêtre ne venait vous rendre visite, crainte de gagner votre maladie? Eh bien, ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse à vous-même, et ce que l'on vous ferait certainement, si l'on était aussi faible et aussi timide que vous, ne le faites pas aux autres. — Des enfants peuvent craindre de visiter des malades, mais des hommes qui doivent avoir appris à voir la mort en face sans en être troublés, jamais! — Dieu, qui est la source de la vie, en est aussi le maître. Puisque c'est lui qui l'a donnée, il peut la redemander quand il lui plaît. L'air empoisonné peut attaquer le peureux même quand il n'est pas près du lit d'un malade, de même qu'il peut, si c'est la volonté de Dieu, laisser intact le pasteur zélé qui s'acquitte de son devoir. Obéissez à votre maître, et ne craignez point la nature; elle ne peut rien contre celui sans lequel elle n'est rien. Vous et elle devez obéir à la volonté de Dieu; ce qu'elle fait sans le savoir, vous devez le faire sciemment: vous, accomplir la volonté de Dieu, quand l'esprit de Dieu vous pousse, et elle, se soumettre à la puissance de Dieu. — La crainte empoisonne plus que la maladie. — Celui qui remplit fidèlement son devoir est honoré de Dieu et des hommes; mais celui qui laisse mourir sans secours un frère malade, afin d'échapper lui-même au danger de la mort, n'est pas digne de s'appeler disciple de Jésus-Christ, et encore moins son ministre; car il aime plus sa vie que Jésus-Christ et que le troupeau qu'il lui a confié. — En général, le danger de mort est rarement aussi grand que le fait la crainte de la mort. — Rien n'est plus beau que de mourir en travaillant au salut des hommes, pour lesquels Jésus-Christ est mort le premier. — Celui qui meurt au service de l'amour, celui-là n'est point mort aux yeux de Dieu, qui est Amour: il n'a fait que déposer son enveloppe, pour ne plus faire qu'un avec la Charité même. En méditant soir et matin sur ces considérations et autres semblables, on aura la force de rendre aux malades tous les soins que prescrit l'amour du prochain.

### L'EXERCICE.

Le pasteur exercé, tout en ne craignant pas la mort, ne néglige ni les bons conseils, ni les précautions, ni les préservatifs nécessaires pour se mettre en garde contre la contagion. Il veille, autant qu'il le peut, à ce que l'air de la chambre du malade soit renouvelé, surtout avant sa visite ; du vinaigre répandu sur du fer ou sur une pierre chaude, rend en ce cas de bons services. Dans la chambre du malade, il se tient de manière à ne pas recevoir directement dans la bouche ou dans les narines, l'air vicié qu'exhale le malade. Il ne reste pas dans la chambre plus longtemps que son devoir ne le lui prescrit mais ; il va prendre un air plus pur soit au dehors, soit dans des chambres aérées et placées vers l'orient. Aussi longtemps qu'il est dans la chambre du malade, il ne doit pas avaler sa salive, et dès qu'il est arrivé chez lui il doit changer de linge, se laver le visage, la bouche et les mains avec du vinaigre et de l'eau fraîche. En courant auprès des malades, il doit se mettre en garde contre tout échauffement ; car alors son corps serait plus susceptible de recevoir les émanations malsaines. Heggelin et d'autres hommes de prudence, quand ils visitaient des malades, emportaient toujours avec eux du « vinaigre des quatre voleurs, » ou de la « graine de genièvre, » pour se préserver des mauvaises influences. Comme les visites du matin peuvent être plus nuisibles au pasteur quand il les fait avant d'avoir déjeûné, il aura soin, aux époques de contagion, de ne point dédaigner cette précaution. Au reste, qu'une âme exempte d'angoisses et de soucis, confiante en Dieu, et libre des imaginations exagérées, soit le meilleur préservatif, nous n'avons pas besoin de le répéter.

### LA FAMILIARITÉ AVEC LA MORT.

Le pasteur se familiarise peu à peu avec le spectre de la mort, quand les premiers malades qu'il visite ne sont infectés d'aucune maladie contagieuse, et qu'il est témoin d'une mort

pieuse et édifiante. Il la voit telle qu'elle est, et plus il la contemple, moins il la craint. Sans doute que le côté terrible de la mort ne disparaît jamais; mais le côté religieux qu'elle présente, élève l'âme, et les horreurs mêmes de la mort ne laissent pas de fortifier le prêtre, qui se sent en quelque sorte mourir avec le mourant. Ce n'est pas le mépris stoïque de la mort, mais l'art de l'envisager chrétiennement, qui est une médecine de l'âme, et un antidote contre la crainte du trépas. Celui qui a l'occasion de voir mourir un malade, ne doit jamais la laisser passer; car assister aux derniers moments d'un chrétien est encore beaucoup plus instructif qu'assister au lever du soleil. Mortel! à chaque instant il meurt quelque chose de votre vie temporelle, et la mort vous est encore si étrangère!

### LA COMPAGNIE.

Celui qui fait ses premières visites aux malades en compagnie d'un pieux pasteur, apprend plus dans une visite qu'il ne pourrait le faire dans tous les livres. « Si celui-ci ne craint ni le danger ni la mort, pourquoi la peur du malade me rendrait-elle malade, et pourquoi la frayeur de la mort me ferait-elle mourir à moitié? »

### L'EXPÉRIENCE.

L'expérience, qui apprend que le ministère des malades apporte dans la chambre des infirmes une vie supérieure, et dans l'âme du pasteur une vie nouvelle, cette expérience fait disparaître tous les restes de la crainte de la mort. « J'ai vu mourir un homme dans le Seigneur, dans la foi en Jésus-Christ. Et cette foi, Dieu s'est servi de moi pour l'éveiller, la fortifier et l'élever. Honneur lui en soit rendu! »

Le prêtre qui, après la mort d'un de ses frères, emporte avec lui ce doux sentiment, peut dire qu'il emporte le ciel:

« Je ne l'ai point abandonné avant qu'il se fût endormi paisiblement; puisse ce doux sommeil adoucir un jour mon trépas! »

Le lit de mort est particulièrement instructif pour le prêtre. Je suis encore touché du récit qu'un pieux ecclésiastique me faisait de la mort d'un chrétien : « Le mourant disait au médecin : « Mourrai-je bientôt? » A sa femme : « Si je commets une faute, faites m'en souvenir quand reviendra l'ami de ma conscience. » A un autre : « Ne me nommez plus aucun monsieur; je suis un homme et je meurs. » A sa servante : « Voyez, et apprenez ce que c'est que l'homme! » A lui-même : « Maintenant j'ai fini de combattre, c'est au Seigneur à me prendre auprès de lui! »

10. Si le talent de l'ami des malades consiste tout entier à produire et à développer en lui la vie éternelle, le pasteur devra posséder l'art divin d'être « le collaborateur de Dieu dans l'œuvre du salut des hommes. »

L'humanité, souillée, a besoin de purification; agitée, elle a besoin de repos; faible, elle a besoin d'être fortifiée. Or, c'est au chevet du malade que l'impureté, l'agitation et la faiblesse du cœur humain se révèlent plus particulièrement chez la plupart des hommes. Si donc le pasteur veut communiquer à l'âme du malade une vie nouvelle, il faut qu'il devienne le coopérateur de Dieu dans l'œuvre de la purification, de la tranquillisation et de la fortification de l'homme.

*Coopérateur de Dieu dans l'œuvre de la purification du malade.* « Ce qui souille encore votre cœur, c'est l'esprit du monde, l'attachement aux biens de la terre, aux voluptés de la chair, à l'honneur des hommes. Donnez-vous à Jésus-Christ; avec son esprit vous pouvez vaincre l'esprit du monde; croyez, aimez, combattez : celui qui est la pureté même vous purifiera; celui qui est mort pour vous veut vivre en vous; il veut être l'âme de votre âme, la vie éternelle de votre esprit. »

*Coopérateur de Jésus-Christ dans l'œuvre de la tranquillisation du malade.* « Dieu est amour; le Père a sacrifié son Fils, afin que, croyant en lui, nous obtenions par lui la vie éternelle. Il pardonne, il justifie, il donne son esprit, et avec lui la paix et la joie : ne souffrez en vous aucun attachement, soit intérieur soit extérieur, au péché, cette inimitié radicale contre Dieu et

sa Providence; ne soyez rien à vos propres yeux, afin qu'il puisse être tout en vous; ne vous confiez pas en vous-même, ni en d'autres hommes; confiez-vous uniquement en lui, afin qu'il soit votre salut. »

*Coopérateur de Dieu dans l'œuvre de la fortification du malade.* « C'est lui qui vous a appelé à la vie, qui vous a dirigé jusqu'ici et qui continuera à le faire. Il est et demeure votre Dieu, même à la mort, car il est le Dieu des vivants. L'amour, la vie éternelle, qu'il vous a donnés, ne meurent point.—Vous ne mourrez point. Il y a beaucoup de demeures dans sa maison; contentez-vous de croire, en attendant que vous puissiez voir; supportez les courtes fatigues de ce pèlerinage terrestre; bientôt vous arriverez au terme; alors vous serez à la maison, et il n'y aura plus de pèlerinage. »

La plupart des pasteurs se font ici illusion. Contents d'avoir dit quelques mots pour purifier, tranquilliser et fortifier le malade, ils s'imaginent avoir atteint le but parce qu'ils ont prononcé des paroles.

Toute purification qui vient d'en haut suppose dans le cœur un changement radical (la pénitence); la consolation suppose un besoin de tranquillité et les dispositions nécessaires pour y arriver; la fortification de la vie spirituelle suppose l'existence d'une vie spirituelle.

Quiconque perd de vue ces conditions préalables et ne se soucie pas de l'état réel du malade, ne sera au chevet du mourant qu'un vain discoureur, un consolateur importun, un faux prophète. Un vain discoureur, s'il parle de l'accroissement de la pureté, alors que l'égoïsme et l'impiété n'auront point disparu, que le fond du cœur n'aura point été purifié. Un consolateur importun, s'il veut verser la paix divine dans une âme que captivent encore les plaisirs du monde, et qui ne peut ni sentir en elle-même une aspiration vers cette paix divine, ni l'éprouver en restant attachée aux voluptés de la terre. Un faux prophète, s'il promet le royaume des cieux à ceux à qui on n'a pas encore rabattu le dos de chameau qui les empêche de passer par le trou de l'aiguille.

11. Le pasteur qui veut être le coopérateur de Dieu dans l'œuvre de la purification, de la consolation et de la fortification de l'âme humaine, auprès du lit des malades, doit lui-même posséder une âme pure, tranquille et forte ; il doit avoir appris à connaître par une vue intérieure l'état de pureté et de sérénité dont jouissent les enfants de Dieu; par conséquent il doit savoir exactement ce qu'il veut quand il s'efforce de rendre les autres purs, calmes et forts pour le bien, et il faut qu'il sache comment il doit commencer pour les aider à y parvenir. On le voit, nous revenons toujours au même point : « Soyez d'abord vous-même ce qu'il faut que les autres deviennent par vous; soyez vous-même pur, tranquille et fort pour le bien, afin de pouvoir en reproduire l'image dans les autres. » Sans doute, il n'y a que Dieu seul qui soit bon et qui rende bon ; mais c'est lui aussi qui agit sur les hommes par l'organe d'autres hommes. Il en fait d'abord des vases où il dépose ses dons, puis des canaux par lesquels il transmet à d'autres ces mêmes dons. Soyez donc, par votre pureté, dignes d'être les canaux des bienfaits de Dieu, afin de ne rien transmettre aux autres de votre impureté.

12. Celui qui veut être le coopérateur de Dieu dans l'œuvre de la purification, de la consolation et de la fortification de l'âme humaine, auprès du lit des malades, doit connaître le point de vue divin où il faut se placer pour considérer les souffrances et les douleurs ; il doit connaître les ennemis que rencontre un malade pieux et vertueux, les principales erreurs et bévues que commettent les hommes par rapport à la santé du corps et de l'âme.

Le point de vue divin où doit se placer le vrai chrétien pour considérer les souffrances et les douleurs des malades, est éminemment propre à élever l'âme. Les maladies sont pour lui comme autant d'évangélistes et de messagers de la puissance divine.

*a.* En s'attaquant à sa vie, source de ce qui lui est cher, elles forcent l'homme qui a oublié Dieu à élever ses regards vers lui, qui seul a la vie en soi.

*b.* Elles mettent l'homme dissipé et répandu hors de lui-même dans une position et surtout dans un calme qui lui permettent de rentrer en lui-même, et de prêter l'oreille à la voix de Dieu qui se fait entendre dans sa conscience.

*c.* Elles montrent aux yeux du malade sa profonde corruption et sa véritable maladie, qui est celle de son âme; elles lui font comprendre par un langage éloquent la nécessité de changer de dispositions.

*d.* Elles étalent dans toute leur nudité les préjugés et les vaines excuses des impénitents, et elles les anéantissent aux yeux de la raison réveillée de son assoupissement.

*e.* Elles abaissent l'orgueil de l'homme mortel, en lui faisant sentir son impuissance et le néant de ses projets, qui ne reposent que sur le sable.

*f.* Elles inspirent des sentiments sérieux autant que bienfaisants non-seulement au malade, mais encore aux personnes de la maison, aux voisins, aux amis, et rouvrent à la religion la maison et le cœur, qui lui étaient depuis longtemps fermés.

*g.* Elles exercent, éprouvent et manifestent dans les malades, et dans les personnes de la maison, la patience dans les souffrances et la soif de l'éternité.

*h.* Elles montrent aux âmes tristes et inquiètes de leur salut, leur unique médecin, celui qui, quoi qu'il puisse arriver de la vie corporelle, les délivrera des ténèbres, du péché, de la mort spirituelle, si elles se confient à lui sans réserve.

Mais le lit d'un malade n'est pas seulement le théâtre de la miséricorde divine, en tant que celle-ci réveille, purifie, console l'homme, et prépare par les souffrances du corps la guérison de l'âme; il est aussi le théâtre des folies, des faiblesses et des nudités humaines : c'est un véritable *Ecce-Homo*.

1° Il y a un grand nombre de malades qui aiment à se fortifier dans cette fausse idée qu'il ne faut appeler le prêtre que lorsque le danger est extrême. Or, aussi longtemps qu'ils vivent, ce danger extrême ne vient jamais pour eux, et ils meurent avant que le sentiment et la pensée de ce danger leur soient

venus. Avant de quitter pour toujours la société des hommes, ils sacrifient encore une dernière fois à l'idole de leur santé : « Que pensera le monde?» Souvent on les entend dire aussi : « Se préparer à partir en recevant les derniers sacrements, sans qu'il y ait danger imminent, c'est faire du bruit inutilement. » Dans certaines maisons il est défendu, sous peine d'être renvoyé de service, de dire un seul mot de la mort et de l'extrême onction. C'est ainsi que l'époux, les personnes de la maison, les gardes-malades, les amis, les proches s'unissent au malade pour lui faire illusion. Non-seulement le médecin et toute la famille agissent d'après cette maxime : « Il faut sans cesse lui faire espérer sa guérison ; » mais les figures se composent avec soin pour ne lui laisser apercevoir aucun danger, et il arrive que le malade parvient, à force d'adresse et de violence, à éloigner de sa pensée l'idée de la mort jusqu'à ce qu'il soit incapable de mettre ordre aux affaires de sa conscience, de ses fonctions et de sa famille.

2° Dans d'autres cas, les fréquentes visites, l'étiquette qu'on observe dans la chambre du malade, l'affluence des médecins, les larmes du conjoint, les supplications des héritiers qui demandent qu'on ne trompe pas leurs espérances, les changements subits de la maladie, les douleurs qui précèdent une dissolution prochaine sont des causes suffisantes pour que la vérité éprouve autant de difficultés pour arriver jusqu'au lit du malade, qu'elle peut en éprouver pour parvenir jusqu'à l'oreille d'un souverain.

Cependant si les préjugés du malade, son entourage, la marche de la maladie rendent difficile l'accès auprès du mourant, il n'est pas moins vrai de dire :

3° Que ce sont les dispositions du malade lui-même qui rendent le plus difficile l'entrée dans son cœur.

*a.* Il se trouve parmi les malades, des pécheurs profondément endurcis et en quelque sorte pétrifiés, qui, par leur défaut de sentiment pour les choses saintes, par leur sauvage arrogance, par un silence de plomb interrompu quelquefois par des impré-

cations et des blasphèmes, montrent suffisamment que Dieu n'est rien pour eux, que la vie du corps est leur tout, qu'ils considèrent la vertu comme un non-sens et l'immortalité comme un rêve. Dans ce cas, le pasteur trouvera aussi peu de place dans la chambre du malade, que de religion dans son cœur.

Que si, ignorant de quel esprit est le malade, il se hasardait de franchir l'escalier et d'avancer de quelques pas, on le repousserait comme un fanatique, on l'accablerait d'injures, ou du moins on le considérerait comme n'étant propre qu'à aggraver encore la maladie.

*b.* On trouve parmi les malades des âmes bonnes mais timides, qui sont comme martyrisées par cette idée qu'on ne saurait et qu'il n'est pas permis d'être pleinement rassuré par rapport à son salut. Dans une telle situation, le prêtre qui apportera ce baume céleste : « Le Saint-Esprit répand la charité dans le cœur, et la charité produit l'espérance, laquelle ne sera point confondue, » sera certainement bien accueilli, si cette doctrine consolante de l'Apôtre n'est pas repoussée par la frayeur, jusqu'au moment où le pasteur sera parvenu à chasser le *démon de la peur*.

*c.* Il y a, parmi les malades, de ces chrétiens comme on en voit tous les jours, qui ont partagé leur vie entre le péché et la pénitence, entre la pénitence et le péché. Chez eux la crainte de la mort domine facilement, et il n'est pas aisé de leur faire dire adieu aux choses du monde, parce qu'ils n'ont pas entièrement changé de dispositions et qu'ils n'ont pas encore l'avant-goût de l'éternité.

*d.* Parmi les malades, il y a des pécheurs d'habitude, ralentis, il est vrai, par la maladie, mais qui n'ont pas encore saisi Jésus-Christ. Ceux-là, la tentation les attend sur le chemin pour leur inspirer des pensées de désespoir.

*e.* Les malades qui sont exposés à laisser à leurs contemporains des dettes non acquittées, un grand nombre d'enfants non encore élevés, quantité de scandales non réparés, prouvent

par leur désolation qu'ils sont victimes de cette pensée terrible, « qu'il leur est impossible d'être sauvés. »

*f.* La plupart des malades renvoient l'unique et grand œuvre de leur conversion à un moment où la maladie menace de leur enlever tout à la fois le sentiment et la vie.

4° Ce n'est pas seulement par rapport à la guérison de l'âme, mais encore en ce qui touche à la guérison du corps, que les préjugés et les abus se font jour autour du lit d'un malade. Quelques-uns, afin d'épargner de l'argent, préfèrent le chirurgien du village jusqu'à ce que tout soit gâté ; alors seulement ils appellent le médecin : ceux-là préfèrent quelques francs à leur santé. D'autres font venir le médecin, mais ils ont soin de renverser les remèdes sous leur lit, ou de les faire jeter par la fenêtre. D'autres se font apporter du vin, de la bière et autres nourritures défendues, et se plaignent que la médecine ne fasse pas d'effet. Les uns ayant un médecin qui va publiquement dans la maison, et un autre qui opère en secret, il arrive que le malade prend tantôt le remède de celui-ci, tantôt le remède de celui-là. Les autres, surtout parmi les gens de la campagne, n'ont confiance ni au chirurgien du village, ni au médecin ; mais ils sont tout disposés à avaler les pilules d'un droguiste, d'une vieille femme, d'un marchand ambulant ou d'un charlatan. Il faut dire aussi que plusieurs ont la petite maladie du grand Frédéric : ils murmurent et contre le médecin et contre la médecine, si, une heure après qu'ils ont pris le remède, ils n'en sentent point les effets.

13. Si le pasteur, auprès du lit des malades, a pour principale mission de tranquilliser et de fortifier l'âme souffrante, il doit encore, outre son propre devoir, connaître celui du médecin, du garde-malade et des personnes de la maison, afin de pouvoir, par ses prières, ses conseils, ses exemples, les engager à le remplir. Elle est grande la puissance que donnent à l'homme son ministère, sa dignité, son caractère et la confiance des familles. Sa présence seule est une loi.

14. Celui qui veut remplir la mesure des devoirs qu'impose

la haute direction des âmes, doit savoir adapter sa conduite à la situation et à la disposition d'esprit du malade, se conformant en cela à la pratique du médecin, qui traite un malade dont l'indisposition ne révèle encore aucune trace de danger, autrement qu'une personne atteinte d'une maladie mortelle.

— *Ce cas particulier sera encore traité au deuxième chapitre.*

§ III. — Image du bon pasteur auprès du lit d'un malade.

15. Le pasteur qu'anime l'esprit de la haute direction des âmes saura le manifester dans son extérieur, dans sa démarche, dans ses gestes, dans ses paroles, dans son accent et dans ses actes.

*a.* Il ne va jamais auprès d'un malade sans avoir excité en lui la foi en Jésus-Christ, et sans avoir invoqué l'auteur de tout don parfait, afin qu'il lui ouvre le cœur du malade et lui mette sur les lèvres le mot qui devra le ramener à Dieu et le réconcilier avec lui.

*b.* Il entre dans la chambre du malade avec un air calme et sérieux, aussi éloigné de la dureté que de la susceptibilité. Il faut qu'en le voyant on soit convaincu qu'il ne vient pas par nécessité, mais par amour; qu'il prend part aux souffrances du malade et au malheur qui frappe la famille ; qu'il ne craint aucune maladie et ne redoute point la contagion ; qu'il considère la maladie avec des yeux tout différents de ceux du vulgaire, et que dans ce que les autres appellent un tourment, il voit, lui, une épreuve du ciel ; qu'il a confiance en la vertu éprouvée de sa doctrine, sachant qu'elle est propre à purifier, à consoler et à fortifier. Le pur rayon de la vie éternelle qu'il porte en lui-même brille dans ses yeux, et l'amour qui parle dans tous ses traits, inspire la confiance.

*c.* Sa parole est simple, son salut cordial, son regard aussi vrai que lui-même. Les précautions oratoires artistement ménagées lui sont aussi étrangères qu'au malade.

*d.* Si le malade est un chrétien digne de ce beau nom, le prêtre lui dira sans détour ni introduction ce que saint Jean lui

dirait : « Cher frère, le Seigneur m'envoie auprès de vous et vous fait annoncer que : « Dieu est l'amour, et celui qui reste « dans l'amour reste en Dieu. » Et : « Mes petits enfants, ne « péchez plus ; mais si vous l'avez fait, Jésus-Christ, le Juste, « sera votre médiateur auprès du Père. »

*e.* Le malade est-il encore faible dans la foi, ou éloigné de Dieu, le prêtre ne viendra pas de suite à parler de confession et de préparation à la mort. Il commencera par s'informer auprès des assistants de l'histoire de la maladie... Cette marque de sympathie fait du bien au malade, et a du moins cet avantage qu'elle ne rabaisse pas le prêtre à ses yeux. Ensuite, il dirigera vers Dieu l'âme du malade, en lui disant, par exemple, que dans les maladies Dieu met aussi sa main au jeu. Puis, s'adressant directement au malade, il lui demandera, avec l'accent de la commisération, comment il se trouve.

*f.* Comme la plupart des hommes ne sauraient envisager la mort avec un regard tranquille et familier ; que la crainte de la mort, même chez les personnes les plus pieuses, peut aggraver la maladie et affaiblir l'efficacité des remèdes, un sage pasteur ne croira pas sans restriction la personne qui lui dira qu'elle ne craint pas la mort, et il n'oubliera pas que le malade est homme. Que s'il a le cœur trop sincère pour vouloir le bercer de fausses illusions, il ne voudra pas non plus le tourmenter en lui montrant la mort sous un aspect trop terrifiant.

*g.* Si la maladie prend un caractère grave, qui puisse amener le danger prochain de la mort, le prêtre tâchera, dès sa première visite, d'aller directement au but capital, qui est de purifier, de consoler et de fortifier l'âme du malade. Ici point de cérémonies ni d'exordes. « La maladie pouvant prendre une tournure sérieuse, nous voulons profiter du temps qui nous est donné, afin que, quand il plaira au maître de la vie de nous appeler à lui, nous n'ayons aucune raison de trembler. Nous avons beaucoup à faire, mais Dieu venant partout à notre rencontre, il fera lui-même le plus pénible ; il suffit que nous le laissions nous diriger. »

*h.* Si la foi en Jésus-Christ conserve encore dans le malade quelques étincelles de vie, l'œuvre de la préparation à la mort pourra, dès la première visite, se faire en quelques heures. Que si, au contraire, la foi en Jésus-Christ et à la vie éternelle s'est éteinte dans le torrent de la vie humaine, le prêtre sera souvent embarrassé de savoir à quel fil il rattachera l'Évangile de Dieu et de Jésus-Christ. L'homme qui est sûr de sa foi, dira peut-être sans détour : « Pour moi, et pour une foule d'hommes sages, bons et vertueux, Dieu en Jésus-Christ est le salut du monde, et cette foi me rend heureux. Ce bonheur, je vous le souhaite aussi, cher malade; qu'est-ce qui vous empêche d'y prendre part? Ce ne sont point vos péchés, si nombreux qu'ils puissent être; car Jésus-Christ a précisément pour mission de les pardonner. Serait-ce peut-être parce que vous seriez certain du contraire? Mais comment cette joyeuse nouvelle qui a été annoncée au genre humain pourrait-elle être fausse? Tout ce dont nous autres pécheurs avons besoin se trouve en Jésus-Christ: pardon des péchés, renaissance à une vie heureuse, éternelle.— Si vous connaissez un meilleur Sauveur que celui-là, nommez-le-moi.»

On a vu souvent une prière inspirée par un ardent amour envers l'impie, fondre la glace de son incrédulité ; et souvent le simple récit de la mort édifiante d'un chrétien, a fait tomber les écailles des yeux du sceptique.

*i.* Si le malade prête quelque attention aux paroles du prêtre, celui-ci parlera peu, lentement, doucement, avec l'accent du sentiment, et seulement de la vie éternelle. *Peu ;* car ses exhortations ne doivent pas être des sermons ; *lentement*, afin que l'intelligence affaiblie puisse comprendre ses paroles et arriver au sens de ses paroles ; *doucement*, afin que l'ouïe, devenue plus sensible, ne soit point fatiguée par un ton trop élevé. Que si l'ouïe s'affaiblit, il faudra élever la voix, afin d'être compris. *Avec l'accent du sentiment ;* car si la foi et la charité animent celui qui parle, ses paroles prendront le ton et l'accent de la charité, l'expression de la foi. *Seulement de la vie éternelle ;* les paroles de la vie éternelle sont le texte unique qui convienne

dans la chambre d'un malade et d'un mourant. Il faut que Jésus-Christ, qui était la vie éternelle auprès de son Père, et qui est apparu sous la forme humaine, soit vu, entendu, senti, si l'on veut que le patient puisse trouver en lui le salut.

*k.* L'œuvre capitale de la haute direction des malades une fois achevée, le prêtre renouvellera ses visites, afin de jeter de l'huile dans la flamme de la dévotion : mais ses visites seront toujours courtes.

*l.* Il reviendra souvent, sans toutefois permettre qu'on abuse de lui. Hors le cas de nécessité, ou d'un besoin particulier, il ne passera pas la nuit dans la chambre du malade. — Il est le pasteur de tous, et non le garde-malade des indivi dus

*Observation.* Cette remarque concerne spécialement les jeunes ecclésiastiques, qui ont le cœur tendre et sympathique. Sans doute que la charité peut transformer le pasteur en garde-malade quand les circonstances l'exigent ; mais cette charité sait aussi que la qualité de médecin des âmes, qui distingue le pasteur, prime celle de garde-malade.

*m.* Quand la confiance ou le devoir l'appellent auprès d'un malade, il apparaît à toute heure de la nuit, et à toute température. Sa vie appartient à son troupeau.

*n.* Les plaintes du malade, les insomnies et les regrets qu'il exprime de ne pouvoir s'associer que par la pensée à une solennité prochaine, fournissent au prêtre l'occasion de déposer dans son âme quelques bonnes paroles inspirées par la circonstance.

*o.* Il saura distinguer ce qu'il faut dire au malade *entre quatre yeux,* d'avec ce qu'il peut dire et au malade, et aux personnes qui le soignent ou le visitent.

*p.* Il ne se mêlera pas de ce qui a rapport à la médecine; il se contentera de louer la bonté de Dieu qui a créé le médecin pour le malade, et parlera de l'obligation d'honorer en lui l'instrument de la Providence. Souvent il se verra obligé de mettre les personnes qui s'intéressent au malade en garde contre certains fossoyeurs qui apparaissent sous la forme de docteurs, comme aussi de recommander un médecin plus habile, mais méconnu.

Les fossoyeurs ne manqueront pas sans doute de le maudire et de le tourmenter, mais la vérité lui vaudra la récompense qu'on accorde aux bons prophètes.

*q*. Il évitera surtout d'apporter avec lui sa propre pharmacie et de prescrire des remèdes; car ce qui, au lit des malades, doit s'énoncer par sa bouche, c'est la parole de Dieu, qui jaillira de son âme pour consoler et rafraîchir l'âme du malade. Quant à la guérison du corps, il doit en laisser le soin à d'autres.

L'âme du malade est-elle refroidie et desséchée, un regard élevé vers Dieu et jeté dans l'Écriture sainte pourra lui rendre la chaleur et la vie.

Le malade a-t-il du goût pour l'Écriture sainte, et encore assez de forces pour y lire ou y entendre lire, le pasteur marquera certains chapitres ou passages qui pourront être lus de préférence. L'Écriture sainte est en effet une mine féconde, tant pour les infirmes que pour les pasteurs et pour tous les amis des malades.

Ainsi, pour ne toucher que quelques côtés, elle contient :

I. *Des consolations pour ceux qui souffrent :* Tout tourne à l'avantage de ceux qui aiment Dieu (*Rom.*, VIII, 28). Tous les cheveux de votre tête sont comptés (*Matth.*, X, 30). Dieu connaît ceux qui lui appartiennent (*II Tim.*, II, 19). Le Seigneur châtie celui qu'il aime (*Hébr.*, XII, 16). Ceux qui sèment dans les larmes moissonneront dans la joie (*Ps.*, CXXV). Quand je suis faible je suis fort (*II Cor.*, XII, 10). Venez à moi, vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai (*Matth.*, XI, 28). Aujourd'hui encore vous serez avec moi en paradis (*Luc*, XXIII, 43).

II. *Des avertissements pour les pécheurs :* L'homme qui pèche aux yeux de celui qui l'a créé tombera entre les mains du médecin (*Eccli.*, XXXVIII, 15). Quand l'affliction est là on vous cherche, ô Dieu ! (*Is.*, XXXVI.)

III. *Des exhortations à remplir ses devoirs de malade :* Mon fils, ne vous méprisez pas vous-même dans votre infirmité, mais priez le Seigneur, et lui-même vous guérira. Détournez-vous

du péché; redressez vos mains et purifiez votre cœur de toutes ses fautes. Offrez à Dieu (pour les expier) un encens de bonne odeur, et de la fleur de farine en mémoire de votre sacrifice, et appelez le médecin (*Eccli.*, XXXVIII, 9-12).

IV. *Les sentiments qui ont animé de saints personnages :* SAINT PAUL : Je désire de mourir et d'être avec Jésus-Christ (*Philip.*). SAINT PIERRE : Nous sommes ici-bas des pèlerins et des étrangers (*Epitr.*, I, 2). JOB : Si nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi les maux (*Job.* II, 10)? EZÉCHIAS : Souvenez-vous, Seigneur, que j'ai marché devant vous sincèrement et avec un cœur droit, et que j'ai fait ce qui était bien à vos yeux.

V. *Un exemple de fausse pénitence :* PHARAON (*Exod.*, IX, 27) : J'ai péché cette fois encore : le Seigneur est juste; moi et mon peuple nous sommes impies. (Mais dès que la grêle et les tonnerres eurent cessé, il retomba dans son endurcissement).

VI. *Des exemples de pénitence sincère :* DAVID (*II Rois*, XII); MANASSÈS (*II Paral.*, dernier chap.); SAINT PIERRE (*Matth.*, XXVII); la PÉCHERESSE repentante (*Luc*, VII).

VII. *De grandes prières en peu de paroles :* Mon Père, que votre volonté se fasse, et non la mienne! — Mon Père, je recommande mon âme entre vos mains! — Seigneur! laissez-aller en paix votre serviteur!

VIII. *Des exemples d'une mort calme et sublime :* JÉSUS-CHRIST et SAINT ÉTIENNE.

IX. *Des exhortations à croire à la vie éternelle :* Par exemple, la parabole de Lazare et du mauvais riche; l'histoire de la résurrection de Lazare; la résurrection de Jésus-Christ; cette promesse : Celui qui croit en moi, quand il serait mort, vivra; je donne la vie éternelle à mes brebis.

X. *Des preuves de la possibilité d'endurer les souffrances :* Dieu est fidèle, et ne permet pas que nous soyons tentés au delà de nos forces (*I Cor.*, X, 13).

Une mère peut-elle oublier son enfant et n'avoir point compassion du fils qu'elle a porté dans ses entrailles? Mais dût-elle l'oublier, pour moi, je ne l'oublierai jamais (*Is.*, XLIX).

§ IV. — Indication de quelques fautes.

16. L'image du bon pasteur indique déjà à elle seule les fautes qu'on peut commettre en cette matière.

L'ami des malades peut manquer de bien des manières le but de sa vocation et de ses visites. Par exemple:

*a.* Quand il récite au malade une série de textes bibliques, au lieu de lui dire quelque bonne parole qui aille au cœur;

*b.* Quand il ne cesse de répéter au malade que c'est fait de sa vie; car c'est le moyen de perdre à jamais toute confiance. Le prêtre, qui devrait être un messager de l'espérance, n'est plus alors aux yeux du malade qui craint la mort, qu'un messager de la mort, un épouvantail;

*c.* Quand il trompe le malade en employant tous les moyens pour lui faire croire qu'il reviendra à la santé; quand il diffère d'un jour à l'autre de le préparer à la mort, et ne cesse de lui dire que sa situation changera;

*d.* Quand il prêche, crie, vocifère alors qu'il devrait se contenter de prononcer çà et là, d'une voix douce et paisible, une parole de consolation et d'édification;

*e.* Quand, en présence d'autres personnes, il adresse au malade des paroles qui font deviner aux auditeurs les péchés qu'il a commis;

*f.* Quand, même auprès du lit d'un malade, il ne peut s'empêcher de donner des marques extérieures de sa jalousie grossière ou raffinée; en d'autres termes, quand il veut avoir le monopole de la parole, et qu'il ne peut souffrir qu'un confrère aille visiter le malade, souvent malgré les instantes prières des personnes de la maison.

L'homme de bien aime la vertu partout et en tous; mais celui qui n'en a que les apparences, et qui se recherche partout, veut que tout le bien se fasse par ses mains. — Malheureux! qu'il se ferait peu de bien sur la terre, si tout devait se faire par vos mains! Qui est-ce qui opérera le bien quand un jour vous dormirez sous la terre froide? et qui est-ce qui l'opé-

rait avant que votre père eût dit de vous : « Aujourd'hui, un fils nous est né? »

*g*. Quand il visite plus assidûment les riches que les pauvres, prouvant ainsi qu'il fait plus de cas des richesses périssables, que de l'âme immortelle qu'il doit gagner pour le ciel;

*h*. Quand, croyant à peine lui-même en Jésus-Christ, il s'imagine qu'il lui suffira de quelques sentences religieuses pour illuminer l'obscurité du tombeau, et adoucir l'amertume de la mort;

*i*. Quand, au lieu de recommander le malade à la miséricorde éternelle et de lui montrer Jésus-Christ, il fait de ses bonnes œuvres, souillées par l'égoïsme, et qui ont plus besoin de pardon qu'elles ne sont dignes de récompense, un coussin qu'il met sous la tête du mourant;

*k*. Quand il tourmente le malade affaibli, en exigeant de lui une énumération ponctuelle et impossible de ses péchés, au lieu de l'oindre, pour le combat de la mort, du baume de l'Évangile.

## CHAPITRE II.

### De la conduite du pasteur dans les circonstances particulières où se trouve le malade.

#### § I. — Dans les maladies moins graves, ou du moins qui n'offrent encore aucun véritable danger de mort.

17. Quand le malade est dégoûté et triste, et qu'il paraît n'avoir point encore de goût pour les méditations spirituelles, le pasteur devra attendre un instant, et ne point apparaître de suite, l'Évangile en main. Il pourra commencer par parler de la multiplicité des souffrances qu'endurent en ce moment tant de malheureux, et exprimer sur toutes ces douleurs une parole de compassion. Il tâchera d'amener ensuite le malade à raconter lui-même la cause prochaine de sa situation. En un mot, il se fera comme un pont au moyen duquel il puisse pénétrer dans le cœur du malade, s'il ne le peut autrement.

Quoi qu'il en soit, il est sûr que plus le prêtre est avancé dans la spiritualité, plus il s'ouvre facilement un passage pour arriver au cœur du malade; et celui qui possède la plénitude de la foi apostolique trouve partout de la toile et des couleurs pour dépeindre son Christ aux regards étonnés du malade.

18. Quand la maladie est une conséquence avouée, ou du moins probable, d'une vie dissolue, le prêtre trouvera là un motif pour détruire les causes de la maladie et prononcer son *noli peccare*. Il fera sentir au malade : *a*, combien la justice éternelle agit sagement en attachant des douleurs sensibles aux jouissances du péché; que c'est là un moyen que Dieu emploie pour nous ramener à lui, et pour nous préserver de retomber dans ce péché ; *b*, avec quelle évidence la miséricorde se manifeste dans la justice, puisque, par la maladie qu'elle nous envoie, elle fait tourner à notre avantage notre péché et les conséquences de ce péché. *Nuper animi languor me monuit optimos nos esse, dum infirmi sumus. Infirmus meminit se hominem esse* (SENECA).

*c*, L'homme, continuera le prêtre, ne saurait donc rien faire de plus raisonnable que de considérer sa maladie comme un chatiment paternel infligé à ses désordres, de méditer sur ce qu'ils ont d'odieux, de les regretter de tout son cœur, d'implorer la grâce et le pardon du Père des miséricordes, de mettre entièrement son cœur entre les mains du Sauveur mort pour nous sur la croix, de supporter en patience les souffrances de cette maladie, et d'abandonner en toute confiance sa destinée future au maître de la vie. *d*, Dès qu'il se sera soumis sans réserve à la direction de Jésus-Christ, toute inquiétude devra disparaître. Le Seigneur aime celui qui donne de bon cœur; et quand il exige la foi et la pénitence, la foi et la charité, la foi et la patience, il ne manque pas de répandre son Saint-Esprit dans notre cœur, et avec lui toutes les grâces qui adoucissent les choses les plus amères et allégent les fardeaux les plus pénibles.

19. Si la maladie n'est pas une suite probable d'un péché probable, et si le malade est tourmenté par cette idée que sa maladie est une punition de Dieu et une preuve manifeste qu'il

est dans sa disgrâce, le pasteur s'efforcera de lui enlever ce préjugé, en lui montrant, à l'exemple de saint Jean, que Dieu est l'amour même :

« Les hommes même les plus vertueux ne laissent pas d'être visités par des souffrances ; devenir malade n'est point une marque qu'on est dans la disgrâce de Dieu. Il permet que nous souffrions, afin de nous rendre meilleurs. Il ne veut pas plus de mal aux malades qu'aux bien portants. Un malade qui élève en toute humilité ses regards vers Dieu, vaut mieux qu'un homme bien portant qui se perd dans le bien-être et la vanité, et qui ne pense ni à soi-même ni à Dieu. »

20. Toutefois, continuera le pasteur, si la maladie n'est point un châtiment particulier du ciel, et si le malade ne se l'est attirée par aucun péché dont il ait conscience, nul homme n'est assez pur pour que l'œil de Dieu ne puisse découvrir en lui aucune souillure. Par conséquent, cher malade, la maladie trouve aussi en vous de quoi purifier, lors même que vous n'y apercevez aucune tache particulière.

21. Si le malade est encore jeune, et que, pour ce motif ou pour d'autres, il ait une horreur particulière de la mort, il faudra le familiariser insensiblement avec le danger de la mort, et, quand elle approchera réellement, l'armer de courage.

Les personnes bien portantes, pas plus que celles qui sont malades, ne sont jamais éloignées de la mort : elle arrive sans nous demander avis. Dieu possède un moyen infaillible de rendre à l'homme la vie amère et la mort douce. Il lui suffit de faire que la maladie soit excessivement douloureuse pour montrer ce que peut la piété, en inspirant le courage de mourir avec joie. Quand la maladie doit être suivie de la mort, Dieu donne à ses amis la force de ne rien craindre et il leur apprend à mourir heureux. Dieu peut aussi sauver du danger ; quand on abandonne tout à Dieu, il faut aussi lui sacrifier l'incertitude où l'on est si la maladie amènera le danger de mort, ou la mort elle-même. Celui qui a réglé son compte avec sa conscience, avec son Dieu, avec sa maison, et mis ordre aux affaires de son état, celui-là

peut s'endormir doucement dans l'attente de son salut éternel. La crainte de la mort peut rendre dangereuse la maladie qui ne l'était pas encore ; les jeunes et tendres fleurs tombent plus facilement des arbres que les fruits d'automne, qui tiennent solidement à la branche. Ce qu'il y a de vraiment terrible, c'est d'être surpris par la mort sans s'y être préparé. Celui qui croit au Sauveur, ressuscité de la mort, vainqueur de la mort et du tombeau, ce Sauveur qui ne laisse pas mourir les siens, même lorsqu'ils meurent, celui-là ne tremble pas devant la mort.

### § II. — Des visites réitérées à un malade qui ne l'est pas dangereusement.

22. Quand nous visitons à plusieurs reprises une personne qui n'est pas dangereusement malade, nous pouvons puiser soit dans le nouveau Testament, soit dans quelque livre spirituel, soit dans le trésor de notre liturgie, des enseignements et des consolations pour cette personne. En ce qui concerne la liturgie, je lui traduirais entre autres le contenu de la Messe des malades.

#### A. LA PREMIÈRE PRIÈRE DE L'ÉGLISE.

Dieu tout-puissant et éternel, qui êtes le salut de tous ceux qui croient en vous, nous supplions vos miséricordes de secourir vos serviteurs visités par la maladie. Exaucez-nous et rendez-leur la santé, afin qu'ils puissent de nouveau vous louer dans l'assemblée des fidèles, et vous en remercier. Par Notre-Seigneur Jésus-Christ, etc.

Cette prière dit au cœur du malade : Voyez! le maître qui donne la vie est le même que celui sans lequel la maladie ne saurait venir, le même que celui dont vous pouvez recevoir la guérison.

Cette prière éveille dans le malade l'espérance d'être secouru de Dieu : Voyez comme tout est beau dans la communauté des fidèles ! Quand un membre souffre, tous les autres compatissent; tous prient pour lui.

### B. EXTRAIT DE L'ÉPITRE DE SAINT JACQUES.

« Quelqu'un d'entre vous est-il dans la tristesse? qu'il prie. Est-il dans la joie ? qu'il chante des cantiques. Quelqu'un parmi vous est-il malade ? qu'il appelle les prêtres de l'Église, et qu'ils prient sur lui en l'oignant d'huile au nom du Seigneur. Et la prière de la foi sauvera le malade ; le Seigneur le soulagera ; et s'il a des péchés, ils lui seront remis. Confessez donc vos fautes l'un à l'autre, afin que vous soyez sauvés. » (*Jacq.*, v, 13-17).

### C. L'ÉVANGILE (*Matth.*, VIII.)

Où il est parlé de la prière du centenier, de sa foi, des éloges qu'en fait le Sauveur et de la guérison du malade.

Cette explication fournira au prêtre l'occasion d'exciter dans le malade des sentiments de foi, d'amour et d'espérance, et de tourner sa pensée vers Jésus-Christ, qui a le pouvoir, la bonté et la science de guérir non-seulement le corps, mais encore l'âme ; qui ne méprise jamais la prière inspirée par la foi, puisqu'il enlève le mal, ou donne la force de le supporter noblement.

### D. DEUXIÈME PRIÈRE.

O Dieu, qui disposez à votre gré des instants de notre vie, agréez les prières et les sacrifices de vos serviteurs malades, à qui nous prions vos miséricordes d'accorder la guérison. Le danger où ils se trouvent nous abat ; relevez-nous par la joie de leur guérison. Par Jésus-Christ, etc.

### F. TROISIÈME PRIÈRE.

O Dieu, qui êtes l'unique soutien de la faiblesse humaine, faites éprouver les effets de votre assistance à vos serviteurs malades, afin que, rendus à la santé par le secours de votre miséricorde, ils puissent reparaître dans votre sainte communauté. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur, etc.

Ces pensées et autres semblables entretiennent dans le malade

la confiance en l'assistance divine, et excitent ceux qui jouissent de la santé à prier pour les infirmes.

Si l'Église chrétienne prie aussi pour obtenir la délivrance des maux temporels, on ne saurait l'en blamer. Cette sorte de prière étant inspirée par la foi et par la charité, n'ayant d'autre but que le soulagement de l'humanité souffrante et impliquant d'ailleurs la soumission à la volonté divine, elle respire le pur esprit du christianisme.

Une autre fois, le pasteur fera la lecture d'un psaume, ou de quelque trait puisé dans les Actes des Apôtres, et il en prendra occasion pour éveiller de pieux sentiments dans le cœur du malade.

### § III. — Quand la maladie commence à devenir dangereuse.

23. Au pieux chrétien, c'est-à-dire à celui qui est ce que le mot indique, vous pouvez lui dire sans circonlocution ni détours : « Mon cher frère, le Seigneur arrive ! Préparez-vous à le recevoir ! » Et à votre parole il remplira sa lampe d'huile, s'examinera dix fois pour voir s'il pourra supporter le regard de Dieu qui voit tout, et il se confiera en la miséricorde éternelle.

L'habitant des campagnes, habitué à entendre la pure vérité, pourra sans doute apprendre la nouvelle de la mort sans qu'on la lui présente sous une forme déguisée. « Mon ami, nous ignorons ce qu'apportera le jour qui va venir, et puisque celui-ci est encore en notre pouvoir, nous voulons nous préparer avant que l'heure arrive où il sera trop tard, etc. »

Au vieillard il est encore plus facile de lui dire ce que ses cheveux blancs lui ont annoncé depuis longtemps : « Il vous faudra mourir. » Mais porter la nouvelle d'une mort prochaine à un pécheur, à un courtisan, à un jeune homme et surtout à une *dame*, n'est pas ce qu'il y a de plus facile, ni surtout de plus agréable.

Quand le médecin spirituel remplit bien son devoir, le pasteur a plutôt à rappeler le danger de la mort qu'à en préparer l'annonce.

Pour un grand nombre de personnes qui ont une crainte

extraordinaire de la mort, il n'est pas même bon que le prêtre soit le messager de la mort; car par là il se ferme souvent l'accès auprès du lit des malades, or, cet accès doit toujours lui être ouvert.

Ici encore, les circonstances, l'expérience et la confiance sont les meilleures conseillères.

Il y a des malades qui aiment qu'on leur dise franchement : « Voilà ce qu'il en est ! » D'autres exigent qu'on leur fasse avaler la vérité à petite dose; ils veulent être épargnés jusqu'au moment où la mort implacable rend tout ménagement impossible. D'autres veulent être instruits du prochain danger de leur mort par telle bouche, et non par telle autre.

Un sage pasteur, sans dédaigner ces mille considérations, fera néanmoins en sorte que son zèle pour le salut de l'âme, son indépendance dans une matière si importante, sa confiance en la bonté de Dieu, et avant tout son ardeur pour les choses de l'éternité n'en souffrent aucune atteinte.

Les prophètes ne font pas tant de compliments, du moins des chrétiens n'en doivent point tant exiger, et les conducteurs des chrétiens n'en doivent point faire sans nécessité.

24. Quand le malade a vu d'assez près la figure de la mort, ce n'est pas le moment de commencer pour la première fois à lui montrer sa conscience, et l'auteur même de son salut : Dieu en Jésus-Christ; c'est le moment pour le malade de se jeter entre les bras de la miséricorde éternelle, d'avouer ses péchés, de recevoir avec reconnaissance les consolations que l'Église lui offre dans l'absolution, la communion et l'extrême-onction, et de n'avoir plus d'autres désirs que de tenir ses regards fixés sur sa patrie spirituelle. Que si le malade est encore éloigné de Dieu, le prêtre, conformément à ce que nous avons dit de « la direction des individus au confessionnal, » ne devra point négliger de toucher son âme par les terreurs de la mort, afin de la ramener à Dieu. Dans ce dernier cas, il répétera tantôt l'histoire du bon larron, qui entendit ces paroles : « Aujourd'hui même vous serez avec moi en paradis; » tantôt celle du mauvais larron, qui mourut impénitent.

§ IV. — Quand quelqu'un est surpris tout à coup par une maladie ou par une blessure mortelle.

25. Si dans ces cas douloureux il n'est pas rare de voir presque toutes les personnes de la famille perdre la présence d'esprit, le pasteur doit au moins, lui, la conserver. Il est clair qu'ici tout consiste à saisir de suite l'occasion qui se présente, et à en tirer tout le profit possible pour montrer au malade le doigt de Dieu dans la maladie ou dans la blessure, pour lui faire comprendre le devoir de se résigner à la volonté de Dieu qui parle si éloquemment, et d'utiliser aussi bien que possible les derniers instants de vie qui lui sont encore accordés, pour l'exciter à la confiance en Dieu et en Jésus-Christ, salut du monde; pour l'exhorter au repentir et à l'aveu de ses fautes, et pour faire le plus nécessaire dans le moins de temps possible.

26. Ordinairement la nécessité vient au secours du pasteur. Quelques paroles, qui bannissent tout délai, font plus d'effet et impressionnent plus que ne le feraient des centaines d'autres.

Le malade, ne pouvant résister à la volonté du Tout-Puissant, et sentant qu'il ne le peut, se résigne avec une volonté déterminée, et se rappelant les miséricordes divines dont il a été si souvent l'objet, il ramasse une dernière fois toutes ses forces pour se préparer à quitter ce monde aussi bien préparé et aussi consolé que le lui permet sa position.

Et c'est ainsi qu'un danger de mort survenu inopinément est souvent un bienfait tant pour le malade que pour le pasteur.

27. Quand la personne mortellement blessée est *grossière*, ou chargée de grossiers péchés, il est plus difficile de faire naître en quelques instants la lumière, le repentir et l'espérance dans une âme qui sait à peine ce que c'est que la vie spirituelle. Mais la justice éternelle ne demande à aucun semeur au delà de ce qu'il peut semer, ni à aucun terrain plus qu'il ne peut porter. Le regard fixé sur Dieu, faites ce que vous pouvez, et laissez au juge le soin de juger; adorez, puis profitez pour vous-même et pour les autres de ce qu'il y a d'incontestable dans cet

événement : « O homme, vous n'êtes pas maître d'un seul jour ! Ne renvoyez pas l'affaire la plus importante à une époque incertaine ; et ne choisissez pas un moment inopportun pour accomplir l'œuvre la plus importante. »

28. Quand la personne dangereusement malade divague dans ses discours, il ne reste qu'à attendre patiemment les intervalles lucides où le malade revient à lui-même, à les épier soigneusement et à en bien profiter.

29. Ces intervalles ne sauraient naturellement être mieux employés : 1° qu'à tranquilliser le malade sur le passé ; 2° à le préparer à recevoir les sacrements des mourants ; 3° à l'armer de bonnes résolutions pour les souffrances qui l'attendent, ou pour le combat de la mort ; 4° à lui faire mettre ordre à ses affaires temporelles aussi promptement et aussi exactement que possible.

Mais, ô mon Dieu ! comment ceux qui ont vécu sans vous durant cinquante ou soixante années, pourront-ils vous retrouver dans un si court moment, alors surtout que la douleur leur enlève presque toujours la présence d'esprit ? « Travaillons pendant qu'il est jour ! » On pourra encore répéter en esprit ces paroles du disciple bien-aimé, saint Jean : » Mes petits enfants, ne péchez plus, ne différez pas un seul instant votre retour à Dieu, et surtout ne le différez pas jusqu'à la mort. Ne péchez plus ; mais si vous avez péché, prenez courage ! Nous avons un intercesseur auprès du Père, qui s'est offert en expiation pour tous les péchés du monde... »

30. Si le malade s'est préparé d'avance par la foi, l'amour, la confiance, et par une vie irréprochable, à toute espèce de danger de mort imprévu, il sera facile au prêtre de le fortifier pour le voyage qu'il sera sur le point d'entreprendre, en lui rappelant par de courtes et vigoureuses paroles, Jésus-Christ, notre précurseur et notre maître.

31. Dans les cas de blessures, de mutilations et de contusions violentes qui ne laissent aucun sentiment, il est très-difficile de modérer assez l'inquiétude du malade préoccupé de sa vie et

de sa guérison, pour qu'il ne perde pas de vue le salut de son âme.

On pourra lui montrer, par un exemple sensible, qu'il vaut mieux entrer au ciel avec un seul pied, un seul œil, une seule main, que d'entrer avec deux dans le pays des tourments éternels. Heureux celui qui, en de telles circonstances, peut dire avec Feneberg : « Ce n'est pas par les pieds, mais par le cœur que l'on aime Dieu. »

32. Avec les suicidés que l'on peut encore sauver avant que la vie ne se soit échappée, le seul traitement à employer est celui de la douceur. Il faut au moins que le discours et les actes du prêtre, en les ressuscitant à la vie de la grâce, leur fasse mieux connaître la « tendresse de Dieu pour les hommes, » comme saint Paul appelle l'amour éternel, qu'ils ne la connaissaient avant de se suicider.

### § V. — Dans les maladies chroniques et opiniâtres, qui ne laissent espérer aucune guérison.

33. La leçon à tirer de la longueur et de la persistance de la maladie, le prêtre qui entreverra une mort certaine, ne manquera pas de l'indiquer au malade. « Mon cher ami, Dieu vous montre de loin ce que vous allez devenir. Il a recommandé à la mort de ne point vous enlever inopinément. Le signal de son arrivée vous est donné longtemps d'avance, afin que vous ne soyez point effrayé quand elle viendra. Il ne veut pas qu'elle abatte violemment le mur de séparation qui s'élève entre vous et l'éternité ; il veut qu'elle le mine insensiblement jusqu'à ce qu'il tombe de lui-même, afin que vous mettiez vos espérances en lieu sûr, et que vous ne soyez point enseveli sous les ruines de ce mur.

Il permet que vos forces s'évanouissent peu à peu, afin que votre cœur ne brise pas violemment ses rapports avec le monde et avec la terre, mais qu'il en rompe peu à peu le lien, comme on enlève successivement les fils d'un tissu.

Apprenez donc à considérer les diverses périodes de votre

maladie comme autant de messagers que le Seigneur vous envoie pour lui préparer les voies, en attendant qu'il vous emmène dans le séjour de la félicité.

Apprenez à considérer votre longue maladie comme un purgatoire qui purifie votre cœur et vous prépare à recevoir votre Seigneur.

Apprenez à suivre Jésus-Christ en portant votre croix, et ne tremblez pas si la maladie vous y tient cloué; tôt ou tard vous serez obligé de céder et de mourir. »

Sans doute qu'on ne saurait annoncer la mort à toute espèce de malades en des termes si directs; mais si le malade était mon ami, c'est le langage que je lui tiendrais; or, tout pasteur doit faire en sorte d'avoir autant d'amis que de paroissiens.

### § VII. — Comment l'esprit du Christianisme doit vaincre la crainte de la mort dans les âmes pieuses, mais encore faibles.

34. Celui qui a la vie éternelle en lui-même, saura vaincre la crainte de la mort; celui qui a triomphé en lui-même de la crainte de la mort par la plénitude de la vie éternelle, saura aussi en triompher dans les autres.

Par sa manière d'envisager la mort du corps, il fortifiera les cœurs faibles et relèvera les âmes craintives. Voici comment, dans l'occasion, il laissera parler son cœur.

Vous craignez la mort? — Eh bien, considérez-la attentivement, et vous verrez qu'elle n'est pas aussi terrible que vous le croyez. — Quand vous pensez à la mort, vous ne voyez que des yeux qui s'éteignent, que des lèvres qui pâlissent, des mains qui se refroidissent; vous n'entendez que le râle des mourants; vous ne sentez que l'odeur de la corruption; vous ne vous représentez que le dernier soupir du malade, les pleurs des amis qui entourent un lit de mort; vous n'entendez que le son lugubre de la cloche; vous ne voyez que l'obscurité du tombeau, que la terre froide qui va recevoir le cadavre dans son sein.

Quand vous pensez à la mort, vous ne vous figurez qu'une chose : c'est que vous ne serez plus jamais dans votre maison,

que vous ne verrez plus ni votre cuisine ni votre étable; que vous ne boirez ni ne mangerez plus avec vos enfants et les personnes qui vous sont chères; que vous n'irez plus à l'église, que vous ne verrez plus jamais le soleil, et que vous serez séparé pour toujours du monde visible.

En ne considérant la mort qu'à ce point de vue, il est certain que tous vos membres doivent être glacés d'effroi; mais, mes chers et bons amis, cette image que vous vous faites de la mort n'est pas la véritable. Les hommes pieux la voient sous un tout autre aspect quand ils l'envisagent de près; je veux vous la montrer telle que vous devez la voir.

Supposez que vous languissez depuis plusieurs années dans une obscure prison. Tout à coup le messager de la liberté fait entendre sa voix; la porte s'ouvre, il vous enlève vos chaînes, et d'une main sûre vous conduit à la lumière du soleil; vous revoyez le jour, et vous respirez de nouveau librement au milieu de la belle nature. Eh bien, cet ami, qui de l'ombre du temps et de la prison du corps vous transporte dans le pays de la lumière et de la liberté, c'est la mort. Et vous craindriez cet ami, ce sauveur qui vous délivre de la prison?

Représentez-vous un ouvrier laborieux, épuisé par les fatigues de la journée. Après avoir, pendant une chaude journée d'été, porté l'ardeur du soleil et le poids du jour; après avoir achevé son travail à la sueur de son front, il éprouve une joie ineffable à rentrer dans sa fraîche cabane quand, le soir, l'heure du repos est arrivée. Le sommeil est pour lui un ami et un bienfaiteur, entre les bras duquel il répare les fatigues de la journée. Eh bien, ce doux sommeil qui vous recevra dans ses bras, quand vous aurez achevé la tâche de votre vie, et qui rafraîchira vos membres épuisés, c'est la mort. Et vous craindriez cet ami, vous n'aimeriez pas ce repos qui vous attend au soir de votre vie?

Figurez-vous qu'après un long et pénible voyage vous arrivez dans votre patrie : quelques pouces seulement vous séparent encore du but où vous aspirez. Tout à coup, après une longue

attente, arrive un joyeuse nacelle; le maître vous invite gracieusement à y monter, et vous transporte heureusement au port. Le chef du vaisseau qui, au sortir du pèlerinage de cette vie, vous transporte dans la patrie céleste, c'est la mort. Et vous craindriez ce guide qui vous emmène dans la vie éternelle?

Rappelez-vous l'image que des hommes pieux se sont faite de la mort. Le vénérable vieillard Siméon la considérait comme un retour paisible dans sa patrie; saint Paul, comme le passage d'une maison caduque dans la demeure plus excellente et éternelle de Dieu; saint Pierre, comme la désertion d'une cabane longtemps habitée; Jésus-Christ, comme une prolongation de la vie, comme la vie éternelle.

Cette dernière idée de la mort est la plus belle; elle est d'une clarté et d'une vérité qui ne laissent rien à désirer.

L'homme, aussi longtemps qu'il jouit de la vie et de la santé, peut mouvoir ses membres; il peut voir, entendre, toucher, parler, se transporter d'un lieu dans un autre, boire, manger, travailler, prendre tel ou tel costume, être tour à tour gai et triste, sérieux et plaisant, etc. Tout cela s'appelle l'existence visible, sensible de l'homme, parce qu'on peut la voir, la sentir par le moyen des sens.

Mais outre cette existence visible, il y en a une autre invisible, et qu'on ne saurait voir.

Ainsi la foi immuable du chrétien au seul vrai Dieu, et à Celui qu'il a envoyé, est comme une aspiration continuelle du cœur vers l'invisible; c'est une conversation intime de l'âme avec Jésus-Christ; un amour mêlé de reconnaissance envers celui qui l'a racheté de la mort et du péché; une noble ardeur qui fait qu'on renonce aux choses les plus agréables et qu'on supporte les plus rebutantes, pour reproduire en soi le modèle vivant de Jésus-Christ; une confiance et un dévouement inébranlables envers Celui qui est tout dévouement et tout amour, etc. Or, cette foi en Dieu, cette aspiration vers lui, cet entretien de l'âme avec lui, cet amour pour Jésus-Christ, etc., voilà ce qui constitue la vie invisible du chrétien.

Cette vie là, elle existe dans tout vrai chrétien, bien que nous ne la voyions pas, bien que nous ne puissions ni la voir ni la saisir, à moins qu'elle ne se révèle par des expressions, des faits et des gestes. Or, c'est précisement parce que nous ne pouvons pas la voir qu'elle s'appelle vie invisible.

Eh bien, qu'arrive-t-il quand meurt un homme de cette espèce? Son existence visible est arrivée à son terme : il ne saurait plus mouvoir ni le pied, ni la main, ni l'œil, ni la langue; il ne saurait plus ni manger, ni boire, ni voir, ni entendre, ni parler.

Et que se passe-t-il par rapport à cette vie invisible? L'homme l'emporte avec lui dans l'éternité, auprès de Jésus-Christ, où il la continue; toute la direction de son être vers Dieu et Jésus-Christ demeure vivante, continue à subsister, devient de plus en plus parfaite, de plus en plus pure, de plus en plus divine. La foi se transforme en intuition, l'espérance en possession, l'amour en jouissance, et l'attachement de l'âme à Dieu en union intime avec lui.

Voilà pourquoi Jésus-Christ a dit : Celui qui croit en moi ne meurt jamais. C'est-à-dire que la vie invisible de l'homme, la connaissance et l'amour de Dieu et de Jésus-Christ, cette vie véritablement divine produite en nous par l'esprit de Dieu, dure éternellement, ne finit jamais, acquiert de plus en plus de vie, parce que les liens qui la paralysaient ont disparu, et que les torrents de vie qui jaillissent de la plénitude de Jésus-Christ la débordent de toutes parts.

On le voit, la mort des gens de bien n'est point proprement une mort; car c'est la vie invisible; c'est la chose capitale; c'est celle qui constitue l'homme pieux : cette vie là, elle ne meurt point. Par contre, tout ce qui est visible est tributaire de la mort; c'est pourquoi, peu nous importe que nous mourions : tout n'est pas perdu. Au jour du jugement, notre vie renaîtra plus éclatante que jamais. En attendant nous pouvons nous en passer; qu'elle périsse dans le tombeau si nous devons la recouvrer plus magnifique! nous ne perdrons rien, et nous gagnerons beaucoup.

Le laboureur, à la vue d'une riche moisson, se plaint-il que son grain de semence soit mort dans le sillon? Loin de là, il s'en réjouit; si cette semence n'était point morte, sa moisson eût été nulle; d'ailleurs la moisson vaut mieux que le grain de semence. En un mot : la vie invisible ne meurt point, et la vie visible meurt pour revivre plus magnifique. Par conséquent, dans la mort de l'homme de bien, tout est gain et rien n'est perte.

### § VII. — De la conduite du pasteur envers ceux qui ne veulent point se préparer à la mort.

35. Le pasteur cherche à découvrir et à faire disparaître les causes qui s'opposent à cette préparation.

Les causes qui font qu'un grand nombre de malades ajournent leur préparation à la mort sont faciles à trouver pour l'homme qui connaît le cœur humain, et elles sont suffisamment connues de celui qui connaît le christianisme.

Ces causes, d'après Uhlenberg, sont celles-ci :

I. Quelques personnes, pieuses d'ailleurs, trouvent un obstacle à cette préparation dans un attachement extraordinaire à la vie, et dans la frayeur naturelle que fait éprouver la pensée de la mort.

II. Ceux-ci sont tellement attachés aux biens et aux honneurs temporels, qu'ils ne veulent point entendre parler de préparation à la mort.

III. Ceux-là sont tellement préoccupés de leurs parents, de leur conjoint, de leurs enfants, de leurs proches, de leurs amis, de leurs connaissances, qu'ils oublient de se préparer à la mort.

IV. Les uns sont tellement absorbés dans les affaires et les soucis du monde, qu'ils ne peuvent ou ne veulent point en sortir.

V. Les autres sont si exclusivement occupés de savoir quelle médecine ils prendront pour se guérir ou diminuer leurs souf-

frances corporelles, qu'ils n'ont pas le temps de penser ni à Dieu ni à leur âme.

VI. Il en est que la maladie rend si découragés et si tristes, qu'on ne saurait leur parler ni de l'union de leur cœur avec Dieu, ni des choses de l'éternité.

VII. D'autres se montrent revêches et opiniâtres, et refusent par pure impiété de se préparer raisonnablement à la mort.

VIII. D'autres ont perdu toute délicatesse de conscience, et s'inquiètent assez peu d'être en union ou en désunion avec Dieu quand ils sortiront de ce monde.

IX. D'autres ont l'habitude de remettre d'un jour à l'autre leur préparation à la mort, et, comme le dit dans son langage énergique l'auteur que nous citons, ne cessent de répéter ce cri désagréable du corbeau : *Cras, cras.*

Toutes ces causes peuvent facilement se réduire à une seule : Les choses visibles, temporelles, terrestres, enchaînent tellement le cœur humain, qu'il ne saurait, même en pensée, souffrir qu'on les lui arrache violemment. Les liens du temps, qui nous attachent à cette vie, sont trop puissants, et ceux qui nous rattachent à l'éternité sont trop faibles, pour que nous puissions nous arrêter sérieusement à la pensée qu'il faut briser les premiers avec peine et douleur.

Puis donc que la plupart des malades *ne veulent pas mourir*, il importe grandement que le pasteur sache comment il doit venir à leur secours.

Nous allons reproduire ici quelques-unes des plus belles pensées dont se sert Uhlenberg pour faire expliquer la première des causes que nous avons signalées, abandonnant le reste à la méditation de chacun.

### CE QUE L'ON PEUT DIRE A CELUI QUE LA PREMIÈRE CAUSE EMPÊCHE DE SE PRÉPARER A LA MORT.

I. Tous les hommes étant les membres vivants du corps mystique de Jésus-Christ, et devant, par la foi et la charité, rester unis jusqu'à la fin à Jésus-Christ, leur chef, ils lui appartien-

nent tous, de même que Lui est leur propriété à tous. C'est par Lui qu'ils sont devenus maîtres du péché, de la mort, du démon, de l'enfer; et ce mot de Jésus-Christ (*Jean*, XIV) : « Consolez-vous, j'ai vaincu le monde, » peut aussi s'appliquer à la mort : « Consolez-vous, j'ai vaincu la mort. »

II. Il faut que nos yeux voient autre chose que ce qui est dans le tombeau, où le corps tombe en putréfaction; il faut qu'ils entrevoient jusqu'au jour de la résurrection générale, où ce qui est maintenant semé dans la corruption ressuscitera incorruptible (*I Cor.*, XII), et où il sera aussi difficile à la mort de conserver nos corps en sa puissance, qu'il lui a été difficile de conserver celui de Jésus-Christ.

III. La chair et le sang ne sauraient hériter du royaume de Dieu : la maison que nous habitons ne fait qu'appesantir notre corps (*Sag.*, XII). Il faut donc qu'il s'y fasse une transformation, si nous voulons entrer en participation de la demeure du ciel. Il faut, comme l'a dit saint Pierre (II, I)) que cette demeure soit renversée, si nous voulons habiter avec Jésus-Christ. Il faut, selon le langage de saint Paul (*Philip.*, III), que ce corps abject soit transformé, et qu'il devienne conforme au corps glorieux de Jésus-Christ. C'est pourquoi ne nous attristons pas de ce qu'il nous faille émigrer de cette demeure fragile, pour entrer dans une autre plus excellente.

IV. Ce que nous perdons par la mort vaut incomparablement moins que ce que nous gagnons ; nous perdons la vie temporelle, et nous gagnons la vie éternelle dans toute sa plénitude; nous sommes arrachés à un monde coupable, et transportés dans un monde parfait.

V. Nous ne sommes que des étrangers sur la terre. Or, ne devons-nous pas être heureux d'arriver au terme de notre pèlerinage et d'entrer dans une demeure permanente? Quelle n'est pas la joie d'un voyageur quand il franchit la frontière de sa patrie, ou qu'il voit de loin la fumée s'élever dans les airs au-dessus de la maison de son père!

VI. Tous les jours nous répétons cette prière : « Que votre

royaume nous arrive. » Or, quand nous craignons la mort, nous sommes en contradiction avec nos demandes de tous les jours. Pourquoi redouter la mort, puisqu'elle nous ouvre la porte du royaume des cieux ?

VII. Ici-bas, nous portons le trésor de la religion, de la vertu, du salut dans des vases fragiles; Satan, la chair et le monde s'unissent pour nous les enlever : eh bien, ne devrions-nous pas être heureux d'échapper bientôt au danger et d'arriver en lieu sûr ?

VIII. Nous sommes assujettis à une nécessité inévitable : une loi de mort est portée contre tous les mortels. Quand l'heure sonnera, quand Dieu le voudra, il vous faudra partir : vous ne sauriez résister à sa volonté. Remettez donc de bonne grâce votre âme entre ses mains, avant que la mort ne vous l'enlève de force.

IX. Ici-bas, nous n'apercevons que l'ombre de la vérité, c'est-à-dire de Dieu : nous devons donc nous réjouir de voir cesser les ténèbres, et notre âme s'élever de clarté en clarté jusqu'à la pleine vision de Dieu.

Tels sont les moyens que le pasteur emploie pour détruire, par sa racine, toute cause qui empêche un malade de se préparer à la mort.

### § VIII. — Prière aux directeurs des âmes, principalement à ceux de la campagne.

36. La crainte de la mort n'est jamais plus nuisible que lorsqu'elle menace une double existence, je veux dire, quand elle tourmente une femme en couche. La mère, préoccupée de sa vie et de celle de son enfant, ne reçoit souvent aucun secours ni du médecin, ni de la sage-femme, qui ne sont pas là ; ni du prêtre, qui n'a pas la parole. La crainte de la mort peut affaiblir une femme en couche au point de la faire succomber aux douleurs de l'enfantement. Dans ce cas, il suffit quelquefois d'une bonne parole pour lui relever le moral, et sauver à la fois la mère et l'enfant.

Citons ici, au lieu de donner des préceptes, le récit d'un té-

moin oculaire. Une personne, nommé Caroline, qui devait éprouver pour la première fois les douleurs de l'enfantement, était en proie aux craintes et aux pressentiments les plus terribles. Lorsque les douleurs, qui durèrent longtemps, se firent sentir, et tandis que la sage-femme baptisait l'enfant dans le sein de sa mère, celle-ci ne cessait de crier : « Je vois bien qu'il me faudra mourir ; vous-même désespérez de ma vie. » — « Vous ne mourrez point, Caroline, s'écriait une voix lointaine ; vous ne mourrez point; ayez seulement confiance en Dieu; bientôt l'enfant sera né ; ayez confiance en Dieu ! Faites votre devoir, et prenez patience : vous ne mourrez point ! » Ces paroles d'encouragement prononcées en temps convenable, ranimèrent les forces de la femme, et lui donnèrent une énergie nouvelle. Élevant sa pensée vers Dieu, et ramassant toutes ses forces, elle se recommanda au ciel, elle et son enfant, et l'enfant ne tarda pas à voir la lumière du jour. La mère rendit grâces à Dieu de l'avoir consolée par une parole énergique. Et voilà comment sont enfantés dans la foi même les enfants qui naissent à la vie du corps.

37. Si ni la nature, ni l'art, ni le courage ne peuvent réellement fournir aucun moyen de salut, et que la mère doive, pour donner la vie à son enfant, devenir victime de la mort, la parole de Dieu pourra, par la bouche du prêtre, adoucir sa dernière heure. « Si Dieu vous enlève la vie, il la remplacera par celle de votre enfant ; confiez-vous en sa bonté, et déposez toutes vos inquiétudes dans son cœur paternel. Jésus-Christ vous offre sa main pour vous emmener dans son royaume : suivez-le ; bientôt vous verrez ce que nous espérons et croyons tous. — *Il a bien fait toutes choses.*

38. Si une mère chrétienne, qui sait apprécier la valeur du baptême, met au monde un enfant mort-né, son cœur sera déchiré par la pensée des tourments de l'enfer, si un pasteur prudent n'a pas pour elle quelque parole de consolation. « L'Église baptise les enfants qui ont encore la vie ; quant aux enfants morts-nés, elle les abandonne à la Providence divine ; tout ce qui vient de l'homme est sien : cet enfant lui appartient

donc aussi, les ressources du Seigneur sont infinies. La foi croit, l'espérance espère, la charité aime là où elle ne voit rien. Abandonnons à Dieu le soin de diriger toutes choses: il lui appartient de commander ; à nous d'obéir et d'avoir confiance.

### § IX. — Des testaments.

39. La simple prudence veut qu'un ecclésiastique non-seulement ne se mêle pas de la confection des testaments et ne s'y laisse pas entraîner, mais encore qu'il n'y prenne absolument aucune part, à moins que la nécessité et la charité ne l'y contraignent. Rien, en effet, n'occasionne plus de désagréments, de disputes, de procès et d'inimitiés, que les affaires testamentaires, que le *mien* et le *tien*, qui revivent après la mort du testateur et se disputent son héritage. Ceux qui ne reçoivent rien, veulent recevoir quelque chose; ceux qui reçoivent quelque chose, veulent recevoir davantage ; ceux qui reçoivent la grande part, veulent tout recevoir. Les mécontents, et il n'y a pas de testament qui n'en fasse quelques-uns, maudissent le pasteur; ils l'accusent d'être cause qu'ils ne reçoivent rien, ou ne reçoivent pas davantage ; ils l'accusent d'avoir dirigé le malade, etc.

40. Que si la charité et la prudence demandent l'intervention du pasteur dans les testaments, il devra :

*Premièrement*. Rappeler aux testateurs (quand il s'agit de legs pieux) qu'il faut préférer le nécessaire à l'utile, et le bien général aux vues particulières.

*Deuxièmement*. Il ne devra pas dissimuler qu'il y a péché à négliger, par aversion, des parents pauvres, pour consacrer son argent à des œuvres pies. *Quicumque vult, exhæreditato filio, hæredem facere Ecclesiam, quærat alterum qui suscipiat, non Augustinum, imo Deo propitio nullum inveniet.* (Aug., sermo V, *de Vita clericorum.*)

C'est, de la part des riches, un inqualifiable aveuglement que de pousser leur aversion pour de pauvres parents au point de ne leur rien donner, ou presque rien. Mais ils n'avouent pas qu'ils

agissent ainsi par une aversion secrète ; ils prétendent, ou plutôt ils prétendaient avant leur mort :

*a.* Qu'il leur fallait songer à leur âme, par conséquent qu'ils ne pouvaient pas s'intéresser à de pauvres amis ; comme si l'observation de ce précepte : *Redime eleemosynis peccata tua,* comme si l'accomplissement de la loi fondamentale de la charité n'était pas le meilleur moyen de soigner les intérêts de son âme.

*b.* Ils disaient qu'ils s'étaient intéressés à de pauvres Franciscains, à tel couvent de Carmélites, etc. Il faut honorer sans doute quiconque fait le bien, comme il faut assister quiconque est dans le besoin, n'importe l'habit ! J'accorde volontiers son aumône à chaque malheureux, par conséquent aux religieux comme aux autres, et surtout à ceux qui travaillent au ministère des âmes, à ceux qui ont besoin et qui sont dignes d'être secourus. Mais les religieux ayant d'ordinaire plusieurs mains qui leur fournissent le nécessaire, tandis que les espérances d'un pauvre parent reposent entièrement sur vous, vous ne devez pas être assez cruel pour le tromper dans son attente. Des religieux raisonnables, s'ils étaient là présents, n'accepteraient pas un legs qui serait humecté des larmes des orphelins, et chargé de la malédiction des parents. Et puis les saints fondateurs d'Ordres n'ont-ils pas prouvé en choisissant la pauvreté pour héritage, et en abandonnant leurs propres biens, que l'esprit de leurs constitutions ne saurait être de priver les pauvres des secours dont ils ont besoin ?

*c.* Ils disaient que les ecclésiastiques offriraient le saint sacrifice pour eux, s'ils leur envoyaient des honoraires de messes.

*Réponse.* Dieu fait plus d'attention au cœur du donateur qu'au don lui-même ; et dans le cœur du donateur, il préfère la charité et la confiance à tout le reste. Ainsi, ce que vous accordez généreusement et en vue de Jésus-Christ à des parents pauvres, celui qui a promis sa récompense à un verre d'eau ne le laissera pas sans rémunération. Dieu et la nature, Moïse et Jésus-Christ, Jésus-Christ et son Église nous font un devoir d'aimer le prochain, de soulager les malheureux, et ce devoir, rien au

monde, ni la messe, ni la communion, ne sauraient le remplacer. Supposons le cas suivant : Vous rencontrez un homme à moitié tué, il a reçu le coup de la mort, et le voilà près de rendre le dernier soupir. Vous passez votre chemin sans verser de l'huile sur ses blessures, sous prétexte qu'avec l'argent que vous coûteraient les soins de ce malade vous pourriez faire dire cinq messes. Je vous le demande, cette conduite ne serait-elle pas une insulte au Christianisme? Croyez-vous que Jésus-Christ, que vous auriez soulagé dans la personne des pauvres, pourrait, comme Sauveur, dont vous célébrez à la messe le souvenir de la mort, repousser votre don, et que, comme juge, il ne récompenserait pas, selon sa promesse, ce service rendu à un malheureux!

Il n'y a qu'un seul et même Jésus-Christ. Jésus-Christ souffrant n'est jamais en désaccord avec Jésus-Christ triomphant.

*d.* Il est si beau d'être accompagné et porté au tombeau par tant de confréries, et d'entendre nommer à tel jour précis le nom du défunt parmi les bienfaiteurs de l'Église! *Réponse :* Faire le bien pour en être loué après sa mort, n'est autre chose qu'une vanité puérile : ce n'est pas le Christianisme.

*e.* Telle statue de l'église est si mal habillée! *Réponse :* Voici, d'un côté, une statue de bois qui n'a ni robe, ni manteau, ni dorure; et de l'autre, un temple vivant du Saint-Esprit, un homme, votre frère, qui est sans vêtement, sans nourriture, sans éducation; et vous prétendez honorer les saints tout en négligeant les œuvres de charité que Marie, Joseph et tous les autres saints préféraient incomparablement à la décoration de statues de bois? Il est louable de contribuer à l'embellissement des églises; mais violer pour ce motif le commandement de l'amour serait chose condamnable; ce serait agir contre le sens et l'esprit de la religion.

*Troisièmement.* Le prêtre doit se garder de faire supposer, par exemple en parlant de ses propres nécessités, qu'il veut arracher quelque legs en sa faveur.

La pasteur s'assied auprès du lit des malades comme ministre de Jésus-Christ, et non comme mendiant; comme ami du malade, et non de son argent.

*Quatrièmement.* Quand il s'agira d'aumône, le prêtre ne se permettra pas même de proposer, de son propre mouvement, un anniversaire, ou n'importe quoi, en faveur de son église paroissiale : l'intégrité de sa réputation, en matière de désintéressement, doit lui être plus chère que cent anniversaires.

*Cinquièmement.* Bien que la confection des testaments ne soit pas l'affaire du pasteur, il y a cependant devoir pour lui de rappeler au malade d'en faire un, et, s'il est consulté, de ne proposer que des objets convenables.

*Remarque.* Parmi les legs qui peuvent être proposés, le pasteur doit placer :

Ceux qui ont pour but l'érection ou l'amélioration d'écoles primaires, ou le payement de bons instituteurs.

L'éducation d'enfants pauvres, à l'école et hors de l'école.

Les distributions de bois faites aux pauvres pendant l'hiver.

Les institutions en faveur des malades, comme il en existe dans certaines villes.

Les livres de prières, de lecture et d'étude, pour être distribués au peuple des campagnes.

Ceux qui ont pour objet de procurer une dot à de pauvres filles dont l'innocence est en danger.

Les pieuses fondations en faveur des voyageurs pauvres, surpris en route par la maladie.

Ceux qui ont pour objet de contribuer à l'éducation des jeunes gens qui se destinent au sacerdoce, ou à la carrière d'instituteurs.

Dons aux pauvres qui n'osent pas mendier, et qui sont néanmoins trop pauvres pour vivre sans aumônes.

Ceux qui ont pour objet de contribuer à l'érection de nouvelles paroisses, là où les fidèles sont obligés d'aller trop loin pour demander de l'instruction et des consolations à leur pasteur.

Ceux qui ont pour objet d'instituer une caisse de secours pour les cultivateurs laborieux et honnêtes visités par un incendie, par la grêle ou par quelque autre accident.

Ceux qui ont pour objet de contribuer à l'amélioration des maisons publiques de correction et de travail.

Ceux qui ont pour objet d'établir un fonds pour l'érection d'un hôpital destiné à héberger et à entretenir tous les étrangers munis de bons témoignages et qui seraient sans fortune. Un pareil temple élevé dans une ville aurait assurément des effets plus salutaires que....

Ceux qui ont pour objet de contribuer à l'entretien de religieux qui rendent de bons services dans le ministère des âmes, dans l'éducation des enfants, dans l'assistance des malades, etc.

Ceux qui ont pour objet de contribuer à payer les frais de voyages que font certains individus capables, en vue du bien général, et dans le but de consacrer les fruits de leur éducation au service de leur patrie.

Ceux qui ont pour objet de contribuer à l'augmentation des bourses en faveur de jeunes étudiants, ou à l'amélioration de l'enseignement lui-même, ou à l'érection de certaines écoles où des hommes de science et de foi enseignent des vérités qui importent au bien-être général.

Ceux qui ont pour objet de contribuer à l'assainissement des marais, ou à l'exécution de n'importe quel projet salutaire, tel que : diminution pour l'avenir du nombre des avocats, et assistance de ceux qui existent encore maintenant, et qui n'ont point de clientèle ; afin de diminuer les procès, et de mettre un terme à une foule de misères humaines ; subvention accordée à un *avocat des pauvres,* qui défend la cause des malheureux sans faire payer ses peines.

Ceux qui ont pour objet la fondation d'un capital pour le soulagement de ses coréligionnaires et autres personnes qui, chassées d'un pays étranger par suite de persécutions, sont obligées de s'expatrier pour échapper à l'oppression.

Ceux qui ont pour objet de contribuer à établir des institutions de sages-femmes et de chirurgiens.....

En relisant ce catalogue d'institutions bienfaisantes, je suis de plus en plus frappé de la différence qui existe entre le présent et le passé. Autrefois, nous n'avions point de nomenclature de ces sortes d'institutions, et cependant elles ont été créées en

foule ; maintenant les nomenclatures ne manquent pas; mais ce qui fait défaut, c'est la volonté et les ressources. Malheureusement, nous ne pouvons que signaler le bien qui est à faire, et nous devons nous contenter de dire : « Que celui qui peut faire le bien, le fasse ; » et : « Les hommes font si peu, et le temps fait tant de choses! » Sainte Providence ! si vous ne mettez pas, d'un côté, un frein au luxe, de l'autre, à la froideur, le genre humain pétrifié périra sous les glaces où il est enseveli ; et la race des hommes efféminés sera énervée par la mollesse. Protégez-nous donc ; pour nous, nous nous tairons et nous adorerons.

On a aussi conseillé d'établir des récompenses pour les nobles actions, par exemple de donner des médailles aux filles de villages les plus édifiantes par leur conduite. Mais pourquoi vouloir forcer la modestie de rougir en acceptant la récompense due à l'innocence ? La modestie redoute par-dessus tout la publicité ; et puis, qu'est-ce qu'une médaille comparée aux douces jouissances du cœur ?

Encore un mot, et puisse ce mot retentir bien haut ! Que celui qui a la puissance honore, protége et conserve comme des sanctuaires de la patrie les pieuses institutions fondées dans un esprit de charité chrétienne ! Ce qui fonde la plupart des établissements, c'est la foi en leur inviolabilité ; le doute qui se demande s'ils survivront à la dent du temps, ferme les mains à ceux mêmes qui déjà les avaient ouvertes pour le soulagement de la misère.

### § X. — Quand approche le moment de la mort.

41. Le pasteur fait tout ce qui dépend de lui :

Pour que le malade ne quitte point ce monde, 1° avant de s'être réconcilié avec toutes les personnes contre lesquelles il a nourri quelque haine dans son cœur ;

2° Avant d'avoir réparé autant que possible le dommage qu'il a causé, et complété par ses sentiments de regret ce que sa fortune ne lui permet pas de faire ;

3° Avant d'avoir dit à son conjoint, à ses enfants, à ses proches, etc., tout ce qu'il peut et doit encore leur dire;

4° Avant d'avoir donné aux assistants des témoignages de sa piété et de sa vertu, par la manifestation ostensible de sa foi, de sa charité et de sa confiance, par la réception édifiante des sacrements de Pénitence, d'Eucharistie et d'Extrême-Onction;

5° Avant d'avoir pris, par rapport à ses biens temporels, toutes les dispositions que lui prescrivent sa conscience, ses fonctions, ses parents, et l'union entre les héritiers.

5° Le prêtre fera en sorte de ne priver ni le mourant ni les assistants, des paroles d'édification et d'encouragement qu'il devra prononcer en cette circonstance.

7° Il fera en sorte que les causes de son péché et de ses tentations au péché soient soustraites à la présence et aux regards du malade.

8° Il prémunira le malade contre les tentations secrètes qui assaillissent le lit des malades et des mourants.

Ces tentations sont ou générales, comme la crainte de la mort qui approche, les angoisses qu'occasionnent le souvenir de ses péchés, le regret d'abandonner les choses agréables de la vie, l'impatience que font éprouver les souffrances; ou particulières, et elles ont leur principe dans les inclinations spéciales du mourant. L'homme reste homme même sur son lit de mort, et les germes des tentations prouvent encore, à la sombre lueur de la bougie qui éclaire ses derniers moments, qu'eux ne sont pas encore morts.

C'est ainsi qu'une dame qui se mourait tenait dans sa main avec le crucifix, une petite clef attachée à un ruban rouge, qu'elle conserva jusqu'à ce que sa main se fût glacée. Après sa mort, on se convainquit que cette clef servait à ouvrir le trésor de son cœur, une cassette pleine d'or. Cette petite clef au ruban rouge est une image de l'humanité tout entière. Hélas! il y a presque toujours un petit objet qui se partage avec Dieu le règne de notre cœur. Heureux celui qui le remet tout entier entre les

mains du Seigneur : puisque c'est lui qui l'a créé, qu'il en soit l'unique possesseur!

9. Enfin, le pasteur fait surtout en sorte que le moment suprême, le dernier acte de l'homme sur le théâtre de la vie humaine, soit pour le mourant, s'il a encore le sentiment, un moment de consolation, et s'il ne l'a plus ou qu'il y ait doute, un moment d'édification pour les assistants.

« Anges de Dieu, préparez au mourant un chemin facile pour arriver à son Père, après lequel il soupire. Venez, portez-le dans le sein d'Abraham, et faites-le entrer dans la demeure que Jésus-Christ lui a préparée dans la maison de son Père !

Seigneur Jésus-Christ, accordez-lui de mourir comme vous êtes mort sur la croix.

Seigneur Jésus-Christ, faites qu'il entende cette douce parole : « Aujourd'hui encore vous serez avec moi en paradis ! »

Seigneur Jésus-Christ, faites qu'il éprouve la vérité de ces paroles : « Celui qui croit en moi, fût-il déjà mort, vivra. »

Seigneur Jésus-Christ, soyez avec lui, soyez le sauveur de son âme, accompagnez-le !

Adieu, frère en Jésus-Christ, au revoir !

Ne craignez point! Ni la mort ni Satan ne sauraient vous nuire : le sang de Jésus-Christ intercède pour vous.

Heureux ceux qui ont le cœur pur; car ils verront Dieu.

Grâce, ô mon Dieu !

Miséricorde, miséricorde, ô mon Dieu!

Merci, merci, merci, mille fois merci, ô mon Dieu!

Mon Père, je remets mon âme entre vos mains !

*Remarque.* On connaît assez les prescriptions du Rituel romain, pour que nous n'ayons rien à en dire.

10. Nous n'avons pas besoin de faire observer que pendant le combat de la mort les fidèles doivent prier en commun pour le malade.

Il n'est point de spectacle plus touchant, quand un frère est aux prises avec la mort, que de voir ses frères et sœurs proster-

nés à terre, et, réunis avec le prêtre autour du lit du mourant, rivalisant d'ardeur dans le combat de la prière.

C'est vraiment là un temple de Dieu !

Là, Jésus se trouve au milieu de ses disciples.

Là, la prière du cœur est interrompue par les larmes et les sanglots.

Là, se révèlent le sentiment de l'humanité, la sainte et pure commisération.

C'est une heure grave et solennelle, une heure où tous nos membres frissonnent, celle où nous épions le moment où notre frère rendra le dernier soupir.

C'est l'heure où tous les cœurs sont unis, l'heure où l'on oublie et méprise tout ce qui d'ailleurs sépare et désunit. Père et fils, savant et ignorant, grand et petit, pauvre et riche, maître et serviteur, chacun prie, verse des larmes dant l'attente du moment où il sera dit : « Il n'est plus ! »

O hommes ! assistez souvent à la mort, afin d'apprendre à vivre !

Et vous, chrétien, qui avez toute la haine d'un païen, et qui voulez pourtant qu'on vous appelle chrétien, assistez au moins une fois à la mort d'un homme, et devenez homme !

## § XI. — APPENDICE.

### AYANT POUR OBJET D'INITIER A LA CONNAISSANCE DE L'HOMME ; PAR UN PASTEUR EXPÉRIMENTÉ.

De combien de faiblesses, de craintes, de souffrances, d'illusions n'est-on pas témoin au chevet d'un malade ? Mais aussi quels grands exemples de patience, de douceur et de paix n'y admire-t-on pas ? Nulle part l'humanité ne se montre mieux sous sa véritable forme. La chambre d'un malade apprend peut-être à l'observateur attentif, plus de vérités que toutes les leçons académiques qui se donnent dans le monde entier.

42. Quelques-uns sont tourmentés jusqu'au désespoir sur le

genre de mort, terrible et douloureuse, qui les attend. « Mourir du charbon, être étouffé, quel supplice ! » A ceux-là je leur disais : Qu'étant conduits par la main de Dieu, nous n'avions rien à craindre ; que c'était cette main qui nous avait fait sortir heureusement du sein de notre mère, elle qui jusqu'ici nous avait dirigés à travers le chemin de la vie, et accompagnés jusqu'à ce lit de douleur ; que c'était elle encore qui nous montrerait le chemin de l'éternité ; que Jésus-Christ, qui était mort sur la croix, avait su de là trouver le chemin qui conduit au trône de Dieu ; que les glorieux martyrs de Jésus-Christ étaient sortis de ce monde au milieu des plus affreux tourments, et pourtant avec la plus grande sérénité d'esprit, et je les tranquillisais par ces mots : « L'amour de Jésus-Christ peut tout surmonter : ne vous inquiétez pas avant le temps ; quand l'heure arrivera, la force viendra avec elle. »

43. Quant à ceux qui sont sujets à l'hémorragie, à l'hydropisie, etc., il faut les exciter de bonne heure et avec un soin particulier, à faire l'entier sacrifice d'eux-mêmes, et à se soumettre pleinement à la volonté de Dieu. On peut aussi leur dire d'avance : Dieu sait comment chacun de nous mourra. Dieu n'aime pas moins celui qui meurt en répandant son sang que celui qui s'endort doucement ; l'essentiel est qu'ils s'attachent à lui de tout leur cœur ; que leur corps périsse de telle ou telle manière, leur âme n'arrivera pas moins auprès de Dieu. Jésus-Christ consolait et fortifiait tout ceux qui croyaient en lui et l'aimaient de tout leur cœur, quel que fût leur genre de mort.

44. Cependant, il peut se présenter des cas qui rendent impossible toute préparation de cette espèce ; car souvent le mal que prévoit l'imagination tourmente plus que la réalité. « La nécessité et Dieu, dit le proverbe, trouvent partout un remède. »

45. Les malades qui aperçoivent dans leur passé beaucoup et de grands péchés, sont, même après une conversion sincère, tourmentés, au milieu de leurs longues et pénibles souffrances, par de sinistres pensées. « Dieu, se disent-ils, punit trop sévère-

ment; Dieu m'a complétement abandonné : pourquoi ne m'a-t-il pas préservé de cette chute? Maintenant toutes les menaces de mon confesseur s'accomplissent. »

Ces images lugubres viennent d'une instruction moitié incomplète, moitié fausse. Cette instruction peut, il est vrai, facilement se réparer. Si Dieu se montre tel dans tout ce qu'il fait, si Dieu est amour, il s'ensuit que la justice éternelle est aussi l'amour éternel : il n'y a que les hommes qui puissent punir trop sévèrement; Dieu ne le peut. Les hommes peuvent s'oublier les uns les autres, mais Dieu ne saurait nous oublier : celui que Dieu laisse tomber, il le relève pour se l'attacher plus étroitement. Dieu, il est vrai, ne saurait changer le bien en mal, mais du mal il peut faire jaillir le bien. La rémission complète de nos péchés nous est offerte par Jésus-Christ; il suffit que nous l'acceptions, que nous nous abandonnions à ses miséricordes et que nous détestions le péché de tout notre cœur.

Sans doute, ces idées consolantes ne trouvent pas toujours un libre accès, et surtout ne parviennent pas toujours à prédominer dans une âme qui est obligée de combattre avec la douleur et qui est obsédée de représentations sinistres profondément enracinées dans l'esprit. Pourtant, puisque l'Évangile est doué d'une vertu divine et que le bras du Seigneur n'est point raccourci, servez-vous de ce que vous avez, et demandez ce que vous n'avez pas encore.

46. Chez ceux qui ont encore sur le cœur quelques péchés secrets, non confessés et non regrettés, règnent la crainte et le défaut de confiance. Ceux-là s'entendent quelquefois admirablement à embellir leurs craintes : « Le Christ, disent-ils, les apôtres craignaient aussi ; je vais seul quitter le monde, et pour aller où? Dieu se montre déjà envers moi comme un juge irrité, puisqu'il me fait tant souffrir. »

Ici, il faut attaquer le mal par sa racine, et le malade par l'esprit et par le corps; il faut l'exciter à la foi et à la pénitence, car sans elles le cœur n'est susceptible d'aucune consolation. Heureux celui qui peut amener un tel pécheur à faire l'aveu de

ses fautes, et lui inspirer la confiance en Dieu et la soumission ! Dès que, vaincu par la confiance, le pécheur aura répandu son cœur dans le vôtre, il ne tardera pas à chercher son salut en Jésus-Christ.

47. Plusieurs sont tourmentés par cette fausse idée, « qu'ils mourront plus tôt s'ils se préparent sérieusement à la mort. » Cette idée est corroborée par l'illusion où ils sont que leur maladie n'est nullement dangereuse.

Si on leur cite des cas de mort subite pour leur prouver par l'incertitude de la mort la nécessité de s'y préparer, ils ont toutes sortes de réponses à faire. « Tel ou tel cas de mort est fréquent dans cette famille-là, on le retrouve dans toute la génération. » L'amour de la vie rend l'homme sophiste ; le sophisme qu'il a au cœur, et qui n'est autre que lui-même, est de tous le plus difficile à corriger. Souvent la meilleure manière de réfuter cette folie est de poser directement cette question : Est-il sage, dans l'affaire la plus importante, de préférer l'incertain au certain ?

48. Ceux qui ont la maladie de l'avarice restent, même au lit de mort, esclaves de leur aveuglement : ils croient que Dieu est honoré du sacrifice de leur abstinence criminelle, et ils se flattent d'être du nombre des hommes vertueux, parce qu'ils ont souvent renoncé au plaisir de se donner une meilleure nourriture : comme si c'était à Dieu et non à Mammon qu'ils eussent offert ce sacrifice. Eux et les incrédules sont les plus difficiles à ramener à Dieu : ceux-ci, parce qu'ils ne croient point en un Dieu vivant ; ceux-là, parce qu'ils servent un faux dieu, et que la richesse est la divinité qu'ils portent au cœur et qu'ils adorent. Toutefois, Jésus-Christ, quand sa parole retentit auprès du lit du malade, peut aussi renverser cette idole : nulle statue de faux dieu ne tient devant lui.

49. On voit aussi des âmes pieuses et résignées, mais sans instruction solide, qui, ayant à endurer des maladies opiniâtres et de grandes souffrances, sont tourmentées jusqu'aux larmes par la crainte de la réprobation éternelle. Conséquences

des sermons terrifiants. Ah ! si elles connaissaient Dieu ! Plus d'un ecclésiastique met sans plus de façon cette terreur sur le compte du démon, ne s'imaginant pas qu'il ne fait qu'ajouter à leurs angoisses. Ces sortes de malades, outre la crainte de Dieu, ont de plus la crainte de Satan : tandis que le chrétien ne doit craindre que Dieu, ne se confier qu'en Dieu, et, dans cette confiance, braver hardiment le démon. Aimons le bien et combattons contre le mal ; en d'autres termes, attachons-nous à Dieu, et avec son secours nous triompherons du péché, de la mort et de l'enfer.

50. « Jésus-Christ n'a souffert que trois heures, disait un malade que l'on exhortait à la patience, et moi je souffre depuis trois ans ! » Une autre fois, au moment de ses plus cuisantes douleurs, il appelait Dieu « un parâtre. »

Après des visites réitérées et de charitables instructions, où l'on montra principalement que Dieu est la Charité; que Dieu, en tant que Charité, est apparu en Jésus-Christ, et que Dieu en Jésus-Christ est tout notre salut, il arriva à une confiance, à une patience et à une soumission telles, qu'il affirma spontanément : « qu'il ne craindrait pas d'être abandonné de tous les hommes et de mourir seul, pourvu qu'il fût uni à Dieu, chacun étant obligé de mourir, et personne ne pouvant le faire pour un autre. » Mais ce fut la méditation pieuse et réfléchie de la Passion de Jésus-Christ qui fit sur lui le plus d'effet. Le Père céleste ne permet pas que nous nous égarions quand nous nous attachons à son Fils aussi étroitement que ce Fils l'était à son Père.

51. « Il est bien naturel de croire qu'on est dans la grâce de Dieu, me disait un pauvre malade, quand il permet que l'on souffre si longtemps, et que l'on conserve la patience dans toutes ses souffrances. » Idée qui, assurément, n'a pas son origine dans les cinq sens, mais dans la vérité même.

52. Souvent il m'est arrivé de visiter des personnes âgées, bien qu'elles ne fussent pas malades ; des pauvres, parce qu'ils avaient besoin de consolations divines, et qu'ils en

étaient susceptibles ; des riches, parce que, indifférents aux choses de l'éternité, ils n'avaient que trop besoin qu'on eur montrât en Dieu la richesse éternelle. Quand je pouvais recommander aux riches quelques bons livres de lectures ou de prières, je le faisais. Souvent je les ai trouvés trop âgés pour être en état de faire une revue complète de leurs idées ; dans ce cas, je leur apprenais au moins à réciter, après Notre-Seigneur, l'Oraison dominicale, avec foi et amour ; car, me disais-je, la sagesse, après les avoir transportés dans la région de la lumière, saura bien elle-même se charger de les instruire.

53. L'une de nos plus fréquentes expériences est celle-ci : Les pauvres, les opprimés, qui n'ont jamais vécu dans la mollesse et l'oisiveté, sont ceux qui souffrent avec le plus de résignation et meurent avec le plus de contentement. Preuve que, pour un grand nombre, la pauvreté est un capital inappréciable, puisqu'il rapporte pour intérêts une mort douce et sereine.

54. « Puisqu'il meurt dans le monde tant de milliers de personnes, me disait un malade, comment tant d'âmes peuvent-elles passer par les fenêtres et par les murs ? » — Voilà comment ignorants et savants trouvent dans leurs vues sensibles et limitées un obstacle qui les empêche de s'élever par la foi jusqu'à l'infini. Heureux qui peut croire en Jésus-Christ ; car Celui que ni un sépulcre taillé dans le roc, ni la mort ne purent contenir, saura bien, malgré les obstacles, frayer à l'âme un passage pour s'envoler dans le sein de Dieu.

55. C'est dans les cas d'enfantements dangereux pour la vie de la mère et de l'enfant, dans les cas d'enfants morts-nés, ou morts sans le baptême, que le pasteur ferme, exercé et éclairé se distingue le plus aisément du pasteur craintif, inexpérimenté, et dont toute la science est dans les paroles. L'esprit de Jésus-Christ, qui est un esprit libre et incapable de trouble, sut, dans un cas semblable, m'inspirer aussi une parole de consolation pour une mère que les douleurs de l'enfantement, l'inquiétude sur le sort de son enfant, et la crainte d'une mort imminente

faisaient triplement souffrir. Il faut tout d'abord, dans les dispositions et les conseils de la Providence, adorer humblement la sagesse incompréhensible de Dieu, et apprendre à se confier sans réserve à son amour sans bornes, afin d'apercevoir encore dans une telle obscurité, un rayon de lumière, et de découvrir, au milieu de souffrances si accablantes, une étincelle de consolation.

56. Voir s'endormir au printemps de la vie des enfants qui avaient déjà le sentiment de la religion, et emporter dans la tombe la fleur de leur innocence, a toujours été pour mon âme le plus délicieux spectacle. Le levain des pensées terrestres n'ayant pas encore attaqué leur cœur, et les espérances de l'immortalité n'étant pas encore affaiblies par un attachement trop exclusif à la terre, le triomphe des sentiments religieux sur les douleurs de la mort était plus visible que dans les adultes, et agissait plus fortement sur le cœur des spectateurs. Si les anges de Dieu étaient capables de s'endormir d'un tel sommeil, je ne saurais en donner une image plus touchante qu'en dépeignant la mort de l'innocence.

J'ai toujours trouvé, en assistant à la mort d'enfants innocents, qu'ils comprenaient ordinairement mieux ces paroles : « Mon Père, que votre volonté soit faite, » que les vieux pécheurs en qui le commerce du monde avait amorti le sens du commerce avec Dieu, et qui étaient tellement épris de ce monde et de ses folies qu'il était difficile de les faire aspirer à quelque chose de mieux.

57. Les grands éprouvent souvent au lit de la mort ce qu'ils ont expérimenté pendant presque toute leur vie ; ils sont assiégés de flatteries et de compliments, et pour un grand nombre, la mort seule entre sans façon dans leurs chambres. Le médecin dissimule le danger ; le garde-malade essuie les larmes importunes, les parents portent le masque de l'espérance, le confesseur ose à peine lever les épaules, crainte d'être vu et de faire croire que la mort approche ; l'ami du malade, si tant est que les grands aient des amis, ayant été le seul qui ait dit la vérité, n'ose plus entrer dans la chambre, précisément parce qu'il l'a osé dire.

§ XII. — 58. Encore trois aveux d'un vétéran, pour servir de miroir aux jeunes novices.

1° Si les chrétiens étaient de vrais chrétiens, les malades donneraient peu à faire aux ecclésiastiques; l'administration des sacrements des mourants, dans ce cas, leur fournirait peu de travail et leur occasionnerait de grandes satisfactions.

*Peu de travail:* « Cher frère, le Seigneur est proche, réjouissez-vous de le voir venir, et allez plein de consolation à sa rencontre. Et si déjà vous êtes pur, devenez-le encore davantage, afin de le voir tel qu'il est. »

*De grandes satisfactions:* L'âme, morte au corps et à la vie, déjà avant la mort, attendrait avec résignation et une douce espérance l'heure qui brisera le dernier lien qui l'attache au temps et à la vie ; et le ministère des malades serait une participation et un avant-goût des joies célestes qu'éprouverait le mourant.

2° Mais comme les chrétiens sont très-rares, même parmi les chrétiens, attendu que dans une foule de communautés chrétiennes c'est plutôt l'esprit du monde, l'égoïsme, qui régnent, que l'esprit de Jésus-Christ, le ministère des malades éprouve le même sort: les visites sont plutôt de la lettre que de l'esprit, plutôt de froides exhortations que la parole vivante de Dieu, plutôt des cérémonies que la vie éternelle; et au lieu de trouver dans le malade de la résignation et du contentement en Dieu, on n'y rencontre que mensonge et artifice. C'est pourquoi, ici encore, la mort n'est que l'écho de la vie. Les apparences, qui pendant la vie sont substituées à la réalité, la remplacent encore à la mort.

3° Cependant, bien que le christianisme parmi les chrétiens, le vrai pasteur parmi les pasteurs, et une belle mort parmi les chrétiens soient un phénomène rare, la force de la vérité ne laisse pas de se manifester encore de nos jours; nous voyons par expérience que le bras du Seigneur ne s'est point raccourci, que l'esprit de l'Évangile n'est point éteint, que la grâce ne

reste point stérile dans la chambre des malades. Les trois grands apôtres Pierre, Paul et Jean apparaissent encore au chevet des moribonds; les paroles de la vie éternelle y retentissent encore; à cette heure-là, l'esprit de Jésus-Christ triomphe encore, dans ses confesseurs, de la nature, du monde et de la mort.

# APPENDICE.

## QUAND LA PEINE DE MORT EST PRONONCÉE CONTRE UN PÉCHEUR.

59. Si le pasteur accorde des secours à quiconque meurt dans sa paroisse, il ne les refuse pas au condamné à mort. La religion se mêle à toutes les souffrances, et possède un trésor de forces, de consolations et de courage pour toutes les conditions de l'existence humaine.

Avant de rendre visite à la personne condamnée à mort, le prêtre s'informe, autant que possible, de sa situation morale, si elle est calme ou agitée, abattue ou pleine de forces ; si elle est ou n'est pas disposée à changer de sentiments. L'homme qui a mission de se faire tout à tous sait éviter les embarras qui naîtraient de son manque de renseignements ; et comme son ministère doit s'exercer sur un individu, il tâche d'adapter sa parole à toute la situation de son auditeur. L'un et l'autre buts réclament des renseignements préalables.

60. Quand la conscience de la personne condamnée à mort l'a déjà amenée au repentir, il lui montre dans son sort pénible le Dieu de l'amour, qu'elle avait méconnu aux jours de sa liberté et de sa légèreté.

« Voyez, c'est parce que vous aviez oublié Dieu que vous avez été capable de commettre une action qui mérite la mort. Sa justice vous a saisi et vous a remis au bras de la loi. Eh bien, cette justice elle-même n'est que pur amour, puisque la sentence

de la loi devait vous en faire trouver le chemin... Dans le sort qui vous atteint, la justice et la miséricorde s'embrassent : l'une en tuant votre corps, l'autre en donnant la vie à votre âme. Reconnaissez-donc dans la condamnation à mort que le juge a prononcée sur vous, et la justice éternelle qui punit le pécheur, et la miséricorde éternelle qui sauve le pécheur repentant. Dieu en Jésus-Christ est aussi votre salut à vous, et il l'est même dans ce chemin pénible qui vous conduira à lui.

« Tandis que vous avouez votre crime au tribunal de la loi, la loi vous condamne à mort ; et tandis que vous confessez avec foi et confiance votre péché devant Jésus-Christ et son ministre, et vous abandonnez à sa providence, la grâce de Dieu vous donne un gage de la vie éternelle. Et c'est ainsi que la mort se change en vie, le péché en bénédiction. Ne vaut-il pas mieux que la rigueur de la justice vous conduise, malgré vous, à votre salut, que de continuer à vous traîner aveuglément dans la voie du crime, que de mourir sans vous être corrigé, et de tomber ainsi entre les mains du souverain juge ? Oh ! que vous êtes heureux, comparativement à tant de pécheurs, qui, cachant leurs crimes aux yeux du monde, honorés des hommes, mais infâmes aux yeux de Dieu, sont morts dans leurs péchés !

« Il y a donc deux choses que Dieu demande de vous et que sa grâce opérera en vous. Comme vous êtes pécheur aux yeux de Dieu, il n'y a de salut pour vous que dans un retour complet à Dieu, dans la foi vivante en Jésus-Christ. Ce changement complet de vos sentiments intérieurs (la pénitence), cet abandon total de votre âme à Jésus-Christ est donc la première chose que Dieu réclame de vous et qu'il accomplira en vous.

« Mais comme l'État voit en vous un criminel et que vous êtes en la puissance de la justice publique, outre cet transformation intérieure, Dieu vous impose un autre devoir, que l'esprit de Dieu vous facilitera. Le voici : Condamné à mort par la loi publique, il faut que, par respect pour l'ordre divin, vous vous soumettiez à la justice publique, qui parle au nom de Dieu, et que, par l'acceptation publique de votre peine, vous effaciez

autant qu'il est en vous le scandale que vous avez donné. »

61. Quand le pasteur, par ces représentations ou autres semblables (traduites dans le langage le plus ordinaire et prononcées avec l'accent de la conviction, afin qu'elles puissent être comprises du condamné et émouvoir son cœur) a montré le fond de son cœur, qu'il a réellement excité dans son ami (car l'Église a fondé dans les prisons de vraies et solides amitiés), les sentiments du repentir et de la confiance en l'amour éternel de Jésus-Christ, et qu'il a produit cette sainte résolution : « Je veux avec Dieu ce à quoi je suis obligé devant Dieu, » il entretient cette sainte disposition de l'âme par des prières et des méditations sur ce que raconte l'Évangile de l'amitié de Jésus-Christ avec les pécheurs, etc. Ces entretiens devront être continués et répétés jusqu'à ce que l'heure soit arrivée où le pénitent fera, par un aveu sincère de son péché, par l'absolution de Jésus-Christ prononcée par la bouche du prêtre, par la sainte Eucharistie qu'il recevra dans la plénitude de sa foi et de sa reconnaissance, par les effets ineffables de la grâce, la douce expérience que le royaume de Dieu est tout justice, paix et joie dans le Saint-Esprit, et que Jésus-Christ a ouvert à tous la porte qui y conduit.

62. L'infamie attachée à une exécution publique, la douleur de ce genre de mort, la crainte naturelle de la mort, et souvent aussi le souvenir de la vie passée, joint à l'amour des proches qui se réveille, pouvant troubler de mille manières l'âme, reconciliée il est vrai avec Dieu, mais peu habituée à son commerce, le pasteur réitérera ses visites plusieurs fois dans la journée, afin de tranquilliser, soulager et fortifier le condamné par la parole de Dieu. « Jésus-Christ pâlissant sur la croix pour les péchés du monde, » est le texte qui convient à toutes les exhortations adressées à un pécheur condamné à mort à cause de ses péchés, mais qui y marche résigné, consolé et plein de foi en son Sauveur.

63. Le pasteur fera en sorte, comme confesseur, qu'on ne donne au condamné *a.* ni trop de vin, ni trop de nourriture ;

*b*. que les visites des curieux ou des intéressés ne lui enlèvent pas la tranquillité de son âme ; *c*. que les exhortations d'autres ecclésiastiques bien pensants, mais inhabiles, ne viennent pas troubler le calme de sa conscience.

..... Mon jeune ami, ne recherchez pas cette fonction du ministère des âmes ; mais quand le devoir vous appelle, soyez chrétien, agissez en homme et montrez dans le prêtre le chrétien et l'homme. La nécessité et l'amour vous feront trouver partout le mot propre : la théorie de la natation ne se saisit bien qu'en nageant, et la pratique en apprend plus que la théorie.

64. Aussitôt l'exécution terminée, le prêtre tombe à genoux sur l'échafaud, prie devant le peuple et recommande à l'amour éternel l'âme du condamné ; puis se relevant et se tournant vers la foule il donne un libre cours à l'effusion des sentiments qu'inspire un événement si instructif.

*En France, l'usage n'étant pas de prononcer un discours dans cette circonstance, nous passerons sous silence les conseils que l'auteur donne à ce sujet* (Remarque du traducteur.)

---

# LIVRE SEPTIÈME.

## DIRECTION POUR LE PRÊTRE DE DIEU, PAR RAPPORT AUX INTÉRÊTS DE SA PAROISSE.

*Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.* (Paroles du BON PASTEUR.)

### OBJET DE CETTE ÉTUDE ET SON RAPPORT AVEC LA PRÉCÉDENTE.

1. Si le pasteur influe par sa doctrine et par le ministère des âmes proprement dit sur le salut éternel des peuples, il agit aussi sur eux comme liturgiste et comme prêtre, d'autant plus que c'est dans les fonctions du liturgiste et du prêtre que l'esprit de l'enseignement et le ministère des âmes apparaissent sous la forme vivante.

2. Comme liturgiste, le pasteur doit être familiarisé avec les actes du culte divin, avec l'administration des sacrements pendant l'office public comme en dehors de cet office, à l'église et hors de l'église.

3. Comme prêtre, il s'offre à l'autel, lui et les fidèles, avec Jésus-Christ, dont il renouvelle le sacrifice, au Père céleste. Tel est le sens du nom de prêtre, entendu dans sa signification la plus restreinte ; c'est en même temps l'acte le plus sublime de la liturgie catholique. Comme liturgiste, le prêtre communique aussi de la vie et de l'âme à tous les autres actes du culte divin; comme docteur et ministre des âmes, il en communique aux esprits sensibles. Et tel est le sens du nom de prêtre, pris dans son acception la plus large.

4. D'où il suit que l'exercice réel du ministère sacerdotal comprend l'*enseignement*, la *conduite des âmes* et la *liturgie*.

5. L'exposition suivante ayant pour objet l'exercice du ministère sacerdotal, le prêtre y apparaît surtout comme étant l'âme

du culte public, et en même temps comme docteur et ministre des âmes, en tant que la doctrine et le ministère des âmes animent et vivifient le culte sacré.

### LE PRÊTRE DANS SES FONCTIONS.

6. On appelle liturgie tout ce qui est propre à manifester la religion intérieure, et par cette manifestation à lui donner de la vie là où elle n'en a pas encore, à la conserver là où elle existe déjà, à la fortifier et à la relever, là où elle commence à s'affaiblir et à dégénérer.

7. Il suit de là que tout ce que le liturgiste, le prêtre peut et doit poursuivre, avoir en vue, provoquer, n'est autre chose que la manifestation et la vivification de la religion dans sa paroisse.

8. Or, comme cette manifestation et cette vivification solennelles et publiques de la religion réclament un lieu où les fidèles puissent se réunir, et que, dans le culte divin, tout, par conséquent aussi le lieu de la réunion, doit respirer l'esprit qui anime l'ensemble, le prêtre qui aura quelque influence sur la construction des églises veillera 1° à ce que : la nouvelle église réponde aux besoins du peuple chrétien et aux principes de la liturgie catholique ; 2° à ce qu'elle soit suffisamment spacieuse et éclairée ; et 3° à ce qu'elle réalise, autant que possible, l'idée d'un temple de Dieu, d'une maison de prière : en cela la raison, l'esthétique, le sens religieux, les traditions de nos pères lui serviront de guides.

Nous savons fort bien que des pierres et du bois ne sauraient exprimer l'infini ; nous n'ignorons pas que l'adoration de Dieu en esprit et en vérité constitue l'essence et la base du christianisme vivant, que le royaume de Dieu n'est pas attaché à des autels élevés et magnifiques, mais qu'il consiste dans la justice, la paix et la joie du Saint-Esprit. En revanche, nous savons aussi que Dieu ne saurait être absent d'un lieu où il est honoré par des hommes pieux, que Jésus-Christ est au milieu de nous

quand nous sommes réunis en son nom; nous savons aussi que l'adoration intérieure se manifeste volontiers par la parole, les attitudes et les gestes; qu'elle prend volontiers un corps, une forme extérieure pour se communiquer et se propager. Nous savons que si Dieu n'a pas besoin de temple pour se révéler à nous, nous en avons besoin, nous, pour donner à notre commune piété une expression générale, et pour la vivifier par cette expression.

9. Si la forme architecturale de l'église, par l'impression que produisent sa dimension, sa hauteur et sa symétrie, est propre à élever la pensée du peuple chrétien, l'ornementation de l'église contribue encore davantage à réchauffer la piété. Quand je vois un pasteur qui n'a aucun goût pour la beauté et la propreté de son église, je me demande comment celui qui néglige le temple extérieur de sa paroisse pourra s'intéresser à la beauté et à la pureté des temples intérieurs ?

Ceux-là rendent dans le royaume de Dieu moins de services encore, qui croient devoir commencer l'amélioration et la civilisation du peuple en rendant ridicule la religion extérieure, le corps, pour recommander la religion intérieure, l'âme.

10. Le soin de l'ornementation des églises est raisonnable quand il n'a en vue que la manifestation et la vivification de la religion intérieure, et aussi longtemps que, dans la beauté et la propreté des ornements de l'église, il ne tend qu'à manifester et à développer la beauté et la pureté de l'homme intérieur.

11. Le soin raisonnable de l'ornementation des églises : 1° tient le milieu entre deux extrêmes, l'un consistant à laisser les ornements d'églises dans un état voisin de la pauvreté; l'autre à leur donner une pompe et un éclat tellement excessifs qu'ils font oublier le but.... Les saints Pères s'élèvent contre la superfétation; mais ils s'élèvent davantage encore contre cette simplicité qui est sœur du néant. « Nous voyons, au lieu de chandeliers, s'élever des espèces d'arbres, dont l'airain est d'un poids énorme; fabriqués avec un talent merveilleux, ils ne sont pas moins éclatants par les pierres précieuses

qui y brillent que par les flambeaux qui y sont superposés. Que pensez-vous qu'on se propose en tout cela ? le repentir des pénitents, ou l'admiration des spectateurs ? O vanité des vanités ! mais folie autant que vanité. » *Cernimus et pro candelabris arbores quasdam erectas, multo œris pondere, miro artificis opere fabricatas, nec magis coruscantes superpositis lucernis quam suis gemmis. Quid putas inomnibus his quæritur ? Pœnitentium compunctio, an intuentium admiratio ? O vanitas vanitatum, sed non vanior quam insanior* (Bern., *Apolog. ad Guilielmum ab.* xi) !

L'illustre docteur fait en cela plus de concessions aux évêques ; car, dit-il, il faut qu'ils s'intéressent aux insensés comme aux sages, et que par les choses extérieures ils portent à la piété le peuple sensible. *Scimus namque quod illi, sapientibus et insipientibus debitores cum sint, carnalis populi devotionem, quia spiritualibus non possunt, corporalibus excitant ornamentis.* Sagesse et sobriété !

12. Le soin raisonnable de l'ornementation des églises 2° ne préjudicie nullement au soulagement des pauvres. Si c'est à cause de l'homme que la charité orne les églises, pourquoi l'ornementation des églises nuirait-elle à l'homme ? Faire le contraire serait se condamner soi-même. « L'Église, continue le même docteur, brille par ses murailles et souffre dans ses pauvres ; elle revêt d'or ses pierres, et laisse ses fils dans le dénûment. » *Fulget Ecclesia in parietibus, et in pauperibus eget : suos lapides induit auro, et suos filios nudos deserit* (*loc. cit.*). Saint Chrysostôme est encore plus explicite : «Rassasiez d'abord celui qui a faim, puis vous consacrerez une partie de ce qui vous restera à orner aussi l'autel du temple. » *Prius igitur esurientem satura, deinde ex quadam superabundantia etiam mensam templi ornabis* (Chrysost. ! *Homil.* xxxi *in Matth.*). Que chaque coopérateur dans le sublime ministère des âmes voie si l'esprit qui l'anime est celui de ce grand homme !

13. Le soin raisonnable de l'ornementations des églises 3° donne jusqu'aux trésors inanimés de l'Église pour sauver les trésors vivants. Cette doctrine, qui fait tant d'honneur à la

religion et à l'humanité, n'est nulle part aussi bien traitée que dans le *De officiis* de saint Ambroise.

« Le plus grand mobile de la charité, c'est la joie qu'on éprouve à compatir aux infortunes du prochain, à le secourir autant que possible, et souvent même au delà du possible. Il vaut mieux, en effet, fournir des prétextes, ou s'exposer à la jalousie, que de se montrer insensible. C'est ainsi que nous-même avons encouru les reproches de l'envie en brisant les vases sacrés pour racheter les captifs : action qui pouvait déplaire aux Ariens, bien qu'elle leur fût moins désagréable en soi que parce que, faite par nous, ils y trouvaient un motif de blâme. Eh ! qui pourrait être assez insensible, assez dur, assez cruel pour s'indigner qu'on arrache un homme à la mort, une femme aux outrages des barbares, plus terribles que la mort même ; pour s'indigner que des jeunes filles et des enfants soient préservés de la contagion de l'idolâtrie, dont la crainte de la mort les devait souiller ?

« Ces motifs indiquent que nous n'avons pas agi sans raison ; cependant nos rapports avec le peuple nous forcent d'avouer qu'il eût été plus facile de conserver des âmes à Dieu, que de lui conserver de l'or. Celui qui a envoyé les apôtres sans or rassemblera aussi sans or ses églises. L'Église a de l'or non pour le garder, mais pour le distribuer et soulager les misères. Quel besoin y a-t-il de garder ce qui ne sert à rien ? Ne savons-nous pas combien d'or et d'argent les Assyriens ont enlevé au temple du Seigneur ? Ne vaut-il pas mieux que les prêtres emploient leurs richesses à secourir les pauvres que de les laisser devenir la proie d'un impie ? Le Seigneur ne dira-t-il pas : Pourquoi avez-vous laissé mourir de faim tant de malheureux ? Et pourtant vous aviez de l'or pour les secourir. Pourquoi tant de prisonniers ont-ils été vendus, au lieu d'être arrachés aux coups de l'ennemi ? Mieux valait conserver ces vases vivants que ces vases de métal.

« De telles questions ne souffraient point de répliques. Qu'auriez-vous dit, en effet : que vous craigniez de laisser sans ornements le temple de Dieu ? On vous aurait répondu : Les choses

saintes ne demandent point d'or, et ce qui ne s'acquiert pas au poids de l'or n'en tire point non plus sa valeur. L'ornement des choses saintes c'est la rédemption des captifs. Les vases vraiment précieux sont ceux qui rachètent les âmes de la mort; le vrai trésor du Seigneur est celui qui opère ce qu'a opéré son sang. Le vase du sang du Seigneur se reconnaît à une double rédemption : lorsqu'on voit le calice racheter de l'ennemi ceux que le sang du Sauveur a rachetés du péché. Qu'il est beau, quand des légions de captifs sont rachetés par l'Église, d'entendre dire : C'est le Christ qui les a délivrés ! Voilà de l'or qu'on peut avouer, voilà de l'or utile, voilà l'or du Christ qui rachète de la mort, voilà de l'or qui sauve la pudeur et préserve la chasteté.

« J'ai donc mieux aimé délivrer ces captifs que de conserver cet or. Cette multitude, cette rangée de prisonniers vaut mieux que l'éclat des calices. Le bon emploi de l'or du Rédempteur, c'est de racheter des malheureux. Je reconnais que le sang du Christ répandu sur l'or a non-seulement ajouté à son éclat, mais que le bienfait de la rédemption lui a communiqné la vertu de la force divine.

« Voilà l'or que le martyr saint Laurent réserva au Seigneur. Comme on lui demandait les trésors de l'Église, il promit qu'il les montrerait. Le lendemain, il amena avec lui les pauvres. Interrogé où étaient les trésors qu'il avait promis, il montra les pauvres en disant : Voilà les trésors de l'Église! Et ceux-là le sont en effet, qui sont la demeure du Christ et en qui habite la foi. »

14. Le pasteur qui s'occupe convenablement de l'architecture et de l'ornementation de son église, en considère les fonds comme la propriété sacrée de sa paroisse, de son pays, du siècle présent et de la postérité; il considère toute dilapidation des biens ecclésiastiques comme un péché envers ses contemporains et envers la postérité, puisque, d'après leur destination et leur but primitifs, ils doivent être consacrés à l'entretien des ministres de l'église, au soulagement des pauvres, à la conservation des édifices et des ornements sacrés.

Quand l'exiguïté des fonds de l'église ne permet pas de faire un grand étalage d'ornements, le pasteur compense leur absence par une extrême propreté, veillant non-seulement sur la chaire, les autels, les vêtements du prêtre, les calices et autres vases sacrés, mais encore sur la crépissure des murs, sur les bancs et sur le cimetière. La pureté de l'âme constituant proprement la beauté de la religion intérieure, tout ce qui, dans les choses extérieures, est destiné à manifester et à vivifier la religion intérieure, doit, par le modeste éclat de la propreté, être une image de l'intérieur.

15. De même que l'église cathédrale est l'église-mère de tous les chrétiens d'un même diocèse, et que les autres églises ne doivent être considérées que comme en étant les succursales ; de même l'église paroissiale doit être considérée par tout paroissien comme son église-mère, et les autres édifices religieux comme des succursales. Le pasteur aura donc soin d'exciter et de fortifier dans les fidèles l'attachement à l'église paroissiale.

« Les sentiments d'affection qu'éprouve le citoyen pour sa patrie, le chrétien doit les éprouver pour son église-mère. C'est dans cette église que les époux reçoivent la bénédiction nuptiale ; c'est dans cette église que les enfants nouvellement nés reçoivent le baptême ; c'est dans le cimetière de cette église que les morts sont enterrés ; c'est dans cette église que, le jour de Pâques, tous les paroissiens reçoivent la sainte communion ; c'est là qu'ils entendent la parole de Dieu de la bouche de leur pasteur ; là qu'ils s'approchent du sacrement de pénitence et reçoivent l'absolution ; là que se célèbre le sacrifice de Jésus mort sur la croix ; là que les enfants sont conduits à Jésus-Christ ; là que les paroissiens sont confiés à leur pasteur, et que le prêtre apparaît comme tel ; c'est là que, bien avant que nous fussions, nos ancêtres ont adoré Dieu, et c'est là que, quand nous ne serons plus, nos descendants l'adoreront... L'église paroissiale doit donc nous être infiniment chère. La charité réunit en un même corps tous les membres d'une même paroisse. Qu'il soit donc sacré pour nous cet amour qui réunit tout,

ce corps dont nous sommes les membres, ce chef invisible duquel la vie se répand dans tous les membres, et son représentant visible et immédiat, qui nous élève pour lui avec amour et nous rassasie de sa parole. »

16. Le pasteur fera donc en sorte que les chapelles accessoires ne détournent pas le peuple de l'église paroissiale, où il est obligé d'entendre la parole de la vie éternelle. — Il s'abstiendra, à cet effet, de contredire, dans des vues d'intérêt temporel, les pieuses intentions de l'évêque ayant pour but d'ériger de nouvelles églises paroissiales. Plus il y a de paroisses, mieux cela vaut. On ne saurait rendre de plus grand service au peuple des campagnes, obligé souvent de faire une ou deux heures de marche pour trouver une église paroissiale, que de travailler à lui en procurer une. Rien de plus avantageux à un troupeau que d'avoir son pasteur à côté de lui.

17. Se rappelant sans cesse que tout ce que le peuple voit à l'église doit être un symbole de la religion intérieure, qu'il doit manifester et vivifier, il ne souffrira dans l'église ni tableau, ni image, ni peinture qui ne représenterait pas un objet digne de respect et d'imitation, ou du moins qui ne le représenterait pas d'une manière convenable, le but des choses extérieures étant de manifester et de vivifier les choses intérieures. Or, tout ce qu'on peut appeler édification commune n'est possible que par la manifestation et le développement de la religion ; c'est pourquoi tout ce qui n'atteint pas ce but n'appartient pas à l'église.

Nous n'avons pas besoin de faire observer qu'en éloignant des images, peintures ou tableaux choquants, il faut user d'indulgence et de modération ; la conservation du bon grain exige souvent qu'on tolère l'ivraie.

18. Le pasteur veillera à ce que les images des saints ne soient pas un obstacle à la vraie piété en devenant l'occasion de fausses pratiques religieuses ; afin que, loin de détourner de Dieu, elles le rappellent partout, comme le prescrivent les sages dispositions que les évêques ont prises sur cette question, conformément à l'esprit du concile de Trente (Sess. XXV, *De invocatione Sanct.*).

Malheureusement, il n'y a pas partout un Ezéchias pour briser le serpent d'airain de Moïse, dès qu'il a perdu sa signification et qu'on en abuse pour commettre le péché (IV *Rois*, XVIII, 1).

19. Les statues, colonnes, etc., qui se trouveront hors de l'église n'échapperont pas non plus à son regard. Il n'y a que ce qui est propre à rattacher à Dieu, à Jésus-Christ et aux amis de Jésus-Christ le cœur des passants, et à développer le goût de la piété, qui mérite d'être exposé aux regards du peuple chrétein par le moyen des images.

20. Il veillera à ce que les deux sexes soient séparés à l'église; fera en sorte que les enfants ne puissent pas échapper aux regards des personnes plus âgées qu'eux; il empêchera que les jeunes gens ne se pressent sur la tribune de l'église, et éloignera tout ce qui pourrait troubler la piété.

21. Il profitera de toutes les occasions pour transformer la présence mécanique du peuple à l'office divin en une présence de l'esprit et du cœur. Il interprétera au peuple le sens de la dédicace de l'Église, dont saint Augustin a si bien exprimé la signification (*Serm.* CCLVI ! ! ! *de Tempore*). « Nous sommes, dit-il, la maison de Dieu ; cette maison est construite et consacrée dans le ciel ; la pierre fondamentale de cet édifice, c'est Jésus-Christ ; le ciment qui en relie ensemble toutes les parties, c'est la charité. »

22. La présence mécanique du peuple à l'office divin ne pouvant devenir une présence spirituelle, avant qu'on lui ait révélé le mystère de la vie éternelle, la doctrine de la prière est le premier soin qui doit occuper le liturgiste. En effet, la dévotion, qui consacre à Dieu l'âme et le cœur, est précisément ce qui constitue la véritable vie, la vie intérieure ; et l'on peut dire, en général, qu'une paroisse est mécanique et morte, spirituelle et vivante, suivant que la prière y est bien ou mal exposée, bien ou mal pratiquée. Chaque communauté apostolique étant une institution publique où les hommes doivent adorer Dieu en Jésus-Christ et le glorifier par la sainteté de leur conduite, le liturgiste qui aura l'esprit apostolique saura, en toutes circon-

stances, conduire son peuple à Dieu et à Jésus-Christ. Voilà pourquoi les prières que l'Église récite à la Messe sont adressées à Dieu le Père, et sont terminées en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Benoît XIV a observé avec raison que les prières qui ne s'adressent pas immédiatement à Dieu le Père ne sont pas d'un usage très-ancien dans l'Église. Dieu en Jésus-Christ est tout en tout.

23. La paroisse ne devant former qu'un corps, et cette unité devant principalement se manifester dans les assemblées publiques, le pasteur s'opposera aux excursions que le peuple fait les jours de dimanche et de fêtes dans les paroisses voisines (sans nécessité ou sans motif important), les représentant comme inconvenantes pour un chrétien, et dignes du mépris général. C'est ainsi qu'il mettra un frein à cette curiosité, à cette fausse dévotion, à cette paresse qui veulent vivre sans être vues.

Cette règle ne souffre qu'une exception, exception très-préjudiciable au pasteur ; la voici :

Quand les paroisses A, B, C, D, qui environnent la paroisse H, ont des pasteurs négligents, tandis que la paroisse H a le bonheur d'en posséder un qui est plein de zèle et de dévouement, un autre saint Paul, ce serait un péché de défendre absolument aux malheureuses paroisses A, B, C, D, d'aller chercher en H de meilleurs pâturages. Si le vent emporte souvent un grain de semence dans un jardin étranger, pourquoi la parole de Dieu n'aurait-elle pas quelquefois le même sort ?

24. Non-seulement le pasteur veut voir toute la paroisse réunie autour de lui, afin de pouvoir agir sur le corps tout entier ; mais il veut encore la voir réunie au même instant, et il n'a point de repos qu'il n'ait obtenu, surtout les dimanches et les fêtes, que les fidèles arrivent tous ensemble et promptement à l'église. C'est pour le pasteur un spectacle touchant que de voir, dès que la cloche a cessé de sonner, tout son peuple rassemblé dans le lieu saint.

Le pasteur à qui sa dignité, sa piété, sa charité et la confiance des fidèles auront communiqué en quelque sorte un pouvoir

législatif, arrivera à ce résultat sans beaucoup de peine. Mais il n'en est pas de même dans les villes, où les désordres sont trop grands pour qu'on puisse blâmer celui-là.

25. Pour établir dans une grande paroisse l'habitude d'arriver à l'office divin à point nommé, le liturgiste veille à ce que les coups de cloche soient donnés régulièrement. Dans une foule de diocèses, le premier signal est donné à sept heures, le second à sept heures et demie, le troisième à huit heures. Quand toutes les cloches sonnent à la fois, le peuple sait que l'office commence, et qu'au dernier tintement le prêtre est déjà à l'autel. L'exemple de l'exactitude que donne le pasteur est ce qui communique à la sonnerie sa plus grande expression.

26. Quant à la vertu du son des cloches pour toutes les âmes sensibles, ainsi que leur destination, le liturgiste saura, quand les circonstances s'en présenteront, les expliquer à ses paroissiens.

Chaque fois que la cloche sonne, mes frères, elle a quelque chose à vous dire; elle vous annonce tantôt la mort d'un voisin, d'un ami; tantôt la joie d'une famille, un mariage, un baptême; tantôt une fête prochaine, tantôt l'office divin. Et chaque fois elle vous dit au nom du Seigneur : « Vous tous qui entendez ma voix, venez prier, remercier et louer le Tout-Puissant; il est le salut de tous; c'est lui qui envoie la joie, sèche les larmes, console les cœurs abattus, remet les péchés, envoie la paix et donne la vie éternelle. Venez entendre sa parole : elle est vérité, esprit et vie. » Une autre fois elle annonce un incendie, une inondation, et elle vous dit encore au nom du Seigneur : « Accourez, vous tous qui êtes frères; sauvez votre prochain; sauvez-vous vous-mêmes ! » Une autre fois elle annonce l'arrivée du prince, la consécration ou la mort de l'évêque, etc. et au nom du Très-Haut elle vous répète encore : « Respect au roi, parce qu'il tient la place de Dieu; amour à l'évêque, car il est le premier pasteur de notre âme immortelle. Remerciez Dieu de la paix qu'il vous accorde; car elle est un bienfait de sa main. »

Nous voyons par là que la destination des cloches n'est autre que de porter aux hommes la parole de Dieu; destination, par con-

séquent, éminemment religieuse, et qui explique pourquoi l'Église les consacre, par des rites sacrés, à ce sublime ministère.

27. Le liturgiste devant se considérer comme l'âme qui vivifie la lettre morte, comme l'esprit qui communique la vie à toutes les cérémonies religieuses, il ne devra pas négliger d'expliquer et de faire saisir au peuple le sens spirituel des cérémonies qui accompagnent l'administration des sacrements ; car ce proverbe : « La lettre tue, l'esprit vivifie, » s'applique aussi à cette circonstance. Le peuple qui, voyant la cérémonie, ne comprend pas le signe, ne saurait s'en tenir qu'au signe et à la lettre.

Sont particulièrement édifiantes et significatives pour le peuple les cérémonies qui accompagnent l'administration du baptême, quand le peuple comprend le langage des signes et l'enseignement de la doctrine.

« On arrête devant la porte de l'église l'enfant qu'on veut baptiser, pour indiquer que c'est le baptême qui ouvre la porte de l'Église de Dieu ; on lui impose le nom d'un saint pour indiquer qu'il devra se rappeler, quand il entendra nommer son nom, les exemples de vertus que ce dernier a laissés, et pour signifier que le nombre des chrétiens doit être aussi grand que celui des saints ; on le marque du signe de la croix pour exprimer qu'il doit être un disciple, un confesseur, un imitateur de Jésus-Christ ; on l'oint avec de l'huile sur la poitrine et sur les épaules pour montrer qu'il devra un jour, en l'honneur de Jésus-Christ et de sa foi, combattre le bon combat, etc. »

28. Cette explication des cérémonies exerce encore sous un autre rapport une influence salutaire sur la civilisation du peuple ; c'est pourquoi je suppose :

Que le prêtre fait, dans ses instructions publiques, le meilleur usage du Rituel, en vue de favoriser le culte intérieur et extérieur. Il est possible en effet, dans l'enseignement public, dans les sermons et les catéchismes, de faire un excellent usage des principales cérémonies, actions, prières, usages, mentionnés dans le Rituel ; on y trouve des principes qui peuvent être uti-

lement et facilement appliqués par le pasteur dans les fonctions de prédicateur et de prêtre. Voici ces principes :

1° Profitez de ce qui est bon, partout où vous le trouvez ; car il est là pour que vous en profitiez. » Que de choses contenues dans ces quelques mots, si nous les comprenions ! « On donne à celui qui a déjà, » a dit Jésus-Christ, et que de choses il a dites par ces mots!

2° « Les cérémonies sont pour le peuple, et non le peuple pour les cérémonies. » Il faut donc les expliquer au peuple, les lui rappeler souvent et les employer pour son éducation.

3° « Sans la parole vivante qui explique les cérémonies et les rappelle aux sens qui les oublient, sans la parole qui les emploie à l'instruction du peuple, elles sont pour le peuple lettre close. » Si la lettre, dépourvue de l'esprit, est morte, les cérémonies, sans l'esprit qui vivifie, ne sauraient non plus rien produire.

4° « On fait une impression singulière sur le peuple, quand, dans une instruction publique, on lui rappelle et lui explique des cérémonies dont le sens a un rapport presque immédiat avec le sujet de l'instruction ou avec le but de la fête. » Ce qui a le rapide éclat de l'éclair, produit sur l'âme humaine un effet aussi prompt que l'éclair.

5° « Dans beaucoup de cas, il vaut mieux et il est plus facile d'utiliser ce qui est ancien que d'introduire des nouveautés qui tomberont bientôt dans l'oubli. » Toute plante que n'a pas semé, le Père céleste sera extirpée par lui.

## EXPLICATION DES CÉREMONIES DANS L'ENSEIGNEMENT PUBLIC.

### CÉRÉMONIES DU BAPTÊME.

1° L'essence du christianisme consiste dans la Foi, l'Espérance et la Charité. On démontre la vérité de cette proposition, en rappelant les premières questions qu'adresse le prêtre à l'enfant, et les réponses que le parrain fait en son nom.

« Que demandez-vous à l'Église?

— La Foi.

Que nous procure-t-elle, la Foi?

— La vie éternelle.

Si donc vous voulez entrer dans la vie, observez les commandements : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout « votre cœur et de toute votre âme, et le prochain comme vous-même. »

La Foi, la Charité, la vie éternelle, telle est donc l'essence du christianisme. La Foi produit la Charité, et la Charité accomplit la loi. La Foi agissant dans la charité est donc la vie éternelle elle-même. Que l'Espérance soit donnée avec la Foi et la Charité, il est aisé de le comprendre.

2° *Le signe de la croix a pour objet de nous exciter à la foi du cœur et à la sainteté de la vie.*

Quand le prêtre marque l'enfant sur la poitrine et sur le cœur il prononce ces paroles : « Croyez aux préceptes divins, et vivez de telle sorte que vous puissiez être un temple de Dieu. » — Vous le voyez, avoir la Foi et vivre selon l'esprit de la Foi sont une seule et même chose.

3° *Les sentiments, les pensées, les discours, les actes du chrétien doivent être inspirés par une sagesse céleste, et non par une sagesse terrestre.*

Cette vérité nous est rappelée par la cérémonie où le prêtre met du sel dans la bouche de l'enfant, en lui disant : *Accipe salem sapientiæ.* De même que le sel donne de la saveur à la nourriture, de même la sagesse céleste adoucit toutes les amertumes de la vie, et préserve le monde de la corruption.

On peut en dire autant de l'Église chrétienne. L'Église est le sel de la terre; elle préserve ses membres du péché et de la mort, représentés par la corruption. La vie humaine, qui d'ailleurs offrirait tant de difficultés, elle la rend supportable par la Foi à la divine Providence, et par la Charité, qui unit les hommes entre eux. On met du sel dans la bouche de l'enfant pour montrer que ce chrétien est désormais appelé à devenir le sel

de la terre, c'est-à-dire à repandre partout, par une conduite chrétienne, pleine de Foi et de Charité, la santé de l'âme et la joie du cœur. L'*Accipe salem sapientiæ* n'est pas compris du peuple si on ne le lui traduit pas; et compris, il ne fait point d'impression sur lui, si on ne le lui rappelle souvent.

4° *Quand les chrétiens apparaissent au temple, ils manifestent la vie éternelle qu'ils ont déjà en eux, et ils en emportent une nouvelle plénitude de vie éternelle.*

En introduisant l'enfant dans l'église pour la première fois, le prêtre prononce ces paroles : « Entrez dans le temple de Dieu, afin que vous entriez avec Jésus-Christ en partage de la vie éternelle. »

Voilà la pensée qui doit dominer chez les chrétiens quand ils entrent à l'église. L'intérieur doit se révéler extérieurement, et l'extérieur doit vivifier l'intérieur. L'esprit de Jésus-Christ doit se manifester en nous ; il doit y produire une vie nouvelle, la plénitude de la vie éternelle ; il doit nous purifier et nous rendre heureux comme lui.

5° *Tous les chrétiens sont obligés de mener une vie non-seulement pieuse, mais encore sainte.*

Avant le baptême, on fait l'abjuration solennelle de tout ce qui s'appelait péché ou œuvre de Satan.

« Renoncez-vous au démon?

— J'y renonce.

Et à tous ses œuvres ?

— J'y renonce.

Et à toutes ses pompes?

— J'y renonce. »

Or, que signifie renoncer à toutes les œuvres du démon, sinon renoncer à tout péché, à tout ce qui souille. Quand le règne du péché est détruit en nous, c'est fait du règne de Satan.

6° *De la valeur et de l'essence de la profession de foi publique.*

« Croyez-vous en Dieu le Père, Créateur tout-puissant du ciel et de la terre?

— J'y crois.

Croyez-vous au Saint-Esprit, à la sainte Eglise catholique, à la communion des Saints, à la rémission des péchés, à la résurrection de la chair et à la vie éternelle ?

— J'y crois. »

Cette cérémonie donne clairement à entendre que toute notre vie doit être une profession publique de ce que nous croyons dans notre cœur.

La foi du cœur ne saurait manquer au pécheur qui vit dans la justice, de même que la profession ne saurait faire défaut au juste qui veut être sauvé. *Corde creditur ad justitiam, ore fit confessio ad salutem.*

7° *Notre Église ne veut point d'hypocrites, point de chrétiens qui ne le sont qu'en apparence ou par contrainte ; elle veut des esprits libres et qui agissent volontairement.*

Voilà pourquoi, avant le baptême, on appelle l'enfant par son nom, et on lui adresse cette demande :

« Voulez-vous être baptisé?

— Je le veux. »

8° *Nous ne devons mettre notre confiance qu'au seul nom de Dieu, c'est-à-dire qu'en Dieu seul; car le nom de Dieu et Dieu signifient la même chose.*

Puisque nous sommes baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, c'est en ce nom que nous voulons nous confier, en ce nom que nous voulons prier, combattre, veiller; en lui que nous voulons vivre, mourir et arriver au salut.

9° *La charité envers Dieu n'est point la véritable, quand elle ne pénètre pas tout l'intérieur de l'homme, et qu'elle n'est point durable.*

Nous avons une figure de cette charité pénétrante et durable dans l'onction que l'on fait à l'enfant en récitant cette belle prière :

« Que le Dieu tout-puissant, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vous a régénéré par l'eau et par le Saint-Esprit, et vous a accordé la rémission de vos péchés, vous oigne de l'huile

du salut pour la vie éternelle, dans le même Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

L'huile a deux propriétés : elle pénètre doucement et ne se perd point.

Tel doit être notre amour : il faut qu'il soit intime et durable ; il faut que celui qui est chrétien le soit intérieurement et invariablement.

10° *On ne saurait rien désirer ni faire de mieux que de veiller à la conservation de l'innocence des enfants de Dieu.*

Tout vrai chrétien éprouve un sentiment de tendresse pour l'innocence et ne se fatigue point de veiller à sa conservation.

On revêt l'enfant d'une robe blanche, en prononçant ces paroles :

« Recevez ce vêtement blanc, et portez-le sans tache au tribunal de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin que vous ayez la vie éternelle. » Combien ce symbole est à la fois simple et significatif ! Comme il est beau d'entrevoir des fonts baptismaux le tribunal de Jésus-Christ !

11° Le chrétien marche avec droiture dans les voies de Dieu, et se tient toujours prêt à aller au-devant de son Maître. Cette préparation nous est représentée par le cierge allumé qu'on met entre les mains de l'enfant, en lui disant : « Recevez cette lampe ardente et conservez votre baptême par une conduite irréprochable ; observez les commandements de Dieu, afin que, lorsque le Seigneur viendra pour la fête nuptiale, vous puissiez aller à sa rencontre avec tous les saints de la cour céleste ; afin que vous possédiez la vie éternelle et que vous viviez dans les siècles des siècles. »

La lumière est une belle figure des exemples de vertu que doit donner le chrétien, et qui doivent briller aux yeux de tous, comme aussi de l'état de veille et de préparation où nous devons être.

12° Tout ce qu'un chrétien peut souhaiter à un autre chrétien est contenu dans ces paroles : « Paix à l'intérieur, paix à l'extérieur, grâce de Dieu. » Et c'est aussi par ces paroles que le

prêtre renvoie le baptisé : *Vade in pace, et Dominus sit tecum.*

13° Il y a encore, dans les cérémonies du baptême, d'autres prières également touchantes, que l'on peut mettre à profit dans les instructions publiques; par exemple, les trois signes auxquels on reconnait le chrétien : *Firma fides, consilium rectum, doctrina sana.*

« Seigneur tout-puissant, Père saint, Dieu éternel, source de la lumière et de la vérité, nous supplions votre bonté, juste et éternelle, en faveur de votre serviteur N... Éclairez-le de la lumière de votre grâce, purifiez-le, sanctifiez-le, donnez-lui la vraie sagesse ; afin que, devenu digne de la grâce du baptême, il conserve toujours une ferme espérance, un cœur pur et droit, une doctrine saine, etc. »

29. Non content d'expliquer au peuple le sens des cérémonies, le liturgiste sait encore, quand elles se rencontrent dans l'office public ou dans l'administration des sacrements, leur communiquer, par la plénitude de la piété qu'il manifeste, tant de vérité et de vie, qu'elles vivifient réellement la religion du peuple, parce qu'elles sont l'expression de la religion du prêtre.

30. Dans l'administration des sacrements, le liturgiste n'ignore pas que c'est au nom de Jésus-Christ, et non au sien propre, qu'il agit. Pénétré de l'esprit de Jésus-Christ, qui vint pour chercher ce qui était perdu, et pour sauver ce qui était tombé sous la servitude du péché, il dispense les dons du Rédempteur avec une dignité qui, née du sentiment de la sublime fonction qu'il exerce, rejaillit sur sa figure et sur tout son extérieur ; avec une gravité qui, tempérée par la charité et embellie par l'humilité, excite la confiance, recueille les pensées distraites de celui qui reçoit le sacrement et éveille l'attention des assistants ; avec une sérénité qu'aucun accident ne peut troubler, qui prévient tous les embarras, et qui rend le prêtre respectable aux yeux de tous.

Les choses spirituelles veulent être traitées spirituellement ;

car l'homme animal n'y comprend rien. Ce qui signifie qu'il faut les traiter selon l'esprit de la religion ; autrement elles ne répondront ni au but de leur institution, ni aux devoirs du ministère des âmes, ni aux besoins de l'humanité. « Marchez devant Dieu, car Dieu agit par votre organe. »

31. Le liturgiste qui agit dans l'esprit de Jésus-Christ est aussi éloigné du scrupule que de la légèreté ; car l'esprit du Sauveur est à la fois libre et sévère. Il agira dans l'esprit de Jésus-Christ, lors même qu'il ne saura pas dans quel esprit il agira : cette disposition d'âme reste dans tout bon prêtre, lors même que le sentiment s'est évanoui. Par conséquent, les controverses scolastiques sur la volonté et l'intention (*de intentione actuali, virtuali, habituali*) ne le regardent pas.

32. Que, dans l'administration des sacrements, il ne doive craindre aucun danger de mort, c'est dans la nature de sa vocation, qui consiste en ce qu'il se fasse avec Jésus-Christ victime pour le salut du monde. Comment serait-il un bon pasteur, un pasteur selon le cœur de Jésus-Christ, comme l'appelle saint Pierre, et formé sur le modèle du Pasteur suprême, s'il n'avait pas le courage de sacrifier sa vie pour le troupeau de son Maître ?

Il est touchant de lire ce que saint Charles Borromée fit et endura lorsqu'en 1576, la peste ayant éclaté à Milan où il était archevêque, elle enleva, tant à la ville qu'à la campagne, vingt mille hommes. A la peste se joignirent encore un hiver rigoureux et une disette qui jeta des milliers de personnes dans le dernier dénûment. Après que le cardinal eut envoyé sa vaisselle d'argent à la monnaie pour la faire convertir en pièces courantes, il envoya du linge, des vêtements et de la nourriture dans les endroits où le besoin s'en faisait le plus sentir. Tout le linge de lit, les rideaux de fenêtres, les tapis qui se trouvaient à son palais furent transformés en vêtements qu'il distribua lui-même; on vit les manteaux de peau du cardinal briller sur des vieillards de soixante-dix ans, et les soutanes couleur de pourpre couvrir la nudité des pauvres. Jour et nuit il était exposé au danger de la mort; mais il fut inaccessible à ses at-

teintes. Ni le froid, ni la faim, ni la fatigue, ni le sommeil ne pouvaient l'empêcher d'aller de maison en maison s'informer par lui-même de la situation des choses. Il passait non-seulement le jour, mais encore la moitié de la nuit à faire des courses, et quand il ne pouvait autrement visiter l'infortune, il montait, au moyen d'une échelle, jusqu'au dernier étage des maisons. Outre l'argent qu'il distribuait, il envoyait chaque jour deux domestiques parcourir la ville à cheval pour y distribuer des vivres et des remèdes. Partout où le saint arrivait on le recevait comme une divinité descendue du ciel ; sa simple vue semblait adoucir les souffrances des malheureux. On le voyait tantôt à l'église, tantôt auprès des malades et des mourants, les exhortant à la foi, à la pénitence et à la piété. Quand son argent et ses meubles ne suffirent plus, il reçut l'argent des autres, et invita les riches à la bienfaisance. On lui envoya des anneaux chargés de pierres précieuses, des bracelets, des chaînes d'or, qu'il transforma en remèdes, en linge et en vivres. Sur sa prière, on établit, dans chaque quartier de la ville, des hommes chargés de porter de la nourriture, que l'on montait dans les maisons au moyen de cordes, ou que l'on recevait à la porte.

Par ses supplications, il obtint du sénat du roi que soixante-dix mille hommes qui se trouvaient sans pain seraient, pendant plusieurs mois, nourris aux frais de l'État. Un jour qu'il était rentré chez lui épuisé de faim et de fatigue, il ne trouva pour lui et son compagnon ni pain ni argent. Pendant qu'ils étaient à se regarder l'un l'autre comme pour se demander ce qu'ils allaient faire, ils virent, à leur grand étonnement, arriver au palais une personne qui apportait mille ducats.

Les dettes que la charité lui fit contracter pendant cette calamité générale ne purent être entièrement payées qu'au bout de plusieurs années, bien qu'il ne s'accordât que le strict nécessaire. A la ville comme à la campagne, on l'appelait, par respect, du nom de Sauveur; et à vrai dire, l'esprit apostolique qui lui avait fait sacrifier ses biens et son existence, en avait fait le père de la Patrie. (Stolz, *Charles Borromée,* page 87, en allemand.)

33. Le liturgiste qui aura le courage de sacrifier sa vie pour le troupeau de Jésus-Christ, aura aussi celui d'exclure de la sainte table les pécheurs publics, les ennemis irréconciliés, qui, par leur inimitié, sont un objet de scandale pour les fidèles, et qui repoussent toute proposition ayant pour but de les réconcilier, ainsi que ceux dont l'indignité est notoire à tous. Car tout ce qui trouble la piété publique, qui viole le culte divin dans ce qu'il a d'essentiel, doit naturellement être considéré comme incompatible avec ce même culte divin : l'esprit de la communion étant que les membres de la paroisse ne doivent former qu'un cœur, qu'un esprit en Jésus-Christ, puisqu'ils reçoivent tous la même nourriture céleste. Celui qui ne répare pas, par un changement de conduite, le scandale public qu'il a donné, trouble dans sa paroisse l'union des cœurs et des esprits, et y rend impossible la réception une et spirituelle d'une seule et même nourriture céleste.

34. Pour que l'office public et solennel puisse vivifier et manifester la religion, il faut que le liturgiste commence par exposer aux fidèles, avec toute la force de l'éloquence apostolique, les vérités essentielles du christianisme, et avant tout cette doctrine unique et fondamentale : *Dieu en Jésus-Christ, salut du monde.* Il faut que dans toutes ses instructions il la présente comme étant réellement unique et fondamentale, et qu'ensuite il cherche, non à combattre par des dissertations polémiques, mais à éloigner par de paternelles exhortations, tout ce qui pourrait troubler dans le peuple la pureté de l'office divin.

Un pasteur éclairé aura découvert depuis longtemps que ces causes de trouble consistent principalement dans ce qu'on nomme la prière orale, la mortification extérieure, le culte extérieur et la vénération que l'on rend aux saints.

Il sentira donc le besoin d'éclairer son peuple sur les vérités essentielles du christianisme, puis de dissiper, à la lumière de cette doctrine fondamentale, les ténèbres qui entourent d'autres vérités moins importantes et qui n'ont qu'une valeur secondaire et extérieure. Pourtant, il peut y avoir des cas où le pas-

teur sera obligé d'attaquer de front les abus. Tel fut celui où se trouva le grand évêque d'Augsbourg, Christophe Stadion, à l'époque de la grande séparation. Il parla sur l'essence de la religion, aussi bien que sur des questions accidentelles, etc., comme faisait Érasme quand il écrivait à un public d'élite : c'est le même esprit la même éloquence, vive et chaleureuse. Les enseignements qu'on peut puiser dans son discours synodal ne pouvant n'être pas superflus pour notre peuple, nous allons en citer quelques passages, qui feront connaître combien sa pensée était à la fois éclatante et généreuse.

### SUR LA PRIÈRE ORALE.

Peut-être, quand vous priez, vous préoccupez-vous uniquement du nombre de psaumes que vous balbutiez, vous figurant que la valeur de la prière consiste dans l'abondance des paroles. Or, écoutez ce que Jésus-Christ nous enseigne en saint Matthieu : « Quand vous priez, dit-il, ne dites pas beaucoup de paroles, comme font les païens, qui pensent qu'ils seront exaucés à cause de la multitude de leurs paroles; » gardez-vous de leur ressembler. Moïse ne prononçait aucune parole, lorsqu'il entendit ces mots : « Pourquoi criez-vous vers moi? « Ce n'est pas ce bruit des lèvres, mais les vives aspirations du cœur qui, comme une voix puissante, frappent les oreilles du Seigneur; en effet, la méditation d'un seul verset aura pour vous beaucoup plus de saveur et vous nourrira beaucoup plus, si, brisant la coquille, vous en enlevez le noyau, que si vous vous contentez de chanter littéralement tout le Psautier (1).

(1) Tu forsitan, cum oras, hoc modo spectas, quantum psalmorum permurmuraveris, et multiloquium orandi virtutem arbitraris. Sed audi quid apud Matthæum nos doceat Christus : Orantes, inquiens, nolite multum loqui, sicut ethnici faciunt; putant enim quod in multiloquio suo exaudiantur; nolite ergo assimilari eis. Moses nullam edebat vocem, et tamen audiebat : Quid clamas ad me? Non strepitus ille labiorum, sed ardens animi votum tanquam intensissima vox ferit aures divinas; magis enim sapiet, magisque pascet unius versiculi meditatio, si rupta siliqua medullas erueris, quam universum Psalterium ad litteram tantum decantatum.

J'insiste d'autant plus sur ce point, que je sais que cette erreur s'est emparée non-seulement de quelques esprits vulgaires, mais encore de ceux qui, par leur costume et leur nom, font profession de rendre à Dieu un culte parfait. Ils s'imaginent que le plus haut degré de la piété consiste uniquement à réciter tous les jours le plus de psaumes possible, dont ils comprennent à peine la lettre.

### SUR LE JEUNE, LES MORTIFICATIONS CORPORELLES ET LES PRIVATIONS EXTÉRIEURES.

L'œuvre la plus parfaite, c'est de vous livrer aux devoirs de la piété de manière à rapporter toutes vos actions, non à la terre, mais à Jésus-Christ; car l'humilité qui est recommandable n'est pas celle qui se montre et se révèle par les démonstrations extérieures, ou par l'éclat des paroles; mais celle qui jaillit d'un cœur pur et aimant. Autre chose, en effet, est d'avoir la vertu, et autre chose d'en avoir les apparences. L'un poursuit l'ombre, l'autre la vérité. L'orgueil qui se cache sous les dehors de l'humilité n'en est que plus odieux; gardez-vous de vous croire saint parce que vous avez commencé à jeûner et à vous mortifier : c'est là un moyen d'arriver à la sainteté, ce n'en est point la perfection. Tout ce que l'on fait pour Dieu en dehors du précepte, ne doit pas empêcher l'accomplissement du précepte,

Quod quidem ego diligentius admoneo, quod reipsa cognitum habeo, errorem hunc non vulgi modo animos passim occupasse, sed et eorum qui vestitu et nomine perfectam religionem profitentur, ut putent summam pietatem hac in re sitam, si quam plurimum psalmorum vix etiam ad litteram intellectorum quotidie percenseant.

Justissimum est pietatis officiis ita occupari, ut opera tua non ad terrena, sed ad Christum referantur; non enim hæc humilitas commendatur, quæ ostenditur atque simulatur gestu corporis, aut fracta voce verborum; sed quæ puro affectu cordis exprimitur. Aliud est enim virtutem habere, aliud virtutis similitudinem. Aliud est rerum umbram sequi, aliud veritatem. Multo deformior est illa superbia, quæ sub quibusdam humilitatis signis latet. Cave ne, cum jejunare aut abstinere cœperis, te putes esse jam sanctum : hoc enim adjumentum est, non perfectio sanctitatis. Quidquid supra justitiam offertur Deo, non debet impedire justitiam, sed adjuvare. Quid autem prodest tenuari abstinentia corpus, si animus intumescat superbia? Quam laudem me-

mais le favoriser. Car que sert-il d'exténuer le corps par l'abstinence, si le cœur est gonflé d'envie? Quelle louange mériterons-nous pour avoir pâli en jeûnant, si l'envie nous rend livides? Quel avantage y a-t-il à ne point boire de vin, si l'on s'enivre de colère et de haine? C'est alors seulement, vous dirai-je, que la mortification corporelle est belle et magnifique, quand l'âme s'abstient du vice : ceux qui possèdent la vertu de l'abstinence par l'épreuve qu'ils en ont faite et par la science qu'ils en ont acquise, ceux-là mortifient leur chair afin d'abattre l'orgueil de leur âme..... S'ils répriment les diverses inclinations qui les entraînent vers la nourriture, c'est pour appliquer toute la force de leur âme à la poursuite des vertus; et comme leur âme a soif de la justice, leur chair est moins sensible aux privations du jeûne et de l'abstinence. Saint Paul, ce vase d'élection, châtiant son corps et le réduisant en servitude, de peur que, prêchant aux autres, il ne fût lui-même réprouvé, n'agissait pas ainsi uniquement, comme quelques-uns le pensent, en vue de la charité: en pratiquant l'abstinence, il favorisait toutes les vertus. L'Apôtre ne faisait pas consister toute sa gloire à ne point forniquer; mais il voulait que la mortification de son corps servît d'exercice à son âme, et qu'il pût d'autant plus se vouer aux vertus qu'il serait plus affranchi des passions.

### SUR L'ORNEMENTATION ET LA CONSTRUCTION DES ÉGLISES.

Il en est qui s'imaginent que le comble de la piété consiste à construire un temple élégant; d'autres qui croient avoir parfai-

rebimur de palore jejunii, si invidia lividi sumus? Quid virtutis habet vinum non bibere, et ira atque odio inebriari? Tunc, inquam, præclara est abstinentia, tunc pulchra atque magnifica castigatio corporis, cum est animus jejunus a vitiis, imo qui probabiliter ac scienter abstinentiæ virtutem tenent, eo affligunt carnem suam, quo animæ frangant superbiam. .... Idcirco a variis ciborum desideriis mentem retrahunt, ut totam ejus vim occupent in cupiditate virtutum, jamque minus jejuniorum et abstinentiæ laborem caro sentit, anima esuriente justitiam : nam et vas electionis, Paulus, dum castigat corpus, et in servitutem redigit, ne aliis prædicans ipse reprobus inveniatur, non ad solam, ut quidam putant, hoc facit castitatem ; non enim huic tantummodo, seb omnibus virtutibus abstinentia opitulatur, nec magna aut tota Apostoli gloria non

tement compensé tant de guerres, tant de carnages, tant de sacriléges, tant de crimes et de forfaits commis pendant une vie entière, quand ils ont fait construire, et cela aux frais d'autrui, quelques petit sanctuaire.

Pour ne point parler des évêques, sachez qu'il y a, çà et là, des prêtres qui attribuent tant de valeur aux dons consacrés aux églises qu'ils assurent que ce serait un sacrilége inexpiable que de prétendre en distraire quelque chose pour secourir des pauvres qui meurent de faim. Que si on le fait, ils crient partout qu'on a dépouillé de ses biens le Sauveur lui-même, ou la sainte Vierge : comme si Jésus-Christ mettait sa joie dans ces étalages, ou que la sainte Vierge se complût en de telles bagatelles, elle qui, de son vivant, les a dédaignées ; ou comme s'il y avait de la bienséance à les exhiber dans les temples des chrétiens, où l'on prêche que les disciples du Christ les doivent mépriser. Telle est, ce me semble, la raison pour laquelle la piété chrétienne se refroidit partout, languit, s'évanouit : restant attachés à la lettre, et ne s'efforçant pas d'arriver à la connaissance spirituelle des Écritures, ils n'entendent point ce que Jésus-Christ leur dit dans son Evangile : *La chair ne sert de rien ; c'est l'esprit qui vivifie;* ni ce mot de saint Paul : *La lettre tue, l'esprit vivifie.*

fornicari, sed hoc agit, ut castigatione corporis erudiatur animus, quantoque nil de voluptatibus, tanto magis possit de virtutibus cogitare.

Sunt aliqui, qui in eleganti templorum structura summam pietatem existiment, et nonnulli qui tot bella, tot cædes, tot sacrilegia, tot totius vitæ facinora atque flagitia probe compensata putent, si sacram aliquam ædiculam, alienis etiam sumptibus, curaverint exstruendam.

Ut ne quid dicam de episcopis, audias passim sacerdotes tantum tribuentes donariis templo dicatis, ut inexpiabile sacrilegium fore clamitent, si quis hinc aliquid in pauperum subsidium fame pereuntium detrahere conetur, atque id si fiat, Christum ipsum, aut Virginem Mariam suis bonis spoliari vociferentur; quasi vero Christus hujusmodi gaudeat ostentaculis, qui ipse pauperrimus opes istas calcandas esse docuit, aut sancta Virgo nugis hujusmodi gaudeat, cum viva semper neglexerit, aut quasi decoris sit ea ostentari in templis Christianorum, in quibus dicuntur esse spernenda Christi discipulis. Neque aliud in causa esse judico, christianam pietatem sic ubique frigere, languere, evanescere, quam quod in littera consenescunt, neque ad spiritualem Scrip-

SUR LE CULTE DES SAINTS, DE LEURS IMAGES ET RELIQUES.

Vous honorez les saints, et vous aimez à toucher leurs reliques ; mais vous méprisez ce qu'ils ont laissé de plus excellent, je veux dire les exemples de la pureté et de l'humilité de leur vie. Point de culte qui soit plus agréable à Marie que celui qui consiste à imiter les vertus de Marie. Voulez-vous bien mériter de saint Pierre et de saint Paul? imitez la charité de celui-ci, et vous aurez plus fait que si vous aviez couru dix fois à Rome. Voulez-vous combler d'honneur saint François ? vous aimez passionnément l'argent, vous avez l'esprit contentieux ; eh bien, offrez cet argent à Dieu, domptez votre caractère, et, à l'exemple de saint François, soyez plus modeste. Méprisez un gain sordide, et aspirez aux biens de l'âme. Mettez fin à vos contentions, triomphez du mal par le bien. Cet honneur-là, saint François en fera plus de cas que si vous lui aviez allumé cent cierges. Et bien que ce soit en Jésus-Christ qu'on trouve le plus facilement le modèle de toute piété, tâchez, puisque vous aimez à honorer Jésus-Christ dans ses saints, d'imiter aussi Jésus-Christ dans ses saints, en immolant à chacun d'eux un de vos vices, ou en vous efforçant d'acquérir chacune des vertus qu'ils ont pratiquées. Quand vous serez arrivé là, je ne désapprouverai pas ce qui se ferait extérieurement. Vous mettez un respect sans bornes à baiser les cendres de saint Paul : je ne vous condamne point

turarum cognitionem elaborant, neque audiunt Christum in Evangelio clamantem : *Caro non prodest quidquam ; spiritus est qui vivificat;* non Paulum adstruentem : *Littera occidit, spiritus est qui vivificat.*

Veneraris divos, gaudes eorum reliquias contingere ; sed contemnis quod illi reliquerunt optimum, puta vitæ puræ et humilitatis exempla. Nullus cultus gratior Mariæ, quam si Mariæ humilitatem imiteris. Vis tibi demereri Petrum et Paulum : alterius imitare charitatem, et plus feceris quam si decies Romam cursitaveris. Vis summo honore Franciscum afficere ? Clarus admirator pecuniæ es, contentiosus es ; largire hoc Deo, compesce animum, et exemplo Francisci, esto modestior. Contemne sordidum lucrum, et inhia bonis animi. Remitte contentionem, vince in bono malum, istum honorem pluris faciet sanctus ille, quam si centum illi cereos accenderis. Et quamvis universæ pietatis exemplar a Christo commodissime petitur, tamen, si Christi cultus in sanctis ejus te delectat, fac, ut Christum in sanctis ejus imiteris, et ad singu-

si votre religion est d'accord avec elle-même. Mais vénérer une cendre muette, et négliger le défunt, dédaigner son image qui vit, parle et respire dans les lettres qu'il nous a laissées, n'est-ce point là une religion mal entendue? Vous qui honorez ses cendres auprès desquelles vous êtes quelquefois guéris de vos infirmités corporelles, pourquoi n'avez-vous pas pour ses lettres un respect plus grand encore, puisqu'elles guérissent des infirmités spirituelles?

Vous honorez l'image de Jésus-Christ gravée sur la pierre ou sur le bois, ou représentée par des couleurs; mais vous devez honorer avec beaucoup plus d'empressement l'image de son âme, gravée par la main habile du Saint-Esprit dans les Lettres évangéliques. Vous croyez que c'est beaucoup de posséder chez vous une parcelle de la croix; mais qu'est-ce que cela en comparaison de porter dans son cœur le mystère de la croix?

Si, en effet, l'esprit de la religion consistait en cela, qu'y aurait-il eu de plus religieux que les Juifs, dont la plupart, gens de la dernière scélératesse, avaient vu de leurs yeux, entendu de leurs oreilles, touché de leurs mains Jésus vivant dans la chair? Qu'y aurait-il eu de plus heureux que Judas, qui colla sa bouche sur la bouche d'un Dieu? — Tant il est vrai que sans l'esprit

lorum honorem singula vitia mutare, aut singulas virtutes amplecti stude; hoc si accesserit, jam et illa, quæ foris fiunt, non improbabo. Summa veneratione complecteris cineres Pauli : non damno, si sibi constat tua religio. Si veneraris cinerem mutum, et mortuum et vivam illius imaginem adhuc loquentem, ac tanquam spirantem, quæ in illius litteris superest, negligis, nonne præpostera est tua religio? Cineres colis, ad quos nonnunquam vitia tolluntur corporis; cur non litteras magis, quibus vitia sanantur animarum?

Honoras imaginem vultus Christi saxo, lignove efformatam, aut fucatam coloribus; multo religiosius honoranda mentis illius imago, quæ Spiritus sancti artificio expressa est litteris evangelicis. Magni esse credis, quod crucis particulam domi possides : at istud nihil est præ illo, si mysterium crucis in pectore conditum gestes; alioquin si ista faciunt religiosum, quid religiosius Judæis, quorum impiissimi plerique, Jesum in carne viventem oculis viderunt, auribus audierunt, manibus contrectaverunt? Quid Juda felicius, qui ore os divinum pressit? Adeo sine spiritu non prodest caro quidquam, ut ne Virgini quidem Matri profecturum fuerit, quod eum de sua carne genuit, nisi et spiritu spiritum illius concepisset.

la chair ne sert de rien, et qu'il n'eût rien servi à la sainte Vierge elle-même, sa mère, de l'avoir engendré dans la chair, si elle n'avait pas conçu dans son esprit l'esprit de son Fils. »

*Honoramus reliquias martyrum, ut eum, cujus sunt martyres, adoremus; honoramus servos, ut honor servorum redundet in Dominum, qui ait : Qui vos suscipit, me suscipit* (HIERON., *in Epist. ad Ripar.*)

*Caveant jejunii cultores, ne, dum vetitis cibis abstinent, aliarum rerum delicias, luxuriamque sequantur, imo vero moderato cibo et potu, carnis vitia coerceant, ut liberi, mentes ad cœlestium rerum amorem et contemplationem erigant, et ad pietatis opera expediti inveniantur* (S. CAROL. BORROM., *in Conc. I Mediolan.*, p. 2, can. 7).

35. Ce qui précède montre, une fois de plus, combien il importe que le liturgiste n'expose jamais la doctrine du culte des saints qu'en l'envisageant dans ses rapports avec la doctrine du christianisme : Dieu en Jésus-Christ, Sauveur du monde; dans ses rapports avec l'adoration essentielle de Dieu, et avec l'amour surnaturel, qui est l'âme de toutes les autres vertus. Le chrétien raisonnable honore-t-il autre chose dans les saints que l'image de Dieu qui se réfléchit en eux ? honore-t-il dans leurs vertus autre chose que l'esprit du Saint-Esprit qui les a produites ? honore-t-il dans les destinées des saints autre chose que les conseils de l'amour éternel, qui les a prédestinés dès le commencement du monde, qui les a appelés et justifiés dans le temps, transfigurés dans le temps et dans l'éternité ?

36. Ainsi, aux yeux d'un sage liturgiste, le culte des saints n'est autre chose qu'un honneur rendu à Dieu, manifesté dans les saints; une copie de l'image de Dieu reproduite dans les saints.

De même que Dieu s'est révélé en Jésus-Christ, ainsi Jésus-Christ se révèle dans ses saints. « Soyez mes imitateurs, écrivait saint Paul, comme je suis l'imitateur de Jésus-Christ, l'imitateur de Dieu. » Pareillement, les saints ne disent, dans les temples chrétiens, par la bouche du liturgiste, rien autre chose que ces paroles : « Soyez nos imitateurs, comme nous l'avons été

de Jésus-Christ, du Seigneur. » Et de même qu'autrefois, lorsqu'ils étaient encore sur la terre, les saints n'étaient que des vases qui recevaient les dons de Dieu, et les portaient en face du monde entier ; de même, maintenant qu'ils ont déposé leur enveloppe mortelle, ils ne sont que des intermédiaires, qui transmettent à Dieu, intactes et complètes, les louanges que leur adressent les hommes.

37. Ainsi, comme nous adorons Dieu en Jésus-Christ, nous honorons Jésus-Christ dans les saints, que son Esprit a appelés, purifiés, sanctifiés, transfigurés. C'est pourquoi, chaque fois que nous honorons les saints, c'est Dieu et Jésus-Christ que nous vénérons en eux ; c'est la grâce de Dieu que nous exaltons dans la sanctification de l'homme ; c'est l'amour éternel que nous nous proposons pour modèle dans les vertus des saints ; c'est la sagesse éternelle dont nous admirons les desseins merveilleux dans les destinées des saints.

38. L'invocation des saints n'est elle-même, aux yeux d'un sage liturgiste, que le rétablissement de la communion qui doit exister entre l'Église militante et l'Église souffrante ; les saints qui vivent sur la terre et les esprits transfigurés qui habitent le ciel sont des membres du corps unique de Jésus-Christ ; ceux-ci chantent parmi les chœurs supérieurs, ceux-là parmi les chœurs inférieurs ; mais ils n'ont au fond qu'un même cantique, qu'une seule prière : « Que votre règne arrive, que votre nom soit sanctifié, que votre volonté soit faite ! » Vos enfants, Seigneur, ceux qui habitent le ciel comme ceux qui sont encore sur la terre, vous glorifient dans le même esprit et avec les mêmes accents.

L'invocation des saints ainsi entendue n'est donc autre chose que l'invocation de Dieu, de même que le culte des saints n'est que l'adoration de Dieu...

On ne saurait contester que, dans une foule de cas, le liturgiste aura beaucoup à faire jusqu'à ce que le culte et l'invocation des saints ne soient plus nulle part que le culte et l'invocation de Dieu. Cependant, si la réalité est plus tardive que le

désir, cela prouve uniquement que, dans l'éducation des fidèles, le zèle et la bonne volonté doivent toujours précéder le résultat et le but qu'on se propose.

*Remarque*. Outre les théologiens catholiques, il en est quelques-uns parmi les protestants qui rendent justice au concile de Trente, en déclarant que la doctrine de l'Église touchant le culte des saints est en harmonie avec l'esprit de l'Évangile.

39. La véritable vie de la religion étant altérée dans son essence même par tout ce qui éloigne la confiance en Dieu, le liturgiste ne négligera pas d'affaiblir ces fausses opinions qui menacent le principe même du sentiment religieux.

La confiance en Dieu est quelquefois affaiblie dans notre peuple par la passion de chercher des trésors dans la terre, par la divination, par la magie et la sorcellerie, et surtout par le goût excessif des pèlerinages. Dans tous ces cas, le liturgiste devra porter le flambeau de l'Évangile assez haut et assez bas pour éclairer peu à peu tous les recoins de l'ignorance. Donnons-ici un extrait de ses instructions sur ce sujet :

« Mes chers frères, je vous ai fait voir que Dieu en Jésus-Christ est le salut du monde. Mettez en Dieu toute votre confiance. Et si quelqu'un essaie de vous détourner de Dieu, ne le croyez pas, ne vous laissez pas tromper. Tout cela est illusion, erreur, supercherie. Par exemple, si, vous trouvant dans le besoin, un étranger arrivait chez vous, et qu'il cherchât à vous faire croire qu'il y a de l'argent enfoui dans votre cave, mais qu'il est gardé par un esprit, lequel ne saurait être chassé que par un prêtre et l'aide de certaines bénédictions ; que si vous observez ces prescriptions cet argent vous tombera entre les mains, fermez votre maison et votre cœur à de telles gens ; car ce sont des imposteurs, et leur mystère est un mensonge. Écoutez-moi, je vais vous apprendre le véritable secret de trouver des trésors :

I. Amour du travail, tempérance, économie, sage administration de la famille, crainte de Dieu : voilà la vraie manière de trouver des trésors, et pour cette vie et pour l'autre.

II. Jésus-Christ nous enseigne à chercher des trésors que ni les

vers ne peuvent ronger, ni la rouille enlever ; et saint Paul veut que nous fassions consister nos richesses dans les bonnes œuvres, lesquelles, prêtées au Seigneur, rapporteront de gros intérêts.

III. Posséder la piété et vivre content de peu est le plus précieux trésor de la vie.

IV. Dieu est le maître unique du ciel et de la terre ; c'est lui qui donne à l'âme et au corps la respiration, la nourriture de chaque jour. Lui plaire doit être notre seul désir. Or, croire en lui d'une foi vive, l'aimer de tout son cœur, marcher saintement en sa présence, voilà la seule chose qui lui soit agréable.

V. Il est rare de voir les enfants du juste réduits à la mendicité ; élevez vos enfants pour le Seigneur, et mettez en lui toute votre confiance.

*Remarque.* La manie de vouloir trouver des trésors s'accroît et se propage, comme toute pratique superstitieuse en général, à proportion que la pauvreté, l'ignorance, l'horreur du travail, l'injustice sont plus répandues. J'ai connu des ecclésiastiques à qui des catholiques et des protestants offraient de grosses sommes d'argent pour qu'il les aidassent à chercher des trésors. — Heureusement les vrais ministres de Dieu préfèrent à l'argent la vérité et la vertu, et ne se font pas les instruments de la superstition.

Si ces chercheurs de trésors savent exciter et tromper la cupidité des ignorants, il ne manque pas non plus d'imposteurs pour tendre des pièges à leur curiosité et à leur amour du merveilleux. Ils se donnent pour des devins, expliquent les mystères de l'avenir par l'inspection des étoiles et des mains, et vous font payer cher les mensonges qu'ils vous débitent.

Je sais, mes chers frères, qu'il y a une manière toute divine de prophétiser la vérité ; écoutez ces prophéties :

I. Dieu est la lumière qui éclaire toutes choses, l'œil qui pénètre tout ; pour lui il n'y a ni passé, ni avenir ; tout est présent à ses regards.

II. Si la main de Dieu a mis un voile sur nos destinées, il n'y a que sa main qui puisse le soulever.

III. Mais son amour, quoique caché derrière ce voile, est suffisamment transparent.

IV. Tout tourne à l'avantage de ceux qui aiment Dieu, et si nous semons le bien, nous récolterons le bien : notre avenir est donc entre nos mains. Aimons Dieu et ne nous lassons pas de faire le bien : alors le plus beau sort nous est réservé pour l'avenir.

V. Quand l'esprit de Dieu, qui seul pénètre l'avenir, nous en dévoilera l'obscurité par des prophéties, par l'organe de Jésus-Christ ou de quelque ami de Dieu, nous l'adorerons pleins de foi et de soumission.

VI. Notre espérance actuelle repose dans l'éternité, et cette espérance durera jusqu'à ce que nous voyions Dieu face à face.

VII. Nous savons que nous sommes enfants de Dieu, et ses héritiers. Telle est la prophétie de Dieu : elle est crue de tous les hommes vertueux.

VIII. Accomplir les ordres de Dieu, jusqu'à ce qu'il nous appelle, voilà le devoir de tout chrétien ; discerner attentivement les signes de l'avenir et sonder les esprits, pour s'assurer s'ils sont de Dieu, voilà la fonction de tout chrétien vraiment sage.

Quand vous n'êtes pas le jouet des autres, vous vous laissez prendre à vos propres illusions. Des opinions qui ont grandi avec vous, telles que celles de magie et de sorcellerie, vous remplissent de crainte, de frayeur et de faux soupçons ; elles rendent incurables un grand nombre de vos maladies, parce que vous dédaignez les moyens naturels que Dieu vous offre ; elles vont jusqu'à vous rendre cruels envers votre voisin, en vous faisant accroire qu'il est en connivence avec quelque mauvais esprit. Or, écoutez ce que dit l'évangile :

I. Jésus-Christ est apparu pour nous délivrer de tout péché, de toute erreur, de toute superstition, et pour nous transporter dans le royaume de la lumière.

II. La nature même est la servante du Seigneur ; la vertu qu'elle possède pour opérer certaines guérisons découle de Dieu, source de toute vie et de tout salut.

III. Toute la puissance de Satan est subordonnée à la puissance de Dieu.

IV. Avoir confiance en celle-ci, c'est rendre l'autre impuissante.

V. Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?

Si un zèle plutôt pieux qu'éclairé éloigne les fidèles de leur paroisse pour les transporter à quelque pèlerinage célèbre, le pasteur devra d'autant plus s'opposer à cette fureur qu'elle affaiblira davantage le vrai culte de Dieu, le culte intérieur et extérieur.

Mais il ne devra pas en considérer uniquement le mauvais côté ; il devra aussi reconnaître ce que cette coutume a d'essentiellement bon, afin d'agir avec les ménagements de la charité pastorale et la sagesse d'un messager de Dieu, qui n'a en vue que la vérité et la gloire du Seigneur.

Après avoir sondé le cœur des vrais pèlerins, qui se rendent soit à Einsiedeln, soit ailleurs, il leur dira :

*a.* Voyez comme le sentiment de la crainte de Dieu agit puissamment sur les gens ordinaires ! Ils s'imaginent sincèrement lui faire le plus grand plaisir, s'ils entreprennent un voyage pénible. Ce voyage, ils le font le mieux qu'ils peuvent ; ils ne craignent ni le poids du jour, ni les rigueurs de la faim, ni la mauvaise nourriture, ni les logements incommodes, ni toute autre espèce d'inconvénients.

*b.* C'est Dieu qui voit les cœurs.... Il ne manquera donc pas de voir dans votre œuvre extérieure l'amour intérieur qui anime le pèlerin, et il ne laissera pas sans récompense ce qui aura de la valeur à ses yeux.

*c.* Il est une chose digne d'admiration, c'est la foi des ignorants, et l'incrédulité des savants. Si peu de connaissances, et tant de zèle ; si peu de zèle, et tant de connaissances ! Des savants peuvent donc toujours apprendre quelque chose des ignorants en leur empruntant le zèle avec lequel ils s'attachent à ce qui leur semble bon.

*d.* La confiance qu'on sera secouru en allant visiter tel saint,

cette confiance n'a point, au fond, d'autre objet que le Dieu vivant, de qui vient tout secours. Or, si Dieu bénissait cette confiance par la communication de son esprit, quels effets ne produirait-elle pas?

*e*. Si le liturgiste ne peut dissimuler le bon côté des pèlerinages, en tant qu'ils ont pour mobile la piété des pèlerins, il ne saurait non plus en taire les inconvénients ; car il est incontestable que c'est le défaut de lumière, et même les vues positivement fausses et nées du manque d'instruction, qui font que les lieux de pèlerinages sont si fréquentés. A ce manque d'instruction appartiennent surtout les idées grossières que l'on se fait des images miraculeuses.... Si un saint est, par lui-même, impuissant à nous envoyer aucun secours, comment une image aurait-elle plus d'efficacité que lui? Un serviteur de Dieu ne peut qu'intercéder pour nous; c'est Dieu seul qui exauce les prières, qui envoie des secours, qui donne la grâce, qui préserve du mal. — Une autre idée grossière, c'est de se figurer que l'adoration de Dieu et l'efficacité des prières sont attachées à certains lieux particuliers; c'est d'attribuer une valeur exagérée à certaines mortifications corporelles, faites dans de bonnes et loyales intentions. « Tout ce qui procède de la foi et de la charité est bon ; c'est de ces forces spirituelles que toutes les œuvres corporelles empruntent leur valeur morale. »

*f*. L'esprit du christianisme et la connaissance de l'esprit qui anime les pèlerins mettront le liturgiste en état de donner aux fidèles les instructions convenables sur cette matière. Il dira : 1° Que Dieu est la source de tout bien, que c'est lui qui exauce les prières, lui qui envoie du secours, lui qu'il faut glorifier en tout et au-dessus de tout ; 2° que ce même Dieu, de qui vient tout bien, est présent partout, qu'il voit partout les larmes des affligés, qu'il est partout avec ses miséricordes, qu'il exauce les prières partout où il trouve de la confiance en lui et les dispositions requises pour mériter ses faveurs ; 3° que la foi et la charité sont l'essence même du christianisme pratique ; 4° qu'une prière inspirée par la foi et la charité est pour le moins aussi agréable

à Dieu quand elle est faite à l'église paroissiale que lorsqu'elle est faite dans une église de pèlerinage ; 5° que les travaux domestiques, l'éducation des enfants, les soins de la famille, exécutés en vue d'accomplir la volonté de Dieu, lui sont au moins aussi agréables que les privations corporelles que l'on s'impose pendant un pèlerinage ; 6° qu'on n'entreprend pas toujours les pèlerinages dans des intentions tout à fait pures, mais qu'on y porte souvent des passions tout humaines, telles que la curiosité, le désir de s'exempter du travail, l'amour naturel de la société, la vanité, la volonté secrète de passer pour plus dévot qu'on ne l'est ; 7° que de grands maux sont attachés aux pèlerinages, tels que la négligence des travaux de la famille, des champs, de sa vocation, de l'éducation des enfants et de la surveillance des domestiques ; car que devient la surveillance, et par conséquent l'innocence des enfants quand la mère est absente pendant plusieurs jours ? 8° que la réputation de certains pèlerinages grandissant ou diminuant comme toute autre chose temporelle, et que cette célébrité ou ce discrédit dépendant d'une foule de causes accidentelles, Dieu ne demande pas que nous établissions notre confiance sur un fondement si fragile ; 9° que la passion des pèlerinages vient souvent de ce qu'on confond la valeur de la confiance avec la valeur du lieu ; 10° que l'habitude des Juifs d'aller tous les ans en pèlerinage à Jérusalem ne saurait justifier celle des chrétiens, attendu que le temple de Jérusalem était le seul temple national ; 11° que l'amour des pèlerinages a souvent pour causes des vœux irréfléchis : « Si je recouvre la santé, j'irai tous les ans en pèlerinage à.... etc. »

*g*. Outre que les pèlerinages éloignent les pieux fidèles de leur église paroissiale, et font qu'ils donnent à une foule d'objets accessoires une confiance qu'ils devraient réserver à Dieu seul, le temps amène avec lui toutes sortes de rumeurs qui troublent la paix et la confiance du peuple, et impriment, par la crainte qu'elles inspirent aux esprits crédules, une fausse direction à la piété. Telles ont été, presque à toutes les époques, les prédictions sur la fin prochaine du monde, mises en circulation par

quelque événement historique ou par quelque récent bouleversement.

Un sage liturgiste, loin de voir des preuves de la justice divine dans des maux imaginaires, et d'ajouter à la crainte des fidèles par des sermons terrifiants, saura trouver un mot qui ne fournira prétexte ni à la légèreté ni à la frayeur ; un de ces mots que Jésus-Christ et ses apôtres auraient prononcé dans des cas analogues.

I. Craignez Dieu, mes chers frères, comme le craignent tous ses enfants, afin que vous n'ayez rien à craindre dans le cas où devraient arriver les maux qu'on vous prédit.

II. Si vous avez oublié votre Dieu, faites pénitence, afin que, quand la justice de Dieu arrivera, elle vous trouve préparés.

III. Mettez en Dieu seul votre confiance, et marchez en sa présence, afin que ni ce malheur, ni aucun autre, ni la mort même ne puissent vous atteindre.

IV. Ne vous laissez pas troubler par les bruits qui courent çà et là ; ils sont sans fondement et ne méritent aucune créance.

V. Ne vous inquiétez que de votre devoir (qui est d'accomplir fidèlement la volonté de Dieu en toutes choses), et abandonnez à Dieu le soin de veiller sur vos destinées et sur celles des autres hommes.

L'énergie et la fermeté du liturgiste apparaissent encore davantage quand un événement qui a sa source dans la supercherie trouble à l'église la piété publique. Le récit suivant, raconté par un témoin oculaire, servira de leçon aux jeunes pasteurs.

« Au moment où les fidèles d'une paroisse étaient rassemblés à l'église une personne du sexe, étrangère à la paroisse, qui assistait à la messe en qualité de voyageuse, et qui avait une forte constitution, eut une attaque de paralysie affreuse et des convulsions horribles. Elle se tordait comme un ver, et ses convulsions devenaient de plus en plus violentes. Une panique générale s'empara des assistants, et la piété disparut complétement. Le curé fit transporter la personne au presbytère, ordonna qu'on lui prodiguât les soins les plus dé-

licats ; mais l'office divin continua sans interruption, comme si rien ne fût arrivé. Chers paroissiens, on vient de pourvoir aux besoins de la malade ; recueillez vos pensées, et écoutez votre pasteur qui va vous annoncer la parole de Dieu, etc. L'office terminé, le pasteur se rendit auprès de la malade, qui eut de nouvelles attaques en sa présence.

Dans l'après-dîner, vers trois heures, j'arrivai dans ce presbytère avec deux amis pour faire une visite à ce digne pasteur. Je connus bientôt toutes les circonstances de cet événement tragique, j'entrai avec le curé dans la chambre où se trouvait la malade ; mais je me contentai d'observer ses mouvements sans lui adresser une seule parole. Elle eut de nouveau quelques contorsions en ma présence, et je l'entendis soupirer. Sans lui dire un seul mot, je sortis de la chambre avec le curé et lui dis : « Il est probable, mon cher ami, que ceci est une supercherie. Le seul fait que la personne est une femme, et une femme non mariée, a suffi pour me donner ce soupçon ; les convulsions qu'elle a eues en ma présence m'ont confirmé dans cette pensée. Le pasteur, homme aussi ami de la vérité qu'il était bienfaisant, envoya encore le même jour chercher le chirurgien. Si elle a le talent de se donner des convulsions, se dit-il, elle n'arrivera pas aussi facilement à retenir son pouls. Le chirurgien arrive, et comme il ne trouve aucune altération au pouls, le curé n'a plus aucun doute qu'il a été trompé. Il lui vint une autre pensée : Peut-être cette personne fait-elle partie d'une bande de voleurs, et feint-elle d'être malade pour leur ouvrir la porte pendant la nuit. Il fit donc venir du monde pour la surveiller. Parmi les personnes qui en faisaient partie s'en trouvait une qui connaissait la prétendue malade, et qui assura positivement qu'elle avait déjà trompé plusieurs ecclésiastiques, et que, voulant vivre d'aumônes tous les jours, ses convulsions la prenaient journellement.

Convaincu de la duperie infernale de cette personne, le curé l'appela le lendemain, lui fit des représentations très-vives sur l'iniquité de sa conduite et lui adressa de sévères reproches.

Elle finit par lui avouer qu'elle s'était fait administrer les sacrements des mourants dans l'église d'un pèlerinage voisin. Le curé réitéra ses avertissements, l'amena à de vrais sentimens de repentir, et l'abandonna à son propre sort. »

Ce récit nous apprend, si nous l'ignorons encore :

1° Qu'il n'y a point de supercherie, si horrible qu'elle soit qu'un homme ne soit en état de commettre; qu'il faut, par conséquent, surtout quand on a le cœur ouvert à la bienveillance et à la sensibilité, prendre bien garde de ne point devenir victime de ce beau précepte : « Il ne faut juger mal de personne; »

2° Qu'il n'y a point de tromperie imaginable pour laquelle la femme oisive et ennemie du travail ne puisse avoir des tentations et du talent. Oh ! l'oisiveté et le besoin, à quoi ne peuvent-ils pas entraîner les hommes ?

3° Qu'il y a, malheureusement, une foule de moyens d'acquérir qui blessent la dignité de l'homme ;

4° Qu'il est grand le nombre des vauriens vivant de la crédulité des gens de bien;

5° Qu'il faut de la sagesse et de la prudence, même en faisant le bien, si l'on veut en éviter les mauvaises conséquences;

6° Que tout pasteur doit être d'une prévoyance, d'une méfiance et d'une incrédulité extrêmes (soit dit sans blesser personne) : *a.* envers les femmes, qui sont plus rusées et plus aptes à la dissimulation que nous autres hommes; *b.* envers les personnes non mariées, qui n'étant retenues par aucune des préoccupations de la famille ne trouvent rien de mieux que de gagner leur pain en trompant les autres; *c.* envers les femmes vagabondes qui n'ont point de résidence fixe; *d.* envers les personnes qui ont l'aspect vigoureux et bien portant, et qui trahissent leur dégoût pour le travail; *e.* Envers les personnes qui fréquentent les couvents et les pèlerinages, et qui manifestent assez qu'elles le font plutôt pour y trouver leur profit que par amour pour la religion.

Non moins grandes doivent être la prudence, l'incrédulité

et la méfiance, du pasteur par rapport aux apparitions d'esprits; car : 1° le prétendu esprit n'est souvent qu'un jeune écervelé, dont l'amour a fait tourner la tête; 2° souvent, ce que vous nommez apparition d'esprit n'est que la vengeance d'une vieille femme, oubliée dans un testament; 3° souvent ce n'est qu'une personne déguisée qui veut effrayer ou humilier quelque esprit fort, qui prétend ne rien craindre; 4° quand l'esprit a été vu par une personne du sexe, jeune encore, on ne saurait être trop sur ses gardes; car la vivacité de l'imagination, le génie comique de l'amour et les finesses de cette subtile passion la rendent propre à jouer toutes les comédies. Dans les localités où se trouvent des pasteurs fermes et éclairés, on n'entend point parler de ces apparitions d'esprit; mais là où des prêtres crédules prêtent leur appui à tous les faux récits qu'ils entendent, elles sont communes.

40. Mais, de même que, quand on veut extirper une plante vénéneuse, on ne se contente pas d'en couper les feuilles, les branches et les fruits, attendu que la force qui réside dans la racine et dans le tronc finirait par pousser de nouveau, et qu'au contraire on met la cognée à la racine même; ainsi le pasteur ne se contentera pas de combattre quelques préjugés, quelques erreurs partielles; il ne cessera d'exposer le christianisme vivant aux yeux des fidèles, et il s'en servira comme d'une cognée, pour détruire, en l'attaquant par sa racine, la plante vénéneuse de l'erreur, du vice et de la mort. Ainsi donc, le commencement, le milieu et la fin, c'est-à-dire l'œuvre unique du prêtre est de faire valoir incessamment parmi les fidèles cette grande trinité exprimée par les expressions de Foi, Espérance et Charité. C'est le moyen de faire naître en leur cœur le culte de Dieu dans toute sa sainteté et sa pureté, et de le faire éclater extérieurement. Par là, le culte extérieur contribuera puissamment à donner au culte intérieur de l'expression et de la vie.

Cette exposition vivante du christianisme, qui grave dans les cœurs les doctrines fondamentales de l'Évangile, et qui en extirpe les opinions contradictoires et nuisibles, outre qu'elle est

l'âme du culte public, en est aussi le fruit. Elle en est l'âme, en tant que le liturgiste donne une forme extérieure à la vie intérieure de la religion; elle en est le fruit, en temps qu'il fortifie et développe, par toutes ces forces extérieures, la vie intérieure de la religion.

41. Le liturgiste qui a le vif sentiment de son ministère considérera le dimanche comme la première, la plus ancienne et la plus significative des fêtes chrétiennes, laquelle revenant au commencement de chaque semaine, rassembl eles fidèles et le prêtre, afin que, ne formant qu'un même cœur, ils renouvellent leur foi en la résurrection de Jésus-Christ, et avec leur foi leur amour, et avec leur amour leur espérance, afin de manifester aux yeux de tous cette vie renouvelée de leur cœur et de fortifier encore davantage, par sa manifestation, cette même vie de l'esprit. Considérant le christianisme comme une institution divine, et désireux de mettre la célébration de ce grand jour en harmonie avec l'esprit de son institution, il profitera de tous les moyens en son pouvoir pour atteindre ce but grandiose : la manifestation vivante du christianisme, et, par elle, sa durée perpétuelle.

42. Parmi ces moyens, figurent les extraits des quatre Évangiles qu'on lit au peuple tous les dimanches. Le liturgiste devra en expliquer le sens, en montrant le lien qui les rattache avec ce qui précède et ce qui suit, ou plutôt avec l'esprit de l'ensemble, comme nous allons le faire dans les exercices qui suivent.

### PREMIER EXERCICE (sur saint Jean, xi, 2-11).

#### JÉSUS AUX NOCES DE CANA.

*C'est avec plaisir, ô Fils de l'homme, que je vous vois à un festin de noces.* J'y apprends que, quoique intérieurement vous ne fassiez qu'un avec votre Père, vous ne croyez pas qu'il soit nécessaire de vous distinguer extérieurement des autres. J'y apprends que si la piété est la perle de la vie extérieure, et si c'est elle que Dieu contemple avec le plus de complaisance, elle ne re-

doute pas le regard des hommes, et ne saurait se concilier avec un esprit opiniâtre, un visage sombre, des allures basses et tortueuses, avec une nature qui condamne toute espèce de récréation, puisque vous-même avez assisté à un festin de noces. J'y apprends que si vous n'avez pas de plus grande joie que d'être avec votre Père et d'accomplir sa volonté, que si vous aimez la pureté et l'innocence du cœur, vous ne considérez pas pour péché les joies innocentes des hommes, puisque vous y participez, et que, par votre présence, vous ajoutez à leur solennité. Quelle ne dut pas être la joie de ces nouveaux époux, en vous voyant entrer, vous et vos disciples, avec cette expression de sévère gaieté, dans la salle du festin ? Que de faveurs ne vous auront-ils pas demandées pour eux et pour leur postérité future? Leur festin fut égayé par une triple joie; car vous l'assaisonniez pas vos discours, vous le bénissiez par vos prières, et vous lui communiquiez de la saveur par la sérénité de votre visage. J'y apprends qu'un prêtre chrétien peut assister à un festin de noces, pourvu que la joie y soit innocente et la société digne de lui, puisque vous-même y avez pris part avec vos disciples. J'y apprends que si la sagesse chrétienne nous enseigne à répandre dans la solitude notre cœur devant Dieu et à passer les nuits dans les veilles et les prières, nous ne sommes pas absolument condamnés à vivre continuellement dans une solitude exempte de joies, puisque vous, source de toute sagesse, vous apparaissez au milieu d'une société. Enfin, j'y apprends que ces jeunes époux se distinguaient manifestement par leur innocence et leur charité, puisque vous, le modèle de l'innocence et de l'amour, vous êtes allé à ce festin.

### JÉSUS OPÉRANT UN MIRACLE A CE FESTIN NUPTIAL.

*C'est avec joie, ô Fils de Dieu, que je vous vois à ce festin nuptial.* La joie étant troublée par le manque de vin, et votre mère l'ayant remarqué, vous venez au secours de sa détresse. Vous vous contentez de prononcer ces quelques mots : « Rem-

plissez d'eau ces outres, et apportez-les à l'échanson ;» et il y eut du vin. Vous opérez dans le silence et sans aucune ostentation de paroles, comme fait votre Père céleste. La joie du festin commence à renaître. Votre charité, qui jusqu'ici se manifesta par votre tendresse pour les hommes, apparaît maintenant avec une munificence toute divine. Quel est celui qui change ainsi l'eau en vin? Cette question parcourut comme un éclair la pensée et le cœur de tous les assistants. Un respect nouveau, et qu'ils n'avaient jamais senti, attacha les jeunes époux à leur hôte, la mère à son fils, les disciples à leur maître : la maison où ils étaient rassemblés était devenue le temple de la Divinité.

### SENS DE CE QUI PRÉCÈDE.

Grande est l'action que Jésus vient de faire, et profond est le sens de cette action. Saint Jean y a attaché une inscription desnée à nous en révéler la signification : « C'était là le premier signe, et Jésus manifesta sa gloire, et les disciples crurent en lui. »

Révélation de la gloire encore cachée de Jésus-Christ, tels étaient donc le sens et la portée des miracles de Jésus-Christ; la foi à cette gloire qui se manifestait était le miracle intérieur que le miracle extérieur avait pour objet d'opérer.

« Le Père m'a envoyé, et envoyé pour le salut du monde. » Tel était le sens de tous les miracles de Jésus-Christ. Dieu en Jésus-Christ, le salut du monde : voilà le sens de son apparition sur la terre. Prolonger pour les époux et les hôtes la joie de la fête était beau au point de vue humain ; mais révéler la gloire cachée en Jésus-Christ, et par cette révélation exciter la foi en Dieu et en Jésus-Christ était une œuvre divine. La parole puissante qui, à travers tous les siècles, fait descendre sur la terre l'eau des nuages, qui de la terre la conduit à la racine de la vigne, et qui dans la vigne la transforme en vin, cette parole, qui habite en Jésus-Christ, a aussi changé à Cana l'eau en vin. « Dieu est mon père ; ce qu'il fait, je le fais aussi ; croyez en moi, car le Père est en moi. »

Cette foi en Jésus-Christ se développant peu à peu dans les disciples devait y opérer de grandes choses, et c'est aussi ce qui eut lieu ; puisque, le jour de la Pentecôte, où se manifesta la plénitude des miracles de Dieu, ils furent changés en des créatures nouvelles et toutes spirituelles.

Tel est l'aspect sous lequel apparaît l'histoire de Cana, qui n'est qu'une parcelle du récit évangélique, quand on l'envisage dans ses rapports avec le tout, avec l'esprit du christianisme. Quel est celui qui, considérant les choses à cette lumière, pourrait ne point trouver dans un tel sujet des enseignements suffisants.

### DEUXIÈME EXERCICE (sur saint Luc, xix, 4-46).

#### LA COMMISÉRATION DE JÉSUS-CHRIST.

*Il vit la ville, et pleura sur elle.*

Ces larmes de Jésus-Christ nous montrent sa tendresse et sa grandeur d'âme, en même temps qu'elles nous font connaître l'essence et le langage de la commisération.

*La tendresse de Jésus-Christ.* Jésus verse des larmes de compassion lorsqu'il aperçoit les tours de Jérusalem. Quelle tendresse de cœur ces larmes ne trahissent-elles pas ? Quand il leva les yeux vers Jérusalem, des larmes coulèrent de ses yeux.

*La grandeur d'âme de Jésus-Christ.* Jésus n'ignorait pas que les habitants de la ville lui enlèveraient la vie. Mais il ne pleurait pas par ce qu'il allait devenir la victime de leurs péchés. — Ils s'oublie lui-même. Ce qui le préoccupe, c'est que sa ville va devenir victime de ses propres iniquités.

*L'essence de la compassion.* Jésus-Christ se met à la place de cette ville malheureuse ; il éprouve les mêmes sentiment que s'ils la voyait de ses yeux. Il lui semble voir déjà les Romains l'entourer de circonvallations ; il lui semble entendre les lamentations du peuple, voir les enfants écrasés contre les murailles, les remparts et les édifices renversés de telle sorte qu'il n'y reste plus pierre sur pierre.

*Le langage de la compassion.* Jésus n'adresse pas à sa ville des reproches amers; il ne désire qu'une chose, c'est qu'elle ne méconnaisse pas les jours favorables qui lui sont encore accordés. Il déplore son ignorance; il sent sa misère. Oh! si vous saviez ce qui est dans l'ordre de votre salut!

La compassion délicate et généreuse que nous éprouvons pour les misères humaines voilà ce qui fait de nous des hommes véritablement humains.

Mais, outre que les larmes de Jésus-Christ nous montrent en lui l'homme, elles nous y montrent aussi le Messie, le roi de son peuple.

### LE REGARD ET LES LARMES DU MESSIE.

Oui, Jésus, vous êtes véritablement le Christ. Parmi les preuves innombrables de votre dignité de Messie qui plaisent à mon cœur, il y a celles-ci : 1° l'avenir est dévoilé à vos regards, et 2° une larme royale brille dans votre œil à l'aspect de votre ville.

Le Fils de Dieu voit l'avenir aussi bien que le présent; le Fils de l'homme pleure sur la ville, et le Fils de Dieu et le Fils de l'homme ne sont qu'un seul et même Christ. C'est le Christ de Dieu! Vous sentiez vivement ce que vous deviez être pour votre peuple, son libérateur. Vous prévoyiez avec certitude que ce peuple n'accepterait pas son salut de votre main. Vous voyiez que votre ville serait ruinée, et qu'elle le serait parce qu'elle ne voudrait pas accepter son salut de votre main. Or, ce vif sentiment de ce que vous deviez être pour votre ville, voilà ce qui brisait votre cœur et inondait de larmes votre face auguste. Voilà l'honneur, la mission et la preuve de votre dignité royale. Votre regard de roi prévoit la misère prochaine de votre peuple; votre cœur de roi emploie tous les moyens pour la détourner, et il s'abîme dans la douleur quand il ne peut l'empêcher d'arriver.

Oui, Jésus, vous êtes digne de recevoir la royauté et les honneurs de la royauté. — Tel est, mes frères, le roi que nous servons. Il connaît nos misères, de même qu'il prévoyait la ruine imminente de Jérusalem; il a compassion de nous, de même

que jadis il pleura sur Jérusalem. Et il a la puissance de nous secourir; car toute autorité lui a été donnée au ciel et sur la terre. Mettons donc notre confiance en lui; ne repoussons pas son amour, c'est lui qui peut nous sauver : il est le *Messie*, le *Christ*, le *Sauveur*.

### ZÈLE DE NOTRE-SEIGNEUR POUR LA GLOIRE DE SON PÈRE.

Il pleura sur la ruine prochaine de Jérusalem, et il chassa du temple les vendeurs et les acheteurs. Son amour est actif, et son activité est charitable. Tel doit être aussi notre zèle : plein d'activité et de charité.

Jésus plaira à ceux qui ont du sentiment, quand ils le verront pleurer; il plaira à ceux qui ont du zèle, quand ils le verront chasser du temple les vendeurs et les acheteurs ; quant à celui qui aimera la vérité, il trouvera ses larmes non moins respectables que son fouet; car il y verra l'image d'un zèle pur, éclairé, céleste.

### AVEUGLEMENT INHÉRENT AU PÉCHÉ.

Les Israélites avaient le Messie au milieu d'eux et ils ne le connaissaient pas. Leur ruine était à leur porte et ils ne la pressentaient pas. Ils ne connurent ni le jour de la bénédiction, ni celui de la malédiction.—Tel est l'aveuglement du pécheur, qu'il ne voit ni les moyens actuels de salut qui lui sont offerts, ni la perte future où il se précipite.

## TROISIÈME EXERCICE (sur saint Jean, I, 19-28).

### SAINT JEAN, L'AMI DE LA VÉRITÉ.

L'ami de la vérité faisant l'aveu de ce qu'il est. — Il ne veut point passer pour ce qu'il n'est pas. « Je ne suis ni Jésus-Christ, ni Élie, ni aucun autre prophète. » Il ne profite d'aucune des occasions qui lui sont offertes pour se donner un titre qu'il n'a pas. Interrogé solennellement et juridiquement au nom du sanhédrin et en face du peuple par les prêtres et les lévites, on lui

met en quelque sorte la réponse sur les lèvres et il n'a plus qu'à dire oui ; mais il n'hésite pas à répondre négativement: « Non, je ne le suis pas ! » Quand le devoir veut qu'il dise ce qu'il est, il donne la réponse la plus simple et la plus précise : « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : préparez les voies du Seigneur. » Quand son devoir veut qu'il dise quelle est sa vocation, il le déclare sans détour : « Je baptise avec de l'eau. » Les aveux que l'ami de la vérité fait sur lui-même sont donc pure vérité et pure humilité.

L'ami de la vérité rendant témoignage à Jésus-Christ. — Il proclame avec joie la supériorité de celui qui l'emporte sur lui : « Il était avant moi. » Il parle de son maître avec les nobles sentiments d'un serviteur et la conviction profonde de sa propre indignité. « Je ne suis pas digne de délier les cordons de ses souliers. » Il fait connaître clairement celui qui mérite de l'être : « Il a surgi du milieu de vous ; il était avant moi, il vient après moi. » Il ne craint pas d'offenser quand il s'agit de dire la vérité : « Il était au milieu de vous, et vous ne l'avez point connu. » — Ce témoignage de saint Jean sur Jésus est encore pure vérité et pure humilité.

### SAINT JEAN, NOTRE MODÈLE.

Soyez donc humbles comme saint Jean. — Celui qui est humble ne s'attribue ni talent, ni aptitude, ni dignité qui ne lui appartiennent pas, et il ne souffre pas non plus qu'on les lui attribue. Les talents, les qualités réelles qu'il possède, il ne les exagère pas. Il ne profite pas des circonstances favorables pour se laisser entraîner à dire au delà de ce qu'il est : il a une faible opinion de lui-même. Il n'en parle que lorsqu'on l'interroge solennellement et qu'il est obligé de répondre.

Ayez pour le Seigneur la même estime que saint Jean. — Combien il doit être grand celui à qui saint Jean, qui pourtant, au témoignage de Jésus-Christ, était le plus grand de tous ceux qui sont nés des femmes, n'osait pas rendre l'office d'un serviteur ?

Que chez vous, la vérité l'emporte sur tout le reste, comme c'était le cas pour saint Jean, soit dans les jugements que vous porterez sur vous-même, soit dans ceux que vous porterez sur autrui, mais surtout dans ceux que vous portez sur le Christ.

Par de tels exercices, le jeune candidat au ministère des âmes se fera une provision, qui non-seulement lui rendra de bons services quand le besoin s'en fera sentir, mais qui contribuera encore au développement de la piété publique chez les autres.

43. Parmi les ressources dont nous avons parlé, il faut classer les fragments d'Épîtres que le prêtre lit à la messe, les jours de dimanches et de fêtes. Pour les développer, le prêtre portera son attention sur le but qu'avait en vue l'auteur de cette Épître ; il prendra en considération les besoins des communautés ou des individus de cette époque auxquels elles étaient adressées, il discernera ce qu'elles offrent d'utile pour tous les temps, et surtout il ne perdra pas de vue l'Esprit sublime qui a inspiré l'écrivain. Ajoutons qu'il devra s'y être préparé longtemps d'avance par des paraphrases et des remarques. Encore quelques exercices pour les commençants.

### PREMIER EXERCICE (sur saint Paul, *rom.*, XIII, 1-14.)

### POUR LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT

#### UNE PARAPHRASE D'APRÈS ÉRASME.

Profitez de ce temps salutaire ; profitez-en, car le temps presse de vous réveiller du sommeil de votre vie passée et de ressusciter à une vie nouvelle. C'est ordinairement la nuit que viennent les tentations au péché ; car, comme elle couvre de ses ténèbres la rougeur du pécheur, ceux-là mêmes qui ont passé la nuit dans l'impudicité et la folie savent, quand le jour approche, si bien composer leur extérieur, qu'ils peuvent sans crainte se montrer en public. Comme s'ils étaient devenus

d'autres hommes, ils veulent pendant le jour passer pour tempérants, chastes et paisibles, bien qu'il leur soit impossible de cacher complétement les traces de l'ivrognerie, de l'impudicité et de la débauche. Eh bien, puisque la nuit de votre vie passée est maintenant écoulée, et que le jour de l'Évangile brille de tout son éclat, comportez-vous de telle sorte que la lumière de l'Évangile qui vous éclaire et qui montre au jour vos fautes les plus secrètes ne vous fasse pas rougir. Comme, au lever du soleil, les hommes se couvrent tout le corps de vêtements décents, afin de ne point blesser les regards du peuple ; ainsi vous devez, au lever du soleil de l'Évangile, revêtir votre âme de sentiments qui soient dignes de la lumière de l'Évangile et qui n'aient pas à redouter le regard du Seigneur. Votre conduite future doit être si bien ordonnée ; vous devez être si exempts des œuvres de ténèbres, marcher si constamment à la lumière éclatante du jour, que ni les anges, ni le regard souverainement pur du Seigneur ne trouvent rien en vous de répréhensible. Vous devez d'autant plus vous préserver des vices grossiers de l'envie, de l'ivresse et de l'impudicité, car ce vêtement ne convient plus pour le pays de la lumière où vous êtes entrés, qu'ayant été enrôlés par le baptême sous les drapeaux de Jésus-Christ, il est juste que vous portiez sa livrée. Il faut qu'on voie à votre conduite en qui vous croyez ; il faut que vos actions indiquent celui que vous confessez. La tempérance, la pureté, la paix, la charité sont les plus beaux vêtements qui conviennent au jour de l'Évangile et à la vocation d'un fidèle.

### QUELQUES OBSERVATIONS.

1° L'Apôtre, après avoir exprimé les doctrines positives concernant la chute de l'homme, la rédemption du genre humain, la nouvelle justice qui vient de la foi et qui est agréable à Dieu ; après avoir parlé de l'esprit qui doit animer les enfants de Dieu, etc., l'Apôtre édifie sur ces vérités fondamentales une morale aussi universelle qu'elle est simple.

Telles sont par exemple ces deux propositions : « Comportez-

vous comme durant le jour, afin que ni vos pensées, ni vos désirs, ni vos actions, ni vos gestes n'aient à rougir de la lumière de l'Évangile; » et : « Conduisez-vous de telle sorte qu'on voie à vos actions que vous appartenez à Jésus-Christ. » De même que le guerrier trahit par son costume le maître sous lequel il sert; de même le chrétien montre par sa conduite qui est son Seigneur et son chef. La première de ces propositions, l'Apôtre la formule ainsi : « Marchez honnêtement comme pendant le jour; » et la seconde : « Attirez Jésus-Christ. »

2° Les principales vertus d'un chrétien, d'après la morale de saint Paul, sont : « la tempérance, la pureté, la douceur et la charité; vertus qui ne consistent pas dans les débauches, les ivrogneries, les impudicités, les querelles et l'envie. »

Par la tempérance, la pureté, la douceur et la charité, la vraie conduite du chrétien se distingue de celle du païen; car le paganisme pratique consiste dans l'impudicité, l'ivrognerie, les querelles et l'envie. Par où l'on voit qu'une foule de chrétiens de nom, se livrant aux vices que nous venons de citer, ne sont autre chose, dans le sein de l'Église, que des païens pratiques. Oh ! qu'il est affreux le coup d'œil que présente le paganisme au milieu de la société chrétienne !

3° Saint Paul appelle enfants de la lumière ceux-là seuls qui, nés de la lumière, marchent à sa splendeur, et qui, par conséquent, peuvent sans crainte étaler leur intérieur et leur extérier aux regards souverainement purs de Dieu : voilà ce qui en fait des fils de la lumière. Cette lumière, c'est Dieu, et tout ce qui en naît est pur et irréprochable : la lumière est le symbole d'un cœur pur et d'une vie intègre.

4° Saint Paul appelle œuvres des ténèbres, non-seulement l'ivrognerie et la fornication, mais encore l'envie et les contentions. Ces derniers péchés sont ordinairement mis au dernier rang dans le registre de nos délits, et surtout dans notre conduite. Les disputes des savants, non moins que les procès haineux des ignorants, sont des œuvres de la chair, des fruits d'un cœur charnel et terrestre.

## DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

(SUR SAINT PAUL, *rom.*, XV, 4-7).

« Tout ce qui est écrit a été écrit pour notre instruction, afin que nous conservions une espérance ferme par la patience, et par la consolation que les Écritures nous donnent » (*Vers.* 4).

1° Ce verset est précédé de trois autres, où il est dit : « Nous devons, nous qui sommes plus forts, supporter les faiblesses des infirmes, et ne pas nous laisser aller à une vaine complaisance pour nous-mêmes. Que chacun ait de la complaisance pour son prochain, dans ce qui est bon et qui peut l'édifier. Jésus-Christ lui-même n'a eu aucune complaisance pour lui-même ; selon ce qui est écrit : « Les injures qu'on vous a faites sont tombées sur moi. » Après quoi saint Paul continue : « Tout ce qui est écrit a été, etc. »

Il est donc question ici de la conduite que doivent tenir envers les faibles ceux qui ont plus de lumières, comme il ressort encore plus clairement du chapitre XIV. Saint Paul nous trace cette règle : « Avez-vous plus de lumières que votre frère, supportez patiemment son ignorance, et cédez-lui, quand son édification le réclame ; ne vous enorgueillissez pas de la supériorité de votre science ; Jésus-Christ ne se prévalait pas de sa haute dignité, et supportait en patience les blasphèmes dont on l'accablait. »

Cette doctrine est encore, assurément, aussi applicable à notre époque qu'elle l'était du temps de saint Paul ; car jamais il n'y a eu entre les connaissances une différence plus grande que de nos jours. On dit bien, comme saint Paul : « Supportez celui qui est plus faible que vous ; » mais la réalité ne répond guère à de si belles paroles. Chacun veut être le plus fort, et personne ne veut supporter un plus faible. Tout en prêchant la tolérance, on cherche à rendre les faibles ridicules. Ce qui vient après : « Cédez à un plus faible, quand il y va de son édification, » est

aussi très-significatif. Le but de la condescendance, c'est l'édification. Ici encore l'exemple du Sauveur met le sceau à la doctrine de saint Paul : Le Messie lui-même ne se prévalait pas de sa haute dignité ; il laissait blasphémer les méchants chaque fois qu'il ne pouvait les réduire au silence sans un plus grand scandale.

2° L'Apôtre s'est servi des paroles de David pour exprimer cette conduite du Sauveur (*Ps.* XVIII, 10) ; et il s'en justifie en disant que tout a été écrit pour notre édification. Par où l'on voit qu'au sentiment de saint Paul, les premiers chrétiens pouvaient consulter avec profit les écrits de l'Ancien Testament. Ils pouvaient et devaient y puiser des instructions, de la patience, des consolations et des espérances : « Tout ce qui est écrit a été écrit pour notre édification. » Ces écrits, nous pouvons donc aussi les utiliser ; car, assurément, nous avons autant besoin de consolations que les premiers chrétiens ; comme eux, nous pouvons et devons nous fortifier dans la patience et dans l'espérance ; comme eux, nous pouvons et devons être édifiés par la conduite d'Abraham, de David, de Joseph, etc... Ce qui était vrai à l'époque de saint Paul l'est encore de nos jours : « Tout ce qui est écrit a été écrit pour notre édification. »

« Que le Dieu de patience et de consolation vous fasse la grâce d'être toujours unis de sentiment et d'affection les uns avec les autres, selon l'esprit de Jésus-Christ ; afin que n'ayant qu'un même cœur et une même bouche, vous glorifiiez Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ » (*Vers.* 5 et 6).

1° Saint Paul prie le Seigneur d'accorder aux chrétiens, ses frère bien-aimés, la conformité de sentiments et de pensées. Il connaissait l'esprit du christianisme. C'est aussi pour nous un devoir de demander, à son exemple, cet unique esprit des chrétiens. Un cœur et une âme : telle est la marque des chrétiens, tels ont été l'enseignement et la pratique de notre divin Maître, telle la conduite de ses premiers disciples. Un cœur et une âme : tel est le doux présent que nous fait le Ciel ; telle est la vraie lumière, le sel de la terre.

2° Le premier fruit que produit cette unité d'âme et de cœur, c'est la glorification du Père céleste. Quand les chrétiens ne forment plus qu'un cœur, ils se conduisent tous d'après les mêmes vues, et profèrent tous les mêmes discours. Cette unité de conduite, de pensées et de langage, fait impression sur les autres hommes, elle leur apprend à connaître Dieu dans ces chrétiens qui se distinguent par l'uniformité de leurs sentiments et de leur langage, et à le glorifier.

« C'est pourquoi traitez-vous les uns les autres comme Jésus-Christ vous a traités pour la gloire de Dieu » (*Vers.* 7).

Jésus-Christ faisait un accueil amical aux Juifs comme aux Gentils; il les recevait indistinctement dans son Église. Montrez les uns envers les autres la même affabilité. Si Jésus-Christ admettait les Juifs dans sa société, vous ne devez point repousser celui qui, hier, était encore païen, mais plutôt le traiter comme un frère. Si Jésus-Christ accueillit les païens dans sa compagnie, vous ne devez point non plus repousser le Juif que ce même Christ favorisa au jour de sa grâce, mais plutôt le traiter en frère. « Traitez-vous amicalement les uns les autres comme Jésus-Christ vous a traités. »

Mais, de même qu'à l'époque de saint Paul, les chrétiens sortis du paganisme et les chrétiens sortis du judaïsme avaient de la peine à ne former entre eux qu'un cœur et qu'une âme; de même il arrive encore souvent de nos jours que des chrétiens nourrissent dans leur cœur des sentiments d'aversion pour d'autres chrétiens, à cause de la différence extérieure de patrie, de lieu natal, de condition, etc., et manifestent cette aversion dans leur conduite. Il arrive que des chrétiens haïssent d'autres chrétiens à cause de cette différence extérieure.

Eh bien ! dirai-je ici, puisque Jésus-Christ nous a accueillis fraternellement, pourquoi ne ferions-nous pas de même les uns envers les autres? En ce qui concerne la première différence, on entend souvent dans la bouche de chrétiens ce mot dédaigneux : « Un tel est Allemand, Italien, Belge, Suisse, etc. » Tel ne serait pas le langage de saint Paul : « En Jésus-Christ, dirait-

il, il n'y a ni Allemand, ni Italien, ni Belge, ni Suisse, car vous n'êtes qu'un en Jésus-Christ (1). »

Ce langage discordant, inspiré par l'esprit de parti, retentissait aussi autrefois dans la bouche de certains ecclésiastiques. « Celui-ci est un Bernardin, celui-là un Bénédictin, celui-ci un Carme, celui-ci un Pétrinien ; et quand, par malheur, il s'en trouvait un qui était... grand Dieu ! alors le feu était aux quatre coins du pays. — Chers amis ! oublions toute distinction extérieure, et accueillons-nous les uns les autres avec la même bonté que Jésus-Christ nous a accueillis. C'est là ce qu'enseignait saint Paul, et quiconque agit autrement, ne sera jamais un avec la vérité.

## CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

(SUR SAINT PAUL, *Coloss.*, III, 12-17).

« Mes frères, revêtez-vous, comme élus de Dieu, saints et bien-aimés, de tendresse et d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience, vous supportant les uns les autres, chacun remettant à son frère tous les sujets de plainte qu'il pourrait avoir contre lui, et vous entre-pardonnant comme le Seigneur vous a pardonné. Mais surtout revêtez-vous de la charité, qui est le lien de la perfection, et faites régner dans vos cœurs la paix de Jésus-Christ, à laquelle vous avez été appelés pour ne former qu'un corps, et soyez reconnaissants. Que la parole de Jésus-Christ habite en vous avec plénitude et vous comble de sagesse. Instruisez-vous et exhortez-vous les uns les autres par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, chantant de cœur avec édification les louanges du Seigneur. Quoi que vous fassiez, ou en parlant, ou en agis-

(1) L'évêque Ungelter combattait avec autant de délicatesse que de sens chrétien ce préjugé antisocial non moins qu'antireligieux. Comme on le pressait fortement, dans une élection, de ne point donner son suffrage à un Souabe, il sauva lui et sa liberté, par cette parole : « Je ne connais que deux nations, celle des bons et celle des méchants. »

sant, faites tout au nom du Seigneur Jésus-Christ, rendant grâces par lui à Dieu le Père. »

Dans cet incomparable fragment de sa lettre aux Colossiens, saint Paul enseigne quels doivent être les sentiments des chrétiens envers Dieu, envers Jésus-Christ et envers leurs frères : 1° Tout, dans votre langage et dans vos actions, doit être inspiré par un sentiment de reconnaissance envers le Père ; 2° tout, dans votre langage et dans vos actions, doit indiquer que vous êtes disciples de Jésus-Christ ; tout doit être fait en son nom, conformément à sa doctrine, à son exemple et à sa volonté, et dans le but de le glorifier. Tout ce que vous pensez, faites, souffrez, doit porter les caractères et les marques de Jésus-Christ. 3° Tous vos discours et toutes vos actions doivent respirer la charité mutuelle. Aimez-vous les uns les autres comme Jésus-Christ vous a aimés ; pardonnez-vous réciproquement comme Jésus-Christ vous a pardonné.

S'il y avait de tels hommes sur la terre, aurait-on encore besoin de prouver que l'arbre qui porte de tels fruits, que le christianisme est divin ?

Les motifs pour lesquels saint Paul veut que nous nous aimions les uns les autres ne sauraient être plus sublimes : 1° la charité nous rend semblables à Dieu et à Jésus-Christ. Aimez comme Jésus-Christ. 2° La charité est le lien le plus parfait qui unisse les hommes entre eux. 3° La charité est la véritable marque du christianisme et la couronne de notre vocation. Les chrétiens sont destinés à ne former qu'un seul corps.

Saint Paul énumère les plus beaux effets de la charité : « Revêtez-vous des entrailles de la miséricorde ; soyez bons, humbles, doux, patients ; supportez-vous les uns les autres ; faites régner parmi vous la paix et la concorde. »

Saint Paul veut que nous chantions des cantiques qui nous instruisent, nous fortifient et partent du fond de notre cœur. Les qualités d'un chant vraiment chrétien consistent, en effet, en ce qu'il soit instructif pour l'intelligence, fortifiant pour la volonté, et conforme aux sentiments d'un cœur chrétien. Quand

saint Paul est pour un tel chant, qui pourrait être contre? Mais ce chant-là demande plus que de beaux vers, de bon papier, de fins caractères et des voix exercées.

44. Le liturgiste qui veut contribuer à la sanctification du dimanche, fait en sorte que le peuple qui assiste à l'office divin ne forme qu'un cœur et qu'une âme avec le prêtre. Car c'est proprement au nom du peuple qu'il fait des prières, des sacrifices et des actions de grâces. Il n'est point à l'autel une personne privée, mais une personne publique; il agit au nom des fidèles.

45. Pour que le peuple ne forme qu'un cœur et qu'une âme avec le liturgiste, il est nécessaire que ce dernier soit familiarisé avec l'esprit de la liturgie catholique, et qu'il puisse familiariser son peuple avec cet esprit.

46. Le liturgiste qui ne méconnaîtra pas l'esprit de la liturgie catholique de la Messe, mais qui aura appris à la considérer dans sa vraie lumière, trouvera dans les sept paragraphes suivants l'expression exacte de la vérité et de sa propre conviction.

§ 1. Il est deux actes qui constituent toute l'essence de la religion :

La soumission à la majesté souveraine, à Dieu ;

Et l'union avec la charité souveraine, avec Dieu.

§ 2. Ces deux actes de la religion doivent, pour devenir une image de cette religion, être représentés et symbolisés dans la religion extérieure.

§ 3. Or, on ne saurait mieux les représenter que par un *sacrifice* et un *festin*.

Le sacrifice est, en effet, le symbole le plus éloquent de la dépendance et de la soumission, et le festin est la figure la plus expressive de l'union.

§ 4. C'est en Jésus-Christ que ces deux actes reçoivent leur plus touchante manifestation ; car, d'après notre Évangile, il a été le sacrifice, et il est le pain de vie de l'humanité.

§ 5. Le meilleur office public pour les fidèles serait donc

celui où Jésus-Christ apparaîtrait clairement comem étant le sacrifice et le pain de vie de l'humanité.

§ 6. Le culte catholique, considéré dans la sainte Messe, nous montre réellement en Jésus-Christ le sacrifice et le pain de vie de l'humanité ; car le sacrifice et le festin de l'amour ont été considérés de tout temps, par tous les Pères de l'Église, comme les deux parties essentielles de la Messe.

§ 7. Le culte catholique, considéré dans la sainte Messe, est donc, représenté dans ses deux parties essentielles, tout à fait conforme à l'idée de toute espèce de culte divin.

47. Le liturgiste qui voudra familiariser les fidèles avec l'esprit de la liturgie catholique devra non-seulement leur exposer sous les yeux la doctrine fondamentale de cette liturgie : Jésus-Christ offert en sacrifice pour les péchés du monde, et devenu le pain de vie de l'humanité ; il devra encore leur montrer la manifestation de cette doctrine dans la sainte Messe ; les habituer à y assister d'esprit, c'est-à-dire à s'offrir avec Jésus-Christ à la majesté suprême, et à s'unir avec l'amour souverain ; il devra, par des explications, dévoiler à l'intelligence des fidèles, ce que la lettre soustrait à leurs oreilles.

48. Sans cette triple connaissance, la présence des fidèles à l'église ne sera qu'une présence stérile et purement physique, et alors même qu'ils y apporteraient quelque étincelle de dévotion, ils ne sauraient soutenir leur union avec la piété du prêtre. Il en est de la liturgie comme de la doctrine : « La lettre tue, c'est l'esprit qui vivifie. »

49. Pour établir cette union entre le prêtre et le peuple, le liturgiste devra appeler l'attention des fidèles sur ce qu'ils voient et entendent tous les jours sans le comprendre ; par exemple :

1° *Sur les inclinations de la tête, les génuflexions et l'extension des mains.* « Le cœur adore Dieu intérieurement, et le corps exprime cette adoration par des signes extérieurs. L'âme s'abîme dans le néant, en présence de celui qui est tout en tout : c'est ce qu'indiquent les génuflexions ; elle implore le Seigneur et se

soumet à lui : c'est ce qu'expriment les inclinations de la tête et l'extension des mains ;

2° Sur le *Confiteor*, récité successivement par le prêtre et par le peuple. Le prêtre et le peuple commencent par se purifier en faisant l'aveu de leurs péchés, afin de paraître purs devant la face du Seigneur. Si le juste, avant de s'entretenir avec Dieu, commence par s'accuser lui-même, avec combien plus de raison le pécheur ne doit-il pas le faire? Quant au *mea culpa*, il est assez significatif pour le peuple, pour qu'il ne soit pas besoin de le lui expliquer ;

3° Sur le *Kyrie, eleison*, ayez pitié de nous, où le prêtre et le peuple rivalisent en quelque sorte entre eux en s'écriant successivement : « Seigneur, ayez pitié de nous ; Jésus-Christ, ayez pitié de nous (1) ; »

4° Sur le *Gloria in excelsis Deo*. Les prières que fait le pécheur en vue d'être délivré des ténèbres, du péché et de la mort, ne restent pas sans effet : Dieu est apparu en Jésus-Christ, et avec lui paraissent la lumière, la charité, la vie. Par Jésus-Christ les anges et les hommes ne forment plus qu'un seul troupeau du Seigneur, le ciel et la terre ne chantent plus qu'un seul cantique : Gloire à Dieu dans les hauteurs !

5° Sur l'*Orate, fratres*. Cette prière nous rappelle l'époque, véritable âge d'or, où les chrétiens ne formaient encore entre eux qu'une société de frères, et elle nous invite, nous qui ne

(1) Cette émulation entre le prêtre et le peuple est admirablement exprimée dans la Messe de saint Chrysostôme, traduite par Érasme. Le diacre énonce les supplications particulières où l'on demande la paix intérieure et le salut de l'âme, la paix sur la terre, la prospérité et l'union des saints de l'Église de Dieu ; où l'on prie pour la maison où sont réunis les fidèles, et pour tous ceux qui y sont entrés ; pour les évêques, les prêtres, les diacres, pour tout le clergé et le peuple ; pour les empereurs, pour leur cour et leurs sujets, pour le succès de leurs armes, pour demander des temps heureux et paisibles, pour la ville et pour la campagne, pour tous les voyageurs, tant sur terre que sur mer ; pour les malades, les opprimés, les captifs. Et après chacune de ces demandes, le peuple répète : *Domine, miserere nobis*, « Seigneur ayez pitié de nous. Il n'y a là véritablement qu'un cœur et qu'une âme, implorant pour tous les hommes toute espèce de biens.

formons qu'une seule famille, composée du prêtre et du peuple, à adresser une prière commune à notre Père céleste ;

6° Sur le *Dominus vobiscum*. Ces paroles indiquent l'unité de sentiment qui doit régner dans les chrétiens. « Que le Seigneur soit avec vous, » dit le prêtre au peuple, « et avec ton esprit, » répond le peuple ; paroles qui montrent la dépendance des chrétiens vis-à-vis de leur maître. Ils ne connaissent rien de mieux que de souhaiter que le Seigneur soit au milieu d'eux, conformément à cette grande promesse : « Quand deux ou trois seront rassemblés en mon nom, je serai au milieu d'eux. »

7° Sur l'*esprit des prières* de l'Église. Ces prières ne contiennent que les pieux désirs des fidèles présentés à Dieu au nom de tous par la bouche du prêtre, et qui à la fin sont scellés par le consentement des fidèles exprimé par un *amen* qui part du fond du cœur.

8° Sur le sens de ces paroles : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*. Le prêtre et le peuple ne voient avec le regard de la foi que le Sauveur Jésus mourant sur la croix pour le salut du monde ; et ce qu'ils voient, ils l'adorent.

9° Sur l'*Oraison dominicale*, que le prêtre récite en présence du peuple. « Que votre nom soit sanctifié, que votre règne s'établisse en nous, que votre volonté s'accomplisse par nous, que vos miséricordes se manifestent en nous ! » Est-il possible au peuple chrétien d'exprimer de plus beaux désirs ?

10° Sur ces paroles : *Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous*. Tout homme qui voudra faire un léger retour sur lui-même, sentira bientôt qu'il est pécheur. Or, que peut-il y avoir de plus agréable pour un criminel qui sent sa faiblesse que de répéter ces paroles : « Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde. » Et quand y a-t-il un moment où il nous convienne mieux de les bien approfondir que lorsque nous renouvelons le sacrifice du Sauveur ?

11° Sur ce passage : *O Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez en moi*, etc. ; et sur la *Communion*. Si le prêtre et le peuple s'étaient offerts avec Jésus-Christ pour l'accomplissement

de la volonté du Père éternel, ils pourraient, par la participation réelle au corps et au sang de Jésus-Christ, ne plus faire qu'un avec lui ; car telle est la signification du sacrifice et de la sainte Cène.

12° Sur ces mots : *Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous.* Quand, à la fin de la Messe, le prêtre arrive à ces paroles, il fait la génuflexion, pour indiquer que ce mystère est l'œuvre d'amour par excellence.

50. Après que le liturgiste aura familiarisé les fidèles avec les prières, les cérémonies, les bénédictions et les parties essentielles de la Messe, avec le renouvellement du sacrifice du Sauveur et avec la sainte communion, il s'efforcera de leur persuader de plus en plus que la Foi et la Charité constituent l'essence de toute religion ; que la Foi au sacrifice de Jésus et l'amour de Dieu, qui font de l'homme et de Jésus-Christ un seul sacrifice, sont l'essence de la religion chrétienne, et constituent la seule manière raisonnable d'assister à l'office divin.

51. L'institution du dimanche ayant pour but de manifester et de vivifier dans les fidèles la vie religieuse, par conséquent aussi de développer dans les membres encore ignorants et faibles la connaissance et l'amour de Jésus-Christ, il est du devoir du pasteur de faire, le dimanche, le catéchisme solennellement et publiquement. A ceux qui ont du zèle, nous n'avons pas besoin de leur rappeler la loi ecclésiastique, et quant aux *froids*, la reproduction du précepte ne parviendrait sûrement pas à les réchauffer. Mais nous voudrions prier les parents et les pères de famille non-seulement de veiller à ce que leurs enfants et les personnes de leur maison assistent au catéchisme, mais encore de se faire un honneur d'aller s'asseoir eux-mêmes au milieu des enfants.

Peut-être ce respect public de la parole de Dieu forcerait-il les pasteurs à mieux se préparer pour ces catéchismes solennels, et à n'annoncer que la pure parole de Dieu. Il me semblerait voir renaître l'âge d'or du christianisme si, les jours de dimanches et de fêtes, je voyais aux heures consacrées à l'enseigne-

ment public de la jeunesse, les pères de famille et les magistrats aller s'asseoir avec les petits à l'école de Jésus-Christ, pour y entendre la foi du magnanime saint Paul et la charité de l'aimable saint Jean s'énoncer par la bouche du catéchiste.

52. Le pasteur dans le diocèse duquel sont instituées des confréries en profitera : 1° pour rattacher plus étroitement les fidèles à l'église paroissiale ; 2° pour les instruire plus à fond des vérités du christianisme ; 3° pour les exciter avec plus d'énergie à l'amour de Dieu et du prochain ; 4° pour les habituer à adorer Dieu en commun ; 5° à prier pour les malheureux ; 6° à secourir les pauvres, à recevoir fréquemment les sacrements de pénitence et d'eucharistie, suivant que les besoins de la paroisse le réclameront. Saint François de Sales avait lui-même établi une confrérie qui produisit beaucoup de bien. L'une des prescriptions de cette congrégation était qu'il fallait « visiter, consoler, instruire et soigner les malades. » Prescription tout à fait conforme à l'esprit de l'Évangile, car il est dit : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. »

53. Parmi toutes les confréries, l'une des plus belles est celle de *la bonne mort ;* car elle oblige expressément d'assister à un sermon de l'après-midi, de penser sérieusement à la mort, de s'y préparer, de prier pour ses frères, de s'exercer dans la foi, l'espérance, la charité et la soumission à la volonté de Dieu ; par conséquent elle a toutes les qualités d'une bonne dévotion publique.

Il y a eu des philosophes qui ont considéré la méditation de la mort comme la plus haute philosophie, et personne ne les en blâmera.

La mort est non-seulement le meilleur maître de morale, comme l'appelle Claude, elle est encore le meilleur prédicateur populaire.

54. Mais non-seulement le liturgiste contribue autant qu'il est en lui à la sanctification du dimanche ; il veille encore à ce que les jours de fêtes atteignent le but de leur institution, et soient un sujet d'édification commune.

55. Pour arriver à cette fin, le pasteur explique aux fidèles

l'origine des fêtes chrétiennes, puis il en fixe la signification et en montre l'esprit. Par exemple :

Représentons-nous bien la situation où se trouvaient les disciples du Seigneur, et nous comprendrons que les premières fêtes doivent nécessairement avoir été instituées par eux.

Leur divin Maître, avec lequel ils avaient vécu durant trois ans en qualité de disciples et d'amis, en qui ils avaient mis leur espérance, celle de leur nation et celle de l'univers entier, dont ils avaient entendu la puissante parole, dont ils avaient admiré les miracles, dont ils avaient vu de leurs yeux et entendu de leurs oreilles l'amour, la sagesse et la puissance ; qu'ils avaient vu enseigner, pratiquer, guérir, exhorter, remettre les péchés, faire le bien et endurer le mal d'une manière digne de Dieu ; ce maître, dis-je, fut exécuté comme un malfaiteur, déposé dans un sépulcre taillé dans le roc, et gardé sévèrement, même après sa mort.

Pendant ces jours si douloureux pour les disciples du Seigneur, alors que, se rappelant qu'il avait prédit sa résurrection, ils ne pouvaient pas bien comprendre le sens de ses paroles, ou du moins y croire fermement... tout à coup il apparaît au milieu d'eux, portant aux pieds et aux mains la marque de ses clous, leur parle de sa voix aimable, qu'ils connaissaient si bien, s'entretient, mange avec eux, se laisse toucher par eux, afin de les bien convaincre que ce n'est pas un autre que lui-même. Or, je vous demande ce qu'ils durent alors éprouver dans leurs cœurs ? Et si j'ajoute que, pendant quarante jours, le Seigneur s'entretint souvent avec eux et leur parla du royaume des cieux, qu'il leur promit à plusieurs reprises de leur envoyer l'Esprit de Dieu ; que, le quarantième jour, il les conduisit sur le mont des Oliviers, les bénit et leur adressa ses dernières paroles ; qu'il s'éleva vers le ciel en leur propre présence, et finit par disparaître complétement ; que des envoyés de Dieu se présentèrent à eux et leur dirent : Autant il est vrai qu'il est monté au ciel, autant il est vrai qu'il en descendra, et qu'après cet événement saisissant, ils retournèrent dans la salle encore tout émus et hors d'eux-

mêmes; que ne dut-il pas alors, je vous le demande, se passer dans leurs cœurs?

Et si j'ajoute qu'au moment où ils étaient réunis dans une salle, le jour de la Pentecôte, et priaient ensemble, un vent impétueux ébranla la salle; que l'Esprit de Dieu descendit sous forme de langues de feu et reposa sur eux; que cet Esprit les inspira et en fit des hommes nouveaux, quelle pensez-vous que fut l'émotion de leurs cœurs, lorsqu'ils sentirent en eux la lumière divine, la force divine et le don sublime des langues?

Après avoir ainsi passé ces trois jours de la Résurrection, de l'Ascension et de la Pentecôte, les plus remarquables de leur vie, croyez-vous qu'ils auraient pu les oublier jamais? Cette histoire ne devait-elle pas être l'objet de toutes leurs espérances, le sujet de toutes leurs prédications? N'est-ce pas sur la vérité de ces faits divins que repose la divinité de l'Évangile, la vérité de la mission du Sauveur, le salut et la vie du monde?

Croyez-vous qu'une année après, lorsque revint pour la première fois la fête de la Résurrection, il leur fut possible de laisser passer ce jour avec indifférence, et de ne point s'écrier : « Il y a un an aujourd'hui que notre Sauveur est ressuscité du tombeau, et que, venant à nous il nous a dit : Que la paix soit avec vous! » Leur était-il possible d'oublier ce jour où leur frayeur se changea en joie, et de ne point le solenniser?

Et lorsque, au bout d'une année, le jour de l'Ascension revint pour la première fois, ne durent-ils pas se dire entre eux : « Il y a un an aujourd'hui que nous étions à la montagne, que nous entendîmes pour la dernière fois la voix de notre Seigneur, que nous reçûmes la dernière parole de sa bouche, que nous le vîmes s'élever vers les cieux. » Ce jour, dont le souvenir était encore si présent à leur pensée, fut donc pour eux un jour de fête. « Réjouissons-nous, frères et amis, se dirent-ils sûrement entre eux; car c'est en ce jour que notre Seigneur est retourné auprès de son Père. »

Et lorsque le cinquantième jour après la résurrection revint pour la première fois, il est impossible que les disciples du Sei-

gneur, que nous nommons apôtres, en quelque lieu qu'ils se soient trouvés, aient laissé passer ce jour inaperçu, puisque c'était en ce jour que le Seigneur les avait favorisés de dons si extraordinaires. L'ébranlement de la maison où ils s'étaient trouvés alors, les langues de feu sous lesquelles était apparu le Saint-Esprit, la transformation soudaine qui s'était opérée dans leur intérieur, le pouvoir de prêcher et d'opérer des miracles, ainsi que toutes les grâces divines qui leur avaient été accordées, était-il possible qu'ils oubliassent tout cela? Et s'ils ne l'oublièrent pas, pouvaient-ils se rappeler le grand jour où tant de merveilles s'étaient opérées en eux, sans en faire un magnifique jour de fête pour les fidèles?

56. Telle est l'origine des principales fêtes chrétiennes ; voilà comment elles se sont instituées d'elles-mêmes, ou plutôt comment Dieu les a instituées.

« Jésus-Christ est ressuscité des morts, il est monté au ciel, il nous a envoyé le Saint-Esprit, et nous l'avons vu de nouveau vivant, et nous l'avons vu monter au ciel, et nous avons reçu le Saint-Esprit. » Voilà ce qu'on nomme les faits divins ; ils produisirent sur les apôtres, témoins oculaires, et sur les fidèles, à qui les apôtres les racontèrent, une impression si profonde que ni les uns ni les autres ne purent jamais les oublier.

Ces faits divins ont donc rendu mémorables les jours où ils se sont passés. Et de même que ce fut Dieu qui ressuscita Jésus d'entre les morts, le fit asseoir à sa droite, et envoya son Saint-Esprit ; de même ce fut lui qui, par ces faits, produisit une impression profonde sur les apôtres et les premières communautés, et qui, par cette impression indélébile de sa puissance, fit de ces trois jours mémorables des jours de fêtes et d'allégresse qui subsisteront éternellement parmi les fidèles.

Que dans la suite, un peu plus tôt ou un peu plus tard, les supérieurs ecclésiastiques aient élevé ces solennités paisibles des premiers chrétiens au rang des fêtes publiques et universelles, et les aient gravées dans le souvenir des hommes par la pompe dont ils les environnèrent, cela s'explique tout naturellement.

Il faut attribuer la même origine aux autres fêtes du Seigneur. D'après ces explications, il sera facile de résoudre cette question : « Dans quel but les fêtes ont-elles été établies dans l'Église chrétienne ? »

Elles ont été établies pour annoncer annuellement et publiquement dans l'Église universelle le souvenir des faits divins, pour en rafraîchir et éterniser la mémoire parmi les chrétiens, et pour développer, manifester et vivifier ainsi parmi les fidèles l'esprit des choses célestes.

Elles ont été établies pour réveiller le souvenir des miracles de l'amour éternel qui allait s'affaiblissant, et pour renouveler dans les esprits de nos jours ces miracles de l'ancien temps.

Elles ont été établies, afin qu'en nous rappelant le souvenir de la Résurrection, de l'Ascension et de la glorification de Jésus-Christ, elles nous préparassent nous-mêmes à devenir le théâtre où ces mêmes faits divins doivent se reproduire.

Elles ont été établies pour produire dans les assemblées publiques et dans la conduite des chrétiens une nouvelle manifestation de la Foi, de la Charité et de l'Espérance, qui constituent la vie véritablement divine, et pour les préparer par cette manifestation pour le sabbat éternel qui, réalisant le sens mystérieux de toutes les fêtes, les transportera des régions du temps dans les demeures de l'éternité.

Que ce soit là réellement l'esprit des fêtes chrétiennes, c'est ce qu'attestent et les prescriptions des chefs de l'Église, et les ordonnances des souverains chrétiens.

Voilà pourquoi, en ces jours de fêtes, les vrais liturgistes ne font point d'autres prédications que celles qui en montrent la signification, et qui ont pour objet de rattacher plus étroitement à Dieu manifesté en Jésus-Christ, les âmes des fidèles.

Voilà pourquoi, aux grandes fêtes du Seigneur, les fidèles sont spécialement invités à s'approcher des sacrements de pénitence et d'eucharistie : l'âme purifiée de ses péchés et réunie à Jésus-Christ, étant d'autant plus capable de comprendre le sens de la fête qu'elle est plus en harmonie avec l'esprit de ce grand jour.

Voilà pourquoi la communion solennelle de Pâques se fait à l'époque du jour de la résurrection, conformément à une loi générale de l'Église.

Voilà pourquoi, en ces belles solennités, le culte divin revêt un éclat extraordinaire.

Voilà pourquoi, par une disposition aussi légitime que raisonnable de la puissance civile, toutes les affaires judiciaires sont suspendues les jours de dimanches et de fêtes, que les travaux manuels cessent, ainsi que tout ce qui pourrait troubler la dévotion publique.

Voilà pourquoi tous les pieux chrétiens n'entreprennent ces jours-là aucun voyage, à moins de nécessité, évitent les divertissements publics, et consacrent la plus grande partie de leur temps aux affaires de leurs âmes, à l'examen de leur conscience, à la prière et à la lecture d'ouvrages spirituels.

Ainsi donc, la vraie manière de célébrer dignement les jours de fêtes consiste simplement à résoudre pratiquement ces deux questions : « Pourquoi cette fête est-elle instituée? » et : « Quel est, dans ma position, le moyen le plus facile et le plus convenable d'atteindre ce but, moi et les miens? »

57. Le *temps de l'Avent* (commencement de l'année ecclésiastique) fournit au pasteur une belle occasion de parler au peuple du motif pour lequel sont instituées les fêtes chrétiennes et de lui indiquer la meilleure manière de les célébrer.

Sans cette connaissance, la piété publique deviendra un sel affadi, incapable de donner du ton et de la vie à nos autres actions, et propre seulement à rendre la religion inutile pour nous et sans influence sur les hommes qui l'ignorent et la méprisent.

Le temps de l'Avent offre aussi une belle occasion de réfléchir : 1° Sur ce que le genre humain serait devenu sans Jésus-Christ; 2° sur ce qu'il est devenu grâce à lui; 3° sur ce qu'il peut devenir; 4° et sur ce qu'il deviendra certainement encore.

On pourra aussi faire valoir cette grande idée : que Jésus-Christ a eu pour précurseur saint Jean, lequel a fravé les voies

au royaume de Dieu en prêchant la pénitence ; que bien des montagnes devaient être aplanies avant que le soleil brillât dans les cœurs de tout son éclat.

Le liturgiste saura aussi distinguer le triple avénement de Jésus-Christ. La première fois, il est apparu sous la forme d'un esclave ; la dernière fois, il apparaîtra dans le plein éclat de sa gloire ; la seconde fois, il apparaît en esprit, comme Sauveur et Rédempteur, à quiconque entend, conserve et fait fructifier sa parole. Là où Jésus-Christ n'apparaît pas en esprit, son nom n'est qu'une lettre morte, son Évangile qu'un vain idéal, son royaume qu'une folie.

Comme Sauveur et Rédempteur, Jésus-Christ apparaît en esprit à tous les pieux fidèles qui croient en lui, l'aiment sans l'avoir vu, et s'abandonnent en toute confiance à sa providence suprême.

58. Le *jour de Noël*, le pasteur pourra appeler l'attention des fidèles : 1° Sur l'importance et la signification de la nativité de Notre-Seigneur ; 2° sur le cantique que les anges chantèrent à sa naissance ; 3° sur la gloire de Dieu se manifestant dans l'abaissement de son Fils ; 4° sur le dessein de Dieu, qui choisit ce qui est petit aux yeux des hommes pour confondre ce qui est grand, et montrer que ce conseil se révèle dès la naissance du Sauveur ; 5° sur la haute signification de ces trois mots : *Le Verbe s'est fait chair ;* 6° sur la preuve évidente de la science et de la providence divines, annoncées dans le prophète Michée et accomplies au pied de la lettre ; 7° sur l'objet de la mission du Sauveur et sur les obstacles qu'elle rencontre.

### I. LE JOUR DE LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR.

Il n'y a point d'anniversaire aussi mémorable et qui mérite autant d'être solennisé que celui de notre Sauveur. Car, 1° jamais personnage plus illustre que Jésus-Christ n'a paru sur la terre. C'est le Fils de Dieu sous la forme de l'homme. 2° Jamais personnage plus remarquable et plus bienfaisant ne s'est montré

sur la terre : Jésus-Christ a été conçu par l'opération du Saint-Esprit, annoncé par le chant des anges, prédit par les oracles des prophètes, désigné par les grandes espérances des Pères et par les promesses les plus sacrées du Seigneur. 3° Jamais personne d'entre les hommes n'a répandu autant de bienfaits que Jésus-Christ. Ses doctrines, ses actions, ses destinées sont uniques dans leur genre, et jamais il n'y en a eu qui aient été aussi fécondes en résultats heureux. 4° Jamais personnage n'a été avec le temps passé, le temps présent et le temps futur, avec tous les membres du genre humain dans des rapports aussi multiples. C'est par lui que tout a été créé ; il est le Rédempteur et le juge de tous.

— Que la fête de la naissance de Jésus-Christ devienne le jour de la naissance de votre salut éternel ; enfantez en vous la vie éternelle, et alors vous célébrerez dignement la naissance du Sauveur.

### II. CANTIQUE DES ANGES, A LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

*Gloire à Dieu dans les hauteurs ! Paix aux hommes qui sont sur la terre.*

1° Si l'humanité, devenue ennemie de Dieu par la faute du premier homme, est reconciliée avec lui par le second Adam ; Dieu, à son tour, est glorifié dans l'humanité, et l'humanité est transfigurée en Dieu. Ainsi, grâce à Jésus-Christ, le salut du monde et la gloire de Dieu deviennent une seule et même chose. Voilà pourquoi les anges chantèrent à la naissance de Jésus-Christ : Gloire à Dieu dans les hauteurs ! Paix aux hommes qui vivent sur la terre ! 2° Dieu manifesté en Jésus-Christ est en même temps la plus sublime révélation de l'amour éternel et la plénitude du salut du monde. Dans l'Incarnation de Dieu, l'amour et la paix s'embrassent mutuellement.

— Si Dieu en Jésus-Christ est le salut du monde, regardez votre vie comme une mort, aussi longtemps que Dieu en Jésus-Christ ne sera pas votre salut et votre vie.

### III. LA GLOIRE DE DIEU DANS L'ABAISSEMENT DE SON FILS.

Si nous envisageons l'incarnation et la naissance de Jésus-Christ dans leurs rapports avec le reste de sa vie et avec toute son histoire, nous verrons dans l'abaissement de Jésus-Christ la gloire de Dieu. Le Fils du Très-Haut apparaît sous la forme d'esclave et est immolé sur la croix ; mais cela même est ce qui contribue le plus à glorifier la miséricorde, l'amour, la beauté, la véracité, la sagesse et la toute-puissance de Dieu. Sa miséricorde et son amour ; car Dieu a tant aimé le monde qu'il nous a donné son Fils, et avec lui toute espèce de biens. Sa véracité ; car Dieu réalise en Jésus-Christ toutes les grandes espérances fondées sur ses promesses, puis qu'il fait de lui le centre de notre salut. Sa sagesse et sa toute-puissance, puisque Jésus-Christ a détruit l'erreur, le péché et la mort.

Combattez contre tout ce qui en vous n'est pas de Dieu, afin que ce qui vient de Dieu puisse s'y mouvoir et se produire au dehors.

### IV. LA NAISSANCE DE NOTRE-SEIGNEUR EST LE SCEAU DE CETTE VÉRITÉ :

« Ce qui est petit et bas aux yeux des hommes, Dieu l'a choisi pour confondre ce qui est grand. »

Faible et inconnue était la mère du Messie : c'était une pauvre vierge ; faible et inconnu était le père nourricier de Jésus : c'était un charpentier ; une crèche fut le berceau du Sauveur ; des bergers furent les premiers d'entre ses élus, les premiers témoins de la grâce divine ; le Messie naquit enfant, sous la forme de l'esclave et du pécheur.

Apprenez donc à adorer les desseins de la Providence, et admirez le Seigneur qui sait avec de si petites choses en opérer de si grandes ; sachez apprécier à sa juste valeur ce que les hommes sensuels décorent du nom de grand.

### V. SUR CE PASSAGE : LE VERBE S'EST FAIT CHAIR.

Ces trois mots expriment toute la plénitude des miséricordes manifestées dans l'apparition de Jésus-Christ.

*Le Verbe* indique le Fils de Dieu ;

*Chair* indique le fils de l'homme ;

*S'est fait* nous montre le Fils de Dieu et le fils de l'homme dans un seul être ; le divin sous la forme humaine ; Dieu sous la figure des hommes, Dieu en Jésus-Christ.

Adorons le Fils de Dieu ; car celui qui l'honore, honore le Père, et celui qui honore le Père, l'honore. Mettons notre confiance au fils de l'homme, car il est devenu en tout semblable à nous, excepté pour le péché. Laissons-nous diriger par Jésus-Christ, car son esprit fera de nous des enfants de Dieu.

### VI. JÉSUS-CHRIST, NÉ A BETHLÉEM.

1° Une prophétie avait annoncé que le Messie naîtrait à Bethléem : « Vraiment, ô Bethléem, tu n'es plus la moindre des villes, puisque tu seras illustrée par la naissance de celui qui doit conduire Israël. »

2° Cette prophétie s'accomplit d'une manière admirable ; car ce fut tout à fait par accident que César-Auguste fit faire le recensement du peuple dans tous les pays, et par conséquent aussi dans la Judée ; ce fut tout à fait par accident que ce dénombrement se fit par tribu, et qu'il concorda précisément avec la grossesse de Marie ; ce fut tout à fait par accident que Marie se décida à entreprendre ce voyage, puisque sa grossesse était très-avancée, et que Joseph, en sa qualité de chef de la famille, aurait pu faire seul ce qu'il y avait à faire ; ce fut tout à fait par accident que Marie mit au monde son fils précisément à Bethléem, et non pendant l'aller ou le retour ; ce fut tout à fait par accident que Marie épousa Joseph, que Joseph se trouva être de la tribu de David, et que David naquit à Bethléem.

Eh bien, toutes ces conjonctures fortuites, ainsi qu'une foule

d'autres, devaient concourir à l'accomplissement de ce dessein du Très-Haut : « Le Messie naîtra à Bethléem. »

3° L'accomplissement miraculeux de cette prophétie nous est une preuve manifeste de la science infinie de Dieu ; car celui-là doit nécessairement tout savoir, qui peut déterminer avec certitude et précision, et si longtemps avant l'événement, tant de faits accidentels accompagnés de tant d'autres.

« A cette époque Octave-Auguste règnera, Marie et Joseph vivront dans la Judée, ce pays sera tributaire des Romains, Marie portera le Messie dans son sein ; Octave-Auguste ordonnera le recensement du peuple, ce recensement se fera, dans la Judée, par tribu : Joseph sera de la tribu de David, originaire de Bethléem ; Marie entreprendra le voyage avec Joseph, et il arrivera que ce sera précisément à Bethléem que Marie mettra au monde son enfant, etc. » Or, tous ces événements, ainsi qu'une foule d'autres qui s'y rattachent, il fallait nécessairement que celui-là les eût prévus, qui avait prédit par la bouche de Michée que « le Messie naîtrait à Bethléem. »

4° L'accomplissement miraculeux de cette prophétie nous montre que la divine Providence s'intéresse à tout, aux petites choses comme aux grandes, et qu'une force supérieure produit tous les changements qui arrivent dans le monde. La prévoyance s'assied aux conseils des rois, travaille dans les cabinets des grands, et fait tourner l'édit de l'empereur à la réalisation des conseils de Dieu. Rien ne lui échappe, elle découvre tout, et fait tout entrer dans l'économie de son plan. La Providence prépare le moment de la naissance et fixe le lieu où chacun arrivera à la lumière du jour. Pour la Providence nul point dans l'espace et dans le temps qui soit trop insignifiant. L'empereur Auguste ne s'imaginait guère que ses décrets aideraient à la réalisation des paroles d'un prophète juif. Joseph était loin de penser que son voyage à Jérusalem manifesterait la vérité de la prophétie. Mais ce à quoi les hommes ne pensaient pas, Dieu sut, contrairement à leur science et à leur volonté, le conduire à sa fin.

Ainsi donc, tous les hommes, toutes les créatures ne sont que des instruments entre les mains de la Providence, qui sait rapprocher les choses les plus éloignées, comme le décret d'un empereur et l'accomplissement d'une prophétie, Rome et Nazareth, le temps du prophète Michée et celui de l'empereur Auguste.

Nous jeter dans le sein de la Providence, attendre tranquillement de la sagesse divine le développement de nos destinées; croire en celui pour qui l'avenir est comme le présent, et la nuit comme le jour, voilà la leçon que nous voulons tirer de cet événement.

### VII. LE CHRIST ET LE NOUVEAU CHRÉTIEN.

*A*. L'intention de Dieu, en nous envoyant Jésus-Christ, a été pur amour. Le Père a envoyé dans le monde ce qu'il avait de plus cher et de plus précieux, son Fils (*Hébr.*, I, 2). Le Père a envoyé son Fils sous la forme d'esclave (*Jean*, I, 14). Le Père a envoyé son Fils par amour (*Jean*, IV, 9). L'amour de Dieu envers nous s'est manifesté en ce qu'il a envoyé dans le monde son Fils unique (I *Jean*, IV, 9). Le Père a envoyé son Fils par amour, par conséquent non pour damner le monde, mais pour le sauver (*Jean*, III, 1). Le Père a envoyé son Fils par amour, par conséquent non à cause de nos mérites, mais parce qu'il nous aimait. « Depuis que la bonté de Dieu notre Sauveur, et son amour pour les hommes a paru, il nous a sauvés, non à cause des œuvres de justice que nous eussions faites, mais à cause de sa miséricorde » (II *Tim.*, III, 4, 5). Par conséquent, en nous donnant son Fils il nous a tout donné : « Celui qui n'a pas même épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment avec lui ne nous donnera-t-il pas aussi toutes choses ? » Par conséquent, il ne nous a pas envoyé son Fils pour nous faire une visite de quelques instants, mais pour qu'il vécût parmi nous, sacrifiât sa vie pour nous, nous fît naître à une vie nouvelle; pour qu'il nous élevât jusqu'à la droite du Père

et se chargeât de nos intérêts auprès de lui. « Comme Moïse dans le désert érigea le serpent, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé en haut, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle ; car Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique » (*Jean*, III, 14, 15). Voilà jusqu'où doit s'élever le regard du chrétien en contemplant la crèche de Jésus ; au lieu de ne voir que les pleurs d'un enfant, il doit considérer sa naissance comme étant celle du Messie : Dieu a envoyé son Fils pour nous admettre de nouveau au rang d'enfants de Dieu, après que nous avions déshonoré sa famille. Voilà jusqu'à quel point le Père nous a aimés (*Jean* III, 1) ! « A ceux qui l'ont accueilli, il leur a donné puissance de devenir enfants de Dieu » (*Jean*, I, 12). Il y a longtemps que, selon la complaisance de sa volonté, il nous a admis au rang de ses fils adoptifs (*Eph.*, II, 5). Dieu a envoyé son Fils pour nous purifier de nos péchés, pour enlever les iniquités de la terre (*Jean*, III, 5). Il est apparu pour troubler les œuvres de Satan : « La grâce de notre Sauveur a paru à tous les hommes, et elle nous a appris que, renonçant à l'impiété et aux passions mondaines, nous devons vivre dans le siècle présent avec tempérance, justice et piété, étant toujours dans l'attente de la béatitude que nous espérons et de l'avénement glorieux du grand Dieu et notre Sauveur Jésus-Christ, qui s'est livré lui-même pour nous, afin de nous racheter de toute iniquité, et de nous purifier, pour se faire un peuple particulièrement consacré à son service, et fervent dans les bonnes œuvres » (*Tit.*, II, 11-15). « Dieu nous a élus en lui avant la création du monde, afin que nous fussions saints et irrépréhensibles devant ses yeux, nous ayant prédestinés par un effet de sa bonne volonté pour nous rendre ses enfants adoptifs par Jésus-Christ » (*Eph.*, I, 4, 5). « Quiconque est né de Dieu ne commet point de péché ; parce que la semence de Dieu demeure en lui ; et il ne peut pécher, parce qu'il est né de Dieu » (*Jean*, III, 9). « L'amour de Dieu consiste à garder ses commandements » (I *Jean*, V, III). « C'est en ceci que l'on reconnaît ceux qui sont enfants de

Dieu, et ceux qui sont enfants du diable : tout homme qui ne fait point les œuvres de justice n'est point de Dieu » (I *Jean*, III, 10). Et de même que c'est uniquement par amour que Dieu a envoyé son Fils, ainsi ce n'est que par amour pour nous que le Fils a pris la forme d'esclave. C'est pour l'amour de nous que riche, il est devenu pauvre, afin de nous enrichir par sa pauvreté (II *Cor.*, VII, 9). « Nous avons reconnu l'amour de Dieu envers nous, en ce qu'il a donné sa vie pour nous » (I *Jean*, III, 16). « Il m'a aimé, et s'est livré lui-même à la mort pour moi » (*Galat.*, II, 20).

*B.* Si l'intention du Père en nous envoyant son Fils a été pur amour, si Jésus-Christ lui-même n'a agi que par charité, il s'ensuit que l'égoïsme, qui est le propre péché de tout pécheur, et qui est directement opposé à l'esprit du christianisme, est le principe qui lutte sans cesse contre les intentions de Dieu et contre l'esprit de Jésus-Christ. L'égoïsme, enfant de ténèbres, travaille contre Dieu le Père, devenu en Jésus-Christ le salut du monde. L'égoïsme, engendré dans la mort spirituelle, lutte contre la vie éternelle, qui veut ressusciter les morts et qui travaille infatigablement à anéantir la mort même. Tuez en vous l'égoïsme, et aussitôt y apparaîtront la charité, la lumière et la vie.

« Le chrétien, disait un profond penseur, dans un sermon de Noël, célèbre une triple naissance : Naissance du Fils éternel dans le silence de l'éternité, naissance du fils de l'homme dans la plénitude des temps, naissance du Christ dans l'esprit de l'homme qui, croyant en lui, en reçoit la puissance de devenir enfant de Dieu.

» Cette triple naissance, l'Église la célèbre dans les trois messes qui se disent le jour de Noël. La première, qui se dit à minuit, indique la première naissance au sein de l'éternité ; la seconde, qui se dit à l'aurore, figure la naissance du Sauveur, qui annonça le crépuscule du jour ; la troisième, qui se dit en plein jour, représente la renaissance de l'homme à la vie éternelle, opérée par l'esprit du Christ. »

59. La *manifestation de Jésus* devant les païens résout cette grande question : « Comment pouvons-nous aller à Dieu et à Jésus-Christ ? » Aussi, le prêtre et le peuple ne sauraient mieux célébrer l'anniversaire de l'Épiphanie de Jésus qu'en rivalisant d'une sainte ardeur pour résoudre pratiquement cette question : « Comment puis-je aller à Jésus ? » Donnons ici, en faveur des moins exercés, un essai destiné à faire comprendre cette importante question.

« Je ne puis m'empêcher de penser sans cesse aux mages d'Orient; c'étaient des hommes au cœur si franc et si généreux, qu'ils n'avaient rien de plus pressé que de trouver la vérité. Ils partirent d'un pays lointain et se rendirent à Jérusalem; quant aux bergers, ils étaient moins éloignés de la crèche. Ils suivirent une étoile qui les conduisait. C'était là, assurément, un singulier conducteur. Ces bergers étaient plus tranquilles qu'eux, une ange leur ayant dit d'une manière précise où se trouvait l'enfant. Ils n'eurent garde de se déconcerter quand on leur dit, à Jérusalem, qu'on ne savait rien de la naissance d'un nouveau roi ; ils ne se méfièrent pas de l'étoile ; ils prirent partout des informations, allèrent en toute simplicité trouver Hérode, ajoutèrent foi à ses indications, se mirent en marche pour Bethléem, virent de nouveau l'étoile, ce qui les réjouit grandement, et la suivirent jusqu'à ce qu'elle s'arrêtât sur la maison où était Jésus. Ils entrent, se mettent à genoux, adorent, et racontent la manière miraculeuse dont Dieu les a dirigés. Ils se témoignent mutuellement la joie ineffable qu'ils éprouvent, et à laquelle Marie et Joseph s'associent. Eh bien, si au lieu de suivre l'étoile, ils s'étaient dit : Pourquoi voyagerions-nous ainsi à l'aventure ? tout le monde se moquera de nous; si Dieu veut que nous partions, il saura bien nous le faire mieux connaître; s'ils étaient restés tranquillement assis chez eux, auraient-ils trouvé Jésus ? Ainsi donc, quiconque veut trouver le Sauveur, doit embrasser avec courage et confiance le chemin du salut; il doit, sans consulter ni la chair ni le sang, se lever, partir et faire ce que Dieu lui commande. Si, arrivés à Jérusalem, ils

n'avaient pas mis tant d'empressement à prendre des informations, toutes leurs peines eussent été de nouveau en pure perte : ils n'auraient pas trouvé Jésus. C'est pourquoi celui qui veut trouver le Sauveur ne doit reculer devant aucun obstacle ; il ne doit point se décourager en face de quelque impossibilité apparente, mais il doit demander en toute sincérité et se confier en la sagesse divine ; il doit faire ce que lui conseillent sa conscience et la vérité déjà connue ; il doit persévérer : alors il trouvera Jésus. Les mages eurent beaucoup à souffrir avant d'arriver auprès du Sauveur ; la maison où il se trouvait était bien éloignée de leur pays ; il y avait bien des pas à faire avant de pouvoir s'agenouiller aux pieds du divin Enfant. Mais comme ils ne se lassèrent point, à force de marcher, de questionner, d'espérer, de combattre et de prier, ils arrivèrent à leur but. L'étoile ne brilla pas toujours ; quand ils furent arrivés à Jérusalem, elle disparut, et ils ne surent plus de quel côté se diriger. Heureusement, l'obscurité ne les arrêta pas plus que les fatigues ne les avaient rebutés. Ils espèrent, cherchent de nouveau, et voilà que l'étoile reparaît devant eux.

» La conduite de ces saints personnages nous fournit une double leçon, qui nous est d'une grande importance, si nous voulons atteindre le but de notre voyage, le salut éternel.

» La *première*, c'est que, quand Dieu nous appelle à lui par sa lumière et par sa parole, nous ne devons pas hésiter, imaginer des empêchements, consulter nos inclinations ou les hommes légers et insouciants ; mais nous lever, partir, faire ce que Dieu nous prescrit, et sacrifier les choses les plus chères et les plus agréables à Dieu, quand il est question d'accomplir sa volonté suprême.

» La *seconde*, c'est que, quand de nouveaux obstacles se présentent à nous sur la voie du salut, que nous rencontrons toutes sortes de souffrances, que notre étoile pâlit et disparaît, nous ne devons ni reculer ni perdre courage, mais prier, persévérer, consulter, combattre : alors la lumière reviendra, et la joie rentrera dans notre cœur.

» Au surplus, notre tâche, du moins en partie, est plus facile que celle des mages; nous n'avons pas seulement pour nous éclairer une étoile lointaine; la lumière du soleil évangélique nous envoie immédiatement son plein éclat. Combien de fois n'entendons-nous pas dans les sermons, ou ne lisons-nous pas dans les saintes Écritures que Jésus est venu chercher ce qui était perdu; que si nous le voulons, nous pouvons aller à lui par la foi et par la pénitence? Ce n'est pas seulement Hérode, mais tous les Apôtres, tous les livres du Nouveau Testament, tous les Pères de l'Église, tous les prédicateurs, tous les pieux chrétiens, tous les confesseurs, qui nous conseillent d'aller à Jérusalem; tous ceux-là ne cessent de nous dire : « Croyez en Jésus-Christ, mettez en lui votre confiance, faites ce qu'il vous enseigne, et vous trouverez la paix et la tranquillité de vos âmes. » — Et, ce qui vaut mieux encore, ce n'est pas seulement la voix du prédicateur, la lettre de la parole de Dieu, qui nous convie auprès du Sauveur; le Saint-Esprit lui-même nous y exhorte et nous y pousse dans le fond de notre cœur. Si, malgré tant d'encouragements, nous restons indifférents pour notre salut, si nous n'avons point de goût et de sens pour la grâce de Jésus-Christ; si nous continuons à ne faire que ce qui nous plaît, et négligeons sans cesse ce qui peut nous conduire à Dieu et nous unir à lui, je crains fort qu'au jour du jugement les mages d'Orient ne se lèvent contre nous et nous condamnent, etc. »

60. Que le chrétien éclairé voie dans la manifestation de Jésus-Christ aux bergers et aux mages l'annonce des grands desseins de la Providence, tels que l'introduction dans l'Église chrétienne, des juifs et des païens, des savants et des ignorants, c'est ce qui saute aux yeux les moins clairvoyants.

61. Mais que chacun de nous ait, pendant sa course à travers la vie, une étoile particulière qui brille, s'éclipse et reparaît tour à tour, étoile qui est celle de notre salut, parce que, quoique d'un éclat différent pour chacun de nous, elle nous conduit tous au même Dieu en Jésus-Christ, c'est ce que nous voulons examiner plus en détail.

62. L'*histoire de la présentation de l'Enfant Jésus au Temple* fournit au liturgiste un riche fonds de méditations très-instructives pour les fidèles, et éminemment propres à vivifier le culte public. Les Écritures de l'Ancien Testament, aussi bien que celles du Nouveau, recommandent tout particulièrement la crainte du Seigneur, si douce dans ses incitations, si forte dans ses œuvres, si magnifique dans ses effets et si salutaire dans toutes ses conséquences. Cet ensemble, à la fois varié et unique, se rencontre partout dans l'histoire de la présentation de Jésus au Temple.

### I. L'OBÉISSANCE EST LE SCEAU DE LA CRAINTE DE DIEU.

La mère de Jésus présente son Enfant au Seigneur, et offre ce qui est prescrit dans la loi. Cette femme craignant Dieu remplit aussi la lettre de la loi. Au lieu de se demander si elle est du nombre des femmes communes, et si elle est soumise à la loi de la purification, elle qui a conçu par l'opération du Saint-Esprit; au lieu de se demander si elle doit encore offrir à Dieu son fils, qui est la propriété de Dieu dans la haute signification du mot, elle s'en tient à la lettre de la loi et la remplit avec soin.

Nous apprenons par là : 1° que la crainte de Dieu ne se permet point de subtiliser sur la loi, et 2° qu'elle accomplit volontiers et avec joie toutes ses prescriptions.

### II. LES COMMUNICATIONS DE L'ESPRIT SONT UN DES FRUITS PARTICULIERS DE LA CRAINTE DE DIEU.

Siméon, qui avait la crainte de Dieu et attendait la consolation d'Israël, reçut du Saint-Esprit la douce espérance qu'il verrait encore avant sa mort l'Oint du Seigneur. Poussé par l'Esprit-Saint, il se rendit au temple, et vit le Salut du monde. C'est le Saint-Esprit qui lui avait donné cette réponse consolante, par conséquent il fallait qu'il l'eût demandée avec de vives instances. C'est le Saint-Esprit qui l'excita à aller au temple au

moment même où il y devait voir le Sauveur. Le Saint-Esprit agissait donc dans ce juste qui attendait le Salut d'Israël.

Nous apprenons par là : 1° qu'il peut exister un commerce familier entre Dieu et l'homme : les âmes pieuses interrogent, et le Saint-Esprit répond. Si, tout en ne cessant de prier Dieu, il ne nous répondait jamais, il n'y aurait entre lui et nous aucune communauté, aucune relation; car toute relation exclut le silence continuel de l'une des parties; 2° que, à en juger par l'histoire de Siméon, la crainte du Seigneur, une vie irréprochable, un vif désir d'être éclairé d'en haut sont ce qui prépare le mieux l'homme à recevoir les influences du Saint-Esprit. Tel était aussi Daniel; il était juste, demandait à Dieu de se révéler à lui ; et comme sa prière avait pour objet ce qu'il y avait de plus élevé, le Seigneur se révéla à lui ; 3° qu'il faut surtout distinguer deux espèces de communications du Saint-Esprit; les réponses précises: « Vous ne verrez point la mort, avant d'avoir vu l'Oint du Seigneur ; » et les suggestions secrètes : « Allez maintenant au temple ; » 4° que les révélations de Dieu sont pure vérité : Siméon vit encore le Sauveur du monde avant de fermer les yeux. C'est là aussi la véritable pierre de touche qui permet de distinguer sûrement les inspirations de l'imagination d'avec les suggestions de l'Esprit-Saint ; les unes n'étant que folies, les autres étant la vérité même ; 5° que l'Écriture, la même où elle nous enseigne sur les choses naturelles, prévient tout ce qui tient du fanatisme et de la sensibilité. Ayez la piété de Siméon, et abandonnez à Dieu le soin de vous conduire.

### III. PRIÈRE EXAUCÉE, JOIES CÉLESTES ; FRUIT DE LA CRAINTE DE DIEU.

Dans l'ivresse de sa joie, Siméon prit l'Enfant dans ses bras et remercia le Seigneur. Les plus doux instants de notre vie sont ceux où nos plus audacieuses prières sont exaucées, nos meilleures espérances remplies; où toutes les fibres de notre âme sont à l'unisson pour célébrer la louange du Seigneur; où

notre bouche déborde d'actions de grâces, et où le regard de notre esprit aperçoit en Jésus-Christ le salut du monde.

### IV. UNE MORT CHRÉTIENNE EST AUSSI LE FRUIT DE LA CRAINTE DE DIEU.

Siméon, ayant vu le Salut du monde, ne pouvait plus craindre la mort. Cette vue avait adouci son voyage de l'éternité. Il ne pouvait plus craindre la mort; car il avait vu l'accomplissement de la parole du Seigneur. A une vie innocente succéda une mort paisible, parce qu'il avait vu le salut de Dieu. Siméon mourut consolé et triplement heureux: sa vie avait été irréprochable devant Dieu, ses désirs avaient été accomplis par le Saint-Esprit, et le salut du monde s'était révélé à ses yeux.

Par là nous apprenons que, pour faire une mort heureuse, il faut, comme Siméon, s'efforcer de marcher saintement devant le Seigneur, mettre toute sa confiance au Sauveur du monde, et faire succéder aux désirs la foi vivante et active au Salut du monde.

### V. PRÉDICTION SUR JÉSUS, NOUVEAU FRUIT DE LA CRAINTE DE DIEU.

« Cet enfant est le salut de Dieu, que vous avez préparé pour être exposé à la face de tous les peuples, comme la lumière qui éclairera les nations et la gloire d'Israël votre peuple. » Tout l'objet de la mission du Sauveur est formulé en ces termes clairs et précis:

Lumière divine pour éclairer les nations; salut de tous les peuples.

Lumière, force, salut, voilà ce qu'il fallait au monde, ce qui ne pouvait venir que de Dieu, et ce que Dieu a donné au monde par Jésus-Christ.

### VI. LA BÉNÉDICTION D'UN HOMME CRAIGNANT DIEU.

Siméon bénit Marie et Joseph. La bénédiction d'un respectable vieillard suffit à elle seule pour faire impression, à plus

forte raison quand elle vient d'un saint vieillard, d'un homme enflammé de l'esprit de Dieu, et au moment le plus important de la vie.

Or, toutes ces circonstances se trouvaient réunies dans Siméon. C'était un vieillard, un homme craignant Dieu, un prophète, et sa bénédiction venait au moment suprême de sa vie. Qui serait assez indifférent, assez malheureux pour repousser la bénédiction d'un tel homme? Rendez-vous toujours digne des bénédictions des gens de bien.

VII. Siméon, continuant à prophétiser sur Jésus, ajoute : « Voici que celui-ci a été posé pour la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël, et pour être un signe auquel on contredira. »

Ces paroles nous font envisager à son véritable point de vue l'histoire de Jésus-Christ pendant son séjour sur la terre. Il fut véritablement établi pour la résurrection de plusieurs. Tous ceux qui crurent en lui et acceptèrent ses secours, trouvèrent en lui un Sauveur et un Rédempteur; mais il fut aussi pour plusieurs une cause de ruine. Une foule de grands-prêtres, de docteurs de la loi, de pharisiens allèrent se heurter contre sa personne et sa doctrine, tombèrent de plus en plus profondément, et comblèrent la mesure de leurs iniquités. Il fut un signe auquel on contredit. Il fut contredit par le parti des pharisiens et des sadducéens, par celui des zélateurs de la loi, par celui des créatures d'Hérode.

Cet exemple nous apprend à apprécier l'histoire de la religion, celle du monde, de la science et des sectes. Jusqu'à cette heure-ci, Jésus-Christ a été posé pour la résurrection de plusieurs : les âmes pieuses se sont attachées à lui et ont soutenu sa doctrine. Jusqu'à cette heure-ci il a été posé pour la ruine de plusieurs : de tout temps, les partisans du siècle, de la chair, les adorateurs de leur propre sagesse se sont scandalisés en lui. Jusqu'à cette heure-ci il a été un signe auquel on a contredit : aujourd'hui encore les prétendus sages l'insultent et le conspuent, sans parler, hélas! de tant de soi-disant chrétiens.

D'où nous pouvons nous former sur l'avenir une présomption tout à fait vraisemblable : c'est que Jésus-Christ restera jusqu'à la fin du monde un signe de contradiction. O mes amis, ne nous mettons jamais du parti de ceux qui contredisent !

### VIII. PROPHÉTIE DU VIEILLARD SIMÉON SUR MARIE.

« Un glaive transpercera votre cœur, afin que soient révélées les pensées de beaucoup de cœurs. »

Cette parole se réalisa. De combien de traits son cœur ne fut-il pas percé, lorsqu'elle vit son Fils suspendu à la croix ! Mais non-seulement la mort de son Fils transperça son cœur, elle ouvrit encore celui d'une foule de pécheurs et en dévoila les mystères. Et en vérité, on peut dire que chaque souffrance qui accable un homme est une pierre de touche qui lui fait connaître ses amis, ses ennemis et ses partisans, et met au jour leurs pensées, leurs jugements et leurs inclinations les plus secrètes. Pour Marie, la prophétie de Siméon fut, de plus, une récompense de son obéissance, et produisit un effet salutaire sur son cœur, en la familiarisant insensiblement avec les souffrances de son Fils et avec les siennes propres.

### IX. JOIE COMMUNE AUX HOMMES CRAIGNANT DIEU.

Anne vint s'associer à Marie, à Joseph et à Siméon ; il était convenable, en effet, puisqu'elle craignait le Seigneur, qu'elle prît part à la consolation d'Israël, et célébrât avec eux les miséricordes du Seigneur. Et c'est ainsi que dès sa première enfance Jésus fut le salut des âmes vertueuses. Anne convient parfaitement à une telle société, et est très-propre à en rendre la joie pleine et entière. Ajoutons que le même esprit qui avait envoyé Siméon au temple, la détermina aussi à s'y rendre.

63. Le meilleur moyen d'employer le *temps de carême*, depuis le mercredi des Cendres jusqu'à Pâques, pour vivifier et manifester la religion, c'est de commencer par familiariser les fidèles avec l'esprit du jeûne, qui consiste tout entier à prémunir

l'âme contre tout péché, par la mortification des sens, par l'abstention du boire et du manger, et à la rendre plus propre à la méditation des choses célestes et à la piété. Enlever toute nourriture à l'égoïsme, est, selon Fénelon, le véritable jeûne spirituel, auquel le jeûne corporel ne doit servir que de préparation et d'introduction. Un autre moyen, c'est de familiariser les fidèles avec la seule manière raisonnable de méditer sur la passion et la mort de Jésus, en le considérant non-seulement comme le maître de la vérité et le modèle de la sainteté, mais encore comme le Sauveur du monde et le Rédempteur du genre humain.

Un dernier moyen, c'est de ne laisser passer aucune occasion de préparer les fidèles à la confession et à la communion pascales. Dans ce but, le pasteur réunira chaque soir les fidèles à l'église, leur fera la lecture d'un passage de l'histoire de la passion du Sauveur et terminera par une touchante prière.

64. Dès le premier jour de jeûne, le pasteur cherchera à faire renaître l'esprit de piété, qu'un mécanisme froid et sans vie tend sans cesse à faire disparaître. Conformément au but de sa mission, qui veut qu'il soit l'âme du culte public, il s'efforcera de donner de la vie à la cérémonie des cendres, qui est double : d'abord il les bénit, puis il les répand sur la tête de chaque fidèle. Pour la bien graver dans les esprits, il en expliquera au peuple la double signification.

« La cendre est le symbole de la mort et de la pénitence. Dans le sens que lui attribuent les prières de l'Église, elle est destinée à nous faire penser sérieusement à la mort et à exciter en nous des sentiments de pénitence.

» Bénir les cendres ne signifie rien autre chose que les destiner à nous rappeler que nous sommes mortels, et obligés de faire de dignes fruits de pénitence.

» Quand je bénis les cendres, je prie Dieu que, lorsque je les aurai répandues sur vos têtes, il éveille en vous de sérieuses pensées sur la mort, qu'il inspire à vos cœurs de vifs sentiments de pénitence, et vous accorde ensuite la rémission de vos péchés. »

Afin de préparer l'impression que devra produire la bénédiction des cendres, le pasteur pourra traduire au peuple quelques-unes des prières qu'on récite pendant la cérémonie, par exemple :

« O Dieu, qui ne voulez pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse, abaissez vos regards paternels sur la fragilité de la nature humaine. Nous voulons, en esprit d'humilité et avec le sincère désir d'obtenir le pardon de nos péchés, couvrir notre front de cendres. Nous souhaiterions d'être vivement impressionnés par la pensée que nous ne sommes que poussière, et que nous retournerons en cendre à cause de nos péchés. C'est le souvenir de cette grande vérité que les cendres sont destinées à nous rappeler. Puissions-nous, par cette cérémonie, être affermis dans ces salutaires pensées, et dans ce but donnez-nous votre bénédiction. Remettez-nous tous nos péchés, et accordez-nous le salut que vous promettez aux pénitents ; car vous êtes plein de miséricorde et de bonté, par Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Après cette préparation, le pasteur bénit les cendres publiquement. Le peuple n'entend plus alors des sons vides, il ne voit plus des cérémonies incomprises ; mais il entend dans son cœur comme un écho de ces paroles :

« Cette cendre, que le prêtre bénit, est destinée à me rappeler que je suis cendre et poussière. »

Après la distribution des cendres, le prêtre célèbre le saint sacrifice de la messe, et s'offre, lui et les fidèles, par de pieuses pensées sur la mort et sur la pénitence, au Père céleste, avec Jésus-Christ dont il renouvelle le sacrifice sur la croix. Cette parole : « L'homme est pécheur, Dieu est miséricordieux et pardonne les péchés de tous, » reçoit ici sa pleine signification. Ici, les larmes de la pénitence deviennent des larmes de joie : le mercredi des Cendres se change en dimanche de Pâques ; car le pécheur est ressuscité avec Jésus-Christ. Alleluia !

65. Le liturgiste, à l'imitation des meilleurs pasteurs, n'oublie pas, principalement pendant le carême, tout en faisant l'éducation des fidèles, de travailler à celle des enfants. Tous les

jours il rassemble à l'église, ou au presbytère si le froid est trop intense, les plus grands garçons et les plus grandes filles, leur explique les vérités fondamentales du christianisme en suivant l'ordre du catéchisme, les examine et les exerce jusqu'à ce qu'il voie briller en eux les étincelles de la science religieuse. Cet enseignement général, il le rattache à un autre particulier, qu'il donne à quelques-uns pour les préparer à faire leur première confession ou leur première communion.

Une aimable sérénité se répand sur son front quand il lit ces paroles gravées dans l'âme des enfants : « C'est à ceux-ci qu'appartient le royaume des cieux. »

66. Le *Jeudi saint*, l'Église renouvelle la mémoire : 1° du lavement des pieds, 2° de l'institution de l'Eucharistie, 3° des discours célestes que le Sauveur prononça avant sa Passion (*Jean*, XIV, XV, XVI), 4° de sa prière comme prêtre du Très-Haut, 5° de l'agonie du Messie au jardin de Gethsémani.

1° Comme tout cela est divin ! Combien sont attrayantes l'humilité et la charité du Seigneur ! Convaincu que le Père a tout mis entre ses mains, qu'étant sorti de Dieu il retournera à Dieu, que fait le Sauveur dans cette persuasion? Il se lève et va laver les pieds de ses disciples. Voilà comment il nous apprend à exercer les uns envers les autres les œuvres de l'amour. Que l'amour et l'humilité soient donc toute notre vie !

2° L'institution de l'Eucharistie correspond admirablement au but de l'apparition de Jésus sur la terre, et respire le même esprit.

Ramener à la vie le genre humain enseveli dans le péché, voilà ce qui détermina le Verbe éternel à se revêtir d'une chair mortelle, et tel fut aussi le but de l'institution de la sainte Eucharistie. Jésus veut être la vie de son peuple, et il l'est réellement pour tous ceux qui croient en lui : telle est l'essence de la sainte Eucharistie.

Cette idée fondamentale sera développée plus au long quand nous parlerons de la *Fête-Dieu*.

3° Si le pasteur avait une communauté vraiment chrétienne,

il lui suffirait de lire aux fidèles les derniers discours du Sauveur Jésus, pour les mettre dans le commerce le plus intime avec ce Sauveur. Le ciel tout entier est à découvert dans ces discours. Le Père vous aime comme moi ; l'Esprit vous instruira, il sera votre consolateur ; maintenant je vous protége, et je vous emmènerai ensuite avec moi. Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés; vous n'êtes plus maintenant des esclaves, mais des amis.

4° La prière que fit Jésus, comme prêtre du Très-Haut, est évidemment la plus magnifique, la plus belle qui soit sortie du cœur du Messie : « Eux en moi, moi en vous, nous tous ne faisant éternellement qu'un dans la gloire que vous m'avez donnée avant que le monde fût. »

Saint Jean ne nous eût-il rapporté du cœur de Jésus que ces discours et cette prière, nous ne saurions trop lui en témoigner notre reconnaissance. Pasteur, soyez un saint Jean, et vos ouailles ne tarderont pas à célébrer dignement le Jeudi saint, comme aussi toutes les fêtes et tous les jours de l'année, transfigurés qu'ils seront par l'amour de Jésus-Christ en l'image de Jésus-Christ.

5° Si la prière du Sauveur, comme prêtre du Très-Haut, nous révèle le Fils unique du Père, la prière de Gethsémani nous montre le Fils de l'homme couvert d'une sueur de sang, tremblant et frissonnant, suppliant trois fois qu'on lui enlève ce calice de souffrances et revenant sans cesse à cette parole de résignation : « Mon Père, que votre volonté se fasse ! » puis, fortifié par un ange, buvant avec un courage nouveau et tout divin ce calice de douleur, et mourant sur la croix.

67. Pendant la *semaine de la Passion*, le liturgiste ne parle que de la croix, et de la mort de Jésus, vie et salut du monde.

Bien que la parole de la croix, comme saint Paul appelle le sermon sur Jésus-Christ, doive retentir dans la bouche du pasteur tous les dimanches de l'année, la semaine sainte ne l'oblige pas moins à montrer aux fidèles dans une lumière plus

éclatante l'amour qui brille dans toutes les œuvres de Dieu, mais qui apparaît dans tout son jour dans l'œuvre par excellence, celle qui consiste à ramener à Dieu, par Jésus-Christ, le genre humain.

Celui qui aura saisi dans toute sa profondeur la doctrine fondamentale de Dieu en Jésus-Christ, salut du monde (1), verra clairement que par ces mots : « Dieu nous a réconciliés avec lui-même par Jésus-Christ » (II *Cor.*, v, 17-21), saint Paul a exprimé cette vérite fondamentale avec une clarté et une précision remarquables.

Toute la doctrine de l'Apôtre sur la réconciliation peut se concentrer dans les points suivants :

I. Le monde était séparé de Dieu et vivait par rapport à Dieu dans un état d'hostilité. Il fallait donc q'uil fût reconcilié avec Dieu, c'est-à-dire ramené à lui, et uni à lui ;

II. Dieu a réconcilié le monde avec lui-même ;

III. Dieu a réconcilié le monde avec lui-même par Jésus-Christ ;

IV. Car il l'a constitué victime pour les péchés du monde, Sauveur du genre humain coupable ;

(1) Plus d'un lecteur demandera peut-être pourquoi j'emploie si souvent l'expression : « Dieu en Jésus-Christ, salut du monde. » A cela je réponds : 1° Saint Paul lui-même a consacré cette expression en la choisissant à dessein (II *Cor.*, v, 17-21) pour désigner la doctrine fondamentale du christianisme, *qui est le mystère de tous les mystères*, *la doctrine de la réconciliation*. Il la répète, en effet, deux fois dans le même passage : *a. Omnia autem ex Deo, qui nos reconciliavit sibi per Christum.* (II *Cor.*, v, 18.) *b. Quoniam quidem Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi* (II *Cor.*, v, 19). Un examen plus profond de l'esprit de saint Paul m'a montré que sa double expression : Dieu en Jésus-Christ, salut du monde, se réduit à celle-ci : Dieu en et par Jésus-Christ, salut du monde.

2° Parmi les doctrines positives du christianisme, celles de la divinité de Jésus-Christ et de la réconciliation du monde avec Dieu par Jésus-Christ, étant, de nos jours, les deux plus contestées, j'ai voulu les rappeler sans cesse à la mémoire des maitres et des fidèles, en employant de préférence l'expression de saint Paul : « Dieu en Jésus-Christ, salut du monde. » *Dieu* exprime manifestement l'élément divin, *Jésus-Christ*, immédiatement l'élément humain et *Dieu en Jésus-Christ*, l'uuion des deux.

3° L'expression *Dieu en Jésus-Christ* est celle qui reproduit le mieux l'idée du médiateur entre Dieu et les hommes.

v. Afin de nous rétablir par rapport à Dieu dans un état de justice.

Telle est la doctrine de l'apôtre sur la réconciliation. Nous y voyons indiqués : le besoin, la cause fondamentale et le médiateur de la réconciliation, la manière dont elle s'opère, son but final et ses résultats.

Heureux ceux qui croient ce qu'ils ne voient point, avant que l'expérience leur montre ce qu'ils auront cru.

Mais comme de toutes les doctrines positives du christianisme, c'est précisément celle qui en est la base, savoir : « Dieu nous a réconciliés avec lui-même par Jésus-Christ, » qui, *a* est la plus obscurcie et défigurée par les fausses doctrines morales, *b* par les clameurs des inventeurs de systèmes, *c* par les tentatives innombrables de la sagesse humaine ; *d* celle qui a été le plus vouée au mépris, et, je puis le dire, à la haine des savants du siècle, par l'incrédulité et l'orgueil du cœur humain, le but de notre travail exige que nous débarrassions de toute superfétation humaine qui la dénature et la parodie, cette doctrine méprisée, obscurcie et conspuée, et que nous l'exposions dans cette lumière unique que lui communique l'esprit de l'Écriture, mis en harmonie avec les besoins du temps.

### QUESTIONS PRÉCISES.

De quoi l'humanité a-t-elle besoin dans son état actuel ? Comment, d'après le témoignage de l'Écriture, Dieu a-t-il remédié par Jésus-Christ aux besoins du temps ? Et surtout jusqu'à quel point la mort de Jésus-Christ contribue-t-elle à calmer ces besoins ?

En voulant résoudre ces questions, on a encombré son propre chemin de bien des obstacles, en séparant la mort du Messie de la volonté du Père éternel, de l'Incarnation de Jésus, et de toute l'histoire subséquente de sa vie, de sa résurrection et de sa glorification, et en l'étudiant ainsi séparément. Tel n'est pas le procédé des Apôtres. Quand ils parlent de la mort de Jésus,

ils ont devant les yeux sa résurrection, son ascension, l'effusion du Saint-Esprit, et jusqu'au dernier avénement du Seigneur ; en un mot, le Christ tout entier.

### RÉPONSES PRÉCISES.

I. Le monde, tombé dans l'ignorance et l'aveuglement, avait besoin d'un maître qui lui apprît comment il pourrait se relever de sa chute profonde et revenir à Dieu ; d'un maître qui sût donner à sa mission une autorité supérieure, et communiquer à sa vie et à sa mort une impression unique. Or, Jésus est mort pour prouver cette doctrine fondamentale, qu'il est le Christ, le Fils de Dieu, le Messie, l'Attendu, le Salut promis, base sur laquelle repose toute l'autorité de ses autres enseignements. Interrogé, en effet, par le grand-prêtre, qui lui demande : « Je vous adjure par le Dieu vivant de dire si vous êtes le Fils du Très-Haut, » Jésus proclama aussitôt sa dignité de Messie ; sur quoi tous s'étant accordés à dire qu'il avait blasphémé Dieu, ils le condamnèrent, comme tel, digne de mort, et l'exécutèrent (*Matth.*, XVI, 63-66).

Ceci est d'autant plus remarquable, que le monde avait besoin d'un précepteur qui, loin de donner une démonstration apodictique de sa doctrine et de la défendre par toutes sortes d'arguments, y mît le cachet de son autorité divine. La mort de Jésus, considérée simplement comme le sceau de la divinité de son enseignement, exerce déjà une grande influence sur le salut du monde.

II. Le monde, tombé dans une corruption si profonde, avait besoin d'un modèle de sainteté parfait, tout à fait pur et divin. Sans doute que l'amour de Dieu est déjà, en lui-même, le plus parfait modèle de sainteté ; mais ce modèle, qui est à une distance infinie de nous, qui l'exposera à nos regards? Qui nous ouvrira les yeux pour que nous puissions contempler ce tableau original? L'exemple d'un pur homme est trop particulier; c'est pour le monde un exemple trop individuel. L'invisi-

ble Divinité s'est donc rendue, en Jésus-Christ, visible à la créature, et ainsi le modèle par excellence de la sainteté de Dieu a été rapproché des hommes. Et comme Jésus était envoyé pour le salut du genre humain, et que, grâce à la prédication de ses envoyés et à la propagation de son Église, sa vie devait être la loi du monde, l'exemple de Jésus-Christ est devenu par ce moyen un exemple public pour l'univers entier.

Or, cet exemple (que deux avantages immenses élèvent au rang d'exemple sans égal, savoir : la forme sensible sous laquelle Dieu s'est manifesté, et la notoriété qu'il a obtenue), cet exemple est arrivé à sa plénitude par la mort de Jésus sur la croix. L'exemple de son obéissance envers le Père céleste, l'exemple de son amour envers les hommes, l'exemple de sa patience dans les souffrances atteignit, par ce genre de mort, aussi bien que par les dispositions du mourant, à son plus haut degré de manifestation. « Il a souffert pour nous, vous laissant un exemple, afin que vous marchiez sur ses pas » (*I Pierre*, II, 21).

La mort de Jésus, considérée comme le modèle parfait de toute vertu, exerce donc nécessairement une immense influence sur le salut du monde.

*Remarque*. Que la mort de Jésus ait mis le sceau à sa dignité de Docteur, et qu'elle soit un modèle achevé de vertu, c'est ce que reconnaissent ceux-là mêmes qui ne veulent rien savoir de la réconciliation proprement dite du monde avec Dieu. Il convenait que nous prissions cet aveu pour point de départ.

III. Le monde, enseveli dans l'égoïsme et dépourvu des idées d'une sainteté et d'une justice divines, avait besoin d'une preuve palpable, immédiate et à la portée de tous, de la sainteté et de la justice de Dieu. La dette de l'humanité devait être payée pour le salut de l'humanité. La sainteté de Dieu ne pouvait pas, en laissant le péché impuni, vouloir rendre le monde encore plus audacieux à le commettre. La justice de Dieu ne pouvait pas, en pardonnant le péché sans exiger d'expiation, vouloir sanctionner en quelque sorte le mépris de la loi.

Or, était-il possible de trouver dans le trésor de la science divine un sacrifice plus précieux pour les péchés du monde que la mort de Jésus-Christ? Sa mort devait donc être reconnue par tous les esprits éclairés comme un document éclatant de la sainteté et de la justice de Dieu, et elle l'a été, effectivement, par Isaeï, saint Jean-Baptiste, saint Pierre, saint Paul, saint Jean, etc.

*Dieu s'est chargé de tous nos péchés. Voici l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde; nous avons été guéris par ses blessures. Il est mort pour nous alors que nous étions encore pécheurs. Il a expié non-seulement nos péchés, mais encore ceux du monde entier.*

Or, est-il possible que cette manifestation de la sainteté et de la justice divine soit sans influence sur le salut du monde?

IV. Il n'y a point de salut pour le pécheur hors de cette pensée consolante : « Mon péché m'est pardonné ; » et cette pensée consolante ne saurait exister sans la confiance en la bonté souverainement indulgente de Dieu ; or cette confiance, comment lui donner de l'énergie sans cette parole du Seigneur : « Celui qui nous a donné son Fils nous donnera tout avec lui » (par conséquent aussi la rémission de tous nos péchés). Nous avons un Pontife qui sait compatir, un intercesseur auprès du Père, qui est la réconciliation de tous les péchés du monde (*Rom.*, VIII, 1 ; *Hébr.*, V, 2, 3; IX, 11, 12; *I Jean*, II, 1, 2). La mort de Jésus-Christ étant donc l'écho éternel de la miséricorde divine, il est nécessaire qu'elle exerce une puissante influence sur le salut du monde.

V. L'humanité, déchue de sa dignité, et devenue ignorante de son origine, avait besoin d'une preuve frappante et offerte dans le plus beau modèle, qui lui montrât ce que devait devenir l'humanité, et comment elle pouvait recouvrer sa dignité première.

Eh bien, ce modèle, nous le trouvons en Jésus-Christ, qui, après s'être abaissé jusqu'à mourir sur la croix, a été élevé au-dessus de toute hauteur, et s'est assis sur le trône et à la droite

de Dieu. « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît et entrât ainsi dans sa gloire? » disait le Sauveur lui-même; paroles qui nous ouvrent le secret de tous les trésors que renferme sa mort. Par conséquent, la mort de Jésus, considérée comme l'entrée dans sa gloire, comme la condition de son triomphe, exercera nécessairement une influence décisive sur le salut du monde; car elle est la preuve permanente et lumineuse des grands desseins de Dieu sur l'humanité.

VI. L'humanité, créée pour aimer, et ne pouvant être heureuse que dans l'amour, mais maintenant aussi éloignée de l'amour que du bonheur; par conséquent le monde tombé dans un état de froideur et de souffrance, avait besoin d'une révélation de l'amour divin qui fondît sa glace, et qui, après avoir enflammé son âme à un amour réciproque, le rendît heureux par l'amour.

Or, la mort de Jésus-Christ, au témoignage du Sauveur lui-même, a été la plus haute manifestation de l'amour. « Le Père a livré son Fils à la mort pour le salut du monde, parce qu'il aimait le monde » (*Jean*, III, 16). « Et le Fils est allé à la mort parce qu'il nous aimait » (*I Jean*, II, 16).

Quel effet devait produire cette manifestation de l'amour, sinon favoriser le salut de ceux qui en reconnaîtraient la vérité et en sentiraient la beauté? Cette manifestation produit encore, à cette heure même, des effets semblables dans tous les cœurs bien disposés, et elle en produira jusqu'à la fin du monde.

VII. Le monde, impuissant par lui-même à recouvrer la vie divine et éternelle, avait besoin d'une assistance supérieure qui détruisît en lui toute inaptitude au bien et toute inclination au mal, et qui, de créatures ténébreuses, méchantes, mortes spirituellement que nous étions, nous transformât en des êtres lumineux, bons, et vivant de la vie du ciel.

Cette assistance divine, Jésus nous l'a procurée par sa mort; car ayant été élevé ensuite à la droite de Dieu, cette exaltation lui a donné le pouvoir de répandre le Saint-Esprit sur ses disciples. Et voilà comment la mort de Jésus devient la vie du

monde ; voilà comment la mort de Jésus influe non-seulement sur la vie, mais encore sur le salut du monde.

*Si je ne me sépare point de vous, le Consolateur ne viendra pas.*

*Vous avez été rachetés à un grand prix.*

*Ceux qui sont poussés par l'esprit de Dieu sont enfants de Dieu.*

*Celui qui n'a pas l'esprit de Jésus-Christ ne lui appartient pas.*

Voilà comment le point de vue de la vérité réunit ce que l'intelligence de l'homme avait séparé.

C'est à ce point de vue que saint Jean écrivait ce mot si fécond (*Jean*, VII, 39) : « Celui qui croit en moi, il sortira de son corps des fleuves d'eau vive, comme dit l'Écriture. *Ce qu'il entendait de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui. Car l'esprit n'avait pas encore été donné, parce que Jésus-Christ n'était pas encore glorifié.* » Ici l'énigme est résolue, ou jamais.

L'humanité qui avait soif de la vie éternelle ne pouvait être rafraîchie que par les torrents de l'eau vive. Or, qui la donnera, cette eau vive, sinon le Saint-Esprit? Et qui donnera le Saint-Esprit, sinon Jésus glorifié? Et comment Jésus peut-il être glorifié, sinon par sa mort?

C'est là véritablement une chaîne de diamant, dont chacun des anneaux aboutit à la croix.

1. Point de salut sans l'apaisement de cette soif de la vie éternelle ;

2. Point d'apaisement de cette soif sans les torrents de l'eau vive ;

3. Point de torrents de l'eau vive sans le Saint-Esprit qui vivifie tout;

4. Point de Saint-Esprit vivificateur sans le Christ glorifié ;

5. Point de Christ glorifié sans sa résurrection de la mort;

6. Point de résurrection du Christ sans la mort du Christ ;

7. Point de mort du Christ sans son abaissement jusqu'à l'ignominie de la croix.

Le regard du chrétien trouve dans la croix la lumière ; et l'âme du chrétien trouve dans cette lumière la vie, et dans cette vie le salut.

In cruce lux,
In cruce vita,
In cruce salus.

Ces mots si simples, que le monde méprise par ce qu'il ne les comprend pas et ne les saurait comprendre, sont pour les chrétiens des vases précieux, qui contiennent la plus profonde sagesse.

VIII. L'humanité était morte spirituellement et physiquement; elle avait donc besoin de reconquérir pleinement sa dignité originelle, et que quelqu'un la ressuscitât de la mort.

Or, Jésus étant entré par la mort dans sa gloire, comme le premier d'entre ceux qui sont ressuscités et comme le vainqueur de la mort, il nous a rachetés non-seulement de la mort du péché, mais encore de la mort du corps (*I Cor.*, XV, 1-15).

IX. Par conséquent, de même que, par la désobéissance du premier homme, l'humanité était déchue de sa dignité, devenue victime de la mort et du péché; de même elle avait besoin d'un second et meilleur Adam qui lui restituât sa pleine dignité, détruisît la mort et le péché, et amenât à sa suite l'humanité dans la vie éternelle. (Tout le cinquième chapitre de l'Épître aux Romains est plein de cette doctrine du salut.)

D'après ce qui précède, il est facile de se convaincre que toutes les influences de la mort de Jésus sur le salut de l'humanité ont réellement obtenu leur plein résultat.

Comment, en effet, l'humanité, sujette au péché et à la mort, aurait-elle pu être secourue par le Christ, si le Christ n'était pas venu à son secours, s'il ne l'avait pas délivrée de la mort et du péché, de la mort spirituelle et de la mort corporelle; s'il ne l'avait pas transportée dans la vie divine, éternelle, qui est la vie de la justice et du bonheur?

Il ne suffit donc pas de ne voir en Jésus-Christ qu'un maître qui enseigne la vérité, qu'un modèle de vertus; il faut encore l'envisager comme le salut du monde. Il ne suffit pas de considérer Jésus-Christ comme une victime offerte pour les péchés du monde; il faut encore le reconnaître comme un Sauveur vi-

vant, devenu tel par la plénitude de son sacrifice sur la croix; un Sauveur qui peut nous baptiser par son esprit, nous justifier, nous préserver de la mort spirituelle, nous ressusciter de la mort corporelle, et être notre unique salut.

Il suit de là que, dans la doctrine fondamentale du christianisme, il faut surtout fixer son attention sur : « Dieu en Jésus-Christ, » et « salut du monde, » qui en sont les deux points lumineux ; » Jésus-Christ, victime pour les péchés du monde, et Sauveur vivant du monde pécheur. » C'est d'ailleurs sur ces deux points que l'âme du pieux chrétien s'arrête de préférence.

Jésus-Christ offert comme agneau de Dieu sur l'autel de la croix, et montré dans sa résurrection et son triomphe comme pasteur de la communauté des chrétiens, voilà deux cantiques de louanges qui resteront sur la terre aussi longtemps qu'il y aura une Église de Dieu, et qui retentiront encore au milieu des chœurs de l'éternité : *Gloire à Dieu et à l'Agneau !*

68. Si claire que soit pour l'œil de la foi cette exposition de l'amour éternel dans la mort, dans la résurrection et dans le triomphe du Christ ; si consolante qu'elle soit pour l'âme chargée de péchés et soupirant après la délivrance, elle ne restera pas moins un scandale pour les Juifs du christianisme, aussi longtemps que les Juifs seront Juifs, et que les païens seront païens. Pourquoi le païen, heureux de sa propre sagesse, aurait-il besoin d'un Sauveur, puisqu'il est lui-même son salut ? Pourquoi le Juif, satisfait de l'accomplissement extérieur de la loi, aurait-il besoin d'une foi vivante au Christ vivant, lui qui, dans la mort de sa conduite extérieure, croit trouver la vie ?

Outre les Juifs, auxquels la parole de la croix est un scandale, et les païens, auxquels elle est une folie, il y a encore un troisième parti qui fait de cette doctrine fondamentale : « Dieu en Jésus-Christ, salut du monde, » le jouet de ses vaines subtilités et le passe-temps de sa curiosité, mais qui avec tous ses jeux et ses raffinements, n'a pu encore aboutir à une conclusion définitive. S'il m'était permis de jeter au milieu de ses amusements une parole sérieuse, je lui dirais : « Le mystère du bonheur,

*Dieu manifesté dans la chair et reconnu dans l'esprit*, est un mystère d'amour auquel la sagesse païenne et vos subtilités enfantines peuvent bien appliquer leur compas, mais que l'humble raison du pieux chrétien ne pourra jamais se rassasier de voir, d'adorer et d'aimer. »

Car si Dieu, en tant que maître de toutes choses, habite dans une lumière inaccessible, il faut que, sortant de l'obscurité de l'éternité et se révélant dans le Christ, il soit suffisamment visible au regard du chrétien qu'animent l'humilité, la charité et l'espérance, sauf à rentrer de nouveau dans sa lumière inaccessible en face de tous les *pourquoi, comment* et *dans quel but?*

69. La nuit qui couvre le monde et ne lui permet pas de voir ce que le Christ réserve aux siens, cette nuit se fait la complice des « péchés du monde, » comme Jésus appelle l'incrédulité ; en d'autres termes : « Le péché du monde, malgré sa science et sa civilisation apparentes, lesquelles, à certaines époques, répandent une obscurité extrême, est frappé d'un triple aveuglement :

Le péché ne se connaît pas lui-même, et c'est en cela que consiste tout son aveuglement.

Le péché ne sait pas qu'il est « l'éloignement » de Dieu, la privation de « la vie de Dieu » (*Éph.*, IV, 18).

Le péché ne sait point qu'il est une véritable mort de l'esprit (*Éph.*, II, 1).

Le péché ne sait point que sa vie est proprement la vie de l'esprit de malice, qui exerce son œuvre sur les incrédules (*Éph.*, II, 3).

Or, comme le péché ne connaît ni le bien qui lui manque, la vie en Dieu; ni le mal, qui est lui-même, je veux dire la vie dans l'incrédulité, il ne saurait ni sentir le besoin de la vie en Dieu, ni soupirer après ce héros qui étouffe la vie produite par l'esprit d'incrédulité, et rétablit la vie divine.

Comme le péché ne se connaît point lui-même, il ne connaît ni le Dieu dont l'âme est déchue, ni le dieu du monde, qui ar-

rache l'âme à sa liberté, pour la replacer sous l'autorité de son maître primitif.

Voilà le triple aveuglement inhérent au péché du monde, à l'incrédulité. Or, le Dieu qui arrache les pécheurs à la domination du mal, et les replace sous la souveraineté du bien, étant le Sauveur lui-même, il suit de là que non-seulement le pécheur aveugle méconnaît le Sauveur, mais qu'il éprouve encore une haine instinctive contre tout ce qu'on nomme Sauveur, affranchissement du péché, etc. On le voit, le péché n'est pas seulement une inimitié contre Dieu, contre le Sauveur et le Réparateur de l'humanité. Le pasteur prendra donc tous les moyens pour donner auprès de la partie incrédule de ses ouailles du crédit à la parole de la croix ; mais ses essais seront infructueux aussi longtemps qu'il n'aura pas découvert et vaincu le triple aveuglement inhérent au péché.

Là est la racine du péché du monde, de l'incrédulité ; c'est là qu'il faut mettre la cognée, si l'on veut attaquer le mal à la source même de sa vie, et l'extirper radicalement.

70. Lorsque le liturgiste aura cherché, comme homme, la manifestation de l'amour éternel dans la mort, dans la résurrection et dans le triomphe du Christ, et que, comme chrétien, il aura trouvé la doctrine fondamentale du christianisme, il ne lui sera pas difficile de faire comprendre à la partie croyante des fidèles que c'est là la véritable doctrine du salut.

Envisageant l'ensemble de cette doctrine dans ses diverses parties, il montrera :

1° *Que Jésus-Christ a été notre précepteur sur la croix.*

Il nous a enseigné à être obéissants à notre Père céleste jusqu'à la croix, et à nous sacrifier pour le salut des autres.

Jésus-Christ a été notre modèle sur la croix. Au moment de mourir il est encore plein d'amour et de confiance ; il bénit ceux qui le maudissent, console ceux qui sont crucifiés avec lui, recommande sa mère à son ami, et remet son âme entre les mains de son Père.

Jésus-Christ a été victime pour nos péchés. Il est l'agneau de

la réconciliation, l'agneau offert en expiation pour les péchés du monde. Jésus mourant sur la croix est la preuve la plus éloquente de l'amour et de la miséricorde éternels : Dieu a tant aimé le monde! Jésus est entré dans sa gloire par sa mort sur la croix : voilà jusqu'à quel point il a dû souffrir.

Jésus crucifié, ressuscitant de la mort et glorifié, est notre salut; car c'est par lui que viennent le Saint-Esprit, la rémission des péchés, l'amour, la paix, la vie éternelle, la résurrection et la plénitude de toutes choses.

2° *Il communiquera à chacune de ses doctrines particulières, en s'aidant de l'histoire de la passion ou de la vie de Jésus en général, autant de lumière qu'il pourra et que ses auditeurs en pourront supporter.* Ainsi il établira cette vérité : *Jésus est notre maître sur la croix!* en s'appuyant sur la question juridique de Caïphe, qui demanda si Jésus était le Christ, et sur cette réponse de Jésus : « Je le suis! » comme aussi sur le jugement et la mort réelle qui s'ensuivirent. Il pourra aussi de là arriver à cette conclusion, que ses enseignements sont la parole de Dieu: « Jésus a confirmé par un émoignage sanglant sa mission divine. » Chaque fois donc, mes chers amis, que vous lirez quelque chose dans l'Évangile, dites en vous-mêmes : « Ceci est certainement vrai ; » car c'est la doctrine de Jésus, la parole du Fils de Dieu : il l'a prouvé en se laissant clouer sur la croix. Si on donne à l'Évangile et aux autres Écritures, le nom de *Nouveau Testament*, c'est parce qu'ils contiennent la dernière volonté du Sauveur, parce qu'il est mort pour sa doctrine. Quand vous y lirez : « On reconnaîtra que vous êtes mes disciples à l'amour que vous aurez les uns pour les autres, » pensez aussitôt : Cela est certainement vrai; c'est la doctrine de Jésus, la doctrine du Fils de Dieu, qui s'est laissé crucifier pour prouver que ce l'était, etc. »

3° *Il mettra à profit celles d'entre les paraboles de Jésus qui ont trait à la mort du Messie*, par exemple celle de la vigne (*Marc*, XII, 1-8). Ma pensée est qu'on ne saurait mieux dépeindre que par cette parabole l'amour du Père céleste, l'insensibilité de

l'homme et quelques-unes des conséquences qui résultent de la mort du Sauveur.

4° *Il reproduira les touchantes figures qu'employait la Sagesse même pour montrer au monde, sous une forme sensible, la doctrine fondamentale de Jésus et lui dévoiler la vérité cachée.* Ainsi, rien de plus expressif et en même temps de plus populaire que cette figure : « La pierre qui a été rejetée par ceux qui bâtissaient est devenue la principale pierre de l'angle » (*Marc*, XII, 10). Celui qui tombera sur cette pierre en sera fracassé. Figure qui s'applique et à la glorification de Jésus, et au sort réservé à ses ennemis. Telle est encore la figure de l'agneau conduit à l'abattoir. Celle de l'agneau qui se tait devant celui qui le tond, indique le sacrifice offert pour le salut des hommes, et montre la patience calme et vraiment divine de Jésus, qui ne fait aucune résistance. Telle est encore la figure du serpent d'airain élevé par Moïse dans le désert (*Levit.*, IX). Cette figure annonce que Jésus sera élevé en croix : « Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, de même il faut que le Fils de l'homme soit élevé ; » elle montre les fruits de la mort du Sauveur : « Quiconque regardait le serpent d'airain était guéri ; et quiconque croit de tout son cœur en Jésus-Christ aura la vie éternelle ; elle indique les devoirs que nous avons à remplir pour avoir part aux mérites de la mort de Jésus. La vue du serpent d'airain guérissait ; la vue de Jésus, la Foi qui opère dans la Charité, produit le salut.

5° *Il fera usage des symboles que renferme l'histoire de l'Ancien Testament.* Quel est, par exemple, celui qui n'est pas frappé de la ressemblance qui existe entre l'histoire de Joseph et celle du Sauveur ?

Joseph haï et détesté de ses frères ; Jésus haï et méprisé par ses frères, les Juifs. Joseph vendu par ses frères aux Ismaélites pour quelques pièces d'argent ; Jésus vendu par son disciple pour quelques pièces de monnaie. Joseph victime de sa vertu et jeté en prison ; Jésus victime de la vérité et condamné à mort. Joseph languit longtemps en prison, on aurait dit que Dieu l'avait oublié ; Jésus est sans consolation sur la croix, et il demande à

son Père s'il l'a oublié. Joseph, au sortir de la prison, monte sur le trône; Jésus passe du tombeau de la mort à la droite de son Père. Joseph, représentant du roi et sauveur de ses contemporains; Jésus, représentant de l'invisible Divinité et salut du monde. Les frères de Joseph, pressés par le besoin, vont le trouver; les Juifs en font de même à l'égard du Sauveur. Les frères de Joseph tombent à genoux devant lui; Jésus est l'objet de l'adoration des hommes et des anges. Joseph se fait reconnaître par ses frères; Jésus sera un jour reconnu de tous ceux qui le méconnaissent.

6° *Il n'aura pas besoin de déployer ni art ni adresse particulière pour déduire en présence des chrétiens la doctrine morale qui ressort de la mort de Jésus* : il lui suffira, pour exciter leur amour, de leur dépeindre l'Amour par excellence.

Amour et reconnaissance envers Celui qui m'a aimé le premier; respect de mon âme, qui a été rachetée si chèrement; charité envers tous ceux pour lesquels Jésus est mort, même pour les ennemis; amour fraternel envers tous les membres vivants du corps de Jésus-Christ, qui est notre chef à tous. Soulagement des malheureux, pour lesquels le Sauveur a donné sa vie; vivre uniquement pour Celui qui est mort pour nous, et, comme lui, sacrifier notre vie pour nos frères : tout cela, et tout ce qui s'appelle vertu, est écrit dans le cœur de chaque chrétien avec le sang de Jésus-Christ.

7° *Il s'efforcera non-seulement d'affaiblir, mais encore d'étouffer, sans toutefois déployer l'étendard de la guerre, les préjugés qui atténuent les effets de la parole de réconciliation sur les fidèles.*

La lumière, la charité, la vie, la paix de Jésus-Christ doivent devenir notre lumière, notre charité, notre vie, notre paix; autrement notre foi ne sera qu'une folie, notre justice qu'un rêve.

71. Ce que le liturgiste dit, en qualité de docteur, sur la mort du Sauveur, il le reproduit avec la même clarté et la même vigueur dans les cérémonies de l'Église, cérémonies qui parlent surtout puissamment à l'âme le *Vendredi saint*; c'est là comme une seconde prédication qui sert de confirmation à la première.

1° *Touchantes* sont en ce jour les prières de l'Église : de même que Jésus-Christ est mort pour tous, l'Église prie pour tous. Pour elle-même, afin qu'elle s'étende dans le monde entier, qu'elle persévère dans la foi et dans la profession du nom de Dieu. Elle prie non-seulement pour le Pape, les évêques, les prêtres, les diacres, etc., mais encore pour tous les membres de l'Église, afin que le corps de Jésus-Christ soit sanctifié et gouverné par le même esprit de Dieu, et que Dieu soit servi dans tous les degrés de la hiérarchie; pour les catéchumènes, afin de leur ouvrir l'accès des miséricordes divines, et afin que, régénérés par le baptême, ils soient comptés parmi les enfants de Dieu; pour le monde entier, afin de rappeler les égarés, consoler les affligés, fortifier les faibles, exaucer les suppliants, nourrir les affamés, guérir les malades, délivrer les captifs, diriger les voyageurs et ramener les passagers au port du salut. Pour les hérétiques et les schismatiques, afin que, guéris de leur esprit de tromperie et de division, ils reviennent à l'unité de la vérité divine; pour les Juifs, afin de leur enlever le bandeau des yeux, et de les délivrer de leurs ténèbres, en leur montrant en Jésus-Christ la lumière de la vérité; pour les païens, afin qu'ils passent de leurs faux dieux au Dieu vivant et à son Fils Jésus-Christ, et que, purgés de la malice de leurs cœurs, ils se réunissent à la sainte Église.

2° *Touchante* est l'adoration du Christ, le Crucifié. Après avoir chanté ces paroles : « Voyez le bois de la croix, auquel a été suspendu le salut du monde, » le prêtre la dépose à terre et la baise... Si les rois humiliaient devant la croix eux et leurs couronnes; si, prosternés en adoration devant Jésus, ils baisaient son image, et que les grands et le peuple imitassent l'exemple du roi, au milieu des chants du chœur, cette cérémonie si simple serait certainement la religion vivante; ce serait une preuve de vénération envers l'éternelle majesté, et une marque du désir qu'on aurait d'être uni à l'amour éternel.

3° *Touchante* est l'obéissance accompagnée de l'adoration. Traduisons seulement quelques passages :

DEUX CHANTRES.

« Mon peuple, que vous ai-je fait, et par quoi vous ai-je affligé ? Répondez-moi.

Parce que je vous ai délivré de la servitude d'Égypte, vous récompensez votre Sauveur par la croix?

LES CHŒURS :

*Un chœur chante en grec et l'autre en latin:*

Dieu saint !
Dieu immortel !
Ayez pitié de nous !

DEUX CHANTRES DU DEUXIÈME CHŒUR :

Parce que je vous ai porté à travers le désert, nourri avec la manne et introduit dans un bon pays, pour cela vous donnez à votre Sauveur une croix pour récompense?

LES CHŒURS :

Dieu saint !
Dieu immortel !
Ayez pitié de nous !

DEUX CHANTRES DU PREMIER CHŒUR :

Qu'aurais-je dû vous faire que je n'aie point fait? Je vous ai planté pour être ma vigne, et vous m'avez récompensé par l'amertume. Vous avez calmé ma soif avec du vinaigre, et vous avez percé mon côté avec une lance.

LES CHŒURS :

Dieu saint !
Dieu immortel !
Ayez pitié de nous ! »

Quel dommage que le sens profond de ce magnifique chant choral ne puisse aller au cœur, étant si rarement chanté de cœur et si peu compris des auditeurs !

72. Le *Samedi saint* sera pendant l'office public un véritable sabbat spirituel pour les fidèles, si le prêtre célèbre avec eux, dans un même esprit, le repos de Jésus au tombeau, et si, à l'office du soir, entonnant ce vieux chant de l'Église : *Le Christ est ressuscité*, il le chante avec les fidèles de tout son cœur, comme le veut saint Paul.

73. Si, pendant la semaine sainte, Jésus-Christ apparaît comme la victime offerte pour les péchés des fidèles, le jour de Pâques, et pendant tout le temps pascal, il se révèle comme le sauveur du genre humain ressuscité de la mort.

Ce que le Sauveur disait à Jean (*Apoc.*, I, 17), il le redit, à chaque fête de Pâques et à tous les saints temps de l'année, à toute la communauté des fidèles.

« Je suis le premier et le dernier ; je suis la vie. J'étais mort et voilà que je suis vivant; je vis de toute éternité; j'ai les clefs de l'enfer et de la mort. » Cette parole du Christ : « J'étais mort, et voilà que je suis vivant, et désormais je ne mourrai plus, » cette parole, répétée par le prêtre, entendue et redite par les fidèles : « Oui, il revit et ne mourra plus, » cette confession publique et en commun : « Celui qui est mort pour moi vit et ne mourra plus, » transformera la fête de Pâques en une fête de la vie éternelle.

Cette vie éternelle en Jésus-Christ ressuscité, nous pouvons surtout l'envisager de deux manières : comme *un fait* et comme *un gage*. Comme un fait, en nous arrêtant à la résurrection de Jésus-Christ ; comme un gage, en apprenant à voir notre résurrection préfigurée, promise et accordée dans celle de Jésus-Christ.

### LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST ENVISAGÉE COMME FAIT.

1° La résurrection du Christ, considérée au point de vue historique, est le fondement de la foi chrétienne. Car les Apôtres, qui avaient vu, entendu, touché le Ressuscité, qui lui avaient parlé pendant quarante jours, l'avaient vu monter au

ciel, avaient reçu son Esprit, annoncèrent devant les Juifs et les païens, en face de l'autorité des prêtres et du peuple, que « Jésus-Christ était ressuscité. » Ce témoignage vivant de leur foi, confirmé par la sainteté de leur vie, par leurs miracles et par le Saint-Esprit, qui lui ouvrit partout les cœurs, voilà ce qui établit la foi des premières communautés apostoliques. Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts est donc non-seulement le principal objet, mais encore la base de notre foi.

2° La résurrection du Christ, envisagée quant à l'enchaînement des doctrines, est le fondement de la foi chrétienne ; car cette parole : « Le Père m'a envoyé ; je suis le Fils engendré du Père ; ma doctrine ne vient pas de moi, mais de Dieu, etc., » cette parole s'est réalisée dans la résurrection du Christ. Aussi, dès le commencement de son Épître aux Romains, saint Paul se nomme un apôtre de Jésus-Christ, né, selon la chair, de la race de David, mais devenu par la résurrection « fils de Dieu » selon l'esprit (*Rom.*, I, 3-4).

3° La Résurrection de Jésus, quant à son efficacité divine, est le fondement de notre foi ; car de même que Jésus-Christ en ressuscitant est entré dans sa gloire, de même qu'élevé à la droite du Père il nous a envoyé le Saint-Esprit, de même qu'il a agi par l'organe des Apôtres et par leurs prédications, et que, par leurs paroles, il a jeté des étincelles dans les cœurs ; ainsi la foi vivante au Christ vivant qui anime les cœurs dociles est elle-même un fruit de la vie transfigurée du Sauveur.

4° La résurrection du Christ est le fondement de nos espérances ; car si Jésus-Christ est devenu par son abaissement jusqu'à la mort de la croix une victime pour les péchés du monde, il est devenu par sa résurrection et par sa glorification, qui en est la conséquence nécessaire, le Sauveur du monde pécheur. « Jésus-Christ est notre vie ! » s'écrient tous ceux d'entre ses disciples qui s'abandonnent sans réserve à sa conduite. Or, si Jésus-Christ est leur vie, il est par là même leur espérance.

5° La résurrection du Christ est pour l'âme croyante un évangile qui lui prêche sans cesse la charité. « Aimons Celui qui

nous a aimés le premier, qui a livré son Fils à la mort à cause de nos péchés, et qui est ressuscité pour notre justification. »

6° Jésus-Christ ressuscité de la mort est l'objet éternellement présent de notre foi, de notre confiance, de notre amour. L'âme est en commerce continuel avec le Christ, qui lui est une preuve vivante de la gloire future qu'elle doit conquérir par ses souffrances, et qui entrevue par la foi, rend toutes les souffrances supportables. Elle voit en lui la preuve de cette vérité, que tout contribue à l'avantage de ceux qui aiment Dieu, etc.

### LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST, CONSIDÉRÉE COMME GAGE.

7° La résurrection du Christ est un gage de la nôtre. Autant il est certain que Jésus-Christ est ressuscité, autant il l'est que nous ressusciterons un jour; car s'il a prédit sa résurrection, il a aussi prédit la nôtre. Si donc la première parole de Dieu s'est accomplie, la seconde se réalisera pareillement.

8° La résurrection du Christ est la figure de la nôtre; car il rendra notre corps, vil, corruptible et faible, semblable à son corps transfiguré, puissant et immortel. Les membres du corps (l'Église) seront semblables à la tête.

9° La résurrection du Christ est la *preuve expérimentale* de la vie éternelle, de l'immortalité de l'homme tout entier, transformé en une nouvelle créature. Non-seulement la mort ne pourra rien à l'esprit, mais le corps transfiguré sera également hors de ses atteintes.

10° Ce n'est que dans notre résurrection, figurée et promise par celle de Jésus-Christ, et en quelque sorte déjà opérée, que Jésus-Christ apparaît comme second Adam, et cela dans toute la signification du mot; car si la désobéissance du premier Adam a apporté dans le monde non-seulement le péché, mais encore la mort, il faut, d'après les conseils éternels de Dieu, que l'obéissance du second Adam apporte dans le monde non-seulement la justice, mais encore la vie éternelle.

74. La *Confession pascale*, comme partie constitutive de la

pénitence, est, considérée dans ses rapports avec le changement de dispositions, la manifestation éclatante de la résurrection du Christ. Car de même que le Sauveur est ressuscité de la mort, il faut que les fidèles ressuscitent, par la confession et la pénitence, de la mort spirituelle, et que, le jour de Pâques, ils apparaissent revêtus en quelque sorte d'une vie nouvelle et toute céleste. Voilà pour les pécheurs proprement dits, ceux qui sont morts à la grâce. Quant aux membres vivants, ils devront, en acquérant, par la pénitence et la confession, une mesure plus abondante de vie divine, représenter avec plus de perfection encore la vie divine du Sauveur ressuscité?

La confession pascale, qui n'est pour l'ignorant qu'une lettre morte, et pour l'incrédule qu'un scandale, sera aux yeux du prêtre, grâce à l'influence de son esprit, une exposition frappante de la résurrection du Christ; puisque les morts spirituels ressusciteront, par la confession pascale, de la mort de leur âme, et que ceux qui avaient encore la vie spirituelle, renouvelés par cette même confession, se sentiront animés d'une nouvelle force pour imiter et glorifier le Sauveur.

75. Si la confession pascale représente si vivement la résurrection de Jésus-Christ, que sera la communion, sinon la participation des fidèles à la vie céleste du Sauveur ressuscité?

Telle est la haute signification du précepte ecclésiastique qui oblige tous les membres de l'Eglise catholique à la confession et à la communion pascales.

76. Le premier dimanche après Pâques, appelé dimanche *in albis*, est comme un document attestant que, dans les premiers temps de l'Eglise, ceux qui avaient été baptisés pendant la semaine de Pâques portaient des vêtements blancs, afin de manifester, par cette couleur de l'innocence, l'esprit et la vertu du baptême, comme aussi la pureté de leur âme. Le baptême des adultes ayant été remplacé par celui des enfants, le pasteur renverra à ce jour-là la rénovation des vœux du baptême.

77. Afin de donner plus de vie à la rénovation des vœux du

baptême, plusieurs pasteurs ont l'habitude de préparer pour ce jour-là la première communion des enfants.

78. Les *trois derniers jours* qui précèdent la fête de l'Ascension de Jésus-Christ sont consacrés par l'Église à des processions publiques. Des paroisses tout entières s'en vont de leurs églises dans des églises voisines; impuissantes à renfermer dans leurs sanctuaires les élans de leur piété, elles font retentir les campagnes de leurs supplications et de leurs louanges. Les voix des vieillards et des enfants, des jeunes hommes et des jeunes filles, des pauvres et des riches se confondant dans une belle et noble rivalité, s'élèvent vers Celui en qui nous avons la vie, le mouvement et l'être. Portés sur les ailes de la piété, ils cherchent leur Christ à la droite de Dieu, et emportent ses bénédictions dans leurs cœurs et dans leurs maisons. C'est là, assurément, la plus belle manière de célébrer la fête de l'Ascension.

79. A l'exemple des Apôtres, qui aimaient à considérer la mort du Christ dans ses rapports avec le reste de son histoire, avec les conseils de l'amour éternel et avec le magnifique avenir qu'ils entrevoyaient, le prêtre envisagera la fête de l'Ascension sous ce beau et intéressant aspect. Cette vue d'ensemble passera insensiblement de lui aux fidèles, et ne contribuera pas peu à manifester et à vivifier leur foi en Jésus-Christ.

### QUELQUES ESSAIS POUR LES COMMENÇANTS.

1° *L'Ascension de Jésus-Christ dans ses rapports avec son incarnation.* Jésus-Christ, qui était revêtu de la forme divine, prit la forme d'un esclave, naquit dans une grotte à Bethléem, pleura comme un enfant, s'enfuit devant un tyran dans un pays étranger, vint à Nazareth, et grandit comme un enfant pauvre et méprisé. Et maintenant, après avoir prouvé qu'il est le Fils de Dieu, le voilà qui s'en retourne sur un nuage éclatant, entouré de puissance et de gloire, auprès de son Père, certain qu'il est que toute puissance lui a été accordée au ciel et sur la terre.

« Parce qu'il s'est abaissé au-dessous de tous, il sera élevé au-dessus de tous. »

Quelle différence entre son entrée dans le monde visible et son retour dans le monde invisible ! Et pourtant quel rapport entre l'un et l'autre ! Celui qui venait de Dieu ne devait-il pas retourner à Dieu ?

2° *L'Ascension de Jésus dans ses rapports avec sa passion et sa mort.* Qui eût jamais pensé que la croix fût un chemin si sûr pour arriver au trône de la Divinité, pour passer de la mort à la vie, de la plus profonde ignominie à la plus sublime élévation ?

Celui qui s'écriait à Gethsémani : « Mon Père, éloignez de moi ce calice ! » est maintenant assis à la droite du Père. Celui qui s'écriait du haut de la croix : « Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » peut dire maintenant : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. » Celui qui a été trahi par un disciple, renié par un autre, blasphémé par un larron, raillé par le peuple et par les prêtres, Celui-là envoie maintenant des messagers annoncer sa doctrine par toute la terre, le proclamer Seigneur et Juge de tous les hommes, baptiser en son nom. Celui qu'une bande furieuse appelait dérisoirement du nom de roi, qu'elle déshonorait par ses coups de fouet, ses soufflets et ses crachats, il lui est donné un nom au-dessus de tout nom, devant lequel tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers. Celui qui reposait dans un froid tombeau, un nuage l'élève maintenant au-dessus de tous les trônes.

Quelle différence ! et pourtant quel rapport ! Il fallait qu'il souffrît, et qu'il entrât dans sa gloire par les souffrances. Celui qui a tant souffert méritait bien une telle gloire.

3° *L'Ascension du Christ, considérée dans ses rapports avec sa mort et sa résurrection*, est assurément pour le chrétien la preuve la plus manifeste de l'immortalité et de la vie éternelle. S'il est vrai, et il l'est incontestablement, que Jésus est mort sur la croix, qu'il a reposé dans le tombeau ; s'il est vrai, et il l'est incontestablement, qu'il est ressuscité des morts et est monté

au ciel, il est vrai aussi, incontestablement, qu'il y a une autre vie après celle-ci.

Jésus est mort et a recouvré la vie : donc la mort n'est point le terme de toute la vie ; Jésus a recouvré la vie et est monté au ciel : donc toutes ses promesses s'accompliront ; Jésus a recouvré la vie et est allé s'asseoir à la droite de son Père : donc, selon sa parole, tous les morts revivront un jour.

4° *L'Ascension de Jésus, considérée dans ses rapports avec la descente du Saint-Esprit,* est une preuve historique et irréfragable de sa vie céleste à la droite de son Père. « Si je ne retourne point auprès du Père, le Consolateur ne viendra point. » Il retourne auprès de son Père et le Consolateur arrive.

Or, puisque cette parole est vraie, celle-ci l'est aussi : « Je m'en vais vous préparer une place. » Et si cela est vrai, quelle doctrine consolante ! Cette parole étant vraie, celle-ci l'est aussi : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. » Jésus-Christ au ciel n'est donc pas oisif : il veille sur nous, il nous prépare une place, il nous envoie son Saint-Esprit.

Ces paroles étant vraies, celles-ci le sont également : « Là où je suis, là doivent être mes serviteurs. »

5° *L'Ascension de Jésus, considérée dans ses rapports avec son avénement futur.* « Comme vous l'avez vu monter au ciel, ainsi vous le verrez redescendre. »

Il est certain qu'il est monté au ciel : donc il est certain qu'il reviendra. L'Ascension de Jésus est un gage de son retour.

Réjouissez-vous, mes frères, il vit dans la gloire du Père ; il vit pour nous ; il reviendra certainement pour rassembler tous les siens et les emmener au sein de sa gloire.

6° *L'Ascension de Jésus, considérée dans ses rapports avec toute son histoire.* Sans l'Ascension, la doctrine du Sauveur aurait été privée d'une de ses plus belles confirmations ; sans l'Ascension, l'exemple de sa vertu aurait été dépourvu de sa plus belle récompense ; sans l'Ascension, ses souffrances n'auraient point été couronnées ; sans l'Ascension, la chaîne des miracles

et des destinées du Sauveur aurait manqué d'un de ses plus beaux anneaux : celui qui devait relier la vie terrestre avec la vie invisible du ciel ; sans l'Ascension, le plan qui devait réaliser le bonheur du genre humain aurait été destitué de solidité, et l'œuvre de la Rédemption aurait été interrompue avant d'avoir atteint son but.

Qui est-ce qui était plus digne d'aller au Père que Celui qui en venait, qui l'avait fait connaître, lui et sa volonté, qui avait invité tous les hommes à s'adresser à lui, qui avait exécuté ses ordres, qui avait attendu de lui cette récompense, et qui avait été ressuscité par lui? etc.

Outre cette vue d'ensemble, le liturgiste en apprendra encore d'autres de la bouche de saint Paul, telles que celles-ci : « Dieu nous fait asseoir dans le ciel avec Jésus-Christ. » (*Ephes.*, II, 6.) « Si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, recherchez ce qui est dans le ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu. » (*Coloss.*, III, 1, 2.) « Nous vivons déjà dans le ciel comme en étant citoyens. » (*Philipp.*, III, 20.) « Notre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ ; aussi quand Jésus-Christ paraîtra, nous paraîtrons avec lui dans la gloire. » (*Coloss.*, III, 3, 4.)

80. *La Pentecôte* est aux yeux du chrétien et du pasteur :

1° La fête proprement dite de la législation de la nouvelle alliance, selon ces paroles du prophète Jérémie (XXXI, 31-33), commentées aux chrétiens par l'auteur de l'Épître aux Hébreux (VII, 10) : « Voici l'alliance que je ferai avec la maison d'Israël, dit le Seigneur : j'imprimerai mes lois dans leur esprit, et je les écrirai dans leurs cœurs, et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. » Or, que cette alliance soit libre et universelle, qu'il soit impossible d'imaginer un état plus heureux que celui où la loi de sainteté est écrite dans les cœurs, et un état plus malheureux que celui où cette loi n'est pas écrite dans les cœurs ; que cette nouvelle loi ne soit autre que la loi du saint amour ; que cette loi écrite dans le cœur ne soit autre chose que le renouvellement de l'homme tout entier ; que l'effusion du Saint-Esprit, le jour de la Pentecôte, soit l'accom-

plissement de la promesse faite aux disciples, et en même temps un gage de son accomplissement en nous, il sera facile de s'en convaincre, pour peu qu'on veuille approfondir cette question.

Nous autres hommes, nous écrivons sur du papier; mais Dieu écrit dans les cœurs; nous écrivons avec de l'encre, mais Dieu écrit avec le Saint-Esprit; nous écrivons avec des lettres, mais Dieu écrit avec l'amour.

La Pentecôte est donc :

2° La fête proprement dite de la nouvelle création de l'homme à l'image de la Divinité; par conséquent une fête de l'humanité dans la plus noble acception du mot.

Le malin esprit, le père du mensonge et de l'incrédulité, avait défiguré l'image de Dieu dans l'homme; le bon esprit, l'esprit de vérité, qui, lorsqu'il entre dans les cœurs, y apporte avec lui la foi, la charité et l'espérance, rétablit en nous cette image obscurcie et troublée.

3° La Pentecôte est donc la fête de la dignité vraie et originelle de l'homme, dignité qui consiste en ce que, enfants régénérés de Dieu, nous avons les véritables sentiments qui conviennent à des enfants, et qu'un jour nous recevrons l'héritage complet de notre Père.

4° La Pentecôte est la fête commémorative de la fidélité que nous devons à Jésus, qui, selon sa promesse, nous a envoyé le Saint-Esprit, et a donné par là un nouvelle confirmation à la vérité de sa doctrine.

Nous n'avons pas besoin de faire observer au liturgiste qu'il faut, ce jour-là :

5° Expliquer les dons de l'Esprit, comme les nomme Isaïe, et les fruits de l'Esprit, comme les appelle saint Paul;

6° Montrer que l'esprit du christianisme, c'est la foi qui opère par la charité (*Gal.*, v, 6);

7° Insister sur la nécessité d'avoir les mêmes sentiments que Jésus (*Philip.*, II, 5), puisque nous ne lui appartenons qu'autant que nous avons son esprit (*Rom.*, VIII, 9), et prouver que nous avons ces sentiments en montrant d'une manière sensible ce

que les Apôtres du Christ ont reçu, fait, souffert et fondé le jour de la Pentecôte.

Écoutons, au dix-neuvième siècle, un prédicateur éclairé et profond du quatorzième siècle, qui sut pénétrer jusqu'à la moelle de cette doctrine : « La véritable Pentecôte, disait-il, peut et doit se célébrer tous les jours; que dis-je? à toute heure ; car le Saint-Esprit se communique à tous ceux qui sont prêts à le recevoir. » Et : « Le Saint-Esprit opère un double travail dans les âmes humaines ; il les vide de nous-même et les remplit de sa personne; il les débarrasse de tout ce qui n'est pas divin, et les remplit de tout ce qui est de Dieu. »

8° La pratique, l'expérience et l'histoire apprennent au liturgiste une vérité de la plus haute importance : c'est que l'état des paroisses est en rapport direct avec le zèle que l'on met à implanter dans les cœurs la doctrine de la foi, de la prière et du Saint-Esprit.

Car, dans une paroisse, la vie et la mort sont en proportion de la foi en Jésus-Christ, de la prière du Saint-Esprit et du cœur, et de l'union de l'homme intérieur avec l'esprit de Dieu.

La civilisation de la jeunesse se reconnaît à une autre marque que l'instruction d'une paroisse chrétienne. L'une et l'autre peuvent habiter ensemble, quand l'une est honnête et que l'autre prédomine ; mais elles ne sauraient jamais se fondre en un.

Si la doctrine qui dit que les ceps, pour être féconds, doivent rester attachés à la vigne, et que les chrétiens doivent être unis à Jésus-Christ s'ils veulent être pieux et se sauver, si cette doctrine n'était aux yeux du liturgiste que pur fanatisme, il ne récolterait ni vin dans sa vigne, ni moisson spirituelle dans sa paroisse, et le Saint-Esprit serait forcé de recourir à d'autres organes pour opérer sur les cœurs des fidèles. Et c'est là ce qu'il fait; car il ne laisse orphelin nul cœur digne de le recevoir ; si tous ses organes devaient lui manquer, il saurait bien opérer sans eux : *Spiritus ubi vult spirat.*

81. L'Église a été sagement inspirée lorsqu'elle a prescrit que

la fête de la Trinité serait célébrée, non pas au commencement, mais à la fin de l'année ecclésiastique. En agissant ainsi, elle a voulu, ce me semble, nous donner à entendre que nous devions faire en nous-mêmes l'expérience de la naissance, de la Passion, de la mort, de la résurrection de Jésus-Christ, de la descente du Saint-Esprit, avant d'arriver à cette bienheureuse connaissance, que « Jésus-Christ ne fait qu'un avec le Père, et que les fidèles ne sont qu'un en esprit avec le Père et le Fils. » (*Jean*, XIV, 20). Cette connaissance de la doctrine de la sainte Trinité serait certainement la plus féconde de toutes.

Le liturgiste s'appliquera donc principalement à exposer le dogme de la sainte Trinité tel qu'il se révèle dans les membres vivants de l'Église de Jésus-Christ, et à initier les fidèles à la connaissance féconde et vivante du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

1° Nous ne comprendrons bien la doctrine du Père, du Fils et du Saint-Esprit, que lorsque, abandonnant les illusions du monde et l'idolâtrie de nos propres pensées, nous nous tournerons vers Dieu ; que, régénérés par le Saint-Esprit, nous pourrons en toute confiance nous écrier : *Mon Père!* quand nous honorerons le Père dans le Fils, et que, convaincus que nous sommes enfants de Dieu, nous aurons appris à confesser le Saint-Esprit. C'est alors seulement que la nuit disparaîtra pour faire place à la pleine lumière du jour;

2° La doctrine de la sainte Trinité ne deviendra pour nous une doctrine de salut que lorsque, en notre qualité d'enfants du Père, rachetés par le Fils et devenus les temples vivants du Saint-Esprit, nous porterons le Dieu unique dans notre esprit et dans notre corps;

3° Nous ne serons des membres du royaume de Dieu que lorsque nous saurons ce que c'est que le royaume de Dieu; quand, vivant en harmonie avec tous ses membres, nous adorerons Dieu le Père dans tous les événements de notre vie; quand, dans toutes les lois de ce royaume, nous serons soumis à un même Chef et à un même Seigneur; et qu'enfin, obéissant à tous les

mouvements de la grâce, nous nous laisserons gouverner par le même Esprit de l'amour;

4° Il n'y a que l'Esprit de Dieu, scrutateur de toutes les profondeurs de la Divinité, qui révèle aux enfants de Dieu le mystère de tous les mystères, savoir « que toutes les créatures, le ciel et la terre, les anges et les hommes, sont gouvernées par un Chef unique, sanctifiées par un seul esprit, et que Dieu (le Père) doit être tout en tous. » (*Éphes.*, I, 1-23; I *Cor.*, XV, 28 )

5° Un seul Père élevé au-dessus de tous;
Un seul Seigneur régnant sur tous;
Un seul Esprit agissant en tous,
Se manifeste dans le monde entier,
Dans toute l'Église de Dieu,
Dans tout le cours de la vie de chaque chrétien.

6° Ce qui nous met en union avec l'Esprit saint est cela même qui établit nos rapports avec le Père et le Fils; car de même que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont qu'un seul Dieu; ainsi l'union avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit n'est qu'une même union avec le Saint-Esprit. Néanmoins, comme tout bien procède du Père, vient par le Fils et est donné avec le Saint-Esprit, l'amour est attribué au Père, la grâce au Fils, l'union au Saint-Esprit dans chacun de ces souhaits de l'Apôtre : « Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu et la communication du Saint-Esprit demeure avec vous tous. » (II *Cor.*, XIII, 13.)

Cette union du Saint-Esprit n'est point une relation imaginaire, stérile; mais elle est toute vie, et elle consiste en ce qu'il partage avec nous (*communicatio*) sa gloire et ses bienfaits.

Et en cela, tout se réduit pour nous à coopérer et à consentir aux desseins salutaires qu'il a sur nous, à les agréer et à l'en remercier.

7° Le chrétien n'est plus au service de la vanité; il appartient à Dieu; il est consacré par le baptême à une vie divine. Sa vie tout entière doit être une rénovation et une application des vœux de son baptême.

« Baptisé en votre nom, Père, je veux glorifier votre nom; baptisé en votre nom, Fils de Dieu, Sauveur du monde, je veux étendre votre royaume, je veux vivre pour vous, puisque vous êtes mort pour moi; baptisé en votre nom, Esprit de Dieu, Esprit unique du Père et du Fils, je veux accomplir votre volonté, qui m'est manifestée par vos paroles et par vos secrètes inspirations. »

8° L'antique et respectable usage de se marquer le front, la bouche et la poitrine du signe de la croix, et ces paroles : « Au nom du Père et du Fils, et du Saint-Esprit, » le liturgiste ne les laissera pas dégénérer en une coutume insignifiante, et encore moins superstitieuse. Il devra en être l'âme et la vie.

Il enseignera au peuple à faire toutes choses pour la gloire du Père, d'après le modèle du Seigneur et avec la force du Saint-Esprit.

82 Quant à la *Fête-Dieu*, le liturgiste en recherche la signification, et explique le caractère de solennité particulière qu'elle revêt.

Dans le premier cas, il cherche à familiariser son peuple avec le point de vue divin où il faut se placer pour méditer sur l'institution de l'Eucharistie. Le genre humain ayant perdu la vie de l'âme dans le premier Adam, devait la recouvrer dans le second. Cette renaissance de notre race, tel est le but de l'apparition du Sauveur sur la terre, de sa vie, de sa mort, de sa résurrection, de son triomphe, de l'autorité dont il est investi à la droite de son Père; tel est le but de l'institution de l'Église, des sacrements et surtout de l'Eucharistie. Si Jésus-Christ est, par son Esprit vivificateur, la vie de tous, il l'est principalement dans le festin de l'amour. De même donc que la nourriture corporelle a pour objet de vivifier les forces du corps, de même ce festin spirituel est destiné à ranimer les forces de notre âme. Cet esprit de l'institution de l'Eucharistie est méconnu par les sages du siècle, qui sont assez insensés pour la ravaler à un pur festin commémoratif. *Insensés*, disons-nous; car s'il est vrai de dire que vous ne fortifieriez pas la vie de vos enfants, si, au lieu

d'une nourriture et d'une boisson réelles, vous leur rappeliez simplement la mémoire de l'inventeur du pain, il l'est également que l'âme ne saurait être fortifiée par le seul souvenir de l'institution de l'Eucharistie. Un simple souvenir ne rassasie point; il ne fortifie ni l'âme ni le corps. Sans doute que le festin institué pour nous fortifier l'est aussi pour nous rappeler l'amour de son auteur.

La sainte Eucharistie est aussi un festin d'union.

De même, en effet, que les parties nutritives d'un repas matériel s'unissent avec le corps; de même, par le festin de l'amour, les disciples du Sauveur ne forment entre eux qu'un même corps en Jésus-Christ; car si la charité est la vie de l'âme, elle est aussi l'union des cœurs.

La sainte Eucharistie est donc tout à la fois la nourriture de l'âme et l'union des cœurs. « Nous tous qui participons à un même pain, nous ne sommes tous ensemble qu'un seul pain et un même corps avec Jésus-Christ. » (*Cor.*, x, 17.)

L'idée de cette union, qui constitue l'essence de l'Église, et qui se réalise si admirablement dans le festin de l'amour, est clairement formulée dans les prières liturgiques :

« Répandez, Seigneur, l'esprit de votre amour dans nos cœurs, et, après nous avoir rassasiés d'un même pain, faites qu'après l'effusion de vos miséricordes nous ne soyons qu'un même cœur. »

C'est par ces divers effets que se manifeste dans l'Église catholique la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel.

La sainte Eucharistie, en ranimant les chrétiens et en les unissant entre eux et avec Jésus-Christ, est par là même une profession publique et solennelle de Jésus crucifié; elle est un hommage, une promesse s'exprimant non par des paroles, mais par la force et la volonté qu'elle inspire de vivre et de mourir pour lui jusqu'à ce qu'il revienne.

Le renouvellement de la vie de l'âme et l'union des cœurs, manifestés et réalisés dans le festin de l'amour, voilà la fête

vivante de la mort de Jésus; c'est un hommage solennel que lui rendent ses amis.

La sainte Eucharistie, outre la vie de l'âme et l'union des cœurs, est encore le gage de la résurrection et de la vie éternelle. Car si Jésus-Christ est la vie des siens, s'il leur communique une vie nouvelle et les unit entre eux; si Jésus-Christ, qui est la vie des siens, ne meurt plus; si personne ne peut lui enlever ses brebis, il est manifeste que Jésus-Christ sera aussi pour les siens la vie éternelle et la plénitude de cette vie.

« Celui qui mange ma chair et boit mon sang, aura la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour » (*Jean*, v, 53).

Après que le liturgiste aura habitué ses ouailles à considérer la sainte Eucharistie sous son point de vue divin, il ne lui sera pas très-difficile de leur faire comprendre la nécessité de « s'éprouver soi-même » avant de recevoir la communion, de les rendre attentives à la sentence terrible portée contre ceux qui communient indignement (I *Cor.*, xi, 28-33), de leur faire apprécier les bénédictions célestes que la fréquente communion fait descendre sur une paroisse tout entière, de les familiariser avec ces habitudes d'honnêteté et de bienséance extérieure qui rendent la communion ce qu'elle doit être, c'est-à-dire la participation de toute une paroisse au corps et au sang de Jésus-Christ.

Quant à la procession solennelle, le liturgiste la considère comme la vie publique de la religion.

Je sais bien que la religion qui existe réellement dans les cœurs devrait manifester sa vie publique par les vertus de la vie domestique, civile, et sans doute aussi, si on laissait prédominer son influence, par celles de la vie politique; mais je sais aussi que cette même religion veut, de plus, se manifester dans les assemblées des fidèles, et que, quand elle trouve l'enceinte de l'église trop étroite, elle aime à se déployer dans le temple immense de la nature, et à manifester sa vie publique dans des processions publiques.

Telle est l'origine de la procession de la Fête-Dieu, tantôt

surchargée de pompe, tantôt trop dépourvue d'éclat et de solennité. Mon sentiment, à moi, c'est que si l'on ne saurait défendre à une société d'amis de manifester publiquement leur commune allégresse, aussi longtemps qu'ils ne dépassent pas les bornes de la décence et de l'honnêteté, on ne doit pas non plus s'opposer à ce qu'une société religieuse manifeste publiquement sa vie hors du temple, et qu'on doit se borner à faire en sorte : 1° qu'il n'y ait rien que de religieux dans cette manifestation, et, 2° que l'esprit d'ordre ne soit pas plus troublé que l'esprit de piété.

83. La *fête des Anges* est une fête délicieuse, non-seulement pour les enfants, dont les anges contemplent la face du Père céleste, mais encore pour tous les adultes, pour tous les élus, puisque les anges sont les ministres de Dieu, envoyés pour veiller à leur salut (*Hébr.*, I, 7), et pour toute l'assemblée des fidèles, qui est le théâtre où les puissances célestes admirent la sagesse de Dieu (*Éphes.*, III, 10).

Jésus-Christ étant venu pour réunir les anges et les hommes en une seule famille, et nous ayant rendus propres à la contemplation des choses célestes, le liturgiste devra apprendre à considérer la doctrine des anges avec l'œil de l'esprit, et s'en servir comme d'instrument pour vivifier et manifester, dans les fidèles, principalement le jour de la fête des saints anges, le sens des choses célestes.

1° Il insistera surtout sur ce mot du Sauveur : Que les anges éprouvent plus de joie de la conversion d'un pécheur que de la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes. Cette participation des esprits à la conversion des pécheurs est bien propre à nous faire prendre la résolution de donner aux anges ce sujet d'allégresse.

2° Jésus-Christ nous montre, dans l'empressement qu'ils mettent à accomplir la volonté de Dieu, un exemple du zèle que nous devons y apporter nous-mêmes ; d'ailleurs le désir de les imiter dans leur obéissance envers le Père céleste est renfermé dans cette prière que nous adressons journellement au Seigneur :

« Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. » L'occupation des anges, chargés de servir de ministres à l'homme, est une preuve de la haute excellence de la nature humaine. Il faut bien qu'il y ait quelque chose de grand dans l'homme, puisque les bons esprits sont obligés de veiller à son salut.

3° Jésus-Christ, comme Fils de Dieu, et comme souverain dont le trône est au-dessus de tous les trônes et placé à la droite de Dieu, est élevé au-dessus de tous les anges; aussi, en jetant nos regards sur les anges, ne devons-nous jamais les détourner de Jésus-Christ.

4° La toute-puissance du Dieu unique, agissant dans les anges et par les anges, aide à nous faire comprendre comment un jour Dieu sera tout en tout.

5° L'idée qu'il existe des rapports entre les anges et nous, nous ouvre sur le gouvernement de Dieu de magnifiques perspectives, et fortifie puissamment le courage de l'homme de bien. « Soyez ardents dans la lutte contre le mal; car une multitude innombrable de bons esprits combat avec vous. » Le soin de l'innocence des enfants, et la fidélité aux moindres préceptes que Dieu nous impose dans notre intérêt: voilà ce qui fait la joie du ciel et nous rend les imitateurs des anges. O vous, les tendres fleurs de la race humaine, si vous saviez combien le cœur me saigne quand je vois la pudeur disparaître de votre visage, et que je n'aperçois nulle part la main d'un ange venir protéger cette gardienne de l'innocence!

6° La fidélité dans les fonctions du ministère des âmes fait des évêques et des prêtres les anges des fidèles.

84. Si le culte des saints ne doit être autre chose qu'un honneur rendu à Dieu et à Jésus-Christ dans la personne des saints, les fêtes où nous célébrons la mémoire de la sainte Vierge, ne doivent non plus être considérées par le liturgiste que comme autant de fêtes du Seigneur. C'est son nom que nous vénérons dans la fête de tous les saints; c'est sa sainteté que nous imitons dans leurs vertus, sa sagesse éternelle que nous apprécions dans leurs vicissitudes et leurs destinées. Toute exagération dispa-

9. Le cantique de Marie (*Luc*, I, 46-55) fournit à lui seul de riches matériaux de sermons pour les jours de fêtes de la mère de Jésus.

1. Lorsque Elisabeth, de sa voix inspirée, eut proclamé heureuse celle qui devait enfanter le Sauveur : « Bienheureuse êtes-vous, vous qui avez cru, » etc., Marie s'écria aussitôt : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est transporté de joie en Dieu, mon Sauveur. »

On voit ici que la sainte Vierge, loin de se complaire dans les louanges de son amie, s'élève aussitôt vers Dieu de toutes les puissances de son âme, et chante les merveilles qu'il a opérées en elle. On y voit qu'elle fait consister toute sa joie dans le Seigneur, et qu'elle tressaille, non en elle-même, mais en Dieu. Indice significatif, qui nous montre l'essence et le but du culte des saints. Si Marie, lorsqu'elle vivait sur la terre, au lieu de s'exalter elle-même, glorifiait Dieu, et Dieu seul, il est clair que maintenant encore c'est Dieu, et non point elle, qu'elle veut qu'on glorifie.

Il résulte de là que la reconnaissance est la marque des âmes pieuses, qui font consister toute leur joie dans le Seigneur; que la louange de Dieu et la joie en Dieu sont choses tout à fait familières aux âmes d'élite : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit tressaille en Dieu, mon Sauveur. » Si tout cela n'était que sur les lèvres, ce serait une affaire purement machinale, une fausse humilité, c'est-à-dire un double orgueil. De ce qui précède, on peut extraire ce sujet d'instruction : *De la conduite des âmes craignant Dieu, par rapport aux dons du Seigneur.*

1. Les âmes pieuses louent Dieu, et non elles-mêmes; tressaillent en Dieu, et non en elles-mêmes. C'est-à-dire que la véritable crainte de Dieu consiste à lui être reconnaissant et à se réjouir en lui.

2. Marie, qui avait la crainte de Dieu, était reconnaissante envers Dieu, et mettait en lui sa joie.

3. Nous aussi nous devons être reconnaissants envers le Seigneur et nous réjouir en lui; car c'est une ingratitude grossière-

de recevoir les dons de sa main sans en éprouver aucun sentiment de reconnaissance. C'est un orgueil monstrueux de ne point s'élever du don jusqu'au donateur, mais de s'enorgueillir de ce qui ne vient pas de nous.

11. « Parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante : et voici que désormais toutes les générations m'appelleront bienheureuse. »

Voyez combien cette humble créature a le vif sentiment de sa faiblesse et de son impuissance. Elle ne voit en elle que la bassesse d'une servante !

Tous les bienfaits de Dieu, elle les attribue à une grâce et à une faveur du Très-Haut. Mais voyez aussi combien elle comprend la haute distinction qui lui est accordée ! Déjà elle entend d'avance les cantiques d'actions de grâces chantés par les générations à venir. Tout cela n'est à ses yeux qu'une conséquence de la bonté du Seigneur, qui a daigné abaisser ses regards sur elle. Plus l'humilité s'abaisse devant Dieu, plus elle est élevée. D'où l'on peut tirer la méditation suivante sur l'humilité du cœur :

1. En quoi consiste la vraie humilité, et en quoi elle ne consiste pas.

Elle ne consiste pas à cacher ses qualités par une adroite dépréciation de soi-même ; mais à voir clairement sa propre impuissance vis-à-vis de Dieu, et sa faiblesse vis-à-vis de soi-même ; à ne considérer ses propres avantages que comme l'œuvre de la bonté divine ; à fortifier en soi, à chaque bienfait que l'on reçoit de Dieu, ce sentiment de la grâce divine et de notre bassesse. La vraie humilité consiste à mourir à soi-même : « Vous avez abaissé vos regards sur moi, et vous m'avez élevée. Tout ce que je suis, c'est par vous que je le suis. »

2. Cette humilité de cœur, Marie l'avait au plus haut degré. Tout en sentant sa dignité et en comprenant qu'elle serait l'objet des louanges de la postérité, elle n'oubliait pas qu'elle était la « servante du Seigneur ; » elle considérait cette distinction comme un don et une faveur gratuite que Dieu lui faisait.

3. D'où vient que la vraie humilité est si rare? De ce que, oubliant notre bassesse, notre impuissance, nous ne voyons dans le bien de Dieu que notre bien propre, et de ce que nous nous en prévalons comme si ce n'était point un don de Dieu. Nous ne voyons point, ou nous ne voyons que superficiellement, l'abîme de péché qui est en nous; nous n'opposons qu'une résistance faible et rare aux excitations de l'amour-propre et de l'égoïsme.

«Parce que le Tout-Puissant, dont le nom est saint, m'a fait de grandes choses. Et sa miséricorde s'étend de race en race sur ceux qui le craignent. Il a déployé la puissance de son bras.»

Comme cette belle âme apparaît de plus en plus! Elle est remplie du Seigneur, et ravie de sa gloire. D'où l'on peut conclure qu'elle n'avait rien de plus cher que de s'entretenir avec son Dieu; telle doit être aussi «la plus noble occupation de l'homme:» sujet d'une nouvelle méditation.

1. La plus noble occupation de l'homme est de s'oublier, lui et le monde, pour ne s'entretenir qu'avec Dieu; de s'élever au-dessus des sens, au-dessus de la vie; de méditer avec amour et une pieuse docilité sur la volonté divine, sur la toute-puissance du Très-Haut qui se révèle en tout ce qui existe, sur la sainteté de Dieu et la pureté de son être, sur la lumière éternelle qui le manifeste et le cache éternellement, sur la sagesse, la bonté et la miséricorde de Dieu, etc.

2. Cette méditation paisible sur les œuvres, les conseils, les perfections de Dieu, accompagnée d'amour et d'obéissance, était l'occupation favorite de la mère du Seigneur. Elle connaissait sa puissance par les choses qu'il «avait faites en elle;» la sainteté de son nom et sa miséricorde, par les effets qui « s'en propageraient de génération en génération sur ceux qui le craignent.»

3. L'homme tout entier, considéré dans sa vie, dans ses souffrances, etc., n'est que le miroir de la sainteté, de la toute-puissance et de la miséricorde de Dieu. Heureux s'il y regarde souvent pour apprendre à connaître et adorer Dieu en lui. «Notre science souveraine, notre salut, notre religion, notre sagesse, notre vertu, notre bonheur dans le temps et dans l'éternité,

notre bien suprême, c'est d'être unis à Dieu seul, de cœur et d'âme, par un amour inaltérable. »

IV. « Il a dispersé les superbes en la pensée de leur cœur. Il a déposé les puissants de leur trône, et il a exalté les humbles. Il a rempli de biens ceux qui en manquaient, et il a renvoyé les riches vides. »

Vous le voyez, la foi en la Providence du Dieu unique repose entièrement sur sa sagesse et sa bonté. Cette foi, qui a pour fondement ces deux attributs, est ce qui constitue la véritable grandeur, la noblesse réelle de toutes les grandes âmes. De là cet autre sujet de méditation :

« De quelques-unes des voies connues de la Providence divine. »

1. Malgré l'impénétrabilité des desseins du Très-Haut; desseins qui ne sont connus que de l'esprit de Dieu, il nous a été donné néanmoins d'entrevoir, à la lumière qu'elles projettent, quelques-unes des lois qu'il a établies, telles que celles-ci : « Il disperse les superbes, exalte les humbles, rassassie ceux qui ont faim, renvoie les riches vides. »

2. Ces lois se manifestèrent à l'occasion de Marie et de ses contemporains.

Les prêtres, les Pharisiens, les Juifs opulents, les Hérodiens, les Sadducéens, étaient heureux dans leur folie; et avec toute leur science, leur considération, leurs honneurs, ils n'avaient nullement soif du royaume du Messie; par conséquent, ils s'en allèrent vides. Au contraire, Marie, Élisabeth, Anne, Siméon, les pauvres pêcheurs, Nicodème, Nathanael, devinrent riches; il en fut de même des bergers; tandis qu'Hérode s'en alla vide. C'est là un des aspects lumineux des impénétrables conseils du Très-Haut; les adorer dans le silence, y croire avec humilité et obéissance, telle était la joie de la mère de notre Sauveur.

3. Telle est aussi la joie de toutes les âmes pieuses. De là leur humilité; de là leur soif de la grâce divine. Elles seront exaltées et rassasiées.

Apprenons par ce cantique à connaître le Dieu qui exalte les humbles et rassasie les pauvres; soyons humbles de cœur, afin de ne point résister à la grâce de celui qui veut faire de nous de bons ouvriers de sa vigne ; ayons faim de la grâce de Dieu, afin qu'il nous rassasie de la plénitude de ses miséricordes.

v. «Il a relevé Israël son serviteur, se souvenant de sa miséricorde, ainsi qu'il l'avait annoncé à nos pères, à Abraham, et à sa postérité pour toujours.»

Il n'y a point de méditation plus propre à élever l'âme que celle qui nous montre dans le présent le passé et l'avenir, et nous fait connaître en quoi consistent le commencement, le progrès et la plénitude de la réalisation des promesses des anciens âges.

Ces promesses faites depuis longtemps, Dieu les a accomplies; l'effet s'en continue à travers tous les siècles, il embrasse le temps et l'éternité.

Ici, la joie de Marie fut à son comble. Nous ne doutons point que Marie sût prier, puisque son cœur était plein de Dieu, plein des promesses et des bienfaits qu'elle en avait reçus, plein des bénédictions qui se répandaient d'elle sur des milliers d'individus.

Quand le cœur est pénétré de Dieu, qu'il surabonde de reconnaissance, de confiance et d'amour, il n'y a plus qu'à le laisser déborder devant Dieu ; et telle est la véritable prière, la prière sans art ni artifice : parler à Dieu de l'abondance du cœur ; de là ce sujet de méditation :

« De la véritable prière du cœur. »

Celui qui veut, comme Marie, prier de cœur, doit, comme elle, avoir le cœur pénétré des conseils de Dieu, qui sont la sainteté, la sagesse et l'amour même ; de ses miséricordes, de ses promesses et de ses bénédictions, qui deviennent en Jésus-Christ « oui » et « amen. »

Quel est celui qui, se pénétrant des dispositions de cette âme céleste, si admirablement dépeinte dans ce cantique, pourrait ne pas admirer ce sentiment virginal, cet accent pro-

phétique? Profanée en quelque sorte par le temps, Marie n'est que la servante de l'Éternel; prête à entrer dans la nouvelle alliance, elle voit réunies dans le fruitde ses entrailles et les espérances de ses premiers ancêtres, et les bénédictions qui seront accordées à ses derniers descendants; élevée au dessus des filles d'Israël, elle n'est rien à ses propres yeux, et Dieu est son tout.

Quel est celui qui, considérant cette âme aux sentiments si délicats, à la foi si énergique, au caractère si paisible et pourtant si sensible à la joie, pourrait ne pas condamner cette race d'hommes froids et glacés, qui laissent déshonorer un tel caractère!

Outre la beauté intérieure de cette âme, qui la rend aux yeux du chrétien si digne d'être la mère du Seigneur, le rapport qui existe entre elle et Jésus-Christ, et sans doute aussi entre elle et nous, doit encore nous rendre son nom à jamais vénérable. Chaque fois qu'on prononce le nom de Marie, on rappelle à notre cœur et l'on remet sous nos yeux le Sauveur Jésus-Christ; car c'est elle qui nous l'a enfanté. Souvent aussi nous la rencontrons dans l'histoire de Jésus-Christ, bien qu'il nous fût agréable de l'y trouver encore plus souvent.

Volontiers nous visitons par la pensée l'échoppe du charpentier de Nazareth, pour y voir se développer et fleurir ce magnifique enfant, pour contempler sous les yeux de sa mère sa grâce et sa sagesse.

Volontiers nous le suivons accompagnant, à l'âge de douze ans, les pélerins de Jérusalem; nous aimons à le voir enseignant au temple et retrouvé par Marie.

Volontiers nous le voyons, jusqu'à l'âge de trente ans, travailler, prier, obéir, étudier au milieu de sa pauvre mais sainte famille.

Volontiers nous voyons Marie à Cana, où Jésus-Christ opéra son premier miracle; et quand le Sauveur prononce des paroles de la vie éternelle, nous la contemplons avec plaisir au milieu de la foule des auditeurs. Mais là où nous la voyons de préférence, c'est au pied de la croix, à côté de saint Jean, où le

Sauveur mourant n'oublie point de la bénir. Il est aussi hors de doute qu'elle le vit après sa résurrection, mais surtout le jour de la Pentecôte; car ayant enfanté le Sauveur du monde, il était naturel qu'elle reçût de l'Esprit régénérateur une nouvelle mesure de vie divine.

Si donc la mère du Christ doit avoir pour tout chrétien une valeur immense, il est aisé de comprendre que les pieuses servantes, les jeunes filles sages et vertueuses, les femmes chrétiennes entendront surtout volontiers parler d'elle.

Elle est l'héroïne de leur sexe, et elle l'est de droit.

Le pasteur ne négligera donc pas d'indiquer aux jeunes personnes du sexe la vraie manière d'apprendre de Marie : à être pures d'âme et de corps, et à conserver, comme elle, la parole de Dieu dans leurs cœurs; aux mères, à conduire de bonne heure leurs enfants à l'école de Seigneur et à les élever pour lui; à se montrer elles-mêmes, au pied de la croix du Sauveur, fortes dans la foi, persévérantes dans la patience, infatigables dans la prière.

Malheur à celui qui commettrait le péché énorme de détourner de cet idéal de la virginité le tendre regard de la vierge chrétinne, qui a découvert en Marie l'image de la perfection virginale, car ce que vous lui enlèveriez, vous ne pourriez le lui rendre sûrement par aucun autre moyen.

85. Il y a surtout trois fêtes commémoratives de la mère de Dieu qui doivent être chères au pasteur : la fête de l'*Annonciation,* celle de la *Visitation* et celle de son *Assomption* au ciel.

*a.* Celui qui s'est habitué à considérer les choses de Dieu sous une lumière divine ne saurait plus ignorer que, dans le mystère de l'Incarnation, le messager fut un ange; la mère, une vierge, et l'Esprit de Dieu, la puissance créatrice.

Foi, adoration, allégresse sont les tons que rendent les cordes touchées par l'harmonie de l'éternité. Celui qui ne comprend rien à ces tons, il ne lui reste qu'à aller puiser dans son recueil les matériaux de son sermon. Mais malheur aux fidèles qui sont obligés de s'en contenter, et qui, en cette fête de

l'amour, n'entendent aucune syllabe sur les espérances de l'éternité.

*b.* Si saint Luc racontant qu'Élisabeth reconnut dans sa jeune amie qui la visitait, la mère de son Seigneur, et la proclama bienheureuse à cause de sa foi; si Jean sentant dès le ventre de sa mère le voisinage de l'Esprit divin; si Marie, dans la sublimité de son inspiration, ne pensant qu'à Dieu et au soulagement de l'humanité; si les communications de l'Esprit divin, qui eurent lieu dans cette visite, étaient racontés aux fidèles par un autre saint Luc, il faudrait que prêtre et fidèles eussent des cœurs de pierre pour n'être point émus à cette annonce du salut qui va descendre sur le monde. Tout ce que les traditions païennes racontent touchant les visites des dieux ne saurait atteindre à la simplicité et à la sublimité de ce récit.

Si Zacharie ne recouvra la parole qu'à la naissance de son fils, et si, dès lors, sa bouche ne retentit plus que du nom de ce fils, de la louange de Dieu et des espérances de l'avenir, avec quelle ardeur ne durent-ils pas soupirer après la Bénie du Seigneur, Marie, elle dont les cantiques surpassaient tout ce qu'on pouvait chanter à la louange du Très-Haut.

Il est survenu certaines époques d'indifférence et de froideur, où l'on a séparé l'une de l'autre la louange du Seigneur et la vertu, et où l'on a trouvé qu'après avoir chanté des cantiques de louange il fallait encore se préoccuper de vertu. Chers pasteurs, gardez-vous de laisser entrer dans vos jardins cette froide atmosphère qui étouffe tous les germes de la piété.

*c.* Si Marie trouve sa joie à être auprès de Jésus, si c'est là la place qu'elle aime de préférence, pourquoi ne récolterait-elle pas ce qu'elle a semé dans les larmes? pourquoi ne pourrait-elle pas voir dans sa pleine lumière ce qu'elle a embrassé par la foi? Si, pendant qu'elle vivait sur la terre, elle n'y était jamais complétement, pourquoi sa mort ne serait-elle pas toute céleste et pourquoi serait-elle autre chose qu'un ravissement au ciel?

Il n'est pas nécessaire que le liturgiste soit un Guido Reni,

pour que son âme céleste puisse reproduire cette scène avec toute la beauté désirable.

« Entrez, la Bénie du ciel, dans la joie de votre Seigneur ! »

86. Puisque les douleurs et les souffrances ne sont pas étrangères même aux âmes pieuses, et que de nos jours encore elles paraissent ne vouloir point disparaître de la terre, le liturgiste ne devra pas passer sous silence la *fête des Sept-Douleurs* de Marie.

Il prêtera l'oreille à ces paroles de Siméon : « Un glaive de douleur transpercera votre cœur; » il considérera le déchirement que la prophétie de Siméon produisit dans le cœur de la mère de Jésus, surtout lorsqu'elle était au pied de la croix, comme une figure des saintes blessures que la parole de Dieu fait dans les cœurs, et qu'elle guérit de nouveau.

Cette sainte douleur est précisément ce que saint Paul appelle une « tristesse divine. »

La parole de Dieu a effectivement un double effet : elle coupe là où il faut couper; elle guérit là où il faut guérir. Elle coupe comme un glaive à deux tranchants, et elle guérit comme un baume céleste.

Si le *Stabat* de Pergolèse, au lieu des artistes profanes qui l'exécutent et des profanes auditeurs qui l'entendent, trouvait pour le chanter et l'écouter des bouches et des cœurs vraiment chrétiens, il aurait cet effet vraiment liturgique, qu'il vivifierait la piété et retentirait jusque dans la vie des fidèles.

87. La *fête de la Dédicace* est à la fois la fête des enfants, des familles, du peuple et des chrétiens. Le liturgiste, l'envisageant dans sa signification la plus élevée, exposera au peuple les divers enseignements qu'on en peut tirer.

1°. La fête de la Dédicace verse dans les cœurs qui sont ouverts et qui savent écouter, de riches enseignements.

*a*. Si nous n'étions pas chrétiens, on n'aurait pas construit pour nous des églises chrétiennes.

La fête de la Dédicace signifie donc : « Remerciez le Seigneur de vous avoir appelés dans sa sainte famille; réjouissez-vous

d'être chrétiens. » Hélas ! qu'en serait-il de nous si nous vivions encore dans le paganisme, et que nous n'eussions jamais entendu parler ni de Jésus-Christ ni de son Évangile ? Adorons donc et remercions ! C'est le « Père qui est au ciel » qui nous a amenés à la connaissance de son nom et de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; c'est pourquoi honneur et gloire lui soient rendus dans toute l'éternité !

Quel dommage que, parmi les chrétiens, il y en ait si peu qui manifestent dans leur vie la divinité de la doctrine qu'ils professent ! que, parmi tant de chrétiens, il y en ait un si grand nombre qui soient païens par leurs sentiments et leur conduite !

*b.* Si nous vivions à l'époque des persécutions, il ne nous serait point permis de professer publiquement le christianisme ; nous n'aurions ni maisons de prières, ni pasteurs qui pussent se montrer comme tels. Mais Dieu a mis au cœur des grands de la terre la pensée de nous laisser vivre tranquillement selon notre foi.

La fête de la Dédicace signifie donc : Remerciez le Seigneur de pouvoir professer librement votre foi, vous réunir à l'église, entendre la parole de vérité de la bouche des prédicateurs ; de pouvoir vous édifier et vous encourager mutuellement.

Les premiers chrétiens étaient souvent obligés de se cacher dans les cavernes et les forêts pour échapper au glaive des persécuteurs ; ils ne pouvaient célébrer leur office divin que dans des grottes souterraines éclairées par une faible lumière, et ils étaient sans cesse troublés par la crainte d'être trahis et mis à mort. Combien nous devrions être reconnaissants envers Dieu de ce que nulle puissance extérieure ne nous empêche de prendre part à l'office public, et d'avoir, non pas seulement une maison de prière, mais une multitude innombrable de temples, où nous pouvons entrer sans la moindre crainte, et proclamer hautement « que nous sommes chrétiens, et que nous croyons au Sauveur Jésus-Christ. »

Malheureusement, une arrière-pensée trouble notre joie :

c'est qu'à l'époque des persécutions il y avait plus de zèle parmi les chrétiens que maintenant, dans nos siècles de liberté chrétienne; c'est que dans leurs grottes souterraines, les chrétiens avaient plus de piété que nous n'en avons, nous, dans nos temples splendides. — Dieu veuille nous conserver la liberté de professer l'Évangile, et fortifier de plus en plus la foi de notre cœur!

*c.* Nous avons beau professer la foi chrétienne, avoir une multitude de temples où nous pouvons exercer librement et sûrement les prescriptions de notre religion; nous avons beau fréquenter la maison du Seigneur : tout cela n'est rien, n'est qu'une vaine parade, si nous n'adorons pas Dieu en esprit et en vérité, et si cette adoration n'est pas en même temps dans notre conduite. « Dieu, a dit Jésus-Christ, est un esprit, et il cherche des adorateurs qui l'adorent en esprit, c'est-à-dire qui l'adorent non du bout des lèvres, mais en s'attachant à lui de tout leur cœur et en faisant sa volonté. »

La fête de la Dédicace signifie donc : « De même qu'autrefois cet édifice a été consacré par des solennités d'une haute signification pour être la maison de Dieu, de même nos cœurs doivent l'être pour devenir des temples vivants du Saint-Esprit; car « en Jésus-Christ, ni la circoncision, ni l'incirconcision ne servent de rien, mais la nouvelle créature. » Ce qui est extérieur ne suffit pas. L'homme intérieur, le cœur, voilà ce qui doit être créé à neuf : cela seul constitue le chrétien. Cet édifice que vous voyez, depuis qu'il a été destiné à servir d'église, n'est plus employé qu'à des fonctions spirituelles, à l'adoration de Dieu; ce n'est pas une maison de commerce, où il soit permis de vendre et d'acheter; ce n'est pas une hôtellerie, où on loge des étrangers; ce n'est pas un théâtre, où l'on joue des comédies et des tragédies : c'est la maison de Dieu, le lieu de la prière, destiné au culte de Dieu et où se renouvelle le sacrifice de Jésus-Christ sur la croix, où nous offrons à Dieu nos prières ferventes et nos saints cantiques. Ainsi du cœur des chrétiens. Ce doit être une maison de Dieu, un temple du Saint-Esprit, où l'on ne

sacrifie ni à l'idole de l'avarice, ni à celle de la volupté, ni à celle de la d'orgueil, ni à celle de la vengeance; mais où l'amour, la paix, la douceur, l'humilité, la pureté et la tempérance offrent au Seigneur un culte raisonnable. » *Rationabile obsequium*, Rom., XII. 1.

Il ne suffit donc pas d'aller souvent dans la maison de Dieu; il faut encore devenir soi-même une maison du Seigneur.

2° Pour que la vertu divine du christianisme devienne vivante en vous, pour qu'elle se manifeste en vous, et agisse par vous, il ne suffit pas que vous deveniez un temple de Dieu; il faut encore que vous transformiez vos maisons en maisons de Dieu. Il en sera ainsi, quand vos enfants, vos domestiques, etc., adoreront avec vous le Dieu unique; quand la parole de Dieu y sera annoncée, son nom glorifié; quand on n'y souffrira plus ni jurements, ni blasphèmes, ni divisions, ni querelles; quand Jésus-Christ vous accompagnera, vous et les vôtres, soit quand vous y entrerez, soit quand vous en sortirez; quand Dieu y aura un autel, et que le monde n'y en aura point.

3° Pour que la vertu divine du christianisme soit vivante en vous, pour qu'elle se manifeste en vous et agisse par vous, il ne suffit pas que vous et votre maison deveniez un temple de Dieu; il faut, de plus, que vous travailliez de toutes vos forces à ce que votre paroisse tout entière devienne aussi une maison du Seigneur. Et il en sera ainsi, quand nul vice païen, nulle inimitié, nul meurtre, nulle fornication, nul adultère, nul vol, nulle supercherie, nul mensonge, nulle calomnie n'y règnera plus; quand tous les membres se préviendront les uns les autres par des œuvres de charité; quand il n'y aura plus ni riche orgueilleux, ni pauvre inquiet de sa nourriture et de son couvert; quand ni les grands ne mépriseront les petits, ni les pauvres ne flatteront les riches.

4° Si vous apparaissez dans cette maison visible du Seigneur non-seulement de corps, mais d'âme; si vous et les vôtres devenez une maison de Dieu, si vous faites en sorte que toute votre paroisse devienne un temple du Seigneur, alors la mai-

son de Dieu, qui sera vous-mêmes, sera édifiée dans le ciel, et consacrée à la louange parfaite du Très-Haut; alors vous serez reçus dans cette autre demeure du Seigneur, dans le temple du ciel, où vous chanterez avec les élus un hymne éternel à la gloire de Dieu.

Ce sont là, sans nul doute, les plus belles pensées que le liturgiste puisse offrir à la méditation des fidèles.

Une autre fois, il trouvera dans les besoins mêmes des fidèles l'occasion soit de parler de l'obligation d'assister à l'office divin, soit d'expliquer à ses auditeurs l'essence de la prière, l'adoration éternelle de Dieu.

5° Si la nécessité de manifester et de fortifier la religion intérieure est le but et l'esprit du culte public et extérieur, il s'ensuit que l'amour de Dieu, l'amour du prochain, comme aussi l'amour raisonnable de nous-mêmes, nous font une obligation d'assister à l'office public.

L'amour de Dieu demande à s'exprimer, et il réclame la nourriture nécessaire à son entretien.

L'amour du prochain veut éclairer, édifier, fortifier ses frères.

L'amour de soi ne veut pas être exclu du pain céleste, distribué à la communauté,

6° Mais c'est pour une pieuse paroisse plutôt un bonheur qu'un devoir de confesser le Seigneur dans des assemblées publiques, et de lui donner de nouveaux gages de sa fidélité.

7° La doctrine de la prière ne saurait être ni trop souvent ni trop clairement énoncée devant les fidèles; car, bien comprise, elle est la doctrine du christianisme tout entier :

I. La prière est le mouvement de la piété;

II. La vraie piété est une tendance continuelle de l'âme vers Dieu en Jésus-Christ;

III. Cette tendance continuelle de l'âme vers Dieu est la foi, l'amour, l'espérance, vivant à l'intérieur de l'homme et vivifiant son extérieur;

IV. La foi, l'amour, l'espérance ne sauraient vivre à l'intérieur

de l'homme et vivifier son extérieur sans une transformation complète, opérée par l'esprit de Dieu, qui renouvelle toutes choses ;

V. L'esprit de Dieu, lorsqu'il habite en nous, nous apprend à demander les choses de Dieu, ou plutôt il les demande lui-même en nous par d'ineffables soupirs ;

VI. Avant d'atteindre ce degré, la prière en parcourt une foule d'autres ; car l'oraison, de même que l'homme nouveau, commence, progresse et arrive à sa plénitude dans la vie en Dieu ;

VII. Telle la prière de l'homme, telle sa lutte contre le mal pour le bien, telle aussi sa victoire, sa sagesse, sa vertu, son heur.

D'où résulte au moins cette preuve, que la doctrine de la prière, bien comprise, n'est rien moins que la doctrine du christianisme tout entier.

VIII. Il s'ensuit encore, évidemment, qu'il n'y a que les âmes pieuses où l'adoration de Dieu soit véritablement à sa place ; car l'attachement de l'âme à Dieu n'est brisé que par l'abandon volontaire de Dieu, lequel est incompatible avec la piété.

IX. Il résulte de là que la piété porte partout son autel avec elle, et qu'elle trouve partout dans l'immense maison de Dieu un lieu pour prier, dans la nature comme dans l'obscurité d'une cellule.

X. Il suit de là que la bouche, au lieu de prier elle-même, ne peut qu'interpréter la prière de l'âme ; que joindre les mains, s'agenouiller, etc., ne sont qu'un interprète muet de la prière, et sauraient jamais être la prière même ; qu'une vie mortifiée, juste, pieuse, n'est que le fruit, l'exercice, le cachet de la vraie prière ; de même que l'union de l'âme avec Dieu, avec les conseils et les secours de Dieu, constitue l'essence de la prière.

En résumé : votre vie n'a-t-elle formé qu'un avec Dieu, et votre vie extérieure a-t-elle été d'accord avec votre vie intérieure, vous avez bien prié et bien vécu.

La longueur et la multiplicité des prières orales ne prouvent nullement que vous avez bien prié ; car Dieu considère le cœur ;

et dans ce cœur, il n'y a que la foi, l'amour et l'espérance qui puissent bien prier.

De ce que dans la prière vous éprouvez de la douceur, cela ne prouve point que vous priez bien ; car on contrefait aussi le miel.

De ce que vous priez sans éprouver des sentiments de consolation, cela ne prouve pas que vous ne priez pas bien; car le cri de détresse que poussa le Seigneur à l'heure où il était si dénué de consolations fut éminemment agréable au Seigneur.

De ce que votre prière n'est point exaucée, cela ne prouve pas que vous n'avez pas bien prié; car la prière par laquelle le Seigneur demanda qu'on éloignât de lui le calice de ses douleurs ne fut point non plus exaucée.

Vous ne devez même pas faire fonds sur les pieuses résolutions que vous avez prises dans la prière ; car souvent elles disparaissent comme la rosée s'évanouit en face du soleil. Les larmes ne sauraient non plus garantir la valeur de la prière ; car elles se sèchent aussi promptement qu'elles ont coulé facilement. — Quel est donc le signe infaillible auquel vous reconnaîtrez que vous avez bien prié ?

Quand les fruits de votre vie pieuse, juste, mortifiée, paraîtront au dehors, tenez pour certain que votre prière est un bon arbre, puisqu'il porte de bons fruits.

Tel est le langage que tient le pasteur au milieu de sa paroisse.

88. Parmi les fêtes de la religion, il en est une qui doit son institution aux sentiments de l'humanité, et qui a été consacrée par le sentiment de la religion, c'est

La *fête du Nouvel An.* Emportés par le torrent du temps, nous devons élever la tête au-dessus des flots, sachant que si le corps ne tarde pas à périr au milieu des ondes, l'esprit abordera heureusement au port de l'éternité; que nous ne vivons dans le temps qu'afin de nous former pour l'éternité ; que toutes les vagues et les tempêtes des pensées, des désirs, des efforts et des actions humaines sont vaines, et qu'il n'y a de stable que ce

qui repose sur Dieu, et ce qui est fondé sur son amour; que dans le tumulte des affaires temporelles l'homme ne doit s'attacher qu'à Dieu; que, même dans le tourbillon qui l'emporte, il peut, en Dieu, vivre éternellement hors du temps.

Le liturgiste qui aura appris à s'élever au-dessus des flots de ce monde, trouvera, dans le nouvel an, l'occasion d'exposer aux fidèles ce que de pieuses méditations lui auront révélé. Ainsi il les exercera :

1° A méditer sur la frivolité humaine, puisque l'homme, tout en s'approchant à chaque moment de la tombe, tout en sachant que la manière de vivre dans le temps et la manière d'être dans l'éternité, sont dans un rapport étroit, tout en ignorant si le moment qui lui est accordé est le dernier de son existence, vit avec autant d'insouciance que s'il ne devait jamais mourir, ou que la mort fût pour lui la chose la plus insignifiante;

2° Il leur montrera combien est important le moment présent, puisqu'il n'y a que celui-là qui soit en notre pouvoir, et que ni le passé ni l'avenir ne nous appartiennent; puisque le bon usage de ce moment peut lui communiquer une valeur éternelle, et qu'enfin, c'est du bon usage du moment actuel que dépend le bon usage du temps futur;

3° Il les habituera à méditer sur l'art des saints, qui consiste à comparer le temps avec l'éternité, en considérant combien sont passagères les joies de la vie présente mises en parallèle avec celles de la vie future; combien sont douces les souffrances du monde comparées aux récompenses éternelles accordées à la patience, et dans quel rapport intime la semence du temps est avec la moisson de l'éternité;

4° Il les fera réfléchir sur l'immutabilité de Dieu et de ses conseils éternels, au milieu de l'inconstance des choses et des temps : sujet de consolation pour tous les hommes, à l'époque du nouvel an;

5° Il les invitera à jeter un regard sur le passé, et un autre sur l'avenir, afin d'exciter leur cœur au repentir, à la recon-

naissance, à de sérieuses résolutions, à la prière, et à demander l'assistance du Saint-Esprit.

6° Il leur conseillera de vivre dans le repos avec eux-mêmes, jusqu'à ce que l'homme intérieur soit devenu une nouvelle créature en Jésus-Christ; puisque, sans cette nouvelle créature, rien n'a de valeur aux yeux de Jésus-Christ;

7° Il les exhortera à pratiquer la charité fraternelle envers tous les hommes, puisque nous avons tous une commune origine, une commune nature, une commune destination; surtout puisque nous avons tous la même foi en un seul Dieu qui peut nous sauver tous, au même médiateur, qui s'est offert pour tous.

89. A côté de ces fêtes du christianisme, le paganisme a, lui aussi, trois jours commémoratifs : ce sont les jours du *carnaval*.

On a reproché aux ecclésiastiques de se poser en ennemis des réjouissances publiques, tout en sachant fort bien prendre secrètement leur revanche. Sans m'arrêter à cette accusation, qui est une fausseté si on l'applique à l'ordre sacerdotal tout entier, et qui ne prouve rien si, tout en ne portant que sur quelques individus, elle tend à jeter le soupçon sur tous, je me contenterai d'examiner quelle est la conduite de tout prêtre raisonnable par rapport aux réjouissances publiques :

1° Il est bien éloigné de décrier et de condamner tous les divertissements publics. D'abord, ce décri et cette condamnation seraient une entreprise vaine et nuisible : vaine, parce que, même ce qu'il dirait de vrai, n'irait pas jusqu'à l'oreille de celui qui préfère une salle de danse à l'église; nuisible, parce que ce serait priver de sa nourriture la meilleure partie des fidèles qui a soupiré après le pain céleste, pour l'offrir à ceux qui en sont rassasiés et qui le repousseraient. Ce décri et cette condamnation seraient, en outre, aussi déraisonnables qu'offensants. S'il est déraisonnable de condamner le plaisir pour le plaisir, il ne saurait y avoir que sagesse à blâmer dans les réjouissances publiques tout ce qui est folie, immoralité, ex-

cès. Ne voir dans les divertissements publics que folie et immoralité, c'est offenser directement les gens de bien qui y participent;

2° Le prêtre est fort éloigné d'approuver sans réserve les divertissements publics; car si, dans ces sortes de récréations, le plaisir seul faisait la loi (ce qui n'est pas loin d'être vrai), la pudeur et la décence ne tarderaient pas à en être bannies;

3° Le prêtre respecte trop sa personne et son caractère, pour participer à ces sortes de divertissements publics où les âmes pures, qui en seraient témoins, seraient obligées de rougir, et où le prêtre ne pourrait se trouver sans être forcé de se condamner lui-même;

4° Il n'approuve nullement l'indifférence des autorités, des parents, des personnes influentes d'une localité qui voient sans s'émouvoir que, dans une foule de familles, on porte à l'époque du carnaval le reste de sa fortune aux monts-de-piété, on bannit la pudeur et l'on se moque de la décence publique comme d'une superstition; il flétrit, au contraire, publiquement et avec toute la sévérité possible, cette folie qui transforme la vie tout entière en une partie de plaisir permanente, et qui sacrifie à la joie, fortune, santé, honneur et vertu;

5° Il avertit les parents d'éloigner leurs enfants des divertissements publics avant qu'ils soient arrivés à la maturité de la jeunesse, afin de ne point éveiller trop tôt la passion qui sommeille encore;

6° Il conjure les parents de ne point laisser leurs fils et leurs filles adultes assister à des divertissements publics, quand ces divertissements ne pourraient soutenir le regard de la mère, du père, ou d'un parent quelconque;

7° Il exhorte les parents de ramener de bonne heure à la maison ceux de leurs enfants à qui ils permettent d'assister à des divertissements publics;

8° Il réussit par ses représentations, ses prières et son autorité, à déterminer la paroisse à choisir dans son sein, trois hommes qui, sans troubler la joie innocente, assistent aux di-

vertissements publics, pour en éloigner les causes de disputes et d'immoralité.

90. Le liturgiste est en face de la tombe ce qu'il est à l'autel, dans la chaire et au milieu des fidèles : il est la parole vivante de Dieu; il excite, élève, surnaturalise les sentiments du peuple. La religion sanctifie par son organe les douleurs de la nature, et porte la résurrection et la vie éternelle dans les âmes des fidèles, lorsque, les larmes aux yeux, ils jettent un dernier regard sur le défunt qu'on descend dans la tombe.

Il n'y a que le christianisme pour nous montrer, en face du tombeau, les magnifiques perspectives de l'éternité; n'eût-il d'autre marque de sa divinité que celle-là, nous ne pourrions pas assez rendre grâces à Dieu de nous avoir donné sur lui et sur l'éternité, des vues si consolantes. — Quelques matériaux de sermons sur ce sujet.

1. La mort du juste est une résurrection à la vie éternelle.

2. La ruine de cette enveloppe est la condition nécessaire pour entrer dans le royaume des cieux. 3. Bonheur de celui qui meurt dans le Seigneur. « il se repose de ses travaux, et ses œuvres le suivent » (*Apoc.*, XIV). 4. Influence salutaire que le râle du mourant produit sur les vivants : il transforme la légèreté de l'homme en un calme sérieux, et fait rentrer en eux-mêmes les insouciants. 5. La mort est de tous les maîtres celui qui nous apprend le mieux à vivre sagement. 6. Chaque cas de mort est un accomplissement de cette sentence divine : « Vous êtes poussière, et vous retournerez en poussière. » 7. La mort est l'avant-coureur de la résurrection. 8. Le cimetière est le champ de Dieu, et chaque cadavre est un grain de semence réservée pour le jour de la résurrection, qui est celui de la moisson : « Il faut que ce qui est corruptible soit revêtu de l'incorruptibilité, et que ce corps mortel soit revêtu de l'immortalité; que la mort soit absorbée par la victoire » (I *Cor.* XV). 9. Perte des choses temporelles, gain des choses éternelles. 10. La foi triomphe du monde et surmont la mort 11. Puissance des leçons d'une mère au lit de la mort se manifestant

dans la conduite des enfants. 12. La mémoire des âmes pieuses fait après leur mort ce que ces âmes faisaient de leur vivant, le bien. 13. Les larmes tardives que les vivants versent sur la tombe des morts sont honorables et pour les défunts et pour les vivants. 14. L'espérance de se revoir est la meilleure consolation des amis qui se quittent. 15. Persévérer dans ses mauvaises dispositions est la seule chose qui rende la mort effroyable. 16. La mort d'un père qui laisse beaucoup d'enfants est une invitation à la piété chrétienne de tenir lieu de père aux orphelins ; 17. La providence divine se manifestant à la naissance et à la mort de l'homme. 18. La mort de celui qui croit en Dieu, c'est-à-dire qui aime Dieu et sa volonté au-dessus de toutes choses, n'est point une mort, c'est le passage à une vie meilleure commencée dès ici-bas. 19. La mort de l'homme est la solde du péché, le triomphe de la grâce, qui réunit à Dieu l'âme réconciliée avec lui. 20. L'art de mourir joyeux et content consiste à faire la volonté de Dieu et à se confier en lui. 21. La mort la plus consolante pour les âmes pieuses est celle qui naît de la confiance en Jésus, qui a bu jusqu'à la lie le calice d'amertume et qui nous a laissé son esprit. 22. La mort est le terme de notre pèlerinage ; c'est le vêtement nouveau dont nous nous revêtons pour entrer en société avec Jésus. 23. La mort du chrétien est le passage de la foi à la claire vision, l'entrée dans la demeure du Seigneur.

91. Non content de profiter de toutes les occasions que lui offrent les solennités publiques, et notamment les jours de fêtes, pour exciter, vivifier, manifester et développer dans le peuple l'esprit de la religion, le prêtre de la nouvelle alliance porte jour et nuit les fidèles dans son cœur; il prie pour eux et les recommande à Jésus-Christ, le prêtre par excellence. Dans ce culte invisible, il offre à Dieu lui et sa paroisse tout entière.

Il peut dire avec saint Paul : « J'ai pour vous un amour de jalousie, et d'une jalousie de Dieu, parce que je vous ai fiancés à cet unique époux, qui est Jésus-Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge toute pure ( II *Cor.*, XI).

100 Si le pasteur est tout entier préoccupé du salut de sa pa-

roisse, par conséquent s'il est l'âme, l'esprit vivant de toutes les institutions liturgistes, l'esprit qui donne du sens à toutes les lettres et de la vie à toutes les cérémonies, il doit considérer comme sacrée la lettre qui lui fournit sur sa paroisse des connaissances nécessaires, et sur la société humaine des documents précieux. En d'autres termes, il doit tenir et conserver avec une régularité scrupuleuse les registres de la paroisse, les matricules.

Les matricules de la paroisse comprennent :

1. Le *registre des fiançailles*, où sont consignés :

*a.* Le jour des fiançailles; *b.* les noms et prénoms de l'époux; *c.* son état et sa religion; *d.* le lieu de son séjour et le numéro de sa maison; *e.* ses parents avec leurs noms et prénoms, comme aussi le nom de famille de la mère ; *f.* un mot qui indique s'il n'a pas encore été marié ou s'il est veuf, et dans ce dernier cas le nom de sa veuve ; *g.* le lieu de sa naissance, l'année et le jour où il est né; *h.* les noms et prénoms de l'épouse; *i.* son état et sa religion; *k.* le lieu de son séjour jusqu'ici ; *l.* ses parents avec leurs noms et prénoms, avec le nom de famille de sa mère; *m.* un mot qui indique si c'est une veuve ou une personne non encore mariée, et dans le premier cas le nom de son mari défunt; *n.* le lieu, l'année et le jour de sa naissance; *o.* le nom du prêtre qui bénit le mariage ; *p.* les noms et prénoms des témoins qui ont assisté aux fiançailles, avec leur état et le lieu de leur résidence; *q.* le nom de la personne qui a donné les dispenses; *r.* une indication comme quoi le mariage s'est fait avec ou sans dispense, avec ou sans proclamation de bans.

25 Le *registre des naissances ;* où sont indiqués :

*a.* Le nom de l'enfant ; *b.* la manière dont il est né, le nom de la sage-femme, etc. ; *c.* les noms et prénoms du père; *d.* son état et sa religion ; *e.* le lieu de son séjour et le numéro de sa maison ; les nom, prénoms, nom de famille de la mère; *g.* l'état et la religion de la mère; *h.* le lieu de son séjour et le numéro de sa maison; *i.* l'époque de la naissance, avec indication de l'année, du mois, du jour, de l'heure; *k.* le jour du baptême, et le lieu où il a été administré; *l.* le nom du prêtre ou de son

remplaçant; *m.* les noms, la localité et la condition du parrain et de la marraine.

3. Le *registre de confirmation,* contenant le nom du baptisé, de ses parents, de l'évêque qui a administré le sacrement, l'année, le jour, le lieu de la confirmation, et les parrains.

4. Le *registre mortuaire,* où sont inscrits le nom, l'état, la religion, le genre de mort et de maladie, l'année et le jour de la mort, l'âge du défunt, ainsi que le lieu où il a été enterré.

Outre ces quatre registres, le pasteur tient avec le même soin:

5. Le *registre des fondations,* où sont contenus les lettres originales et les documents relatifs aux dotations faites à la paroisse.

6. La *chronique,* indiquant la situation extérieure de la paroisse, et un *recueil* des ordonnances épiscopales et civiles.

A cela nous ajouterons :

Le *status animarum,* que le pasteur rectifiera chaque année, et qui renfermera : *a.* le nombre des maisons de l'église-mère et de la succursale, et à côté de chaque maison : *b.* le chef de la maison; *c.* la maîtresse de la maison, *d.* les enfants, *e.* les autres parents qui y séjournent plus ou moins longtemps non en qualité d'hôtes, *f.* les serviteurs et servantes, *h.* les locataires.

Chaque samedi, le pasteur transcrit l'ordre et la manière dont l'office sera célébré pendant la semaine, et en fait la lecture après le sermon du dimanche.

Enfin, le pasteur tient, pour son usage particulier, un *journal* où il marque les dispositions d'âme et de cœur tant des fidèles que du pasteur, c'est-à-dire l'histoire de la vie éternelle, de ses débuts, de ses progrès, de ses intermittences, et de sa mort en lui-même et dans les fidèles, d'après les résultats de ses observations journalières.

---

# LIVRE HUITIÈME.

## CONDITIONS ET QUALITÉS REQUISES POUR BIEN EXERCER LE MINISTÈRE PASTORAL.

Ces conditions ont été tracées par notre Pasteur suprême lui-même.

*Les brebis entendent sa voix ; il appelle ses propres brebis par leur nom, et il les fait sortir, il va devant elles ; et les brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix* (JEAN, x, 3, 4).

## RAPPORT DE CE LIVRE AVEC LES PRÉCÉDENTS.

1. Jusqu'ici nous avons considéré le pasteur des âmes dans ses fonctions de prédicateur, de catéchiste, de directeur des écoles, de docteur privé, de confesseur, d'ami des malades, de prêtre et de liturgiste.

Nous avons exposé l'ensemble de ses devoirs dans ses différents rapports avec les fidèles.

2. Il ne nous reste plus qu'à énumérer les conditions et les qualités, sans lesquelles l'exercice du ministère ne saurait répondre dignement à l'esprit de la sublime mission de pasteur.

3. Les conditions générales énoncées dans l'introduction, parmi lesquelles j'ai surtout relevé le zèle et la prudence, et que j'ai toutes résumées dans cette expression : « Le sens des choses divines et éternelles, » ces conditions étant proprement ce qui constitue le caractère du bon pasteur, et la source de tout le bien qu'il peut produire dans sa paroisse, elles nous serviront encore ici de principe et de fondement. « Il faut avoir pour donner ; il faut être avant d'agir ; il faut être bon pour pouvoir opérer le bien. » C'est là une loi qui restera éternellement vraie.

Il faut que le pasteur ait d'abord cultivé son âme, avant de pouvoir cultiver celle d'autrui.

Il faut que l'amour de Dieu et du prochain soit devenu prédominant en lui, avant qu'il puisse en établir le règne dans autrui.

Il faut qu'il ait mis de l'ordre dans son intérieur et qu'il sa-

che l'y maintenir, avant de pouvoir l'établir hors de lui.

Il faut qu'en lui nulle passion ne l'emporte sur la raison, s'il veut produire le même résultat dans les fidèles.

Il faut que ses sentiments et sa manière d'agir soient purs et irréprochables, s'il veut agir avec force sur les autres.

Il faut que la parole de Dieu soit devenue vivante et féconde dans son cœur, avant de pouvoir montrer sa fécondité sur un sol étranger.

Il faut que la vertu miraculeuse de la religion l'ait rendu pur, bon, calme, serein, sage et heureux, pour qu'il puisse faire agir cette même religion sur les autres, et, par elle, les rendre purs, bons, calmes, sereins, sages et heureux.

Il faut que son entourage soit un modèle de piété et de sagesse, de dévotion et d'amour du travail, d'humilité et de douceur, de fidélité et de patience, d'obéissance et de dévouement à autrui, s'il veut être à même de répandre parmi les fidèles l'esprit de piété et de sagesse, de dévotion et d'amour du travail, d'humilité et de douceur, de fidélité et de patience, d'obéissance et de dévouement.

Il faut que cette doctrine fondamentale du christianisme : « Dieu en Jésus-Christ, le salut du monde, » il ait appris à la connaître par la transformation de son intérieur, par la réunion de son âme avec Dieu au moyen de Jésus-Christ, avant de pouvoir la montrer aux fidèles sous une forme vivante.

Il faut... ; mais à quoi bon tant de paroles, si le Seigneur n'envoie pas de moissonneurs sur son champ ?

— C'est précisément parce que tous les pasteurs de nos jours ne réalisent pas cette condition générale : « Soyez chrétien afin de pouvoir former des chrétiens, » que l'esprit du ministère des âmes manque à tant de pasteurs.

*
* *

4. Outre ces conditions générales, il en est deux surtout que nous ne devons point passer sous silence.

Pour pouvoir remplir les devoirs particuliers du ministère des âmes, il faut, pour nous servir du terme de l'école, que le

pasteur observe la *résidence ;* en français : « Que le pasteur reste auprès de ses brebis. » Telle est la première et principale condition.

5. Il est une résidence purement physique, une résidence morte, aussi inutile à la paroisse que le serait à un troupeau un berger endormi.

Il est vrai que notre activité dépend tellement des temps et des lieux, que notre présence physique n'y saurait faire défaut quand nous sommes obligés de rompre personnellement le pain aux affamés, ou de panser les blessures des malades. C'est pourquoi, si insignifiante que soit la présence physique, elle n'est pas moins la condition de la présence spirituelle chaque fois que notre activité personnelle est nécessaire.

6. Aussi, quand même la lettre de la loi n'exigerait qu'une résidence physique, l'esprit de la loi et la nature même des choses commanderaient nécessairement une résidence spirituelle.

7. Sans doute que la présence physique peut facilement être remplacée par une autre : il n'est pas difficile de mettre à une fenêtre un carreau en place de celui qui est brisé. Tout prince, tout évêque, tout curé, tout maître, tout homme d'affaires, peut donc aisément trouver un autre corps pour remplacer le sien ; ce qui est difficile, c'est de trouver un homme qui remplace la présence de votre esprit, dont vous êtes redevable à votre peuple.

8. Assurément, les princes, les évêques, les prêtres, ayant un cercle d'activité très-étendu, ne sauraient tout voir de leurs yeux, tout entendre de leurs oreilles, tout dire de leur bouche, tout faire de leurs mains ; mais il n'est pas moins vrai que l'œil, l'oreille, la langue, la main qui vous remplaceront devront le faire avec le même talent et le même zèle que vous êtes obligé d'y apporter.

9. La résidence du pasteur comprend donc deux choses :

*A*. Résidence corporelle là où votre esprit doit agir, bénir, aider, consoler, conseiller, lier et délier : — chaque fois que la présence de votre corps est nécessaire à l'activité de votre esprit.

*B*. Faites vous-même, personnellement, le bien que vous pou-

vez et devez faire dans votre cercle, sans toutefois négliger et empêcher un bien plus considérable. Ce que vous ne devez ou ne pouvez point faire personnellement sans préjudicier à un bien plus grand, faites-le par autrui, en y employant ceux qui sont capables de prendre votre fardeau sur leurs épaules et de le porter comme vous l'auriez fait vous-même, et faites en sorte qu'ils s'acquittent fidèlement de cette charge.

10. Pour remplir dignement chacun de ses devoirs, le pasteur des âmes doit avoir à cœur d'exercer dans son cercle la vigilance et la surveillance d'un pasteur; car si l'évêque, en vertu même de son nom (επισκοπος, surveillant), est le surveillant de tout un diocèse, chaque curé l'est de toute sa paroisse. Et telle est la seconde condition requise pour exercer dignement le ministère des âmes. C'est en cela principalement que consiste la résidence spirituelle.

Il ne suffit pas qu'un père de famille commande à ses enfants et à ses serviteurs ce que chacun d'eux doit faire; il faut, de plus, qu'il voie si chacun remplit exactement son devoir.

Il ne suffit pas qu'un père de famille ferme le soir la porte de sa maison; il faut encore qu'au moindre bruit qui semble trahir la présence d'une bande de voleurs ou tout autre danger, il sacrifie ses aises, saute de son lit en toute hâte, réveille ses serviteurs, veille lui-même à la sûreté de sa maison, et commande à tous d'être sur leurs gardes.

Il ne suffit pas qu'un père de famille sévisse rigoureusement contre les vices extérieurs; il faut encore qu'il bannisse de sa maison les sources de l'oisiveté, et tout ce qui peut être une cause d'insubordination, de discorde, etc.

Il ne suffit pas qu'un père de famille sème du bon grain sur son champ; il doit encore veiller à ce que son ennemi ne vienne semer du mauvais grain sur ce même champ.

Un bon père de famille, non content de mettre énergiquement la main à l'œuvre quand éclate un incendie, et d'éteindre la flamme, étouffe jusqu'aux moindres étincelles qu'il aperçoit, de crainte que l'incendie ne reparaisse.

Or, ce qu'un bon père de famille fait pour sa maison, par sa vigilance et ses soins, un bon prêtre doit le faire en sa qualité d'administrateur et d'économe de la maison du Seigneur, dont Dieu est le père de famille.

11. Toute paroisse est une portion de la grande maison de Dieu qu'on nomme l'Église. Le père de famille de cette grande maison et de chacune de ses divisions, c'est Dieu lui-même, Dieu en Jésus-Christ; l'économe, c'est le pasteur des âmes, dans la petite portion que Dieu lui a confiée.

Inspiré de ces idées divines touchant le ministère des âmes, le pasteur sera véritablement l'âme de sa paroisse; et comme l'âme influe sur tout le corps, il conservera, vivifiera, sauvera sa paroisse.

Quant aux divers objets qui réclament la surveillance et la sollicitude du pasteur, ils échappent à une nomenclature par cela même qu'ils sont individuels et accidentels. Contentons-nous de signaler ce qui tombe sous les prescriptions générales.

12. Un sage pasteur veille à ce que la jeunesse de sa paroisse ne soit point infectée de la peste de l'onanisme. Pour cela, il connaît les signes de cette contagion et les moyens d'en empêcher le développement.

La pire de toutes les choses, c'est quand ce vice a été inoculé à une grande partie des enfants d'une paroisse par un ou deux enfants avant que le pasteur en ait eu connaissance. Mais, ici encore, le zèle du pasteur trouve moyen d'apporter du remède. Il s'agit avant tout pour lui de connaître toute la chaîne de la séduction, c'est-à-dire les principaux auteurs, ceux qui ont été séduits et le lieu où s'est accomplie cette œuvre de ténèbres.

Ce premier résultat obtenu, il fait un triple partage de son travail. Ce que lui et ses aides peuvent corriger par leurs avertissements, leurs prières, etc., ils le corrigent; là où ils ne sauraient pénétrer, ils appellent à leurs secours la force paternelle; ce que ni les ecclésiastiques ni la famille ne peuvent changer doit être réprimé par l'action de la police et l'intervention de l'autorité locale.

Les moins coupables trouveront une délivrance assurée au confessionnal et dans leurs rapports avec le pasteur.

En ce qui concerne l'intervention des parents, le pasteur doit s'attendre à ce que, dans dix cas qui se présenteront, les parents préféreront mettre leurs enfants en garde contre leur pasteur, plutôt que de corriger leurs enfants en suivant les conseils du pasteur.

Et c'est ainsi que les parents se montrent eux-mêmes les premiers ennemis de leurs enfants.

13. Un sage pasteur veille à ce que la partie nubile et non mariée de sa paroisse soit préservée de la volupté, qui corrompt toutes choses.

En union avec les anges visibles et invisibles de la paroisse, il ne néglige rien de ce qui peut en arrêter le cours. Mais quand sa paroisse est à proximité d'une grande ville; quand l'esprit du temps en est venu à ne plus considérer comme coupables que le vol et le meurtre, et ne voit dans les fautes contre le sixième commandement tout au plus que des faiblesses; quand de longs séjours de soldats dans une ville ont affaibli le sens de l'honnêteté publique; quand la multiplicité des divertissements, jointe à l'absence de police, a augmenté à la campagne les occasions de séduction pour l'innocence; quand les chefs de famille appuient eux-mêmes la légèreté de la jeunesse, combien n'est-il pas difficile à un homme, à une prêtre dédaigné, de préserver les fleurs de sa paroisse?

14. Un sage pasteur veille à ce que les personnes mariées de sa paroisse ne laissent jamais l'amertune et la désunion devenir assez puissantes pour amener une séparation.

Il connaît et possède le mystère de réconcilier et d'affermir des ménages voisins de la dissolution, et où il ne manque plus qu'une déclaration en forme.

Ce mystère de la réconciliation des personnes mariées ne doit plus en être un pour le pasteur, ou du moins il faut qu'il cesse de l'être. Parmi les efforts du pasteur pour réconcilier les personnes séparées, ou du moins voisines de leur séparation, le

premier est de faire avouer séparément ses torts à chacune des parties et à la convaincre qu'elle n'est pas tout à fait innocente. Sans cette conviction, chacun des conjoints sera exposé au danger de repousser la main qui lui sera offerte, et de rendre l'accommodement plus difficile encore.

Mais cette conviction ne doit pas être une froide affirmation de l'intelligence ; ce doit être une affaire de cœur, un aveu fait à la face de Dieu et qui se traduise par la résolution de réparer sa faute.

Quand chaque partie aura fait ses propres aveux, le pasteur tâchera d'amener les deux conjoints à s'avouer mutuellement leurs fautes en sa présence, à se demander pardon et à se jurer un nouvel amour.

Quand l'amertume des deux époux est trop grande pour qu'ils puissent écouter la voix de la conscience, le pasteur doit attendre le moment favorable où une circonstance quelconque aura forcé l'une des parties de rentrer en elle-même, pour lui dépeindre toutes les conséquences déplorables qui peuvent naître de leur séparation.

Un talent particulier du pasteur consiste à faire comprendre à chaque partie que certains bruits exagérés, des expressions trop vives, des soupçons entretenus, de faux rapports grossis par la malveillance ont augmenté l'amertume du cœur, sans que la conscience y ait eu aucune part.

Très-souvent le plus facile moyen pour le pasteur d'arriver à son but, est d'appeler l'attention des époux sur leurs propres expériences, en leur prouvant qu'un cœur aigri n'est plus susceptible d'aucune joie, que l'union et la paix ne sauraient être conservées que sous la condition que chaque époux supportera en patience ce qu'il trouvera de désagréable dans l'autre. Si les époux ont encore quelque attachemnet pour leurs enfants, cette affection pourra hâter leur réconciliation, attendu que la séparation des parents rend impossible l'éducation des enfants. — Ici encore, je recommande avant tout la fréquentation des pasteurs que la religion a rendus sages et l'expérience prudents : ce sont les meilleurs maîtres de théologie pastorale.

15. Un sage pasteur veille à ce que les commis-voyageurs, les marchands de modes, les étudiants, les ouvriers qui reviennent au village, et, ce qu'on ne saurait empêcher, les exemples d'une ville voisine, n'introduisent dans la paroisse les instruments du luxe ; que les boucles d'oreilles d'or ne vident la caisse d'épargne des mères, et n'enlèvent aux fronts de leurs filles le rouge de la pudeur.

16. Mais il est aisé de comprendre que cette surveillance devient plus difficile et plus impuissante à mesure que les villages sont plus rapprochés des villes, que les villes sont plus grandes, et que les exemples du luxe sont plus généraux et plus contagieux.

17. On comprend aussi qu'un pasteur scrupuleux et maladroit, peut, dans le zèle qu'il déploie pour s'opposer au vice, bouleverser les familles, condamner des plaisirs innocents, pénétrer les secrets des familles, et tomber ainsi dans le mépris. Heureusement, la surveillance n'est pas un tribunal d'inquisition, et la prudence est la mesure qui règle toutes les démarches du pasteur.

18. Il est clair aussi qu'une âme noire peut, sous prétexte de surveillance, se transformer en loup dévorant et séduire l'innocence. Mais l'hypocrisie et la surveillance sont deux choses fort différentes, et il ne faut pas une grande perspicacité pour distinguer le loup du berger. Les griffes de loup sont toujours des griffes de loup ; on ne saurait jamais les cacher complétement.

19. Concluons : Ce que nous venons de dire convaincra le lecteur que la vigilance et la sollicitude, loin d'être de simples conditions requises pour exercer le ministère, font partie des devoirs même du pasteur, et y occupent une place distinguée. Prêcher, faire le catéchisme, visiter les malades, etc., le pasteur ne peut et ne pourrait le faire toujours; mais il peut toujours veiller et observer. Sans la surveillanceet la vigilance du prêtre, la paroisse est réellement sans pasteur.

---

# LIVRE NEUVIÈME.

## ABRÉGÉ DE LA THÉOLOGIE PASTORALE,

POUR LES

JEUNES COOPÉRATEURS DANS LE MINISTÈRE DES AMES.

Bien que tout ce que nous avons dit jusqu'ici du pasteur considéré comme prédicateur, catéchiste, docteur privé, confesseur, ami des malades, surveillant des écoles, prêtre et liturgiste, puisse en grande partie s'appliquer aux coopérateurs, puisque le pasteur, voire même l'évêque et le pape, ne sont que des auxiliaires et des collaborateurs de Dieu dans le ministère pastoral, et que c'est proprement Dieu qui agit sur les hommes par l'organe d'autres hommes, je ne saurais laisser passer l'occasion que m'offrent ma mission et le but de ce livre, sans vous présenter, chers coopérateurs, la moëlle de toute la théologie pastorale sous une forme courte et abrégée. Peut-être les conseils, les prières, les avertissements d'un ami vous feront-ils éviter bien des fautes dans la carrière que vous parcourez, et vous épargneront-ils bien des larmes de regret. Peut-être aussi vous aideront-ils à lier plus d'une gerbe de bénédictions pour le jour de la récolte.

Écoutez donc votre ami, avant de franchir le seuil de l'école, avant de dire adieu aux murs du séminaire. Recevez ce *Vade mecum* que vous offre une main amie, emportez-le avec vous dans votre première mission apostolique, et gardez-le comme votre *memento* au moins jusqu'à ce que vos propres expériences vous l'aient rendu inutile. Dieu soit votre guide pendant votre course !

Pour donner plus d'expression à ces *souvenirs* adressés aux jeunes coopérateurs, je me représente volontiers l'idéal d'un prêtre vénéré, également respectable par son caractère et par ses cheveux blancs, par son expérience et par sa charité.

Anselme, ainsi se nommait ce digne pasteur, avait tiré un orphelin, âgé de cinq ans, de la cabane où il était né, et pendant sept ans l'avait élevé au sein de son presbytère dans la crainte de Dieu, tant par ses paroles que par ses exemples. Il l'avait aussi initié aux premiers éléments de la langue, et à d'autres connaissances. Il l'avait ensuite fait étudier tant à l'école de l'endroit qu'à l'Université du pays. Aujourd'hui, ce jeune homme, récemment élevé au sacerdoce, sort du séminaire, et rentre chez son bienfaiteur. Volontiers il lui exprimerait sa reconnaissance pour les bienfaits innombrables qu'il a reçus de sa main paternelle pendant l'espace de neuf années consécutives; mais il ne peut que bagayer quelques paroles, et sa bouche se refuse à interpréter comme il le voudrait les sentiments qui se pressent dans son âme. Le pasteur, habitué à faire le bien sans prétendre imposer strictement la reconnaissance, est ému en lui voyant un si vif désir d'exprimer sa gratitude, à laquelle la surabondance même est un obstacle. Il emmène le jeune homme dans la chambre la plus secrète de sa maison, celle-là même qui, durant trente années, a été témoin de ses prières, de ses larmes, de ses angoisses et de ses travaux ; puis, plaçant devant lui un magnifique tableau représentant saint Paul : « Voilà, lui dit-il, notre modèle, celui que nous devons prendre pour exemplaire : *Soyez mes imitateurs, comme je suis l'imitateur de Jésus-Christ;* voilà ce qu'il nous dit... et il me l'a dit depuis longtemps. »

En présence de ce tableau, le vénérable vieillard fit à son jeune ami, pendant douze jours consécutifs, des leçons puisées non point dans un livre, mais dans son propre cœur.

L'esprit de ces leçons nous ayant été communiqué par une main amie, nous en donnons ici la reproduction fidèle. Le pasteur parle en ces termes à son jeune ami :

Le gouvernement des âmes est l'art de tous les arts : *Ars artium, regimen animarum.* (*Greg. Max.*)

Remplir dignement ces fonctions est l'affaire de Dieu. Nous ne pouvons que nous traîner après lui, et encore à peine le pouvons-nous.

## § I.

1. Pour être en état de faire ce qui est au pouvoir de l'homme, commencez par être ce que tout homme et tout chrétien doivent être : « maître de vous-même. »

Veillez donc sévèrement sur vos sens, afin qu'ils restent soumis à votre raison, et que votre raison demeure soumise à la raison suprême.

*Res tibi, te Deo subde.* Assujettissez les choses à vous, et vous à Dieu. Tel est l'ordre voulu par la sagesse.

2. Quand vos sens obéiront à votre raison, ni la joie, ni la tristesse, ni l'intempérance, ni la volupté, ni l'égoïsme, ni la colère, ni la paresse, etc., ni rien de tout ce qui fait que l'ecclésiastique n'a rien d'ecclésiastique, ne pourra vous enlever le respect que vous vous devez à vous-même, et que la justice se plaît à rendre à la jeunesse éprouvée.

3. Si votre raison obéit à la raison suprême, vous n'augmenterez jamais la foule malheureuse de ces raisonneurs infatigables, de ces réformateurs violents et sans mission, de ces hommes sans cesse agités par quelque projet ; mais vous serez calme, modeste, sobre, recueilli en vous-même, faisant le bien que vous devez faire, supprimant ce qui est imparfait et qui peut être supprimé, substituant le bien au mal, supportant du reste charitablement ce qui doit être supporté et ne saurait être corrigé sans quelque grand dommage.

4. Il n'y a rien qui soit plus blessant aux yeux du public et des hommes réfléchis, que de voir un jeune homme ayant à peine secoué la poussière des écoles, ou encore tout imbu de ses récentes lectures, s'en venir avec sa faux finement aiguisée, qu'il a emportée d'une salle de théologie ou de la boutique d'un li-

braire, abattre à gauche et à droite toutes les habitudes (raisonnables et légitimes sans doute) et toutes les idées en vogue, pour édifier son nouveau royaume sur les ruines de l'ancien. Laissez les insensés devenir sages par les conséquences de leurs folies, s'ils le veulent ou le peuvent encore, et tenez-vous éloigné d'eux.

§ II.

5. Soyez ce que doit être quiconque vient de quitter les bancs de l'école : disposé à continuer le cours de vos études, même hors des cours publics. Celui qui ne suit point ce conseil reste stationnaire, n'arrive jamais à la maturité de l'âge, et, vieillard quand il devrait être jeune, il est frappé de caducité alors qu'il devrait être homme. Le *laudator temporis acti* est déjà sa faiblesse, et il l'emportera au tombeau.

Mais, en agissant ainsi, il ne faut pas tomber dans la folie opposée, je veux dire que la fièvre des lectures ne doit pas transformer la chambre du jeune prêtre en comptoir de gazettes, et faire de son intelligence une sorte de buanderie destinée à laver le linge sale de tous les écrivains anciens et modernes.

Autant il serait déshonorant pour le pasteur de consacrer aux soins de la table ou à la culture des champs un temps destiné à l'étude de l'Écriture et à la prière, autant il le serait pour le coopérateur de débiter le dimanche devant le peuple, en guise de sermon, le résultat de ses compilations dans les journaux de la semaine, et au lieu de prêcher le vieil Évangile de saint Jean, de puiser ses inspirations dans le plus récent catalogue d'un marchand.

§ III.

6. Soyez ce que doit être tout jeune prêtre qui débute dans le ministère des âmes, un coopérateur et un aide du pasteur.

N'étant et ne devant être que coopérateur, n'oubliez jamais d'être respectueux, *premièrement*, envers votre pasteur; *deuxiè-*

*mement*, envers les autres pasteurs qui feront partie de votre cercle, ou plutôt dans le cercle desquels vous entrerez; *troisièmement*, envers tous ceux qui sont les supérieurs ou les égaux de votre pasteur, et enfin envers tous ceux que leur condition, leur caractère, leurs fonctions, leur âge, leurs mérites, rendent dignes de votre considération.

Le manque d'égards serait une faute que l'on pardonnerait difficilement à votre âge : vos aînés le remarqueraient promptement et le blâmeraient avec rigueur.

Celui qui ne met pas un jeune homme au-dessous de soi simplement à cause de la jeunesse de ce dernier, et qui ne se fait pas un mérite du nombre de ses années, doit être ou un ami de la jeunesse ou un saint. Malheureusement, il vous faut aussi peu compter sur la quantité des amis que sur celle des saints; et pussiez-vous le faire, vous devriez encore, par votre modestie, prévenir les égards d'autrui. D'où il faut conclure qu'il ne convient point à votre âge d'afficher d'autre sagesse ni d'autre science que celles qui sont tempérées par la modestie et le respect. Soyez en cela sévère envers vous-même; alors les autres seront indulgents envers vous.

Cultivez avec plus de soin encore l'amour de la déférence et du respect, si la nature vous a départi des talents distingués; car tout ce qui est saillant suffit à lui seul pour exciter l'envie, et fait naître dans autrui le désir de se venger par quelque humiliation. Quand la distinction se rencontre dans un jeune homme, ceux qui se sentent inférieurs en talents et supérieurs en âge, affectent volontiers une gravité méprisante, quand le jeune homme ne cache pas ses moyens sous le voile de la déférence, et qu'il ne s'oublie pas lui-même pour ne songer qu'à se montrer plein d'égards envers les autres. Ne vous élevez donc pas vous-même; attendez dans le silence, restez dans l'obscurité jusqu'à ce que la Providence vous en fasse sortir et vous place sur le chandelier. Si Jésus lui-même resta pendant trente années dans l'obscurité, pourquoi nos jeunes hommes voudraient-ils, avant l'âge de treize ans, marcher à la lumière, et par le

soi-disant éclat d'une lumière supérieure, obscurcir tout ce qui brille autour d'eux? une telle conduite serait bien avilissante.

Tremblez en face de vous-même; jeune homme, quand la voix publique vous cite avec éloge, quand l'autorité vous donne des marques de distinction et que la confiance du peuple vous couronne.

Tremblez en face de vous-même, peut-être succomberez-vous à la vanité, dans l'impuissance où vous serez de supporter le bruit des applaudissements, l'éclat des emplois élevés et les témoignages flatteurs dont la confiance des peuples vous enivrera. Ou bien, si vous résistez à la vanité, peut-être succomberez-vous aux feux ardents de la persécution que l'envie blessée se plaît à lancer sur ceux qui sont élevés aux honneurs.

Puisque vous êtes coopérateur dans le ministère des âmes, n'omettez rien de ce que vous pouvez faire pour le bien des âmes, de ce que vous pouvez et devez faire pour conduire le peuple chrétien, par vos paroles, votre bon esprit et vos œuvres, dans le pays de la paix. Étant tombés ici dans un océan de devoirs et de travaux, nous voulons retourner au port, et les examiner tranquillement l'un après l'autre.

## § IV.

7. Afin de vous faciliter le but que vous devez atteindre comme coopérateur, n'ayez point de repos que vous n'ayez acquis l'habitude de remplir vos fonctions journalières : prédications, catéchismes, administration des sacrements,

*a*. Avec facilité,

*b*. Avec édification et dignité,

*c*. Avec un zèle intérieur de plus en plus pur, absolument de la même manière que si vous agissiez en présence du Seigneur.

*Avec facilité* : — Il y en a pour qui chaque jour de prédication est un véritable jour de martyre; n'augmentez pas, mon cher ami, le nombre de ces infortunés.

Mais ce que je vous recommande n'est point cette facilité qui

vient de la négligence et de la légèreté ; c'est une facilité qui naît de l'exercice.

*Avec édification et dignité* : — Comme prêtres, c'est pour le peuple que nous sommes là ; par conséquent, tout doit contribuer à le former et à l'édifier : nos gestes, notre ton, notre attitude, notre démarche, et avant tout le travail de notre vocation.

*Avec un zèle de plus en plus pur* de faire la volonté de Dieu, c'est-à-dire de travailler au salut de nos semblables. Si cette disposition d'âme, qui n'a en vue que la volonté de Dieu et sa gloire, n'est point en nous, tout ce que nous ferons sera abandonné au hasard, et nous-mêmes serons voisins de notre chute.

Il faut que l'homme gouverne, ou mieux qu'il soit gouverné. Si le vrai et le bien ne le gouvernent pas, il ne manque pas d'être lui-même au service du faux et du mal ; si l'esprit de Dieu ne le pousse pas, ce sera l'esprit du monde. Si l'ecclésiastique n'est pas dans son élément quand il remplit les devoirs de sa vocation, il sera bientôt dans son élément quand il fera le mal. Apprenez à vivre pour votre vocation, et vous aurez fermé la porte au mal.

## § V.

8. Parmi vos fonctions ordinaires, le ministère d'enseignement doit vous être particulièrement sacré ; sacré quant aux intentions envers la personne que vous instruirez, sacré par rapport aux vérités divines que vous lui enseignerez.

En ce qui concerne la personne, prenez l'âge en sérieuse considération ; apprenez-lui à chercher et à trouver le Dieu unique dans chaque succession d'années, et, lorsqu'elle l'aura trouvé, à le glorifier par l'accomplissement de chacun des principaux devoirs qui incombent à chaque période de la vie. Par exemple :

Pour la jeunesse, la crainte de Dieu,

Le respect des parents et des supérieurs,

La chasteté, qui est son plus bel ornement, et son plus important devoir.

*Est bonorum adolescentulorum,* dit la raison d'accord avec saint Bernard, *timorem Dei habere, referre parentibus honorem, castitatem tueri.*

*Tueri castitatem* est pour tout âge la chose la plus difficile et celle qui réclame le plus de soins. Saint Jean lui-même, dans la peinture qu'il fait des trois âges du chrétien (II *Jean* 12-14), excite les jeunes gens à faire consister leur principale gloire dans le triomphe sur le mal, par conséquent dans la lutte énergique contre les attraits des péchés propres à cet âge.

*Referre honorem parentibus* est également ce qui sied à leur âge. Comme ils sont inexpérimentés, il faut nécessairement qu'ils se laissent conduire, s'ils veulent marcher sûrement. Et comme on ne saurait les conduire s'ils s'y refusent, et qu'ils s'y refuseront s'ils ne respectent point leurs chefs, le *referre honorem parentibus* est un devoir essentiel à leur âge.

Aussi, rien ne rend un jeune homme plus méprisable que l'entêtement vis-à-vis de ses maîtres, et cette fausse prétention qu'il peut se diriger lui-même.

La crainte de Dieu est la loi de sagesse pour tous les hommes, mais surtout pour la jeunesse, puisqu'elle ne saurait encore aimer ni connaître Dieu parfaitement. Au reste, si vous devez servir de protecteur à la jeunesse, vous devez servir de bienfaiteur à tous les âges.

## § VI.

9. Le ministère d'enseignement doit vous être sacré par rapport aux vérités divines que vous annoncerez :

1° N'oubliez point, au milieu de la variété des doctrines chrétiennes l'*unité,* afin que le peuple ne s'arrête pas à une partie, mais embrasse et conserve le tout.

Cette *unité* consiste à se sanctifier et à se sauver par Jésus-Christ, ou bien, comme dit le catéchisme, à servir Dieu pour acquérir la vie éternelle. Cette unité, telle qu'elle résulte de la

lettre et de l'esprit de l'Écriture, peut encore se formuler ainsi :

Notre salut vient
Du Père,
Par Jésus-Christ le Fils,

avec et dans le Saint-Esprit, accompagné de ses dons les plus parfaits, foi, espérance, charité; ou enfin, comme l'exprime le mieux la doctrine fondamentale du christianisme : *Dieu en Jésus-Christ, salut du monde.*

Cette doctrine a été de tout temps, elle l'est encore aujourd'hui, et elle sera jusqu'à la fin du monde et durant toute l'éternité l'unique doctrine chrétienne et catholique. Seulement, un temps viendra où la foi se changera en claire vue, l'espérance en jouissance, la charité militante en charité bienheureuse; alors, selon le mot de saint Paul, Dieu sera tout en tous.

2° N'oubliez pas dans l'*unité* l'aimable *variété*.

Cette variété sera ineffable quand, par exemple, vous parlerez de Jésus-Christ. Quelle variété dans le vrai quand vous montrerez Jésus comme docteur ! Quelle variété dans le bien quand vous le montrerez comme modèle ! Quelle variété dans la force quand vous le montrerez comme sauveur ! Quelle variété dans le bonheur quand vous le montrerez comme étant tout en tous !

3° Cette unité et cette variété des vérités divines que vous enseignerez au peuple, n'oubliez pas de lui en faire l'application.

La même vérité doit être présentée au pécheur grossier tout autrement qu'au chrétien scrupuleux, et à celui-ci, autrement qu'au juste consolé et résigné. Sans doute, il n'y a qu'un Dieu pour tous; mais ce même Dieu veut consoler ses inquiets par ses miséricordes, ébranler les impies par ses jugements effroyables, fortifier les souffrants par ses promesses, stimuler les lâches par ses menaces.

Ce même Dieu exige du pécheur la foi et la pénitence; il

veut dans les bonnes œuvres des justes une sainte ardeur, et dans tous l'humilité et la confiance.

Oh ! plût à Dieu que nous fussions tous bons ! alors le même Dieu nous paraîtrait bon à tous.

« Le soleil envoie des rayons bienfaisants dans un œil pur, sain, vigoureux et fort, et il jette des flèches douloureuses dans un œil malade ; il anime l'un et fait souffrir l'autre. Or, cette différence ne vient pas du soleil qui brille, mais de l'œil qui voit ; de même Dieu apparaît bon aux bons, et méchant aux méchants ; mais ce n'est pas votre Dieu qui a changé, c'est vous, » dit excellemment saint Augustin. (*In Ps.* XCII.)

4° N'oubliez pas, dans l'application de l'unité et de la variété, le sens et l'esprit de la foi catholique, qui, selon Fénelon, n'est autre que l'humilité de la foi et la pureté de l'amour.

Là où règnent l'humilité et l'amour, l'esprit orgueilleux de l'ignorante hérésie, et l'esprit opiniâtre du schisme impitoyable dans ses déchirements, ne sauraient lever la tête. C'est dans ce sens élevé que saint Paul a écrit ce mot à jamais mémorable : « Un baptême, un Seigneur, une foi... »

5° N'oubliez pas, dans la rigueur de votre enseignement, et dans vos sentiments d'humilité et d'amour, que la lettre de l'Évangile n'est que la lettre, et que ce qui doit vivifier l'âme, ce n'est pas la lettre de l'Évangile, mais le Christ vivant.

## § VII.

10. Si vous voulez vous faciliter l'art de remplir dignement le ministère de la prédication, d'après ce que nous venons d'indiquer, attachez-vous aux cinq canons suivants. Ce sont eux qui, fidèlement observés pendant plus de trente ans, m'ont appris à prêcher avec énergie et dignité sans efforts extraordinaires.

Voici l'arcane :

*Premièrement :* Pratiquez le christianisme tout entier avec une fidélité rigoureuse ; quand votre cœur en sera plein, votre bouche en débordera.

*Deuxièmement :* Ayez toujours présente à l'esprit l'*idée centrale* du christianisme, ce qu'il renferme d'*éternellement inépuisable,* de *divin* et d'*apostolique.* Vous trouverez chaque sujet fécond et important si vous le ramenez à son point central, et si, de là, vous le faites entrer dans le cœur du peuple. Ce qui sera fécond et important à vos yeux, vous l'exprimerez sans peine et avec dignité.

*Troisièmement :* Scrutez nuit et jour les divines Écritures, surtout celles du Nouveau-Testament; faites-vous un choix dans les vies les plus remarquables des saints, et exploitez ensuite la mine de votre cœur transfiguré par l'esprit du christianisme. Vous trouverez dans ce triple trésor « des choses anciennes et des choses nouvelles, » que vous exprimerez avec facilité et d'onction.

*Quatrièmement :* Comme la baleine conserva le prophète trois jours et trois nuits dans son ventre avant de le rejeter sur le rivage, portez longtemps avec vous l'esprit de votre sermon, et, quand l'heure sacrée sera venue, faites-lui prendre une âme; cette âme saura bien d'elle-même se donner un corps.

*Cinquièmement :* Méprisez toutes les règles profanes de l'éloquence profane, qui ne sont pas fondées sur l'essence même de l'éloquence, et encore moins sur l'esprit de l'éloquence sacrée.

## § VIII.

11. Si le ministère de l'enseignement public et solennel doit vous être sacré, celui de l'enseignement privé doit vous l'être également. En d'autres termes, il ne suffit pas que, comme prédicateur, vous excitiez le pécheur à la pénitence ; il faut encore que vous l'accompagniez à travers toute la carrière longue et pénible de sa pénitence, et que vous le suiviez jusqu'à ce qu'il ait parcouru tous les degrés de la vie spirituelle. La direction complète du pécheur embrasse trois choses :

1. L'exciter à prendre des résolutions : « Je veux me lever, et aller à mon père. »

II. L'introduire, après sa conversion, dans le sein des miséricordes paternelles.

III. Et, après l'avoir régénéré en Dieu, le diriger jusqu'à sa sortie de ce monde visible.

La direction complète des âmes, absorbant toute votre activité pastorale, ne se limite pas plus à la simple conversion d'un pécheur grossier que le devoir des parents ne s'arrête à la génération : la nourriture, l'éducation, l'entretien et la surveillance des enfants font aussi partie de leurs devoirs. De même, l'éducation complète de l'esprit humain, par rapport à ses destinées éternelles, rentre dans le domaine du ministère des âmes.

De la résulte : 1° le côté individuel de la conduite des âmes. « La charité, dit saint Augustin, enfante les uns, s'affaiblit avec les autres; elle a soin d'édifier ceux-ci, elle craint de blesser ceux-là; elle s'abaisse vers les uns, elle s'élève vers les autres; sévère à quelques-uns, ennemie de personne, elle se montre la mère de tous; elle couvre de ses plumes molles ses tendres poussins; elle appelle d'une voix pressante ceux qui se plaignent; et les superbes, qui refusent de se rendre sous ses ailes caressantes, deviennent la proie des oiseaux voraces. » (Aug., *De catech. rud.*, xv.)

De la résulte : 2° que les travaux secrets qu'on entreprend en faveur des individus, et qui sont invisibles à toute la paroisse, sont les plus pénibles, les plus importants, mais aussi les plus consolants.

Saint Paul ne rougissait pas de comparer les travaux auxquels il s'adonnait en vue du salut des âmes, aux douleurs de l'enfantement. « J'endure avec vous les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous. » Ici, comme partout, la nature est le type de l'esprit. Si nous avions saisi la vie de la nature dans son principe, nous comprendrions certainement la vie de l'esprit. Mais, hélas! comment l'homme charnel, qui comprend à peine la naissance de l'animal, comprendrait-il la vie de l'esprit?

Le Christ lui-même compare l'état d'inquiétude où se trouvaient ses disciples avant qu'ils eussent en quelque sorte partagé toutes ses angoisses et ses douleurs, aux joies que devait leur procurer sa résurrection. La situation du pasteur ressemble souvent à celle d'une femme qui enfante : « Elle est dans la douleur, parce que son heure est venue ; mais après qu'elle a enfanté un fils, elle ne se souvient plus de tous ses maux, dans la joie qu'elle a d'avoir mis un homme au monde. » (*Jean*, XVI, 20-23.)

On voit par là combien le pasteur doit être digne de confiance, combien il lui faut de patience et d'amour des pécheurs pour opérer de si grandes choses, combien il doit être peu tourmenté par l'ennui quand, connaissant sa vocation, il se sent la force et le courage de la remplir.

## § IX.

12. En vous exerçant à l'enseignement public, comme en toute occasion, apprenez de Jésus-Christ l'art de donner à la vérité céleste une forme terrestre, à présenter la parole divine sous les couleurs, les images, les locutions correspondantes aux habitudes du peuple. Autrement, l'intelligence non exercée n'aura rien qui attire particulièrement son attention, elle comprendra et retiendra difficilement ce qu'elle entendra, et elle retiendra avec peine cela même qu'elle aurait saisi. Éclaircissez les choses suprasensibles par les choses sensibles. Développez ce qui doit rendre la vérité claire au peuple.

Ainsi, expliquez le sens des choses extérieures que le peuple voit et qu'il ne comprend pas ; mais faites-le précisément là où elles devront toucher le cœur. Par exemple : « Je vous ai dit que la flamme de votre dévotion devait être sans cesse entretenue, qu'elle ne devait jamais s'éteindre. Vous entretenez à l'église une lumière continuelle afin de vous rappeler que, comme la lumière brûle à l'église, votre cœur doit être sans cesse consacré à Dieu, que vos pensées doivent être continuellement dirigées vers lui, et que la flamme de votre piété ne doit jamais

s'éteindre. » Expliquez de même les choses extérieures que le peuple lui-même énonce et entend, mais qu'il ne comprend pas. Par exemple : « L'homme ne peut que demander les biens célestes, mais il ne saurait lui-même se les donner. Aussi le prédicateur termine chaque fois son sermon par le mot : Ainsi soit-il ! pour indiquer qu'il ne peut que semer, et que ce n'est pas lui qui donne l'accroissement. C'est encore pour la même raison que vous-même ajoutez ce mot à la fin de l'Oraison dominicale ; c'est pour faire entendre que sans Dieu nous ne pouvons rien. »

Expliquez les actes extérieurs que le peuple accomplit sans songer à ce qu'il fait. Par exemple : « Chers parents, faites votre possible, et abandonnez le reste au Seigneur. Pourquoi, le matin et le soir, bénissez-vous vos enfants, sinon pour avouer l'impuissance où vous êtes de les délivrer de tout danger, et pour demander à Dieu de les garder comme la prunelle de son œil. »

Expliquez les figures dont le Seigneur a enveloppé sa sagesse, et, comme Jésus-Christ, mettez vous-même le trésor céleste dans un vase terrestre, et y puisez les vérités les plus familières au peuple. « Royaume de la terre, champ, grain de semence, moisson, épis, ivraie, farine, levain, jardin, arbre, fruit, troupeau, etc., » sont choses aussi connues du peuple que sa main droite et sa main gauche; montrez-lui donc les germes de vérités renfermés sous ces enveloppes.

Les figures et les comparaisons peuvent être très-instructives, parce qu'elles disent beaucoup ; mais l'histoire de Jésus-Christ est et sera toujours le moyen le plus efficace.

## § X.

13. C'est pourquoi que votre principal objet, tant dans votre enseignement public que dans votre enseignement privé, soit de graver profondément dans le cœur du peuple la doctrine fondamentale du christianisme : « Dieu en Jésus-Christ, salut du monde, » en vous servant de l'histoire du Rédempteur.

« Le péché a fait dégénérer l'homme ; Jésus-Christ est venu

pour sauver les pécheurs : Jésus-Christ est encore le salut des pécheurs ; en dehors de ce salut, point de salut. Ce salut, on le trouve en Dieu seul, par la foi, la charité et l'espérance ; car Dieu en Jésus-Christ est le salut du monde. »

Cette doctrine qui, au sentiment de saint Pierre, de saint Paul et de toute l'Église chrétienne, est la plus importante de toutes, parce qu'elle exprime le fondement unique et éternel du salut des hommes, et qu'elle renferme toutes les autres doctrines, peut se démontrer par l'histoire du Fils de Dieu.

La carrière de Jésus, depuis son entrée dans le monde visible jusqu'à sa mort sur la croix, depuis sa résurrection jusqu'à son ascension et jusqu'à la descente du Saint-Esprit, jette sur la carrière de chaque homme une lumière si douce, si céleste, qu'il faut que le chrétien se méconnaisse, lui et sa religion, pour abandonner cette route si lumineuse, et pour préférer marcher en tâtonnant à travers les ténèbres de ses propres conceptions, plutôt que de se laisser diriger par la bienfaisante lumière de cette histoire.

Aussi bien, que sont les quatre Évangiles et l'histoire des Apôtres, qu'une réponse à cette question : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » Et cette réponse, comment la mieux comprendre que par cette histoire ? Et où y a-t-il une histoire qui, par ses marques intérieures et extérieures de vérité, puisse être comparée aux quatre Évangiles et à l'histoire des Apôtres ?

## § XI.

14. Nous sommes affermis dans cette conviction par l'esprit même de l'Église chrétienne, dont les principales fêtes ne sont que des jours commémoratifs de notre salut opéré par Jésus-Christ, et un retentissement continuel de cette parole : « Dieu en Jésus-Christ, salut du monde. » Nous solennisons sa naissance, sa première manifestation aux Gentils, sa passion, sa mort, sa résurrection, son ascension, la descente du Saint-Esprit, c'est-à-dire les époques les plus mémorables de sa carrière d'Homme-Dieu et de Dieu-Homme. Or, qu'est-ce que l'histoire

de cette carrière par rapport à Dieu, sinon l'histoire de l'amour céleste, et par rapport aux hommes, sinon l'histoire de notre salut ?

## § XII.

15. Mais comme le salut vient tout entier de Jésus-Christ, de l'aveu de notre culpabilité et du sentiment de notre faiblesse, en tant que ce sentiment nous pousse vers Jésus-Christ de la même manière que la maladie excite le malade à se rapprocher du médecin, commencez votre Évangile là où l'ont commencé les premiers Évangélistes, Jésus-Christ et ses envoyés : « Faites pénitence, car le royaume de Dieu est proche. »

Commencez donc par étaler aux regards du peuple l'abîme caché de la corruption humaine, afin qu'il voie comme en plein jour la séparation de l'homme d'avec Dieu, et son absorption dans l'égoïsme.

Ensuite, faites-lui voir non moins clairement que cette corruption universelle de l'humanité a revêtu comme une forme individuelle et particulière dans l'auditoire même qui vous écoute. Exposez à la lumière les vices et les erreurs principales qui font de cette corruption générale la corruption particulière de votre paroisse.

Les erreurs dominantes qui étouffent dans les cœurs la bonne semence de l'Évangile sont, entre autres :

1° *La fausse opinion où l'on est d'avoir fait pénitence.* « Je me suis déjà confessé de tous mes péchés.., » comme si l'aveu des fautes constituait la transformation même du pécheur.

Sans doute la confession des péchés, quand elle vient de la plénitude d'un cœur pénétré de sentiments de repentir et de honte, est le premier pas dans la voie du retour vers Dieu ; mais elle n'est pas ce retour même ; elle n'est pas la foi agissante dans la charité, heureuse dans l'espérance, féconde dans les bonnes œuvres.

2° *Cette maxime des esprits légers :* Il faut s'amuser quand tout le monde s'amuse ; il faut profiter de sa jeunesse, elle se

fane si vite!... Comme si le torrent du temps, qui menace de corrompre toute chair, et comme si le sang qui bouillit dans les veines pouvaient justifier aux yeux de la justice éternelle le mépris de la volonté de Dieu.

3° *La paix d'une fausse conscience :* Jésus-Christ est mort pour tous les pécheurs; l'homme est un être fragile; Dieu est la miséricorde même, il pardonne volontiers... Et puis? Cela excuse-t-il votre persévérance dans le péché, votre mort dans l'impénitence ?

*Vices dominants :*

1° *La passion du jeu et l'ivrognerie.* Ce vice, composé de deux têtes de dragons, étouffe la jeunesse dans sa fleur, et produit les mendiants, les voleurs et les esprits grossiers. La cupidité des aubergistes et l'exemple d'un personnage haut placé l'appuient et le soutiennent.

2° *Les inimitiés qui naissent de la cupidité et de l'orgueil.* Là où ce vice règne, les voisins se réunissent, ajoutent une foi aveugle aux récits qu'ils entendent, les racontent partout, les amplifient en les colportant, inventent de nouveaux détails. De là les querelles et les disputes, les mensonges et les procès qui ravissent à un ennemi et sa réputation et sa fortune.

3° *Le soin des affaires temporelles :* L'âme ne comprend plus rien aux choses du ciel, parce que l'amour des choses de la terre a matérialisé le sens des choses célestes.

4° *L'insouciance révoltante des pères et des mères de familles,* et l'indifférence des maîtres par rapport à la religion et à la vertu de leurs subordonnés. Les employés, écrivains, domestiques, ouvriers, chambellans, etc., forment une classe spéciale et fort nombreuse, qui, presque toujours abandonnés a eux-mêmes, n'ont personne pour les diriger dans le monde. Et une foule de pères de familles bornent tous leurs devoirs à leur donner la nourriture, le salaire et les cadeaux de nouvel an.

5° *La magnificence des habits, la vanité et la luxure,* qui s'étalent avec une effronterie de plus en plus grande et qui attirent les regards voluptueux aussi bien à l'église que dans les salles de danse.

Or, si vous voulez réprimer publiquement ces erreurs et ces vices, il faut non-seulement que vous soyez irréprochable et digne de confiance aux yeux des fidèles, afin qu'ils ne vous crient point : « Médecin, guéris-toi toi-même ; » il faut encore que vous unissiez la prudence au courage, afin de ne point trahir le coupable en dépeignant le vice sous des couleurs trop vives ; attendu que c'est le péché seul que vous devez flétrir, et que ce n'est point la crainte des persécutions qui vous doit faire adoucir vos paroles.

## § XIII.

16. Outre le ministère d'enseignement, ou plutôt à cause même de ce ministère, les services que vous pouvez rendre au confessionnal doivent vous être également chers. C'est Dieu proprement que vous servez dans cette divine fonction, quand vous éclairez, purifiez, sanctifiez et sauvez l'âme humaine. Et tout en servant Dieu, en coopérant avec lui à cette œuvre, vous rendrez encore à l'homme le meilleur et le plus salutaire service.

Ici, dans cette sainte solitude, dans cet entretien intime, ce qu'il faut dire et faire doit être non-seulement important, mais de la dernière importance.

Cette œuvre souverainement importante que Dieu voit exécuter dans l'homme par l'entremise de l'homme consiste :

1° Dans la *connaissance de soi-même*, à laquelle il faut initier les âmes par une étude de plus en plus profonde.

La plupart des hommes ne se connaissent pas, les pécheurs surtout.

C'est ici que le *nosce te ipsum* est poussé avec le plus d'énergie. C'est ici que la vérité individualisée, est le plus propre à confondre et à corriger le pécheur ; car elle le frappe directement et exclusivement. C'est une chose grande et magnifique de voir un homme qui a le droit et le devoir de dire la vérité sans subterfuge ni détour au pécheur qui lui ouvre son cœur. Ici règne

la liberté la plus noble et la plus franche par rapport aux intérêts les plus sacrés de l'homme. Ici on enlève un à un les mille voiles dont se couvre l'iniquité, jusqu'à ce qu'elle apparaisse dans toute sa nudité aux regards de la raison indignée.

2° Elle consiste, cette œuvre souverainement importante, dans la connaissance de Jésus-Christ notre Sauveur, qui accorde et la rémission des péchés et la vie éternelle ; connaissance que le chrétien estime au-dessus de tout, et que le confesseur peut beaucoup mieux répandre que le prédicateur et que le catéchiste. « Jésus-Christ est aussi votre salut, il détruit aussi en vous le règne du péché, il exige de vous ce sacrifice de l'égoïsme. »

3° Cette œuvre souverainement importante que Dieu opère dans l'homme par le moyen de l'homme, consiste dans la connaissance de ses devoirs spéciaux, devoirs qui, hors du confessionnal, ne sauraient jamais être complétement expliqués au pécheur dans le rapport exact qu'ils ont avec lui. « Il vous faut faire *ceci*, omettre *cela*, supporter *ceci*, vous défaire courageusement *de cela ;* voici comment vous devez garantir tel de vos enfants de l'entêtement, tel autre de la paresse, etc. »

4°. Cette œuvre souverainement importante consiste dans une foule de connaissances pratiques sans lesquelles on ne saurait ni corriger les égarements, ni lever les doutes, ni calmer les inquiétudes, ni réveiller la torpeur. C'est ici que se font et se guérissent les blessures, ici que la sévérité et la douceur sont tour à tour employées.

5°. Cette œuvre souverainement importante consiste dans les sentiments de pénitence, de foi, d'amour, de confiance qui peuvent être éveillés, nourris et fortifiés. Asile sacré de la plus sainte confiance ! quand deux âmes s'ouvrent l'une à l'autre, poussées par le plus pur amour de la vérité, tout le monde appelle ce moment une heure importante et solennelle. Et quand une âme, par la plus sérieuse abnégation, montre ses nudités telles qu'elles sont, et qu'une autre âme, par l'amour le plus pur, lui offre au nom du Seigneur assistance, conseil et consolation, n'est-ce pas là un spectacle digne de Dieu et des anges ?

Oh ! qu'il faudrait être profondément dégradé pour avoir le courage de profaner ou de blasphémer ce sanctuaire de la confiance !

6° Cette œuvre souverainement importante consiste dans la transformation réelle du cœur qui, étant une nouvelle création, ne saurait être que l'ouvrage de l'esprit créateur. C'est ici, ou jamais, que l'adoration et l'allégresse sont à leur place.

7° Cette œuvre souverainement importante, que Dieu accomplit dans l'homme par l'homme, consiste dans le changement de vie du pénitent, dirigé et soutenu par le confesseur; dans l'action de *lier* et de *délier*, qui est à la fois notre vocation, notre devoir et notre puissance; enfin, dans l'imposition d'œuvres de pénitence, propres par leur nature à purifier de plus en plus le pénitent, à le préserver, à extirper en lui les racines du mal, etc.

17. L'accomplissement de cette œuvre si importante demande les instruments les plus capables et qui, ayant eux-mêmes trouvé grâce devant le Seigneur, sachent par expérience ce que c'est que péché, haine du péché, rémission du péché, vie nouvelle, conduite céleste, et qui, en outre, aient déjà mené à Dieu une multitude de pécheurs. Ils ont de la commisération, de l'amour, de la miséricorde envers ceux qui sont pécheurs comme eux; ils ont le sentiment vivant de la pudeur, de l'humilité et de la reconnaissance envers Jésus-Christ; ils ont assez de sagesse pour consoler, exhorter et affermir.

Si le confessionnal ne vous rend pas vous-même meilleur; si en parlant au cœur des autres vous ne vous parlez pas à vous-même; si vous ne regrettez pas vos péchés en excitant les autres à le faire, c'est une marque certaine que vous ne possédez pas la vraie intelligence de votre situation. Soyez aussi pénétré d'amour et du sentiment de votre propre misère que l'était saint Ambroise, au témoignage de saint Paulin : *Ita eum flevisse, quoties illæ aliquis ob percipiendam pinitentiam lapsus suos confessus esset, ut et istum flere compulerit, ac visum esse eum sibi cum jacente jacere.*

Surtout, donnez à vos exhortations une forme claire et connue du peuple. Je connais de dignes pasteurs qui savent faire entrer toutes leurs exhortations dans le *Pater* et le *Je crois en Dieu*, etc.; d'autres qui, sachant fort bien que là où est l'esprit de Dieu là est la liberté, sont assez habiles pour transformer tout ce qui leur tombe sous les yeux en une sorte de tableau où ils inscrivent leurs remèdes.

## § XIV.

18. Montrez aussi au chevet des malades que vous êtes homme, chrétien et ami des âmes. L'homme souffre avec la nature souffrante; le chrétien montre là-haut l'éternelle patrie du chrétien; l'ami des âmes fortifie pour le retour vers le Seigneur. Celui qui n'éprouve encore aucun désir de la patrie céleste, sera peu propre à y faire aspirer les autres; et celui qui est encore enseveli dans les préoccupations temporelles et les plaisirs de la terre, ne pourra éprouver aucun désir extraordinaire des choses éternelles et invisibles.

Mais afin de pouvoir être, au chevet de vos frères malades, à la fois homme, chrétien et ami des âmes, apprenez à devenir ce qu'était Jésus, «obéissant jusqu'à la mort.» Celui qui s'aime plus que sa vocation, et qui préfère sa vie au bien-être de ses frères, ne hasardera pas ce qui lui est cher pour sauver ce qui lui est moins cher. Heureusement il y a encore des hommes qui préfèrent à la vie temporelle Jésus-Christ, et ce qui appartient à Jésus-Christ, les âmes humaines..... Une main amie me communiqua, hier seulement, une nouvelle qui venait fort à propos et qui est on ne peut plus édifiante. Le héros dont il s'agit est de Philadelphie, mais il est né en Bavière; il a étudié à Ingolstadt, s'est assis avec moi sur les bancs de l'école, et son nom est encore en odeur de sainteté près de ses amis et de ses condisciples. Voici cette nouvelle :

« Les larmes aux yeux, je vous fais part de la triste nouvelle de la mort de notre ami, trop tôt enlevé. Laurent Grœssel a suc-

combé au mois de septembre de l'année dernière, à Philadelphie, dans le nord de l'Amérique, victime de sa charité. Les magnifiques dons de la nature et de la grâce qui brillaient en sa personne lui valurent d'être nommé coadjuteur de l'évêque de Baltimore, et désigné pour lui succéder. Avant cette époque, il travaillait à Philadelphie, avec une zèle infatigable, au salut des âmes, dans un temps où la peste enlevait des milliers de personnes. Tous les autres ministres des différentes religions échappèrent par la fuite au danger de la mort; lui seul, ainsi que son compagnon de l'Ordre des Dominicains, restèrent à leur poste, à la consolation et à la joie de tous les indigènes, même des non catholiques, qui alors sentirent vivement l'immense différence qu'il y a entre un bon pasteur et un simple mercenaire. Ils passèrent des journées et des nuits entières au service des malades, sans distinction de personnes ni de religions, jusqu'à ce qu'enfin, épuisés par tant de travaux, ils moururent victimes de leur fidélité à leur vocation et de leur charité envers des âmes pour lesquelles Jésus-Christ est mort le premier. »

## § XV.

19. Si, comme docteur, directeur des consciences et ami des malades, vous enseignez et opérez, vous devez, comme prêtre, sacrifier et immoler pour le salut du peuple ce que le Seigneur et l'Église vous ont confié. Jamais l'ange n'apparaît plus magnifiquement dans l'homme que lorsque le prêtre exécute ses prières et ses fonctions sacrées, pénétré de sentiments de foi et de charité. Ce que saint Clément d'Alexandrie dit du juste, peut surtout s'appliquer au digne prêtre :

*Une âme juste et sainte est un autel du Seigneur; la prière est sa respiration.*

Or, si le prêtre qui remplit la mesure de son nom est dans toutes ses actions un autel du Seigneur, que doit-il être dans les plus beaux actes de son ministère, alors qu'il s'offre, lui et les

fidèles, avec Jésus-Christ au Père éternel, sinon le plus magnifique autel du Seigneur ? Et si la prière est, dans toutes ses actions, la respiration de sa vie, comment cette respiration pourrait-elle l'abandonner alors qu'il est à l'autel de Dieu, debout devant le peuple ?

20. Si donc la prière est pour la vie de l'âme ce qu'est la respiration pour la vie du corps, vous trouverez que sans la prière et sans la force céleste, l'homme n'est au milieu des fidèles qu'un cadavre sans vie, ou, pour parler avec Jésus-Christ, qu'un sel affadi, qu'il faut jeter sur le fumier.

21. Comme je parcourais les papiers d'un digne prêtre mort récemment, et dont j'avais été nommé exécuteur testamentaire, je trouvai, écrit à l'encre rouge, dans l'Écriture sainte, son livre favori, ce que je copie ici et dépose sur votre cœur :

### IDÉAL DU BON PRÊTRE.

#### I. LOI FONDAMENTALE DU BON PRÊTRE.

Attachez-vous à Celui dont vous êtes le prêtre, et ne vous attachez qu'à lui, mais attachez-vous-y entièrement. Sacrifiez-vous à la gloire du Père, comme Jésus, son Fils, s'est sacrifié.

#### II. VOCATION DU BON PRÊTRE.

Soyez dans la main du Père un instrument destiné à lui conduire les âmes des hommes, par son Fils Notre-Seigneur, dans le Saint-Esprit.

#### III. FIDÉLITÉ D'UN BON PRÊTRE A SA VOCATION.

Que le Christ se révèle par vous, comme le Père s'est révélé par le Christ ;

Que votre vie annonce la mort de Jésus-Christ ; que vos souffrances prêchent la gloire de Jésus-Christ ;

Que votre enseignement exalte la grâce de Jésus ; que votre paix rende témoignage à l'esprit de Jésus.

#### IV. LIVRES FAVORIS DU BON PRÊTRE.

Le Nouveau Testament ;

Le temple intérieur de son âme, où habite la Vérité même ;
La vie des saints personnages ;
La croix de Jésus-Christ ;
Toutes les souffrances endurées pour la justice ;
Les vestiges de Dieu dans la nature ;
Les destinées de sa propre vie, et surtout le dernier chapitre, la mort.

### V. EXERCICES JOURNALIERS DU BON PRÊTRE.

Renouvellement du sacrifice de son cœur par
Ses actions,
Ses études,
Sa prière,
Son silence,
Son abnégation,
Ses souffrances,
Par ses bonnes œuvres, par ses bonnes œuvres, et encore par ses bonnes œuvres.

*Habet semper unde det, cujus pectus plenum est charitate* (S. Aug., *in Ps.* xxxvi).

### VI. OMISSIONS DU BON PRÊTRE.

Il n'est esclave :
Ni de l'argent,
Ni du jeu,
Ni de la boisson,
Ni de la chair,
Ni de la vanité,
Ni du zèle aveugle.

*Fratres mei ! vobis dico : Gemendo vocate, non rixando; vocate invitando, vocate jejunando ; in charitate intelligant quod docetis illos* (S. Aug., tract. 6, *in Joann.*) *Charitas autem compagem facit, compago complectitur unitatem, unitas servat charitatem, charitas pervenit ad claritatem.* (Lact., lib. v, *Inst. divin.*, cap. 13).

§ XVI.

22. Je connais, en outre, un esprit protecteur qui m'a toujours préservé dans toutes mes démarches, et ne m'a jamais laissé tomber. Cet ange protecteur s'appelle : Union de l'âme et du cœur avec des chrétiens pieux et instruits, qu'ils soient prêtres ou non. Leur commerce vous réveillera quand vous vous assoupirez, il vous relèvera et vous soutiendra quand vous tomberez. Mais prenez garde de ne point dire à un masque : Soyez mon ami ; ni à la mort : Soyez ma vie !

§ XVII.

23. Enfin, pour finir mon instruction par où je l'ai commencée, n'oubliez jamais ce mot de saint Paul : « Je réduis mon corps en servitude, afin qu'après avoir prêché aux autres je ne sois point moi-même réprouvé. »

Si ce grand homme, au milieu de ses travaux apostoliques, de ses voyages, de ses souffrances, de ses persécutions, trouvait nécessaire d'exercer sur lui-même une vigilance particulière, surtout de tenir son corps sous une discipline sévère, et cela, afin de n'être point lui-même réprouvé, nous pouvons conclure de là combien grande est la vigilance qu'un jeune ecclésiastique doit exercer sur lui-même, particulièrement de nos jours.

C'est notre corps, notre plus proche voisin, qui nous offre le plus de dangers, parce que nous ne pouvons point nous en dépouiller, que nous sommes obligés de l'entretenir, que tout superflu dans l'entretien peut devenir une excitation, et enfin parce que ces excitations, qui agissent avec tant de promptitude, de force et de persévérance, sont difficiles à vaincre.

Outre le superflu dans le boire et le manger, il n'y a rien qui rende le corps aussi dangereux pour nous que l'oisiveté ; car la fainéantise ajoute aux attraits de la volupté, et l'esprit inactif se laisse facilement entraîner à quelque folie.

Le corps est notre plus dangereux voisin ; car une fois que nous nous sommes habitués à céder à ses exigences, il est en quelque sorte impossible de dépouiller cette seconde nature.

Le corps est notre plus dangereux voisin, parce que la plus légère licence que nous lui permettons, le rend, sans que nous nous en apercevions, plus tyrannique encore.

Un ecclésiastique intempérant n'a plus besoin de tentations hors de lui ; il les a toutes en lui-même. Il tombera prochainement, quand même il ne serait pas encore tombé.

Cherchons donc dans le vrai et dans le bien un royaume qui nous éclaire et nous rende heureux, afin de pouvoir échapper à ce qui est faux et nuisible, à ce qui nous aveugle et nous rend misérables.

Dieu est la vérité, Dieu est le bien, et Dieu est apparu en Jésus-Christ. Que son royaume vienne, qu'il gouverne en vous, et en moi, et en tous !

*
* *

Ainsi s'exprima le vieux pasteur Anselme, sans toutefois s'en tenir là, car il en dit bien davantage, et confirma toutes ses paroles par l'éloquence de l'exemple.

Cet exemple fut pour le jeune homme un commentaire de tout ce que le défaut d'expérience avait laissé d'obscur dans son intelligence.

Cet heureux jeune homme se figurait, en voyant et en entendant son bienfaiteur, voir et entendre prêcher saint Paul.

Cette impression profonde, que le vrai et le bien sont seuls capables de produire, fut pour le jeune homme le plus grand des bienfaits que lui eût jamais accordé l'amour du vieillard.

Ces impressions profondes, non moins que les exemples éclatants de la sagesse et de la sainteté chrétiennes qui les produisent, sont le plus impérieux besoin du monde chrétien.

Ce vieux investigateur de la science divine ne demandait plus qu'un point d'appui hors du monde pour soulever le monde ; et nous dirons à notre tour : « Donnez-nous des modèles vivants de sagesse et de sainteté, et nous transformerons la face de la terre ! »

# TROISIÈME PARTIE

DE LA

# THÉOLOGIE PASTORALE.

## LE PASTEUR DES AMES CONSIDÉRÉ DANS SES AUTRES RELATIONS

*Usez du monde comme n'en usent pas.*
(S. Paul.)

### RAPPORT DE CETTE PARTIE AVEC LA PRÉCÉDENTE.

1. Si le pasteur des âmes apparaît partout conforme à sa mission divine, qui est de reconcilier avec Dieu, par le Christ, l'humanité séparée de Dieu, il ne laisse pas, comme homme, de prendre part aux relations de la vie humaine. Le pasteur est homme, il vit au milieu des hommes; il est citoyen d'un État quelconque; il est en rapports multiples avec sa famille, sa patrie et l'humanité tout entière, soit dans son pays, soit à l'étranger.

2. Les rapports de l'homme ne sont point et ne sauraient être les rapports du pasteur. Cependant, s'il veut remplir pleinement la mesure de sa vocation, ses paroles, loin de paralyser son ministère, doivent au contraire le favoriser.

Il importe donc aussi au candidat du ministère des âmes, après avoir étudié le pasteur dans l'homme, d'étudier l'homme dans le pasteur.

### OBJET DE CETTE TROISIÈME PARTIE.

3. Le pasteur des âmes est, comme homme, en relations multiples :

1° Avec sa maison,
2° Avec sa paroisse,
3° Avec ses confrères,
4° Avec sa patrie,
5° Avec les étrangers,
6° Avec les partisans d'autres religions,
7° Avec les hommes en général.

## CHAPITRE PREMIER.

### LE PASTEUR DES AMES DANS SES RELATIONS AVEC SA MAISON.

4. Ces relations sont nombreuses. Il est le chef de sa maison. Comme pasteur de sa paroisse, il n'est que l'économe, Dieu est le père de famille; mais comme homme, il est le premier de sa maison, il en est le chef.

Il apparaît comme tel,

*Dans ses relations avec les personnes de son presbytère, dans l'administration de ses affaires domestiques, et surtout en matière d'hospitalité.*

### § I.

### DE LA CONDUITE DU PASTEUR ENVERS LES PERSONNES DE SA MAISON.

5. Ces personnes sont ou des serviteurs et des servantes qui sont à son service, ou des aides dans le ministère, qui, comme prêtres, lui sont égaux, mais, comme vicaires, lui sont subordonnés.

6. Par rapport aux premières personnes, domestiques, servantes, etc., le pasteur est *père de famille.*

Comme tel, il doit :

1° Être prudent dans le choix de son personnel, attendu qu'il est fort difficile de réparer les fautes commises en cette matière, et que souvent le changement est loin de tout effacer. Ce qui doit distinguer de tout autre ce personnel du pasteur, c'est une réputation intègre, éprouvée et pure; c'est sa

crainte de Dieu généralement reconnue; c'est, outre une aptitude suffisante, le goût prononcé du travail, de la fidélité, de l'union, de l'ordre et de la paix. Car sans une réputation intègre, sans une crainte de Dieu manifeste, sans le goût du travail, de l'ordre, de la paix, etc., ces personnes ne sauraient convenir dans la maison d'un ecclésiastique digne de ce nom. La personne du pasteur devant être la lumière de sa paroisse, sa maison doit être elle-même un flambeau qui ne répande partout que les rayons de la flamme et de la vie célestes. La maison du pasteur doit être, comme lui, un modèle pour les fidèles; c'est le théâtre le plus restreint, il est vrai, mais aussi le plus immédiat de son activité; tout ce qu'il fait pour la direction des affaires de sa maison ne doit être que l'image en petit de ce qu'il fera pour la haute direction de la maison de Dieu. Comment, en effet, celui qui ne sait pas présider à sa propre maison pourrait-il gouverner la maison de Dieu, la communauté des fidèles?

Or, ce gouvernement, c'est spécialement par le choix de son personnel qu'il doit se le faciliter; le prêtre, le prêtre catholique surtout, a de grands motifs d'en agir ainsi. Le pasteur, lié qu'il est à son ministère, ne pouvant avoir l'œil à tout, et nul dans son personnel ne pouvant le remplacer, s'appliquera à ne choisir que des personnes ayant la volonté et la force d'être à elles-mêmes leur propre loi.

Quand le pasteur a bien réussi dans le choix de son personnel, il doit savoir :

2° Entretenir dans sa maison l'esprit de crainte de Dieu, d'application, de fidélité, d'ordre et de paix. Tout cela, sans doute, dépend d'une volonté supérieure; mais cette volonté n'est pas loin de nous. Y coopérer est le devoir et la gloire du père de famille.

A cette fin, il offre partout, dans sa conduite envers les personnes de sa maison, l'image de Dieu, « ce grand économe d'une maison vaste comme le monde. » Si chaque maison ne doit former qu'un tout sous la conduite d'un chef unique, si chaque

membre doit travailler à sa tâche à la place qui lui a été assignée, il en est de même de la maison du pasteur. Si la loi est reconnue par les subordonnés, si elle est exécutée sur-le-champ, c'est parce qu'elle est appuyée de la parole, de l'exemple, de la gravité, de la surveillance et de toute la puissance du père de famille.

Comme modèle de justice divine, le pasteur proportionne le travail aux forces, et la récompense au travail.

Comme modèle de bonté divine, il attire et retient par l'expression de la bienveillance les caractères sensibles, va au delà des strictes limites de la justice, appuie les faibles, soutient les malades, console les affligés et pardonne à ceux qui manquent.

3° Pour maintenir l'esprit de crainte de Dieu, l'amour du travail, de la paix, de l'ordre et du calme, il a soin d'introduire dans sa maison un culte divin, un office particulier, et d'y participer lui-même chaque fois que ses devoirs le lui permettent. Pour que la religion des personnes de la maison se conserve et se manifeste dans toute leur conduite, il faut que cette religion ait elle-même de la vie, afin de pouvoir renouveler leur vie intérieure.

Or, ce renouvellement de la religion dans les membres d'une maison a lieu par la piété domestique, par le culte privé que l'on rend à Dieu.

4° Pour conserver dans sa maison cet esprit de crainte de Dieu, cet amour du travail, de l'ordre et de la paix, le pasteur fera en sorte que les personnes qui l'entoureront soient des modèles de vertu pour la paroisse, qu'elles assistent ponctuellement à l'office divin, et qu'elles y édifient les fidèles par leur calme, leur modestie, leur attention et leur piété, confirmant ainsi par leur conduite ce que le pasteur enseignera par ses paroles.

« Les personnes de notre maison, chers amis, prêchent aussi bien que nous le bien et le mal, et souvent avec plus de force, suivant que l'un ou l'autre domine en eux, disait un vieux curé à de jeunes ecclésiastiques ; veillons donc à ce qu'elles ne prê-

chent pas par leur conduite les dieux de ce monde, tandis que nous annonçons par nos paroles le seul vrai Dieu. »

*Remarque.* — Si le pasteur devait être malheureux dans le choix de son personnel, sa maison, loin de ressembler à une église en petit, ressemblerait plutôt à une chapelle du démon. Le pasteur ne confiera donc pas le gouvernement de sa maison à une personne au sujet de laquelle de graves motifs ne lui permettront pas de croire qu'elle est exempte des vices qui rendent inhabile à ces fonctions. Ces vices sont :

1° *La loquacité,* qui est non-seulement une des faiblesses du sexe, mais un vice général. Ce babillage, entretenu dans un mouvement continu par le feu des passions, met la commère du presbytère en union avec les commères du village, et fait de celle-là le canal qui transmet au village tous les événements du presbytère, et réciproquement. Ajoutons que ce canal est très-impur, car il se mêle au récit de ce qu'on a vu et entendu une foule d'influences qui ont leur principe dans la plénitude du cœur. De là vient que le pasteur perd sa bonne renommée auprès des paroissiens, et les paroissiens la confiance qu'ils avaient au pasteur, sans qu'ils sachent comment ils sont devenus hostiles l'un à l'autre. Cette mobilité de la langue implique la gouvernante dans toutes sortes de contestations féminines, où elle sait attirer et mêler adroitement le pasteur, en invoquant constamment son témoignage. De sorte que les plus grands sujets de désunion entre le pasteur et les paroissiens, entre le pasteur et ses confrères, entre le pasteur et les autorités, ont leur principe dans la langue indomptable.

2° *La paresse, l'oisiveté et l'amour du bien vivre.*—Il est arrivé souvent que des servantes, n'ayant plus personne pour les stimuler, ont perdu au presbytère le goût du travail qu'elles y avaient apporté. Tantôt elles prennent à leur service des personnes étrangères, qu'elles font travailler pour elles; tantôt elles négligent les travaux nécessaires, parce qu'elles n'ont pas le courage d'emprunter toujours le secours d'autrui; tantôt elles emploient à dormir et à boire un temps précieux qu'il fau-

drait consacrer au travail. Et voilà comment elles forcent le pasteur à contracter de nouvelles dettes, au lieu d'effacer les anciennes.

3° *La lésine.* — Une gouvernante peut, tout en ne cherchant pas ses propres avantages, nuire considérablement au pasteur; c'est lorsque, contre la volonté de ce dernier, elle se montre récalcitrante envers les ouvriers, les pauvres, etc., et qu'elle justifie sa ladrerie en s'abritant derrière la volonté du pasteur.

4° *L'infidélité.* — Ce qui est pire encore, c'est quand la gouvernante est dominée par la cupidité; car, comme elle met tous ses soins à ramasser pour elle, elle a suffisamment de ruse et d'adresse pour dissimuler son infidélité. Si le pasteur voulait contrôler sa conduite en lui adjoignant une aide, il ferait de son presbytère le théâtre d'une guerre éternelle, se verrait forcé de congédier tous les mois l'une ou l'autre servante, et souvent la meilleure, ou d'en entretenir deux qui finiraient par se prêter la main dans le pillage qu'elles feraient en commun de la maison.

5° *La bigoterie*, surtout lorsqu'elle s'allie à la paresse et à la vanité. Dépourvue de la véritable crainte de Dieu, la servante retire ses mains du travail pour les joindre dans la prière, et, se donnant les apparences d'une piété feinte, elle s'affranchit des devoirs les plus communs de la pratique. Si, avec cela, elle parvient à racoler d'autres bigotes animées du même esprit qu'elle, et à nourrir de la graisse du presbytère ce club de fausse sainteté, elle aura trouvé le bon moyen de rendre le pasteur à la fois pauvre et ridicule.

6° La série des maux que peuvent produire l'oisiveté, le bien-vivre, etc., se termine par le *désir d'être mariée*, accompagné de toutes les manœuvres subtiles que l'amour seul peut inventer. Cette passion est celle qui enlève le plus facilement à un pasteur son avoir, sa bonne renommée, sa vertu, son repos et sa santé. Son avoir; sa servante ouvrira la porte du presbytère à un poursuivant qu'elle enrichira de la fortune d'autrui; sa bonne renommée, puisque, qu'il soit ou non calomnié de sa

gouvernante, il sera bientôt soupçonné d'entretenir avec elle des rapports trop intimes; sa vertu, car elle sera assez rusée pour essayer de le faire tomber, afin de se le rendre à jamais tributaire, ou de le forcer à lui assurer une forte compensation; son repos et sa santé, qui sont ordinairement sacrifiés avec l'honneur et la vertu.

Une personne du sexe, fût-elle exempte de tous ces défauts, fût-elle réellement un modèle d'application, d'humilité, de douceur, de générosité, de renoncement à soi-même; eût-elle toutes les qualités nécessaires pour bien diriger une maison, si elle était jeune et belle, le pasteur aurait suffisamment de motifs pour ne la point prendre à son service. Il devrait à sa vocation, à la confiance de sa paroisse, à sa propre vertu, à celle de ses confrères, à l'honneur de son presbytère, comme aussi à la vertu et à l'honneur de la personne elle-même, d'agir en sens contraire. Heureux celui qui peut le croire avant que l'expérience ne l'ait puni de son incrédulité!

## § II.

### DE LA CONDUITE DU PASTEUR ENVERS SES COOPÉRATEURS DANS LE MINISTÈRE DES AMES.

7. Parmi les personnes de la maison du pasteur, il en est une, d'un rang supérieur, qui partage avec lui l'honneur du nom de prêtre, ainsi que les charges du ministère des âmes. Nous avons nommé le vicaire. Le pasteur honore en sa personne un confrère qui cultive avec lui le champ de leur commun maître Jésus-Christ; il aime en lui non-seulement l'homme, le chrétien, le confrère, mais encore le frère en Jésus-Christ, qui l'aide à porter son lourd fardeau. Il veille avec un sentiment de respect et d'amour sur sa vertu, son honneur, sa santé, son propre bien-être, et lui rend chez lui le travail, l'étude et la vie agréables.

Il y aurait donc manque de respect de la part du pasteur s'il regardait son confrère d'un air impérieux; si, par des paroles grossières, des manières méprisantes et mille autres procédés

indignes, il lui faisait sentir l'immense différence qu'il y a entre ouvrier et ouvrier, et si, par son exemple, il invitait les domestiques, l'instituteur, le chirurgien et le seigneur du village à ne point baisser pour le vicaire leur chapeau aussi bas que pour le pasteur.

Il y aurait manque de charité si le pasteur se déchargeait sur son coopérateur de toutes les fonctions pénibles du ministère, telles que : sermons, catéchismes, visites des malades, et ne se réservait que la messe et le chant de l'office.

Il y aurait manque de charité si, d'autre part, le pasteur ne fournissait à son coopérateur aucune occasion de manifester ses talents et de déployer son zèle; s'il se montrait jaloux de toutes les marques de confiance que le peuple donnerait à un jeune ecclésiastique, et lui enlevait toute occasion d'utiliser ses dons.

Il y aurait manque de sagesse et de sollicitude si le pasteur négligeait de découvrir, de paralyser, d'éloigner les dangers qui menaceraient l'innocence, l'honneur et la santé de son coopérateur.

Il y aurait manque de respect et de charité si, par son intolérance, son humeur chagrine, par cette lésine qui va jusqu'à rogner un centime; si, par l'ascendant illégitime de la gouvernante, ou par l'indulgence du pasteur envers celle-ci, le pasteur était cause que le vicaire ne pût y tenir au delà de douze semaines, et qu'une paroisse fût réduite à changer, dans une année, aussi souvent de vicaires qu'une femme impérieuse et intraitable change de servantes.

Il y aurait manque de respect et de charité si, en toute occasion, le pasteur faisait sentir à son coopérateur qu'il est encore bien jeune, et par conséquent qu'il ne saurait avoir aucune connaissance solide; si le vicaire, parce qu'il est encore vicaire, n'osait ouvrir la bouche, et que, même en présence de l'instituteur, on le chargeât de changer les assiettes, etc., etc.

Il y aurait manque de respect et de charité si, chaque fois qu'il s'agit de quelque mesure salutaire à prendre dans la paroisse, le pasteur liait les mains à son vicaire et ne lui permettait

point, même dans des matières insignifiantes, d'être d'un autre avis que lui.

Il y aurait manque de sagesse et de charité, si le pasteur donnait à un jeune et zélé vicaire l'exemple de la boisson, du jeu, et autres choses pires encore.

8. Le pasteur, quand la faculté lui en est laissée, ne saurait guère être trop prudent dans le choix de son coopérateur, afin de trouver un homme qui l'aide à fonder le royaume de Dieu dans sa maison et dans sa paroisse; un homme au caractère calme, tolérant, et propre à lui alléger son fardeau.

Mais comment ce coopérateur lui aiderait-il à édifier le royaume de Dieu, s'il avait trouvé son règne dans ses cinq sens et dans quelques douzaines d'idées rapportées de l'école qu'il vient de quitter; si Dieu ou Jésus-Christ était pour lui un mot vide de sens; le culte extérieur chose arbitraire et pure cérémonie; l'innocence et la pudeur de la jeunesse un idéal impossible; son état une simple question d'ordre et de police? Dieu préserve son troupeau de ces loups sous la peau de bergers!

Que si, au contraire, ce jeune ecclésiastique, régénéré par l'esprit du Christ, prêchait avec saint Paul la foi, avec saint Jean la charité, avec saint Jacques les œuvres de la foi et de la charité, et avec saint Pierre l'esprit tout entier de Jésus-Christ, il faudrait lui souhaiter un pasteur qui le comprît et ne l'empêchât pas de propager son Évangile à la manière de saint Paul.

9. Quand plusieurs coopérateurs habitent ensemble le presbytère, il n'y a que l'amour céleste qui puisse apprendre au pasteur à maintenir l'union entre eux, à supporter les faibles parce qu'ils sont hommes, et à adoucir à tous les *épreuves* qui ne sauraient faire défaut même dans la maison la plus exemplaire.

## § III.

### DE LA CONDUITE DU PASTEUR ENVERS SA GOUVERNANTE.

Premier écueil à éviter.

*Choix de la gouvernante, sa conduite; comment le pasteur doit*

*se comporter envers elle.* Si l'esprit d'économie dans une gouvernante est ce qui exerce la principale influence sur la marche des affaires temporelles du pasteur, il faut dire que sa moralité exerce une influence décisive sur la considération du pasteur et sur le crédit dont il jouira dans l'esprit de ses paroissiens. L'honneur du presbytère dépend principalement de la conviction où sera la paroisse, comme aussi les paroisses environnantes, que la vie privée du pasteur est intègre et irréprochable. Or, il n'y a rien qui imprime à la vie privée une tache plus flétrissante que l'avarice et la luxure. Le simple soupçon, la seule apparence suffisent à ternir sa réputation, à plus forte raison les fautes réelles. Or, si le nom du pasteur reste pur de ces deux taches, et même des apparences, cela dépend du caractère moral de sa gouvernante et de la conduite du pasteur envers elle.

Il est encore d'autres dangers prochains, que ma sollicitude pour les jeunes pasteurs ne me permet pas de passer sous silence.

1. Un pasteur qui, afin de pouvoir se livrer tout entier à ses occupations spirituelles, donne à sa gouvernante plein pouvoir de disposer de tout à son gré, deviendra son esclave pour n'avoir point voulu l'être du gouvernement de sa maison; il dépendra en tout de ses idées, de ses caprices, de ses vices ou de ses vertus. 2. Souvent le pasteur n'assignant à sa gouvernante aucun salaire fixe et la laissant compter sur sa générosité, celle-ci conçoit de grandes espérances, que la libéralité du pasteur ne pourra pas réaliser. 3. D'autres fois, le pasteur ne lui donnant pas son salaire afin d'avoir un plus grand fonds de roulement, il arrive qu'au bout de dix ans le pasteur, devant à sa gouvernante plusieurs centaines de francs, tombe de plus en plus sous sa dépendance, et celle-ci devient de plus en plus impérieuse. 4. Il serait tout à fait contraire à la prudence que le pasteur et la gouvernante se constituassent héritiers l'un de l'autre. Ce serait briser tous les liens qui rattachent le pasteur aux fidèles, aux pauvres, à ses proches. 5. Dès que la gouvernante connaîtra le côté faible du pasteur, tel que : le

désir de s'enrichir, d'amasser de l'argent, on peut croire en toute certitude que personne ne trouvera mieux qu'elle l'art de le prendre par ce côté-là. Elle n'hésitera pas à rompre en visière avec les personnes de la maison, avec les vicaires, les pauvres et les étrangers, pour arriver à prouver au pasteur qu'elle a fait toutes les épargnes possibles.

Deuxième écueil.

*Prédominance de l'esprit économique sur l'esprit apostolique.* Quand les affaires temporelles occupent tellement son esprit, qu'il oublie les choses de l'autre vie, est-il possible qu'il forme les autres pour le ciel? Il ne peut régner dans l'homme qu'un seul esprit; quand l'esprit du siècle y domine, il étouffe celui de Dieu; quand le pasteur n'est qu'un économe, il a cessé d'être apôtre, ou plutôt il ne l'a jamais été.

Troisième écueil.

*La manie de briller.* Si le pasteur veut se faire passer pour un bel esprit, pour un homme initié aux mœurs fines et délicates du monde; s'il veut donner de l'éclat à sa maison par un ameublement précieux, des sociétés brillantes et une table somptueusement servie, c'est pour lui un sûr moyen d'arriver à la pauvreté, de se faire mépriser de tous, et même de devenir injuste envers un grand nombre.

Quatrième écueil.

*Une prédilection illégitime du pasteur pour ses parents,* prédilection qui fait qu'il est plus préoccupé de l'établissement de sa nièce que des besoins des fidèles, plus soucieux de contenter la vanité de ses proches que de veiller à l'entretien de son église.

10. Ainsi donc, pour que les soins économiques puissent s'allier avec le ministère des âmes, il faut que celui-ci prime et gouverne ceux-là.

I. Que le désir d'être exempt de dettes ne préjudicie jamais à votre vocation, qui est d'être l'ami du peuple en ce qui concerne ses destinées éternelles, et qu'il n'affaiblisse jamais la confiance du peuple, dont vous avez besoin pour être son ami.

II. Que le gouvernement de votre royaume visible, cuisine, cave, grenier, prés et champs, ne nuise jamais au gouvernement de votre royaume spirituel, qui consiste à former votre peuple pour la vie éternelle. Combien il serait triste pour un chrétien et pour tout homme de bien de pouvoir dire : « On ne distingue pas dans cet homme le curé du paysan ! » Combien il serait triste de pouvoir dire en toute justice d'un évêque : « On ne distingue pas dans cet homme l'évêque de l'administrateur temporel ! »

III. Que votre compassion naturelle pour vos parents pauvres ne blesse jamais la justice que vous devez à vos paroissiens ; mais surtout que la vanité de vos proches ne frustre jamais votre église des espérances qu'elle fonde sur votre fortune.

IV. Faites tout ce qui dépend de vous pour que le choix de votre gouvernante et votre conduite envers elle ne deviennent jamais dangereux pour votre honneur, votre vertu, non plus que pour l'honneur, la vertu et les droits des autres.

V. Que jamais le goût du beau et du magnifique dans l'ameublement de votre maison, etc., ni cet amour de la société qui aime à s'entourer de figures rayonnantes, ne nuisent au grand devoir qui vous incombe d'être un modèle de sobriété, de tempérance, de modestie, etc.

11. Quand un pasteur économe est arrivé, par sa sobriété et sa tempérance, comme par toute la gestion de ses affaires, à conquérir une position aisée, il faut qu'il fasse jouir les autres du fruit de ses épargnes, c'est-à-dire qu'il soit hospitalier.

## § IV.

### DE L'HOSPITALITÉ DU PASTEUR.

12. L'hospitalité n'est autre chose que la charité qui fait que nous accueillons volontiers, traitons gracieusement et congé-

dions amicalement des étrangers, c'est-à-dire des personnes qui ne sont pas de notre maison. Que l'hospitalité ait son principe dans la sociabilité humaine et dans l'esprit de l'Évangile, le pasteur n'a pas besoin que nous le lui disions. Ce mot de Jésus, que nous a conservé saint Paul : « Donner vaut mieux que recevoir; » et cet autre de son ami saint Pierre : « Exercez l'hospitalité les uns envers les autres sans murmurer; » enfin l'exemple des premiers fidèles, qui recevaient comme leurs frères les chrétiens qui voyageaient, sont certainement écrits dans le cœur de tout pasteur.

13. L'hospitalité du pasteur est charité; mais cette charité doit être accompagnée de sagesse; c'est pourquoi elle est régie par les mêmes lois que la vraie charité. 1° Elle doit donner suivant les forces et les besoins; 2° donner avec prudence, afin de ménager la dignité du caractère; 3° donner d'une façon qui augmente le don; 4° donner sans préjudice d'aucun autre devoir.

Conformément à ces lois de la charité qu'accompagne la sagesse, le pasteur :

1° *N'oublie point sa dignité;* il ne perd pas de vue que sa maison n'est point une auberge, où, malheureusement, les exemples d'intempérance ne manquent pas, mais une maison de prêtre; non la maison de plaisance d'un noble, qui, pour se délasser des ennuis de la vie de cour, emmène souvent à sa campagne toute la magnificence onéreuse de la cour : c'est la maison de celui qui est le père de sa paroisse, dont la demeure se distingue des autres par l'ordre et la propreté, plutôt que par l'éclat et la richesse.

2° Le pasteur n'oublie pas ce que l'Évangile dit de Jésus (*Luc*, XIV), qui se prononce, non pour un festin d'honneur, mais pour un festin d'amour. Assurément, ce serait trop s'attacher à la lettre que de vouloir, à chaque repas, recevoir à sa table des aveugles, des sourds, des impotents; mais on se rapprocherait certainement de l'esprit de la doctrine, si, au milieu des festins réitérés qui se donnent au presbytère, on laissait les pauvres du lieu, qui

voient la fumée sortir par gros nuages de la cheminée du presbytère, ramasser les restes qui tombent de la table pour apaiser leur faim. Vous pouvez inviter à table des paralytiques, des aveugles, des mendiants, sans qu'ils mangent dans votre maison; mais si vous ne les sustentez ni chez vous, ni hors de chez vous, votre hospitalité envers les riches est une satire mordante de votre dureté envers les pauvres. Je ne sais point de spectacle plus affligeant que celui d'une paroisse où de pauvres familles meurent de faim, pendant que les prêtres de Dieu font bonne chère au presbytère.

3° Le pasteur n'oubliera pas qu'avant d'inviter des hôtes, il devra consulter ce qu'on nomme le *passif* de la caisse (les dettes). Il n'y a pour lui nulle obligation de donner des fêtes; mais il y a pour lui devoir immense de secourir ses paroissiens.

4° Le pasteur assaisonnera sa table frugale par cet air d'affabilité qui met la joie dans toute la société, et il ne forcera pas certains hôtes à mériter le bienfait d'une table mieux préparée par le support de basses moqueries et de procédés désagréables. Si quelqu'un veut jouer le rôle de bouffon de table, cela le regarde; mais il ne doit jamais y être forcé par la nécessité de payer au pasteur son invitation.

5° Sa table devra être mise pour les non-invités comme pour les invités, en supposant qu'ils ont besoin de son hospitalité ou qu'ils en sont dignes. Un ecclésiastique qui se trouve momentanément sans fonctions, un confrère qui passe dans votre localité, un religieux qui quête pour ses frères, un voyageur qui a assez de noblesse dans le cœur pour ne vouloir apprendre à connaître dans le pasteur qu'une belle âme de plus, une personne recommandée, qui fait honneur à sa recommandation, etc., sont quelques-uns de ces hôtes non invités auxquels un bon curé ne doit point refuser sa table.

6° Un pasteur, prédicateur de la tempérance, ne charge pas ses hôtes de nourriture, de même que l'homme qui connaît les habitudes du monde poli ne condamne pas ses commensaux à rester trop longtemps assis. La partie noble s'édifiera de sa fru-

galité; quant à la partie grossière, qui ne vient que pour manger, et qui n'est pas digne d'un si grand étalage, elle adressera peut-être au pasteur, ou plutôt à la cuisine et à son propre estomac, ce lourd et froid compliment : On dîne bien chez messieurs les ecclésiastiques. »

Qui sait si ces derniers ne verraient pas dans le luxe de votre festin splendide un motif suffisant de faire proposer au gouvernement la diminution du traitement des curés ?

Voilà le portrait du pasteur hospitalier. Voilà comment la charité qu'accompagne la prudence sait dispenser ses dons.

Malheureusement, cette prudente charité est aussi rare que le bien sans mélange.

Il faut que de grandes transformations s'opèrent dans l'intérieur de l'homme avant que l'amour divin arrive à la plénitude de sa force; et lors même qu'il arrive quelquefois à cette force vivante, d'autres puissances, qui agissent en sens contraire, ne tardent pas à l'affaiblir. Or, si tel est le sort de l'amour chez les hommes de bien, que sera-ce chez ceux qui sont esclaves de passions grossières?

**14.** Les mêmes causes qui paralysent toute espèce de bienfaisance paralysent aussi l'hospitalité. La cupidité est la mort de toute générosité, de toute hospitalité. « On ne saurait guère conseiller à un ecclésiastique, disait dernièrement un pasteur dont tout l'extérieur respirait la charité, de placer son argent à intérêt, — sinon auprès de Dieu; — car s'il place ses capitaux auprès des hommes, il désirera en placer de nouveau; et ce désir d'augmenter ses billets fera de l'homme de Dieu un juif, et mettra à la charité la corde au cou. »

*Remarque.* Outre que la cupidité rend l'hospitalité impossible, elle a encore ces tristes conséquences : 1° qu'une économie exagérée excite les domestiques à tenter tous les moyens pour se dédommager; 2° qu'elle éloigne du presbytère tous les bons amis, et détermine les personnes aigries de la maison à susciter à l'avare toutes sortes de tracasseries; 3° qu'elle fait mettre au rang des dépenses inutiles les améliorations les plus néces-

saires; 4° qu'elle aveugle le pasteur au point de lui faire croire que son avarice n'est point de l'avarice, mais seulement une sage économie, en lui dissimulant la noirceur de son âme sous les faux prétextes qu'il faut songer aux temps difficiles, à la vieillesse, aux accidents imprévus, aux besoins des parents; et c'est ainsi qu'en se justifiant des reproches de sa conscience, il reste attaché à sa passion jusqu'à son dernier soupir; 5° qu'elle prive les fidèles d'une assistance qu'ils ne peuvent attendre que d'un homme de bien. Un tel pasteur jette plutôt ses filets pour pêcher de l'argent que pour pêcher des âmes.

Aussi rien de plus légitime que ce désir qu'exprimait saint Grégoire : *Quis mihi det, antequam moriar, quis mihi det videre Ecclesiam Dei sicut in diebus antiquis, quando Apostoli laxabant retia, non in capturam argenti vel auri, sed in capturam animarum* (*Dialog.*, lib. I.) ! Si cette grande âme exhalait déjà de son temps de si amers soupirs, que dirait-elle si elle revenait de nos jours?

15. Quand l'avarice ne foule pas aux pieds les droits de l'hospitalité, le népotisme, que nous avons déjà flétri, n'y réussit que trop souvent. Comme on veut marier des parents, les vêtir magnifiquement, on se montre dur et inconvenant envers les étrangers, afin de pouvoir être bienfaisant jusqu'à l'injustice envers des parents.

16. Très-souvent, quand ce n'est ni l'avarice ni le népotisme qui empêchent le pasteur de remplir ses devoirs envers les étrangers, c'est une autre passion : l'amour de luxe,.... ou,.... ou, l'orgueil.

17. Quelquefois aussi c'est le défaut d'ordre dans la tenue d'une maison qui exclut l'hospitalité. Cette absence d'économie se voit à la gouvernante, à la maison, aux meubles, aux jardins, aux habits, etc.

18. De nos jours, c'est quelquefois la pauvreté qui empêche le pasteur le plus généreux, celui qui, comme Jésus-Christ, mettrait sa joie à donner, de goûter les plaisirs de l'hospitalité. Incapable de payer ses dettes, malgré son extrême économie, c'est à

peine s'il peut servir à ses hôtes autre chose que sa bonne volonté.

19. Mais si un pasteur charitable ne ferme jamais sa maison aux pauvres, à un ami, à un voisin, à un persécuté ; s'il partage volontiers avec eux le peu qu'il possède, il a suffisamment de courage, si grande que soit sa charité, pour exclure de sa maison et de sa table l'homme indigne, le mendiant de profession qui s'exempte du travail au moyen des ressources d'autrui, l'estropié rendu tel par l'odeur d'une meilleure nourriture, et le paresseux qui s'engraisse de la substance d'autrui. En repoussant celui qui est indigne, il attire par là même celui qui mérite son intérêt.

20. Outre l'hospitalité qui n'a en vue que l'homme, et qui pour ce motif peut s'appeler universelle, humaine, il en est une autre, supérieure à celle-ci, et que le pasteur exerce de préférence ; c'est quand il reçoit des chrétiens, qui non-seulement professent les mêmes sentiments religieux que lui, mais qui ne forment réellement avec lui qu'un cœur et qu'une âme : nous avons nommé l'hospitalité chrétienne.

On voit alors s'asseoir autour d'une table la religion, l'amitié et la sérénité céleste, ces trois grâces de l'hospitalité.

## CHAPITRE II.

### LE PASTEUR COMME HOMME, DANS SES DIFFÉRENTES RELATIONS AVEC LES FIDÈLES.

21. Le pasteur qui préfère le salut éternel de ses ouailles à sa propre vie, doit avoir le courage de se laisser maudire à cause du bien qu'il opère ; car c'est alors que le pasteur offre le plus beau spectacle.

La vérité au milieu du mensonge finit toujours par triompher ; car la vérité est éternelle, et le mensonge transitoire.

Si l'instituteur, comme organe puissant de l'esprit de la paroisse, se mettait du côté des persécuteurs, et s'il arrivait même qu'il en fût le chef et le principal instrument, le pasteur

aurait de nouvelles causes de souffrances et de patience : le spectacle gagnerait en intérêt.

Exercé à cette école des souffrances, il continuerait, au milieu des plus chaudes persécutions, à se montrer le père des pauvres, et à travailler dans les intérêts éternels et temporels de ses ouailles.

Toute sa vengeance se résume dans ces paroles :

*Bene facere et male audire, vere regium est.* « Faire le bien et laisser dire le mal est un procédé vraiment royal. »

Voyons à l'œuvre cette âme noble et généreuse.

## § I.

### SA CONDUITE AU MILIEU DES FAUSSES RUMEURS, DES SARCASMES ET DES INJURES QUI CIRCULENT DANS SA PAROISSE.

22. Quand, à certaines époques de son ministère, le pasteur voit se répandre contre lui les bruits les plus singuliers, et qu'on va jusqu'à l'accabler d'injures, il tombe dans un grand embarras si, à la jeunesse et à l'inexpérience, il joint un cœur tendre et sensible. Quant au pasteur expérimenté, qui connaît les hommes, le peuple, lui-même, son époque et la source de ces bruits malveillants, à qui l'héritage du ministère apostolique n'est plus étranger, et qui a mis sa confiance en lieu sûr, il demeure, au milieu de toutes ces rumeurs malveillantes, ferme comme le rocher au milieu des flots, et les injures ne peuvent rien contre lui.

*Premièrement :* Le pasteur expérimenté connaît le principe de ces rumeurs ; elles viennent de la tournure d'esprit et du caractère du peuple, de la situation du pasteur, de ses rapports avec le peuple et de l'esprit du temps.

*a.* Les paroissiens étant avec leur pasteur dans un rapport étroit, le voyant souvent et dans une foule de circonstances, étant habitués à le voir, et malgré cela ne comprenant pas sa position, ne le considérant que sous son côté extérieur, et se

disant qu'il a une plus belle maison, qu'il est mieux nourri, qu'il a plus de revenus et moins de travail qu'eux; cette manière d'apprécier produit dans les hommes qui n'ont pas un fonds de bienveillance et une certaine éducation, une opposition secrète contre lui, et de cette opposition naît le désir de la manifester chaque fois que l'occasion s'en présente.

*b.* Les pasteurs ne vivent pas entre eux dans un rapport aussi étroit que des religieux; chacun est chargé de ses propres affaires. Dans le religieux le peuple voit tout le couvent, et dans le couvent l'ordre tout entier qui s'étend par toute la terre et qu'un seul homme peut mettre en mouvement. Dans le pasteur, au contraire, il ne voit que les carreaux de ses fenêtres, qu'il est facile de briser et de remplacer par d'autres. Cet homme simple, avec son mauvais bâton, n'a rien de bien imposant aux yeux de la masse. Et comme, outre cela, il dort ses sept heures, à l'instar de tout le monde, qu'il ne se lève pas la nuit pour chanter au chœur, qu'il n'a point de corde autour des reins, point de barbe au menton, qu'il n'observe point de jeûnes extraordinaires, qu'il boit et mange comme tout le monde, il tombe dans la classe des hommes ordinaires; or, ce qui est ordinaire commence par n'être pas observé, et finit par tomber bientôt dans le mépris.

*c.* Dans une paroisse de village, le pasteur est le seul qui domine; il est sur le chandelier; il est, comme dit le peuple, le *monsieur :* c'est donc sur lui que sont dirigés ou plutôt fixés tous les regards; et il y a bien des yeux qui, lorsqu'ils y regardent longtemps, découvrent bien des faiblesses.

*d.* Le peuple est curieux; il aime à s'occuper de petites nouvelles, et quand il n'en trouve pas, il en fabrique. Or, M. le curé étant le seul homme dans tout le village sur qui on puisse raconter ou imaginer quelque chose de nouveau, de là vient le besoin de mal interpréter toutes les niaiseries qui concernent le pasteur, de les propager, de les amplifier.

*e.* Les gens des campagnes, et sans doute aussi ceux des villes, aiment à rejeter leurs fautes sur leur pasteur; comme s'ils

étaient exempts de reproches en les mettant sur le compte d'autrui. Ainsi, quand, en s'en retournant chez lui, le pasteur se heurte contre une pierre ou fait une chute, c'est qu'il a bu.

*f.* Dans chaque village, il y a quelques esprits joyeux qui prennent plaisir à exercer leur verve sur le compte du pasteur, pour se faire admirer des autres ou provoquer leurs rires.

*g.* Dans les villages et les petites villes, la plupart des familles sont unies entre elles par les liens du sang, du mariage, de l'amitié et de l'intérêt. Or, quand le pasteur de cette grande famille a une épine au pied, on voit aussitôt se tourner contre lui tantes, cousines, belles-sœurs, nièces, etc., c'est-à-dire toute la localité.

*h.* Si le pasteur avait le malheur de vivre dans le voisinage de quelque seigneur qui, en preuve de son savoir et pour attester la valeur de son mérite, s'efforçât de mettre le pasteur sur la même ligne que les paysans, ou plus bas qu'eux, ceux-ci commenceraient bientôt par lever la tête, et par se dire tout bas, sauf à le proclamer ensuite à haute voix, que « le curé n'est pas plus qu'un d'entre eux. »

*i.* Si, outre cela, l'évêque ajoutait trop de confiance aux accusations sans fondement des paroissiens contre leur curé, l'individu qui donnerait le ton courrait, aujourd'hui à l'autorité civile, demain à l'évêque, pour ravaler son pasteur et le dépeindre sous les plus noires couleurs.

Cette source de préjugés odieux contre un pasteur naît des rapports de ce dernier avec les fidèles, des idées et des sentiments du peuple, et de l'esprit du temps.

*Deuxièmement.* L'homme expérimenté connaît aussi une autre source très-féconde en préjugés odieux. Cette source se trouve dans son ministère même, et, quand le pasteur a l'esprit de saint Paul, dans son esprit apostolique.

*Dans son ministère.* — Le pasteur, évangile vivant, est obligé de flétrir les péchés publics; ange de sa paroisse, il est obligé de fermer les voies à la séduction ; organe de la justice éternelle, il faut qu'il s'oppose au torrent de l'injustice; directeur des

consciences, force lui est de montrer que la cupidité qui demande son existence au péché, est l'ennemie de Dieu. Or, comment faire tout cela sans blesser personne? et comment se venger de telles offenses, sinon en inventant et en propageant des calomnies contre cet homme odieux?

*Dans son esprit apostolique.* — Quand un apôtre du Christ prêche la parole de la croix et de la vie en Dieu, et qu'il montre aux âmes émues le Christ vivant, alors le ciel s'ouvre, et la lumière, la charité et la vie en descendent par torrents. Mais dès que le ciel s'ouvre pour réveiller le pécheur de sa mort spirituelle, l'enfer, lui aussi, s'ouvre et s'agite, et l'esprit de mensonge et de meurtre souffle dans le monde la haine, le mensonge, la persécution. «Tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ souffriront persécution.» Il faut que se justifie ce mot de Jésus-Christ : « Je ne suis point venu apporter la paix, mais le glaive.» La parole vivante de Jésus-Christ, que quelques-uns acceptent avec joie et reconnaissance, que d'autres repoussent opiniâtrément, tel est ce glaive qui, dans une paroisse, divise les hommes entre eux, et établit en quelque sorte une guerre entre les sentiments.

*Troisièmement.* L'homme expérimenté, familiarisé avec les causes des préjugés odieux, ne s'inquiète nullement des basses railleries qui, comme les moucherons d'été, s'insinuent et bourdonnent partout. Il est suffisamment homme pour ne point donner prise sur lui-même, et pour dédaigner le mensonge qui meurt de soi, quand la réfutation qu'on en fait ne vient point lui donner une vie nouvelle. Tous ces milliers de fausses rumeurs, il les met à néant en continuant à faire le bien, en manifestant toujours le même esprit de sobriété, de justice et de piété : telle a été de tout temps la meilleure apologie. Seulement, quand l'injure, tout en attaquant la dignité de la personne, blesse en même temps l'honneur du ministère, il se permet d'exposer avec calme et simplicité son innocence, exposition qui ne devient publique que lorsque la nécessité l'exige. Que si de faux prophètes surgissent dans sa paroisse,

qui, au lieu de prêcher le Christ apostolique, en annoncent un nouveau, forgé par eux, qui ne saurait remettre les péchés, ni donner le Saint-Esprit, prophètes qui décrient comme obscurantiste, fanatique et mystique, tout prédicateur qui prêche encore le vieux christianisme, il dédaignera leurs clameurs et continuera à prêcher avec clarté, force, dignité et courage le vieil Évangile, comme il le ferait s'il n'y avait point d'adversaires.

## § II.

### SA CONDUITE ENVERS L'INSTITUTEUR DE LA PAROISSE.

23. Si le pasteur a beaucoup à souffrir des langues iniques, il ne doit pas perdre de vue l'homme qui, après lui, exerce le plus d'influence sur l'éducation de la jeunesse et sur l'opinion publique. Nous voulons parler de l'instituteur. Cet homme se trouvant placé entre le pasteur et le peuple, le peuple ayant souvent besoin de ses services pour écrire ses lettres, faire ses comptes, etc.; les parents étant fort intéressés à conserver ses bonnes grâces, à cause de leurs enfants qui fréquentent l'école; l'instituteur ayant une foule d'occasions de pénétrer les mystères du pasteur et de les confier aux colporteurs du village; en un mot, des rapports multiples existant entre lui et le peuple, il suit de là que la réputation du pasteur est en quelque sorte entre ses mains. D'autre part, comme il est à peu près le seul dans la paroisse qui écrive des lettres, il peut, par les peintures vraies ou fausses qu'il fera du pasteur et qu'il répandra au loin et au large, rabaisser sa réputation auprès de ses supérieurs. Le pasteur devra donc, s'il est soucieux de son honneur et de son repos, étudier son instituteur, afin de savoir quelle doit être sa conduite vis-à-vis de lui.

24. Si le pasteur avait le malheur affreux de trouver dans sa paroisse un instituteur qui fût passé maître dans l'art non-seulement d'entretenir sa famille avec les ressources du presbytère, ce qui serait le moindre mal, mais encore de semer la divi-

sion entre le pasteur et les ouailles et de prévenir l'autorité contre lui, il réussirait difficilement, tout en déployant une patience surhumaine et en lui prodiguant tous les témoignages de bonté, à le corriger : toute sa longanimité ne parviendrait point à le calmer, et surtout il échapperait avec peine, malgré la pureté de sa conduite, aux persécutions de cet adversaire adroit et résolu. Les témoignages les plus irrécusables qu'il apporterait pour attester que l'instituteur est un ennemi de l'ordre et de la paix auraient peu de succès, si cet imposteur était parvenu à gagner le juge, c'est-à-dire s'il avait su se blanchir lui-même et noircir le pasteur. Souffrir et se taire serait donc le parti le plus raisonnable que pût prendre le pasteur, en attendant que son adversaire eût comblé la mesure de son iniquité, et qu'il plût à la Providence d'amener des temps meilleurs.

25. Si l'instituteur était un homme instruit, actif, probe et craignant Dieu, le pasteur devrait l'honorer comme étant son bras droit dans l'œuvre de l'éducation du peuple, l'aimer comme un ami, l'admettre chez lui dans sa société, l'inviter souvent à sa table, et en faire l'instrument d'une foule de réformes économiques, morales et liturgiques.

Dans ce cas, on pourrait au moins dire que les deux premières parties de ce proverbe seraient vraies : « Un bon curé, un bon instituteur, un bon maire, une bonne sage-femme, un bon médecin, constituent l'âge d'or de la vie des campagnes. »

26. Si cet instituteur de mérite manquait des revenus suffisants, non-seulement le pasteur l'aiderait de ses largesses, mais il exposerait encore ses mérites et sa pauvreté à l'autorité supérieure, afin qu'on améliorât sa position.

27. Si cet instituteur, excellent d'ailleurs, était infecté des fausses lumières du siècle, un pasteur éclairé s'efforcerait, en reconnaissant ce qu'il y aurait de vrai dans ses idées de progrès, de le guérir peu à peu en l'instruisant avec ménagement, et surtout avec charité.

28. Il est superflu de dire qu'un pasteur qui a une âme grande

et élevée doit reconnaître publiquement l'habileté de son instituteur, et, s'élevant au-dessus des atteintes d'une jalousie mesquine, se réjouir de la confiance que lui accordent les fidèles. Il doit exalter les services éminents que les bons instituteurs rendent à la patrie. Que, d'autre part, le pasteur doive instruire, exercer, stimuler, calmer, adoucir un instituteur ignorant, sans exercice, lâche, ardent, opiniâtre, l'expérience l'a jusqu'ici suffisamment démontré.

## § III.

### INFLUENCE DU PASTEUR SUR LE BIEN-ÊTRE TEMPOREL DE SES OUAILLES.

29. Si le pasteur, comme pasteur, vit tout entier pour le bien éternel de ses ouailles, il exerce aussi, comme homme, une grande influence sur leur bien-être temporel. Mais, ici encore, l'homme suppose le pasteur; en d'autres termes, plus le pasteur a influé, comme tel, sur le bien-être temporel de ses paroissiens, plus il influera sur eux comme homme. Car si le ministère des âmes n'a pour objet immédiat que le salut éternel des fidèles, il n'est pas moins vrai de dire que, par voie médiate, il exerce une influence très-puissante sur leur bien-être temporel. Ainsi, comme prédicateur, le pasteur s'efforce d'introduire le christianisme dans le cœur et dans la vie des hommes; or, plus le christianisme domine dans les cœurs et dans la vie, plus il rend ses partisans

*a.* Réservés, patients, sobres, tempérants,

*b.* Laborieux dans la sphère où ils ont été placés,

*c.* Contents de peu,

*d.* Pacifiques, unis entre eux, indulgents, tolérants, calmes et résignés,

*e.* Humbles, exempts de la passion de plaire, modestes dans leur extérieur,

*f.* Compatissants, bienfaisants envers ceux qui souffrent,

*g.* Justes, équitables, bons envers tous,

*h*. Ennemis de toute hostilité, faciles à pardonner,

*i*. Sociables, joyeux, reconnaissants, prévenants envers chacun,

*j*. Soumis à l'autorité, et

*k*. Disposés à se sacrifier pour autrui.

Or, toutes ces vertus ne sauraient exercer leur action, développer leur beauté sans adoucir les maux temporels, sans augmenter le bien-être terrestre et sans embellir la vie ici-bas.

Comme ami des consciences, le pasteur exhorte l'avare, le voleur, le brigand, l'oppresseur des veuves et des orphelins à restituer le bien injustement acquis; auprès des partisans du luxe, il insiste sur l'obligation de diminuer leurs folles dépenses, afin de pouvoir multiplier les dons de la charité; le calomniateur et le menteur, il les invite à réparer l'honneur d'autrui qu'ils ont blessé; l'ennemi, il le presse de demander son pardon à celui qu'il a offensé: toutes choses qui, dans une foule de conjonctures, adoucissent les peines de la vie, agrandissent le bien-être et embellissent l'existence humaine.

Comme directeur des institutions scolaires, il prévient l'ignorance, la grossièreté et la paresse, et, par une éducation meilleure, combat dans ses sources multiples la misère humaine, diminue le nombre des malheureux qui, incapables de gagner leur pain, demandent leur existence à des moyens injustes, jusqu'à ce qu'ils tombent entre les mains de la justice.

Comme ami des malades, il a soin de rappeler une dernière fois au mourant les gémissements des pauvres, afin qu'il ne les oublie pas dans son testament. L'homme qui n'accepte rien pour soi parle d'autant plus énergiquement en faveur des malheureux.

Si donc la piété a tout à la fois les promesses de la vie future et celles de la vie présente, il s'ensuit que le pasteur contribue non-seulement au bonheur intérieur de l'homme, mais encore à son bonheur extérieur.

Et de même qu'il n'y avait point de pauvres dans la première communauté apostolique, le pasteur qu'animera cet esprit di-

minuera dans sa paroisse le nombre des nécessiteux en proportion de ce qu'il réussira à y établir le vrai christianisme.

30. Après avoir travaillé au bonheur de sa paroisse, le pasteur sera, comme homme, dans une foule de circonstances, une source de bénédictions pour les fidèles, en développant et en agrandissant chaque jour son talent de faire le bien.

*a.* Les œuvres de miséricorde corporelles, comme les appelle le Catéchisme, qu'il recommande aux autres par ses paroles, il les exerce envers tous ceux qu'il peut. Non content de laisser tomber sur les Lazares de la paroisse quelques miettes de sa table frugale, la main qui lui sert à manger travaille en même temps pour les pauvres orphelins, pour les veuves délaissées, pour les malades sans secours.

*b.* En donnant à chacun du peu dont il dispose, le pasteur, par cet exemple de générosité, agit puissamment sur ceux qui peuvent donner davantage.

*c.* Si la gouvernante du pasteur partage pleinement ses sentiments de commisération et de bienfaisance, le bruit de sa charité se répandra bientôt partout, et cette puissance de la renommée excitera le zèle d'un grand nombre.

Le pasteur agit donc

Par sa personne, par son exemple, par sa réputation.

*d.* Les effets de la renommée ne s'arrêtent pas là. Le désintéressement bien connu du pasteur fait de lui le dépositaire de la confiance de tous les gens de bien qui l'environnent; c'est par la main de cet homme désintéressé, et qui en outre connaît le mieux les besoins des pauvres, que les cœurs bienfaisants aiment le mieux distribuer leurs offrandes.

Mais, en ceci, le pasteur montre non-seulement le désintéressement, mais aussi la prudence de l'Apôtre. L'Apôtre, après avoir recueilli les dons des chrétiens, ne les portait pas seul à Jérusalem; il demandait des compagnons de voyage, afin qu'ils pussent être témoins de son désintéressement. Devant Dieu, il suffit d'avoir le cœur et les mains purs; mais aux yeux du monde, le témoignage de cette pureté ne saurait être superflu.

*e.* Là où le pasteur ne peut donner par lui-même, il emploie l'intervention d'un tiers. Mais en toutes choses, il a soin de ne point se rendre importun par ses prières réitérées ; il ne recommande jamais des personnes indignes, ni même les plus dignes là où il peut lui-même venir en aide. Quand tout autre secours a disparu, la charité le rend lui-même intercesseur. Si Jésus-Christ est auprès du Père notre médiateur à tous, pourquoi le pasteur ne serait-il pas celui des hommes?

*f.* Quand les secours matériels ne servent de rien, le pasteur voit s'ouvrir devant lui un champ plus vaste encore ; car son talent de conseiller et de consolateur n'est pas aussi limité que ses ressources temporelles.

*g.* Souvent l'autorité du pasteur devient pour les familles une sorte d'ange protecteur, et ses instances auprès du fils aîné de la famille pour appeler le médecin, parviennent souvent à conserver aux enfants l'auteur de leurs jours.

*h.* Si le pasteur est la *raison* de sa paroisse par rapport aux choses de l'éternité, il est bien souvent son *intelligence* en matière d'affaires temporelles.

*i.* Nous n'avons pas besoin de dire que son devoir est de recommander toute institution ayant pour but d'adoucir la pauvreté, et de faire ce qui dépend de lui pour exciter les autres par son exemple à contribuer par de plus grandes offrandes au soulagement de l'infortune.

31. Un pasteur qui, entouré de pauvres, n'aura point fermé son cœur ni sa main à leurs besoins, mourra peut-être avant d'avoir pu ramasser de quoi couvrir les frais de son enterrement, et ressemblera sous ce rapport au grand évêque Fénelon, qui mourut « sans dettes et sans argent. »

32. Que si, en mourant, ce cœur noble laissait pourtant encore quelque fortune, sa dernière volonté serait le dernier bienfait qu'il rendrait à sa paroisse. Le plus beau testament du pasteur serait assurément celui-ci :

Je lègue :

A Dieu — mon âme,

A la terre — ma poussière,
A la pauvreté — ma fortune.
Ce dernier point a besoin d'être précisé.
Il sera fait quatre parts de ma fortune :
La première sera destinée à l'église paroissiale,
La seconde à l'école du village,
La troisième aux membres pauvres de la paroisse,
La quatrième à mes parents pauvres.

Il agira plus sagement encore si, afin de ne laisser aux passions humaines aucune cause de se manifester soit à sa mort, soit après sa mort, il distribue aux pauvres de son vivant ce dont il peut disposer en leur faveur. Alors il ressemblera à sa mort non plus à l'évêque Fénelon, mais à son Seigneur Jésus-Christ, qui ne laissa ni biens temporels, ni un coussin, ni rien qui pût être matière à testament, mais seulement son esprit et son amitié. Son esprit, il le remit entre les mains de son Père, et sa Mère, il la confia au cœur de saint Jean.

## CHAPITRE III.

### RELATIONS DU PASTEUR AVEC SES CONFRÈRES.

33. Voisin sociable, il aime à se trouver dans leur cercle; voisin sympathique, il les voit volontiers dans sa maison. Mais il y a dans ces relations amicales et sympathiques surtout trois conditions qui lui sont sacrées, et qu'il considère comme un commandement de Dieu :

Que le nombre des individus qui composeront votre société ne soit jamais grand ;
Que le temps de l'entrevue ne soit jamais long;
Que la réception soit simple.

L'excellent Keller, doyen et curé de Bazhausen, avait formé parmi ses voisins une société littéraire, où l'on se communiquait des ouvrages et où l'on se proposait quelques sujets à traiter. Exemple trop rare de nos jours, et qui pourtant est le sel de la vie humaine et l'âme de toute société.

## CHAPITRE IV.

### RELATIONS DU PASTEUR AVEC SA PATRIE.

34. Si, comme chrétien, le pasteur est en relations avec l'Église chrétienne; comme pasteur, avec sa paroisse; comme chef de maison, avec son presbytère, il est uni à sa patrie comme sujet d'un même État. Ce triple lien est pour lui plus qu'un *funiculus triplex*, qui, au dire de Salomon, se rompt difficilement; car il est lié non-seulement par la loi de l'État, mais encore par sa conscience, par son Évangile, par les sentiments de son cœur et par son ministère.

La loi de l'État, qui le lie comme citoyen; celle de la conscience, comme homme; celle de l'Évangile, comme chrétien; le sentiment de la reconnaissance qui lui fait comprendre qu'il est un membre du même corps vivifié par les influences du tout; son ministère de pasteur, sont autant de causes qui l'obligent à veiller au maintien de la chose publique et à travailler au bien-être général.

35. Cet amour de la patrie se distingue surtout par le respect, la fidélité et l'obéissance au souverain; respect pour la dignité, fidélité envers la personne, obéissance aux lois. Ici, l'exemple du pasteur réalise ce qu'annonce sa parole. « Point de puissance qui ne vienne de Dieu; rendez à César ce qui est à César; honorez le roi. Rendez l'honneur à qui l'honneur, le tribut à qui le tribut, l'impôt à qui l'impôt. » Au christianisme seul revient l'honneur de répandre partout l'esprit d'ordre, en tenant enchaînées les bêtes sauvages qui seraient tentées d'agiter sur un pays les torches de la discorde, et dont les plus féroces de toutes sont l'*insurrection* et l'*anarchie*. Un Évangile qui nous apprend à aimer même nos ennemis, ne saurait jamais permettre la désobéissance envers l'autorité; un Évangile qui, étranger à toute passion, nous engage à donner notre manteau à celui qui prétend à notre habit, plutôt que d'entrer en con-

testation avec lui, ne peut que réprouver toute transaction faite avec nos devoirs envers l'autorité.

36. Animé de ces sentiments de respect, de fidélité et d'obéissance inviolable, il déclare ignoble et criminelle toute tentative ayant pour objet d'affaiblir les ordres de l'autorité.

*Remarque.* Quiconque, frappé par les justes censures de l'évêque, cherche un refuge auprès de l'autorité civile, ou qui, pressé par les légitimes corrections de l'autorité temporelle, cherche secours auprès de l'évêque, et qui, pour réussir dans l'un et l'autre cas, implique, par les empiétements qu'il fait sur leurs droits mutuels, les deux autorités dans des démêlés réciproques, désobéit tout à la fois à l'État et à l'Église.

37. Ce respect envers le souverain se manifeste par le respect que le pasteur témoigne aux fonctionnaires et aux employés de l'État. Il honore dans le souverain, Dieu, et dans ses représentants, le souverain lui-même. Car, de même que toute la puissance de l'autorité vient de Dieu, toute la puissance des agents subalternes vient de l'autorité.

## CHAPITRE V.

### RELATIONS DU PASTEUR AVEC LES ÉTRANGERS.

38. L'attachement du pasteur à son diocèse et à sa patrie ne l'empêche pas d'aimer, dans tout étranger avec lequel la Providence le met en rapport, l'homme et le prochain, de l'aider quand il a besoin de ses secours, d'honorer le savant, de respecter l'homme bon et pieux. Outre ces sentiments d'affabilité envers tout ce qui porte le nom d'homme, et cet hommage qu'il ne refuse jamais à la vérité ou au mérite, quelque part qu'il les rencontre, il est encore assez *juste* pour n'entrer dans aucun parti politique, assez prudent pour ne faire partie que d'un petit nombre de sociétés littéraires, assez sage pour ne se faire admettre dans aucune de ces associations clandestines et mystérieuses qui cachent quelque but équivoque et sujet à suspicion.

L'Église et l'État lui offrent un champ assez vaste pour contenter le désir qu'il a de faire le bien.

## CHAPITRE VI.

### RELATIONS AVEC DES PARTISANS DE RELIGIONS ÉTRANGÈRES.

39. Un sage pasteur voit : 1° dans quiconque professe une religion étrangère une *créature humaine ;* par conséquent il ne lui refuse pas la charité, les égards, les secours qu'il doit à l'homme.

Dans cet amour envers les hommes qui s'étend à tout, il imite son Dieu : si le Seigneur n'exclut aucun homme de son éternel amour, le ministre du Seigneur ne doit point le faire non plus. Dans cet amour qui s'étend à tout, il imite son Christ, qui s'est offert pour tous les hommes : si le Sauveur n'exclut personne de son amour, le serviteur du Christ ne doit point le faire non plus. Dans cet amour qui s'étend à tout, il remplit le commandement de son Évangile, qui indique dans le sacrifice offert pour le salut de l'humanité le signe distinctif de la nouvelle alliance.

Toutefois, cet amour qui s'étend à tout, il ne l'appelle pas de la *tolérance ;* car une pure tolérance est trop peu pour un cœur aimant.

Un sage pasteur découvre : 2° dans tout partisan honnête d'une religion étrangère une étincelle de cette religion une et éternelle qui a été manifestée par Jésus-Christ dans le jour le plus éclatant. Cette étincelle n'est autre chose que l'amour du bien qu'on rencontre dans le cœur de tout homme loyal, qui, s'il se trompe dans la manière d'honorer Dieu, ne pèche point en honorant ce qu'il croit être saint. Cet hommage et ce respect pour tout ce qui est saint, l'Apôtre le manifesta certainement lorsque, devant l'aréopage, il glorifia le « Dieu inconnu, » et ne rougit point de prendre une inscription gravée sur l'autel des Athéniens, superstitieux et polythéistes, pour point de départ de son discours.

Un sage pasteur honore : 3° d'une manière particulière, dans tout chrétien sincère, à quelque confession religieuse qu'il appartienne, l'esprit évangélique qu'il découvre en lui ; il vénère dans sa conviction sincère le même Père qu'il adore avec nous, le même Rédempteur qu'il reconnaît avec nous, le même Saint-Esprit qu'il annonce avec nous, le même baptême qu'il reçoit avec nous, la même vie éternelle qu'il cherche et attend comme nous dans la connaissance vivante de Jésus-Christ.

Je connais une foule de dignes pasteurs qui, tout attachés qu'ils sont à l'Église catholique, se distinguent par ces sentiments, ces dispositions et cette manière d'agir vraiment célestes envers tous ceux qui reconnaissent sincèrement Jésus-Christ pour leur Seigneur. Malheureusement, je ne puis m'empêcher d'éprouver un vif sentiment de douleur, quand je me rappelle certains faits qui me prouvent que ces sentiments élevés restent inaccessibles à une foule de non-catholiques, et sont souvent méconnus par le zèle aveugle des catholiques non éclairés.

Un sage pasteur : 4° abandonne à Dieu, comme au seul juge compétent, le soin de juger chaque partisan d'une confession étrangère par rapport aux causes secrètes de sa croyance ou de son incrédulité. Que celui-là seul soit juge, qui sonde les cœurs et pénètre les motifs de toutes nos actions ! « Si j'étais Jésus-Christ, si j'avais la pénétration de son regard et surtout la pureté de son âme, alors je pourrais condamner et justifier ; mais comme je n'ai ni son regard ni son cœur, je veux, en ne jugeant pas, m'épargner, à moi, une foule de péchés, et aux autres quantité de peines de cœur ! » Tel est le langage que tient un sage pasteur.

5° Au reste, non-seulement un sage pasteur connaît sa foi et les motifs de sa foi, mais il a encore assez d'âme et de courage pour en rendre compte à quiconque l'y invite, et pour exposer avec calme et dignité aux regards de tout homme sincère les raisons de sa croyance. Dans cette œuvre, il n'a que deux mots à dire :

1. Voici ma foi ;

II. Voici les motifs de ma foi.

Le premier est le témoignage de sa foi; le second, le développement des motifs de sa foi. Comme témoin, il atteste sa sincérité; comme argumentateur, il montre la profondeur et la pénétration de son esprit.

6 Mais si un vrai pasteur, loin de rougir de ses convictions, défend et propage volontiers la vérité, parce qu'à ses yeux elle est aussi certaine qu'elle est importante pour le salut des hommes, il ne se permet pas pourtant d'employer à la propagation et à la défense de cette vérité d'autres armes que les armes divines, dont se servent tous les hommes de Dieu. Ces armes sont :

I. La plénitude de la conviction;

II. La valeur des témoignages;

III. La puissance des motifs de crédibilité manifestée dans l'exposition;

IV. La pureté de la vie, fruit de la lumière;

V. Le dévouement à l'humanité, cachet de la conviction et de la charité;

VI. La prière, par laquelle on implore les lumières du Père céleste ;

VII. La patience, pour supporter les opinions les plus contradictoires, l'orgueil de l'ignorance et l'entêtement de l'incrédulité; patience qui est égale à celle avec laquelle Dieu nous supporte nous-mêmes.

Preces et lacrymæ
Sunt arma Ecclesiæ.
(S. Augustin).

Un Augustin plus récent a dit également : « Si vous voulez convertir un païen à Jésus-Christ, forcez-le, par la pureté toute divine de votre conduite, à demander : « Quel est celui qui peut » former des hommes si bons et si heureux? » Et vous répondrez : « C'est Dieu, mon Créateur, qui m'est apparu en Jésus-» Christ. »

## CHAPITRE VII.

### RELATIONS AVEC LES HOMMES EN GÉNÉRAL.

40. Le pasteur ne saurait, comme homme conversant avec d'autres hommes, poursuivre un plus bel idéal que celui qui est exprimé dans la vie et dans la doctrine de Jésus-Christ.

Il faut donc qu'il soit une reproduction vivante du Fils de l'homme pendant son séjour sur la terre; il faut qu'il réalise en action la doctrine que Jésus-Christ a confiée à ses Apôtres pour faire le voyage de la vie.

41. Si les moralistes les plus exercés voulaient exprimer en deux mots les principales lois qui doivent régler les conversations du pasteur, telles que celles-ci : « Soyez humain, sans imprudence; sympathique, sans vous prodiguer; parleur, sans vous rendre ridicule par une stérile fécondité de paroles; ouvert, sans trahir le secret de l'amitié ni du devoir; généreux, sans jeter les perles aux pourceaux; loyal et sincère, sans vous imposer à vous-même des chaînes qui permettent à votre ennemi de vous attirer à lui et de vous retenir captif; sans malice, sans finesse, sans esprit de chicane, mais aussi sans servir de marchepied aux espions ni aux imposteurs; prescriptions qui, ainsi qu'une foule d'autres, sont conformes aux enseignements de l'expérience et de la raison, et dont il est aisé de vérifier la justesse à quiconque veut réfléchir sur ce que doit être toute conversation raisonnable; ces moralistes ne trouveraient point, après y avoir longuement réfléchi, d'expressions plus fortes et plus expressives que ces deux mots de l'Évangile :

Prudence du serpent,
Simplicité de la colombe.

Cette instruction que Jésus-Christ fit à ses disciples : « Soyez simples comme des colombes, et prudents comme des serpents, » est donc la meilleure pour tous les chefs du peuple, et surtout pour les pasteurs. La simplicité de la colombe, c'est l'innocence,

l'ouverture, la sérénité, le naturel, la droiture, l'affection, l'édification, la douceur et la sympathie que respire notre extérieur. La prudence du serpent, c'est ce qu'il y a de réfléchi, de grave, de méditatif, de prévoyant, de calme, d'habile dans ce même extérieur.

La simplicité de la colombe, sans la prudence du serpent, nous rendrait dangereux à nous-mêmes et aux autres.

La prudence du serpent, sans la simplicité de la colombe, nous rendrait rusés, adroits, subtils, fourbes, là où nous devrions être vigilants, prudents, attentifs, réfléchis.

42. La vie de Jésus-Christ peut être considérée comme un commentaire de cette doctrine. Jésus-Christ était si ouvert, que les Nathanaëls voyaient jusque dans son cœur; si renfermé en lui-même, qu'avec toute leur habileté les fourbes d'Israël ne virent point la flèche qu'il portait en lui-même avant qu'ils la lui eussent enlevée en lui perçant le cœur; si doux, que les enfants ne pouvaient le quitter; si sévère, que ses ennemis eux-mêmes n'avaient pas le courage de l'interroger; si pacifique et si indulgent, qu'il sauva de la mort une adultère convaincue de son crime; si audacieux et si énergique, qu'il arrachait le masque aux hypocrites et chassait les vendeurs du temple.

43. Cette doctrine est accompagnée de celle-ci : « Que vos œuvres brillent devant les hommes, afin qu'en les voyant ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. »

D'où il faut conclure que si la Sagesse suprême dit à l'homme : « Soyez ce que vous voulez paraître, » la haute mission dont le prêtre est investi veut que lui aussi « soit ce qu'il veut paraître, et surtout qu'il paraisse ce qu'il est et ce qu'il doit être. » Pour que la lumière puisse luire, il faut qu'elle existe ; mais il faut de plus qu'elle luise; autrement elle ne saurait atteindre son but, qui est d'éclairer. Ainsi donc, l'essence et la vocation divine du pasteur étant d'être une lumière, c'est pour lui un devoir, simplement comme homme, de paraître ce qu'il est, *lumière*.

---

# PREMIER APPENDICE.

## EXTRAIT D'UNE CORRESPONDANCE PASTORALE.

*Celui qui, pouvant faire le bien, ne le fait point, pèche.*
(S. JACQUES.)

Quand le pasteur consacre son talent à instruire, conseiller, consoler, décider, et que la réputation de sa sagesse s'est répandue dans son cercle et au dehors, la confiance que lui a acquise sa réputation, se manifeste sous forme de correspondance. Ceux qui sont tourmentés par les scrupules, les doutes et les besoins de toute nature, les pasteurs eux-mêmes et les savants, cherchent en lui ce qu'ils ne sauraient trouver en eux.

Il entre donc dans le ministère du pasteur de donner, par écrit, des réponses qui portent le cachet de la *vérité* et de la *charité*, de la *sagesse* et de la *prudence*.

Avant d'expédier la réponse qu'il aura composée dans le calme de la réflexion et après une mûre délibération, il examinera attentivement :

*a.* Si elle respire l'esprit de la religion, c'est-à-dire si Jésus-Christ et saint Paul, se trouvant dans sa position, l'auraient écrite ;

*b.* Si elle ne jette aucune ombre sur la sainte vocation du ministère des âmes ;

*c.* Si elle n'expose pas la personne qui interroge et celle qui répond aux attaques de la calomnie aux mille bouches ;

*d.* Si elle ne tend point quelque piége à la personne qui interroge et à celle qui répond ;

*e.* Si elle ne froisse pas les droits et les prétentions d'un tiers ;

*f.* Si elle est fondamentale et précise, si elle est complète, et applicable à la personne qui interroge;

*g.* Si elle joint la prudence du serpent à la simplicité de la colombe.

Quand le pasteur aura appris à marcher devant Dieu, à mettre ordre à ses affaires et à les exécuter, la prière mentale, qui ne lui fera jamais défaut, lui inspirera les dispositions d'âme requises pour donner une sage réponse aux questions qu'on lui aura adressées.

Ce qu'il aura fait dans cette disposition d'âme, il le soumettra à un sévère examen. Après avoir agi dans cet esprit, il attendra avec calme les résultats de sa réponse, et les subira avec résignation.

Ces lettres qu'écrit le pasteur pour se conformer au but de sa mission, et pour répondre à la confiance de ceux qui le consultent, constituent la *Correspondance pastorale.* Quelques-uns ne comprennent sous cette expression que les lettres qu'ils écrivent à des ecclésiastiques sur des questions qui concernent leur ministère; mais le vrai pasteur croit, comme saint Paul, qu'il est débiteur envers tous les hommes, et qu'il ne parviendra jamais à payer complétement la dette de la charité.

## I.

### LETTRE SUR L'ÉDUCATION PUBLIQUE.

*Réponse.*

Bacon, faisant la revue des sciences, s'applique partout à la recherche de ce qu'elles ont de défectueux et le place parmi les *desiderata.* Vous demandez que je fasse de même par rapport à l'éducation publique. D'autres l'ayant fait avant moi, je n'ai qu'à me rappeler ce qu'ils ont dit à ce sujet. La première chose que les plus sages de nos contemporains placent parmi les *desiderata,* c'est que ce qui devrait être dans l'éducation de l'*homme* l'affaire capitale n'est ni considéré dans une foule d'institutions

comme la chose essentielle, ni placé en première ligne, ni représenté comme tel par les exemples, les enseignements, les conseils, la discipline, la surveillance, et surtout n'est pas cultivé de la part des maîtres par le concours harmonieux des exemples, des enseignements, de la surveillance et de la discipline.

Cette chose unique et souveraine est ce que le nouveau langage appelle *religiosité*, et l'ancien *crainte du Seigneur;* il indique une pieuse aspiration de l'âme vers Dieu, une sainte horreur de tout ce qui a les apparences du mal, la confiance au Seigneur et un vif empressement à observer fidèlement sa loi. Si dans nos établissements d'instruction, depuis les écoles primaires jusqu'à l'Université, cette crainte de Dieu était considérée comme la base de l'éducation des jeunes intelligences, et si l'on agissait d'après cette conviction, elle serait, pour les jeunes élèves, la préservatrice de leur innocence; pour les adolescents, la victoire de leurs penchants sensuels, principalement de l'onanisme; elle se manifesterait dans le jeune homme par la virilité de l'esprit (*virtus*), et apparaîtrait dans tous les degrés de la vie comme la vraie sagesse de l'homme.

Éviter le mal serait, d'après Salomon, la vraie intelligence, et craindre le Seigneur, selon saint Augustin, la véritable médecine de notre race : elle produirait la santé parfaite de l'âme (l'amour de Dieu s'élevant au-dessus de tout). Or, comme les écoles produisent des fruits tout différents, fruits qui mûrissent déjà dans les élèves et plus encore dans ceux qui ne le sont plus, il est certain qu'ils n'ont pas reçu l'éducation fondamentale dont nous parlons, et que ceux-là qui devraient la donner en sont eux-mêmes dépourvus. Car si les instruments de cette éducation, je veux dire l'action simultanée de ces quatre puissances, l'exemple, l'enseignement, la surveillance et la discipline, ne faisaient pas défaut, l'éducation aurait de meilleurs résultats; et le sens profane, qui ne menace plus seulement de devenir prédominant, ne se manifesterait pas avec tant d'audace et de persistance.

La seconde chose que les plus sages d'entre nos contemporains

placent au rang des *desiderata*, c'est que ce qui devrait être considéré dans l'éducation du *chrétien* comme la chose capitale n'est pas mis en première ligne dans la plupart des établissements d'instruction et n'est pas cultivé comme tel, parce qu'il y manque l'action simultanée de tous les moyens d'éducation : l'exemple, l'enseignement, les conseils, la surveillance et la discipline. Ce point fondamental dans l'éducation du chrétien, c'est la foi et la confiance en Jésus-Christ, c'est l'amour de Dieu en Jésus-Christ. Or, comme une foule d'écoles chrétiennes s'éloignent de plus en plus de l'idée du christianisme, par la raison qu'une foule de maîtres ne s'en occupent jamais, que d'autres n'en parlent qu'*avec ménagements*, et que quelques-uns même osent se prononcer contre, il ne faut pas s'étonner de ce que l'ivraie appelée anti-christianisme se développe si promptement dans les jeunes gens qu'il faudrait initier à la science et à la sagesse. Comment le jeune homme dont les yeux ne se sont pas encore ouverts, que l'expérience n'a pas encore instruit, qui, une fois livré à l'impulsion des passions, ne poursuit plus que les soins passagers de la vie, et se laisse si facilement entraîner dans les abîmes de la folie par le feu de la jeunesse, par la puissance de l'exemple et par l'esprit du temps, pourrait-il voir la vérité, éviter les écueils, être familiarisé avec ces sentiments d'un vrai chrétien et comme transformé en eux, si les exemples, les enseignements, les exhortations de ses maîtres ne lui montrent pas cette image sous un jour éclatant et dans un ensemble harmonieux, si les excitations aux vices ne sont pas réprimées par la surveillance et la discipline.

L'éducation fondamentale du chrétien étant manquée, il est naturel que ce double défaut en engendre un troisième, visible dans ce qu'on nomme la formation du savant. Quand la crainte de Dieu, le sens chrétien ne préservent pas l'âge tendre de toute contagion énervante pour la jeunesse, contagion qui n'est autre qu'une succession continuelle de plaisirs et de folies, la jeunesse ne saurait avoir le courage nécessaire pour travailler avec ordre et opiniâtreté à l'acquisition de la science.

Ainsi donc ce qui empêche l'éducation fondamentale de l'homme, du chrétien, est par là même un obstacle à la formation du savant. Une expérience qui se renouvelle tous les ans dans nos jeunes païens, c'est qu'en voulant en faire des hommes tout en laissant le chrétien dans l'ombre, on ne réussit pas mieux à en faire des savants, par la simple raison que les causes de l'ignorance n'ayant pas été enlevées, il est impossible d'ouvrir dans ces âmes grossières aucun accès à la science. Quelques axiômes conservés dans la mémoire ou couchés sur le papier, et la présomption qui, elle, ne ferait pas défaut, ne suffisent pas, en effet, à combler les lacunes de la science et à couvrir l'ignorance qui éclate de toutes parts.

## II.

### SUR L'ONANISME.

Vous avez donné votre confiance à un médecin du corps. Ne vous repentez jamais d'avoir faitce sacrifice à la vertu ; je vous en félicite de tout mon cœur.

L'onanisme est une maladie qui exerce d'immenses ravages dans le royaume le plus florissant de l'humanité. Il est facile de prouver à tout homme qui n'a pas perdu le sens moral, et qui veut y réfléchir de sang-froid, l'infamie de cette action contraire à la nature, parce que cet homme sentira qu'elle est infâme et antinaturelle. Mais ce qui est difficile, même à l'homme le mieux disposé, c'est, au moment de la tentation, de rester de corps et d'âme fidèle à cette conviction.

Au surplus, il en est ainsi de tout ce qui s'appelle combat. Combien il y a de héros dans les écrits et hors de la mêlée ! et combien il y en a peu dans la lutte réelle !

La preuve que l'onanisme est une profanation de soi-même, et que cette profanation est aussi coupable qu'antinaturelle, cette preuve est d'une simplicité sans égale.

« L'onanisme est la chose la plus infâme parmi les choses in-

fâmes, et la plus nuisible parmi les choses nuisibles ; de là cette conclusion qu'elle est nécessairement réprouvée par la loi divine. La chose la plus infâme, par ce qu'elle fait d'un être destiné à régner sur lui-même, l'esclave d'une volupté brutale, et cela, contrairement au but qu'on se propose dans ce plaisir brutal. La chose la plus nuisible, parce qu'elle réduit le corps et l'esprit à l'état de cadavre. »

La raison ne saurait trouver dans cette preuve la moindre chose à reprendre ; mais la sensualité aveugle et révoltée en trouvera d'autant plus.

*C'est un besoin de la nature, dit le voluptueux ;* mais il n'y a que le voluptueux qui le dise. Tout dépend de savoir ce qui est un besoin pour le héros. La vertu consistant précisément à s'assujettir les sens et à les maintenir dans cet assujettissement, le bien est un besoin pour l'homme de bien, comme le mal en est un pour le méchant.

Après chaque satisfaction nouvelle accordée, malgré soi, à cette passion contre nature, l'excitation à ce péché, devient plus forte, et la force de vaincre de plus en plus faible.

Quelquefois on ne donne à la tentation qu'un demi, d'autres fois qu'un faible consentement ; quelquefois, enfin, non-seulement on lui cède, mais on excite encore l'ennemi lui-même, et l'on se jette pleinement dans ses bras.

Et voilà comment cette action contre nature devient un besoin de la nature, non pas, il est vrai, de cette nature supérieure et plus excellente de l'homme, mais de la sensualité dominante, de l'animalité victorieuse.

Ceux qui, actuellement, sont tombés si profondément, qu'ils sont descendus jusqu'au fond de l'abîme, n'y étaient pas encore il y a quelque temps ; mais il leur est arrivé ce qui arrive à celui qui tombe du haut d'un édifice élevé, et qui, une fois en plein air, ne trouve rien pour le retenir : ils sont tombés de précipice en précipice, parce qu'ils avaient perdu le point central de tout respect d'eux-mêmes et de la loi de Dieu.

Que ce soit là, pour tous ceux qui appartiennent encore à la

classe des hommes libres et généreux, un avertissement de se mettre en garde contre la première chute. Que quiconque a été assez malheureux pour faire quelques faux pas, — quelques chutes, se dise en lui-même : « Est-il possible qu'un homme qui s'estime, qu'un être raisonnable puisse tomber si bas ! » Cette pensée lui inspirera le courage de sortir de cette voie dangereuse. *De la violence, de la violence,* et *encore de la violence,* voilà, mon ami, ce qu'il faut pour briser les liens solides de cette passion devenue si chère. Le premier pas à faire est de se mettre en la présence de Dieu, d'envisager d'un regard libre le terme de la voie qu'on a déjà parcourue, et de s'affermir dans la conviction « qu'il est impossible de revenir à la vertu et de retourner à Dieu, méconnu et abandonné, si l'on ne combat pas son penchant, et si, le cœur brisé de douleur, l'on ne retourne sur-le-champ sans réfléchir longtemps et sans regarder derrière soi. »

Oh! plût à Dieu que vous entendissiez ce langage!... Mais vous l'entendrez, je l'espère!

Il y a surtout trois moyens de se préserver de l'onanisme, ou d'une rechute dans ce péché.

Le premier, c'est de ne point réveiller en soi la passion animale qui y dort, de ne point l'armer soi-même et de ne point augmenter ses forces. Ce moyen met à l'abri des attaques violentes.

Dans ce but, il est du devoir de quiconque veut se garantir contre l'onanisme et contre toute autre manifestation de l'instinct animal, de faire un usage extrêmement modéré des boissons spiritueuses, ou mieux, de s'en absteni complétement; de prendre une nourriture simple, et d'user même de celle-ci avec sobriété; d'éloigner de ses sens et de sa mémoire les tableaux, les livres, les représentations, les attitudes, les chansons, les discours qui peuvent éveiller les appétits voluptueux d'une imagination corrompue, de ne jamais se coucher avant que le sommeil commence à nous appesantir les yeux, de fuir tout

repos corporel inutile, de se débarrasser des chaînes qui nous retiennent dans un lit mou et délicat, etc.

Celui qui suivra fidèlement et constamment ce conseil de la sagesse, diminuera et affaiblira les assauts de la passion, et il aura déjà fait un grand pas ; car il est incontestablement plus facile d'éviter l'ennemi que d'attendre son arrivée et de sortir vainqueur du combat.

Cependant la vigilance la plus minutieuse ne suffit pas à empêcher pour toujours le retour de la tentation, surtout quand une longue pratique de ce vice a rendu faciles les représentations de l'imagination, les impressions du cœur, et que le corps est comme façonné et habitué à cet acte contre nature. Les moments de la tentation reviennent.

Or, dès que vous remarquerez en vous la première excitation à ce péché, ne restez pas indifférent et comme endormi jusqu'à ce qu'elle se soit fortifiée ; ne disputez pas avec vous-même ou avec votre passion ; ne marchandez pas avec la raison, en demandant si peut-être il ne serait pas permis de céder à la nature, puisque votre cœur demande que vous contentiez ses penchants ; ne restez pas seul, si vous pouvez faire autrement ; mais arrachez-vous promptement à vous-même ; allez visiter quelque noble ami, quelque pauvre ; faites-vous raconter par un malade l'histoire de ses souffrances ; en un mot, distrayez-vous jusqu'à ce que la passion s'endorme de nouveau.

Ce second préservatif rend de bons services aussi longtemps que la tentation n'est pas arrivée jusqu'aux limites de la passion, et qu'elle n'est point devenue comme impossible à dompter.

Mais il est des cas où l'on ne saurait s'affranchir soi-même ; c'est quand les excitations qui naissent de l'intérieur sont arrivées à l'état de fermentation et qu'il est nécessaire de combattre si l'on veut vaincre. Ces cas sont d'autant plus fréquents que la résistance aux attaques de la volupté a été jusqu'ici plus faible, que l'on a donné plus souvent satisfaction à sa passion, et que l'on observe avec moins de soin le précepte de la tempérance, de la sobriété, de la vigilance sur soi-même.

Dans ces cas, je ne connais qu'une seule arme morale, qui est le troisième préservatif dont j'ai parlé.

*A.* Il faut, aux heures calmes et sereines de la vie, se préparer pour le moment du combat par la prière et la méditation. Le démon de l'onanisme est un de ceux qu'on ne saurait vaincre sans la prière. Toutes les résolutions s'évanouissent dès la première attaque, quand elles ne sont pas consolidées et affermies par la prière. Le plaisir triomphe des sens et du cœur quand il n'est pas vaincu par la foi au Père et à Celui qu'il a envoyé, par la pensée de la vie éternelle, par cette foi dont saint Jean dit qu'elle « a vaincu le monde, » et qui par conséquent peut aussi vaincre la chair, que saint Jean comptait parmi les choses du monde.

Parmi les méditations qui doivent nous servir comme de préparatifs au combat, je recommande principalement la suivante :

Voyez combien le moment du plaisir est vîte passé, après quoi vous récoltez les plus tristes conséquences : reproches sanglants de la conscience, épuisement de la nature, défiance envers votre Créateur et votre Sauveur, aux yeux duquel vous avez fait le mal, défiance de vous-même, sentiment de votre faiblesse, honte et regret, crainte du châtiment futur. Si, au contraire, vous êtes assez fort pour résister à la tentation, quel bien-être n'éprouverez-vous pas au fond de votre âme quand le combat sera passé. Si maintenant vous luttez courageusement pendant quelques instants, vous serez tout le reste du jour dans une douce gaieté, née du calme de votre conscience ; dans une sérénité aimable accompagnée de reconnaissance et de confiance envers Celui qui aura été le témoin, l'associé et le rémunérateur de votre triomphe. Vous réfléchirez sur les plaisirs des sens, vous vous sentirez le courage de livrer d'autres combats, vous aurez comme un avant-goût de la félicité céleste, de la vue de Dieu, réservées aux âmes pures !

Si les cœurs purs et innocents, qui vous aiment et vous estiment, savaient que vous êtes l'esclave malheureux d'une aussi basse volupté ; s'ils avaient le malheur de vous apercevoir quand

vous donnez satisfaction à cette passion brutale, ils reculeraient d'horreur, et, détournant leurs regards, ils resteraient comme pétrifiés! Combien vous seriez humilié si, dans une prochaine entrevue, leur regard innocent, venant à se fixer sur votre front, y lisait ces paroles : *Celui-ci est un onaniste!*

Puis donc qu'il vous serait impossible de soutenir le regard des âmes pures qui liraient dans votre cœur, sachant qu'elles aussi ont à combattre contre la chair et le sang, comment pourrez-vous supporter le regard de feu de Celui qui est la pureté même, de votre juge, de Celui qui rendra à chacun selon ses œuvres, de Celui qui est mort pour vous sur la croix, afin de vous purifier de toute tache?

*B*. Quand vous vous serez préparé au combat par de telles méditations, qui toutes naissent de la prière du cœur, ou qui, du-moins, doivent se résoudre en une prière du cœur, un regard confiant élevé vers le Père céleste, et vers Notre-Seigneur Jésus-Christ, regard dont la vertu dépassera toute attente, vous sauvera de la puissance redoutable du péché. Mais rien, absolument rien, ne pourra vous sauver, si, par les exercices de la prière, de la méditation, de la victoire sur vous-même, vous n'avez pas appris préalablement à arracher violemment votre âme tout entière aux charmes du péché qui croissent à chaque instant, et si, *reclamante nequidquam natura*, vous ne vous attachez pas fortement aux vérités suivantes :

La loi sainte est encore sainte au moment de la tentation ; il n'y a que le combat contre la tentation qui vous rende digne de la victoire ; il n'y a que la victoire sur le mal qui soit digne de récompense. Jésus-Christ est témoin de votre combat, il s'y associe, et il récompensera votre victoire.

Le regard de Dieu voit tout, il vous voit, il voit votre prédilection secrète pour le péché. Faites ce que vous désireriez avoir fait au dernier moment de votre vie. Celui qui veut vaincre, le peut; car la grâce toute-puissante de Dieu rend toute victoire possible. Si un tel l'a pu, pourquoi ne le pourrais-je pas ?

Outre ces secours, j'en recommande un quatrième, qui est

plutôt un moyen d'avoir une connaissance claire, et de faire un bon usage de ceux déjà indiqués. Faites-vous un ami intelligent, pieux, expérimenté, discret, auquel vous puissiez dévoiler toutes les faiblesses, tous les penchants, toutes les inclinations de votre cœur.

Avec cet ami de votre cœur, de votre intelligence et de votre conscience, délibérez sérieusement sur les moyens propres à guérir votre maladie jusqu'à la racine. Examinez avec lui votre début, vos arrêts, vos rétrogradations, vos progrès dans la connaissance de vous-même, dans la victoire sur vous-même, dans la fidélité de votre attachement à Dieu et à Jésus-Christ, et croyez fermement qu'en dehors de ce salut, il n'y a point de salut. Que cet ami soit votre génie tutélaire dans les dangers qui menaceront votre vertu; que sa parole soit pour vous un bouclier au moment de la tentation; que son regard vous rappelle le devoir qui vous oblige à combattre; que son exemple vous soutienne dans la lutte; que ses larmes de commisération et d'amour vous excitent à la vigilance; que sa prière soit pour vous un Moïse qui, en élevant ses mains vers le ciel, vous obtienne une magnifique victoire; que ses avertissements, après une chute, vous soient un encouragement à vous relever; enfin, que la part qu'il prendra à votre vertu et à votre bonheur, vous soit un stimulant à persévérer dans le bien, et vous rappelle sans cesse que la force qui nous soutient est une force supérieure, divine, victorieuse; que nous devons tendre vers notre but sublime jusqu'à ce que nous l'ayons atteint.

*P. S.* Il est encore un secret que je veux vous révéler. Je connais des jeunes gens qui, luttant avec énergie contre les séductions de la volupté, ont fini, après bien des luttes et des défaites, par se sentir une force morale, décisive et durable, pour vaincre les plaisirs illicites. Le sentiment de cette force s'est rencontré précisément avec l'époque où ils ont été introduits dans le sanctuaire de la religion chrétienne, et comme baptisés par l'esprit du Seigneur. C'est ainsi que ce triomphe de la foi sur la chair fut une nouvelle preuve de la vérité du christianisme.

Il est clair qu'ils ne durent point négliger de conserver cette force morale au moyen de la prière et de la vigilance sur eux-mêmes.

## III.

### DES AVANTAGES DE LA PERSÉCUTION.

Votre lettre, ou plutôt l'ensemble de vos lettres (car il y en avait plusieurs dans une), m'ont fait pénétrer bien avant dans votre cœur, mais surtout dans votre intelligence. Aussi ai-je désiré ardemment de pouvoir mériter votre confiance, et, s'il était possible, de la récompenser. Mais l'un et l'autre m'étant également impossibles, je ferai du moins ce qui dépend de moi en vous rendant sincérité pour sincérité.

Voici mes convictions et mes aveux. Elle est pénible, assurément, la position d'un homme de cœur à qui le pédantisme lie les mains, lorsque ces mains travailleraient si volontiers à la propagation de la vérité. Croyez bien que cette position ne m'est pas tout à fait étrangère.

Mais il n'est pas moins vrai :

1° Que l'oppression est souvent salutaire à l'opprimé, et qu'elle lui est toujours salutaire quand il se montre docile aux vues de la Providence. L'oppression agrandit nos convictions, elle diminue cette présomption naturelle que nous inspirent nos idées jusqu'alors trop exclusives; elle purifie nos intentions, détruit cet égoïsme qui fait que nous prétendons avoir toujours raison, aiguise la pénétration de notre esprit et nous apprend à distinguer l'enveloppe d'avec la chose même; elle nous rend tolérants dans la belle signification de ce mot, nous habitue à être indulgents, et à ne point juger les autres; elle nous fait éviter les écueils où précipite la manie tumultueuse de vouloir tout réformer, et elle remplit le cœur de cette charité qui opère le bien en silence, et qui, à force de persévérance, fait du mal lui-même un instrument du bien. Cette récolte de fruits de bé-

nédiction n'est-elle pas digne de tous les revers que nous occasionne la persécution ? Heureux le cœur qui a passé plusieurs années à l'école des épreuves!

2° Tous les hommes grands et illustres que nous admirons et vénérons aujourd'hui, ont passé autrefois par cette école, et c'est là seulement que la plupart sont devenus grands. Ceux-là mêmes qui étaient sans préjugé, sans passion, sans folie, sans illusion, sans péché, ont vécu sous l'empire du préjugé, de la passion, etc. Entourés, ici, de la superstition, de l'envie et de la fourberie des Pharisiens; assiégés, là, par l'incrédulité et la libre pensée des Sadducéens, ils combattirent les plus ardents combats jusqu'au moment où, inclinant la tête, ils moururent victimes de l'oppression, de l'envie, de la faiblesse, de l'injustice. Or, ce fut précisément cet abaissement profond qui fut le principe d'une si grande élévation : « Parce qu'il s'est abaissé au-dessous de tous, son Père l'a élevé au-dessus de tous » (*Philip.* II, 8, 9).

L'oppression peut donc être considérée comme un stimulant en quelque sorte nécessaire au développement et à l'éducation de l'humanité, et qu'il serait difficile de remplacer. C'est un professeur d'une espèce particulière, qui nous enseigne la vérité, un artiste qui nous initie à toutes sortes de finesses qu'aucun livre ne saurait nous apprendre et que tout le bonheur du monde ne saurait nous procurer. *Vexatio dat intellectum :* nous ne comprenons bien cette grande vérité que dans les jours de persécution.

3° L'oppression, suscitée par le pédantisme, n'est pas non plus sans bons résultats. C'est pour nous une occasion d'apprendre à connaître combien sont rares les esprits nobles et élevés. Elle nous habitue à travailler en silence et à faire, dans les positions humbles et obscures, plus de bien que n'en font d'autres dans une sphère plus vaste, quand ils y sont entrés sans avoir appris à purifier leurs intentions.

Il ne s'agit pas du lieu où l'on agit, mais de la sagesse, de la prudence, de la force et du courage avec lesquels on agit. Cette

sagesse, cette prudence, cette force, ce courage, c'est la persécution qui nous les donne.

4° Mais la persécution n'est pas seulement pour nous une occasion de donner à nos connaissances et à nos efforts une direction plus parfaite, ce n'est pas seulement une école de vertu et de sagesse, une source d'amitié intime avec des gens de bien; elle est aussi le présage de nos joies, de notre avancement et de notre exaltation future; elle est bien souvent cette dernière heure de la nuit qui, pénétrée par les feux de l'aurore, nous annonce la clarté, la lumière et la vie. Plaise à Dieu qu'ils brillent bientôt, ces feux de l'aurore, pour ce cher ami à qui j'écris!

Voilà ma profession de foi en matière de persécutions et de souffrances.

Ce sera sans doute aussi la vôtre. Notre conviction sera parfaite, quand tous deux nous aurons fait cette expérience, que l'amour éternel nous a conduits par des voies différentes à un même résultat. « Les persécutions et les souffrances, dit l'auteur de l'Imitation, nous humilient, nous purifient et nous instruisent. » Or, que voulons-nous, sinon devenir sages, purs et humbles?

Et pourtant, mon cher ami, il est amer de se sentir méconnu et opprimé ; aussi, je souhaite de tout mon cœur voir bientôt arriver le jour où la mère de toutes vos douleurs d'enfantement oubliera de joie qu'un enfant est entré dans le monde; car que sont toutes les souffrances, qu'un enfantement douloureux, suivi de jouissances ineffables, comme l'a dit l'Évangile?

Votre lettre m'a tranquillisé sur la situation de vos affaires, en m'apprenant que vous aviez trouvé un excellent ami dans M. le doyen N. Pour moi, j'imagine qu'une bonne conscience, un bon ami et une prière partie du fond du cœur suffiraient à nous éviter une foule de désagréments, et nous montreraient, dans les situations les plus pénibles, le doigt de la Providence qui dirige toutes choses.

## IV.

### A UNE PERSONNE QUI AVAIT FAIT UNE CHUTE SI PROFONDE, QU'ELLE CROYAIT NE POUVOIR PLUS SE RELEVER.

Gardez-vous de croire, quand même tout en vous semblerait vous le démontrer, que votre état soit désespéré et irrémédiable On peut et on doit remédier à tout ; il suffit, pour cela, de ne point repousser la main qui vient en aide ; or, comme vous ne le ferez pas, votre situation peut s'améliorer.

O homme ! Le secours apparaît dès que vous croyez qu'il est possible.

Votre péché est, comme tout péché, maladie et folie. La maladie, Dieu peut la guérir ; la folie, Dieu seul peut la pardonner.

Tout ce qui est péché ne saurait être réparé que par la confiance en Dieu et la bonne volonté : par la confiance, qui ouvre la porte à la grâce de Dieu qui renouvelle tout ; par la bonne volonté, qui coopère à cette grâce, réprime le mal et accomplit le bien. Aussi il est deux choses que l'Évangile ne cesse de vous prêcher : « Croyez et faites pénitence ; croyez et aimez ; croyez et soyez fidèle ; croyez et persévérez jusqu'à la fin dans le combat. »

Le salut éternel est une délivrance et une rédemption. Ce n'est pas vous-même qui pouvez vous sauver ; tout ce que vous pouvez faire c'est de ne point repousser la charité qui vous tend une main secourable, c'est d'obéir à la charité qui veut vous tirer de l'abîme. Voilà ce que vous devez ; dites : Dieu en Jésus-Christ peut et veut être mon salut. Croyez seulement qu'il le peut et qu'il le voudra, et il en sera ainsi.

Jésus-Christ, le Sauveur du monde, est aussi votre Sauveur à vous. Confiez-vous en lui, donnez-vous à lui, et vous aurez trouvé Celui qui peut délier en vous tout ce qui est lié, purifier tout ce qui est souillé, créer à neuf tout ce qui est détruit.

Cherchez-le et vous le trouverez. Quand vous l'aurez trouvé, vous posséderez Celui qui peut vous donner la joie. Cherchez-le plein de confiance en son amour et en combattant fidèlement contre le mal, et vous le trouverez certainement.

Quand vous l'aurez trouvé, vous aurez trouvé la communauté du Père et du Saint-Esprit; car cette communauté est toujours en lui et avec lui.

Mais eussiez-vous tout parcouru et tout remué, fussiez-vous monté jusqu'au troisième ciel et descendu jusqu'aux dernières profondeurs, si vous ne l'aviez pas trouvé, vous n'auriez pas trouvé votre salut, vous n'auriez point de Dieu, selon l'expression du disciple de l'Amour (II *Jean*, 9).

O mon ami!... Puisque c'est de Jésus-Christ que nous vient l'espérance du salut, comment celui à qui elle n'apparaît pas ici-bas pourrait-il trouver le salut là où il n'est pas ?

Jésus est mort et il vit! Il est mort : donc il a offert son sacrifice pour les péchés du monde. Il vit : donc il peut purifier, sanctifier, sauver celui qui s'approche de lui avec confiance.

Nous avons un Sauveur vivant : c'est là notre foi et notre consolation.

Notre Dieu n'est pas si loin de nous que nous ne puissions l'atteindre. Notre Dieu n'est ni aveugle, ni sourd, ni mort, comme l'étaient les idoles des païens, qui ne vivaient point et ne pouvaient vivre. Notre Dieu n'est point esclave d'une néceesité aveugle, comme le Dieu de quelques philosophes. Sa main n'est point enchaînée ; il fait ce qu'il veut, et il ne veut que le bien. Notre Dieu est un Sauveur ; il est tout puissant et tout miséricordieux, *alleluia!*

Tout ce qui soustrait à vos regards ce Sauveur vivant, dont le monde pécheur ne saurait se passer; tout ce qui vous arrache du cœur la confiance en lui, quoi que ce puisse être d'ailleurs, que cela vienne de votre imagination, de votre intelligence, de votre cœur, ou de toute sagesse humaine, ancienne ou moderne, tout cela est illusion, et illusion funeste.

Nous sommes pécheurs, nous autres hommes, par conséquent nous avons besoin d'un Sauveur. Ce Sauveur du monde pécheur ne saurait être que Dieu, le vrai Dieu, le Dieu vivant. Ce vrai Dieu, ce Dieu vivant nous est apparu en Jésus-Christ, il est de-

venu pour nous Dieu en Jésus-Christ, il nous est devenu Emmanuel dans le Christ, c'est-à-dire : *Dieu avec nous.*

Voilà ce que nous enseigne l'Évangile, qui s'appelle ainsi, c'est-à-dire joyeuse nouvelle, parce qu'il nous a apporté des renseignements certains sur la cause de notre joie, sur le Seigneur et le Sauveur des hommes.

C'est ce Sauveur qu'ont annoncé saint Paul, saint Pierre, saint Jean et tous les pécheurs qui ont trouvé en lui la grâce et la vie éternelle.

Tout autre enseignement, soit de la sagesse, soit de la folie, qui nous annoncera un Sauveur différent de celui que nous a donné le Père des hommes, sera à coup sûr une fausse prophétie. Tout enseignement, soit de la sagesse, soit de la folie, qui voudra ou éliminer ce Sauveur, ou le rendre superflu, ou le remplacer par quelque chose de mieux, sera infailliblement du fanatisme. Tout docteur de sagesse ou de folie qui voudra faire du pécheur son propre sauveur, du malade son propre médecin, de l'aveugle son propre guide, sera lui-même frappé d'aveuglement, sera un imposteur; et chaque fois que ce phénomène se produira; il y aura dans le monde une maladie et une infirmité nouvelles.

Jésus-Christ est notre Sauveur, et il n'y en a point d'autre. Frappez ici, et l'on vous ouvrira.

Si le bon larron trouva encore la porte du salut ouverte lorsqu'il s'adressa avec confiance au Crucifié, adressez-vous aussi en toute confiance à Celui qui est, non plus suspendu à la croix, mais assis à la droite de Dieu, à Celui qui a travaillé sur la terre au salut de ses frères ; adressez-vous à lui, livrez-vous entièrement à lui, et aussitôt brillera le jour de votre résurrection.

## V.

### *A.* A UNE PERSONNE PIEUSE, QUE SES DOUTES SUR LA FOI TOURMENTAIENT HORRIBLEMENT, ET AVAIENT PRESQUE RENDUE INCAPABLE DE TOUTE RÉFLEXION.

Je ne déposerai point la plume avant de vous avoir écrit tout

ce qui, d'après ma foi et sous la direction de Celui qui est l'auteur de tout bien, par conséquent aussi de la paix du cœur, pourra vous tranquilliser. Telle est la pensée qui m'est venue en vous écrivant.

Aussi bien, mon vieil ami, la paix et la joie de votre cœur sont la paix et la joie du mien. Je ne saurais être tout à fait serein que lorsque je vous saurai sur le point de l'être vous-même. Écoutez donc !

J'ai tant de preuves, valables aux yeux de Dieu et de tous les bons esprits, que vous avez sur Dieu et sur tout ce qui est bien, des idées vraies et justes, que j'oserais en toute confiance et consolation comparaître devant le souverain Juge avec la droiture de cœur que je vous connais. Ce qui peut vous inquiéter n'est point le défaut de fidélité à votre conscience ; car la crainte de Dieu a été votre compagne depuis votre enfance jusqu'à ce jour. Ce qui vous inquiète n'est tout bonnement que ce qu'on pourrait appeler *scrupule de tempérament*. Un sens troublé, qui a sa source dans votre corps et dans les raisons obscures sur lesquelles s'appuie votre science, répand comme un nuage sur toutes les régions lumineuses de votre religion : tel est, autant que je vous connais, votre situation réelle. Mon cher ami, arrachez-vous un instant à vous-même, et appliquez votre esprit et votre cœur, non pas à la lettre, mais à la vérité que vous transmet votre ami ; elle pénétrera dans votre cœur et y rétablira le calme.

Une foule d'hommes sages, grands et nobles, ont trouvé le bien-être, le repos, la paix, la consolation et le bonheur, en croyant de toute leur âme au Dieu unique, à l'immortalité de l'âme humaine, et à la religion que Jésus-Christ nous a enseignée, et surtout en croyant en Jésus-Christ, le Sauveur du monde. Une foule d'hommes ont perdu ce repos, cette paix, ce bonheur en se laissant ravir la foi en Dieu, à l'immortalité de l'âme, à Jésus-Christ, pour prêter l'oreille aux subtilités de la raison et aux sophismes de la passion.

Croire de tout son cœur ce qui rend bon, tranquille, heureux, voilà ce que je tiens pour devoir.

Un cœur tourmenté par des doutes tels que les vôtres n'a nullement besoin de pouvoir résoudre cette question : Comment s'appelle cette cause profonde, certaine, qui fait que nous croyons en Dieu, à l'immortalité de l'âme, à la divinité du christianisme?

Laissez, pour le moment, l'examen de toutes ces propositions : elles vous importent peu maintenant. Ce qui vous intéresse dans l'état actuel, c'est de savoir si cette croyance ferme en un seul Dieu, à l'immortalité de l'âme, à Jésus-Christ vous rendra bon, heureux, doux, tranquille, confiant? On n'en saurait douter, mon cher ami, croyez-en mon expérience ; j'en atteste le ciel et la terre, chaque fois que j'ai trouvé vivante en moi cette triple croyance, et que je l'ai manifestée au dehors, je me suis senti porté au bien, plein de douceur, de force et de consolation. Et plus je me suis laissé aller à l'influence de cette foi, plus mon cœur a éprouvé de bien-être, de calme, de joie, de force et de consolation. Au contraire, dès que j'ai cessé de prendre cette croyance pour guide, je suis devenu de plus en plus méchant, sauvage, triste, faible, froid, et je ne me suis plus trouvé le même homme qu'auparavant. Ce que je vous dis, des milliers d'autres pourront vous le répéter. Suivez-donc mon conseil, et dites à votre âme :

Mon âme, être inquiet et qui soupirez après le repos, votre ami, qui vous veut autant de bien qu'à lui-même ; votre ami, que depuis dix ans vous n'avez jamais pu trouver coupable d'infidélité et de froideur ; votre ami qui, lui aussi, veut devenir heureux; votre ami, qui sent parfaitement votre position et qui désire tant vous tranquilliser vous atteste, en face du ciel et de la terre, que c'est dans la croyance en Dieu, à l'immortalité de l'âme et en Jésus-Christ qu'il a trouvé le bien-être, la joie et le repos, et qu'il ne les a trouvés nulle part ailleurs. Eh bien, ce qui a rendu votre ami heureux et satisfait produira les mêmes effets sur votre cœur ; et puisque c'est de là que dépend votre bonheur, rien sur la terre ne doit vous être plus cher.

Tel est le moyen d'arriver sûrement à la paix et au repos

après lesquels soupire votre cœur. Sachez donc, noble ami, âme digne de toutes les joies, mettre de côté pour le moment toutes les questions qui ont trait à la vérité de la religion ; car elles ne sont pas pour vous, et vous n'êtes pas pour elles. Elles sont pour vous et pour tous les esprits inquiets un poison mortel. Tenez-vous-en, présentement, à cette vérité : « Si l'amour est Dieu, si mon âme est immortelle, si Jésus-Christ est venu de Dieu, combien sublimes sont les destinées de l'humanité, et à quelles jouissances divines je suis réservé ! Combien doit être douce la lumière qui mettra fin à cette vie obscure et agitée ! »

Rafraîchi par ces méditations, que vous voudrez bien, sur la foi de mon amitié, considérer comme la meilleure médecine préparatoire, en attendant que votre propre expérience vous démontre ce qu'elles sont réellement, vous remplirez les devoirs de votre état avec un redoublement de joie, vous trouverez dans chaque figure où respirera l'innocence, une nouvelle preuve de la droiture de vos pensées, et vous conquerrez, à travers toutes les souffrances, la tranquillité de votre âme.

Quand vous aurez continué pendant quelques mois cette opération reconnue salutaire par tant d'expériences, par la mienne en particulier, le sentiment de la vérité, que vous aurez entretenu et fortifié en vous, gravera de plus en plus profondément dans votre âme cette pensée irrésistible :

Ce qui m'a calmé, consolé, rempli de confiance pendant ces quelques mois ne saurait être que la vérité.

Une croyance qui est si consolante veut nécessairement être crue. Cette croyance, qui produit tant de calme, et qui est si digne d'être embrassée, je veux m'y attacher fermement, la tenir pour vraie, afin de devenir de plus en plus digne du repos qu'elle me procure.

Arrivé là, et c'est là que je veux vous amener, vous pourrez commencer vos recherches. Mais avant d'être en état de peser les motifs, il faut que vous soyez guéri de tout scrupule ; il faut que vous soyez à même de peser les motifs, avant de saisir la balance.

## VI.

### A UNE PERSONNE SUJETTE A QUELQUES DOUTES.

Je n'ai pu répondre à votre lettre avant ce beau et magnifique jour de Pâques. A la vérité, je me réjouis de n'avoir pu le faire jusqu'ici; car j'espère que l'éclat et la douceur de ce jour m'enverront un rayon de cette lumière qui fait tant de bien à l'âme, et contribue si puissamment à y ramener la joie.

La question de savoir s'il y a réellement quelque chose d'invisible, vous donne le vertige, dites-vous? Heureusement ce n'est qu'un vertige; le moment reviendra où vous verrez les choses sous un aspect plus rassurant; la certitude renaîtra, et le ciel, que vous aviez perdu de vue, reparaîtra dans l'immensité de votre âme.

Comme j'imagine que tous les hommes qui pensent ont eu de pareils moments de trouble, la première prière que je vous ferai, c'est de ne point vous en attrister. Il faut que la nuit se fasse, et la nuit la plus ténébreuse, pour que nous apprenions une bonne fois à comprendre les bienfaits de l'aurore renaissante, pour que nous soyons bien convaincus que la lumière n'a pas sa source en nous, mais qu'elle doit venir d'autre part si nous voulons être éclairés. Il faut que les doutes surviennent, afin que nous apprenions à vénérer la main invisible qui nous conduit à la lumière. Que diriez-vous, pour le tranquilliser, à un homme qui, après que le soleil se serait couché, serait en peine de savoir si le jour reviendra?—Mon ami, lui diriez-vous, dormez paisiblement; au bout de quelques heures, les rayons du matin vous réveilleront de votre sommeil : quand le jour sera revenu, vous n'aurez plus besoin de preuve qu'il est là. La lumière, de même que la vérité, est *index et judex sui.*

Quand survient pour moi le mauvais quart d'heure du doute, avec son cortége d'idées étroites et bornées, je me dis en moi-même :

« Ma chère âme, il n'y a qu'un instant, vous jouissiez encore du bienfait de la lumière; maintenant il fait nuit, mais la nuit passera à son tour et fera place au soleil. Travaillez donc tranquillement, et ne faites pas attention à votre doute; ne disputez pas avec lui; vouloir éclairer les ténèbres par les ténèbres ne sert de rien et n'est propre qu'à les augmenter.» Voilà ce que je me dis en moi-même, et je continue de lire, d'écrire, de visiter les malades, jusqu'à ce que mon âme ait à peu près recouvré le repos perdu, qu'elle se retrouve à flot et qu'elle se meuve de nouveau dans l'élément de la méditation calme et réfléchie.

Dès que je sens que les doutes assiégent de nouveau mon âme, je cherche dans le domaine des choses de l'intelligence ce qui est le plus solide appui de toute conviction, et j'y reste attaché jusqu'à ce que les ténèbres soient passées.

Voici cet appui :

I. Si telle chose était vraie, telle autre le serait aussi : je sens deux lois opposées l'une à l'autre. L'une me dit : Cela est agréable, permettez-le-vous; l'autre : Il est beau de vous refuser cela; refusez-le-vous.

Ces deux lois, nul sophiste ne les saurait anéantir; car elles se couchent et se lèvent avec moi.

II. N'y eût-il que cela de vrai, il ne laisserait pas de l'être. Chaque fois que, dans cette opposition des deux lois, je préfère ce qui est agréable à ce qui est noble; que j'obéis à la loi des sens et résiste à la loi de l'esprit, j'éprouve dans mon intérieur un trouble qui me punit, une confusion qui m'accuse, une peine qui venge de ma désobéissance la loi de l'esprit, un malaise qui ne permet pas d'être gai, content, satisfait; un pressentiment qui est comme l'avant-coureur de souffrances à venir.

Au contraire, chaque fois que je me sens la force de mépriser l'agréable et de choisir ce qui est vraiment grand, j'éprouve dans mon âme un bien-être qui me dédommage du plaisir que j'ai foulé aux pieds, une sérénité que nul remords de conscience ne trouble, un courage qui me donne la force de préférer encore dans la suite le noble à l'agréable, un état d'inno-

cence qui ne connaît ni la honte ni la crainte. Quand je m'en tiens à ces deux expériences, dont je ne saurais pas plus douter que de mon existence; quand, convaincu qu'il est nécessaire de se faire violence pour arriver à un repos durable de la conscience, je renouvelle la résolution de soumettre mes sens à ma raison; quand, pendant quelque temps, je persévère fidèlement dans le combat de la raison contre la sensualité, il se fait en moi (je parle par expérience) une lumière qu'il ne m'est pas plus permis de révoquer en doute que je ne puis, en plein midi, nier l'existence du soleil.

Dès que j'ai préparé en moi cet état de bien-être, cette apparition de lumière, je vais à ma bibliothèque prendre le Nouveau Testament, je lis, sans subtiliser, les Évangiles et les Actes des Apôtres, et je continue de lire jusqu'à ce que je sois dominé par le sentiment de la vérité, et que, dans la plénitude de ma conviction, je puisse me dire à moi-même :

Oui, en vérité,

I. Dieu est, et il est amour;

II. Mon âme ne meurt point avec mon corps;

III. La parole de Jésus-Christ est la parole de Dieu;

IV. Surtout, sa promesse de nous envoyer le Saint-Esprit, est une promesse divine.

Une fois que j'ai acquis cette conviction, j'abandonne pour le moment tous les autres doutes relatifs aux enseignements spéciaux et aux mystères du christianisme; je prie Dieu avec une confiance filiale de vouloir bien me donner sa lumière, son esprit, et avec lui le gage de la vie éternelle; je continue tranquillement mes travaux; j'obéis fidèlement à la voix de ma conscience, ou du moins je m'efforce de le faire; je déplore de tout mon cœur les fautes que j'y ai faites; je m'arme pour l'avenir de résolutions énergiques, et je me livre tout entier à la Providence, sans rien me réserver du sacrifice de l'égoïsme.

Voilà, mon ami, autant que je puis le savoir, le seul traitement qui puisse amener l'évacuation complète de toutes les faiblesses de notre intelligence, en nous conduisant au médecin

suprême, qui seul peut nous rétablir en parfaite santé. Il n'y a ue le petit nombre des hommes qui acceptent cette cure; aussi n'y en a-t-il que peu qui soient susceptibles du bonheur de connaître la vérité. Pour vous, vous l'aurez sans doute déjà commencée avant mon discours, et je n'aurai plus qu'à vous exhorter de la continuer avec une nouvelle ardeur.

En ce qui concerne vos doutes sur certains enseignements spéciaux du christianisme, par exemple sur la fondation et sur l'esprit de l'Église, sur les sacrements et sur le culte public, ou ils disparaîtront complétement si vous suivez mon système médical, ou, si les prochaines vacances nous réunissent et nous permettent de nous ouvrir mutuellement nos cœurs, elles s'évanouiront à la lumière de la vérité.

## VII.

### A UNE PERSONNE QUI SE TROUVE SUR LA VOIE DE LA CONVERSION, MAIS QUI MANQUE DE COURAGE.

En vérité, il n'est rien de plus sage que ce proverbe de l'homme des champs : « Il ne serait pas bon que tout allât toujours suivant notre tête. »

On peut en dire autant par rapport à notre vertu. Si tout allait constamment au gré de nos vœux, et qu'avec notre volonté détournée de Dieu nous pussions sur-le-champ devenir bons et saints, que serait la vertu et à quoi servirait la grâce de Dieu? Pour que l'homme soit vertueux, il faut qu'il commence par le devenir, et, pour cela, il a besoin qu'un secours divin le retire de l'abîme du mal, secours qui, par cela même qu'il est divin, vient d'une main divine. Pour être vertueux, il faut le devenir; il faut avoir le sentiment profond de son impuissance et de sa misère : l'humilité. Vous êtes donc sur la bonne voie, puisque vous êtes animé de ces sentiments, mais il ne faut pas en rester là : à cette conscience de notre faiblesse, il nous faut joindre la confiance en celui qui est plus fort

que nous, tendre la main vers lui pour qu'il nous retire de l'abîme; nous devons nous aider nous-même, et ne point repousser la main qui veut transformer notre intérieur à l'image de Dieu.

Cette coopération, cette non-résistance à l'œuvre de Dieu, elle est difficile et pénible, mais elle est nécessaire; car, sans moi, l'amour éternel ne saurait me sauver.

Au surplus, celui qui pardonne tous les péchés peut aussi pardonner ceux que nous commettons en ne coopérant pas, en résistant : il nous les pardonnera, dès que nous le voudrons de tout notre cœur.

« Courage donc ! courage ! Il faut pourtant que je devienne un autre homme, une créature renouvelée et capable de toute sorte de bien, avant que je quitte ce monde. » Ainsi parlent tous les cœurs généreux; et plus ils le disent souvent et avec force, plus ils se rapprochent de leur but. Il en sera ainsi de vous.

Seulement, rentrez en vous-même dès qu'approche l'heure de la tentation.

Seulement, ne flattez pas les premiers mouvements de la passion, quand elle commence à se faire sentir dans votre corps.

Seulement, restez fermement convaincu que pour Dieu et pour l'éternité il n'y a point de trop grand sacrifice.

Seulement, renouvelez souvent cette résolution : « Ce que Dieu ne veut pas, je ne le veux pas non plus.

## VIII.

### CONTRE LA MANIE DE FAIRE DES CONNAISSANCES.

J'ai horreur de toute connaissance nouvelle. Cette horreur est justifiée par plusieurs raisons que je ne puis vous dissimuler :

1° Une nouvelle connaissance est presque toujours pour celui à qui chaque journée assigne un travail spécial, et par conséquent apporte sa part de tourments, une cause de tribulations qui sont en dehors de sa sphère d'activité.

Sans doute, ces tourments peuvent avoir plus d'un avantage; mais la nouvelle connaissance ne porte pas écrit sur son front si le bien l'emportera sur le mal, et, généralement parlant, ce calcul ne saurait se faire avant l'expérience. Volontiers je ferais plusieurs lieues pour aller au devant d'un cœur honnête et loyal; mais me traîner sur la place publique pour trouver dans la personne d'un nouvel inconnu une croix inconnue, dont la valeur est pour le moins problématique, c'est, à mes yeux, pure folie.

2° Faire de nouvelles connaissances parmi les savants est encore plus à dissuader à un homme qui est déjà suffisamment occupé et pour lequel la vérité est chose sacrée. Il est une foule de savants qui ne cherchent de nouvelles connaissances que pour agrandir le théâtre de leur vanité. Ayez assez de respect de vous-même pour ne point vous faire le piédestal de la vaine gloire des autres. Laissez-les aller à cheval sur leurs bâtons, et ne vous associez pas à ceux qui de temps en temps leur servent de marchepied, et qui, par leurs battements de mains, veulent faire entendre qu'ils ont escaladé les sommets de la renommée.

Le commun des savants étant souvent affligé d'un besoin beaucoup plus impérieux, celui de mettre ordre à leurs finances en écrivant des ouvrages, leurs connaissances recevront de temps en temps des invitations à souscrire à un ouvrage, ou à fournir de l'argent.

Les savants assez humbles pour ne pas demander à leurs amis de les encenser sont le plus petit nombre. L'amour de la vérité est une chose si délicate, que je ne saurais passer dans la foule des gens qui dispensent l'éloge et le blâme sans en être étouffé. Abstenez-vous donc de ce culte de la vanité. Il n'y a que le petit nombre d'entre les savants, qui, ayant étudié à fond le fameux chapitre de la science humaine, *de vanitate scientiarum*, ait cessé de fournir en lui-même une preuve vivante de la justesse de ce chapitre. Servir d'instruments à l'extension du royaume de la vérité suprême, tel est le but unique que

poursuit le petit nombre des érudits. Ainsi donc, vouloir faire une connaissance nouvelle, c'est tenter la chance d'extraire des quatre-vingt-dix-neuf billets d'une loterie le seul billet gagnant.

3° Le souverain bien de l'homme sur la terre consiste dans le commerce calme et familier avec Dieu et avec le petit nombre des âmes pures qui nous sont unies par les liens de la religion et de l'amitié, et qui nous excitent à sacrifier notre vie au service de la vérité et de l'amour. Or, la foule des connaissances qui s'attachent à nous, en partageant nos forces et notre temps, nous trouble dans la possession et dans l'acquisition de ce bien souverain. Abandonnez donc à eux-mêmes ces voleurs d'une nouvelle espèce, et ménagez à la fois votre personne et votre temps.

Il est vrai qu'il peut se rencontrer des savants chez qui l'homme vaille encore mieux que l'érudit; mais ceux à qui le monde paie le plus grand tribut d'adoration ne sont pas toujours les plus nobles et les plus grands, et souvent ils ne méritent pas que vous les recherchiez.

Quand la mort arrache le masque de la gloire, c'est alors qu'on voit ce qu'était l'homme. Soyez donc sobre dans la recherche des hommes illustres, et considérez la poursuite obstinée des nouvelles connaissances comme une fièvre chaude, particulière à notre époque, où les ignorants s'appellent du nom de sages, et où certains hommes ne rougissent pas, en dissimulant la louange qu'ils se décernent dans les journaux, de mendier la réputation due au vrai mérite.

Au reste, comme vous vous devez tout entier à votre paroisse, imitez mon voisin, qui met autant de soin à se cacher qu'à prendre une médecine : pratique aussi utile à sa santé que propre à resserrer les liens de l'amitié qu'elle lui procure avec les gens de bien.

---

## IX.

### A UNE PERSONNE QUI AURAIT VOULU OPÉRER DE GRANDES CHOSES.

Laissez-là, mon cher ami, vos magnifiques idées, et commencez par faire le bien dans les petites choses. Établissez d'abord en vous le foyer de la vérité, et les rayons sauront bien d'eux-mêmes se produire à la circonférence. Développez ce foyer, et ses rayons formeront eux-mêmes d'autres foyers qui produiront une lumière nouvelle et se propageront de plus en plus. Par ce moyen, vous opérerez de grandes choses, non pas par la grandeur de vos plans, mais par la force de votre lumière. Les plans les plus vastes, ceux qui s'annoncent avec éclat, avortent presque tous avant d'être nés, parce qu'ils avaient été conçus par des esprits bornés et dans un moment de ferveur passagère.

Ce proverbe : *Vis consilii expers, mole ruit sua*, peut aussi s'appliquer en cette circonstance. La violence, quand elle veut opérer le bien, est aveugle, et des obstacles imprévus en paralysent le développement. Jetez seulement un regard autour de vous ; comme il y a partout des hommes, vous trouverez partout : l'orgueil, qui veut en savoir plus que les autres ; l'envie, qui aspire à se produire sur un plus vaste théâtre ; la paresse, qui n'a pas la force de lever le pied ; l'ambition, qui ne permet pas aux petits de parvenir ; la superstition, qui par ignorance s'insurge contre la science ; l'incrédulité, qui de dessein prémédité arrête l'expansion de la vérité ; l'esprit mercantile, aux yeux duquel la science n'est rien et l'argent est tout. Si toutes ces puissances ennemies se lèvent contre vous et contre votre œuvre, vous serez enseveli sous les ruines de votre projet, avant que vos œuvres aient eu le temps de prendre racine et de se déployer. Imitez donc le sage, qui, pliant ses voiles et ramassant ses forces, opère là où il se trouve.

Commencez par travailler dans votre cercle immédiat ; agissez sur le peuple qui vous est confié : le maître du monde, qui

est obligé de donner son appui à tout ce qui est appelé à réussir, bénira vos humbles travaux, et vous suscitera dans le lointain des collaborateurs qui propageront le bien au delà de tout ce que vous auriez pu espérer.

Comprenez-moi bien, mon cher ami ; c'est l'amour qui vous conseille. Il est une grande tentation qu'éprouvent tous les grands faiseurs : c'est de vouloir répandre la lumière avant qu'elle soit bien allumée, avant qu'elle soit passée à l'état de flamme. De grâce, laissez à votre lumière le temps de se bien éclaircir et purifier en vous, avant de la faire briller dans votre cercle immédiat; et bientôt elle cherchera un plus grand chandelier, ou bien elle le trouvera sans le chercher.

Prenez pour exemple un cultivateur : Si, après avoir inventé une charrue plus parfaite, il laissait son champ inculte jusqu'à ce qu'il eût fait admettre son invention par toute la terre, il se condamnerait à mourir de faim, il ne parviendrait pas à introduire sa merveilleuse charrue à l'étranger, et on rirait de pitié sur l'inventeur et sur son invention.

Ainsi donc, que la première règle de vos actions soit celle-ci : « Faites ce qui vous touche immédiatement; car les choses éloignées naîtront des choses rapprochées. Créez d'abord la lumière en vous, afin qu'elle éclaire votre intérieur; puis vous la produirez au dehors, et vous la répandrez de plus en plus. »

## X.

### A UNE PERSONNE SUR LE POINT D'ENTREPRENDRE UN VOYAGE.

Je vous envoie ce que vous souhaitez : un souvenir amical pour votre voyage.

1. N'entrez jamais en rapports d'amitié avec une personne, quand vous ne connaissez pas, aussi clairement que s'il s'agissait de vous, le principe secret qui est le mobile de toute sa conduite; quand ce principe n'est pas aussi pur que la vertu, ou que, du moins, il n'est pas assez énergique pour la faire aspirer vers le mieux.

Nous ne vivons ici-bas qu'une fois. Pourquoi faire de notre vie un esclave qui nous lie à des hommes indignes ? Repoussez plutôt ce qui est méprisable, afin de vous attacher à ce qui a du prix.

L'amitié est une sorte de *procédé d'assimilation :* ou c'est l'image de votre ami qui s'imprime en vous, ou c'est la vôtre qui se reproduit en lui.

Telle la société que vous fréquenterez, tel vous-même.

2. Aussi longtemps que votre Dieu ne sera qu'un concept stérile de votre intelligence, aussi longtemps qu'il ne sera pas devenu l'unique lumière de votre raison, la loi de votre volonté, l'appui de vos espérances, la force de vos forces, la vie de votre vie ; aussi longtemps que votre Dieu ne sera qu'un soleil idéal, imaginaire, qui n'existera pas, n'éclairera pas, ne réchauffera pas, ne fécondera pas, ce sera un Dieu dont l'humanité n'a que faire.

Soyez là où est votre Dieu.

3. Dès que vous aurez reconnu clairement quelque vérité importante, par exemple : Renoncez-vous vous-même, ne mentez pas, veillez sur votre cœur, ne méprisez et n'affligez aucun homme uniquement pour l'affliger, etc., considérez comme pure folie toute pensée, quelque raisonnable qu'elle vous paraisse, qui vous empêchera d'observer facilement et constamment cette vérité. Tout ce qui vous rend difficile ce qui y a de plus excellent, n'est pas bon ; tolérer cet obstacle quand vous le pouvez empêcher, c'est de la folie. Employez votre raison à connaître le bien, à l'estimer, à l'aimer, à le pratiquer.

Tel l'usage que vous faites de votre raison, tel vous-même.

4. L'ennemi le plus dangereux de l'humanité, c'est l'égoïsme, ce panégyriste subtil de l'injustice au détriment du devoir. Cet ennemi n'est jamais plus dangereux que lorsqu'il attire la raison

dans ses intérêts, et que celle-ci se constitue l'apologiste de tous ses caprices. L'injustice apparaît alors comme étant la raison pure; le bien, comme une folie; la foi en Dieu et à l'éternité, comme un non-sens.

Tel votre égoïsme, tel vous-même.

5. Ne pas se contenter de connaître le bien, de faire de beaux discours sur le vice et sur la vertu, ne pas vouloir le bien avec une volonté faible, à moitié paralysée; mais aimer Dieu de tout son cœur, puis, dans cet amour prédominant, faire sa volonté (car c'est là le bien que nous devons faire), et, par amour pour ce bien, souffrir tout ce qui arrive : tel est le cachet de la vérité. C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez.

Tel arbre, tel fruit; telles vos actions, tel vous-même.

6. Le christianisme est déjà divin par cela même qu'il nous fait connaître un Être qui est assez puissant pour contenter tous les besoins de notre nature supérieure : besoin de la vérité, besoin de la sainteté, besoin du bonheur, et qui ne promet rien moins que la victoire sur les ténèbres et sur le péché, sur la mort et sur l'enfer.

Tel votre christianisme, je veux dire votre conviction sur la vertu divine du christianisme, et telle la transformation de votre âme tout entière par l'efficacité divine du christianisme, tel vous-même.

Jésus-Christ est, en effet, le plus parfait modèle de son Père céleste, et nous ne sommes destinés à rien moins qu'à devenir par Jésus-Christ parfaits comme le Père est parfait.

— Quand vous serez parvenu où ce mot : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » veut que vous arriviez, écriez-vous : εὕρηκα ! — mais non avant.

## XI.

### A UNE PERSONNE QUI CHERCHAIT DES CONSOLATIONS.

Nous avons besoin d'une double vue, suivant qu'il fait sombre ou clair dans notre âme.

S'il y fait sombre, nuageux, humide, froid, il en faut sortir, et au plus tôt, pour s'attacher à l'amour, qui est Dieu, et lever les yeux vers les contrées sereines de notre Seigneur, jusqu'à ce que le nuage soit passé, et qu'il tombe dans notre âme quelque rayon de lumière.

Quand il fera clair en nous, il nous faudra cacher et garder soigneusement notre trésor, de peur que quelque voleur, tel que la vanité, ne nous l'enlève, ou que quelque serviteur maladroit ne nous le renverse. Il nous faudra avoir sans cesse présente à l'esprit la sainteté de Dieu, afin de demeurer purs.

Que si nous ne pouvons nous attacher ni à l'amour de Dieu, ni à sa sainteté, la vue de Jésus suspendu à la croix nous sera une douce invitation d'y rester nous-mêmes, jusqu'à ce que vienne le repos suivi de l'*Alleluia!*

## XII.

### QUESTIONS PARTICULIÈRES SUR DES AFFAIRES DE CONSCIENCE.

Combien je désirerais, mon cher ami, vous procurer le repos après lequel vous soupirez. Dieu veuille récompenser ma bonne volonté!

1. L'idée de vous jeter dans un couvent, vous et votre femme, cette idée, vous devez la repousser froidement et sans hésiter. Ni l'un ni l'autre vous n'êtes faits pour le couvent, pas plus que le couvent n'est fait pour vous. Les couvents sont bons pour les personnes qui ont les dispositions requises pour y entrer; et celles qui ont ces dispositions sont bonnes pour les couvents qui leur conviennent, c'est-à-dire qui ont conservé le premier esprit de leur institution, et dans lesquels une âme qui a le monde en horreur et qui aspire au ciel, peut trouver le repos. Dans ce cas vous auriez sur le cœur une préoccupation de moins.

Nous voulons rester dans l'état où Dieu nous a placés.

Tenez-vous-en à la décision de votre ami; il est des cas où il faut que nos amis décident pour nous.

2. Ne quittez point votre commerce; prenez pour règle de conduite le *oui* et le *non* de l'Évangile.

Réfléchissez devant Dieu et devant votre conscience sur le profit que vous pouvez tirer. Quand vous aurez pris une décision, demeurez-y scrupuleusement fidèle : « Tant, *oui;* moins ou plus, *non.* »

Cette manière d'agir est possible; car parmi les milliers de marchands juifs, il y a bien à coup sûr un marchand chrétien. Ce dernier, c'est vous, ou ce sera vous.

3. Les souffrances et les pressentiments de mort, qu'on éprouve surtout au premier réveil de la conscience, nous avertissent, non pas d'en rechercher l'origine, mais de nous jeter dans le sein paternel de Dieu.

Jetez-vous-y tranquillement; il est assez vaste pour vous recevoir. Puis, travaillez en paix pendant la journée, et, au milieu de vos travaux, élevez votre âme vers Dieu. Si vous éprouvez des consolations, tant mieux; sinon, contentez-vous de faire votre possible; il faudra bien que les consolations viennent. Amen.

4. Quant aux influences des mauvais esprits, je vous dirai : Ceignez-vous du glaive de la parole de Dieu, et couvrez-vous du bouclier de la foi; en d'autres termes : Habituez-vous à mettre votre confiance en Jésus-Christ, et il vous fera vaincre Satan, le monde et la chair, sans que vous ayez besoin de savoir au juste si telle influence vient de l'enfer en droite ligne.

Résistez à l'égoïsme, qui vous empêche de faire la volonté de Dieu, et vous aurez résisté à toutes les influences de l'enfer.

Triomphez de vous-même, et vous aurez triomphé de tous vos ennemis. Mettez-vous tout entier sous la main de Dieu et abandonnez-vous à lui, et alors vous aurez vaincu l'enfer, la chair et le monde.

5. Mais les souffrances sont si nombreuses et si fortes!

Ne perdez pas courage; vos souffrances, si amères qu'elles soient, ne sauraient vous ravir votre Dieu. Dieu est auprès de vous et vous conduit à lui, même dans vos souffrances.

Ne perdez pas courage; comme c'est lui qui vous conduit, il le fait sûrement; il vous conduit à lui : c'est pourquoi, réjouissez-vous!

Que votre Dieu soit votre Consolateur en même temps que votre guide!

Ne perdez pas courage; car, puisque vous savez prier, vous savez tout ce que vous devez savoir.

## XIII.

### SUR UN MOT ÉQUIVOQUE.

Il y a tant de tumulte dans le monde, qu'on peut à peine s'entendre parler soi-même.

Les uns ont sans cesse à la bouche et au bout de leur plume le mot *civilisation*, dont ils se servent pour frayer les voies à leurs utopies progressistes. Comme la lumière vaut mieux que les ténèbres, s'ils ont réellement cette lumière, qu'ils se contentent de la mettre sur le chandelier et de la laisser éclairer la maison! Que signifient ces clameurs? S'ils n'ont pas la lumière, et ne veulent que répandre les ténèbres sous l'enseigne de la lumière, ils ont sans doute des raisons de crier, pour que les spectateurs, égarés par cette adroite substitution, ne découvrent pas leur odieuse imposture. Mais alors, les clameurs ne sont plus que l'instrument d'un coupable artifice, aussi impie que lui.

Pous vous, mon cher ami, aimez la lumière et faites-la briller; mais ne criez pas avec les autres, et encore moins devant les autres.

A côté de ce parti, qui se fait partout précéder du mot civilisation, comme d'une expression honorable, il en est un autre qui, se cramponnant aux choses anciennes, et s'opposant énergiquement à l'introduction des nouveautés, applique à leurs partisans la dénomination d'hommes de progrès, flétrissant ainsi cette civilisation que des novateurs, comme ils les appellent, veulent imposer avec grand fracas. Si les choses anciennes que

l'on veut supprimer sont réellement une vérité qui ait une connexion intime avec le salut du genre humain, il est grand, noble et méritoire de la défendre contre ses ennemis; mais en cela, les clameurs ne sont nullement nécessaires : ce qu'il faut, ce sont des explications franches et catégoriques, une exposition de principes indépendante, et cette défense sérieuse que l'on doit à un ancien ami.

Et si ces explications, cette exposition, cette défense d'un mérite éprouvé et constaté, ou seulement d'une institution bienfaisante, dont on aimerait à transmettre les avantages à la postérité, étaient précisément ce qui fit crier les autres à l'*obscurantisme*, il faudrait dire dans ce cas que les obscurantistes seraient eux-mêmes les fils de la lumière, et les prétendus hommes de progrès, les enfants de ténèbres.

Il est vrai que si nous interrogeons l'histoire de notre époque, nous ne tarderons pas à découvrir le revers de la médaille, et à nous convaincre que ceux qui veulent maintenir les vieilles opinions, les anciennes institutions, manifestent clairement que s'ils les prennent sous leur sauvegarde, ce n'est pas tant parce qu'elles sont vraies, ou préférables à d'autres, que parce qu'en les faisant eux-mêmes valoir, ils croient y trouver leurs avantages et leur considération personnelle.

Ce qu'il y a de pire encore, c'est qu'il n'a pas manqué de zélateurs emportés et violents de ce qu'on nommait la bonne cause, qui ont su associer à leurs clameurs hostiles les esprits paisibles qui, par la lumière qu'ils faisaient briller, ne cherchaient qu'à glorifier le Père de toute lumière.

Pour vous, mon cher ami, gardez-vous de faire chorus avec les autres, ici moins que partout ailleurs. Car se substituer à la vérité, et transformer une guerre d'égoïsme en une guerre sainte entreprise pour la vérité, est une sorte de blasphème.

Au lieu de crier avec les autres, aimez, recherchez, examinez la vérité, et quand vous l'aurez trouvée, faites-vous le propagateur de la lumière, sans appeler à votre secours les ténèbres (la puissance de la passion ténébreuse). Dieu étant lui-même la

lumière, le soleil de la vérité ; Jésus-Christ étant la lumière de la lumière, l'Église étant la société de tous les enfants de lumière ; l'homme étant créé pour la lumière de la vérité, et la lumière étant l'élément où il doit marcher, un noble émulateur peut pénétrer toujours plus avant et plus profondément dans le domaine de la vérité ; un véritable zélateur peut propager, en vue du salut du monde, la lumière de la vérité divine, et on ne saurait que louer et respecter tout ce qui tend à illuminer les objets, encore obscurs, que renferme le domaine de la science.

Ce ne saurait être une infamie d'être du nombre des vrais enfants de la lumière, et de faire vis-à-vis du monde l'office du soleil. Mais quand l'esprit de sophisme veut extirper de la famille et de l'Église la doctrine fondamentale du christianisme : « Dieu en Jésus-Christ, salut du monde, » et avec elle toutes les vérités surnaturelles dont l'homme, déchu de Dieu, a besoin pour retourner à lui, sous prétexte qu'elles ne sont que le produit de la superstition ; quand la frivolité (pour laquelle rien ne saurait être sacré, parce que la cupidité est devenue son Dieu) cherche à déconsidérer par ses froides moqueries la vérité éternelle et la foi en un seul Dieu, rémunérateur des bonnes œuvres, ou à la bannir de l'esprit des ignorants par les charmes d'une séduction armée, et qu'elle couvre du bouclier de la civilisation cet attentat au bonheur de l'humanité ; enfin, quand au milieu de l'effervescence toujours croissante du siècle, il se forme parmi ceux qui se targuent de la réputation de savants, une manière de penser et d'agir ayant pour but unique d'étouffer d'une main le sentiment religieux, et d'introduire de l'autre dans la société humaine les jouissances effrénées de la vie, comme étant la sagesse du jour; quand on donne cet éloignement de tout ce qui est saint, et cette introduction de tout ce qui est profane pour le véritable esprit de la civilisation, oh! alors, opposez-vous comme un roc inébranlable à l'envahissement des flots ; travaillez par toute la puissance de la parole et de l'action vivantes contre une doctrine aussi impie que préjudiciable à l'humanité. Et si, dans cette résistance infatigable que vous

ferez à l'œuvre des ténèbres, on vous appelle tantôt un obscurantiste, tantôt un fanatique, tantôt un ennemi de la société humaine, tantôt (selon l'expression favorite des blasphémateurs emportés par un zèle aveugle), *horresco referens*, un mystique, demeurez immobile comme un rocher, dédaignant les flots impurs qui sortent de la bouche des hommes de mensonge. Ces flots, n'étant que de l'eau, passeront comme elle.

## XIV.

### COMMENT ON PEUT RÉPANDRE LA RELIGION CHRÉTIENNE PARMI LE PEUPLE.

Si votre demande signifie : comment un ecclésiastique peut-il, en instruisant, répandre la religion chrétienne dans sa paroisse ? elle porte avec elle sa solution, car alors toute la question se réduit à ceci : comment l'ecclésiastique, l'ecclésiastique enseignant, et enseignant dans sa paroisse, peut-il fonder et propager dans sa paroisse le christianisme divin, apostolique? La réponse à votre question ainsi précisée est celle-ci : Si les apôtres, après avoir été consacrés par le Saint-Esprit, présentèrent le christianisme comme étant un fait : *le Seigneur est ressuscité*, et comme en ayant été eux-mêmes les témoins : *nous l'avons vu;* si, par amour pour Jésus-Christ et en vue du salut éternel des hommes, ils le propagèrent avec un généreux courage; s'ils scellèrent cette parole divine par les miracles que Dieu opéra en eux, non moins que par la sainteté de leur conduite, par leur patience toute céleste et en sacrifiant leur vie: que cette manière apostolique de fonder et de propager le christianisme soit l'image et le modèle de toute votre carrière apostolique.

Que votre prédication soit aussi, premièrement, *un témoignage*. Ne vous hasardez pas à prononcer le nom de Jésus-Christ avant d'avoir expérimenté dans votre cœur la vertu divine du christianisme, et avant de pouvoir dire : *le Seigneur vit, Dieu en Jésus-Christ est véritablement le salut du monde :*

Que votre prédication soit aussi, deuxièmement, *un témoignage de votre croyance à l'histoire du Nouveau Testament*, histoire qui se renouvelle dans chaque communauté chrétienne; car l'histoire tripartite du Nouveau Testament (histoire de Jésus-Christ, histoire des Apôtres, histoire de tous les vrais chrétiens jusqu'à nos jours) est le moyen le plus énergique pour former le peuple chrétien, puisqu'aucun n'est aussi étendu, ne fait plus d'impression, ne touche davantage et n'est plus applicable à l'intelligence, à la mémoire, au cœur et au genre de vie des fidèles; puisqu'il est unique par la richesse et la plénitude des vérités de salut qu'il renferme.

Que votre prédication soit aussi, troisièmement, *un témoignage, une parole vivante* à laquelle la sainteté de votre vie, votre patience toute céleste et votre dévouement continu servent de confirmation. Si le témoignage que votre bouche rendra à Jésus-Christ est appuyé de ces trois témoignages : sainteté de la vie, patience céleste, dévouement sans bornes, le quatrième, je veux dire les miracles, pourra, sans grand préjudice pour les fidèles, vous faire défaut. Car, dussent les prodiges extérieurs ne point signaler votre carrière, les miracles intérieurs de la grâce, les nouvelles créations, visibles à tout œil de l'esprit dans chaque conversion d'un pécheur, dans chaque nouvelle transfiguration d'un juste, suppléeront parfaitement à l'absence des miracles extérieurs.—Hélas! dans quel profond abaissement la prédication chrétienne est tombée! Elle qui devrait être un témoignage vivant de Jésus-Christ vivant, est devenue l'instrument d'un système de morale tombé à l'état de cadavre.

## XV.

### A UN JEUNE CLERC QUI, DANS LES ÉCOLES ET DANS LE TOURBILLON DE LA VIE, AVAIT PERDU LA FOI AU CHRISTIANISME.

Je connais vos souffrances; c'est un ange de Dieu qui vous a donné le courage de m'en faire part. Je veux non-seulement les partager, mais encore les réduire peu à peu à néant.

Ce que vous ne pouvez point croire, vous n'êtes pas obligé de le croire dans le moment même; mais vous pouvez vous y préparer, et cela, vous le devez. Vous croyez à Dieu, — pour ne point geler, dites-vous, et pour ne point mourir de faim, ajouterai-je; car la foi est véritablement le pain céleste. Dieu est, pour vous comme pour moi, l'amour éternel. Or, que puis-je donner à l'amour éternel, que l'amour? Marcher devant lui comme si nous étions en sa présence, suivre pas à pas chacun de ses vestiges, recevoir de sa main toutes les souffrances et toutes les joies qu'il envoie, parce que c'est la même main qui me donne la respiration et tout ce que je possède; l'honorer lui seul et en tout, mettre sa confiance en lui seul, s'attacher à lui par un amour profond, l'aimer par-dessus tout ce qui m'est cher, lui obéir à la moindre parole, au plus léger signe; et, pour avoir la force de le faire, mourir à tout amour-propre, à tout égoïsme, à toute pensée personnelle, à toute ambition qui me sépare de lui, voilà ce que je puis, ce que je dois, ce que je veux. Et puisque je ne l'ai point fait jusqu'ici, je veux m'en accuser en sa présence, m'humilier, me condamner, implorer mon pardon de sa tendre miséricorde; je veux lui consacrer un cœur et une vie renouvelés; et comme je ne saurais le faire sans lui, je veux, avec la confiance d'un enfant et le cri d'une âme qui a faim et soif de la justice, lui demander son esprit. Je n'aurai point de repos que je n'aie senti le souffle de son esprit, que je n'aie été saisi, renouvelé par lui, que je n'en aie reçu des yeux nouveaux, un cœur nouveau, une âme nouvelle.

Voilà ce que j'entends par : *croire à Dieu.*

Cet exercice de l'esprit, qui se compose de milliers d'autres exercices, et qui s'appelle tantôt combat, tantôt victoire, tantôt prière, tantôt faire le bien en secret : voilà ce que j'entends par croire à Dieu.

Voilà, j'imagine, quelles sont les dispositions intérieures de tous les patriarches, de tous les prophètes, de tous les enfants de Dieu sur la terre.

Ils cherchent leur Dieu avec une fidélité inviolable jusqu'à ce

qu'ils l'aient trouvé ; puis ils conservent ce qu'ils ont trouvé et ils en jouissent. Fidélité dans la recherche, bonheur dans la possession : telle est l'essence de toute la religion.

Amour et humilité, humilité et amour : voilà, selon moi, la religion. L'amour et l'humilité la plus profonde constituent la sainteté de l'intérieur, et procurent tout le bonheur dont l'homme est susceptible ici-bas.

Là où se rencontrent cet amour et cette humilité, là est l'obéissance sans exception, la soumission sans réserve, le renoncement à soi-même sans égard aux exigences de l'égoïsme.

Amour et humilité ont été, dans la vie la plus élevée et la plus belle qui fût jamais, la religion de Jésus-Christ. Il se soumit à la volonté de Dieu en se sacrifiant pour le salut des hommes. Ma plus grande application est : d'avoir envers Dieu les mêmes dispositions que Jésus-Christ a eues envers son Père.

Si j'étais un avec Dieu comme Jésus-Christ est un avec lui, qu'il appelait son Père, j'aurais, premièrement : la religion de Jésus-Christ ; je serais, secondement, dans la disposition de pouvoir accueillir en moi la religion chrétienne, et de l'y faire prédominer. Car autant Jésus-Christ était attaché à Dieu, autant Jésus-Christ se distinguait par la pureté de son amour et de son humilité, autant saint Jean, saint Pierre, saint Paul étaient attachés à Jésus-Christ. L'amour éternel, qui ne saurait qu'aimer, ne saurait non plus que se manifester. Or, cet amour éternel s'est révélé dans les apôtres saint Jean, saint Pierre, saint Paul, et, sous sa forme la plus belle et la plus magnifique, dans Jésus-Christ. Jésus-Christ était pour eux le rayonnement de l'amour éternel ; en croyant et en espérant en Jésus-Christ, en l'aimant, ils croyaient et espéraient en Dieu, ils aimaient Dieu. Dieu manifesté en Jésus-Christ était pour eux la suprême vérité : ils y croyaient ; c'était pour eux le souverain bonheur : ils s'y confiaient ; c'était pour eux la suprême beauté : ils l'aimaient. Cette foi en Dieu manifesté en Jésus-Christ, cette confiance et cet amour envers lui : voilà ce qu'ils entendaient par *religion chrétienne*, et c'est aussi ce que j'entends par là. Ma principale

sollicitude est d'avoir pour Jésus-Christ les mêmes dispositions qu'avaient saint Paul, saint Pierre et saint Jean.

Dans cette occupation j'ai trouvé plus de vérité, plus de bonheur, plus de beauté pour ma vie intérieure, que dans toute autre étude. Aussi, je ne saurais pas plus renoncer à ma foi en Jésus-Christ qu'à ma foi en Dieu ; car l'une et l'autre ne forment qu'une. Je n'ai point de Dieu sans Dieu en Jésus-Christ, et je n'ai point de Christ sans le rayonnement de l'amour éternel (Dieu). Ce rayonnement, je l'ai trouvé dans le sein de l'Église, dans ses doctrines, ses institutions, ses usages; ce rayonnement de l'amour, je l'ai trouvé tantôt brillant avec éclat, tantôt sortant de l'ombre, de la poussière et des ruines.

Ce rayonnement de l'amour éternel, je l'ai trouvé dans notre Église, parce que j'ai séparé, avec saint Augustin, l'unité d'avec la pluralité ; parce que j'ai cherché, avec Fénelon, l'esprit sous la lettre ; parce que, comme tous les hommes pieux de notre Église, tout en observant le mécanisme qui se trouve dans certaines pratiques de piété, le scolasticisme qui règne dans certaines écoles, l'égoïsme qui inspire certaines mesures de la puissance ecclésiastique, je n'ai point dédaigné le champ à cause de l'ivraie, et que le champ ne m'a pas fait prendre l'ivraie pour le bon grain.

Ainsi :

1° Pour moi, Dieu est l'amour éternel ;

2° Jésus-Christ est le rayonnement de l'amour éternel ;

3° L'Église de Jésus-Christ est l'organe unique, divin, universel, destiné à conserver et à propager la religion chrétienne dans tous les pays et dans tous les temps.

Voilà ce qu'est pour moi la religion de Jésus-Christ, la religion chrétienne : la religion chrétienne de l'Église catholique est sainte.

Sous le premier rapport, je voudrais être animé des mêmes sentiments que Jésus-Christ ; sous le second rapport, je voudrais avoir les mêmes dispositions que saint Paul, saint Pierre, saint Jean ; sous le troisième rapport, je voudrais éprouver les

mêmes sentiments que saint Augustin au quatrième siècle et que Fénelon au dix-septième.

Je trouve Dieu, l'amour éternel, dans la nature, bien que les divisions, les misères et la mort y règnent de toutes parts. Je trouve Dieu en Jésus-Christ, bien que les dissensions, les misères et la mort règnent parmi les chrétiens. Je trouve Jésus-Christ dans l'Église catholique, bien que le divin y soit çà et là obscurci par le profane ; bien que les abus, l'ignorance et la dispute règnent parmi les savants et les ignorants.

Au surplus, mon cher ami, lisez dans votre cœur, après que vous aurez lu dans le mien. Livrez-vous tout entier à Dieu (n° 1); il vous donnera la lumière nécessaire pour arriver à Jésus-Christ, et de Jésus-Christ à l'Église.

Quand vous aurez bien saisi ces trois points de vue, et surtout quand l'observation fidèle du premier vous aura initié à la connaissance de la doctrine sacrée, on pourra, dans quelques entretiens, vous donner la lumière nécessaire pour comprendre le détail. Puisse cette effusion de mon cœur jeter seulement dans le vôtre une étincelle qui vous montre l'ensemble de ces vérités; puisse-t-elle être comme un éclair lumineux qui, après avoir brillé dans votre esprit, fasse place au soleil qui éclaire toutes choses et qui vous transformera de fond en comble.

Quand vous vous serez habitué à ces considérations, vous verrez de jour en jour plus clairement que la foi en Dieu ne saurait prendre dans l'homme une vie plus élevée et plus profonde que dans l'amour et l'humilité, et vous comprendrez de plus en plus que l'amour et l'humilité sont la vie la plus élevée et la plus profonde de la foi.

Et puisque vous avez eu de tout temps un grand attrait pour les mathématiques, je leur emprunterai quelques-unes de leurs formes pour vous rendre mes idées plus sensibles.

Figurez-vous qu'il y a en vous un point central, et placez-y votre foi. De ce point central tirez une ligne perpendiculaire que vous ferez monter jusque dans les hauteurs infinies, et que vous ferez descendre jusqu'aux dernières profondeurs.

Vous aurez là une image de la vie de la foi.

A Amour.

O Foi.

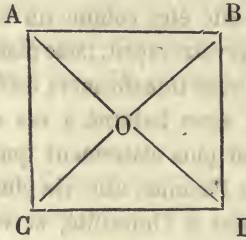
Z Humilité.

Celui qui a la foi vivante peut, par l'amour, s'élever au-dessus de toutes les hauteurs et devenir un avec Dieu; et il peut, par l'humilité, descendre jusqu'aux dernières profondeurs, pour se dégager de tout amour de soi-même et des plus subtils poisons de l'égoïsme.

Chaque jour vous ferez cette expérience, que l'amour et l'humilité constituent la plus parfaite unité de toute religion, de toute vertu, de toute sagesse, de toute félicité.

Celui qui a l'amour et l'humilité, a par cela même religion, vertu, sagesse, félicité.

Et plus il croît en amour et en humilité, plus il croît en religion, en vertu, en sagesse et en félicité.




Placez dans le centre O la foi, ou, ce qui revient au même, l'amour accompagné de l'humilité, ou l'humilité accompagnée de l'amour; cette force vivante de Dieu qui existera au plus profond de votre âme débordera dans toutes les directions, et elle produira en A, la religion, le respect de Dieu; en C, la vertu; en B, la sagesse; en D, le bonheur : c'est-à-dire que religion et vertu, sagesse et bonheur arriveront dans l'amour et dans l'humilité à leur plus complète unité.

Vous verrez de jour en jour plus clairement que l'amour et

l'humilité constituent l'esprit de la religion de Jésus-Christ, l'esprit de la religion catholique ; par conséquent, que l'esprit de notre religion est divin, et que la divinité n'a pas besoin d'autre preuve que celle qu'elle porte avec elle-même.

Mais, afin de faire plus sûrement et plus profondément cette heureuse trouvaille, prenez la résolution de ne point lire, pendant quelques mois, dans d'autres livres que ceux-ci :

1° Votre intérieur ;

2° Le Nouveau Testament ;

3° Les *Confessions* de saint Augustin, et autres monuments semblables de l'antiquité chrétienne ;

4° L'*Imitation de Jésus-Christ*.

Mais, avant tout, saisissez bien cette haute pensée : Que la prière, le renoncement à vous-même, la recherche paisible des voies du Seigneur soient votre science par excellence. Peut-être vous suffira-t-il de quelques jours pour vous en convaincre.

*Vale*, *ama*.

## XVI.

### SUR UNE QUESTION COMPLEXE ET GRANDEMENT CONTROVERSÉE.

Vous m'avez fait lire dans votre âme. Je l'ai trouvée déchirée par les doutes et les angoisses, et j'ai cru y apercevoir comme trois âmes. Pour la ramener à une seule, j'aimerais à vous montrer en figure ce qu'un homme de Dieu a réellement vu. Voici ce qu'il raconte :

« Je vis une salle d'une étendue incommensurable, et il y avait là une robe d'une beauté ineffable. Des milliers de spectateurs la regardaient de différents points, et ne pouvaient se rassasier de la voir. Ces spectateurs m'étaient inconnus. L'un d'eux se distinguait entre tous les autres par sa beauté et par sa grandeur ; ces derniers inclinaient la tête devant lui, comme s'il eût été leur roi. Sur la partie de la robe qui couvrait la poitrine, je vis une tourterelle brodée en or, et dans l'ombre j'aperçus une branche d'olivier. L'étoffe de cette robe se composait de trois

fils, l'un bleu de ciel, l'autre couleur de rose et le troisième couleur de lis. Ces trois fils étaient si artistement tissus les uns dans les autres, qu'on aurait dit qu'il n'y avait qu'un grand fil à trois couleurs. Sur le fil bleu de ciel se trouvait la lettre P, sur celui couleur de rose, les lettres J H, et sur celui couleur de lis, les lettres J Q, où ils s'entrelaçaient autour de la tourterelle et formaient de magnifiques lignes circulaires.

« Soudain, arrive devant la porte de la salle un étranger tout effrayé.—La porte étant transparente comme du cristal, l'étranger put tout voir. Des larmes lui coulaient des yeux, et il couvrait sa figure de ses deux mains. Comme il ne cessait de frapper à la porte en tremblant et en se meurtrissant la poitrine, un génie sortit de la salle sur un signe du souverain, et jeta le suppliant dans une onde claire comme un miroir, qui coulait avec impétuosité devant la salle, et qui l'entourait comme une île; car la salle ne tenait plus à la terre que par un fil délié, qui était précisément celui sur lequel l'étranger était arrivé jusqu'à la porte.

» Je fus inquiet pour cet étranger; trois fois il sortit de l'eau, trois fois il y retomba. Enfin il parvint à en sortir, et se précipita avec la rapidité de l'éclair par la porte de la salle. Tout à coup, cette robe magnifique brilla sur son corps, sans que je susse lequel des deux avait trouvé l'autre. Toutes les personnes qui occupaient la salle lui tendirent la main; le souverain le prit dans ses bras, l'embrassa, puis, regardant vers quelqu'un qu'on appelait l'Invisible, il lui dit ces paroles :

» *En voici encore un de ceux que vous m'avez donnés.*

» A ces mots un chant d'allégresse, auquel je ne pus m'associer, retentit de tous les points de la salle.

» Après ce chant, un génie qui se trouvait auprès de moi m'adressant la parole : «Comprenez-vous, me dit-il, le mystère de la robe? — J'en devine le sens; mais j'ignore si je ne me trompe pas.—Cette robe, reprit-il, est le vêtement d'honneur de la justice; avant que cet étranger (car quiconque n'a pas ce vêtement d'honneur est étranger et exclu de la patrie) pût se

revêtir de cette robe, il fallait qu'il confessât son injustice devant la salle des élus, que par ses larmes et ses prières il demandât grâce, et qu'il fût lavé par une puissance céleste dans une onde pure, mise en mouvement par le vainqueur suprême de toute injustice : ce qui indique le baptême de la pénitence, et la force surnaturelle, nécessaire pour recevoir ce baptême. Sortir de ce bain purifiant et être paré de la robe sont une seule et même chose ; car la grâce de Dieu qui purifie ce qui est impur et l'embellit ensuite est une seule et même grâce. En Dieu il n'y a point de temps.

» Tout, dans la robe elle-même, a une signification spéciale. La tourterelle brodée en or, est ce qu'il y a de plus frappant : elle figure l'esprit de justice ; car, pour que la justice ait de la valeur aux yeux de Dieu, il faut qu'elle soit divine, qu'elle soit l'œuvre du Saint-Esprit. L'or a toujours été le symbole de ce qu'il y a de plus élevé ; ici, il est l'emblème des choses divines ; la branche d'olivier exprime la paix avec Dieu, qui est accordée avec la justice. La tourterelle sur la poitrine donne à entendre que la justice ne consiste point dans les pensées de l'intelligence, mais dans les dispositions de l'âme ; c'est elle, en effet, qui est le siége de tous les mouvements purs et saints.

» La robe est un tissu formé de trois fils : le fil bleu de ciel indique la Foi, dont les regards sont sans cesse tournés vers le ciel ; car elle vient du ciel même, de Dieu, et elle exprime le commencement, la première création de la justice. Le fil couleur de rose indique l'Amour, et il exprime l'essence, l'âme de la justice. Le fil couleur de lis indique l'innocence, la piété, la sainteté de la vie, les bonnes œuvres, et exprime la manifestation de la foi et de l'amour, c'est-à-dire le côté extérieur de la justice.

» Ces trois fils sont tissus l'un dans l'autre avec un art si merveilleux, qu'ils n'en paraissent former qu'un seul. Cette apparence est en même temps réalité ; car la foi, l'amour et les œuvres ne sont qu'un tout céleste. Comme la foi intérieure se manifeste par l'amour, l'amour, à son tour, se révèle par la pureté de la vie, par les bonnes œuvres.

» Les trois fils, s'entrelaçant autour de la tourterelle, y forment des cercles gracieux, qui ne sont pas sans quelque signification secrète ; car la justice tire son existence, sa nature, sa révélation du Saint-Esprit. Son existence est dans la foi, son essence dans l'amour, sa révélation dans la pureté et la sainteté de la vie. Le Saint-Esprit apparaissant sous la forme d'une colombe, signifie que Jésus-Christ, sur lequel le Saint-Esprit est descendu, étant entré par sa mort dans le sanctuaire, et par sa résurrection dans la gloire, est celui-là même qui est juste et qui justifie.

» Cette robe céleste, c'est la justice de Jésus-Christ, se réfractant et rayonnant dans l'homme qui s'en revêt.

— Mais, dites-moi donc, que signifient les lettres P, JH, JQ?

— « Trois grands peintres, répondit l'esprit céleste, se sont partagé le tableau de la justice. L'un a préféré le commencement, le début de la justice ; l'autre son essence ; le troisième le sceau, le cachet, la révélation de la justice. Le premier se nommait Paul (P); le second Jean (JH), le troisième Jacques (JQ).

» Ne demandez pas quel était le meilleur de ces peintres ; car ils sont tous trois également excellents ; tous peignent la seule et même justice.

» En peignant la vie pieuse et fertile en bonnes œuvres, saint Jacques peint la foi et l'amour dans leur activité extérieure. En peignant l'amour, saint Jean n'en exalte point d'autre que celui qui naît de la foi, et qui est fécond en bonnes œuvres. En plaçant la foi au premier plan, saint Paul ne fait que commencer par le commencement : la foi qui opère dans la charité et qui est infatigable dans les bonnes œuvres. Il est superflu de dire que dans d'autres endroits, saint Paul dépeint la charité aussi admirablement que saint Jean ; que saint Jean, quand il exalte la charité, ne perd jamais de vue la science, la lumière, l'onction (la foi) ; de même que saint Jacques, quand il préconise les œuvres, part de cette sagesse qui embrasse la foi et la charité... » Ici, je voulus exprimer ma reconnaissance à l'esprit ; mais au moment où j'étendais les bras vers lui, je m'éveillai. »

## XVII.

### FRAGMENT D'UNE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Il est si difficile à l'homme de s'affranchir de toute espèce de mal, de s'élever au-dessus de tout ce qui est passager, pour ne s'attacher qu'à Dieu seul, que je ne puis m'empêcher de croire que la pauvre âme humaine est placée au milieu de trois mondes, dont le premier, qui est au-dessus de nous, est le monde de la lumière; le second, au-dessous de nous, le monde des ténèbres; le troisième, à côté et autour de nous, le monde des éléments. Chacun de ces mondes a un lien qui le rattache à l'âme et l'attire violemment à lui. Nous ne saurions nous passer de Dieu, — et nos plaisirs ne sont jamais sans mélange. Dans l'état où nous sommes, il nous est impossible de nous passer du monde des éléments, et—nous ne pouvons, néanmoins, trouver aucun repos dans les plaisirs qu'il nous procure. Nous ne saurions trouver notre félicité dans le mal, — et pourtant il nous semble extrêmement pénible d'y renoncer complétement et pour toujours.

Cet état où nous nous trouvons étant souverainement antinaturel, il ne saurait avoir été notre condition originelle, et il est impossible qu'il dure toujours. Comment ce qui est contre nature pourrait-il avoir été la première chose? et comment ce qui est antinaturel pourrait-il subsister éternellement?

Je ne puis donc m'empêcher d'admettre que, dans son origine, l'humanité habitait le monde de la lumière, qu'elle peut l'habiter de nouveau, et qu'elle l'habitera réellement.

Mais comment arriver à cet immense résultat? La mort peut sans doute nous délivrer du monde des éléments; mais qui nous aidera, tant que durera notre vie, à surmonter ce monde? Qui nous armera contre le monde des ténèbres? qui nous réunira dans le monde de la lumière? d'où nous viendra la force qui nous fera vaincre et le monde des éléments, et le monde des ténèbres?

Il est manifeste qu'elle ne viendra pas de ces deux mondes.

Qui veut triompher du mal doit aspirer plus haut que le mal; qui veut triompher des choses passagères doit s'élever plus haut que les choses passagères. La force de vaincre ne peut donc venir que du monde de la lumière.

Mais où trouver dans le royaume de la lumière la fente par laquelle le rayon pénétrera jusque dans mon être actuel? où trouver une parole sûre qui retentisse du royaume de la vérité jusque dans le pays de l'illusion?

Il y a plusieurs siècles que cette parole retentissait dans mon intérieur, et elle y retentit encore aujourd'hui :

« Je suis la lumière du monde;

» J'ai vaincu le monde;

» Je baptise dans le feu;

» Je suis la vie;

» Celui qui ne renonce point à tout n'est point propre pour mon royaume;

» Celui qui ne renaît point de l'esprit de Dieu ne convient point pour mon royaume;

» Celui qui fait la volonté de mon Père est mon proche parent, et un jour il sera mon héritier. »

En me confiant en cette parole, en marchant à cette lumière, je trouve la force victorieuse; si cette force n'est point encore devenue victorieuse en moi, je ne saurais l'accuser sans me condamner doublement. Dès que j'obéirai à cette parole divine, que je soumettrai ma volonté à la volonté de Dieu, je trouverai la lumière, la paix, la vie, le ciel; dès que j'y résisterai et que ma volonté se séparera de la volonté de Dieu, je me traînerai dans les choses passagères, je vivrai au milieu du mal, je trouverai la nuit, le trouble, la mort, l'enfer.

De là cette conclusion rigoureuse : « Si ma volonté était tellement enracinée dans la volonté de Dieu, qu'elle y fleurît comme une branche nouvelle, et ne portât que des fruits de l'éternité, mon salut serait accompli. »

Aussi, tout ce que je puis essayer pour moi-même et recommander aux autres se réduit à ceci : Faire en sorte que les

racines de notre vie plongent de plus en plus profondément dans la vie divine, et adresser, avec une ardeur croissante, cette parole intime de l'âme à celui qui est la plénitude de toutes choses : « Conservez ce que vous nous avez donné ; achevez ce que vous avez commencé. » Le reste, c'est lui seul qui peut le faire et qui le fera.

Mais qu'est-ce que faire pénétrer les racines de sa vie de plus en plus profondément dans la vie divine? qu'est-ce que cette parole intime que l'âme adresse à Celui qui est la plénitude de toutes choses, sinon ce langage à la fois si simple et si expressif de l'Évangile :

« Priez, renoncez à vous-mêmes ! » Et que signifient ces paroles, sinon : « Arrachez-vous à ce qui est profane, et attachez-vous à ce qui est divin? »

Mais comment l'homme, vendu à la terre, pourra-t-il appréhender les choses du ciel, sinon par la foi, par la charité, par la confiance ?

Ayons donc une grande estime pour ce langage si simple et si éloquent de l'Évangile, tant à cause de la simplicité de l'enveloppe, que de la valeur du contenu. Que notre estime soit telle, que nous sacrifiions tout pour obtenir ce trésor et pour montrer que nous le possédons.

## XVIII.

### SUR L'AGE ET LES PLAISIRS.

Votre lettre m'a profondément ému; j'y veux répondre aujourd'hui même, afin que ma parole vous arrive de bonne heure, et vous rende la joie après laquelle vous soupirez.

Vous vous êtes accusés avec un peu trop de rigueur, et vous vous êtes nui tous deux par humilité. Maintenant, mes chers amis, que la vie se montre à vous sous un visage plus austère, gardez-vous de vous faire un crime de ce qui ne dépend point de vous. Votre printemps est passé, et avec lui son compagnon

le soleil : voici l'automne, qui sera suivi de l'hiver. Vos voisins deviennent plus méchants, plus pauvres, plus revêches : ce qui était depuis longtemps au cœur, le mal, se manifeste maintenant avec force. Les apparences ne sont point belles : les hommes, pris de vertige, semblent avoir résolu de devenir, dans les générations futures, de plus en plus méchants, pauvres, misérables.

Vos nerfs perdent de plus en plus de leur vigueur.

Le dégoût, la mauvaise humeur, s'obstinant à ne vous point quitter, veulent établir leur séjour dans votre maison.

Tout cela, mes chers amis, est venu sans que vous l'ayez invité, — il est là.

Mais il y a une chose à laquelle vous n'avez point réfléchi, et qui pourtant est la plus importante ; car c'est elle qui pèse le plus dans la balance.

Le bon Dieu n'a point cessé d'exister,
Non plus que son Christ,
Et l'esprit de son Christ.

C'est-à-dire, la vie éternelle n'est point passée : Dieu, la charité, existe encore. Confiez-vous donc en lui de tout votre cœur ; supportez-vous, encouragez-vous, pardonnez-vous mutuellement ; aidez-vous l'un l'autre, autant que possible, à porter le lourd fardeau de la vie.

Tant que vous vivrez, vous mangerez le pain de la terre ; quand vous serez morts pour la terre, vous mangerez le pain du ciel à la table de Dieu. Si vous ne mourez pas ensemble, celui qui survivra priera pour l'autre le Dieu de l'amour, qui veille sur vous de toute éternité. Voilà précisément en quoi consiste notre foi : nous espérons ce que nous ne voyons pas ; nous aimons, alors même que nous ne goûtons aucune douceur ; nous nous supportons, quand même cela nous est pénible et onéreux.

Mes chers amis ! nous avons été jeunes et heureux dans la foi. Maintenant que nous voilà vieux, il faut que nous trouvions le secret de nous rajeunir dans la foi, et d'arriver à un bonheur permanent.

Quelqu'un qui savait ce secret l'a révélé, et voici ce qu'il a dit : « Tandis que l'homme extérieur se corrompt, l'homme intérieur se renouvelle ; » car la vie ne meurt point.

## XIX.

### A UNE PERSONNE VISITÉE PAR UNE FOULE DE MALHEURS.

Vous désirez que je vous reproduise la substance de notre entretien d'hier. La voici sous sa forme la plus restreinte.

Soyez ce que vous pouvez et devez être :

1° *Devant Dieu :* simple et naïf comme un enfant;

2° *Devant les hommes ordinaires :* doux intérieurement, et prudent extérieurement;

3° *Devant quelques personnes de choix :* simple et naïf comme devant Dieu;

4° *Devant les douteux :* renfermé comme le trésor de l'avare, sans néanmoins affecter la réserve;

5° *Dans votre chambre :* libre et heureux comme un ange du Seigneur;

6° *Dans l'exercice de vos fonctions :* courageux et viril dans l'entreprise, calme et actif dans l'exécution, et sans inquiétude par rapport aux conséquences;

7° *Dans des circonstances subites et imprévues :* prompt à reprendre vos esprits et à vous soumettre à la volonté de Dieu, agile et prudent dans l'accomplissement du devoir.

## XX.

### VIVRE DANS LE MONDE, MAIS NON SELON LE MONDE.

Quand même vous briseriez toutes vos relations, et que vous vous rendriez entièrement indépendant des choses extérieures, vous ne porteriez pas moins en vous tout le poids de votre sensualité, et vous ne seriez pas moins forcé de supporter le vide

d'une âme séparée de Dieu, aussi longtemps que ce lourd fardeau n'aurait pas été allégé par la foi, que ce vide n'aurait point été comblé par la confiance en la bonté de Dieu, qui remplit toute chose. Car, mon cher ami, le chrétien reste, lui aussi, privé de la jouissance de Dieu, aussi longtemps qu'il vit ici-bas. Il ne peut goûter le Seigneur que dans ces saints moments où, pénétré de l'esprit de Jésus-Christ, il est tellement inondé des délices de la vie éternelle, qu'il ne sent plus ni son corps, ni le temps, ni le monde. Mais ces moments solennels, on ne saurait les fixer. Il n'y a que la direction vers Dieu, l'attachement à lui, l'union avec lui, qui puissent se fixer et devenir permanents. Je ne veux point dire qu'en rompant ses relations avec le monde, avec ses connaissances et sa famille, on ne facilite pas le commerce avec Dieu ; j'affirme seulement qu'ici-bas la vie céleste se forme au creuset des souffrances ; car elle n'est autre chose que l'or de l'éternité sept fois purifié, et brillant au milieu du temps. Accordez aux bienséances du monde ce qui leur est dû ; mais retirez-vous dès que vous le pouvez ; rentrez dans votre sanctuaire pour y construire la cellule de votre âme, et livrez-vous d'autant plus intimement à la beauté éternelle, que vous goûterez moins le tumulte du monde. Vous pouvez vivre dans le monde sans vivre de la vie du monde.....

La seconde partie de votre lettre est écrite dans le même ton que la première. Tenez-vous-en là. La vie céleste, c'est la dévotion, et rien de plus ; c'est l'union avec Dieu, la soumission à Dieu, et rien autre chose...

Renoncer à soi-même, mourir à soi-même, vivre pour Jésus-Christ sont partout difficiles, partout la chose capitale, partout la croix de l'égoïsme...

## XXI.

### NÉCESSITÉ ET LIBERTÉ.

Diversité d'opinions dans l'unité de la foi.

Je ne sais si vous vous rappelez encore ce que je vous disais un

jour; quoi qu'il en soit, de récentes expériences me l'ayant remis dans l'esprit, je veux de nouveau vous en faire part.

Tous ceux-là sont chrétiens, selon moi, et eux seuls le sont, qui ont donné leur cœur tout entier à Dieu, et qui se soumettent à lui sans réserve.

Les vrais chrétiens se partagent en trois classes.

Quelques-uns s'attachent davantage à la plénitude éternelle de la divinité, qu'ils nomment le Père; d'autres, à la plénitude de la divinité telle qu'elle habite en Jésus-Christ, le Fils; d'autres, au Saint-Esprit, qui, en sa qualité d'esprit du Christ, transforme les chrétiens en des temples de Dieu.

Il est impossible de ne pas reconnaître cette variété dans saint Pierre, dans saint Paul et dans saint Jean. Saint Jean semblait s'attacher davantage au Saint-Esprit, saint Paul au Fils, saint Pierre à Dieu, à Jéhovah, au Père du Christ, bien que tous trois fussent attachés à Jésus-Christ de toute leur âme. Dans la piété, il peut se faire que, lorsque l'âme est absorbée dans les choses divines, la reconnaissance, l'amour, la confiance ne lui laissent pas le temps de distinguer ce qui est en Dieu; car, là où est l'union avec Jésus-Christ, là se trouve aussi l'union avec le Père et le Saint-Esprit. Heureux ceux que ces différences n'égarent pas pendant la vie, et en qui elles ne troublent jamais l'esprit d'union avec tous les vrais chrétiens. En ce qui concerne l'enseignement, des hommes de Dieu, illustres par leur savoir, ont considéré la mort du Christ comme le point central du Christianisme, et c'est par là qu'ils ont allumé sur la terre le feu sacré. Saint Paul lui-même a fait de Celui qui s'est livré à la mort pour nos péchés et qui est ressuscité pour notre justification, le centre de toutes ses prédications. Pour ma part, je souhaiterais que ce modèle des prédicateurs chrétiens fût encore imité en cela. Quoi qu'il en soit, « Dieu en Jésus-Christ, » doit être pour tout prédicateur le thème unique, l'âme vivante de toutes ses prédications.

Mais je ne voudrais pas pour autant lui contester la liberté de mettre en relief tantôt l'amour éternel du Père, tantôt la grâce

de Jésus-Christ, tantôt l'union avec le Saint-Esprit, pourvu que « Dieu en Jésus-Christ » reste le thème unique, l'âme vivante de ses prédications. Car on peut aussi dire ici, et ici surtout, que « Dieu est esprit, et que là où est l'esprit de Dieu, là est la liberté. »

## XXII.

### QUESTION ET RÉPONSE.

*Question :* Cher voisin, chaque fois que, le dimanche, après les six jours de travaux qu'elles ont consacrés à remuer la superficie de la terre, j'introduis mes ouailles dans le point central de toutes choses, et que les uns et les autres nous versons des larmes sur les richesses de la grâce de Dieu, le magister et un certain écrivailleur font la moue et me taxent de mystique. Veuillez donc me dire comment je dois me comporter envers ce magister et ce scribe?

*Réponse :* Laissez le magister et l'écrivain faire ce qui leur semble bon, et restez à votre *point central*. Quant au mysticisme, il n'a rien à craindre d'eux. L'écrivain vit au service de ses cinq sens, et le magister fait sa pâture des idées de...., qui sont aussi entrées chez lui par les cinq sens.

Mais, afin que vous puissiez voir de vos propres yeux le fond de la vérité, et que vous n'ayez plus besoin de mes lumières, écoutez :

« Les vrais chrétiens sont des hommes pieux, dont la conduite consiste à mener une vie cachée en Dieu. Lorsque Jésus-Christ, qui est leur vie, viendra à paraître, ils paraîtront aussi avec lui dans sa gloire (*Coloss.*, III, 4). »

Or, ce que saint Paul appelle dans ce passage « la vie cachée en Dieu » n'est autre chose que la vie mystique des chrétiens; quant à examiner ce que d'autres entendent par mystique, ce n'est pas ici le lieu de le faire.

Si donc, selon l'opinion de l'écrivain et du magister, vous deviez, dans votre enseignement public, ne point parler de la vie

cachée en Dieu, qui est celle des chrétiens, il vous faudrait, ou prêcher en chaire la vie des cinq sens, ou y débiter les sophismes du jour; dans le premier cas, transformer l'église en une auberge; dans le second, en un club d'humanitaires. Arrivé là, écrivain et magister ne manqueraient pas sûrement de battre des mains; mais où en seraient les chrétiens, et où en seriez-vous vous-même?

## XXIII.

### FOI ET PHILOSOPHIE.

Je sais que votre cœur a cherché Dieu et qu'il l'a trouvé. Je vous en félicite! Tenez-vous-en là, et demeurez en paix.

Des temps reviendront peut-être où il faudra nous avertir mutuellement; par exemple, quand la chair, sous l'enseigne de l'esprit, voudra gouverner, ou que les éclats du zèle feront quelque scandale. Ces cas exceptés, il faut laisser Dieu et l'âme vivre en paix l'un avec l'autre. Quand l'homme devient plus calme, plus humble, plus intérieur, plus pur, plus fort pour toute espèce de bien, sa théorie ne saurait être bien mauvaise. Comme il n'est personne à qui la science soit venue naturellement, les communications sincères entre amis sont toujours fort instructives. Pour moi, la nécessité et Dieu m'ont appris aujourd'hui une foule de choses que je ne savais pas hier, et ils m'apprendront demain quantité de choses que j'ignore aujourd'hui. D'ailleurs, autre chose est l'objet principal de la foi, et autre chose la vue d'ensemble de ce qui constitue cet objet. L'un est le christianisme divin, apostolique; l'autre, la philosophie chrétienne. L'un est pour tous, l'autre pour le petit nombre. Comme prédicateur, je ne connais que le premier; comme homme, comme ami, comme docteur, comme homme conversant avec des âmes pures, je pourrais bien employer cette dernière si j'y entendais quelque chose.

## XXIV.

### *TOLLE, LEGE*, A NATHANAEL.

Votre lettre contient surtout deux choses:

Vous ne connaissez, dites-vous, dans votre contrée, aucun homme éclairé et embrasé du feu de la piété, auquel vous puissiez donner votre pleine confiance ; vous exercez un emploi qui dissipe complétement le cœur, et vous avez un cœur qui se dissipe facilement....

En me dévoilant votre misère, mon cher ami, vous n'avez fait que me dépeindre une infirmité commune à l'humanité tout entière.

Ce n'est pas seulement à la plupart des hommes, mais encore à la plupart des chrétiens, que manque ce qui ne faisait pas défaut au début de l'ère chrétienne, le baptême de feu, c'est-à-dire des hommes baptisant avec l'esprit et le feu. Où sont, en effet, les grands hommes tels que saint Jean, saint Paul, saint Pierre, ou seulement tels que leurs premiers disciples, saint Luc, Timothée, Tite, saint Polycarpe, saint Ignace, saint Clément, dont les paroles et les actions, le dévouement et la vie faisaient toucher de si près les choses de l'éternité?

Or, comme nous manquons d'hommes qui nous dépeignent les choses de l'éternité sous des traits vifs et saisissants, les choses du temps, de leurs bras puissants, nous pressent de toutes parts vers la terre ; et le pauvre cœur humain, trop faible pour se tenir dans l'élément des choses surnaturelles, détourné qu'il en est par son propre poids et par une pression étrangère, s'attache d'autant plus étroitement aux choses du temps.

Cet attachement aux formes passagères des choses, loin d'être affaibli par l'esprit du siècle, bien qu'il marche sur les débris de l'âge ancien, et que les nouvelles formes soient éclipsées par d'autres formes plus nouvelles encore, ne fait au fond que se développer. Comme le vieillard tient de plus en plus à la vie à mesure que la mort menace de la lui ravir, ainsi le cœur humain regrette d'autant plus vivement les biens temporels, que les blessures que lui a causées leur perte sont moins cicatrisées.

Vous le voyez, le vide et les obstacles dont vous vous plaignez sont le partage de la plupart des hommes. Mais n'y a-t-il poin

de secours à attendre, point de consolations? Où trouver les premiers, ou du moins les dernières?

Si la nature humaine n'a point changé, si l'esprit de Dieu est encore ce qu'il était, si Jésus-Christ reste aujourd'hui, demain et éternellement le même, il faut qu'il y ait encore aujourd'hui plus d'un fil qui, si nous le saisissons, nous conduira hors du labyrinthe, et nous introduira dans le sanctuaire de la piété.

Mais ce fil, comment se nomme-t-il? Où et comment l'apercevoir, le saisir, le tenir?

Permettez-moi de bégayer ce que je ne saurais énoncer. Le mot de la piété retentit encore pour le moins à nos oreilles; nous en avons encore la lettre devant les yeux. Nous pouvons encore lire dans les saintes Écritures, entendre ce que des hommes de Dieu nous en annoncent çà et là, et voir ce qu'ils font.

Mais lire, entendre, voir ne servent de rien, aussi longtemps que tout cela ne devient pas esprit, vie, et — laissez-moi prononcer ce mot si méconnu et si dédaigné — prière.

Tout ce qu'on nomme religion est mort; tout ce qu'on appelle pratique de la vertu est mort; toute religion et toute vertu sont et demeurent un cadavre, si elles ne sont pas le souffle vivant de la prière.

Qu'est-ce donc que cette prière si méconnue et si dédaignée?

L'âme humaine ne prie que lorsqu'elle est éclairée par un rayon de l'éternité, saisie par l'esprit éternel, et lorsque, se plaçant, elle et toutes ses espérances, dans la main du Dieu d'amour, elle dit :

« Je veux être à vous, je ne veux être qu'à vous, je veux être éternellement à vous. »

L'âme ne prie que lorsqu'elle énonce cette parole intime, qui pénètre jusqu'au ciel, et qu'elle reçoit de l'esprit de Dieu qui voit et pénètre tout, cette réponse :

« Tout est à moi, et tout ce qui est à moi est à vous; qu'il soit tout entier à vous, qu'il soit éternellement à vous! »

Cette prière, qui est la prière proprement dite (car tout ce que l'on appelle d'ailleurs du nom de prière ne saurait être qu'une préparation à celle-ci), cette vie divine, céleste, qui a son siége dans l'intérieur de l'homme, peut recevoir différentes dénominations. Par rapport à Dieu, considéré comme étant la vérité, on peut l'appeler « Foi; » par rapport à Dieu, considéré comme étant la beauté, on peut l'appeler « Amour; » par rapport à Dieu, considéré comme étant le bonheur, on peut l'appeler « Confiance; » par rapport aux commandements de Dieu, on peut l'appeler « Obéissance; » par rapport aux desseins cachés de la Providence, « Résignation; » par rapport au Fils de Dieu, « Union avec Jésus-Christ; » par rapport aux chrétiens, « Amour des frères; » par rapport à tous les hommes, « Amour des hommes; » par rapport aux besoins immédiats de ceux qui nous entourent immédiatement, « Amour du prochain; » par rapport aux souffrances du temps, « Patience; » par rapport à l'éternité, « Avant-goût » des jouissances de la vie future, etc.

Une fois que vous connaîtrez ce qu'il y a de plus saint sur la terre, vous serez sans doute en état de résoudre vous-même cette question : « Comme s'appelle le fil ou les fils qui peuvent m'introduire dans ce sanctuaire ? »

Tout ce qui vous porte à la prière ainsi entendue, tout ce qui vous la rappelle, tout ce qui vous y excite et vous y dispose, est un fil qui suffira pour vous introduire dans ce sanctuaire.

Tout ce qui, vous arrachant aux choses passagères, vous fait rentrer dans votre intérieur, pour ensuite vous conduire à Dieu, tout cela est un fil que vous pouvez saisir et suivre, et que l'exercice vous rendra de plus en plus familier.

Chaque feuillet du livre de la nature, chaque étude des destinées de votre vie, chaque ligne du Nouveau Testament ou de tout autre livre spirituel, chaque hymne religieux de l'Église, chaque cri de la conscience, chaque élan du cœur qui ne saurait trouver de repos dans les choses du temps, chaque épine qu'on rencontre dans sa carrière, chaque scène de joie ou de

tristesse qui se passe dans la vie domestique, chaque inspiration de l'esprit de Dieu dans votre cœur, doit être pour vous un fil qui vous conduise des choses du temps aux choses de l'éternité.

Ces fils innombrables, que la main de Dieu répand en nous et hors de nous, mais que la légèreté ne voit pas, que le sens terrestre ne saisit pas, que la faiblesse laisse tomber, un fidèle disciple de Jésus-Christ apprend de jour en jour à les voir, à les saisir, à les conserver plus facilement; Dieu invisible, il le voit dans le Christ; Dieu qu'on ne saurait entendre, il l'entend en Jésus-Christ; Dieu inaccessible, il l'aime en Jésus-Christ; Dieu incommensurable, il l'adore en Jésus-Christ; Dieu inimitable, il le contrefait en Jésus-Christ.

Ainsi, tous les fils qui peuvent nous introduire dans le sanctuaire, se réunissent en autant de rayons dont le foyer est Jésus-Christ, centre du christianisme.

En d'autres termes : Tout ce que le chrétien qui ne perd point de vue son Christ, aperçoit dans le monde et autour de lui, est un fil qui l'introduit dans le sanctuaire.

Mais, direz-vous, comment apercevoir ce fil? La seule réponse que je puisse vous donner est celle-ci : *Par la fidélité dans les petites choses*, fidélité qui fait ce qu'il faut d'abord faire, qui évite ce qu'il faut d'abord éviter, qui se prive de ce dont il faut d'abord se priver, qui souffre ce qu'il faut d'abord souffrir. Par là, on acquiert des forces pour faire, éviter, souffrir et quitter davantage; fidélité qui accepte avec reconnaissance et utilise avec empressement tout don que dispense l'esprit de Dieu.

Fidélité dans les petites choses! que ce soit là notre devise. si nous sommes fidèles dans les petites choses, l'économe de la maison du Seigneur ne tardera pas à nous confier des emplois de plus en plus grands.

Ceux qui ont cette fidélité aperçoivent les moindres fils qui s'offrent à eux, ils les saisissent, ne les quittent point, et, conduits par eux, arrivent dans le sanctuaire.

---

# DEUXIÈME APPENDICE.

## COMMENCEMENT D'UN JOURNAL POUR LE PASTEUR DES AMES.

*Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.*

(ORAISON DOMINICALE.)

Un bon économe tient un journal complet de ses recettes et de ses dépenses. Le *doit* et l'*avoir* doivent y être balancés exactement l'un avec l'autre : profits, pertes, plans, obstacles, tout y est consigné.

Or, pourquoi l'économe de la maison de Dieu n'aurait-il pas aussi un journal où seraient notés les progrès et les rétrogradations de sa famille, ses vices et ses vertus, de même que les efforts qu'il fait lui-même pour extirper l'ivraie et semer le bon grain, la marche de ses études, et le sort de ses travaux?

Assurément les Apôtres ne tenaient point de journal : comme la plénitude de l'esprit habitait en eux, ils n'avaient pas besoin de cette béquille ; mais nous, qui n'avons point leurs jambes robustes, nous ne devons point la dédaigner.

Le pasteur ne doit pas être un écrivain, ayant toujours la plume à la main ou derrière l'oreille, encore moins doit-il faire montre de ses vertus, ou se complaire dans leur contemplation.

Il suffit qu'il vienne en aide à la faiblesse de sa mémoire, qu'il consigne tout ce qui peut lui faciliter son ministère, et lui faire atteindre plus sûrement son but, qui est d'être de plus en plus utile à son peuple.

Tout ce qui peut contribuer à initier davantage le pasteur au secret du ministère des âmes, tout ce qui est de nature à augmenter ses vues, la connaissance qu'il a de l'homme, et surtout la connaissance de son peuple et de sa propre position; tout ce qu'il peut s'approprier par ses relations, ses lectures, ses méditations, ses prières, la victoire sur lui-même, et par les desseins mystérieux de la Providence qui se manifestent dans sa vie et dans son ministère, appartient à ce journal. Ce doit être un journal de sa pensée, de ses impressions, de sa vie, de ses souffrances, de ses joies, et une histoire de son cœur et des ouailles.

### Commencement de ce journal du pasteur.

1. La première place dans mon journal est due à ce testament qu'un vieux pasteur a laissé à ses jeunes confrères. Que ce soit là pour moi un miroir dans lequel je regarde journellement.

*
* *

Que toute votre paroisse dise de vous avec une pleine conviction : *Notre pasteur ne s'aime nulle part mieux qu'auprès de ses ouailles.*

— C'est le plus bel éloge qu'on puisse faire de lui.

*
* *

Tel votre cœur, tel vous-même; tel vous-même, telle votre maison; telle votre maison, telle votre paroisse; telle votre paroisse, telle votre éternité !

*
* *

L'ami de votre cœur doit pouvoir tout vous dire, et, à votre tour, vous devez pouvoir lui dire tout. Vous devez tenir, l'un à l'égard de l'autre, la place de Jésus-Christ, en ne vous cachant pas les vérités les plus mortifiantes, et en vous mettant sous les yeux vos fautes les plus secrètes.

*
* *

Qu'au moins le dernier quart d'heure qui précèdera l'office

public, soit consacré par vous à rendre à Dieu un culte secret, pour que, non-seulement votre cœur, mais encore les cœurs qui vous voient et vous verront soient portés à la piété.

*
* *

N'oubliez jamais que le peuple est *peuple*, — en somme, bon, faible, intéressé. Bon, il s'attache volontiers au bien qu'il voit; faible, il abandonne facilement le bien; intéressé, il détruit en peu de temps le bien qu'il avait fait avec zèle.

*
* *

Toute dispute religieuse avec les faibles (et qui ne l'est point?) ne sert de rien; elle ne fait qu'ajouter à l'aigreur des esprits, et finit par être une cause de blasphèmes.

*
* *

Ce que l'enfer ne saurait de lui-même empêcher ou détruire, il le fait par un ecclésiastique indigne, qui montre un zèle insensé et sauvage, qui blasphème avec impudence, ou qui mine sourdement le bien, quand il ne peut l'abattre ouvertement. Pour vous, priez, combattez et veillez comme un homme et un héros; alors ne craignez rien; car ceux qui sont pour vous, les anges de Dieu, l'emportent.

*
* *

Le temporel affaiblit en nous le spirituel, *a.* par les préoccupations inquiètes, *b.* par la crainte excessive, *c.* par un amour mal ordonné, *d.* par les plaisirs immodérés, *e.* par la négligence des affaires domestiques. « Donnez-moi, Seigneur, une telle plénitude de la vie spirituelle, que le temporel ne puisse rien contre elle! »

*
* *

Toutes les vérités du christianisme sont comme des lettres d'or à l'anneau de Notre-Seigneur... Considérez-les toujours à ce bel anneau, je veux dire dans Celui qui est le Verbe du Père, et la vie éternelle des hommes.

*
* *

Il vient des moments qui nous font sentir que c'est une misère de vivre sur la terre. En de tels moments, et quand vous n'avez point de plus lourd fardeau que vous-même, apprenez à vous supporter ; apprenez à vous vaincre, quand votre œil, votre main, etc., vous scandalisent ; apprenez à vous débarrasser de vous-même, quand votre plus mauvais ennemi se réveille en vous.

*
* *

Que dans toute perplexité de l'esprit, votre première chose soit de lever les yeux vers Dieu, qui envoie la lumière et la force ; la seconde, de calmer votre cœur et de demander conseil à un ami ; la troisième, d'attendre jusqu'à ce qu'il faille agir, et de commencer alors par le plus nécessaire.

*
* *

Il y a des heures d'indolence, où l'on a peine à se défaire du découragement et de l'impatience, et où un plaisir inférieur souille le cœur.

*
* *

Il est des heures sereines et des heures sombres. Dans les premières, que Dieu soit votre appui, afin que le plaisir ne vous terrasse point ; dans les secondes, que Dieu soit votre lumière, afin que la crainte ne vous égare point.

*
* *

Que le principal soit toujours pour vous le principal. Croyez, c'est-à-dire attachez-vous à la Vérité, qui est Dieu, et non à votre raison ; espérez, c'est-à-dire, attachez-vous à l'Amour, qui est Dieu, et non aux promesses du monde ou de votre propre cœur ; aimez, c'est-à-dire attachez-vous à la Beauté suprême, qui est Dieu, et non à vos propres dons ou à ceux d'autrui. Vous le voyez, il n'y a nulle part de salut que dans la mort du *moi*, et dans la vie en Celui qui en est la source.

*
* *

Que l'essentiel soit toujours pour vous l'essentiel. Croyez à Dieu en Jésus-Christ, confiez-vous à Dieu en Jésus-Christ, aimez Dieu en Jésus-Christ.

*
* *

Que le principal soit toujours pour vous le principal : Dieu, Jésus-Christ et son Église, sainte, catholique, apostolique.

*
* *

Le catéchiste se rend semblable aux enfants, pour être compris des enfants; le prédicateur se rend semblable au peuple, pour être compris du peuple; le pasteur devient l'amour même, pour se faire tout à tous.

*
* *

*Initium solemne*. Considérez chaque jour comme une vie entière et complète. Tous les jours passent comme un seul d'entre eux.

N'eussiez-vous vécu qu'un seul jour pour Dieu, ce jour aurait plus de valeur qu'une vie humaine tout entière; il aurait une valeur éternelle... Que serait-ce, si tous les jours de votre vie ressemblaient à celui-là ? Pour y arriver, faites du *Memento mori* votre occupation, votre mobile continuel !

*
* *

Hors le cas de nécessité extrême, n'accusez personne, comme pasteur, ni le grand, ni le petit; vous ne feriez qu'aggraver le mal et le multiplier.

*
* *

Considérez toutes les institutions particulières de votre paroisse, confréries, congrégations, etc., comme étant pour le peuple une invitation de se réunir devant le Seigneur, et pour vous, d'annoncer à ce peuple assemblé la volonté du Seigneur, d'exciter en lui la foi, l'espérance et la charité, et de resserrer les liens qui unissent les fidèles entre eux.

*
* *

Faites le bien et souffrez qu'on vous maudisse ; faites le bien, et bénissez ceux qui vous maudiront; mais pour cela, n'attendez pas qu'on revienne et qu'on retire sa malédiction. *Pati et mori* sont notre récompense.

*
* *

Comme les plantes sur un sol fécond, ainsi prospèrent les enfants dans le sein d'une pieuse mère.

*
* *

Ne vous fiez pas au vent. Au commencement de la navigation, un souffle favorable enfle les voiles, et le vaisseau s'envole doucement et gracieusement. Peu à peu le navigateur inexpérimenté se croyant plus sûr et les rameurs s'endormant, survient une tempête violente qui culbute le vaisseau et déchire les voiles, avant même qu'on s'en soit aperçu. Telle est, au pied de la lettre, l'image des jeunes pasteurs et presque de tous les ouvriers. « Les nouveaux balais balayent toujours bien. » Le zèle fortifie et rassure le cœur; tout à coup, l'ennemi s'éveille et fait un immense butin.

*
* *

Le chimiste analyse les plantes pour sa propre instruction ; l'amateur de fleurs les place dans sa chambre comme un ornement vivant ; le malade s'en sert comme d'une médecine et y trouve sa guérison. Tel est le sort de l'Écriture sainte ! Les savants l'analysent pour en connaître les parties constitutives; le littérateur en achète une édition rare dont il fait l'ornement de sa bibliothèque ; l'élu la prend comme une médecine, et se guérit de sa folie et de son péché : par la foi et la soumission à ses doctrines, il devient bon et heureux.

*
* *

Si, quand vous agissez par amour, on résiste de parti pris à votre amour, retirez-vous, afin que votre charité ne devienne pas de

l'entêtement, et ne fortifie pas les autres dans le leur. Autrement, vous deviendrez malade, et vous ne ferez qu'aggraver l'infirmité de celui que vous voudrez guérir.

*
* *

N'attendez pas que les mendiants qui le sont devenus par nécessité, se corrigent facilement. Ceux qui ont usé une paire de souliers à mendier, continueront à y user toutes les suivantes, dit le proverbe. Et : Ils aiment mieux recevoir de votre main une pièce de monnaie que le royaume des cieux.

*
* *

Deux royaumes puissants combattent en nous et autour de nous : le royaume de Dieu et le royaume des idoles ; l'un est l'amour de Dieu et du prochain, l'autre l'égoïsme. Opprimons donc le dernier, afin de procurer au royaume de Dieu une place, une souveraineté et un triomphe d'autant plus glorieux.

*
* *

Celui qui accuse son frère auprès de vous doit comprendre, par votre refroidissement, qu'il n'a pas trouvé en vous l'approbation qu'il souhaitait, et sentir que l'*audiatur et altera pars* vous est chose sacrée.

*
* *

Le personnes de votre maison ne doivent rien pouvoir dire de vous, sinon : Notre pasteur travaille et prie. Les yeux du peuple ne sauraient supporter dans leur chef la liberté la plus innocente. La chambre supérieure doit donc être fermée à un grand nombre, et la chambre inférieure doit l'être à tous ceux qui ne sont pas éprouvés.

*
* *

Il y a quatre choses, ou plutôt une seule, qui sont extrêmement rares. *Interroger, écouter, se taire, agir.*

*
* *

Que le commencement de votre prédication soit : — Jésus ; que le milieu de votre prédication soit : — Jésus ; que la conclusion de votre prédication soit : — Jésus, 1° parce qu'il est le salut du monde pécheur ; et 2°, parce qu'il n'y a point de salut hors de lui ; car tout ce que l'Église catholique nous dispense dans ses leçons, dans ses sacrements, dans le culte divin, etc., vient de lui.

*
* *

Ne vous lassez point de semer, lors même que vous ne voyez point la moisson : il suffit que celui qui lui donne l'accroissement et à qui elle appartient, la voie.

*
* *

Et dût le grain de semence n'arriver pas à maturité, continuez à semer et à travailler le sol, soit qu'il pleuve, soit que le soleil luise ; opposez-vous à l'ennemi qui voudra semer le mauvais grain. Le reste, le Seigneur s'en chargera.

*
* *

Ne vous fiez pas à l'espion, quand même il se présenterait à vous avec une figure amie ; ni au scrutateur, quand même il prétexterait le désir de s'instruire.

*
* *

Il y a une grande vérité dans ce mot : « Laissez la pierre que vous ne sauriez enlever ; » car Jésus-Christ a dit : « Laissez-les croître l'un avec l'autre. » Ce que le Tout-Puissant tolère, l'impuissant doit, par amour pour Dieu, le supporter charitablement.

*
* *

Il est des hommes qui peuvent vous faire maudire au loin et au large, sans être jamais à même de vous faire aucun bien. A ceux-là, ne leur montrez aucune faiblesse, et s'ils vous visitent, recevez-les avec charité et prudence.

*
* *

La religion a sans doute ses mystères ; mais, à leur tour, les mystères ont leur côté lumineux par lequel ils peuvent toucher l'intelligence de l'homme, et porter son cœur à la vertu. Apprenez à votre peuple à croire ce qui est mystérieux, à comprendre ce qui est clair, et, après l'avoir compris, à le conserver dans son cœur et à le manifester dans sa vie.

*
* *

Les habitudes religieuses du peuple, si elles laissent beaucoup à désirer, ont néanmoins cela de bon : 1° que ce sont comme des vases où l'on peut mettre une foule de bonnes choses ; 2° que ce sont des occasions qui vous ouvrent l'oreille du peuple, et préparent son cœur à vous entendre. — Utilisez donc ces occasions, et mettez dans ces réservoirs des choses excellentes.

*
* *

Le peuple conserve l'impression du bien et du vrai, alors même qu'il n'en conserve pas l'idée développée. Faites donc en sorte que toute votre personne lui donne une foule d'impressions du bien et vrai.

II. Aujourd'hui j'ai entendu dans l'église du monastère de D. un sermon *sur la foi en Jésus crucifié*. « Celui qui a une foi vive en Jésus crucifié ne trouve aucun devoir trop pénible, aucune souffrance trop amère... » Souvent, pendant ce beau discours, je me suis dit en moi-même : Voilà, assurément, un magnifique panégyrique de la foi ; mais qui est-ce qui l'a, cette foi ? comment peut-on y parvenir ? comment devient-elle vivante ? La plupart des prédicateurs, en sous-entendant toujours ce qui est l'essentiel, et en restant à la superficie, ne pénètrent pas assez avant pour arriver à cette chose essentielle.

III. Ayant été aujourd'hui pendant la messe, extrêmement touché de l'oraison du dimanche, j'ai pris la résolution de traduire cette prière, et de conserver fidèlement le souvenir des pensées qui ont ému mon âme . Je veux donc tenir parole.

*Prière.*

Dieu tout-puissant et éternel, faites-nous croître dans la foi, dans l'espérance et dans la charité; et afin que nous méritions d'obtenir ce que vous nous promettez, faites que nous aimions ce que vous nous commandez. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

*Remarques sur cette prière.*

Cette prière nous enseigne :

*Premièrement.* Qui nous devons prier, et comment nous devons le faire. Nous devons prier le Père, qui peut tout nous donner, qui est et sera éternellement notre Père (Dieu tout-puissant et éternel). Nous devons prier par le Fils comme étant ses disciples. C'est lui qui, plein de confiance en la puissance de son nom, nous présentera au Père (Par Jésus-Christ Notre-Seigneur).

*Deuxièmement.* Elle nous fait connaître ce que nous devons constamment demander : l'accroissement dans la foi, l'espérance et la charité. Il n'y a rien de plus beau ni de plus excellent que de croire à celui qui sait tout et qui est toute vérité; que d'espérer en celui qui est la bonté et la puissance même; que d'aimer celui qui est souverainement aimable, qui est l'amour et la beauté par excellence. Vous le voyez, cette prière renferme tout le Christianisme pratique.

*Troisièmement.* Nous voyons par cette prière qu'il est possible d'exprimer en quelques mots ce qu'il y a de plus parfait et de plus consolant : *fac nos amare quod præcipis,* faites que nous aimions ce que vous commandez. Nous demandons la force de faire ce que Dieu veut, et la force de le faire volontiers. Aimer ce que Dieu veut, aimer ce que Dieu aime, voilà la noblesse de l'homme.

*Quatrièmement.* Cette prière nous montre la fin de cette augmentation de la foi, de l'espérance et de la charité *: Ut mereamur assequi quod promittis;* il faut que nous méritions que

les promesses de Dieu s'accomplissent en nous. Sainteté et béatitude parfaites, amour sans bornes : telle est la destination de l'homme.

*Cinquièmement*. Cette prière nous apprend que le bien que nous faisons ici-bas, *fac nos amare quod præcipis*, est une grâce de Dieu, et que le bonheur que nous goûterons dans l'autre monde est une récompense, *ut mereamur assequi*. Le premier nous rend humbles de cœur dans le bien que nous opérons ; le second nous console dans les souffrances que nous endurons pour le bien.

*Sixièmement*. Cette prière nous indique le lien étroit qui existe entre notre obéissance à Dieu et l'accomplissement des magnifiques promesses que Dieu nous a faites : *Ut mereamur assequi quod promittis, fac nos amare quod præcipis*.

IV. Me trouvant aujourd'hui assis à la table de M. le curé F.., et ayant porté sa santé en ces termes : « Vivent tous ceux qui nous aiment ! » il m'interrompit brusquement, en ajoutant : « Et tous ceux qui nous haïssent ! » Je fus saisi de la grandeur de cette pensée. Quel mérite y a-t-il d'aimer ceux qui nous aiment ? me dis-je en moi-même ; les païens ne le font-ils point aussi ?

V. Aujourd'hui, j'ai fait une visite au nouveau curé de N... Il y a bien des années déjà qu'à l'heure la plus solennelle de sa vie il me fit le confident de son cœur. Aujourd'hui il m'a donné lecture de ses projets. Heureux s'il y reste fidèle ! Heureux moi-même si j'y conforme ma conduite !

1. Soyez bien convaincu de l'excellence du ministère des âmes. Le costume, les témoignages reçus à la fin de ses études, les lettres de prêtrise ne donnent pas les qualités intérieures qui font de l'homme le pasteur des peuples.

2. N'appréciez pas la grandeur de votre vocation à la manière de certains ecclésiastiques qui, pleinement satisfaits, se félicitent entre eux de leur petite pratique, parce qu'ils ne connaissent rien de mieux. *Quibusdam ægris gratulatio est, cum alios ægros vident* (SENEC., VIII, *Ep.*).

3. Jugez une simple paroisse de village digne de tous vos sacrifices; car elle se compose d'hommes, et elle est votre paroisse. Composée d'hommes, vous devez honorer dans chacun l'image de Dieu; étant votre paroisse, vous devez vous rappeler que Dieu vous redemandera le prix de son sang.

4. Ne vous associez jamais aux marchands de journaux, aux chercheurs de nouvelles, aux brocanteurs. Soyez avare de vos instants; la moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers; le temps est court, mais la récompense est infinie.

5. Faites que toute votre science soit pratique; autrement vous appartiendrez à la classe de ces philosophes dont Cicéron dit : *Quotusquisque philosophorum invenitur, qui disciplinam suam non ostentationem scientiæ, sed legem vitæ putet* (*Lib. II. quæst. Tusc.*) !

6. Ne faites point de votre presbytère un écho qui retentisse jusque dans les auberges et autour des tables publiques, ni un canal par où s'écoulent les nouvelles du village et de la ville.

7. Ne montrez point d'entêtement dans vos relations. L'opiniâtreté est une tache dans toute homme, mais dans le prêtre c'est une flétrissure. Le pasteur ne doit point avoir de mauvaise humeur, surtout l'humeur noire de l'entêtement.

8. Ne montrez pas en vous ce qui a enlevé à votre prédécesseur la confiance des fidèles, et, pour que vous ne lui ressembliez pas malgré vous, soyez meilleur que lui.

9. Dans l'éducation de votre paroisse, commencez par le commencement, et finissez par la fin. La foi à Dieu en Jésus-Christ est le commencement, la foi qui opère dans la charité est l'essence de toute éducation chrétienne, la charité et le règne permanent de la charité née de la foi est la fin de toute éducation chrétienne.

VI. Hier, mon nouveau vicaire est entré chez moi. Il est calme, et il me paraît qu'il en sait plus qu'il n'en dit. Aujourd'hui, m'étant levé à cinq heures et ayant voulu le réveiller, je l'ai déjà trouvé à genoux, un billet dans la main. Comme j'ouvrais la porte, il a fait un mouvement brusque et a jeté le

billet dans son pupitre. Sur ma demande, vraiment indiscrète, il m'a fait voir ce manuscrit : c'étaient les adieux de son professeur à l'Université. Ils me plurent fort, et je serais assurément le meilleur des curés, si j'étais et si je faisais ce que ces adieux recommandent à mon vicaire. Je veux transcrire littéralement cette recette.

### TESTAMENT D'UN MAITRE A SES ÉLÈVES, AU MOMENT OU ILS VONT LE QUITTER.

Que faut-il pour que, dans votre position, vous puissiez faire véritablement le bien ?

1° *Des idées claires*, venant surtout de vos propres expériences. Le bien que Dieu veut produire par vous dans une paroisse, c'est la foi qui opère dans la charité. *Esprit de vérité.*

2° *Des convictions*, qui naissent de la maturité des réflexions : voici ce qui convient le mieux dans telle position. De cette manière la foi qui opère par la charité est puissamment excitée, développée, et le mauvais grain est extirpé sans préjudice du bon. *Prudence du serpent.*

3° *L'activité jointe à la simplicité*, qui va droit au but. *Simplicité de la colombe.*

4° *Le calme joint à l'activité*, qui parle peu devant les hommes, s'entretient beaucoup avec Dieu et agit sans bruit. *Humilité.*

5° *L'activité jointe à l'esprit de sacrifice*, qui se fait toute à tous pour les conduire tous à Jésus-Christ ! *Patriotisme pur et chrétien.*

6° *L'activité jointe à la patience*, qui ne se fatigue jamais de porter des fardeaux, et qui élève ses regards vers un avenir plus lumineux, afin de pouvoir supporter les ténèbres du présent. *Paix supérieure*, qui s'élève au-dessus de toutes les conceptions de la raison.

7° *L'activité* qui aime indistinctement tout ce qui est bon et vrai, qui est exempte de jalousie et d'envie, qui s'oublie

elle-même pour donner partout au bien une impulsion salutaire. *Charité selon saint Paul.*

8° *Activité conforme à l'exemple du Père dans le ciel, et de son Fils sur la terre.—Esprit évangélique*, qui sème le bien partout, et qui tolère patiemment le mal qu'il ne saurait extirper sans préjudice du bien ; qui fait luire le soleil sur les méchants comme sur les bons, qui n'éteint pas la mèche qui fume encore.

### IMAGE DU PASTEUR BON ET HEUREUX.

1° *Il est l'amour de sa paroisse.* Trois fois il a été présenté à une meilleure paroisse, et trois fois les larmes de ses paroissiens l'ont retenu.

2° Il ne fait qu'un cœur et qu'une âme avec le maire de l'endroit, homme vraiment chrétien, qui assiste lui-même au catéchisme, et y invite le peuple par son exemple.

3° Il porte dans sa main le cœur de tous ses paroissiens. Le peuple fait ce qu'il veut; les gens disent de lui : « C'est M. le curé qui sait le mieux ce qui nous convient. » Il a toujours eu le bonheur d'avoir des vicaires vertueux et amis de la paix, et le dernier était toujours le meilleur. Toute leur émulation consistait à se surpasser en prévénances et en bons offices.

4° Toute sa maison est, comme lui, vertu et bienfaisance.

5° Il a su se procurer un instituteur honnête et habile. Cet excellent pasteur se nomme Egender, curé et doyen à Wornitzstein. Sur ma demande, il a inscrit dans mon journal le passage suivant de l'Écriture Sainte. *Quodcumque dixerit mihi anima tua, faciam tibi* (I *Rois*, XX, 4).

### ENCORE QUELQUES EXTRAITS DU JOURNAL D'UN PASTEUR.

1. Votre corps, ô homme, est un instrument sur lequel jouent la nature, le monde, l'humanité, et dont les sons produisent dans votre âme un long retentissement.

Votre âme, ô homme, est un instrument sur lequel joue

l'esprit de Dieu, quand vous n'y mettez pas d'obstacle : le fond de votre âme en frémit longtemps après.

2. Dieu est la parole qui invite éternellement la nature à devenir l'image de Dieu, l'humanité, à devenir la ressemblance de Dieu, et le monde entier, un temple de la gloire éternelle.

3. L'eau de la fontaine éternelle du salut nous a été rendue accessible par Jésus-Christ, et potable par l'Esprit de Jésus-Christ.

4. La répugnance intérieure que nous éprouvons pour certaines personnes, certaines doctrines, certaines institutions, certaines manières de vivre, peut naître de l'égoïsme : dans ce cas, elle est mauvaise et sœur de l'inimitié de Dieu : car l'une et l'autre ont la même mère, l'égoïsme, et le même père, l'abandon de Dieu. Scrutez votre cœur!

5. *Avant et après.* L'amour de Dieu est considéré, ou comme partie de la pénitence et du changement du cœur, ou comme principe de vie nouvelle. Dans le premier cas, il purifie le cœur; dans le second, il le remplit de reconnaissance... Comme partie de la pénitence, il précède la rémission des péchés; comme principe de vie nouvelle, il est reconnaissance et il suit la rémission des péchés.

6. Quand Jésus-Christ veut venir habiter dans un homme, il se fait précéder de saint Jean, qu'il investit d'une double mission : l'une, de prêcher la pénitence, et l'autre, d'annoncer l'Agneau de Dieu.

7. Quand Jésus-Christ arrive en personne, il prend avec lui son Esprit, et les dons qui sanctifient :

La Foi,
La Charité,
L'Espérance,
La justice,
La paix,
La joie,

Dans le Saint-Esprit.

8. Quand Jésus-Christ s'est choisi un séjour durable dans son disciple, les persécutions, les épreuves, les souffrances de toutes

sortes, comme aussi les promesses, les consolations et les délivrances, viennent à la suite.

9. Entre Dieu et notre âme, le corps vient souvent se placer avec ses nuages. Dieu est alors pour nous comme s'il avait disparu. La raison accourt avec ses ténèbres, et la conscience obscurcie arrive avec son cortége de brouillards. Plus nous travaillons à dissiper ce triple nuage, plus il devient épais et opaque; mais quand nous attendons l'aurore matinale Dieu se présente de nouveau à nos regards. C'est pourquoi, ne vous faites point souffrir vous-même, en vous précipitant contre les ténèbres un bâton à la main; car comme vous ne feriez que les séparer en deux, elle ne tarderaient pas à se réunir de nouveau en un. Attendez que le jour arrive; veillez sur votre cœur jusqu'à ce que vous entendiez cette voix : « Ne craignez point, je suis avec vous. »

### L'UNIQUE CHOSE

10. Que Dieu m'ait apprise, et que je ne saurais assez apprendre, parce qu'elle est la plus importante de toutes, c'est que :

I.

Pour la partie la plus intime de l'homme, il n'y a
Point de bonheur — sans l'amour,
Point de vérité — sans l'humilité,
Point de vertu — sans la piété,
Point de vie — sans Dieu;
Dieu, que l'amour seul peut saisir,
La piété conserver,
L'humilité adorer;
Dieu, que l'amour, la piété, l'humilité peuvent seuls imiter et goûter;
Dieu, en qui l'amour, la piété, l'humilité seuls peuvent vivre.

II.

L'amour,

La piété,
L'humilité,
La vie en Dieu, ont été la vie la plus intime de Jésus-Christ.

III.

Cette vie intime de Jésus-Christ a manifesté :
1° Sa vérité céleste dans sa doctrine ;
2° Sa pureté céleste dans toute sa vie extérieure ;
3° Sa beauté céleste dans l'institution (l'Église) qu'il a fondée pour le salut du monde.

IV.

Cette vie intime de Jésus-Christ s'est reproduite dans saint Jean, saint Pierre, saint Paul, etc. :
La vérité céleste dans leurs doctrines ;
La pureté céleste dans leur vie ;
La beauté céleste dans leurs institutions.

V.

Cette vie intime de Jésus-Christ : amour, piété, humilité ; cette vie en Dieu, est la vie intime de tout chrétien, digne de tirer son nom de celui de Jésus-Christ ; cette vie du chrétien doit se répandre :
En vérité dans ses paroles,
En pureté dans sa vie extérieure,
En beauté dans sa vie pour les autres.

VI.

Cette vie intime en Dieu,
La manifester là où elle est ;
La fortifier là où elle est faible ;
L'exciter là où elle n'est pas ;
Tel est le but, le fond, l'esprit de toute la piété chrétienne ; le but, la mission, l'esprit de tout pasteur des âmes.

---

# CONCLUSION.

## UN MOT AUX CANDIDATS DE LA THÉOLOGIE PASTORALE.

Afin que vous saisissiez mieux l'ensemble de vos études, je vous en offre une nouvelle division.

La science qui vous prépare et vous rend propres à l'exercice des fonctions ecclésiastiques, se présente sous quatre aspects différents :

I. Connaissance de la *Vérité divine*, c'est-à-dire de tout l'ensemble de la doctrine du salut, qu'il faut

*a*. Croire,

*b*. Prêcher,

*e*. Conserver. — *Objet de la dogmatique.*

II. Connaissance de *la Bonté divine*, qu'il faut implanter dans les hommes, et que les hommes doivent pratiquer. — *Objet de la morale.*

III. Connaissance de la *Justice divine* qui doit être exposée dans l'Église par le gouvernement ecclésiastique, en vue de la conservation de l'ensemble. — *Objet du droit ecclésiastique.*

IV. Connaissance de la Vérité, de la Bonté, de la Justice divines, qui, comme principe de vie en Dieu, doivent être réalisées par le pasteur des âmes dans la communauté chrétienne. — *Objet de la Théologie pastorale.*

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

# DANS LE DEUXIÈME VOLUME

DE LA

## THÉOLOGIE PASTORALE.

## LIVRE TROISIÈME.

**Direction pour les surveillants et les chefs d'institutions scolaires.**


PAG.

I. — DE LA MAISON D'ÉCOLE . . . . . 3

II. — ÉTABLISSEMENT D'UN MAÎTRE CAPABLE . . . . . 4

III. — INTRODUCTION DE BONS LIVRES CLASSIQUES. . . . . 7

IV. — DE LA TENUE DES ÉCOLES . . . . . 10

V. — ÉLOIGNEMENT DES INFLUENCES PERNICIEUSES DE L'ESPRIT DU TEMPS. — QUELLES SONT CES INFLUENCES . . . . . 11

VI. — UTILISATION DES BONNES INFLUENCES DE SON ÉPOQUE. . . . 14


## LIVRE QUATRIÈME.

**Direction pour l'enseignement privé.**

—

### CHAPITRE PREMIER.

RÈGLES, AVERTISSEMENTS ET CONSEILS POUR L'ENSEIGNEMENT PRIVÉ DU PASTEUR DES AMES.


I. — *N'imposez jamais violemment à personne, ni vous ni vos doctrines* . . . . . 16

PAG.

II. — *Ne point négliger de parler en temps et lieu convenables* . . . . . 17

III. — *Si vous êtes digne de confiance, présentez-vous comme tel.* 18

IV. — *Étudiez les caractères, les talents, etc., de la personne que vous intruisez.* . . . . . 18

V. — *Comparez vos forces, vos lumières, etc., avec le but que vous poursuivez.* . . . . . 18

VI. — *Dans toute espèce d'enseignement, pesez chacune de vos paroles.* . . . . . 18

VII. — *Prenez en considération les temps et les lieux.* . . . . . 19

VIII. — *Armez-vous d'une patience toute divine* . . . . . 19

IX. — *Habituez-vous à un ton plein de douceur et de gravité.* . 19

X. — *Que votre enseignement privé ne soit troublé par aucun hors-d'œuvre* . . . . . 19

XI. — *Que votre enseignement privé ne vous implique point dans des affaires séculières* . . . . . 20

XII. — *Que votre âme soit dans les dispositions où il faut être pour mettre à profit :*

*a.* Les sages conseils de la Bible;

*b.* Les autres trésors de sagesse transmis par l'antiquité, la tradition et l'histoire;

*c.* Les conseils des hommes expérimentés;

*d.* Le fruit de vos observations et expériences personnelles;

*e.* Et jusqu'aux préjugés du peuple. . . . . 20

XIII. — *Dans la correction fraternelle, tenez-vous-en aux lois de l'Évangile.* . . . . . 21

XIV. — *Sans la charité, nul enseignement privé ne sera ce qu'il doit être* . . . . . 21

XV. — *Charité envers les personnes, et esprit de charité dans la doctrine* . . . . . 22

XVI. — *La doctrine fondamentale du prédicateur est aussi celle du docteur privé.* . . . . . 25

Écueil qu'il faut éviter. . . . . 26

Conseil important pour le maître privé. . . . . 27

Proverbes de Jésus-Christ . . . . . 28

DEUXIÈME CONSEIL POUR L'ENSEIGNEMENT PRIVÉ. — EXERCICES. . 35

PAG.

## CHAPITRE DEUXIÈME.

MATÉRIAUX POUR L'ENSEIGNEMENT PRIVÉ . . . . . 36
§ I. — *Pour les personnes mariées* . . . . . 37
§ II. — *Pour les parents et les enfants*. . . . . 44
ENCORE QUELQUES CONSEILS POUR LES PARENTS ET LES MAITRES. . 48
§ III. — *Continuation*. (De la contrainte des parents). . . . . 51
§ IV. — *Principes de consolations pour ceux que la contrainte des parents a fait entrer dans un état souverainement pénible, mais d'où ils ne peuvent ou n'osent plus sortir* . . . . . 61
§ V. — *Influence du Pasteur sur les délibérations de ses ouailles par rapport au choix d'un état*. . . . . 69
§ VI. — *Comment il faut se conduire envers les personnes tristes et en proie à une affliction extrême, pour empêcher qu'elles ne tombent complètement dans le désespoir, et pour ramener l'espérance et la joie dans leur cœur* . . . . . 72

## LIVRE CINQUIÈME.

**Direction pour les jeunes confesseurs.**

RAPPORT DE CE LIVRE AVEC LES PRÉCÉDENTS . . . . . 81
PRINCIPE DU MINISTÈRE PASTORAL INDIVIDUEL. . . . . 81
QUESTION CAPITALE. . . . . 81
DIVISION . . . . . 82

## CHAPITRE PREMIER.

LE MINISTÈRE DES AMES APPLIQUÉ AUX INDIVIDUS.

§ I. — *Principe unique de toute espèce de retour à Dieu et de réconciliation avec lui*. . . . . 82
§ II. — *Jusqu'à quel point le confesseur peut contribuer à ce retour et à cette réconciliation*. . . . . 83
§ III. — *La meilleure méthode de ramener l'homme à Dieu et de le réconcilier avec lui* . . . . . 86

PAG.

§ IV. — *Sentiments, expériences, qualités, etc.; nécessaires au Pasteur qui veut ramener les hommes à Dieu et les réconcilier avec lui* . . . . . 90

§ V. — *Ce qui rend impropre à la conduite des âmes* . . . . 100

## CHAPITRE DEUXIÈME.

### DE LA CONDUITE DES AMES PAR RAPPORT AUX BESOINS PARTICULIERS DU PÉNITENT.

§ I. — *Conduite du confesseur envers les grands pécheurs et ceux qui sont profondément enfoncés dans de mauvaises habitudes* . . . . . 105

§ II. — *Enseignement important pour les pécheurs chargés de crimes énormes* . . . . . 110

§ III. — *De la conduite du confesseur envers les scrupuleux.* 116

§ IV. — *Conduite du confesseur envers les innocents qui sont sur le point d'être séduits* . . . . . 122

§ V. — *Conduite du confesseur envers ceux qui sont passés de l'état d'innocence à l'état de péché* . . . . . 127

§ VI. — *Conduite du confesseur envers ceux qui retombent par faiblesse* . . . . . 128

§ VII. — *Conduite du confesseur envers ceux qui marchent sur la voie royale de la bonne vie* . . . . . 131

§ VIII. — *Conduite du confesseur envers les enfants* . . . . 132

§ IX. — *Conduite du confesseur envers ceux qui n'accusent que des péchés extérieurs* . . . . . 135

§ X. — *Conduite du confesseur envers ceux qui ont fait toute espèce de promesses* . . . . . 137

## PREMIER APPENDICE.

DES PÉNITENCES QUE LES CONFESSEURS IMPOSENT . . . . . 139

## DEUXIÈME APPENDICE.

### PROJET D'UN PETIT MANUEL POUR LES PÉNITENTS QUI VEULENT DEVENIR MEILLEURS.

REMIÈRE MÉDITATION. — *Du Péché* . . . . . 146

DEUXIÈME MÉDIT. — *De la connaissance du péché* . . . . . 147

PAG.
TROISIÈME MÉDIT. — *Du changement de dispositions* . . . . . 149
QUATRIÈME MÉDIT. — *Impossibilité pour le pécheur de changer de dispositions par ses propres forces*. . 149
CINQUIÈME MÉDIT. — *Point de délivrance du péché sans Dieu et hors de Dieu* . . . . . 150
SIXIÈME MÉDIT. — *Sentiments qui doivent animer celui qui cherche son salut en Jésus-Christ*. . . . 150
SEPTIÈME MÉDIT. — *Le pénitent vivant dans la piété, la mortification et la justice*. . . . . 152
PRIÈRE D'UN CONFESSEUR ÉCLAIRÉ, PIEUX ET EXPÉRIMENTÉ, A SES JEUNES AMIS . . . . . 155

## LIVRE SIXIÈME.

**Direction pour l'ami des malades.**

—

### CHAPITRE PREMIER.

CONDUITE DU PASTEUR AUPRÈS DU LIT DES MALADES.

§ I. — *Principe fondamental du ministère des âmes*. . . . 158
§ II. — *Autres conditions de la conduite des âmes*. . . . . 162
§ III. — *Image du bon pasteur auprès du lit d'un malade*. . 173
§ IV. — *Indication de quelques fautes* . . . . . 179

### CHAPITRE DEUXIÈME.

CONDUITE DU PASTEUR DANS LES CIRCONSTANCES PARTICULIÈRES OU SE TROUVE LE MALADE.

§ I. — *Dans les maladies moins graves, ou qui n'offrent aucun danger de mort*. . . . . 180
§ II. — *Visites à un malade qui ne l'est pas dangereusement*. 183
§ III. — *Quand la maladie commence à devenir dangereuse*. . 185
§ IV. — *Quand quelqu'un est surpris tout à coup par une maladie ou par une blessure* . . . . . 187
§ V. — *Dans les maladies chroniques et opiniâtres qui ne laissent espérer aucune guérison*. . . . . 189

PAG

§ VI. — *Comment l'esprit du Christianisme doit vaincre la crainte de la mort dans les âmes pieuses, mais encore faibles* . . . . . 190
§ VII.— *Conduite du pasteur envers ceux qui ne veulent point se préparer à la mort* . . . . . 194
§ VIII.—*Prière aux directeurs des âmes, principalement à ceux de la campagne* . . . . . 197
§ IX. — *Des testaments* . . . . . 199
§ X. — *Quand approche le moment de la mort* . . . . . 204
§ XI. — APPENDICE. — *De la connaissance de l'homme*. . . 207
§ XII.— *Trois aveux d'un vétéran; Miroir des jeunes novices*. 215

## APPENDICE.

QUAND UN CRIMINEL EST CONDAMNÉ A MORT. . . . . 215

## LIVRE SEPTIÈME.

**Direction pour le prêtre de Dieu, par rapport aux intérêts de sa paroisse.**

*Le prêtre dans ses fonctions* . . . . . 320

EXPLICATION DES CÉRÉMONIES DANS L'ENSEIGNEMENT PUBLIC.

*Cérémonies du baptême*. . . . . 231
*De la prière orale*. . . . . 240
*Du jeûne, des mortifications corporelles et des privations extérieures*. . . . . 241
*De l'ornementation et de la construction des églises* . . . . 242
*Du culte des saints, de leurs images et reliques*. . . . . 244
Remarques . . . . . 248
*Des pèlerinages*. . . . . 252
*Le dimanche et les fêtes chrétiennes*. . . . . 258
*Premier exercice* (Jésus aux noces de Cana). . . . . 258
*Deuxième exercice* (La commisération de Jésus-Christ). . . . 261
*Troisième exercice* (Saint Jean, l'ami de la vérité). . . . . 263
PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT . . . . . 265
*Paraphrase d'après Erasme*. . . . . 265
*Quelques observations*. . . . . 266

PAG.
DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVENT . . . . . 268
*Exercice* d'après saint Paul . . . . . 268
CINQUIÈME DIMANCHE APRES L'ÉPIPHANIE . . . . . 271
LITURGIE DE LA SAINTE MESSE. . . . . 273
*Origine des fêtes chrétiennes*. . . . . 278
LE TEMPS DE L'AVENT. . . . . 283
LE JOUR DE NOEL. . . . . 284
*Sept exercices*. . . . . 284
L'ÉPIPHANIE DE JÉSUS . . . . . 292
*Exercice* . . . . . 293
PRÉSENTATION DE JÉSUS AU TEMPLE . . . . . 296
*Neuf exercices*. . . . . 295
MERCREDI DES CENDRES ET CARÊME . . . . . 300
*Exercice* . . . . . 300
LE JEUDI SAINT . . . . . 302
LA SEMAINE DE LA PASSION . . . . . 303
*Questions, — réponses, — exercices* . . . . . 303
LE JOUR DE LA RÉSURRECTION. . . . . 320
*Deux exercices*. . . . . 320
LE PREMIER DIMANCHE APRÈS PAQUES . . . . . 323
LES TROIS JOURS QUI PRÉCÈDENT L'ASCENSION . . . . . 324
L'ASCENSION. . . . . 324
*Six exercices*. . . . . 324
LA PENTECÔTE . . . . . 327
LA TRINITÉ. . . . . 329
LA FÊTE-DIEU. . . . . 332
LA FÊTE DES SAINTS ANGES. . . . . 335
FÊTES DE LA SAINTE VIERGE. . . . . 336
FÊTE DES SEPT-DOULEURS. . . . . 345
FÊTE DE LA DÉDICACE. . . . . 345
*Exercices*. . . . . 345
LA FÊTE DU NOUVEL AN. . . . . 351
LE TEMPS DU CARNAVAL. . . . . 353
*Exercice*. . . . . 355

## AUTRES DEVOIRS DU PASTEUR.

REGISTRES DE LA PAROISSE.

PAG.
1° *Registre des fiançailles* . . . . . 357
2° *Registre des naissances* . . . . . 357
3° *Registre de confirmation*. . . . . 358
4° *Registre mortuaire*. . . . . *ib.*
5° *Registre de fondation*. . . . . *ib.*
6° *La chronique*. . . . . *ib.*
7° *Le* status animarum . . . . . *ib.*

## LIVRE HUITIÈME.

**Conditions et qualités requises pour bien exercer le ministère pastoral.**

RAPPORT DE CE LIVRE AVEC LES PRÉCÉDENTS . . . . . 359
*Conditions générales*. . . . . 359
*Deux autres conditions :*
*La résidence corporelle et spirituelle*. . . . . 561

## LIVRE NEUVIÈME.

**Abrégé de la théologie pastorale pour les jeunes coopérateurs dans le ministère des âmes.**

## TROISIÈME PARTIE.

LE PASTEUR CONSIDÉRÉ DANS SES AUTRES RELATIONS.

—

RAPPORT DE CETTE PARTIE AVEC LA PRÉCÉDENTE . . . . . 393

## CHAPITRE PREMIER.

LE PASTEUR DANS SES RELATIONS AVEC SA MAISON.

§ I. — *Conduite du Pasteur envers les personnes de sa maison.* 394
§ II. — *Conduite du Pasteur envers ses coopérateurs dans le saint ministère*. . . . . 399

PAG.
§ III.— *Conduite du Pasteur envers sa gouvernante*. . . . . 401
§ IV.— *De l'hospitalité du Pasteur*. . . . . 404

## CHAPITRE DEUXIÈME.

LE PASTEUR DANS SES DIFFÉRENTES RELATIONS AVEC LES FIDÈLES. 409
§ I. — *Conduite du Pasteur au milieu des fausses rumeurs qui circulent dans sa paroisse*. . . . . 410
§ II. — *Conduite du Pasteur envers l'instituteur*. . . . . 414
§ III. — *Influence du Pasteur sur le bien-être temporel de ses ouailles*. . . . . 416

## CHAPITRE TROISIÈME.

RELATIONS DU PASTEUR AVEC SES CONFRÈRES . . . . . 420

## CHAPITRE QUATRIÈME.

RELATIONS DU PASTEUR AVEC SON PAYS. . . . . 421

## CHAPITRE CINQUIÈME.

RELATIONS DU PASTEUR AVEC LES ÉTRANGERS . . . . . 422

## CHAPITRE SIXIÈME.

RELATIONS DU PASTEUR AVEC DES PARTISANS DE RELIGIONS ÉTRANGÈRES . . . . . 423

## CHAPITRE SEPTIÈME.

RELATIONS DU PASTEUR AVEC LES HOMMES EN GÉNÉRAL . . . . . 426

## PREMIER APPENDICE.

### EXTRAITS D'UNE CORRESPONDANCE PASTORALE.

I. — LETTRE SUR L'ÉDUCATION PUBLIQUE . . . . . 429
II. — SUR L'ONANISME. . . . . 432
III.— DES AVANTAGES DE LA PERSÉCUTION . . . . . 439
IV.— A UNE PERSONNE QUI AVAIT FAIT UNE CHUTE SI PROFONDE QU'ELLE CROYAIT NE POUVOIR PLUS SE RELEVER. . . . . 442
V. — A UNE PERSONNE PIEUSE QUE SES DOUTES SUR LA FOI TOURMENTAIENT HORRIBLEMENT, ET AVAIENT PRESQUE RENDUE INCAPABLE DE TOUTE RÉFLEXION. . . . . 444

PAG.
VI. — A UNE PERSONNE SUJETTE A QUELQUES DOUTES. . . . . 448
VII. — A UNE PERSONNE QUI SE TROUVE SUR LA VOIE DE LA CONVERSION, MAIS QUI MANQUE DE COURAGE. . . . . 451
VIII. — CONTRE LA MANIE DE FAIRE DES CONNAISSANCES. . . . . 452
IX. — A UNE PERSONNE QUI AURAIT VOULU OPÉRER DE GRANDES CHOSES . . . . . 455
X. — A UNE PERSONNE SUR LE POINT D'ENTREPRENDRE UN VOYAGE. 456
XI. — A UNE PERSONNE QUI CHERCHAIT DES CONSOLATIONS. . . . 458
XII. — QUESTIONS PARTICULIÈRES SUR DES AFFAIRES DE CONSCIENCE. 459
XIII. — SUR UN MOT ÉQUIVOQUE. . . . . 461
XIV. — COMMENT ON PEUT RÉPANDRE LA RELIGION CHRÉTIENNE PARMI LE PEUPLE . . . . . 464
XV. — A UN JEUNE CLERC QUI, DANS LES ÉCOLES ET DANS LE TOURBILLON DE LA VIE, AVAIT PERDU LA FOI DANS LE CHRISTIANISME . . . . . 465
XVI. — SUR UNE QUESTION COMPLEXE ET GRANDEMENT CONTROVERSÉE 471
XVII. — FRAGMENTS D'UNE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE. . . . . 475
XVIII. — SUR L'AGE ET LES PLAISIRS . . . . . 477
XIX. — A UNE PERSONNE VISITÉE PA UNE FOULE DE MALHEURS . . 479
XX. — VIVRE DANS LE MONDE, MA NON SELON LE MONDE. . . . 479
XXI. — NÉCESSITÉ ET LIBERTÉ . . . . . 480
XXII. — QUESTION ET RÉPONSE . . . . . 482
XXIII. — FOI ET PHILOSOPHIE. . . . . 483
XXIV. — TOLLE, LEGE, A NATHANAEL . . . . . 483

## DEUXIÈME APPENDICE.

COMMENCEMENT D'UN JOURNAL POUR LE PASTEUR DES AMES. . . . 488
TESTAMENT D'UN MAITRE A SES ÉLÈVES. . . . . 500
IMAGE DU PASTEUR BON ET HEUREUX. . . . . 501
ENCORE QUELQUES EXTRAITS DU JOURNAL D'UN PASTEUR. . . . . 501
L'UNIQUE CHOSE . . . . . 503

## CONCLUSION.

UN MOT AUX CANDIDATS DE LA THÉOLOGIE PASTORALE. . . . . 505

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.